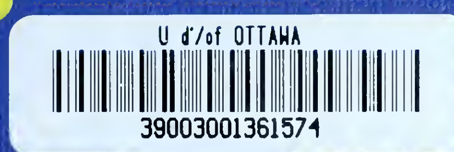

U d'/of OTTAWA
39003001361574

Aout 18 1969

LETTRES

DE

MADAME ROLAND

(MADEMOISELLE PHLIPON)

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

LETTRES

EN PARTIE INÉDITES

DE

MADAME ROLAND

(MADEMOISELLE PHLIPON)

AUX DEMOISELLES CANNET

SUIVIES DES

LETTRES DE MADAME ROLAND A BOSC

SERVAN, LANTHENAS, ROBESPIERRE, ETC.

ET DE

DOCUMENTS INÉDITS

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR C. A. DAUBAN

OUVRAGE ORNÉ D'UNE PHOTOGRAPHIE ET D'UNE GRAVURE

TOME PREMIER



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 10

1867



INTRODUCTION.

C'est en 1841 que feu M. Auguste Breuil, avocat à la cour royale d'Amiens, a publié les *Lettres inédites de mademoiselle Phlipon adressées aux demoiselles Cannet*. (Paris, 2 vol. in-8°.)

Dans l'*Introduction* de cet ouvrage, M. Breuil raconte les relations de mademoiselle Phlipon avec les demoiselles Cannet; il entre à ce sujet dans des détails pleins d'intérêt, dont il devait la communication, ainsi que de la précieuse correspondance qu'il éditait, à l'obligeance de M. le chevalier de Gomiecourt, fils aîné de Sophie Cannet. Nous n'avons rien de mieux à faire que de les lui emprunter.

Mademoiselle Phlipon avait été placée à l'âge de onze ans, par conséquent en 1765, dans le couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel. C'est là qu'a commencé sa liaison avec les demoiselles Cannet, Sophie et Henriette. Elle a laissé dans ses *Mémoires* un portrait charmant de ses deux amies.

« L'arrivée de nouvelles pensionnaires vint éveiller toute » la petite troupe : on avoit annoncé des demoiselles d'Amiens. » La curiosité des jeunes filles de couvent sur des compagnes » qu'on leur promet est plus vive qu'on ne peut imaginer. » C'étoit vers le soir d'un jour d'été; on se promenoit sous » des tilleuls.... Les voilà! les voilà! fut le cri qui s'éleva tout

» à coup. La première maîtresse remit entre les mains de » celle qui étoit alors en fonctions auprès des pensionnaires » les deux arrivantes ; la foule se rassemble autour d'elles, » s'éloigne, revient, se régularise enfin, et toutes les pension- » naires se promènent par groupes dans la même allée, pour » examiner les demoiselles Cannet. C'étoient deux sœurs : » l'aînée avoit environ dix-huit ans, une belle taille, l'air » leste, la marche dégagée ; quelque chose de sensible, de » fier et de mécontent, la faisoit remarquer ; la cadette n'en » avoit pas plus de quatorze ; un voile de gaze blanche cou- » vroit sa physionomie douce, et cachoit mal les pleurs dont » elle étoit baignée. Je la fixai avec intérêt, je m'arrêtai pour » mieux la considérer ; j'allai ensuite parmi les causeuses cher- » cher à m'informer de ce qu'on savoit d'elle. C'étoit, disoit- » on, la favorite de sa maman, qu'elle aimoit tendrement, » dont elle avoit eu beaucoup de peine à se séparer, et avec » qui l'on avoit mis sa sœur pour lui aider à supporter cette » séparation. Toutes deux furent placées, le soir, à la table » où j'étois. Sophie mangea peu, elle avoit une douleur » muette qui n'avoit rien de repoussant pour personne, et » auroit touché tout le monde : sa sœur paroissoit beaucoup » moins occupée de la consoler que mécontente de partager » le même sort. Elle avoit bien quelque raison ; une fille de » dix-huit ans, arrachée au monde où elle étoit rentrée, pour » retourner au couvent faire compagnie à sa jeune sœur, » pouvoit se regarder comme sacrifiée par sa mère, qui, véri- » tablement, n'avoit cherché qu'à *mater* un caractère impé- » tueux qu'elle ne savoit pas régir. Il ne falloit pas entendre » longtemps la vive Henriette pour juger tout cela : franche » jusqu'à la brusquerie, impatiente jusqu'à la colère, gaie » jusqu'à la folie, elle avoit tout l'esprit de son âge sans en » avoir la raison ; inégale, saillante, tantôt charmante, sou- » vent insupportable, les retours les plus attendrissants suc- » cédoient à ses boutades ; elle unissoit le cœur le plus sen-

» sible à l'imagination la plus extravagante ; il falloit l'aimer
» en la grondant, et pourtant il étoit difficile de vivre avec
» elle en la chérissant. La pauvre Sophie avoit bien quelque-
» fois à souffrir du caractère de sa sœur, irritée contre elle
» par la jalousie, trop juste cependant pour ne pas l'estimer
» à sa valeur, et trouvant par conséquent dans ses rapports
» avec elle tout ce qui pouvoit multiplier ses propres inégalités,
» dont elle étoit la première à gémir. Le calme d'une raison
» prématurée caractérisoit Sophie ; elle ne sentoit pas très-
» vivement, parce que sa tête étoit froide, mais elle aimoit à
» réfléchir et à raisonner : tranquille, sans prévenance, elle
» ne séduisoit personne, mais elle obligeoit tout le monde
» dans l'occasion ; et si elle n'alloit au-devant de rien, elle
» ne refusoit rien non plus. Elle aimoit le travail et la lecture.
» Sa tristesse m'avoit touchée ; sa manière d'être me plut ; je
» sentis que je rencontrois une compagne, et nous devînmes
» inséparables. Je m'attachai avec cet abandon qui suit le
» besoin d'aimer à la vue de l'objet propre à le satisfaire :
» ouvrages, lectures, promenades, tout me devint commun
» avec ma Sophie. Elle étoit dévote, un peu moins tendre
» mais aussi sincère que moi, et ce rapport ne contribua pas
» peu à l'intimité de notre union. C'étoit, pour ainsi dire, sous
» l'aile de la Providence, et dans les transports d'un même
» zèle, que nous cultivions l'amitié ; nous nous voulions sou-
» tenir réciproquement et nous avancer dans le chemin de la
» perfection. Sophie étoit une raisonneuse impitoyable ; elle
» vouloit tout analyser, tout savoir et tout discuter ; je parlois
» beaucoup moins qu'elle, et je n'appuyois guère que sur les
» résultats. Elle se plaisoit à m'entretenir, car je savois bien
» l'écouter ; et quand je n'étois pas de son avis, mon opposi-
» tion étoit si douce, par la crainte de la chagriner, que
» toutes les diversités possibles n'ont jamais produit entre
» nous un différend. Sa société m'étoit infiniment chère,
» parce que j'avois besoin de confier à quelqu'un qui m'en-

» tendit les sentiments que j'éprouvois, et que le partage
» sembloit accroître. Plus âgée que moi d'environ trois ans,
» et un peu moins humble, Sophie avoit extérieurement une
» sorte d'avantage que je ne lui enviois pas; elle *causoit* joli-
» ment; je savois seulement répondre : il est vrai qu'on aimoit
» singulièrement à me questionner, mais cela n'étoit pas fa-
» cile à tout le monde. Je n'avois de véritables communica-
» tions qu'avec ma bonne amie; tout autre ne faisoit que
» m'entrevoir, à moins que ce ne fût quelqu'un d'assez habile
» pour lever le voile dont, sans prétendre me cacher, je m'en-
» veloppois tout naturellement. »

« Mademoiselle Phlipon fut rappelée dans sa famille après un an de séjour à la Congrégation, et se vit ainsi séparée des demoiselles Cannet. Sa situation nouvelle n'affoiblit pas son amitié pour Sophie; elle alloit souvent la voir au couvent, et comme les entretiens du parloir étoient trop courts à son gré, elle y suppléoit quelquefois par des lettres. Ce fut en traçant ces premières confidences qu'elle prit le goût d'écrire.

» Nous pensons que les demoiselles Cannet retournèrent à Amiens dans le courant de l'année 1769. »

« Avant le départ de Sophie, » — dit madame Roland, —
« nous avions obtenu que nos mères se vissent : elles avoient,
» pour ainsi dire, consacré notre liaison, s'étoient récipro-
» quement applaudies du choix de leur fille, et avoient souri
» aux promesses dont nous les avions faites témoins, de ne
» nous oublier jamais. Ç'a été plus vrai qu'elles ne le croyoient
» alors, malgré les modifications dont on jugera par la suite.
» Ma correspondance avec ma bonne amie devint très-régu-
» lière; je lui écrivois toutes les semaines, plutôt deux fois
» qu'une. Et que disiez-vous donc? me demandera-t-on. —
» Tout ce que je *voyois*, *pensois*, *sentois*, *apercevois*; et certes
» j'avois beaucoup à dire. Ces communications se facilitoient
» et se nourrissoient par elles-mêmes; j'apprenois à réfléchir
» davantage en communiquant mes réflexions; j'étudiois

» avec plus d'ardeur, parce que je trouvois du plaisir à par-
» tager ce que j'avois acquis, et j'observois avec plus d'atten-
» tion, parce que je me plaisois à décrire. Sophie m'écrivoit
» moins; une famille nombreuse, une maison fréquentée,
» beaucoup de devoirs de société, cette vie de province, très-
» occupée de petites choses et remplie de visites qui n'ap-
» prennent rien, dont une partie est régulièrement consacrée
» au jeu par amour du prochain, ne lui laissoient pas le temps
» de me dire ni la faculté de recueillir autant de choses. Elle en
» mettoit peut-être un plus grand prix à celles qu'elle recevoit
» de moi, et m'intéressoit d'autant plus à les lui envoyer. »

« Après le départ des demoiselles Cannet, mademoiselle Phlipon les revit plusieurs fois à Paris. Elles venoient passer quelque temps chez de vieilles demoiselles nobles, leurs parentes; et Henriette, qu'on désiroit marier dans la capitale, y faisoit de plus longs séjours que Sophie. Mademoiselle Phlipon, en apprenant à mieux connoître les excellentes qualités d'Henriette, lui donna une part d'amitié que le temps ne fit qu'accroître, et après lui avoir destiné de tendres souvenirs dans ses lettres à Sophie, elle l'admit également à recevoir les communications de sa plume.

» Les deux sœurs attachoient un grand prix à ces lettres; voulant les relire, les consulter sans cesse, elles les gardoient avec soin. Sophie même ne dédaignoit pas les courts et insignifiants billets que son amie lui faisoit porter par sa bonne, durant les séjours à Paris; elle les ajoutait à sa précieuse collection, dont jusqu'à sa mort elle a fait la plus grande estime. Cette correspondance, comprenant, par un singulier et heureux hasard, les lettres à l'adresse d'Henriette, a été conservée par M. Cannet de Sélincourt, frère des demoiselles Cannet, et transmise au fils aîné de Sophie, le chevalier de Gomiecourt, habitant aujourd'hui sa terre d'Agy, près Bayeux.

» .... Ce fut à ses amies d'Amiens que mademoiselle Phlipon dut la connoissance de M. Roland. Celui-ci, fixé à Amiens

par sa place d'inspecteur des manufactures, s'étoit lié avec la famille Cannet, et les deux sœurs l'avoient souvent entretenu de leur intimité avec une Parisienne pleine d'instruction et de grâces. Lors d'un de ses voyages à Paris, en 1776, il put voir la jeune merveille, en lui remettant une lettre de Sophie dont il s'étoit chargé. On lira dans la correspondance le détail de cette première visite. Des relations d'amitié s'ensuivirent. Les principes, le caractère grave, le savoir solide de M. Roland, agréèrent à mademoiselle Phlipon, qui, joignant plus tard la reconnoissance à l'estime, épousa ce philosophe, beaucoup plus âgé qu'elle.

» Les trois amies s'étoient fait une fête de se revoir à Amiens : leur souhait fut réalisé au commencement de 1781, époque à laquelle Roland dut retourner en Picardie. Il voulut d'abord que sa femme vît peu les demoiselles Cannet. « Je ne » repris, dit-elle dans ses *Mémoires,* la liberté de les fréquenter » davantage que lorsque le temps eut inspiré à mon mari » assez de confiance pour lui ôter toute inquiétude de concur- » rence d'affection. »

» En 1782, environ un an après la naissance de sa fille Eudora, madame Roland fut témoin du mariage de Sophie avec le chevalier de Gomiecourt, capitaine aux grenadiers de France [1], qui habitoit alors sa terre de Sailly-le-Sec, près de Corbie.....

» Henriette épousa en 1783 M. de Vouglans, vieux magistrat, célèbre par son Recueil des lois criminelles.

» M. et madame Roland quittèrent Amiens, après un séjour de quatre années, pour se rendre dans la généralité de Lyon et se fixer à Villefranche, dans la maison paternelle de M. Roland. A compter de cette époque, nous perdons la trace des relations que madame Roland put entretenir avec Sophie. « Les différences de notre moral, dit-elle dans ses *Mémoires,*

[1] Il était entré au service à treize ans, et avait fait les campagnes du règne de Louis XV. Beaucoup plus âgé que sa femme, il mourut le 13 décembre 1788.

» ont, avec l'éloignement et les affaires, relâché notre liaison » sans la rompre. » Si, postérieurement à leur séparation, ces deux dames échangèrent encore quelquefois des confidences amicales, il est probable qu'après 89, et à mesure que la Révolution fit des progrès, ces confidences devinrent de plus en plus rares.

» Nous retrouvons madame Roland réunie un instant à Henriette; mais, hélas! dans quel temps et dans quel lieu!... dans la néfaste année 1793!... dans la prison de Sainte-Pélagie, où la femme du ministre déchu, où l'héroïne du parti girondin avoit été jetée. Henriette, alors, étoit accourue auprès de son amie captive, non pas seulement pour la consoler, mais pour lui proposer d'assurer son salut en prenant sa place. Les *Mémoires* ne contiennent qu'une phrase relative à ce dévouement admirable; mais Henriette, que nous avons beaucoup connue à Amiens, surtout dans les dernières années de sa longue existence, nous a plusieurs fois entretenu de cette visite à Sainte-Pélagie.

« J'étois veuve [1], disoit-elle, et sans enfants : madame Roland, au contraire, avoit un mari déjà vieux, une petite fille charmante, et tous deux réclamoient ses soins d'épouse et de mère. Quoi de plus naturel que d'exposer ma vie inutile pour sauver la sienne, si précieuse à sa famille! — Je voulois changer d'habits avec elle, et rester prisonnière, tandis qu'elle auroit essayé de sortir à la faveur du déguisement... Eh bien, toutes mes prières, toutes mes larmes, n'ont pu rien obtenir. — Mais, on te tueroit, ma bonne Henriette, me répétoit-elle sans cesse; ton sang versé retomberoit sur moi : plutôt souffrir mille morts que d'avoir à me reprocher la tienne!... La voyant inébranlable, je lui dis adieu... pour ne jamais la revoir!..... »

« En même temps que ce noble trait honore la mémoire d'Henriette il est le plus bel éloge de madame Roland. Hen-

[1] M. de Vouglans était mort en 1791.

riette, appartenant à une famille fidèle aux opinions monarchiques, avoit vu avec peine son amie se précipiter dans la carrière de la Révolution, avec son rêve de République ; elle avoit sans doute condamné l'audace de cette fameuse Lettre au Roi, ouvrage de la femme du ministre girondin, et dont le scandale devoit accélérer la chute du trône ; cependant, malgré de profonds dissentiments politiques, elle tint en assez haute estime les vertus de madame Roland pour lui conserver un attachement inviolable et vouloir lui faire le sacrifice de sa vie.

» Quelques mois s'étoient écoulés depuis la visite d'Henriette, lorsque, le 10 novembre 1793, la prisonnière, condamnée à mort, montoit dans la charrette fatale, non loin de l'emplacement de cette maison paternelle où elle avoit écrit ses lettres admirables....

» Sophie ne survécut pas longtemps à son amie. Une application trop forte à l'étude des sciences avoit compromis sa santé ; durant la terreur révolutionnaire, et sous l'influence des vives inquiétudes qu'elle ressentit, le mal s'accrut promptement, et la pulmonie se déclara.

» Madame de Gomiecourt, voyant approcher l'instant fatal qui devoit la séparer de ses jeunes enfants, voulut se préparer à la mort en recevant les secours d'un prêtre catholique, caché dans une maison voisine de la sienne. La religion adoucit ses dernières heures, et elle expira au mois d'octobre 1795, à l'âge de quarante-quatre ans.

» Henriette, remariée, durant l'année même de la mort de sa sœur, à M. Bélot, juge et depuis président au tribunal de la Seine, devint veuve pour la seconde fois en 1803. Elle contracta en 1814 un troisième mariage avec M. Berville, secrétaire général de la préfecture de la Somme.

» Elle est morte à Amiens le 27 janvier 1838, âgée de quatre-vingt-neuf ans.

» Après madame Roland, qu'ajouterions-nous aux portraits

de ces deux dames? Quels éloges leur donner après ceux que les Lettres renferment? »

Nous avons donné la parole à M. Breuil : c'est lui qui a recueilli, sur Sophie et Henriette Cannet, les seuls renseignements que nous puissions fournir au lecteur désireux de connaître, le plus intimement possible, les deux amies. M. Breuil était homme de goût et d'esprit. La littérature française lui doit un de ses titres, puisqu'il a attaché son nom à la première publication de cette vaste correspondance de jeune fille, qui est en son genre une œuvre unique.

Dans cette correspondance, la principale préoccupation, la première place, est aux demoiselles Cannet; — la seconde place, devenue plus tard la première, est à Roland. Nous allons nous occuper de lui.

M. Breuil a indiqué dans quelles circonstances mademoiselle Phlipon est entrée en relations avec Roland. Il ne dit d'ailleurs presque rien de ce personnage dont le caractère, l'esprit, les habitudes eurent une si grande influence sur la destinée de celle qui devait être sa femme. Nous voudrions suppléer à son silence.

Les documents que nous avons sous la main sont de deux sortes; d'abord, un imprimé antérieur à 1780. Cette pièce émane d'un ennemi, mais comme cet ennemi paraît appartenir à l'administration dont Roland faisait partie, il devait être bien renseigné sur les relations et la position de Roland. L'autre document est un manuscrit dont nous donnerons plus loin des extraits. — Nous lisons dans le libelle imprimé :

« Le sieur Roland rampoit depuis six à sept années dans » les bureaux de Rouen, en qualité d'élève. M. Godinot, de » l'épouse duquel il étoit parent, en étoit inspecteur en chef, » et sollicitoit vainement M. de Trudaine d'employer son

» allié. Enfin il eut recours à M. Holker, dont le zèle sur-
» monta la répugnance du magistrat, et le fit placer en qua-
» lité de sous-inspecteur à Lodève, en 17.., puis inspecteur
» à Amiens, où il ne se fit pas aimer, de sorte qu'il eût été
» révoqué sans les sollicitations réitérées du calendreur (Hol-
» ker)... Enfin, il imagina de faire parler de lui en publiant
» l'*Art du velours de coton*, et mit en œuvre toutes sortes de
» ruses pour en obtenir des renseignements. M. Holker lui
» en fit des plaintes, auxquelles il répondit le 1er avril 1776
» avec toute la hauteur et l'indécence imaginables, et médita
» dès lors la vengeance odieuse qu'il essaye d'en tirer aujour-
» d'hui. » (Extrait de la *Lettre d'un citoyen de Villefranche à M. Roland de la Platière, académicien de Villefranche.* — Sans nom, ni lieu, ni date.)

L'auteur de l'écrit anonyme attribue à des mobiles honteux cette publication de l'*Art du velours de coton,* que Roland avait entreprise dans le seul but d'être utile, en cherchant à vulgariser une industrie dont les fabricants auraient voulu au contraire se faire une sorte de monopole. Ceux-ci jetèrent les hauts cris contre ce qu'ils appelèrent une indiscrétion abominable, contre la vulgarisation de leurs procédés que Roland était arrivé bien difficilement à connaître. Il n'avait rien fait là qui ne fût d'un homme animé du zèle du bien public. Au reste, l'auteur de ce pamphlet rend une sorte de justice à son adversaire en disant quelque part : « Son
» maintien n'annonce point un caractère atroce ; son talent
» pour écrire méritoit d'être mieux employé. »

C'est vers l'époque où fut publiée cette *Lettre* que Roland reçut une mission en Italie.

Il reste de cette mission : un ouvrage ayant pour titre : *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malthe, par M.***, avocat au Parlement, à mademoiselle **, à Paris, en* 1776, 1777 *et* 1778 ; Amsterdam, 1780, six volumes in-12; et en outre un manuscrit inédit écrit par Bruyard, le compagnon

de voyage de Roland, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Courajod, employé de la Bibliothèque impériale. Nous avons eu à notre disposition et le brouillon de Bruyard, fait dans le temps même du voyage, et la mise au net, qui date de la fin du siècle. Nous avons pu les comparer et les compléter l'un par l'autre. — Le manuscrit est précédé d'un court *Avertissement de l'auteur,* que voici :

« M. R. de la Pl., inspecteur des manufactures à Amiens, » ayant été chargé par le gouvernement de parcourir l'Italie » pour connoître l'état de notre commerce en ce royaume, » quels seroient les moyens de l'augmenter, connoître également les objets de notre fabrication qui y sont le plus » répandus, ceux que nous en tirons, le commerce que » l'étranger y a fait et le comparer avec celui que nous y » faisons, le ministre me désigna pour l'accompagner et » prendre, concurremment avec lui, les divers renseignements qu'il désiroit. Trop jeune alors, et sans connoissances préliminaires pour remplir une mission de cette » importance, le gouvernement n'avoit en vue que de me » procurer les moyens de m'instruire, etc. »

Nous extrayons trois autres passages du manuscrit de Bruyard, les seuls où il soit question de Roland. C'est d'abord la relation de la visite que les deux inspecteurs des manufactures firent au souverain Pontife.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

« De Rome, ce .... mars 1777.

» Nous avons eu l'honneur, mon ami, d'être présentés à » Sa Sainteté, etc... Pie VI adresse toujours, et à tout le » monde, quelques paroles obligeantes. Sa Sainteté nous a » demandé depuis quand nous voyagions, si nous étions fatigués de notre voyage, si nous comptions faire quelque » séjour à Rome, et, en le quittant, si nous savions si la

» poste de France étoit arrivée. M. R...., sur cette dernière » question, lui a répondu que *Sa Sainteté devoit en être la* » *première instruite*. Je t'avouerai, mon ami, que j'ai souffert » en entendant cette réponse déplacée, malhonnête, ou tout » au moins bien inconvenante, surtout après la réception » que nous avions eue ; mais voilà le caractère du s^r R..... : » il n'a aucune déférence, aucun respect pour qui que ce soit. » Comme homme, disoit-il, il se croit l'égal d'un souverain ; » et il se trouve bien glorieux d'avoir fait cette réponse, qui » aura dû, assure-t-il, faire connoître à Sa Sainteté combien » sa demande étoit inutile et oiseuse. »

Après avoir lu cette lettre, nous avons eu la curiosité très-naturelle de recourir à la relation imprimée de Roland, et de voir comment à son tour il racontait la réception du Saint-Père et s'il rapportait la réponse qu'il lui avait faite. Nous n'avons rien trouvé qui confirmât la sévère appréciation de Bruyard. Nous avons même été surpris de l'indépendance et de la sagacité des jugements portés par celui qui devait un jour signer, en qualité de ministre, la fameuse lettre au Pape sortie d'un jet de plume de madame Roland. Du reste, les citations suivantes mettront le lecteur à même de juger par lui-même.

« De tous les gouvernements que je connoisse, il n'en est » pas de plus modéré que celui de Rome. J'ai jeté un coup » d'œil réfléchi sur tous ceux de l'Italie, après avoir voyagé » en Angleterre, en Hollande et par toute l'Allemagne; je » laisse la Suisse absolument à part; je n'en vois aucun de » plus doux. Je ne sache aucun peuple moins grevé d'impôts, » puisqu'il ne paye rien ou presque rien, ni plus libre de » penser, de parler et d'agir que celui de l'État ecclésiastique. » Pauvre cependant, paresseux et lâche, c'est encore celui » qui montre le plus de disposition à ployer sous le joug de » la servitude. Il ne craint point son maître, et il ne l'aime » point s'il ne mérite d'être aimé; il regarde ses bonnes

» œuvres comme un devoir; il censure vivement ses erreurs, » et se moque de ses ridicules..... On peut la considérer » (Rome) comme une aristocratie dont le Pape est le chef, » dans laquelle les cardinaux ont une si grande influence de » fait qu'ils peuvent éluder l'effet des lois quand bon leur » semble..... Tout ce que les Papes peuvent de plus aujour- » d'hui pour leur gloire, c'est de voir édifier quelque monu- » ment sur lequel ils puissent appliquer leurs armes..... Le » sage peut toujours vivre avec sécurité dans Rome; il y res- » pire un air de liberté; il se sent dans la patrie du monde; » il y peut être aimé, respecté; il y sera secouru, soutenu; » il est même de l'essence du gouvernement et de sa poli- » tique de s'en faire honneur. . . . .

» On déclame contre le gouvernement romain moderne; » tous les voyageurs, d'autres après eux, ne manquent pas » de répéter les mêmes déclamations..... Pourquoi attribuer » à ce gouvernement en particulier des vices communs à tant » d'autres, et qui tiennent au climat ici peut-être plus qu'en » aucun autre lieu?.... J'ai parlé plusieurs fois à Sa Sainteté; » je dois cette faveur à Son Éminence. Vous me demanderez » ce qui est résulté de ces entrevues; une chose très-notable, » vous répondrai-je. Le *Vicaire de Jésus-Christ,* le *successeur* » *de saint Pierre,* le *chef* de la *religion* enfin, un *prince* aussi » *souverain* que tous les potentats, le seul en Europe qui, » comme *Numa,* soit *Pontife* et *Roi,* a su déposer ses gran- » deurs et s'entretenir avec un être, son semblable, sans lui » rien faire perdre de la *dignité de l'homme.* » (Lettre XXVIII, *passim,* tome V.)

Roland fait plus loin le récit de sa réception par le Saint-Père, et de toutes les formalités qui la précédèrent et l'accompagnèrent.

« ..... Enfin, le *camérier* ouvre; il entre le premier, » il se met à genoux; on passe, on salue; on s'avance, on » salue encore : pendant ce temps, le *camérier* sort, ferme

» la porte. On ne se met plus à genoux, on ne baise plus la » mule; on se tient debout, et l'on parle; le tout avec respect, » comme il convient.

» L'audience finie, on tire sa révérence, ce qui ne se fait » pas sans mouvement. Le *camérier,* qui est près de la porte, » entend; il ouvre, et l'on sort. Voilà du moins comme les » choses se sont passées. Le Saint-Père, après une demi- » heure de conversation et m'avoir appelé *son cher enfant,* » m'a donné toutes sortes de bénédictions. »

Nous avons dit qu'il existe de la relation de Bruyard deux versions; nous extrairons de la première, qui est à proprement parler le brouillon de la seconde, une assez longue diatribe contre Roland, laquelle a été en grande partie supprimée dans la rédaction définitive.

« Trouvez-vous toujours aimable votre compagnon de » voyage, M. R. de la P.? Il n'est point de question faite » plus à propos, *toujours.* Eh quoi! auriez-vous deviné qu'il » ne dût me le paroître qu'un temps limité; et, d'après ce » que je vous en ai dit de vive voix, avez-vous pu penser que » je l'avois mal jugé et que je reviendrois autant sur son » compte quand je l'aurois connu davantage, que j'avois » d'abord exalté ses qualités sur le peu de jours que je l'avois » vu et sur les rapports qu'on m'avoit faits? Cependant, je » lui dois cette reconnoissance que sans lui peut-être n'au- » rois-je pas l'avantage de vous en tracer le portrait le plus » vrai, le plus fidèle, et qu'il reconnoîtroit lui-même.

» M. R. de la P., natif de Villefranche-sur-Saône, fils de » bons bourgeois, est en outre allié à la haute noblesse, un » cousin d'un des beaux-frères de son père ayant épousé une » Choiseul; l'alliance est proche; il veut cependant que je ne » l'appelle que du nom de *Bias.* Dès le second jour de notre » départ, il me dit que dans tous les voyages qu'il avoit faits » il avoit adopté le nom d'un philosophe grec (celui de *Bias*),

» qu'il en avoit donné de pareils à ses compagnons, et il » voulut me donner celui de *Thalès,* voulant imiter en cela » les plus grands génies, qui ont écrit sous des noms em» pruntés, tels que l'auteur des *Provinciales* et celui de son » traducteur, sous le nom de Louis de Montalte et de Wen» drooke. Il veut donc me donner le nom de Thalès; celui » qu'il a adopté lui convient en un seul point, je crois; » comme ce sage, il porte tout avec lui, *omnia secum portat,* » car il a vendu toute sa garde-robe et ses effets pour faire » de l'argent et se mettre en état d'entreprendre ce voyage; » mais que penserez-vous d'un pareil sage, dont l'ambition » seroit d'être le fondateur et le chef d'une colonie? M. R. me » dit un jour par forme de conversation que s'il fût né pour » être à la tête d'un gouvernement, il auroit donné les lois » les plus sages; que Lycurgue et Solon, ces célèbres légis» lateurs d'Athènes, n'auroient été que des enfants auprès » de lui : il me le fit du moins entendre; il m'ajouta que son » plus grand désir auroit été de parcourir les mers dès sa » jeunesse, et d'avoir été choisi pour chef et gouverneur » d'une île qu'il auroit découverte; qu'il sentoit qu'il étoit » fait pour donner des lois qu'on auroit reconnues par tout » le monde entier comme les plus équitables.

» Quel chef! Au moins mettroit-il beaucoup d'ordre dans » ses finances. Il porte l'économie jusqu'à se moucher dans » ses doigts, et de peur d'user, ou pour épargner ses frais » de blanchissage, il ne se sert de son mouchoir que pour » essuyer ce qui y reste attaché, quand encore il les a secoués » plusieurs fois à terre. Il a de l'esprit, on ne peut lui refuser » ce don, et pour preuve, c'est que si par hasard il trouve » une personne à laquelle il en donne davantage qu'à lui, ce » qui est rare, il est muet, il écoute; mais il ne manque pas, » le soir ou le lendemain, de faire tomber la conversation sur » le chapitre qu'il a entendu la veille ou le matin, et il en » débite tout le long la kyrielle comme venant de son cru. Il

» connoît tous les livres par le nom de l'imprimeur, et vous » en dit les auteurs; aussi quand il visite une bibliothèque, il » paroît un savant aux yeux du bibliothécaire. Il a déjà beau» coup voyagé; le voyage de Russie et celui de Constanti» nople sont les seuls qu'il lui reste à faire pour avoir par» couru toute l'Europe; il assure cependant que la réglisse » ne peut venir en France, qu'elle ne réussit tout au plus que » dans les provinces méridionales; il jure que jamais per» sonne n'a pu voir le grenadier porter des fruits dans ce » royaume. Il est cependant naturaliste, du moins il s'en » pique : car que n'est-il pas! et il n'a jamais vu sur cet » arbre un seul bouton à fruit. Enfin je suis un sot, un igno» rant, je ne sais rien, et il sait tout. »

Nous savons bien qu'il y a en tout ceci la part à faire de la malveillance et de l'exagération. Au fond, les petites manies, les tics de malpropreté de la part d'un homme en voyage qui s'abandonne devant un inférieur, ne sauraient diminuer en rien la considération à laquelle a droit un savant utile et un bon citoyen. Bruyard partage les sentiments d'un grand nombre de ses confrères à l'égard d'un novateur qu'ils accusent d'un orgueil démesuré, et qu'ils sont bien près d'appeler un traître parce qu'il condamne les vieux errements de l'administration et l'inutilité ou les inconvénients d'une foule de charges, telles que la sienne, peu favorables à l'intérêt général. Mais il ressort incontestablement du récit de Bruyard que Roland aggravait le froissement que pouvaient causer ses idées par les allures cassantes et blessantes de son caractère. En admettant qu'il ait fort modifié ses habitudes dans la suite, il est à croire qu'il n'a pas fait tout ce qu'exige la délicatesse d'une femme, fût-elle philosophe. La vieillesse n'a qu'une manière de s'atténuer aux yeux de ceux qui nous entourent et de diminuer le dégoût qu'elle inspire, c'est par un raffinement de propreté. En 1792, avec quatorze ans de plus qu'en 1776, nous verrons Roland, paré d'un

chapeau plat à larges bords et de souliers à cordons, braver l'étiquette de la cour. En 1793, Marat signalera l'affectation de négligence de sa mise : Marat lui-même s'en montrera choqué !

Revenons au manuscrit de Bruyard. Les détails dans lesquels il est entré ne paraîtront pas inutiles pour l'intelligence des changements qui se produiront un jour dans les rapports de M. et de madame Roland.

Ce qu'on a lu devait rester dans la première rédaction. Bruyard ne destinait à la publicité que le passage suivant :

Du .... octobre 1777.

« J'ai oublié de te dire, mon ami, que R. m'a quitté tout » à fait à Chambéry, voulant, disoit-il, se rendre à Ge- » nève, patrie du plus grand homme qu'il connoisse, et dont » il est l'admirateur outré. Aussi est-il imbu de ses principes » et de tout son philosophisme, si je puis m'exprimer ainsi. » Les anciens, selon lui, en auroient fait un demi-dieu, et il » ne conçoit pas comment, à Genève, on ne lui a pas élevé » une statue sur la place publique. M. R. est très-satisfait de » son voyage; il m'a beaucoup remercié des notes que je lui » ai fournies (c'est l'extrait des lettres que je t'ai adressées). » Il n'a qu'un regret, c'est de n'avoir pu faire de moi un » adepte; c'est en lisant ces notes simples qu'il a vu que je » n'étois pas à sa hauteur.... Sous le nom de *Bias,* il entre- » tient à Paris une correspondance suivie avec une demoi- » selle Ph....., qui signe sous le nom d'*Amanda;* il m'a lu » souvent de ses lettres, qui annoncent une demoiselle de » beaucoup d'esprit, mais d'un esprit exalté, et qui tout en » gémissant d'être née du sexe féminin, en laisse cependant » entrevoir les foiblesses. La philosophie de M. R. échoue » pareillement vis-à-vis d'elle; mais il est épris en même » temps des charmes et des talents d'une jeune veuve, à » Livourne, qu'il a quittée avec bien du regret. Mais c'est

» assez te parler de ce compagnon de voyage que je te ferai
» mieux connoître de vive voix. »

On lit ensuite :

« *Note écrite en* 1799.

» M. R. de la P. s'est marié, peu de temps après son
» retour d'Italie, avec cette demoiselle Ph....., philosophe
» autant et plus que lui ; c'est elle qui l'a poussé dans la car-
» rière de la révolution, qu'il aimoit toutefois, tout en en
» détestant les atrocités, etc. »

La note se termine par ce jugement :

« C'étoit un homme intègre, ami de la révolution, mais
» ennemi du sang[1]. Je ne chercherai point à l'excuser de sa
» misérable lettre au Roi, dont il auroit dû prévoir la suite,
» et qui ternira à jamais sa mémoire ; mais il a dû s'en
» repentir, car, quoique ennemi de la royauté, il révé-
» roit Louis XVI, qui, m'a-t-il dit bien souvent, méritoit
» les hommages de la postérité pour avoir aboli la servi-
» tude et la torture. »

Quelle était la jeune veuve de Livourne dont Roland avait été si épris, et qu'en dit-il dans son *Voyage,* où il parle de tout? Il n'était point homme à rien celer de ses sentiments. Les pages qu'il consacre à ce sujet nous ont paru curieuses à plus d'un titre, et mériter d'être reproduites ici.

« J'ai connu très-particulièrement à Livourne une jeune
» personne, libre, sensible, délicate; d'un esprit et d'un

[1] Bruyard, qui écrivait en 1799 ce jugement ; Bruyard, qu'on n'accusera pas d'un excès de bienveillance, aurait été bien surpris d'entendre reprocher à Roland d'*avoir fait le* 10 *août et approuvé les massacres de septembre.* (*Les Archives de la France pendant la Révolution*, Introduction, page 24).

Souligner de telles assertions échappées tout récemment à la plume, ce jour-là humoristique, d'un éminent érudit, n'est-ce pas les redresser suffisamment?

» cœur auxquels il faut sans cesse de l'aliment, sous peine » de se voir consumer; ayant beaucoup de tact, s'enflammant » pour la reconnoissance comme contre l'injustice, également » susceptible de l'une et de l'autre; riche de connoissances; » ayant appris l'anglois par volonté de ses parents, par » nécessité, et le sachant comme sa propre langue; le fran- » çois par raisonnement d'abord, puis par goût; l'allemand » par chagrin, vide, remplacement, besoin moral enfin; » parlant et écrivant ces quatre langues; grande musicienne; » jouant du clavecin, de la mandoline, chantant toujours » avec ardeur et passion; lisant les poëtes, les philosophes » avec enthousiasme; étant au courant de notre littérature » et de la sienne; pleine de goût dans ses ajustements; dan- » sant comme une nymphe; brune, de la taille, de beaux » yeux, de ces figures qui intéressent plus par l'expression » que pour la beauté; de ces esprits et de ces caractères qui » veulent plaire; possédant au suprême degré l'art de tous » les arts, celui qui fait qu'on plaît et par lequel on cache » tout ce que l'on fait pour plaire. Vous pourriez croire les tons » exagérés, ou du moins le tableau peint en beau : je pour- » rois le croire ainsi moi-même si je l'eusse fait il y a quel- » ques mois. Je ne quittai pas Livourne : j'en fus arraché; » cependant une malheureuse opinion m'affecta toujours, et » c'est très-vraisemblablement à elle que je dois de vous » parler très-librement de cette aventure.

» *Questa signorella* me soutint un jour avec beaucoup de » chaleur qu'il étoit bien plus contre l'honnête homme, toutes » choses égales d'ailleurs, de chercher à inspirer de doux » penchants à une personne libre qu'à une personne engagée, » à une fille qu'à une femme enfin; elle m'établit cette héré- » sie, comme je l'appelois, par tous les lieux communs de la » société et les préjugés du monde. Je ne crus point, mais » je pensai à autre chose : la plaie fut voilée et non guérie. » Tourmenté par cette idée comme par un remords depuis

» l'instant de mon départ, j'en voulus avoir le cœur net. » Nous avions arrêté le projet d'une petite correspondance : » je n'avois garde d'y manquer. Aussitôt que j'eus mis pied » à Gênes, je fis la relation de mon voyage, et j'y joignis, » comme un codicille à un testament, le petit Mémoire » que vous allez lire.

» MÉMOIRE A CONSULTER.

» *La séduction est-elle moins criminelle envers une personne » engagée dans les liens du mariage qu'avec une personne » libre de tout engagement?*

» L'amour est un sentiment divin, mais c'est lorsqu'il est » exclusif; l'ombre, le soupçon même du partage, le souille, » le profane. Cela est si vrai qu'il n'y a pas de cœur honnête » qui ne frémisse intérieurement aux approches de l'objet » de son culte, si sa conscience lui reproche la moindre infi- » délité.

» Désirer d'être dans les bras d'une femme mariée, em- » ployer quelque art que ce soit pour y parvenir, jouir enfin » de ses faveurs, c'est à la fois porter quelqu'un à violer les » engagements les plus sacrés, être l'objet, l'âme d'une in- » trigue honteuse, d'une trahison infâme; c'est s'exposer à » être soi-même le jouet de son indignité par une double infi- » délité commise demain envers un autre, une triple après- » demain, et ainsi de suite. La conséquence est juste, et les » mêmes raisons prévalent : c'est pouvoir supporter un par- » tage qui change un plaisir délicieux en une débauche cra- » puleuse, puisqu'elle expose aux taches honteuses de son » infamie; c'est se flétrir et s'avouer intérieurement mépri- » sable du dernier mépris. Tout cela n'est encore que l'effet » d'un engagement violé!... A cette idée, une secrète horreur » s'empare de mes sens. Quoi! il est de l'honneur de tenir » sa parole dans les plus petites choses de la vie commune,

» une âme délicate se feroit un scrupule d'y manquer, et » tout ce qu'il y a de sacré sur la terre sera foulé aux » pieds par un parjure!... On pourra porter le désespoir » dans le cœur d'un honnête homme, que le moindre soupçon » du dernier des outrages navrera jusqu'à la mort! On pourra » lui arracher l'objet de son tendre culte, de ses adorations » et de son amour, pour ne semer qu'amertume et poison » sur le reste de ses jours! Malheureux! tu auras nourri dans » ton sein un serpent qui te déchire les entrailles; tu avois » cherché la consolation de ta vie, le bonheur de tes jours : » tu avois réuni toutes tes affections, tous tes plaisirs, tous » tes goûts, tout toi-même sur cet objet : tu n'y trouveras » plus que le fiel de la douleur la plus amère, tu en seras » abreuvé jusqu'au tombeau, et tu te verras réduit à désirer, » à hâter peut-être ce dernier moment, tant la vie te sera » insupportable.

» Tes enfants, ces chers enfants auxquels tu as tant désiré » de donner l'être, pour multiplier l'image de leur mère, » pour être le garant toujours subsistant de votre tendre et » mutuel attachement, pour embellir et serrer toujours da» vantage le nœud sacré de votre douce union; ces enfants » mêmes sont devenus tes bourreaux; leurs regards, leurs » caresses seront les furies de la jalousie et du désespoir sans » cesse attachées à ta personne, et cent fois plus cruelles que » celles d'Oreste.

» Ta femme t'a fait le dernier des affronts, ta présence lui » est importune; tes enfants te sont suspects; tu ne peux pas » ne pas être en défiance de tes domestiques : le cœur » corrompu d'une femme corrompt tout ce qui l'entoure, à » commencer par eux; tu vas être en risée aux libertins, la » fable des autres, le scandale de tous; tes chagrins ne sont » pas de ceux que la confiance partage; il n'est aucune con» solation pour toi : va, meurs, il en est temps!

» Jusqu'ici on n'a donné que des raisons de sentiment; on

» pourroit les multiplier à l'infini. A l'égard de ceux pour » qui les raisons de sentiment ne se comptent pas, on pour» roit en fournir d'aussi fortes, puisées uniquement dans les » principes de l'ordre social; mais on juge que ceux auxquels » les premiers ne suffisent pas ne valent pas la peine qu'on » s'occupe à leur déduire les autres.

» On demande les raisons qu'on a à opposer à celles-ci » pour fonder une opinion contraire, de manière à la faire » prévaloir. On prie seulement de ne point faire de supposi» tion en dehors de la question, et d'admettre toujours la » liberté et l'honnêteté, autant qu'elles peuvent exister dans » l'un et l'autre cas....

« J'ai reçu, » — dit ailleurs Roland, — « de ses nouvelles » plusieurs fois depuis cette époque : jamais un mot de relatif » à la question. Une chose bien vue jette du jour sur beau» coup d'autres; cela est vrai en morale comme en phy» sique. »

Quand on se rappelle que ces *Lettres d'Italie* étaient adressées à mademoiselle Phlipon, on trouve au moins bizarre une confidence dans laquelle Roland indique clairement pour quel motif il ne s'est pas attaché définitivement à la personne dont il trace un portrait si flatteur; et vraisemblablement elle n'aura pas été oubliée par madame Roland.

Dans ce passage, comme dans d'autres passages que nous allons reproduire du *Voyage en Italie,* le philosophe paraît tenir à faire savoir qu'il a été tendre et sensible à toutes les époques de sa vie. Était-ce une recommandation, une promesse ou une vanterie? Si on oubliait le ton qui régnait au dix-huitième siècle, on mettrait en doute la convenance de ces détails adressés à mademoiselle Phlipon. Roland célébrant les plaisirs *de sa douce adolescence filée par l'Amour;* Roland, tel que nous le connaissons, tel que le dépeint Charles

Bruyard, ne laisse pas de paraître un peu ridicule. Cet Hercule de *l'art du velours de coton* aimait à se poser en soupirant aux pieds des belles. Dans une lettre écrite peu de temps après son mariage, le 16 juin 1780, l'amie de Sophie ne nous montre-t-elle pas *sa moitié* (elle désigne ainsi le Bias moderne) *couchée sur son lit,* pendant qu'Amanda joue et chante à son chevet!....

« La vue de Lyon, que le voisinage de ma famille nous fit » abandonner avec tant de précipitation, m'avoit retracé ce » redoutable passage d'une douce adolescence coulée dans » les plaisirs et filée par l'Amour, à la rudesse des chaînes et » de l'esclavage que forgent les soucis rongeurs et les travaux » pénibles de se faire un état. » (*Voyage en Italie,* p. 429, t. VI.)

Plus loin, en se rapprochant de Villefranche, Roland, dont le style ne brille pas par la simplicité, qui adjure *les dieux* et prend la boursouflure de l'invocation pour l'accent de l'éloquence, s'écrie :

« Temple où mon jeune cœur fit à l'amour des sacrifices » innocents et pleins d'ivresse, autel où mon premier encens » fuma et où le dieu propice en agréa tant d'autres, vous » existez encore!... Que ne vois-je avec vous l'objet dont la » présence, en retraçant plus délicieusement encore le sou» venir de tant de charmes, leur rendroit tout l'éclat et la » vigueur du sentiment! »

Ne croirait-on pas lire quelque méchante traduction d'un élégiaque latin? Ces confidences furent-elles adressées à mademoiselle Phlipon? Et si elle n'y vit pas une pure divagation poétique sans objet, que dut-elle en penser plus tard?

Du reste, ce *Voyage en Italie* abonde en observations judicieuses, auxquelles s'entremêlent des citations multipliées, presque toutes empruntées aux poëtes italiens. Écrit sous forme de lettres, comme la relation de Charles Bruyard, il ne renferme rien de particulier à celle à laquelle il était

adressé, et qui était, nous l'avons vu, mademoiselle Phlipon. Quelques phrases doucereuses et banales appartiennent à un langage de convention plutôt qu'à l'expression d'un sentiment intime et personnel.

En arrivant à Villefranche vers la fin d'octobre 1778, de retour de son voyage, Roland tomba malade. Sa lettre XLIV et dernière est consacrée au récit de sa maladie et de sa convalescence.

« J'étois au milieu des miens; ma mère, comptant ses » années par celles du siècle, sembloit avoir retrouvé la » vigueur d'un autre âge pour me prodiguer ses veilles. » Assidue près de mon chevet, elle montroit cette sollicitude » propre à son sexe, ces tendres soins que le doux nom de » mère rend si touchants, et auxquels on ne peut rien com» parer; deux de mes frères, demeurant avec elle, y ajou» toient tout ce que peuvent l'attachement du cœur et la » sensibilité de l'âme; quelques jeunes parentes, plusieurs » autres personnes de ma famille se réunissoient chaque jour » pour les seconder par les précieux témoignages d'un vif » intérêt. L'expression du sentiment qui les animoit tous » jetoit dans mon âme attendrie cette sorte d'ivresse et » d'abandon des sens qui ne laisse à la machine affoiblie que » la faculté de répandre des pleurs. Semblable aux pâles » rayons du soleil lorsqu'il abandonne l'hémisphère, un foible » sourire erroit encore sur mes lèvres et sembloit vouloir les » épanouir; je me fusse échappé sans m'en apercevoir, et » j'aurois fini dans la situation peut-être la plus douce qu'on » puisse imaginer. »

Le lecteur goûtera médiocrement la comparaison du *foible sourire qui sembloit vouloir épanouir les lèvres* de Roland avec *les pâles rayons du soleil couchant,* mais il vaut mieux juger l'homme par ses idées que par son style. C'est un singulier personnage, très-instruit, très-honnête, très-intelli-

gent et même très-spirituel parfois, avec des bizarreries qui font hausser les épaules et gâtent l'estime réelle dont il vous a pénétré.

« ..... A chaque pas que je fais dans mon retour à la vie, » la force des liens qui m'y attachent se ranime dans mon » cœur, et je sens mieux le prix de ce que j'aurois perdu de- » puis que je recouvre la faculté d'en jouir.

» Pressé de retourner aux occupations dont je m'honore, » aux soins d'une place que j'ai remplie avec plaisir, parce » qu'elle ne m'a donné que du bien à faire, sous un homme » dont je secondois les vues en suivant mes goûts, et dont la » confiance en moi s'étoit établie par ce qui me vaut ma » propre estime; impatient de réunir les objets qui m'inté- » ressent, ou du moins de les voir alternativement, je n'at- » tends pour me rapprocher de vous que la force de supporter » les voitures. »

Tel est l'homme, le *voyageur,* le *Bias* auquel il est fait de fréquentes allusions dans la correspondance de mademoiselle Phlipon avec ses amies Cannet, celui dont elle recevait des lettres qu'elle ne se croyait pas autorisée à faire circuler jusqu'à Amiens. Or, Roland intéressait fort toutes ces jeunes filles, qui prisaient plus les avantages de l'esprit que ceux du corps, plus le savoir que la jeunesse, la capacité que la beauté, et qui ont toutes fini, cédant à une sorte de vocation matrimoniale purement intellectuelle, par épouser des hommes pourvus du double de leur âge. Mademoiselle Phlipon recevait de longues lettres de Roland, mademoiselle Phlipon ne les communiquait pas : de là, des étonnements, des explications et de petites aigreurs.

Ces détails rendront intelligible tout ce qui se rapporte à Roland dans les *Lettres adressées aux demoiselles Cannet.* On verra d'ailleurs par ses théories sur le mariage exposées dans sa correspondance, par ce qu'elle dit du voyageur, dans quelles dispositions mademoiselle Phlipon se trouvait lorsqu'elle lia

son sort à l'homme dont elle goûtait infiniment l'esprit, dont elle partageait les tendances philanthropiques, mais avec lequel elle aurait pu reconnaître dès cette époque plus d'une discordance morale et physique.

Nous n'avons point à nous étendre sur ce sujet, qui touche au fond même de la biographie de madame Roland. Nous ne dirons rien non plus de la *correspondance avec Bosc,* que nous avons réunie à la fin de notre second volume, ni des *Lettres à Brissot*, *à Robespierre, à Servan*, *à Lanthenas,* que la plupart des lecteurs liront pour la première fois, les recueils et les livres où quelques-unes ont paru étant devenus rares et connus seulement des curieux.

La partie à beaucoup près la plus considérable de ce livre est consacrée à la correspondance avec les demoiselles Cannet.

Trois motifs nous ont décidé à rééditer les lettres de mademoiselle Phlipon : leur mérite d'abord; ensuite la difficulté de se procurer un ouvrage depuis longtemps épuisé; enfin le désir de rétablir dans son intégralité le texte original, car c'est de M. Breuil lui-même que nous savons que, pour obéir à certaines convenances, il avait fait de nombreuses suppressions. Lorsque nous eûmes l'honneur de voir M. Breuil, il reconnut que la convenance de ces suppressions n'existait plus et qu'il y avait opportunité à faire une édition nouvelle, à laquelle il nous avait promis de prêter sa collaboration. Une mort imprévue l'a enlevé à ses amis et à sa famille avant qu'il eût pu mettre son projet à exécution.

Venu après lui, nous avons dû chercher à faire plus complétement et mieux que le premier éditeur, auquel il restera toujours le mérite d'avoir découvert et signalé l'intérêt de ces Lettres.

Un coup d'œil jeté sur la table des matières suffira pour reconnaître les différences considérables que présente cette

édition comparée à celle qui l'a précédée. Sur 241 lettres adressées aux demoiselles Cannet, qu'elle renferme, 88 étaient inédites et paraissent pour la première fois; 90 lettres déjà publiées ont reçu des changements et additions plus ou moins considérables, qui font de quelques-unes des lettres nouvelles.

A cette occasion, il nous sera permis de remercier ici madame de Gomiecourt et M. de Gomiecourt, son fils, aujourd'hui directeur des douanes à Tarbes, de la confiance bienveillante qu'ils ont bien voulu nous témoigner. Ils ont mis à notre disposition non-seulement toutes les lettres de mademoiselle Phlipon et de madame Roland adressées aux demoiselles Cannet, mais encore tous les manuscrits de l'amie de Sophie qui se trouvent dans la possession de madame de Gomiecourt, en nous laissant la liberté de remplir comme nous l'entendrions notre tâche d'éditeur et d'historien. La famille de Gomiecourt a hérité des traditions de généreuse et loyale sincérité qui distinguaient les nobles amies de madame Roland. C'est en nous inspirant de son respect pour la vérité que nous avons rétabli celle-ci tout entière. Le texte original a été donné *in extenso,* sauf quelques suppressions dans les premières lettres, afin d'éviter des répétitions d'idées ou de mots. Nous aurions voulu joindre aux lettres de mademoiselle Phlipon quelques-unes de celles qui lui furent adressées par Sophie et par Henriette Cannet, mais il ne nous a point été possible de nous les procurer. Étaient-elles d'ailleurs bien nécessaires? En se peignant de face, mademoiselle Phlipon en dit assez pour faire voir les deux profils, dont on saisit la pensée et l'expression. Sa correspondance est assez riche pour suppléer aux parties absentes du dialogue.

Nous laisserons à d'autres le soin d'apprécier cette correspondance, soit au point de vue de l'histoire du temps, soit au point de vue biographique et psychologique, et de

montrer que les actes de madame Roland n'ont en quelque sorte rien ajouté aux lettres de mademoiselle Phlipon. Nous nous bornerons, comme éditeur, à une seule observation, c'est que les lettres que nous reproduisons ne portent, ainsi que le manuscrit des *Mémoires,* ni ratures, ni traces matérielles de travail, d'effort, de recherche littéraire.

LETTRES

DE

MADEMOISELLE PHLIPON

AUX

DEMOISELLES CANNET.

ANNÉE 1770.

LETTRE PREMIÈRE. (*Inédite.*)

3 juillet 1770.

Ah! ma bonne amie, que je suis contente! il y a une occasion cette semaine; je vais bien en profiter. Que ne puis-je te peindre les douceurs que ta lettre a versées dans mon âme! douceurs d'autant plus sensibles qu'elles avoient été précédées d'une attente qui commençoit à alarmer un peu ma tendresse. Non pas que j'aie craint une infidélité de ta part; je suis bien éloignée de penser ainsi; je croirois faire injure à ton amitié. Mais j'appréhendois que quelque incommodité n'eût troublé la santé de celle qui m'est chère, et, dans cette incertitude, quelles idées affligeantes n'est point capable de se former un cœur quelquefois trop sensible, je l'avoue! Mon cher papa alloit passer chez ton frère pour s'informer de la réalité des choses et me tranquilliser un peu, lorsque je reçus ta lettre charmante, qui m'a amplement dédommagée. Je voudrois t'exprimer le plaisir qu'elle m'a procuré! Dans l'ivresse où il me plonge, je m'écrie avec toi : Que les hommes sont malheureux d'ap-

précier si mal et de connoître si peu le prix d'une amitié réelle! Les yeux couverts du fatal bandeau des passions et les cœurs vilement asservis sous leur joug sont également incapables et de voir ses trésors et d'en goûter les jouissances. C'est loin du tumulte des plaisirs bruyants et de l'éclat emprunté des fausses grandeurs que l'amitié aime à régner. La médiocrité est le lieu qu'elle aime, qu'elle choisit, et où elle se plaît à demeurer. Les cœurs purs et dégagés d'inutiles et ambitieux désirs sont les seuls sujets qui forment son empire. Qu'il est facile d'être heureux! Pourquoi donc y a-t-il si peu de gens qui le soient véritablement? L'homme est fait cependant pour le bonheur : c'est une vérité conséquente de l'existence d'un Dieu créateur; de plus, cette passion du bonheur, qui met toutes les autres en mouvement, est une preuve certaine qu'il est né pour lui. Si l'on jette les yeux sur les fastes de l'histoire, on voit tous les hommes animés de ce désir, auquel ils rapportent toutes leurs actions; aussi, l'idée du souverain Vengeur est une de celles qui ont occupé particulièrement les plus fameux philosophes; mais peut-on voir l'exposition de leur pensée sur un point d'une pareille conséquence sans gémir sur leur aveuglement? Les uns, dégradant l'homme en le mettant au rang des animaux, font consister le bonheur à vivre dans les plaisirs des sens; les autres, frappés de ces beaux restes de grandeur qu'il tient de la noblesse de sa première origine, soutiennent que ce n'est que dans la pratique de la vertu qu'il peut trouver le vrai bonheur. Entêtés d'un fol orgueil, ils font de leur prétendu sage un rocher inaccessible à tous les sentiments de l'humanité. Épicure et Zénon, ainsi que leurs sectateurs, se sont également trompés; l'un abaissant l'homme à la plus vile bassesse, l'autre l'élevant à une trop sublime grandeur; lesquelles conviennent aussi peu à sa nature l'une que l'autre. A quoi même se réduisoit l'idée du bonheur qu'on devoit goûter dans l'autre vie, selon ceux qui en admettoient l'existence? Qu'est-ce que cette béatitude philosophique que Cicéron dépeint avec tant d'enthousiasme lorsqu'il s'écrie : « Que nous serons heureux lorsque, affranchis des liens mortels, habitants de la céleste région, nous contemple-

rons ce vaste univers d'un œil tranquille, ainsi que toutes les beautés dont il est décoré; lorsque nous connoîtrons la vérité à proportion que nous l'aurons aimée et recherchée dans cette vie! » Il faut avouer qu'au milieu des ténèbres de ces pensées, il se fait voir quelquefois des rayons de lumière. Le passage, par exemple, où il nous dit que *nous connoîtrons la vérité à proportion que nous l'aurons aimée et recherchée dans cette vie* est de ce nombre; mais aussi, qu'est-ce que le reste? Que le voile de l'erreur est épais et difficile à lever! Aucun de ces hommes studieux a-t-il jamais osé soutenir publiquement les vérités dont ils étaient persuadés? Socrate, un des plus raisonnables, tout convaincu qu'il étoit de l'unité d'un Dieu et de la ridicule superstition des idoles, étant près de mourir, ayant avalé la coupe de ciguë, charge un de ses amis d'offrir pour lui un coq à Esculape lorsqu'il aura fermé les yeux. Quelle étrange contrariété entre la façon de penser et la manière d'agir! Cependant, ce qui nous paroît ici bizarre et choquant, nous le voyons se renouveler tous les jours. Que de gens vertueux dans la spéculation, et rien moins que cela dans la pratique! Il en est aussi, il est vrai, dont la raison, entièrement obscurcie par les passions dont ils sont les malheureuses victimes, vont cherchant sans cesse le bonheur, qui, comme une ombre vaine, fuit, s'échappe à l'instant qu'ils croient le posséder, et se retrouve toujours à leur égard dans un lointain où ils ne peuvent parvenir. Tel est le sort de ces tristes jouets de l'ambition! A voir l'attention sérieuse qu'ils mettent à dresser leurs manœuvres et la longueur du temps qu'ils y donnent, on seroit tenté de leur demander si après cette vie, qu'ils emploient tout entière à former des projets, ils espèrent trouver dans celle qui la suit la récompense et le fruit de ces peines et de ces travaux. Aveuglement funeste! Un homme, dont le corps est formé du limon de la terre, et qui doit y retourner incessamment, fait son idole de ce corps mortel pour quelques jours qui lui restent à vivre, dont il n'est pas sûr d'un seul; il forme mille projets d'établissement et d'ambition! Parvient-il à s'élever au-dessus des autres, par les voies même les plus iniques? Du haut de son élévation, ou

plutôt de son orgueil, il les regarde comme destinés à lui rendre d'humbles hommages ; il se forme même une espèce de cour de ceux qui veulent s'attacher à lui. Si la mort vient, dans sa fureur, enlever cet homme qui se croyoit presque immortel, que laissera-t-elle? Un cadavre qu'il faudra cacher au plus tôt dans le sein de la terre pour en éviter l'infection. C'est alors que ses créatures, toutes consternées, pourront se dire : Qu'est devenu celui en qui nous avions mis notre espérance? Il n'est déjà plus et semble même n'avoir jamais été. — Quelle différence entre un homme que la mort arrache à ses plaisirs et un sage qui n'a employé sa vie qu'à se préparer à ce passage, terme de son exil, instant heureux où il va rejoindre dans sa patrie son père et ses amis! Ce n'est pas la vertu des stoïciens qui est capable de former un tel sage.

Ah! ma chère amie, que j'aurois de choses à te dire, si tu étois ici! Il me semble que ma plume ne fait que bégayer; elle veut suivre mon imagination; elle n'a pas encore fini d'exprimer une pensée qu'elle se jette sur les traces d'une autre. J'avoue que tout cela est bien décousu; lorsque par hasard je jette les yeux sur ce que j'ai écrit et que je le compare à mes pensées; je ne trouve exprimé que la moitié de ce que je voulois dire. Je suis bien heureuse que tu joignes à l'indulgence la facilité de m'entendre à demi-mot.

Adieu; j'ai toutes les peines du monde à te quitter et à me taire. Aime-moi toujours.

LETTRE DEUXIÈME. (*Inédite.*)

11 septembre 1770.

J'ai appris, ma bonne amie, que ton frère avoit eu la complaisance de venir, la semaine des fêtes, pour me dire que, se rendant à Amiens, il se chargeroit volontiers d'une de mes lettres; j'ai été sensible à cette démarche comme je devois l'être; mais je n'ai pu profiter de l'occasion. J'étois alors à la campagne, dont je ne fais que revenir. L'agréable séjour pour vivre à son aise! Que je t'y ai désirée souvent!... Je me rappelois ces

premiers charmes d'une amitié naissante que nous goûtâmes au couvent qui en fut le berceau. Ah! disois-je, que ne puis-je jouir de la présence de mon amie en cet endroit charmant! c'est à présent que nous recueillerions ces fruits délicieux d'un sentiment parvenu à sa maturité, paisiblement occupées du spectacle de la nature, dont la vue provoque une foule de réflexions, lorsqu'on y porte des yeux sereins et un cœur dégagé du tumulte des passions! Mais, loin de m'affliger inutilement et de me consumer en vains regrets sur ton absence, je te supposois présente, ou plutôt, te considérant en esprit, je te faisois part de mes pensées; il me sembloit recevoir tes réponses, et je changeois ainsi en satisfaction ce qui m'auroit pu faire un sujet de chagrin. Tu vois que j'agis par tes mêmes principes, et qu'ainsi que toi je puis préconiser le grand art de se rendre heureuse; j'augmente mes plaisirs en t'y associant.

ANNÉE 1771.

LETTRE PREMIÈRE. (*Inédite.*)

Février 1771.

Hélas! il est bien vrai qu'on n'accomplit guère ses projets : on dresse son plan, on prend ses mesures, et souvent un concours imprévu de circonstances vient les détruire et les renverser. Cette pensée se justifie par les choses passées et montre ce que l'on doit attendre des futures; je n'en veux faire d'application présente qu'au dessein que j'avois formé hier de te répondre dès ce matin. Rien ne sembloit devoir m'en empêcher, et j'ai eu le chagrin de voir ma plume s'employer jusqu'à cette heure pour un tout autre objet que celui que je m'étois proposé. Je prétends m'en venger par un ample dédommagement dont je vais savourer délicieusement tous les charmes, après avoir déchiré une lettre que j'avois commencé à t'écrire, où je te marquois un peu d'étonnement sur ton silence, qui paroissoit bien long à ma tendresse. Il paroît que tu as passé le carnaval assez agréablement; j'en suis vraiment charmée. J'ai pris aussi ma part des petits divertissements de ce temps, mais avec une sobriété qui en a été le principal agrément. Je suis allée au bal une fois, et je ne m'y suis pas ennuyée, parce que je m'y suis occupée d'autre chose que de la danse, dont le bruyant plaisir a pour moi peu d'attraits; je m'y suis prêtée sans m'y livrer, de manière à me posséder assez pour goûter la satisfaction de réfléchir au milieu de son tumulte; j'aurois pu y retourner encore, mais, comme on me laissoit le choix, j'ai préféré une douce retraite. Tu sais que le carême ne pouvoit apporter un grand changement à cette conduite; néanmoins, je l'ai vu arriver avec d'autant plus de joie, que j'en ai fêté mieux que toi le premier dimanche. Croyant que tu faisois comme moi, je m'unissois à toi en esprit; tu vois bien que tu n'es pas

oubliée dans les occasions importantes; de quel côté que je me tourne, c'est vers toi que mon cœur ramène mon esprit; c'est surtout dans ces instants où, par un sentiment plus vif, l'âme semble se rapprocher de son auteur, que j'offre mes vœux, ainsi qu'un enfant qui profite avec empressement du regard d'un père plein de bonté pour lui présenter ses requêtes en faveur d'un frère chéri; telle est l'union que je désire toujours voir régner entre nous, et je ne veux envisager dans tout ce qui te rend si chère à mon cœur qu'une image plus particulièrement ressemblante (et par conséquent plus aimable) de celui qui doit être aimé par-dessus tout. Ainsi, ma bonne amie, en travaillant à perfectionner notre amitié, nous parviendrons à la rendre durable, car le meilleur moyen de lui donner une constitution stable n'est-il pas de la faire dériver de celui qui est immuable par essence? Lorsque l'on veut se désaltérer à longs traits à une fontaine, il faut laisser le vase se remplir et y boire sans le retirer; de cette façon, on y trouve toujours de quoi se satisfaire, sans craindre d'épuiser la source de sa satisfaction. Ce n'est aussi qu'en puisant à la vraie source de l'amitié qu'on la peut rendre intarissable. — Ce projet de voyage à Paris est-il donc tout à fait abandonné? Je suis toujours dans l'incertitude; mes réflexions me font craindre, mon cœur me soutient vers l'espérance, et ma raison tâche de me fixer à la résignation. Encore, si j'avois vu ton frère! j'aurois recueilli des informations qui eussent suppléé à ton silence. J'étois sortie lorsqu'il vint apporter ta lettre. A travers le petit chagrin que me donne cette inquiétude, je ne puis me défendre d'un certain sentiment de plaisir, parce qu'elle est un sujet qui doit t'engager à m'écrire bientôt, et cette pensée flatteuse me dédommage un peu; je te laisse le soin de la réaliser. Malheureusement, tu ne jouis pas comme moi d'un loisir presque continuel; c'est ainsi que j'appelle le libre choix des occupations. Les jours n'en passent pas moins à mon égard avec rapidité; je lis, je travaille, je rêve, j'écris, et tout à coup arrive l'instant de suspendre ces choses par un intervalle assez long qu'il faut donner au sommeil. Tout bien réfléchi, j'en conclus avec toi que les jours sont trop courts, mais non la vie, dont la longueur se fait sentir

par la répétition de tout ce à quoi on l'emploie pour la soutenir, et par l'attente d'une béatitude dont l'acquit doit faire notre principale occupation. En effet, chaque chose a une destination, et elle n'est utile, estimable, qu'autant qu'elle la remplit. Cette vérité est incontestable; il n'y a personne qui n'en soit pleinement convaincu; cependant on semble l'oublier dans la chose même qui exige le plus d'attention et d'exactitude. L'homme, la plus excellente des créatures, a nécessairement une destination; la vérité, le sentiment, lui disent qu'elle est d'être heureux. La raison, aidée de la foi, lui fait connoître quel est ce bonheur et lui montre le chemin qu'il faut tenir pour y arriver; c'est donc là la fin à laquelle il doit rapporter toutes ses actions. Mais combien y a-t-il de personnes persuadées de cette vérité; combien agissent comme si elles étoient assurées du contraire! — Quand je m'entretiens avec toi, ma bonne amie, je ne sais pourquoi mes réflexions se tournent toujours vers le bonheur. Ce sentiment nous est si intime et si naturel, qu'il n'est pas étonnant que nous nous retournions vers lui lorsque nous donnons une pleine liberté à nos pensées.

Il faut que je te le dise confidentiellement : je suis plus heureuse et plus contente que jamais; chaque jour m'éclaire sur les motifs que j'ai de rendre grâces à la Providence; la situation où elle m'a placée me semble de plus en plus avantageuse; je me trouve dans un certain point de vue où, sans être pressée dans la foule, je suis à portée de voir ce qui s'y passe et d'en faire mon profit. Je puis facilement, dans ma petite retraite, lever ce voile séducteur dont le monde se pare à vos yeux, et le considérer dans le jour de la vérité, à la faveur des réflexions qu'un doux loisir me permet de faire; me servir des différentes leçons qu'il donne à qui sait les apercevoir, pour m'avancer de plus en plus vers le but que je me propose. Tu juges bien qu'en pensant de la sorte, on craint plutôt un changement d'état qu'on ne le désire; aussi, je ne jette point sur l'avenir des regards inquiets et ambitieux qui puissent troubler la paix de mon cœur. . . . .

LETTRE DEUXIÈME. (*Inédite.*)

Lundi 19 août 1771.

. . . .

J'ai toujours regardé l'opulence comme un écueil des plus dangereux; grâce à Dieu, j'en suis plus éloignée que jamais. Ce n'est pas que je dise que les richesses sont des maux; au contraire, ce sont des biens physiques dont on peut même se faire des biens moraux en goûtant ceux de la bienfaisance; mais, outre que dans la médiocrité on peut jouir de ceux-ci par proportion, il est très-certain qu'on y est à l'abri d'une infinité de dangers qu'une trop grande aisance vous expose à essuyer, par le mauvais usage qu'en fait trop souvent notre faiblesse. J'ai plus de satisfaction à notre table, dont la simplicité est le premier mets, qu'à celles dont l'abondance expose la tempérance et la santé à faire naufrage. Le plaisir d'être servie ne me touche pas; une seule personne, sur laquelle on se décharge des ouvrages les plus communs de la maison, n'est-ce pas suffisant? Du reste, j'occupe quelquefois à des soins domestiques ces mêmes mains qui dirigent présentement la plume, qui t'exposent les sentiments de mon cœur, dont la paix, la tranquillité, la joie douce et modérée sont les compagnes ordinaires. Je n'ai pas, il est vrai, de nombreuses sociétés; mais c'est ce qui m'en plaît : je sais quels sont les avantages d'une douce retraite, et je les goûte tout à mon aise. Je vois assez de monde pour avoir quelques agréments du monde sans en avoir toutes les déplaisances; j'ai un bon livre, une amie vraie, que me faut-il davantage? Je sens trop tout le prix de ce dernier et si rare avantage, pour ne pas t'en témoigner un excès de joie. Oui, cette amie est toi-même; laisse aller ton cœur généreux au plaisir si vif de contribuer au bonheur de celle qui ne cessera d'être la plus tendre et la plus sincère de tes amies.

PHLIPON.

LETTRE TROISIÈME. (*Inédite.*)

15 septembre 1771.

Je voudrois bien, ma chère amie, que tu fusses venue toi-même augmenter le plaisir que tu me faisois goûter dans la situation où je me trouvois il y a quelques instants; retirée solitairement dans cette petite cellule que tu me connois, entourée de trois ou quatre de tes lettres sur lesquelles je promenois mes regards satisfaits, je relisois d'un esprit attentif l'expression de tes pensées, auxquelles je répondois avec ce sentiment affectueux d'un cœur qui croit entendre les accents de ce qu'il aime; animée du désir de t'entretenir, j'ai pris la plume, puisque c'est le seul moyen dont je puisse me servir.

J'arrive depuis peu de jours de la campagne, où j'ai passé trois semaines. Ce séjour paisible n'offre que des plaisirs plus capables d'entretenir la paix que la troubler, et qui par là sont fort de mon goût. C'est là que l'âme contemple à son aise les beautés de la nature, dont la vue l'élève à un objet supérieur. Tout y ravit, lorsqu'on le considère avec réflexion : son travail est immense, ses richesses admirables; mais elle présente à l'esprit humain un labyrinthe où sa foiblesse risque de s'égarer s'il ne prend pour guide qu'une curiosité aveugle et téméraire, une imagination toujours prête à le perdre lorsqu'il ne la modère pas. Car, je l'avoue avec toi, elle est un trésor plus dangereux que bienfaisant, et si j'ai paru prendre son parti la dernière fois, ce n'est pas que j'ignore ses torts, mais il m'a semblé qu'assez souvent on l'accuse de déréglements dont la volonté est responsable. L'imagination est cette partie de nous-mêmes, ce miroir où tous les objets se présentent; il appartient à l'entendement de les examiner; de cette considération résulte le jugement. La volonté doit le suivre dans son choix, et non pas se décider précipitamment sans le secours de la réflexion, parce que l'imagination embellit souvent les choses les plus pernicieuses des dehors les plus séduisants, et c'est dans cette facilité qui lui est propre d'obscurcir la vérité

que consiste le danger de se livrer à ce qu'elle offre; elle nous abuse, ainsi que ces feux volages (dont la lueur, qui se fait voir quelquefois, dit-on, lorsque la nuit a baissé son voile sombre), trompe le voyageur crédule qui s'égare, en voulant les suivre, du chemin qu'il devoit tenir. Mais si, prêt à écouter la voix de la vérité, on la consulte avant de choisir, on rend vaines en y résistant les impressions qu'elle s'efforçoit de faire pour nous entraîner dans ces écarts; et c'est malheureusement ce à quoi on ne se rend pas attentif. Comme elle ne déguise jamais les objets que d'une manière qui les rende plus agréables à l'amour-propre, on cède à des apparences flatteuses, on les suit; son déréglement augmente à proportion de la condescendance avec laquelle on s'y livre; bientôt elle devient tout à fait maîtresse : rien n'est bon que ce qu'elle donne; on ne tarde pas à s'en repentir; la fausseté de ses promesses se manifeste; le vide de ses biens ne peut satisfaire ce que la vérité seule peut remplir; on déteste son empire, mais quel moyen de s'y soustraire? chaque jour fait entrevoir quelques charmes dans de nouveaux objets; le désir irrité s'en saisit avec avidité; le bien superficiel s'épuise et nous laisse tout aussi affamé qu'auparavant; heureux encore si, instruit par cette triste expérience, on se soustrait enfin à cette tyrannie, on reconnoît la vérité, dont on ne s'est éloigné que faute de réflexion, avant le choix de ce qui paroissoit être bien. Nous nous laissons aller aux apparences, par suite de ce penchant invincible que nous avons pour le bonheur, qui nous fait courir après tout ce que nous croyons pouvoir contribuer à nous rendre heureux. La différence des conduites vient sans doute de celle de nos opinions sur les biens et les maux; ils nous paroissent ordinairement mêlés ensemble; mais, s'il est de la loi naturelle de préférer le plus grand bien et le plus durable à un moindre et plus passager, il est aisé de reconnoître combien la vertu l'emporte sur tout autre. Ce sentiment est, je crois, inné dans tous les cœurs; les passions obscurcissent et aveuglent quelquefois la raison même, à moins qu'on ne lui donne pour guide le flambeau de la foi; c'est en vain que l'on chérit la vertu si, croyant la tenir de soi seul, on se repose sur ses propres forces; elle fait bientôt naufrage, à moins qu'on

ne lui présente un soutien plus puissant. L'expérience nous en convainc tous les jours par l'exemple de ces gens qui, s'étant fait un système d'indépendance, dressent dessus le plan de leur conduite; ils ont secoué le joug qui asservissait leur entendement sous des lois trop humiliantes; l'esprit veut penser à sa fantaisie, on lui donne une libre carrière; on ne rejette pas d'abord ces sentiments d'honneur qui sont imprimés intérieurement (que les préjugés peuvent bien cacher, mais non pas effacer entièrement); au contraire, on est de leurs zélés partisans; mais vient-il une occasion délicate? cette vertu chimérique chancelle, s'évanouit enfin : les seuls dehors restent, pour en imposer encore, s'il se peut, aux moins clairvoyants. J'admettrai même que l'on n'aille pas toujours à ces excès, mais au moins en prend-on le chemin; ou bien l'on est retenu par un respect humain, dont la gêne continuelle ne permet pas de goûter la tranquillité heureuse qu'on s'était proposée en s'élevant, comme par un noble effort, au-dessus de la façon de penser commune. J'en connois de cette espèce; ils ont beau vouloir se persuader qu'ils sont heureux; le bonheur n'est pas une chose imaginaire; les désirs sans cesse renaissants, et plus que cela encore, le trouble et l'inquiétude qui les accompagnent, lorsqu'ils se veulent livrer à leurs réflexions, n'assurent que trop qu'ils en sont fort éloignés. C'est sur l'amitié qu'il faut entendre raisonner de tels personnages; j'en suis quelquefois émue d'indignation et de pitié; je ne conçois même pas comment l'amour-propre n'a pu leur apprendre à aimer un peu mieux, car on s'aime pour soi-même, et sans aucune vue d'intérêt. S'ils entendoient parler d'une amitié comme la nôtre, ils la prendroient pour une vraie chimère. Mais ce seroit une folie, que prétendre faire le procès à toutes celles que l'on voit; seulement, il faut tâcher de n'en être pas témoins inutilement, et savoir assez les apprécier pour les éviter, en mettant à profit les leçons que les exemples nous donnent; c'est ainsi que l'on tire parti des fautes d'autrui. Je plains ceux qui ont le malheur de ne pas connoître l'aimable amitié, cette fille de la vertu, ce lien si noble, cette source de plaisirs qui se répandent successivement sur tous les âges de la

vie, les embellissant des plus charmantes fleurs d'union qu'on puisse cueillir.

J'ai été obligée d'interrompre ma lettre ici, pour aller avec ma chère maman au salon du Louvre, où sont exposées, ainsi que c'est l'usage tous les deux ans, les peintures des académiciens. J'y ai vu de beaux morceaux; il y en a même où je regretterois volontiers que la délicatesse et l'habileté du pinceau ne se fussent pas employées sur des sujets plus intéressants; il est ennuyeux de voir sans cesse Jupiter, Vénus et tous ces autres personnages dont les portraits sont déjà représentés de mille manières, et qui, d'ailleurs, n'ont pas par eux-mêmes de quoi intéresser beaucoup. L'histoire, l'allégorie ingénieuse me semblent fournir des traits plus satisfaisants pour le cœur et l'esprit; il est vrai qu'il faut un talent pour en tirer parti qui n'est pas possédé de tous les artistes, et qu'on les priveroit d'une source fertile de grâces et d'ornements, si on vouloit interdire la fable aux arts brillants qui en sont susceptibles, tels que la peinture, la poésie surtout, où l'on emprunte souvent ces sortes de figures. J'ai considéré aussi, dans un autre endroit séparé du salon, de petits squelettes d'animaux, disséqués avec une adresse étonnante, et des morceaux d'anatomie, en cire, imitant admirablement bien le naturel; on y découvre les beautés de cette structure dont la délicatesse est prodigieuse; mais, quoique ce soit en cire et qu'un tel ouvrage soit bien intéressant, néanmoins, la vue d'un bras écorché, d'une tête coupée en deux, a quelque chose de repoussant, que la seule curiosité peut vaincre. — Je n'ai point de nouvelles à t'apprendre, à moins que tu n'ignores encore la suppression du parlement de Toulouse et sa reconstitution au moyen de plusieurs de ses anciens membres. Il y a aussi beaucoup de réformes dans les troupes; la compagnie de huit cents hommes des grenadiers royaux est entièrement réformée; aussi dit-on que le guet à cheval de cette ville sera désormais fait par des miliciens. Adieu, ma chère bonne amie; je pense que tu recevras peut-être cette lettre à la campagne, si tu y vas comme l'an passé. J'ai appris, depuis mon retour, que ton frère s'étoit donné la peine de venir, avant de partir pour Amiens, s'offrant obli-

geamment à se charger d'une lettre. Je n'ai pu profiter de cette occasion; j'étois alors dans les bois, rêvant bien à toi, qui m'étois rappelée par tout ce qui se présentoit d'agréable à ma vue, de favorable à une conversation solitaire où j'aurois eu ta seule compagnie; cette pensée me faisoit quelquefois rouler les larmes dans les yeux; je suis forcée de glisser un peu là-dessus pour ne pas m'attendrir. Reçois le baiser de la plus tendre et la plus sincère de tes amies. PHLIPON.

LETTRE QUATRIÈME. (*Inédite.*)

31 septembre 1771.

Emue d'une tendre inquiétude, n'ayant pas reçu de tes chères nouvelles depuis celles que tu m'avois données toi-même, je me proposois depuis quelque temps de t'en demander. Une santé renaissante, susceptible pour cette raison des plus légères influences, suffisoit pour agiter une amie dont l'âme naturellement sensible semble le devenir pour toi à un degré incompréhensible. Me trouvant enfin délivrée des obstacles qui, jusqu'à ce jour, avoient retenu ma plume, je lui donnois une libre carrière, lorsque la réception de ta lettre délicieuse est venue l'arrêter au milieu de sa course et me désigner un autre chemin; je l'y conduis avec joie, mais non sans l'embarras de t'exprimer le sentiment que tu excites dans mon cœur. Tu m'assures que je te persuade, et moi je te redis sans cesse que le langage est trop foible pour te déployer sa tendresse et son étendue; mais que t'importe! tu en connois assez pour savoir que tu es aimée autant qu'il est possible de l'être; le surplus, qui échappe à la pénétration de toute autre que de celle qui le ressent, est une récompense que mon amitié porte avec elle et dont elle repaît sa générosité; je ne dis pas le surplus de la possibilité, mais son étendue, connue seulement de celle qui la possède. Aussi, ma chère amie, les charmes de la vertu et de l'amitié sont les seuls auxquels je sois sensible; je mets mon bonheur à en jouir et je le fais malgré le dépit de ce qui fait effort

pour s'y opposer; car tel est le sort de l'humanité, depuis sa dégradation originelle, que le caractère né avec les inclinations les plus portées à la vertu rencontre à vaincre en lui-même des obstacles qui s'opposent à sa pratique. La culture de son propre fonds, qui depuis sa chute est fécond en épines, est le principal travail auquel elle a été condamnée et celui dont elle doit s'occuper principalement, non-seulement pour en arracher les ronces, mais pour semer et faire croître des choses dont elle puisse recueillir le fruit en son temps. Il faut l'avouer, la bonté du Créateur se manifeste jusque dans ces punitions ; ce travail, si pénible qu'il paroisse, fait pourtant la joie, le bonheur, la consolation de ceux qui s'y appliquent. Les premiers essais sont pénibles ; passé cela, le reste n'est qu'une douce occupation où la prompte récolte réjouit le laboureur et l'encourage à continuer des travaux qui portent avec eux une récompense pour gage d'une autre plus grande. Mais que ces avantages acquièrent bien plus de prix, lorsqu'on commence à les goûter dès la jeunesse ! j'en trouve deux raisons : la première est la facilité de vaincre des empêchements et en plus petit nombre; la seconde, qui est une suite nécessaire de la première, consiste à jouir plus tôt du vrai bonheur.

Jetons un coup d'œil sur cet objet; il me paroît intéressant. Les passions, nées avec l'homme, sont les obstacles qui s'opposent à la pratique du bien qu'il aime naturellement, et pour lequel il sent un penchant intérieur, même dans ses désordres; or, il est constant que dans sa tendre jeunesse elles sont beaucoup moins vives, parce qu'elles n'ont pas encore ce degré de maturité qui les rend si fougueuses dans un âge un peu plus avancé ; il est donc bien plus aisé d'étouffer ces petits monstres dès qu'ils ne font que de naître, et qu'ils sont encore dans la foiblesse de l'enfance, que lorsqu'ils sont parvenus à cette force qui les rend presque indomptables. Les obstacles sont donc moins grands, et l'on verra qu'ils sont encore en plus petit nombre, si l'on considère que l'habitude ajoute de nouveaux nœuds à rompre à ceux que les passions auront formés; et qu'ils seront de moins, si l'on détruit la cause avant que cet effet en ait

résulté; première raison qui prouve l'avantage éminent de s'attacher à la vertu, dès que la raison devient capable de la comprendre. La seconde n'est pas moins évidente, car, si c'est un bien d'être heureux, c'est un mal de ne pas l'être; il s'ensuit qu'il vaut mieux l'être plus tôt que plus tard; on jouit d'un bien dont la privation ne pouvoit être remplacée que par un mal dont on est exempté. Ces considérations ne nous seront pas inutiles, ma douce amie, si nous voulons en profiter, quoique notre sexe soit, pour l'ordinaire et en général, exempt de ces passions grossières qui déshonorent la société, et qui pourtant y sont assez communes. Il en est d'autres qui ne sont pas moins contraires au bonheur, ou du moins qui en éloignent aussi et qu'il est bien heureux d'éviter. Je trouve là un grand sujet d'actions de grâces pour nous, car combien y en a-t-il qui, avec les mêmes secours, auroient fait comme nous et peut-être mieux! Nées de parents vertueux, qui dès l'enfance nous donnent les moyens de le devenir par la connoissance d'une religion qui les possède; éloignées des occasions, prévenues par les faveurs de l'Être suprême, c'est à lui que nous devons le bonheur de le connoître, de l'aimer, de le chercher, de le trouver dès nos plus jeunes ans. En examinant ces choses en particulier, quelle foule de bienfaits se présentent à nos yeux! comment pourrions-nous jamais lui devenir infidèles dans tel état que la Providence juge à propos de nous placer? Combien ne viens-tu pas d'éprouver sa bonté et sa douceur dans une situation accablante pour la nature! Quels sentiments n'as-tu pas éprouvés! Tu m'en fais une peinture qui m'a fait verser des larmes de tendresse et de joie, et dont j'arrose encore cette lettre! Que n'ai-je pu t'entendre dans ces instants si touchants, où l'esprit, plus éclairé que jamais par les approches du mortel flambeau, et le cœur soutenu, fortifié, animé par l'amour, tu répandois les lumières de l'un et l'onction de l'autre! Que j'aurois eu à profiter! Hélas! j'en ai été privée. Mon Dieu! vous connoissez ma foiblesse, qui, malgré mes efforts, auroit pu succomber sous la douleur. Telle accablée que j'en aie été, la présence de l'objet l'auroit peut-être rendue plus pénétrante; quoiqu'elle m'eût procuré d'ailleurs bien des consolations,

peut-être que l'extrême sensibilité auroit absorbé tout autre sentiment.

J'ai la satisfaction de t'avoir procuré quelque douceur par mes lettres dans un moment si critique, j'ai contribué à réveiller ton courage, j'en suis ravie, ma bonne amie, et l'approbation que tu donnes à notre amitié dans un semblable instant est bien une nouvelle et assurée preuve de sa bonté et de sa valeur. Voilà encore un bien dont nous sommes favorisées : tout le monde ne sait pas aimer, et, dans ceux qui en seroient capables, combien y en a-t-il qui ne peuvent trouver un second soi-même! La chose est difficile. Ah! que je sens bien tout ce que tu me vaux! oui, si l'amitié me prodigue des faveurs, je sais connoître leur prix, et je les mets, après la vertu, qui en est la base, au-dessus de tous les biens créés.

Il me semble que l'on ne peut pas être heureux quand l'on n'a pas d'amie à qui l'on puisse faire part de sa joie, et dans le ciel même on nous présente comme un accessoire de notre bonheur celui de le partager avec une infinité d'âmes avec lesquelles nous serons saintement et intimement unies; les peines, inséparables de cette vie, deviennent plus légères quand on en verse une partie dans le sein d'un ami qui fait son plaisir de nous en alléger en mêlant ses pleurs aux nôtres. L'ami fidèle est un trésor, dit l'Écriture, on doit donc le conserver soigneusement. Il est si rare de trouver une parfaite conformité dans le caractère, la façon de penser, les sentiments, de se retrouver enfin dans une autre, que si j'étois privée du bonheur de te connoître, et que j'eusse l'idée d'une amitié telle que la nôtre, je désespérerois de trouver quelqu'un avec qui je pusse me lier si étroitement. Il est tant de personnes dont l'apparence est trompeuse! Cela se rencontre tous les jours dans ces amis d'un rang inférieur, qui à proprement parler ne sont que des connoissances à qui l'on prodigue ce beau nom.

Te rappelles-tu ce temps où nos cœurs encore si jeunes s'unirent par le désir mutuel de la vertu et l'estime dont ils commençoient à être épris pour ses attraits? Je revois avec un singulier plaisir le lieu où la Divinité bienfaisante me fit trouver ces deux grands trésors, je veux dire le goût de la piété

et une véritable amie. J'y fus la semaine dernière, je parlai de toi à Mad. Saint-Jean, je lui appris ta maladie, on entra dans mes peines, on te plaignit, on témoigna pour toi une sensibilité qui me touchoit jusqu'au fond de l'âme : elle me paroissoit charmante de prendre ainsi de mes sentiments; il est bien peu de personnes avec qui je puisse m'entretenir de toi, parce qu'il en est peu qui te connoissent ou qui sentent toute la joie qui me doit pénétrer lorsque je pense à ma plus tendre amie. J'appris de ces dames la mort de M. Lallemant; elles le regrettent beaucoup : elles perdent en effet un digne homme, bien capable de remplir la place qu'il occupoit auprès de leurs pensionnaires; je l'ai regretté pour elles. Depuis peu de temps voici plusieurs personnes de ma connoissance, que j'estimois, que la mort a enlevées à l'improviste, c'est-à-dire dans un âge fait, où l'on se promet encore plusieurs bonnes années avant la vieillesse Cela me fit faire des réflexions sans nombre et produisit des impressions qui se renouvellent souvent. Je vais bientôt me trouver forcée de finir, ma chère bonne amie, sans t'avoir exposé toutes celles que ta lettre produit sur moi. Que je ressens de joie de te voir jouissant d'une bonne santé! Je sens ma reconnoissance augmenter de plus en plus pour ce bienfait, qui me touche davantage que s'il m'étoit personnel. L'ardeur avec laquelle je désire ton rétablissement et le demandois un jour que je faisois dire une messe à ton intention, me fit songer à la vivacité avec laquelle nous adresserions nos prières si nous sentions comme nous le devrions les besoins qui nous pressent. Quels soupirs, quels vœux enflammés, quelles larmes pour la conservation et le bien d'un objet qui nous est cher! quelle tiédeur quand il s'agit de nos propres intérêts! C'est une suite de l'ignorance où nous sommes de nos vrais besoins, des dangers qui nous environnent, des secours qui nous sont nécessaires. Qui en seroit bien pénétré pourroit s'élever à ce cri de l'âme vers son Dieu, qui est si puissant et si efficace.

LETTRE CINQUIÈME. (*Inédite.*)

18 octobre 1771.

Bonjour donc, ma tendre amie; me voici tranquillement dans ma petite chambre, la plume à la main, le calme et la tendresse dans le cœur, délicieusement occupée à t'écrire, à te peindre mes pensées, à t'exprimer mes sentiments. Je ne puis te dire combien cette situation a de charmes pour moi, il semble que je ne tienne plus compte d'autre chose, tout le reste ne me paroît rien qu'une ombre, une vaine lueur.

J'ai été, comme tu vois, un peu de temps sans te répondre, mais j'enverrai ma lettre sitôt qu'elle sera écrite, et je ne m'aviserai pas de la garder deux jours, comme tu as fait de la tienne. A ce langage tu soupçonnes que je vais malicieusement saisir cette occasion pour te faire une petite querelle : oh! défais-toi de cette espérance, ce n'est point du tout mon dessein. Si tu désirois cela, il ne falloit point me persuader si habilement de la vérité de ton amitié, car tu m'as mise dans le cas d'en être si bien convaincue, que je suis vivement assurée que l'infidélité de ta mémoire n'étoit point un effet de celle de ton cœur, qui malgré cela ne cessoit pas d'être constant. Eh bien, es-tu contente de moi? conçois-tu jusqu'où va l'intime conviction dont je suis pénétrée? Jouis de la douceur que doit te procurer cette pensée. Mais admire un peu où le babil de ma plume m'a jetée! Ne croiroit-on pas à l'entendre que nous en sommes encore à une tendresse naissante que nous nous occupons à établir solidement par une mutuelle confiance, tandis que nous recueillons à présent le fruit d'une amitié que le temps n'a fait qu'affermir et perfectionner?

Je te parle du plaisir que m'a causé ta lettre charmante, vraiment ce ne seroit pas là mon compte; je ne puis t'exprimer avec quelle vivacité il se fit sentir à mon âme lorsque j'en fis lecture. J'admire comme nos pensées se rapportent sur ce dont tu me parles; il semble que tu sois venue les puiser chez moi; ne croiroit-on pas, à une si parfaite union de sentiments,

2.

qu'il n'y ait qu'une âme qui nous anime toutes deux? Tu as donc dansé comme tu aimes, c'est-à-dire avec simplicité; je ne suis pas étonnée que le bal te déplaise, mille choses se réunissent pour empêcher qu'on ne l'aime, ou du moins pas empêcher, car il ne faut d'autre empêchement que le défaut d'amabilité dans la chose. Quel plaisir que de sacrifier le temps du repos à une occupation aussi sotte que celle où l'on ne fait aucun usage de sa raison, où tout l'esprit est dans les yeux et dans les jambes, où enfin l'homme, cette créature raisonnable, se dégrade en quelque sorte et n'est plus qu'un automate regardant ou sautant? Et d'autres y joignent encore le pernicieux dessein d'inspirer des sentiments dangereux et de verser dans les cœurs un poison mortel et séducteur. Est-il possible d'oublier jusqu'à un tel point la noble fin à laquelle est destiné un être capable de s'unir éternellement à celui qui le lui a donné! Hélas! ma chère amie, nous sommes étonnées d'une telle folie, et nous en serions nous-mêmes possédées sans ce secours qui, en nous faisant réfléchir, nous a appris à tourner nos affections vers des objets qui en soient dignes. Ah! tu me parles de candeur et de simplicité, qualités charmantes et dont on révère encore les noms, mais qui, au vrai, sont presque généralement bannies; que nous sommes heureuses de pouvoir dire que nous les trouvons dans notre amitié! Faut-il encore une fois s'étonner de leur rareté? Est-il possible de conserver l'amour des vertus en s'éloignant de leur auteur? Mais, comme tu le dis fort bien, on ne veut pas conformer ses mœurs à la religion, et l'on tâche de l'accommoder à ses mœurs. Que l'état des personnes qui pensent de la sorte est malheureux! Je me les représente marchant dans ce sentier affreux de l'incrédulité, l'audace sur le front, les remords dans le cœur, le trouble et l'inquiétude à l'esprit, toujours dans cette agitation violente inséparable de leur désolante situation, se plongeant de plus en plus dans ces ténèbres qui n'offrent que des horreurs et des angoisses. Elles ont beau vouloir croire qu'elles sont heureuses, en vain l'imagination veut s'en imposer à elle-même : chaque instant leur fait sentir plus vivement leur malheur. Comparons cet état affligeant à celui dont jouissent ceux

qui, humblement soumis, marchent paisiblement à la clarté ravissante du flambeau de la foi !

LETTRE SIXIÈME. (*Inédite.*)

Octobre 1771.

Jamais je ne ressentis si vivement les délicieuses impressions d'une surprise agréable qu'à la réception inattendue de ta charmante lettre. J'étois à ma toilette lorsque ma chère maman me dit qu'elle avoit quelque chose de bon à me donner. Quoique cette dénomination convienne excellemment à ce qui me vient de toi, je ne l'y appliquai nullement dans cette circonstance; je la suivis sans me douter en aucune façon du bonheur qui m'attendoit. La joie qui, par une pénétration subite, s'empara de moi quand elle me présenta ta lettre, ne put se manifester au dehors que par le nom de *chère amie*, qui plusieurs fois articulé alla expirer sur mes lèvres. Oui, ma chère Cannet, moins cette vivacité t'est ordinaire, plus j'en suis touchée; il m'est bien doux d'être aimée de la sorte. J'aime à me rendre compte de tous mes sentiments sitôt leur impression, je les analyse, je les envisage en eux-mêmes, par leurs motifs, je les suspends pour les examiner; et pour avoir droit de me plaire il faut que leur jouissance puisse augmenter, pour ainsi dire, par des considérations qui m'assurent de la raison que j'ai de m'y livrer. Je donne exclusion à tous ceux qui n'ont d'autre mérite qu'un brillant séducteur dont l'apparence flatte pour un instant et s'évanouit ensuite, ne laissant après son rapide passage que le regret de son peu de réalité. Une telle lueur ne me satisfait pas, il est rebutant de voyager pour cueillir de petites fleurs aussitôt fanées qu'épanouies. Mon cœur ne se sent pas fait pour voltiger ainsi. Un solide dont il puisse se nourrir, un but réel vers lequel il doive tendre, ce sont là des objets qu'il trouve dignes de ses recherches, de son ardeur; il ne se repaît pas de simples pensées; la soif ardente de la vérité ne peut s'étancher que par elle, et les biens qui résultent de sa possession sont les seuls qui puissent l'établir dans la

jouissance d'une paix heureuse qui est le centre où il se dépose. Le sentiment qui nous unit ne peut que contribuer à notre bonheur, puisqu'il dérive de cette même source; je ne saurois te dire quelle satisfaction j'éprouve à tenir de toi cette partie considérable de mon bien-être et à t'en procurer une pareille. De même que les héros croient ajouter à leur existence en se faisant un nom dont le souvenir occupe encore la postérité longtemps après leur mort, de même je crois agrandir mon être en le faisant servir au bonheur d'une autre. Ce plaisir, si vif pour une âme sensible, paroît lui donner une double vie, d'autant plus qu'il peut s'étendre par différentes voies sur un grand nombre d'êtres. En vérité, je ne conçois pas comment il y a si peu de gens touchés de ce plaisir : faire des heureux. C'est partager avec la Divinité même le plus distinctif de ses attributs. Je ne suis pas étonnée que Dieu infiniment parfait, se suffisant à lui-même, ait pourtant formé des créatures pour les rendre participantes de son bonheur; c'est une suite de son extrême et parfaite bonté. Mais je suis au comble de la surprise et même de l'horreur lorsque je vois de ces mêmes créatures, faites à son image, insensibles, inaccessibles à cette douce joie qui inonde, pénètre et ravit une âme docile à la voix du sentiment; la faculté de la ressentir lui a été donnée par son auteur comme un moyen facile pour se procurer ce bonheur dont le désir partout le suit, et lui témoigner sa reconnoissance, autre sentiment qui devroit faire les délices de la vie en unissant tous les hommes par ses liens charmants. On admire quelquefois avec une sorte d'étonnement ce penchant invincible, je dirois presque furieux, qui porte les mortels vers tout ce qu'ils croient pouvoir les rendre heureux; on seroit tenté de croire, en voyant tous les obstacles apparents qui s'y opposent, que ce désir est souvent leur premier malheur. Mais lorsque d'un œil plus attentif on considère l'âme, ce principe qui les fait agir, on y découvre une infinité de ressources de sentiments, qui sont autant de moyens dont ils pourroient aisément se servir pour reconnoître le véritable objet de leurs recherches, ou plutôt le chemin qu'ils doivent tenir pour s'en mettre en possession; car, dans cette diversité de conduite, toujours le même motif

les anime, le désir du bonheur est l'agent universel. On se persuade aisément, par cette considération, de cette proportion qu'a établie la sagesse du Créateur, entre le désir d'être heureux et les moyens de le devenir. Pour moi, il me semble qu'en cet instant je sente augmenter ma joie par cette effusion cordiale des sentiments, des pensées qui m'occupent tour à tour. Je verse pour ainsi dire mon âme dans la tienne; une parfaite estime, une confiance sans bornes, une tendre amitié mieux sentie qu'exprimée, ce sont les dons que je t'offre, ou plutôt que je ratifie de nouveau.

Tu m'exposes tes sentiments avec une vivacité qui m'émeut, mais de tes pensées il en est une dont l'aspect singulier excite au vif cette passion de l'âme causée par le plaisir, elle me frappe en me faisant souhaiter sa possibilité, mais certainement je ne pourrois jamais être ton mari, quoique mon caractère te convienne si bien.

Je quittai ici ma lettre, hier dimanche, pour aller à l'office, espérant la reprendre aujourd'hui, sans me douter cependant que j'aurois à te communiquer une proposition sérieuse qui vient de m'être faite ce matin : il s'agit d'une décision de très-grande conséquence, puisque du choix d'une vocation dépendent mon repos et mon salut. La religion, qui doit nous guider en toutes nos actions, principalement en celle-ci, est le moteur auquel je dois recourir; je me trouve embarrassée. Toi, que je considère comme une autre moi-même, vois mes dispositions intérieures que je vais te développer : uniquement touchée du désir d'accomplir la volonté de la divine Providence en toutes choses, et particulièrement dans cette circonstance importante, dont je suis intimement persuadée que dépend mon bonheur ou mon malheur à jamais, je suis dans une absolue indifférence pour toutes sortes d'états, également prête à me marier, à entrer en religion, ou à rester comme je me trouve, n'ayant d'autre volonté que de faire ce qui sera plus agréable à Dieu en entrant dans le chemin par où il a destiné, de toute éternité, que je devrois aller à lui. Mes chers parents me proposent un parti qui leur convient; dois-je me persuader que l'Être suprême me manifeste sa volonté par la leur? Ils n'exigent

rien de moi; souhaitant de me rendre heureuse, ils me laissent libre d'accepter ou non ce qu'ils me font envisager cependant comme une chose convenable si je veux me décider. On me fit voir hier la personne sans m'avoir prévenue d'avance, et l'on me demande aujourd'hui si elle ne me déplaît pas. Peu avantagé des dons de la nature, il n'a pas à beaucoup près une belle figure, mais tu dois savoir, par ma façon de penser, combien cela m'est indifférent; il seroit bien plus laid encore, s'il loge une belle âme, voilà ce qui seul m'intéresse. D'ailleurs, je ne lui trouve rien d'absolument difforme : veuf de deux femmes, il lui reste de la dernière une petite fille d'un an; il passe pour avoir toujours bien vécu avec elles, et, de plus, les informations exactes ne sont point faites : il n'y a rien de décidé. Marchand bijoutier de son état, il est établi depuis plusieurs années dans ce quartier-ci et connu pour un honnête homme; il tient à rencontrer une femme qui par son exactitude à ses devoirs puisse faire son bonheur; ce n'est pas le bien qu'il cherche. Mais je n'ai pas encore dix-huit ans, et il a deux fois mon âge. C'est une amie commune des deux familles qui se mêle de cette affaire. Tu vois, ma chère bonne amie, que la situation où je suis est fort embarrassante; tu es la seule à qui je m'ouvre entièrement après mes père et mère; souviens-toi de cette étroite amitié qui depuis notre jeune âge a fait les délices de nos jours en nous unissant par les liens sacrés de la vertu et du sentiment, amitié qui jamais n'a vu ni ne verra d'égale dans mon cœur qu'au cas que le mariage m'y oblige par ses droits indispensables. Au nom de cette précieuse tendresse, aide-moi, dans ce terrible instant, de tes avis, surtout de tes prières auprès de notre commun Père; obtiens de lui pour moi les lumières nécessaires pour entrer dans la voie du salut; intéresse sa miséricordieuse bonté par tes pressantes instances, pour qu'il me donne toutes les grâces dont j'ai besoin pour remplir les devoirs de l'état auquel il me destine, tel qu'il puisse être.

LETTRE SEPTIÈME. (*Inédite.*)

18 novembre 1771.

L'émotion où j'étois lorsque je te parlai d'une proposition qui venoit de m'être faite ne me permit pas de te faire connoître au juste l'état des choses; c'est ce dont je vais t'instruire, ainsi que de la manière dont s'est passé le peu qu'il y a de fait. Je date le commencement de l'histoire de deux ans, ainsi cela n'est pas nouveau; j'imagine te voir sourire et t'étonner à l'aspect de ce préambule singulier; je voudrois savoir quelle pensée te frappe dans ce moment; mais, badinage à part, venons au fait. Une demoiselle d'un certain âge, estimable et amie de ma chère maman, l'étoit aussi de la seconde femme de notre personnage; elle eut occasion de parler de moi quelquefois dans la conversation, parce que j'étois un peu connue de cette dame; elle le fit toujours avantageusement, son témoignage paroissoit d'autant moins suspect que ni elle ni ceux à qui elle parloit n'avoient intérêt à me trouver autre que ce que j'étois, et qu'elle pouvoit passer pour me connoître assez particulièrement, ayant demeuré ici près de deux années. Voilà qui n'a rien d'extraordinaire, et, suivant les circonstances, cela ne pouvoit produire qu'un peu d'estime pour moi auprès de ceux qui ne voyoient dans cette demoiselle d'autre motif de parler ainsi que le besoin de communiquer ses pensées aux personnes avec lesquelles on se trouve lié de société; aussi est-ce la seule conséquence que cela eut pour l'instant. Cette jeune dame vient à mourir; le devoir, la tendresse font leur effet dans l'esprit d'un mari affligé de la perte qu'il vient de faire; le temps, en s'écoulant, apaise les regrets; les mêmes raisons qui l'avoient engagé dans de secondes noces lui font penser à de troisièmes. C'est ici le lieu de rendre compte de ce que je connois des motifs de cette sorte d'empressement à remplacer une épouse, qui semble blesser un peu la délicatesse. J'y vois les intérêts de son état; j'ignore s'il en est d'autres. Obligé de sortir souvent, de faire très-fréquemment des voyages à la cour, il laisse le soin de sa

maison, de son commerce, à un commis plus soigneux, comme c'est assez l'ordinaire, de ses propres intérêts que de ceux de son maître, dont, par conséquent, les affaires ne sont pas menées comme elles devroient être pour qu'elles le fussent bien et comme elles seroient si c'étoit un second lui-même qui les conduisit. Les disgrâces qui résultent de cette situation sont ce qui lui fait prendre cette résolution : bientôt il commence à agir en conséquence, il en fait part à cette demoiselle en qui il paroît avoir confiance, ajoutant que connoissant sa façon de penser il se tiendroit heureux d'avoir quelqu'un de sa main; qu'il lui avoit vu faire de moi un portrait, quant au caractère, qui lui convenoit assez; qu'elle l'obligeroit d'en parler à mes parents, de savoir leurs intentions, afin qu'il puisse ne demander qu'à coup sûr; elle le fit, on s'expliqua à peu près sur certaines choses qui parurent convenir aussi à peu près, cette clause est toujours nécessaire. On convint d'une entrevue chez un de mes parents, j'y fus sans que l'on m'eût prévenue, précaution qu'il avoit désirée que l'on prît, afin que je pusse dire franchement et sans prévention désavantageuse s'il n'avoit rien qui me donnât de la répugnance.

Je me veux divertir à faire son portrait : il est de moyenne taille, assez bien fait; je ne me souviens pas précisément s'il est brun ou blond, il me semble qu'il a le teint un peu jaune, beaucoup marqué de petite vérole, le menton un peu avancé, le visage maigre et un peu allongé; je ne saurois rien dire des yeux, je n'avois pas pris à tâche de l'examiner, je n'étois pas prévenue, je le regardois comme un ami de la maison où je savois bien qu'il alloit quelquefois; tout au plus de foibles apparences purent me donner quelques légers soupçons; nous soupâmes ensemble, la conversation fut ordinaire, il s'en tira comme mille autres, je m'aperçus d'une petite difficulté dans la prononciation; poli sans affectation, un peu sérieux, ce qui doit être à son âge, assez gai pourtant pour que l'on n'ait pas à lui reprocher l'excès de la gravité; sa personne, ses manières n'ont rien d'assez flatteur pour intéresser, rien d'assez choquant pour déplaire. Il vint nous conduire, on se sépara à minuit; je t'avoue que je ne fus pas tout à fait la dupe du

mystère, on reconnoît cela je ne sais comment; je n'eus cependant que des doutes trop peu fondés pour que je m'y arrêtasse. On me demanda le lendemain ce que j'en pensois, on me dit le sujet de cette question; je répondis sans hésiter que l'extérieur m'étoit absolument indifférent, et que le caractère, les sentiments, la façon de penser, avoient seuls droit de m'intéresser et de me décider. Cette réponse lui fut rendue; il dit qu'à la première fois où il me verroit il nous feroit, avec la plus grande sincérité, l'exposition de ses sentiments et de son caractère, sur lesquels nous verrions à nous déterminer. On fixa cette partie aux fêtes de la Toussaint; j'étois un peu curieuse de cet éclaircissement, et de mon côté je me disposois bien à lui développer ma façon de penser. Le projet fut rompu par un voyage inopiné qu'il fut forcé de faire à Fontainebleau, où il étoit mandé; il témoigna ses regrets par une lettre à cette demoiselle, je la vis et n'y trouvai, comme dans sa personne, rien d'extrême ni en bien ni en médiocre. Je croyois que la partie pourroit bien se renouer pour ces deux fêtes prochaines, mais l'incommodité de ma chère maman empêchera qu'elle ne s'effectue. Je l'ai vu pour la seconde fois chez la même personne, il y a environ quinze jours; ce ne fut que l'espace d'une demi-heure, encore y avoit-il du monde, ainsi les choses restèrent dans le même état. Tu t'étonneras peut-être un peu de cette lenteur, en voici la cause. La demande dans les règles n'est pas faite; il a père et mère, sans doute l'un des deux sera chargé de cette démarche, qu'il ne veut voir faire que lorsqu'il sera presque certain qu'on ne le refusera pas, et qu'il retarde jusqu'à ce que l'année de son veuvage soit révolue et qu'il ait rendu les derniers devoirs par un service qui se doit dire vers le 15 de ce mois. Tu vois bien qu'il n'y a encore rien de certain; voilà où nous en sommes; tu peux te croire aussi bien instruite que moi-même, car je n'en sais pas davantage. Il ne m'a pas été possible d'apprendre bien des particularités; tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est assez bon mari (autant qu'on en peut juger lorsqu'on ne vit pas avec les gens), un peu vif, mais facile à revenir, sensible aux caresses et aimant à en recevoir d'une épouse. Du reste laborieux, actif, appliqué, désireux de faire son état. Il

me semble t'entendre dire comme moi : Je voudrois en savoir davantage, quels sont ses principes de conduite, n'est-ce point de ces esprits à la mode dans l'union desquels on ne peut pas espérer goûter les plaisirs du cœur formés par le rapport des sentiments?... Je ne suis guère instruite là-dessus, je sais seulement qu'il se plaignoit une fois à une personne de confiance du manque d'assiduité de sa femme à certains exercices extérieurs de religion; l'on peut en tirer quelques conjectures : il y auroit lieu de croire qu'il estime une chose à la pratique de laquelle il étoit charmé qu'on donnât de l'exactitude; et ce ne seroit pas une mauvaise marque. Mais, autre objection de ta part : Il a déjà eu deux femmes, les a-t-il aimées ou non? — Selon ce que je puis connoître, il les aimoit et a bien vécu avec elles; mais la seconde chercha à se soustraire à la dure domination d'une mère peu digne de ce nom, en donnant sa main à un homme qui, suivant son aveu, n'eut jamais son cœur, dont elle avoit déjà disposé, et qui s'en aperçut un peu lorsqu'il fut devenu son mari. — J'ai répondu à toutes tes questions d'une manière proportionnée à la connoissance que j'ai pu acquérir sur ce sujet, mais je n'ai rien à répondre lorsque tu me dis qu'être belle-mère n'est pas une chose agréable à beaucoup près; j'ai même une autre observation à te faire et qui a dû t'échapper : non-seulement, si l'affaire a lieu, je me trouverai chargée de tous les devoirs et les peines d'une femme mariée, d'une mère de famille, qui plus est, d'une belle-mère, mais encore d'une marchande assidue tout le jour à un comptoir, occupée du détail d'un commerce consistant en pierreries et orfévrerie, et veillant de là aux soins du dedans de la maison. Je n'ai, à franchement parler, ni haine ni goût pour le commerce; je sens qu'en entrant dans tel état que ce soit et que je croirai être celui auquel la Providence m'a destinée, je m'appliquerois uniquement à l'accomplissement de mes devoirs et que j'en ferois le premier et le plus grand de mes plaisirs. J'avoue que si je n'écoutois que mon penchant pour la tranquillité et que j'envisageasse toujours les suites du mariage, je ne pourrois me résoudre à y entrer. Je me disois l'autre jour : je ne suis plus surprise, quoique je ne l'admette

pas, du principe que certaines gens ont avancé, qu'il étoit trois choses dans la vie, dont se marier étoit une, qu'il falloit faire sans réflexion, et je conçois que si l'on se livroit à toutes celles que l'on peut faire judicieusement en pareil cas, il y auroit bien peu de personnes qui voulussent s'y engager. Bien entendu qu'il faudroit ne compter pour rien la résignation aux ordres de l'Être suprême, lesquels on peut croire nous être manifestés par le désir de nos parents, lorsque nous ne sentons pas en nous-mêmes un éloignement absolu et des raisons décisives qui nous empêchent d'y consentir. Il faut en convenir, l'hyménée est ordinairement la chose du monde la plus bizarre; on s'unit par les liens les plus sacrés, on jure un amour tendre, sincère, inébranlable, à qui? à un homme que souvent l'on ne connoît que superficiellement, et que l'on a quelquefois la douleur de trouver peu digne des sentiments que le devoir nous oblige de lui porter. — Le détail que j'ai voulu te faire de toutes choses m'a entraînée bien loin, je me suis flattée qu'il ne pourroit que t'intéresser, et c'est dans cette vue que je t'ai entretenue si au long d'une affaire encore peu certaine et que l'on ne publie pas pour cette raison. Mais pour qui aurois-je une entière confiance, si ce n'étoit pour toi? Pour qui n'aurois-je rien de caché, si ce n'étoit pour celle qui possède entièrement l'estime la plus parfaite et l'amitié la plus tendre dont mon âme soit capable?... Tu sauras que ma première agitation est calmée; j'ai été pendant quelques jours à chercher cette douce paix qui faisoit les délices de ma vie; elle sembloit me fuir; en vain je la poursuivois dans l'abîme de mes réflexions, je n'ai pu la retrouver que dans un abandon total et absolu de ma volonté à celle de la Providence; il m'est bien consolant de penser que mon sort est entre les mains d'un si bon père; je jette dans son sein toutes mes inquiétudes et j'y jouis du repos le plus assuré. Ta lettre avoit commencé à me le rendre. J'admirai comme on nous ménageoit les occasions de nous témoigner réciproquement notre tendresse: tu deviens malade, et la part que je prends à tes maux t'offre une aimable consolation; je me trouve dans une circonstance non moins importante, et les douceurs de ton amitié sont les premières qui touchent mon

cœur, vivement tourmenté par des inquiétudes inséparables d'une résolution d'où dépend le bonheur de toute la vie.

Adieu, je m'amuserai une autre fois à te quereller sur tes soupçons; je pardonne ces pensées à la vivacité de l'imagination, à la vive sensibilité que je connois bien, mais je ne pardonnerois pas à ton cœur si je croyois qu'intérieurement il fût réellement persuadé. Je suis bien assez punie par la peine que je ressens de t'en avoir causé une pareille; reçois les vifs élancements de ma tendresse, supplée auprès de tes parents à ce que je ne puis dire. PHILIPON.

Ce 8 novembre 1771. Il est samedi, j'ai commencé ma lettre sitôt la réception de la tienne; je crains pourtant que tu ne la reçoives que lundi, la poste ne part de Paris que le matin à huit heures.

LETTRE HUITIÈME. (*Inédite.*)

A Paris, aujourd'hui mardi 26 novembre 1771.

Tes lettres, ma chère bonne amie, me sont remises avec une exactitude admirable; je juge, par la satisfaction que cela me procure, du mécontentement que te donne la lenteur avec laquelle les miennes te parviennent. Je m'unirois volontiers à toi pour présenter requête à l'effet de quoi il fût enjoint aux directeurs de veiller plus attentivement aux levées des petites boîtes, car je pense que c'est de ce défaut que procède en partie le retardement qui souvent t'impatiente, ainsi que moi, par cette raison; je dis en partie, parce que je crois que la différence des heures où les courriers partent y contribue aussi; voici pourquoi. C'est à deux heures de l'après-midi, si je ne me trompe, que le tien se met en marche; par conséquent lorsqu'on a écrit le matin la lettre est rendue le lendemain; celui de Paris part à huit heures du matin, or il y a déjà un jour de perdu, qui est celui où l'on a écrit, parce qu'il est fort rare d'être assez matinale à cette occupation pour que la lettre se trouve faite et portée à la grande poste à temps.

Le courrier n'arrive que le soir, vraisemblablement, ainsi les nouvelles ne sont reçues que le troisième jour au matin. Voilà une assez longue discussion sur un sujet peu intéressant en apparence, mais tout le devient par proportion, dès qu'il regarde un objet aimé; c'est en m'appuyant sur ce principe que j'agis l'autre jour contre ma façon de penser, qui me fait trouver ennuyeux les détails minutieux, du nombre desquels j'excepte ceux qui touchent de près une personne que l'on chérit. Comme je me flatte sur ce point de quelques droits dont ton cœur m'a fait cession, j'entrerai sans crainte dans une explication fort étendue, j'ai vu avec bien du plaisir les assurances qui me convainquoient que je ne m'étois pas trompée.

Mais, à propos de cette affaire, t'imaginerois-tu que je n'en ai pas entendu parler plus que toi depuis ce que je t'écrivis? Je présume un dessous de cartes peu favorable à la réussite, ou plutôt je regarde ce silence comme une rupture décidée, parce que si l'on eût persévéré à désirer la chose comme on le témoignoit par les avances que l'on avoit faites, on auroit continué d'agir en conséquence; rien moins que cela : tout est dans un silence profond; je n'ai ouï dire de lui qu'une seule chose, qu'il alloit quitter l'orfévrerie. A quel propos se défaire d'une chose propre à occuper quelqu'un qu'on pense à s'associer? Excepté cela que j'ai appris, il n'a été question de quoi que ce soit ni façon du monde. Tu vois que la conséquence naturelle est fort aisée à tirer; je t'avoue qu'elle me fait plus de plaisir que de peine; je vois reculer avec joie une décision que je crains; je me remets dans ma coquille avec une nouvelle satisfaction; j'embrasse de tout mon cœur la paix, la tranquillité, le repos, qui sont mes chers favoris, et j'espère très-fermement que l'année prochaine me verra dans cette aimable situation. Je ne me repens pas des réflexions sérieuses que cette circonstance m'a fait faire, l'événement n'empêche point qu'elles me soient avantageuses; je ne m'en étois pas encore occupée si fortement, parce que, quoiqu'il se fût présenté des occasions, comme du premier coup d'œil on ne les jugea pas favorables, il n'en fut mention que relati-

vement au point de vue sous lequel on les envisageoit, et je n'y fis aucune attention; mais cette fois-ci j'en fus plus frappée : j'examinai les inconvénients qui pouvoient résulter d'une résolution qui, toute pesée qu'elle soit, est toujours hasardeuse; je considérai les peines inséparables de cet état, je sentis plus vivement que jamais le prix de celui que je quittois; je trouvai en moi une peine plus grande que je n'aurois cru pour me décider à un changement, parce que je n'avois pas encore regardé de si près le risque que j'y courrois. La difficulté qui me saisit davantage fut celle de réussir à trouver des sentiments et une façon de penser qui me convinssent, car, sans vouloir exagérer, je sais qu'il n'est pas commun de rencontrer un jugement bien sain, solide et épuré. D'ailleurs, cela soit dit entre nous, je remarque dans les hommes en général une sorte de férocité, pour ainsi dire, qui fait partie en eux de leur privilége de supériorité; rarement on s'en aperçoit dans la société, parce qu'une éducation policée l'adoucit jusqu'à la rendre presque imperceptible chez ceux en qui elle a été cultivée; mais dans une liaison domestique, lorsque le souffle impétueux du temps a dissipé cette fleur du sentiment dont l'éclat embellit ordinairement les premiers jours de l'hyménée, lorsque l'habitude journalière et continuelle a dépouillé jusqu'à l'ombre de la contrainte, on paroît tel que l'on est : c'est alors qu'une épouse trouve des moments peu agréables à passer. Je conviens que la douceur et la patience d'une femme font disparaître presque aussitôt ces légers nuages, mais n'est-ce pas toujours de petites disgrâces qui deviennent plus dures et sensibles quand le caractère qui les produit s'en trouve plus ou moins capable, ou qu'il offre d'un autre côté peu de dédommagement? Ce ne sont pas les seuls qu'on ait à essuyer dans le ménage; les soins d'une maison, des enfants surtout, entrainent avec eux une foule d'inquiétudes et de soucis. Nos descendants font notre consolation, je l'avoue, quand ils se donnent au bien; le tout est qu'ils s'y donnent; on en voit tous les jours qui, par leur conduite, veulent frapper du coup de la mort le sein où ils ont puisé la vie. Je sais que quelquefois c'est la faute de ceux

qui les ont élevés, mais il s'en trouve aussi pour la bonne éducation desquels on n'avoit rien épargné. Enfin je conclus de tout ceci qu'on ne peut pas se marier pour son plaisir, quand on fait un mûr examen des suites d'un pareil engagement. La raison, la religion, l'estime pour celui qui est proposé, voilà ce qui seul peut décider à entrer dans un chemin bordé de tant d'épines. Je conviens qu'en s'unissant à quelqu'un qui sait ne donner aucun chagrin, on peut considérer et partager les autres en commun; la plupart sont évanouis et les autres deviennent légers. C'est l'embarras de trouver ce quelqu'un; c'est là que se rencontrent l'incertitude, la crainte et le risque de se tromper. J'en suis quitte cette fois, suivant les apparences, pour une fausse alarme; elle m'a procuré deux avantages : le premier de connoître plus parfaitement le bonheur de mon état en le comparant à un autre que j'ai apprécié mieux que je n'avois encore fait; je trouverai le second dans le cas où j'aurois à me résoudre par la suite. Les émotions sont formées; je n'aurai plus qu'à les rapprocher, et l'ébranlement en sera moins grand. Tu croiras peut-être, en voyant ma lettre, qu'elle va t'apprendre une nouvelle tout opposée à celle que tu y trouveras. Que la vie est singulière! on parle, on pense, on raisonne sur des choses qui à l'extérieur ont de la consistance, mais dont l'évanouissement montre bientôt la vanité; il me paroît que cette histoire ressemble à la fable qui dit que certaines gens voyant au loin quelque chose flottant sur l'eau, crurent que c'étoit un navire; on accourt, on regarde, l'objet en approchant diminue l'opinion qu'on en avoit conçue; qu'étoit-ce?... un fagot. On peut l'appliquer à une infinité de choses.

Madame Saint-Jean a été fort mal, elle reçut les sacrements la semaine dernière; il y eut un peu de mieux; je ne sais trop comment cela va pour le présent, je n'en ai pas eu de nouvelles depuis mercredi. Je m'étois un peu brouillée avec madame Sainte-Agathe, mais nous avons plâtré des débris de la rupture le plus plaisant raccommodage qu'on puisse imaginer. J'ai consenti à recevoir ces querelles telles mal placées qu'elles soient, à condition qu'elle accepteroit en échange,

avec la même complaisance, les délais et les méchantes excuses que je pourrois bien lui donner en payement. Je ris de ces amitiés, dont l'espèce singulière a quelque chose d'original qui me divertit. Adieu, ma chère bonne amie, que ne puis-je réaliser cette situation charmante dont tu me peins l'image, où, réunis après l'absence, nos cœurs, l'un près de l'autre, s'épancheroient délicieusement par l'effusion de leur tendresse! Je me soutiens dans l'espérance de cette douce joie en répétant avec toi : cela viendra un jour. Ta fidèle, PHILIPON.

LETTRE NEUVIÈME. (*Inédite.*)

Tes réflexions intéressantes, ma chère bonne amie, m'ont singulièrement frappée, il me semble que tu sois venue les puiser au fond de mon intérieur; c'est l'effet naturel de la vérité de toucher le cœur même; je m'en suis occupée hier toute la journée avec un plaisir infini. L'aimable philosophie s'est présentée à moi ornée de nouveaux charmes. Je sentis redoubler le penchant que j'avois pour elle lorsque je l'eus vue en ta compagnie; je te loue de l'application que tu lui veux donner, elle en est tout à fait digne; je m'unis à toi dans ce dessein, nous porterons ensemble nos regards attentifs sur différents objets pour les apprécier par la réflexion et le raisonnement.

La connoissance de nous-mêmes est sans hésiter la science la plus utile, soit qu'on l'envisage en elle-même ou dans les avantages qu'elle nous procure; tout nous invite à tourner vers elle ce désir de connoître qui naît avec nous, que nous cherchons à satisfaire en parcourant toutes les nations du monde dans les récits du passé. J'éprouve que ce moyen n'est pas inutile lorsque l'on sait s'en servir; je lis aujourd'hui avec des dispositions bien différentes de celles que j'avois il y a quelques années, je désire connoître moins les faits que les hommes; je cherche dans l'histoire des peuples, des empires, celle du cœur humain, et je crois l'y trouver. L'homme est l'abrégé du monde; les révolutions de l'univers sont l'image naïve de

celles de son âme; c'est, pour me servir de tes termes et entrer dans tes idées, un État gouverné et tyrannisé tour à tour par la raison. Son légitime souverain est l'amour-propre, qui est, je pense, la première des passions et le ressort élastique qui meut toutes les autres; cette Babel agit sans cesse pour soustraire les puissances, les facultés, les sens, à la loi du devoir; son parti se grossit de toutes les passions qui, mécontentes de leur esclavage, lèvent avec lui l'étendard de la révolte et excitent une guerre d'autant plus cruelle que les intérêts particuliers se trouvent en grand nombre; elles s'entre-déchirent elles-mêmes, sans que l'ennemi puisse profiter de leurs divisions, qui disparoissent lorsqu'il s'agit de se défendre contre lui. Je m'imagine voir ces petites républiques de la Grèce, que la jalousie, l'ambition, la haine, mettaient toujours aux prises les unes avec les autres, mais que l'amour de l'indépendance réunissait contre une puissance étrangère et formidable quand elle venoit les attaquer. La raison, repoussée vigoureusement, emploie en vain les effets les plus puissants, elle a affaire à un adversaire habile, adroit, vaillant; capitaine infatigable, plein de feu, d'activité, il sait connoître et saisir l'instant d'attaquer avec avantage, et profiter de sa victoire en accablant par des coups redoublés un ennemi affoibli, découragé; prévoyant, circonspect, il évite les pas dangereux et sa ruse en dresse d'immanquables; ingénieux à couvrir ses pertes, fécond en ressources inattendues, il fait passer son audace pour une assurance fondée sur des secours certains; non moins politique que guerrier, les intrigues, les menées secrètes ne sont pas épargnées, les promesses flatteuses, les perspectives brillantes du plaisir, son agent fidèle, séduisent le cœur, éblouissent l'esprit, obscurcissent le jugement; la raison trahie, tremblante, abandonnée, cède en gémissant de sa foiblesse; la vertu désolée réclame en vain la loi du devoir; opprimée par l'injuste usurpateur, elle s'envole dans les climats plus heureux, laissant à sa place le repentir, la honte, la douleur, les regrets, qui la vengent avec fureur du cruel outrage qu'elle a reçu. Le vainqueur s'applaudit de son triomphe, mais, plus aigri que satisfait d'une soumission forcée, il exerce son tyrannique pouvoir de la

manière la plus odieuse; le remords à l'œil farouche, l'affreux désespoir, ses cruels ministres, portent partout la compassion, le trouble et la rage. Tel est le triste tableau d'une âme qui n'a d'autre arme que sa seule raison, elle connoît assez le danger pour voir l'horreur de ses suites, mais elle est trop foible pour l'éviter. Je défie au déiste le plus attaché à la vertu morale de résister à la délicatesse de certaines occasions; il n'y a de vraie probité et de sagesse assurée que celle qui est produite par la religion; c'est le soutien absolument nécessaire à la raison pour triompher de ses ennemis, alors elle ne craint plus leurs efforts, elle règne, non dans une paix absolue, mais avec empire; toujours elle a à combattre, parce que les passions sont vaincues et non soumises, et que son état n'est en sûreté qu'à l'ombre des lauriers; mais le travail est modéré et récompensé par la douce joie qui suit la victoire. Voilà le résultat de toutes mes réflexions, elles me ramènent à la vérité consolante d'une religion qui seule peut faire des heureux. C'est le point de réunion où ma philosophie revient toujours, de tel côté que je la mène. Qui pourroit développer les replis sans nombre du cœur humain, si on vouloit le pénétrer parfaitement? J'avoue de bonne foi mon incapacité, je dirois plutôt ce que l'homme devroit être que ce qu'il est en effet, comme je dirois mieux ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est : dans Dieu l'infinité des perfections, dans l'homme l'infinité des foiblesses, font de Dieu un mystère que l'homme ne peut comprendre, et de l'homme une énigme que Dieu seul peut développer. Je ne sais si je te rends bien mes pensées, j'ignore si je réponds aux tiennes; le sentiment, l'imagination s'emparent de ma plume et lui font tracer tout ce qui leur plaît. Mais, pour revenir à ton sujet, la comparaison de l'âme à un gouvernement me fit naître celle du corps humain à une ville : sa situation est agréable, le toucher, sens universel, est un rempart qui l'assure de tous côtés; les veines et les artères sont les voies qui facilitent les communications; la tête est la citadelle où les organes, en soldats vigilants, veillent à sa conservation et à sa sûreté; les yeux, sentinelles exactes, l'avertissent des approches dangereuses; le goût, officier actif, empêche que l'on ne fasse entrer

rien de nuisible ou même de désagréable..... Mais si je continuois, j'entrerois dans un détail anatomique dont je pourrois ne pas bien me tirer; j'en sais assez pour m'amuser de cette idée, mais trop peu pour te l'exposer d'une manière satisfaisante; j'obéis seulement au besoin de te faire part de tout ce qui me passe par la tête en t'en donnant une légère esquisse. Mais à propos, souviens-toi que tu me promets de me rendre compte des impressions qu'a produites une demoiselle sur ton cœur. Vraiment cela m'intéresse de près. J'attends avec une sorte d'impatience la description de cette nouvelle amie, et cela sans aucune jalousie, je ne suis pas assez sotte pour m'imaginer que mes droits soient exclusifs; le vrai mérite en a sur l'estime et la tendresse de toutes les personnes judicieuses. Je serai sincèrement charmée que tu trouves quelqu'un dont la liaison te donne des agréments que mon insuffisance et mon éloignement ne me permettent pas de te procurer; tu es digne de mon estime, de mon amitié, je me plairai à te prodiguer l'une et l'autre avec profusion, j'agrandirai mes plaisirs en les partageant avec toi, je ferai ma joie de celle que te donnera l'offrande de mon cœur, je m'enrichirai des dons qui qui te seront faits par d'autres, je les verrai avec satisfaction partager les biens d'être aimés de toi, persuadée que jamais ils ne goûteront mieux que moi celui de te chérir d'un sentiment aussi vif et aussi pur.— Si tu me fais part de tes nouvelles connoissances, il est juste que je te communique mes nouvelles histoires : depuis cette affaire dont je te parlai, il en a été mis une autre de même nature sur le tapis. L'agent de celle-ci la suivoit avec une chaleur extrême; en dix jours, demande, proposition, entrevue, réponse, qui, quoique peu favorable, ne l'a pu désabuser de l'espérance de réussir. C'est un religieux qui s'est mis dans la tête de me marier avec son ami, qui est un homme de trente-huit ans, d'esprit et de mérite, et qui en effet paye très-bien de sa personne, occupant une place honnête à quelques lieues de Paris. La chose ne fut point acceptée, vu l'éloignement, qui est regardé comme grand, puisque je sortirois de Paris. Un refus honnête ne put lui ôter cette pensée; il n'y a rien qu'il ne mette en usage, instances réitérées et

pressantes, insinuations adroites, sollicitations auprès d'un frère de ma chère maman pour l'engager à la gagner; tout est employé, avantages relevés avec des couleurs favorables, obstacles aplanis par les expressions, et, en un mot, il suit, avec le plus de vivacité possible, une affaire qui certainement ne sera pas. Premièrement, mes parents ne me sauroient éloigner d'eux et je ne puis m'en séparer; de plus, la place que cette personne occupe seroit perdue totalement si elle venoit à mourir; la perspective n'est pas agréable. J'aurois pu me dispenser de te parler de cela, puisque l'affaire n'aura pas lieu, mais je ne saurois te cacher rien de ce qui me regarde, ce qui seroit secret pour tout le monde cesseroit de l'être pour toi. En possédant toute ma tendresse, tu as acquis le droit de connoître tout ce qui peut m'intéresser même légèrement, et je me fais une joie de te donner ces petites marques de ma parfaite confiance. Je veux te souhaiter une bonne fin d'année, plus pour le plaisir de te prévenir extérieurement que pour tout autre motif; le sentiment n'attend pas des jours consacrés par l'usage pour se communiquer à une amie aussi intime et aussi chérie que tu l'es; ses vœux volent sur l'aile des heures, qui s'en trouve toujours chargée : s'ils sont exaucés, le vrai bonheur suivra toujours tes pas. Adieu, ma chère amie, présente nos civilités à ta chère maman, je lui baise bien respectueusement les deux mains, en n'osant aspirer à une de ses joues. N'oublie pas ta promesse et encore moins ta fidèle et tendre PHLIPON.

A Paris, ce 20 décembre 1771.

ANNÉE 1772.

LETTRE PREMIÈRE. (*Inédite.*)

20 janvier 1772.

Comment dois-je écrire cette lettre? Sera-ce pour rendre hommage aux lois de l'usage en offrant des vœux qu'il fait prononcer dans ces jours-ci aux plus indifférents? Mais, outre que je ne saurois répéter les petites formules qu'il semble n'avoir consacrées que pour faire mentir impunément les trois quarts de ceux qui les prononcent, tu n'ignores pas que, si je ne veux de mal à personne, il en est peu à qui je souhaite autant de bien qu'à toi, que j'aime mieux que moi-même.

Je cède au motif qui m'arrache, comme malgré moi, à l'inaction dans laquelle j'étois presque résolue de rester jusqu'à ce que tu rompisses un silence qui alarme ma tendresse. Je ne sais ce que je dois en penser, et, plus je considère les raisons de ma surprise, plus je les trouve plausibles. Rappelle-toi, ma chère amie, les assurances que tu me donnas au mois de décembre de revenir bientôt verser, pour ainsi dire, dans mon cœur, les sentiments dont le tien étoit rempli alors. Quelle impatience ne témoignas-tu pas de me les communiquer! tu te faisois une joie de goûter auprès de ta fidèle amie les douceurs d'une confiance sans bornes; je te sommai de ta promesse, dont j'étois en droit, ce me semble, d'attendre l'accomplissement; le temps s'est écoulé sans que tu la remplisses. Ces instants qui s'échappent sans cesse avec une égale vivacité me paroissent avoir calculé leur rapidité ordinaire, celui que je vois naître me fait désirer celui qui le succède, espérant toujours le trouver plus satisfaisant.

Combien veux-tu encore me laisser ignorer si, en te voyant à Paris, je te trouverai moins sensible, au moins à mon égard?

Et quand mon amitié tressaille à la lueur d'une douce espérance, la tienne n'est-elle donc point émue? Je te justifie intérieurement, je voudrois que tu le fisses par de bonnes raisons, car je serois tout à fait mortifiée que tu en fusses redevable à mon cœur, qui prend tes intérêts contre moi-même. Fais cesser mon agitation, qui est d'autant plus grande que je n'ose la faire connoître qu'à toi. Je suis honteuse de ton silence comme d'une faute que j'aurois commise, et je souhaiterois pouvoir me l'imputer, mes regrets s'effaceroient bientôt.

Si j'ai tort, je t'offense; si j'ai raison, je dois te déplaire; si je me tais, je ne fais guère mieux, car je resterai dans mon agitation, qui ne m'est point salutaire et qui est très-inutile. Parle, voilà ce que j'attends; cependant je t'aime toujours de même, et suis assurée, autant qu'on peut l'être humainement parlant, que tu réponds à mon amitié de telle façon que ce soit; tu possèdes mon cœur; je ne cherche qu'à satisfaire mon esprit, qui ne peut comprendre les raisons de ton silence et qui croit voir, au contraire, bien des sujets de m'écrire, ne seroit-ce même que la promesse que tu m'en as faite, qui me mettoit dans le cas de recevoir au plus tôt de tes nouvelles. J'espere que la connoissance de ma situation agira plus efficacement. Adieu, ma chère amie, je ne puis t'entretenir plus longtemps, telle envie que j'en aie; ma philosophie s'évanouit, je ne saurois parler que de ce qui m'affecte principalement. Le chapitre n'est pas amusant pour toi, je me repentirois de t'avoir exposé mon inquiétude, assez mal placée d'un sens, si je ne connoissois tes sentiments, si je n'étois instruite que tu verras d'un bon œil et les agitations d'un cœur qui ne les ressent que parce qu'il t'aime, et sa franchise à te les communiquer; puisse-t-elle être à tes yeux la nouvelle preuve de l'amitié intime et véritable dont est vivement pénétrée ta sincère amie

PHILIPON.

LETTRE DEUXIÈME. (*Inédite.*)

Janvier 1772.

Hélas! qu'est-ce que la vie même la plus longue? rien qu'un songe, une ombre qui s'efface! La mort, ainsi qu'un réveil, vient bientôt interrompre l'un et éclairer l'autre. A la lueur de son triste flambeau, on aperçoit d'un œil satisfait ou désespéré le bien ou le mal que l'on a fait. Pour éprouver de la tranquillité, il faut fermer ses yeux à ce qui éblouit présentement, et les ouvrir par anticipation à la clarté qui les frappera alors. Cette idée, qui semble porter avec elle nécessairement une impression de terreur, ne formeroit pourtant pas de celui qui s'en occuperoit souvent (je ne dis pas toujours, la chose est impossible), un mélancolique rêveur, comme beaucoup se l'imaginent; ce n'est qu'en la considérant qu'on se familiarise avec elle, et je soutiens qu'en prenant les choses comme elles doivent l'être, on n'en est ni moins utile ni moins agréable à la société. Voilà bien du sérieux, mais je dirai comme toi, c'est du sérieux, ce n'est pas de la tristesse. Je suis portée par un penchant naturel à une gaieté douce; mais je suis sérieuse par réflexion et avec plaisir. Lorsque les circonstances ne me portent pas à la gaieté, certain attrait me ramène vers le sérieux, je ne sais trop pourquoi. Adieu pour aujourd'hui, ma bien-aimée; je vais souper, j'ai saisi le premier instant que j'ai trouvé pour goûter le plaisir de t'entretenir. — 29 décembre.

Me voici, tendre amie, revenue près de toi, résolue d'y demeurer tout le temps qui va s'écouler jusqu'à l'heure du dîner. Ah! quelle aimable occupation! il n'en est point qui ait pour moi plus de charmes.

Il est dimanche. J'arrive de la grand'messe, où j'ai assisté avec ce plaisir pur que l'âme ressent en la présence de son auteur, de son Dieu et son père, avec cette satisfaction que tu connais si bien et que je ne puis autrement t'exprimer. C'est le repos que tu dépeins admirablement, et qu'il est impossible de

trouver dans les êtres créés pour lesquels le cœur n'est point formé, ce n'est que dans son principe qu'il peut le goûter; hors de là, tout n'est qu'ennui, amertume, dégoût. Les créatures ne lui offrent qu'un vide affreux incapable de satisfaire sa grandeur et de remplir une vaste étendue, qui n'a que son auteur au-dessus d'elle et qui peut seul la combler. En vain chercheroit-il dans toute la nature l'objet le plus capable de le charmer, il n'y trouveroit qu'un sujet de douleur et d'ennui, s'il ne prête l'oreille à ce langage muet, cette voix éloquente, ce caractère empreint sur chacun d'eux, qui l'invite avec force de ne s'en servir que pour s'élever comme par autant de degrés vers cet être suprême, ce souverain bien qui peut seul lui procurer ce bonheur pour lequel il sait qu'il est formé. Oui, il n'est fait que pour Dieu, c'est une vérité bien satisfaisante. — C'était donc par fantaisie que tu as écrit le commencement de ta lettre; vraiment il est joli; ne résiste point à ces aimables caprices, laisse-toi aller à un penchant qui flatte sensiblement ton amie; l'exhortation est un peu intéressée, diras-tu, j'en conviens; mais cet intérêt me fait honneur. N'admires-tu pas comme nous employons notre papier présentement; nous ne faisions pas comme cela lorsque nous commencions à nous écrire. Hélas! nous avons beau faire, nous restons toujours en arrière.

Je veux te dire un mot au sujet de ce secret pour peindre dont tu m'as parlé; la personne n'est pas disposée à le céder, je suis donc privée de la satisfaction de te le faire connoître. Je ne veux point essayer de te dire comme je suis fâchée, tu le devineras aisément. Si la chose avoit été possible, j'aurois été bien flattée, car tout ce qui te plaît, jusque dans les moindres choses, acquiert aussi le droit de me plaire; depuis que je sais que tu t'occupes du dessin, cet amusement me paroît plus aimable. Il y avoit bien dix-huit mois que je n'avois manié le crayon, tu as eu le talent de me le faire reprendre sans m'en parler. Je m'occupe avec plaisir et je pense en moi-même : peut-être ma bonne amie fait-elle comme moi présentement. Enfin, j'ai la fantaisie de m'amuser de ce qui t'amuse; mais il faut l'avouer, le dessin me paroissoit encore plus charmant depuis qu'il me donnoit la perspective de te voir faire un voyage à Paris. Hélas!

l'occasion est perdue; je m'étois trop flattée, j'avois trop abandonné mon cœur à cette espérance d'un plaisir délicieux.

Adieu encore une fois, aimable objet de ma tendresse, conserve toujours ma place dans ce cœur si charmant que je chéris plus que moi-même. PHLIPON.

---

* LETTRE TROISIÈME [1].

25 janvier 1772.

Il est arrivé précisément ce que je craignois. Me voilà bien punie de ma précipitation : nous nous sommes croisées ; et, à l'instant que tu es importunée de la sotte exposition de mes inquiétudes, je reçois cette lettre délicieuse qui me ravit et me fait repentir plus vivement que jamais de tout ce que j'ai dit. Oublie-le, ma chère amie, et ne pense qu'à recevoir les douces effusions d'un cœur pénétré pour toi des plus tendres sentiments.

Ton frère, que j'ai vu il y a quelques jours, m'a dit qu'il seroit possible que tu vinsses cette année à Paris, ta sœur aînée devant se marier selon les apparences. Tu peux juger si mon cœur fut ému lorsqu'on lui présenta un espoir si flatteur. Je trouvai la chose si intéressante pour notre amitié que j'étois presque fâchée intérieurement de l'apprendre d'un autre que toi. L'imagination se mit à l'œuvre aussitôt, forma son plan, et m'occupa si fortement que je ne répondis rien à ton frère, lorsqu'il ajouta : Vous aurez beaucoup de part au plaisir de ce voyage. La conversation ne tint pas longtemps sur ce chapitre; il paroissoit fort pressé et fit place en s'en allant à une personne qui venoit nous inviter à une petite assemblée pour le lendemain. Cette invitation ne me plaisoit pas tant que ce que je venois d'apprendre à ton sujet; je crois que tu n'as pas de peine à le penser. Nous nous trouvâmes engagés et nous y allâmes en effet. Je m'étois décidée à m'amuser : la précaution fut inutile. Les plus sérieuses réflexions vinrent m'assassiner

[1] Nous avons indiqué par un astérisque les lettres déjà publiées qui se trouvent modifiées dans le texte imprimé, par suite du rétablissement intégral du texte de l'auteur.

dans le séjour des ris. La danse commença, comme c'est l'ordinaire, par me paroître insipide, et finit par me déplaire : tout en moi se refuse à un exercice qui demande une gaieté folâtre et des grâces hardies.

Je pris hier un divertissement plus conforme à mon goût. Je fus à un concert d'amis où nous allons de temps en temps augmenter le nombre des auditeurs. Je m'y plais, parce que j'aime beaucoup la musique. Je trouve que de tous les plaisirs des sens c'est le moins propre à corrompre l'âme. Ses nobles accents peuvent émouvoir le cœur et l'esprit et élever l'un et l'autre vers un digne objet : néanmoins je ne goûtai pas la même satisfaction que de coutume. Je mourois d'envie de te répondre. Tu as touché des sujets bien capables de m'exciter ; mais, que dis-tu de mon babil? je cause comme une pie, sans rime ni raison ; je perds le temps, j'use le papier ; passons au sérieux. Le portrait que tu me fais de ta nouvelle amie me plaît à bien des égards : je me sens portée volontiers à regarder d'un nouvel œil une personne qui a pu t'arrêter et te fixer en quelque sorte. Quant au dernier trait, il ne me surprend pas ; je trouve peu, bien peu de femmes qui ne soient entichées plus ou moins de cette espèce de maladie ; ce seroit un puissant motif qui me retarderoit dans le choix d'une nouvelle société, si j'en cherchois. Le temps le plus dangereux pour les personnes de notre sexe est celui qui s'écoule depuis quinze ans jusqu'à trente, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard, mais principalement dans les premières années de l'adolescence. C'est dans ces instants critiques que les passions se développent et agissent avec d'autant plus d'efficacité que l'expérience ne peut pas encore leur opposer sa prudence. Il n'y a pas d'âge où l'on réfléchisse moins pour l'ordinaire, et il n'y en a pas où cela soit plus nécessaire. Toutes les créatures se parent à l'envi des plus séduisants dehors pour entrer dans un cœur qui commence à se connoître ; l'imagination les embellit, aidée par des préjugés pris dès l'enfance et fortifiés par la manière dont on élève la plupart de nous. La vanité, le désir de plaire, sont les démons des femmes. Je n'en suis pas surprise : ce sont, pour ainsi dire, les seuls qu'on leur permette d'écouter. On les comp-

teroit pour peu dans la société, et même pour rien, si cette société pouvoit subsister sans elles ; on ne leur laisse d'empire à exercer que celui qu'elles peuvent acquérir par leurs vertus ou leurs agréments. Le premier paroît, à la première vue, peu réel et de difficile acquisition, le second semble avoir des avantages tout opposés : c'est aussi le plus en vogue ; il en est peu qui ne veulent y prétendre. Par une suite de ce choix, tout ce qui peut contribuer à seconder la fin qu'on se propose est employé avec ardeur : voilà nécessairement les bagatelles devenues choses de conséquence ; l'achat d'un bijou, d'un habit, d'un ruban, est une grosse affaire. Comme le penchant au mal est extrême, le pouvoir que les passions tendent à établir devient presque immanquable, au moins en général et pour un certain temps. Ce sont des ressorts puissants animés avec art ; on ne sauroit croire combien la toilette d'une coquette est importante : souvent d'une mouche bien ou mal placée dépend une affaire sérieuse, et quiconque voit agir les grands et les petits, à la cour, à la ville, sans connoître les intrigues féminines qui y sont mêlées, ressemble à celui qui voit agir une grande machine sans distinguer les rouages. Mais, sans entrer dans un détail politique, ramenons la chose à notre utilité. Nous naissons tous avec le germe malheureux des passions : la raison naissante se trouve assaillie par elles avant de parvenir à un degré de maturité qui l'assureroit contre leurs attaques pernicieuses ; le sexe est enclin particulièrement à la vanité ; il n'est pas de femmes qui n'en ressentent tôt ou tard les malignes impressions : c'est un vice inhérent à leur nature. La sagesse consiste à y résister continuellement ; mais je crois la raison toute seule beaucoup trop foible pour un si grand ouvrage. Je suis persuadée qu'il n'y a qu'une piété solide et réelle qui puisse conserver l'âme nette de ces souillures qui altèrent la vertu et, par conséquent, le bonheur. Ce que je trouve de vraiment triste, c'est que chez les personnes même qui pensent solidement, l'amour-propre, toujours ingénieux, sait trouver des ressources dans leur vertu même. Il leur fait envisager le plaisir flatteur d'exciter dans les autres ce sentiment d'admiration qu'on ne peut refuser au vrai mérite. Oui, lorsqu'on s'examine de

bonne foi, on est forcé d'avouer qu'il est mille fois plus facile de faire le bien que de le bien faire. Nous agissons très-souvent par un retour sur nous-mêmes sans nous en apercevoir; et nous sommes étonnés au dernier point lorsque nous reconnoissons que nous avons sacrifié à ce détestable amour-propre une bonne action que nous croyions offrir à l'Être suprême. Je l'appelle détestable, et je le déteste aussi avec beaucoup de raison, car il me joue souvent de ses vilains tours. C'est un voleur rusé qui m'attrappe toujours quelque chose. Unissons-nous, ma bonne amie, pour lui faire la guerre. Je lui jure une haine implacable. Parcourons tous les détours où il va dresser ses piéges et poursuivons-le les armes à la main, jusqu'à ce que nous l'ayons enchaîné aux pieds de la religion, qui peut seule nous faire remporter la victoire. Je ne sais si tu as autant à t'en plaindre que moi; mais si je lui en veux, jamais ressentiment ne fut mieux placé. Il sait que des dehors un peu apparents le décéleroient bien vite à mes yeux; aussi ne se cache-t-il jamais que sous les voiles les plus spécieux. Il en est plus à craindre, parce qu'il devient plus difficile à reconnoître : on a besoin d'une vigilance continuelle; et un général d'armée qui a en tête un habile capitaine a moins de peine pour vaincre cet adversaire, tel vaillant qu'il soit, que celui qui prétend se vaincre lui-même. J'estime cette victoire bien plus glorieuse que l'autre, et je voudrois que ce fût pour elle qu'on s'animât de ce beau désir de la vraie gloire, si vanté et si peu réalisé. Il me revient dans l'esprit un passage que je lus dans un ouvrage de saint François de Sales : il a quelques rapports avec ce dont nous parlions il y a un instant. Il traite de l'extrême simplicité qui doit faire le principal ornement des veuves, et ajoute : « On permet plus d'affiquets aux filles (ce sont les expressions), parce qu'elles peuvent loisiblement désirer d'agréer à plusieurs, pourvu que ce soit pour en gagner un par un saint et honnête mariage. » Je t'avoue que je trouvai la permission plaisante et ne pus m'empêcher d'en rire : elle me fit réfléchir qu'il falloit que ce saint prélat crût ce penchant invincible dans les femmes pour qu'il trouvât plus aisé de le légitimer que de le détruire. Cependant, sauf meilleur avis, je ne crois pas qu'on

doive lui laisser de prétextes : il en prend toujours plus qu'on ne lui en donne. D'ailleurs, s'il est vrai que, créés pour Dieu seul, nous lui appartenons si étroitement que toutes nos actions doivent dériver de lui comme de leur principe et y retourner comme à leur unique fin, il me paroît impossible d'en détourner aucune sans commettre un vol manifeste. Cette vérité me pénètre singulièrement, et je vois avec chagrin que l'amour-propre y oppose une terrible résistance. Mais, enfin, il faut savoir se supporter soi-même, posséder son âme en patience, et ne connoître ses défauts que pour les combattre avec une ardeur qui augmente chaque jour.

Mais avant de finir, il faut que je te rapporte une histoire, que plusieurs personnes ont racontée, et qui me paroît pourtant peu croyable, quoique bien ébruitée. Deux petites de l'abbaye de Panthémont prirent feu sur les affaires d'État : l'une soutint M. de Maupeou, l'autre en faveur de M. de Choiseul ; la querelle devint si violente, que, cédant au faux point d'honneur. qui nous ravit tous les jours tant de sang noble, et qui jusqu'à présent ne paroissoit annexé qu'à la férocité masculine, elles se donnèrent rendez-vous dans le jardin, où elles se battirent à coups de couteau : l'une des deux en reçut un dans le sein, dont elle mourut ; l'autre est restée blessée assez dangereusement. L'aventure me semble tout à fait ridicule et extraordinaire ; je n'imaginois pas que les femmes fussent susceptibles de la folie de se tuer pour aucune affaire, et encore moins pour celles de l'État.

Il est vrai que, pour lui donner une lueur de vraisemblance, on les fait parentes de ceux dont elles prenoient le parti avec tant de chaleur. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que moi, qui ne leur suis alliée en aucune façon, qui ne connois leurs personnes et leurs parents que sur les bruits publics, je ne voudrois pas seulement m'échauffer au point de disputer sur la raison de l'un ou de l'autre. Si j'étois forcée de m'expliquer, je dirois comme ce curé de Saint-Germain l'Auxerrois qui, ayant reçu ordre du pape Grégoire d'excommunier l'Empereur, dit en chaire : Sa Sainteté m'ordonne d'excommunier l'Empereur ; je sais qu'ils sont en guerre l'un et l'autre, j'ignore

qui des deux a raison; mais autant que mon pouvoir peut s'étendre, j'excommunie celui qui a tort, et j'absous celui qui a raison. Je m'amuse à te conter des choses assez peu intéressantes pour nous, comment résister à cela?

Adieu, ma bonne amie. Ta fidèle. PHILIPON.

---

* LETTRE QUATRIÈME.

25 février 1772.

Je ne prendrois la plume qu'avec douleur si j'étois attentive et sensible à l'impuissance où je suis de te faire connoître parfaitement les sentiments dont tu pénètres le plus intime de mon âme; mais je te l'ai déjà dit bien des fois, et je me plais à te le répéter encore, satisfaite de te persuader de la réalité de ma tendresse, telle qu'il est possible de l'imaginer, je sens un plaisir particulier à te chérir d'une manière dont tu ne peux m'avoir d'obligation, parce que tu ne saurois la connoître. Ne crains pas que mes expressions soient des nuances forcées qui grossissent les objets; donne l'essor à ton imagination : elle ne pourra jamais te peindre assez vivement ce qu'il n'appartient qu'à toi d'exciter et à moi de ressentir. Ah! ma chère Cannet! laisse-moi savourer un instant avec réflexion la joie qui me transporte. Ce n'est qu'auprès de la douce amitié que le cœur à son aise dépose toute contrainte et jouit des charmes de l'intimité; c'est à elle qu'il présente même jusqu'aux fleurs que l'esprit, enfant badin, a été ravir aux Grâces, en se jouant autour d'elles. Je le vois régner dans ta lettre ce caractère d'ingénuité inhérent à l'intime confiance; je veux y répondre avec la même aménité. Je t'ouvrirai mon âme, je t'y découvrirai ce qui s'y trouve de plus secret : rien ne doit être caché aux yeux d'une amie sage, tendre et vertueuse. Je passe rapidement sur le plaisir inexprimable que m'a causé ta lettre; (je n'en finirois pas). Il suffit de te dire que je l'ai lue seule et que, bien qu'elle soit la plus longue de toutes celles que tu m'aies jamais écrites, je n'en ai pas encore trouvé qui m'aient paru si courtes. Entrons en matière.

Nées avec des inclinations à peu près semblables, affectées des mêmes impressions, guidées par les mêmes principes, nous sommes dans des situations pareilles à bien des égards et différentes à certains autres. Mais développons ces pensées. Je n'ai pas été préparée sitôt que toi; j'agis jusqu'à onze ans par cette espèce de raison encore enveloppée des ténèbres de l'enfance, quoique aidée cependant par une éducation religieuse dont les germes précieux étoient semés dans une terre qui leur ouvroit son sein, mais qui n'étoit pas encore capable de les nourrir de manière à leur faire porter des fruits qui eussent de la consistance. Ce ne fut qu'à cet âge qu'ils prirent des accroissements sensibles et si prompts, que je m'étonnai moi-même du changement que j'apercevois et de la révolution intérieure qui s'opéroit en moi. C'est précisément dans le temps que j'entrai au couvent, époque à jamais mémorable, puisque dans le séjour que j'y fis je trouvai ces deux trésors dont je ne saurois assez estimer la valeur, je veux dire le goût de la piété et une véritable amie. Ma raison naissante sembla déchirer tout à coup le voile qui jusqu'alors l'avoit dérobée à ma vue; la religion fit en moi des impressions profondes, que ma première communion confirma, et auxquelles le raisonnement ne fit qu'ajouter dans la suite. Mon âme parut acquérir une nouvelle capacité pour goûter un bonheur solide et réfléchi, qui jusque-là m'avoit été inconnu; je le partageai avec toi; tu devins un autre moi-même : la vertu et l'amitié s'aidèrent réciproquement. Ces principes se fortifièrent de plus en plus, au moins en théorie, car l'amour-propre réclama bientôt ses prétendus droits; mais il se cacha sous des dehors spécieux; mon penchant naturel pour les plaisirs et les ornements de l'esprit m'entraîna de ce côté; cependant mon goût pour le vrai et le sérieux me fit prendre heureusement le change sans que je m'en aperçusse. Ce que je faisois dans l'intention secrète de m'enrichir la mémoire me forma le jugement en m'apprenant à raisonner. Je réfléchissois sur moi-même, je m'envisageois intérieurement, je ne retrouvois plus ce doux calme qui avoit fait mes délices; je ne pouvois me dissimuler que, si je n'avois rien à me reprocher dans ma

conduite, je n'étois pas dans le cas de me féliciter de même sur la pureté des motifs. L'inconséquence qui résultoit de la contradiction de mes spéculations (dont la vérité me persuadoit) avec le principe qui me servoit de mobile, me faisoit honte. Le souvenir de cette aimable paix dont j'avois joui m'arrachoit des larmes; je sentois que le respect humain, la crainte du monde, commençoient à vouloir m'asservir. Les foibles efforts que je faisois pour secouer mes chaînes m'apprenoient leur pesanteur; que faire? une décision étoit absolument nécessaire : il m'étoit impossible de souffrir plus longtemps cette opposition aussi ridicule qu'odieuse entre la conviction intime de l'esprit et les motifs secrets qui conduisoient les sentiments. Des secours puissants, un effort courageux, m'affranchirent de l'esclavage où je commençois à entrer; je repris ma première liberté, je vis renaître avec elle le bonheur dont j'avois éprouvé autrefois les premières impressions. Enfin, je puis dire avec toi que si je ne suis pas soustraite à l'empire de la vanité, je m'étudie sans cesse à n'en faire dépendre aucune de mes actions. Voilà, ma bonne amie, une peinture ingénue des révolutions dont mon cœur fut le théâtre; voilà en quoi nous avons bien des traits ressemblants. Mais ce n'est pas tout : la circonstance critique et intéressante où tu te trouves demande que nous examinions de nouveaux rapports; nous en ferons ensuite un résumé qui puisse nous servir utilement. Tu es (pour parler vulgairement) dans une situation plus brillante que la mienne; tu es répandue dans un plus grand monde, et, par une suite nécessaire, tu es plus gênée, plus examinée, plus exposée à la critique que moi : voilà en quoi nous différons. Ma société ordinaire est renfermée dans le cercle étroit de trois ou quatre parents et à peu près autant d'amis, dont la majeure partie ne voit aussi que peu de monde; néanmoins il arrive assez souvent que chez quelques-uns d'eux je me trouve en société beaucoup plus nombreuse. Quant à la conversation, je n'aime ainsi que toi que celle dont l'histoire, les sciences et les nouvelles sont l'objet principal; mais l'extérieur timide que j'ai en général avec toutes les personnes que je connois peu, est un voile qui me dérobe presque entièrement à

leurs yeux. On lui attribue mon sérieux et mon silence ordinaire. Ceux qui ne me connoissent guère me pardonnent un peu sans m'aimer beaucoup; néanmoins tous n'en jugent pas de même. J'ignore assez leur façon de penser; mais tout ce que je sais, c'est que, ne dissimulant point mes sentiments lorsque je me crois obligée de les manifester, on n'a pas de peine à les connoître lorsqu'on me fait parler. Je me souviens à ce sujet qu'étant, il y a environ trois semaines, en grande compagnie, j'entendis derrière moi celui qui venoit de me parler durant quelques minutes dire à un autre : « C'est une dévote. » Je t'avoue que je ne me trouvai point émue de la crainte de la censure qui pouvoit s'ensuivre; je me sentis fort indifférente sur tout ce qu'il leur plairoit de dire. Mais je conviens que je ne suis pas toujours dans cette disposition. Mon amour-propre n'est pas insensible à la raillerie, il est mortifié d'y donner lieu; tout ce que je puis t'assurer, c'est que les sensations qui en résultent sont très-promptement détruites par la réflexion. Tu peux juger par tout ceci que le plus vif instant de la crise où tu te trouves présentement est passé pour moi. J'ai essuyé d'aussi rudes assauts et d'autant plus sensibles qu'ils choquoient violemment un amour-propre qui n'étoit pas mince; tu t'élèveras au-dessus d'eux aussi facilement que moi, qui ne me flatte pas d'être entièrement hors de leur portée, et cela par la considération sérieuse des vérités dont tu es déjà pénétrée. Crois-moi, ma chère bonne amie, l'ouvrage n'est pas si accablant que tu pourrois te l'imaginer : une bonne et courageuse résolution, soutenue de fréquentes réflexions, t'affranchira, au moins en partie, de l'excès de sensibilité naturelle pour des jugements qui, considérés en eux-mêmes, dans leur objet et dans ceux qui les portent, ne méritent pas que nous nous en affections; je crois même qu'il ne faut pour cela que de la force d'esprit : réservons la grandeur d'âme pour des choses plus graves. La part que je prends à tout ce qui t'intéresse, l'intime confiance qui règne entre nous, la tendresse que tu me portes, te feront peut-être désirer une exposition particulière et détaillée de mes pensées sur le sujet dont nous nous entretenons. Je suis trop portée de moi-même à te faire con-

noître jusques aux moindres de mes sentiments, le tableau touchant de tes agitations me frappe trop vivement, pour me refuser au plus sensible plaisir que je puisse éprouver, qui est de te communiquer tout ce que mon âme peut connoître ou sentir. Que ne puis-je t'être utile! c'est l'objet de mes vœux; ou plutôt, non, puisses-tu te trouver dans une situation où tu n'aies besoin des secours d'aucune créature; mais puisque dans cette vie il est bien difficile de s'en passer entièrement, c'est à l'amitié à remplir ce devoir.

Ce ne sont que mes pensées que je te présente : tu en jugeras. Pour y mettre quelque ordre, j'envisage l'homme sous deux points de vue, je veux dire, comme homme et comme chrétien. Je trouve que ces deux qualités lui imposent d'étroites obligations, qui se réduisent en général à remplir exactement les devoirs de la religion et ceux de la société. Ces deux sortes de devoirs généraux se touchent et s'unissent immédiatement : je crois seulement que les premiers doivent diriger les autres. Le christianisme ne détruit pas l'homme, il le corrige et le perfectionne; son but, en le rendant véritablement vertueux, est qu'il soit agréable à Dieu et utile à ses frères. Comment peut-il leur être utile? C'est non-seulement en ne leur causant jamais de mal, mais encore en leur faisant tout le bien qui est en son pouvoir : or tout le monde ne se trouve pas dans le cas de rendre ces services signalés qui éblouissent les yeux des moins clairvoyants; les magnifiques vertus, les actions d'éclat qui frappent le vulgaire, ne sont pas celles qui peuvent fréquemment se produire; mais la douceur, l'esprit de condescendance, le support des foiblesses d'autrui, qui sont l'âme du christianisme et le charme de la société, sont d'une nécessité absolue et de tous les moments, à laquelle les femmes surtout doivent se soumettre. Si nous n'y prenons garde, ma bonne amie, nous courons risque d'être trompées. La paresse s'habille quelquefois en dégoût du monde. Les rigueurs, les injustices de celui-ci, nous rebutent tellement, que nous trouverions plus aisé de nous en séparer que d'y vivre dans un juste équilibre entre l'accomplissement des devoirs que nous sommes astreintes à lui rendre en qualité de membres de la société,

et l'accomplissement de ceux que la religion exige de nous comme chrétiennes.

Ne crois pas que je veuille blâmer l'esprit de retraite que le christianisme nous recommande si fort, et auquel je suis moi-même très-inclinée; mais j'estime qu'il est des cas susceptibles d'exception, tels, par exemple, que celui où est une jeune personne qui, conduite par ses supérieurs, n'est pas décidément maîtresse de suivre son goût, ou bien celui où se trouve une autre qui, par son rang, son état, est obligée de fréquenter beaucoup de monde. Il me semble donc, pour en venir au fait, que rechercher les compagnies et les fuir sont deux excès également blâmables en la dévotion civile, qui est celle qui nous convient. Lorsque rien ne nous oblige à aller dans les sociétés ou à les recevoir, demeurons avec nous-mêmes et sachons jouir de la liberté de nous entretenir avec nos pensées; mais si la bienséance, les devoirs de notre état, exigent que nous recevions ou rendions quelques visites, faisons-le pour l'amour de Dieu et voyons notre prochain de bon cœur et de bon œil; excusons ses fautes, supportons ses imperfections, gardons-nous de laisser retomber sur sa personne le mépris ou la haine de ses défauts. Si la charité nous défend de prêter une oreille bienveillante au médisant, elle nous engage aussi à nous rendre petits avec les foibles, c'est-à-dire à participer obligeamment à leurs divertissements frivoles, tant qu'ils ne sont pas un mal et qu'ils n'en deviennent pas une occasion. Si la nature de ces amusements ne nous est point agréable, faisons-nous une jouissance du sacrifice des désirs. Que la vue du plaisir que nous procurons aux autres par notre innocente complaisance soit un sujet pour nous de plaisir délicat, bien digne de satisfaire notre générosité. Je sais qu'il n'est pas du tout facile de prêter ainsi son goût à toute sauce; mais enfin il faut nous vaincre, nous mortifier, si nous voulons être chrétiens : il faut nous accoutumer à tout ce qui n'est pas mal moral, si nous voulons être hommes, c'est-à-dire sociables. Si l'intérêt de la vérité demande que nous exposions nos sentiments, faisons-le avec liberté et sans aucune crainte; mais si les circonstances ne l'exigent pas, ménageons encore

notre prochain en lui épargnant une exposition quelquefois humiliante et jamais agréable, parce que la comparaison intérieure qu'il fait de l'état de notre âme avec le sien est une condamnation qu'il s'inflige à lui-même. Si après toutes ces précautions, requises par la religion même, le monde n'est pas encore content, parce qu'il ne peut se dissimuler que nous adoptons une piété qu'il n'ose désavouer, mais qu'il prend en haine, tant pis pour lui! Que nous importe! puisque nous avons fait ce qu'il était en droit d'exiger de nous comme membres de la société? Ses jugements pourront-ils nous affecter[1]? Je ne le crois pas : premièrement parce qu'ils ne peuvent avoir pour objet que des choses légères, frivoles, ou de bonnes qui lui déplaisent, et dans tout cela je ne vois rien qui soit capable de nous émouvoir, puisque le jugement en lui-même sera peu de chose, en ce qu'il ne nous pourra nuire dans l'esprit des gens sensés, sur l'estime desquels est réellement fondée notre réputation; nous avons vu qu'il ne sauroit être plus considérable dans son objet, le sera-t-il dans les personnes qui le porteront? Mais qui sont ceux qui relèveront de très-foibles bagatelles ou de bonnes choses avec de mauvaises intentions? Ce sera cette espèce de gens guidés par la loi du caprice, conduits par les maximes du ridicule : est-ce donc entre leurs mains que nous avons placé notre bonheur pour souffrir que leur critique l'altère? A Dieu ne plaise que nous portions jusque-là la folle crainte de déplaire à des aveugles! Nous avons fait tout ce que nous devions, comme hommes et comme chrétiens, crie qui voudra : ce ne sera certainement pas les personnes raisonnables, qui, je l'avoue, sont le plus petit nombre et peuvent être séduites ou entraînées; mais, ou elles reviendront de leur erreur, ou la voix de leur conscience nous justifiera auprès d'elles intérieurement. N'abandonnons donc pas des principes qui ont fait et feront notre bonheur.

Je te dirai à ma première ce que j'aurai pu apprendre de mademoiselle Cornillon. Je crois devoir te dire que l'histoire de nos demoiselles est très-vraie, mais non dans toutes ses circonstances. C'est mademoiselle d'Aiguillon et la fille de

[1] Cette fin de lettre a été tronquée dans la précédente édition.

l'ambassadeur de France à Londres qui se sont disputées sur la réputation ou la probité de leurs pères : elles se sont battues en effet; mais mademoiselle d'Aiguillon n'est blessée qu'au bras et l'autre au côté, toutes deux très-légèrement. Ce que je remarque encore, c'est qu'on les dit très-jeunes, n'ayant pas plus de douze ans. C'est un enfantillage, je ne puis plus rien dire. Adieu, n'oublie pas la plus tendre des amies, donne-lui de tes nouvelles. PHILIPON.

LETTRE CINQUIÈME.

14 mars 1772.

Plus libre que toi dans l'emploi des moments, je me plairai toujours à disposer de ceux dont je suis maîtresse pour épancher dans ton âme le sentiment d'une joie pure ou d'une douce et charmante mélancolie, persuadée du plaisir que je te donne comme de celui que je ressens. Non, ce n'est point dans le séjour des ris folâtres, ni dans la société de ces gens insupportables à eux-mêmes, — promenant partout un ennui qui partout les poursuit parce que toujours ils se retrouvent, courant sans cesse après l'idole du plaisir à laquelle ils sacrifient, mais qui, semblable à une ombre vaine, décroît, fuit et leur échappe à l'instant où ils croient en être le plus près, — que l'on jouit de ce bonheur réfléchi, autorisé par la raison, fruit de la vertu. Quoique j'aie été toujours convaincue de cette vérité, je n'en suis jamais plus vivement pénétrée que lorsque, ayant été soustraite à ma chère solitude, je réfléchis ensuite sur l'insuffisance des sociétés (du moins de certaines) pour nous procurer une satisfaction réelle. — Mais il faut que je te conte ce qui m'est arrivé hier et me fournit aujourd'hui ces réflexions, qui me font rire de pitié sur les amusements auxquels se livrent une partie de ces gens appelés pourtant beau monde et beaux esprits. « Je veux (nous disait, il y a quelques jours, une dame avec laquelle nous sommes un peu liés), je veux vous mener chez un monsieur de ma connoissance qui tient chez lui une sorte d'académie, formée par des amateurs de belles-lettres

qui viennent y écouter la récitation des morceaux composés par ceux d'entre eux qui ont un talent reconnu. Je crois que vous vous y amuserez; venez tel jour (qui était hier), et nous irons ensemble. » Nous nous laissâmes persuader, et je t'avoue que, d'après le rapport qu'on m'avoit fait, je m'attendois tout de bon à m'y amuser : le mécompte en fut plus sensible. Nous arrivâmes dans une maison située moitié à la ville, moitié à la campagne, chez cet homme poétiquement philosophe, mais d'une philosophie qui n'est rien moins que sévère. L'assemblée de nos beaux esprits prétendus étoit assez nombreuse, et déjà un jeune auteur, enthousiasmé de son ouvrage, récitoit un petit poëme assez méchant. La lecture m'en parut fort longue à bien des égards; enfin elle cessa, et les applaudissements redoublés qu'il reçut me donnèrent une idée peu avantageuse des auditeurs qui les prodiguoient. J'étois assez mécontente, et si mon sérieux s'éclipsoit, c'étoit pour faire place à un rire excité par le ridicule; mais je n'étois pas quitte. A celui-ci succédèrent plusieurs autres, qui ne donnèrent rien de meilleur. J'étois assommée de la bagatelle; j'admirois ces petits auteurs qui, en se trémoussant bien fort au pied du mont Parnasse, s'imaginoient être les plus chers favoris des neuf Sœurs. Que Molière ou Boileau n'étoient-ils là pour leur donner sur les doigts, ainsi qu'à ces vieilles marquises qui viennent encore écouter avec plaisir le langage des passions, rendu flatteur par la cadence et l'harmonie des vers! Nous sortîmes enfin, maman et moi, assez fâchées d'avoir perdu pour cette jolie partie un sermon d'un bon prédicateur que nous avons chaque jour de ce carême. « Eh bien, lui dis-je lorsque nous fûmes rentrées, ce ne sont pas là nos plaisirs, n'est-ce pas? Ah! si ma chère Cannet eût été avec nous, voilà un beau sujet de discourir! » Je me promis bien de te conter mon histoire, dont je ris aujourd'hui comme une folle, parce que le désagrément en est passé. Mais je réfléchis en même temps qu'il est bien des sociétés où, sans réciter d'impertinents poëmes, on débite des maximes également capables de blesser des oreilles délicates et de révolter un cœur chrétien. Considérant ensuite ce que j'ai dit dans ma dernière lettre, elle me paroît

avoir besoin d'explications; car tel est l'inconvénient des lettres, que pour faire place aux pensées qui suivent l'on refuse de donner à certaines l'étendue qui leur convient, et l'on se rend par là susceptible d'une double interprétation. J'examinerai donc ce que j'ai avancé, et j'en développerai les conséquences dans les bornes que je conçois. J'ai dit que rechercher les compagnies et les fuir étaient deux excès également blâmables dans la dévotion civile, qui est celle que doivent suivre les personnes non destinées au cloître : mais il est des compagnies de ce que l'on appelle pourtant de très-honnêtes gens et des gens distingués, auxquels je ne crois pas que cette règle puisse être appliquée. J'entends celle où l'esprit du christianisme et les plus délicats principes de la saine morale sont ouvertement contredits. Ce seroit autoriser ce qui s'y dit, autant qu'il est en soi, que d'en faire partie par une présence volontaire. Je pense qu'il faut éviter et rompre, s'il est possible, la fréquentation de pareilles sociétés, et que rien n'en peut dispenser qu'une nécessité absolue, qui n'est pas commune. Voilà aussi de ces occasions où la condescendance, que je te recommandois dans ma dernière, ne doit pas être mise en usage, parce qu'elle deviendroit dangereuse pour nous en nous faisant déroger à nos principes. Par exemple, je puis bien t'assurer que la complaisance pour la personne qui nous y a menées ne nous fera pas retourner à cette école d'Épicure dont je viens de te parler! Eh quoi! dira-t-on, c'est de la poésie qu'on s'amuse plutôt que de ce qu'elle traite. C'est-à-dire qu'il faut laisser les choses pour ne s'occuper que des mots, et faire moins d'attention à ce qu'on entend qu'aux moyens pris pour être entendu. L'invention seroit vraiment commode; mais je reviens à mon sujet. J'ai avancé que nous devions quelquefois nous prêter aux divertissements frivoles de ceux avec qui nous nous trouvons: je veux dire que l'on est obligé dans la société, selon les circonstances et selon les personnes avec lesquelles on est, d'accepter, soit une partie de jeu, lorsqu'on n'y emploie que peu de temps et une petite partie du superflu, soit même l'exercice de la danse, quand on l'exige, et qu'il est rarement et bien modérément pris. Telle est l'interprétation qui m'a

semblé nécessaire à l'exposition de mes pensées sur cet article. J'y distingue deux objets principaux, la nature des amusements et surtout celle des sociétés : ce sont justement des choses qu'il est difficile de rencontrer convenables à nos légitimes désirs. Hélas ! nous sommes dans la situation d'un homme qui doit traverser une forêt dont les gazons fleuris cachent mille dangereux précipices; on y trouve des tables splendidement servies de mets flatteurs et empoisonnés : des assassins la remplissent, ils ont des figures séduisantes, leur langage est enchanteur, ils plaisent presque à coup sûr, et on est perdu si on leur prête l'oreille. Le monde est cette forêt qu'il nous faut traverser toute notre vie. Que faire au milieu de tant de dangers? Se garder de la dissipation, prendre un bon guide; l'écouter attentivement, sonder le terrain, c'est-à-dire connoître les lieux où l'on doit porter ses pas : ici se boucher les oreilles, là se fermer les yeux, presque toujours retenir sa langue, s'armer de la prière, de la confiance en Dieu, de la défiance de soi-même. Cette allégorie me frappe; je ne fais que te la proposer, tu y mettras l'intérêt. Lorsque je considère toutes ces choses, j'approuve ton projet pour ta manière de vivre lors de l'âge libre; quant à moi, je me trouve, grâce à Dieu, dans une position où, si je vois assez de monde pour le bien connoître, je suis pourtant à même de jouir le plus souvent de la liberté de la retraite.

Comme tu me parois souhaiter des nouvelles de mademoiselle de Cornillon, et que je ne pouvois t'en donner par moi-même, j'écrivis à ce sujet à la bonne Sainte-Agathe[1]; elle envoya chez la marquise d'Amboise, qui se porte à merveille ainsi que mademoiselle de Cornillon. Celle-ci n'est point du tout mariée; il n'y a même aucune apparence qu'elle s'engage bientôt sous les lois de l'hyménée; si jamais cela lui arrive, je lui souhaite bien de la douceur, car je crois que ce n'est

[1] Il est souvent question de la sœur Sainte-Agathe dans les *Mémoires*. « Son caractère et son affection m'ont inspiré pour elle l'attachement le plus vrai; je me suis honorée de le lui témoigner sans cesse. Dans les dernières années de l'existence des couvents, ce n'était plus qu'elle seule que j'allais voir dans le sien. » (*Mémoires. Première section.*)

pas une qualité médiocrement nécessaire à celles qui prennent un époux, ou, pour mieux dire, un maître; et ce n'est pas lui faire un mauvais souhait que désirer pour elle ce dont elle a besoin pour être heureuse. Je me ressouviens parfaitement de la lettre qu'elle t'écrivit lors de ton voyage de Paris; nous en avons haussé les épaules toutes deux dans le temps. Si ce sont là de ses douceurs, je lui conseille de ne jamais se mêler d'en dire : elle ressembleroit à celui qui au lieu d'un sourire gracieux feroit une horrible grimace. Adieu, ma chère bonne amie; on m'a dit ce matin pour nouvelle qu'on a volé le saint ciboire, cette nuit, aux Capucins de la rue Saint-Honoré; on a trouvé les divines hosties sur l'autel : je frémis d'horreur.

Adieu, ma tendre amie; pense souvent à ta chère Phlipon, dont tu fais les délices et la vie.

LETTRE SIXIÈME. (*Inédite.*)

20 mars 1772.

J'étois allée dîner en ville mercredi; tu peux juger quelle fut ma joie lorsqu'à mon retour je trouvai un de ces précieux monuments de notre commune amitié. Les idées que tu me présentes éveillent en moi un désir de causer auquel je ne puis résister. Cependant, l'attente où me met ta promesse m'oblige à ne point faire partir cette lettre jusqu'à son accomplissement, de peur que nous ne nous trouvassions croisées, ce qui devient très-désagréable. Mais qu'importe? je t'écrirai toujours par provision; je ne manque pas aujourd'hui de papier convenable : l'expérience rend sage; depuis que j'ai été attrapée, je me suis munie d'un cahier qui est en réserve pour ne servir qu'à moi; quant aux plumes, ce sont des outils dont je ne manque jamais, parce que j'en fais usage journellement; il est vrai qu'elles ne sont pas toujours fort bonnes, en pareil cas je fais comme toi. Me voilà donc établie pour t'entretenir bien plus gaiement, certainement, qu'à l'Académie. La situation présente m'est beaucoup plus agréable à propos de cette académie : quelqu'un qui

y a été depuis moi me dit qu'une certaine vieille marquise que j'ai vue y fut dernièrement (je ne veux pas dire avec son attribut) : c'étoit un singe fort singulier par son extrême petitesse, qu'elle y porta dans son manchon. Elle donna à lire une petite pièce de vers sur ce charmant animal, qui, placé au milieu de l'assemblée, fut exposé aux regards avides de nos sublimes amateurs, dont les plus éloignés montèrent sur des chaises pour le mieux voir. Ah! la jolie chose assurément! Si l'on faisoit une comédie de ce qui se passe dans cette compagnie, il y auroit de plaisants coups de théâtre. Voilà, ma bonne amie, un bavardage peu intéressant et fort inutile, mais, avec toi, je trace sans façon ce qui se trouve au bout de la plume. Tu y pourras reconnoître seulement que je n'éprouve pas en cet instant les impressions de tristesse que tu te plaignois de recevoir l'autre jour en m'écrivant : ce n'est pas que j'en sois exempte, mais je suis si drôlement bâtie que les larmes même que je verse alors sont pour moi infiniment plus douces que le rire le plus accusé. Je n'ignore pas cependant qu'il est bien différent de pleurer de plaisir ou de se plaire à pleurer; tout ce que je puis expliquer plus clairement, c'est que je m'accommode fort bien d'une sorte de mélancolie (que je ne saurois bien définir) qui fait rechercher le séjour d'un bois solitaire et sombre, ou d'un jardin, qui se plaît dans les rêveries. Tel est, ce me semble, cet état où, dans l'éloignement des bruits du monde, le calme des passions et de la retraite, l'âme languissante réfléchit tranquillement sur elle-même et sur ce qui l'environne, et trouve de la volupté à sentir et confesser sa propre foiblesse en soupirant délicieusement sur son auteur. Mais je m'égare moi-même; en te peignant mes sentiments j'oublie de répondre aux tiens, dont je voulois m'occuper; ils naissent d'une disposition d'un genre différent, et m'ont fait faire bien des réflexions sur notre inconséquence naturelle; passe-moi le terme, il me regarde comme toi : plus on se considère intérieurement soi-même, plus on se trouve indéfinissable à ses propres yeux.

L'homme, ce chef-d'œuvre, cette image de l'Être suprême, ce composé étonnant d'un corps dont les moindres parties sont

autant de prodiges de la puissance du Créateur ; l'homme, dis-je, si grand par son origine, si bas et si vil par ses passions, semble être fait pour réunir en tout les deux extrêmes. Créé pour être heureux, le désir de l'être fait partie de son existence, et il trouve en lui-même le principe et la cause de son malheur ou de l'altération de son bonheur. Cet être, dont les foibles connoissances ne peuvent le dévoiler à sa vue, ose élever son orgueilleuse raison jusque sur le trône du Tout-Puissant, pour assister à ses conseils, les blâmer ou s'affliger de ses décrets : n'est-ce pas là le comble de la folie ? Eh bien, c'est ce qui nous arrive tous les jours. Quel moyen d'y remédier ? Sera-ce en nous efforçant de développer à nos regards audacieux les objets trop relevés de leurs imprudentes recherches ? Ce seroit irriter le mal, loin de le guérir ; appliquons-nous donc à considérer sérieusement notre incapacité, notre insuffisance à comprendre des choses très-simples, pour nous apprendre à devenir dociles et à renfermer l'étendue de nos connoissances dans les bornes que l'Éternel nous a prescrites. Pour nous en convaincre, ne prenons qu'un point dans cet univers et demandons à un philosophe ce qu'il en pense. S'il veut en parler comme philosophe, les définitions qu'il donnera seront absurdes ou incompréhensibles ; s'il répond que physiquement on considère le point comme la plus petite portion de la matière, dans ce sens un point sera pour nous aussi inconcevable que l'univers entier ; mais s'il en parle comme géomètre ou agriculteur, il le considérera comme le commencement ou la fin d'un espace mesurable, et il sera intelligible parce qu'il se renfermera dans les connoissances qui lui sont propres. Il est une ignorance honteuse, qui est celle de nos devoirs ; mais il en est une dont nous n'avons point à rougir, qui consiste à retenir notre intelligence dans le cercle qui lui est décrit, et elle est plutôt un présent qu'un sujet de plainte. Que nous importe en effet de connoître ce qu'est un point dans la nature, puisque la création de ce petit être surpasse nos pouvoirs ? Et quels égards mérite une philosophie qui, de ce point où elle se perd, prétend passer à l'arrangement des décrets de Dieu, ou nous tracer de son chef une religion ? Cette dernière erreur ne nous

regarde point, mais nous ne saurions assez nous prémunir contre la première, vers laquelle un secret penchant nous porte sans cesse. Pour le peu qu'on réfléchisse, on sent bientôt la nécessité de la révélation; car, puisqu'il y a un Dieu, il faut nécessairement qu'il soit honoré et servi; or, il ne peut bien l'être qu'autant qu'il l'est comme il le veut, et nous ne pouvons le savoir à moins qu'il ne nous le révèle. Il ne s'agit donc plus, pour être chrétien par raison et non par habitude et préjugé, que de s'assurer que les objets de notre croyance ont été proposés par Dieu même (ce à quoi l'on parvient par l'examen de la divinité des Écritures), persuadés que nous devons croire la souveraine sagesse, lors même qu'elle nous propose des choses au-dessus de notre raison, parce qu'elle ne peut être trompée ni nous tromper. Servons-nous présentement de cette sage conduite que nous tenons pour ce qui est de la religion, comme d'un modèle de celle que nous devons suivre dans le jugement des objets visibles. Par exemple, nous trouvons une inégalité qui nous choque dans la distribution des dons de l'Être suprême, par rapport aux lumières de la vraie foi, et cela dans tous les temps; car, si nous jetons les yeux sur ce qu'étoit le monde avant la venue du Sauveur, nous verrons le seul Juif instruit de la connoissance du vrai Dieu, tandis que les nations les plus éclairées d'ailleurs sont dans d'obscures ténèbres à cet égard : de honteuses divinités sont placées et honorées au Capitole par un culte aussi ridicule qu'impie; et la savante Grèce offre de l'encens à ceux dont elle auroit rougi d'imiter les actions. Depuis Jésus-Christ nous voyons, à la vérité, le christianisme s'étendre chez tous les peuples, mais combien y a-t-il de gens, ou, pour mieux dire, la majeure partie d'une infinité de nations élevées dans une autre religion et prévenues pour elle. Je ne chercherai pas à justifier des desseins que j'adore sans les connoître, en comparant Dieu à un roi qui, ayant dégradé de noblesse et infligé une punition à un sujet criminel, en laisseroit subsister la peine sur une partie de ses descendants pendant qu'il en exempteroit une autre. Ces sortes de comparaisons ne sont jamais justes, parce qu'il n'y a point de convenance dans les idées de rapport, mais j'appliquerai à

ceci le raisonnement que nous faisons sur la religion. Il nous suffit, disons-nous, de savoir que Dieu a dit telle chose pour la croire, quoique nous ne la comprenions pas, parce qu'il est la vérité même; et moi je dis: Il doit nous suffire de savoir qu'il y a un Dieu souverainement juste qui règle toutes choses, pour croire que ce qu'il fait est bien, quoique cela ne soit pas visible à nos yeux, qui sont trop foibles, et que ses desseins sont toujours justes, quoique nous ne les pénétrions pas et qu'il se serve pour les accomplir des actions des hommes, qui ne le sont pas toujours. O raison orgueilleuse, reconnois ta foiblesse! Oseras-tu bien interroger le Tout-Puissant? Qui voudra sonder la majesté de Dieu sera accablé de sa gloire. Que nous connoissons mal nos véritables intérêts! Ne doit-ce pas être pour nous un puissant sujet d'une joie douce que de pouvoir donner à Dieu une marque de notre amour par l'humble soumission de notre entendement? Et n'est-ce pas aussi un nouveau bienfait de sa miséricorde que le moyen qu'il nous offre en cela de lui en donner un témoignage? Qu'il est satisfaisant de méditer des vérités si consolantes! et que je trouve de plaisir à m'en occuper avec toi au sein de l'amitié! Mais l'heure expire, d'autres occupations m'appellent. Adieu jusqu'au revoir.

LETTRE SEPTIEME.

28 mars 1772, à huit heures du matin.

Le soleil dont les douces influences nous ramènent au printemps, l'air frais et agréable du matin, semblent, en pénétrant mes organes, contribuer à animer mon cœur et à réveiller mes pensées. Les prémices en sont offertes au Créateur, dont les œuvres frappent chaque jour nos yeux d'un spectacle ravissant; et je viens te présenter dans cet instant aimable les affections qu'une lettre délicieuse a fait naître en mon âme.

Je m'attendois samedi à aller sans façon passer bonnement la meilleure partie de la journée du dimanche à ma paroisse, et les heures que j'aurois eues de libres étoient destinées à t'en-

tretenir; mais ce plan ne fut pas rempli; une dame y mit empêchement par l'honnêteté qu'elle eut de nous envoyer des billets du Vauxhall. On ne crut pouvoir mieux répondre à sa politesse qu'en en profitant; il fallut donc supporter l'attirail ennuyeux de la toilette et s'occuper toute la soirée à promener ses regards dans un lieu où les moins contents prennent le masque du plaisir, sur des danses bien exécutées à la vérité, mais qui font gémir secrètement la raison par le spectacle de la timide décence du sexe immolée aux grâces recherchées. Je ne m'amusois de ce que je voyois que par des réflexions toutes contraires à celles qu'une semblable réunion doit faire naître. Tu as été, je crois, chez Torré : l'endroit dont je te parle est un établissement tout pareil. — Je crus que je me dédommagerois dans la semaine. Ta lettre me parvint encore avant que je satisfisse un désir, qu'elle accrut sans que j'eusse le pouvoir de le réaliser. On me prêta hier un livre : autre empêchement. Il falloit le rendre, c'est-à-dire, le lire bien vite. C'est un ouvrage de M. Thomas, académicien; il a pour titre : *Essai sur l'esprit, les mœurs et le caractère des femmes dans les différents siècles*. Cet auteur a beaucoup de justesse, de discernement et de goût; son pinceau est délicat, ses touches légères et charmantes, ses couleurs vives et agréables. Il est tout à fait propre à inspirer aux femmes le désir de devenir ce qu'elles ne sont pas, par la vue de ce qu'elles pourroient être. Il parcourt les siècles, remarque dans leurs différentes révolutions celles qui sont arrivées dans les mœurs, l'esprit et les connoissances des femmes. Son ouvrage n'est ni un panégyrique ni une satire : c'est un recueil de faits et de réflexions. Il remue la célèbre question de l'égalité des deux sexes ou de la supériorité de l'un sur l'autre; il trace leur parallèle, et, en remarquant seulement ce qu'il faudroit examiner pour juger raisonnablement, il ne décide rien. Mais, en ajoutant mes pensées aux siennes (liberté que je me permets intérieurement et avec toi), je croirois, en général, les femmes plus capables de vertu que de science; je leur trouve plus de sentiments que d'idées; elles ont l'âme extrêmement sensible, l'imagination non moins vive, par conséquent susceptible de

ces fortes impressions qui font la grandeur d'âme et l'héroïsme, et que, d'ailleurs nous remarquons dans plusieurs d'entre elles illustrées par l'histoire. Mais leurs fibres sont plus délicates, leur esprit plus foible, moins capable, par cette raison, que celui des hommes, de réussir dans les sciences de spéculation, qui demandent une étude longue et raisonnée, une application constante et suivie. La poésie leur convient mieux, je pense, parce qu'elle ne demande que de l'imagination et du sentiment dans le genre doux et tendre. Si cela est, nous n'avons pas à nous plaindre de notre partage. Nous sommes plus utiles à la société par nos vertus que par nos connoissances.

Je tranche mes réflexions pour revenir à ta lettre.

Tu me peins, le plus joliment du monde, les différents caractères des personnes avec lesquelles tu converses; les couleurs sont variées, les nuances naturelles : tous ces portraits réunis forment un tableau tout à la fois grotesque, amusant et utile. Tu souhaites que j'en esquisse un semblable. Ne t'es-tu donc jamais aperçue que j'exprimois mieux mes propres sentiments que je ne peignois ceux des autres? Mais refuser une amie telle que toi seroit dans le genre monstrueux un prodige inouï. D'abord, pour te faire une juste idée de mes sociétés, il faut te représenter la maison de mon père comme le centre de mes plaisirs; c'est là que, partageant mon temps entre le travail et la lecture, je jouis de moi-même, je goûte mes réflexions avec une tranquillité solitaire qui n'est interrompue que par un bien petit nombre de parents très-proches et d'amis. Les visites de ces derniers ne sont pas absolument fréquentes, et sont peu incommodes par cette raison; je compte pour rien celles qu'on leur rend : ce sont des passades qui n'influent que peu sur le train de vie ordinaire; je ne dis rien non plus d'autres que l'on fait à de proches parents, qui eux-mêmes voient peu de monde. Je me trouve strictement deux maisons de ce qu'on appelle société. Le maître de la première est un ecclésiastique, frère de ma chère maman, que j'aime beaucoup, et dont je ne suis point haïe certainement. Si je voulois te le peindre, j'emprunterois plusieurs traits de ton chanoine. Il en a de bien ressemblants aux siens. Le monde que je vois chez

lui est composé premièrement d'une demoiselle d'âge et de figure antique et de noblesse aussi, dont elle est fort entêtée, mais qui, malheureusement, ne lui a pas donné tout le jugement dont elle auroit besoin pour être moins inconséquente dans ses discours. Du reste, dépourvue de prétentions, elle a une conduite très-sage, des mœurs irréprochables; elle n'est ni dévote ni mondaine, tout cela forme le mixte le plus bizarre. Viennent ensuite plusieurs femmes sous le même numéro, de peu d'usage, n'ayant pas d'esprit pour parler, parlant beaucoup pour avoir de l'esprit. Joins-leur, parfois, un jeune homme qui ne manque ni d'esprit ni de science, mais gâtant tout par un air de propre complaisance, par ce ton pédant des écoles aussi insupportable qu'impardonnable dans le monde, enfin se sentant de son siècle, étant entiché de la philosophie à la mode. Le personnage qui me convient le mieux est un abbé (ami de celui chez qui il vient), ayant du bon sens, amateur des sciences. Sa conversation est toujours intéressante, quoiqu'elle se ressente quelquefois un peu des impressions tristes qui sont en lui la suite naturelle de ses infirmités précoces. Il a la vue vacillante et foible, l'ouïe dure, la prononciation gênée; ces désagréments, apanage annexé à la vieillesse, accompagnent chez lui un âge jeune encore et le rendent très-sérieux avec ceux qu'il connoît peu; mais lorsqu'il jouit de l'aisance d'une compagnie connue, la sienne est agréable, amusante, toujours honnête et bonne. Le jeu n'est point admis dans cette société : le trictrac seul y est un peu regardé, mais très-rarement.

L'autre maison où je vais est celle d'une dame italienne dont le mari est fort honnête. Quant à elle, ce n'est plus une jeunesse : la température de notre climat a fort altéré sa santé et ses traits; mais le souvenir de ses charmes passés lui tient lieu, au moins dans son esprit, de ce qu'elle a perdu. Elle a d'ailleurs des manières aisées, joint à la politesse françoise l'affabilité italienne, aime beaucoup la musique et la possède très-bien. Elle tient même chez elle toutes les semaines un concert où l'on est admis comme ami ou plutôt comme connoissance (car je n'aime pas à prodiguer le beau nom d'ami).

Tu peux juger par là combien il y auroit de portraits à faire s'il falloit rassembler tous ceux qu'on y voit; je te présenterai seulement les principaux et ceux que je connois le mieux. Je fais passer sur la scène pour premier personnage une fille savante. Elle possède quatre ou cinq langues, consacre ses loisirs à donner au public des traductions françoises de contes moraux originairement italiens, espagnols, allemands ou anglois. On la voit entourée des adorateurs de l'esprit, qu'elle entretient des beautés de l'Arioste, du Tasse, etc. Son extérieur est fort aisé, ses manières vives, son parler bref : elle n'a point de suffisance. Ajoute à celle-ci beaucoup de femmes à la mode, c'est-à-dire de figures aimables, d'esprits frivoles, dont la conversation roule sur la bagatelle ou sur elles-mêmes. J'en distingue une dans cette foule dont le monde dit : Elle est jolie, fort sage, mais a deux folies, l'une de se mettre avec une coquetterie qui va jusqu'à l'indécence, l'autre, de vouloir faire des vers. J'excepte encore la vieille marquise dont tu m'as déjà entendue parler. Je n'aurois jamais fini si je voulois détailler les qualités de ces hommes d'une politesse fade, qui vont dire aux femmes mille choses dont ils ne pensent pas un mot, qui ne jettent de l'encens à leur nez que pour en avoir l'odeur, ou pour se moquer ensuite de celles qui ont bien voulu les croire sincères.

Te voilà fatiguée de fadaises et de sottises; n'y aura-t-il donc personne dont le portrait te dédommage? J'ai bien du mal à trouver. Tu sais comme moi que les plus sages imitent les fous lorsqu'ils sont avec eux : il faut pénétrer dans un intérieur couvert du voile commun à tous. Je cherche : il se présente enfin une grande demoiselle d'une taille qui m'oblige à lever la tête, ou au moins les yeux, pour voir son visage. Elle est avec sa mère, bonne femme, mais sauvage, à qui je n'ai jamais entendu prononcer deux phrases de suite. La fille est fort honnête, polie, paroît ne pas manquer de sens commun; elle n'est ni d'âge, ni de figure, ni de caractère, je crois, à prétentions; mais elle me semble disposée à critiquer trop facilement celles qui ont la foiblesse ou le ridicule d'en afficher. Cependant nous avons fait une sorte de connoissance,

elle me fait amitié, nous causons un peu; mais cela ne me plait pas encore beaucoup, et, à te parler franchement, je n'ai vu aucun personnage qui me convienne aussi passablement que ta nouvelle amie paroît te convenir : il est vrai que je m'en passe fort bien. Les plaisirs d'une société nouvelle ne me touchent pas : je ne les prendrois que par occasion. L'estime, l'amitié me donnent toutes les satisfactions auxquelles je prétends : j'en jouis avec tranquillité.

Voici, ma chère bonne amie, le tableau embrouillé de ceux que je vois; je satisfais à ton désir. Ce que je t'ai dit suffit pour te montrer que je suis à portée de connoître le monde en réfléchissant sur tout ce qui se passe sous mes yeux, sans y être cependant fort engagée, et c'est ce qui m'en plaît davantage. Je choisis avec joie les occasions d'acquérir des connoissances qui m'éclairent sur ce qu'il m'intéresse de savoir, et qui me font sentir de plus en plus le bonheur de ma situation.

Adieu, je t'embrasse bien tendrement, chère amie.

PHLIPON.

LETTRE HUITIEME.

8 mai 1772.

Depuis quelque temps, ma conduite ressemble on ne peut davantage à celle d'une personne qui seroit dans les impatiences du désir. Je tourne, je rêve, je vais toujours cherchant, je pense à toi comme à un objet tout singulier, tout nouveau, bien tendrement aimé; je relis tes lettres, qui font toujours l'ornement de mes poches, les délices de mon esprit et de mon cœur. Je m'ennuie de n'en pas recevoir : tout ce que je fais est accompagné d'un air d'agitation et d'inquiétude. Je cours au royaume de Siam avec M. Turpin, je reviens me promener dans nos manufactures avec M. Pluche, je cause avec Plutarque, j'écoute l'abbé Nollet, je ris des idées tourbillonnantes de Descartes; puis, laissant là les physiciens, les philosophes,

je fais un saut à Amiens, je m'approche de l'hôtel de ville[1], je cherche dans les maisons qui l'environnent quelqu'un qui m'intéresse, je sors, je vais dans ce joli endroit entrecoupé de canaux qu'on nomme la Hautoye, je m'y promène : avec qui? Hélas! tu le sais bien. De toutes ces courses je reviens à mon écritoire, je la regarde avec des yeux de complaisance, je voudrois bien.... mais.... j'hésite : je prends la plume et la rejette à l'instant. Quoi! tracer encore quelque sèche dissertation d'un sérieux glacial, censurer d'un ton grave les agréments du petit-maître, les charmes de la femme à bagatelle, moraliser impitoyablement, sans reprendre haleine, tout le long d'une lettre de huit pages! Quels projets! quelle folie! Cependant ces fameuses considérations ne m'effrayoient pas : un seul scrupule me retenoit. Mais voilà qui est fait : je n'en veux plus parler. J'ai eu tort, je le vois bien, et dorénavant, lorsque tu seras si longtemps sans m'écrire, je causerai toujours en t'attendant, et je laiserai la scrupuleuse et sotte prudence crier à l'importunité tant qu'elle voudra. Néanmoins tu m'obligeras infiniment davantage en ne me mettant point dans ce cas-là. Voilà le manége que mon cœur impatient me fait jouer depuis plusieurs jours. J'étois encore hier dans cette agitation quand je me mis à table pour dîner. Ma chère et tendre amie m'occupoit trop pour qu'il fût possible de ne pas s'en apercevoir. On avoit déjà reçu ta lettre, mais on me connoissoit trop bien pour ignorer que je n'aurois pas la force de me posséder de manière à pouvoir dîner avant de la lire. Comme on ne vouloit pas que je me donnasse une indigestion en mangeant trop vite, et que d'ailleurs on s'amuse de mes surprises, rien ne me fut dit. A la fin du repas, je parlai de toi. Pour réponse, mon papa me présenta un plat d'échaudés parmi lesquels j'aperçus ta lettre. Je ne sais lequel fut plus grand de l'étonnement ou du plaisir; mon pauvre petit cœur ne put contenir tant de joie; je n'y entendis point d'autre

[1] La maison des dames Cannet était voisine de l'hôtel de ville. La suscription des lettres adressées à Sophie est ainsi conçue : A Mademoiselle Cannet, la cadette, chez madame sa mère, rue des Jeunes-Mâtins, près de l'hôtel de ville, à Amiens.

finesse que de pleurer : on se mit à rire. Voilà les tours que l'on me joue! voilà la joie que me donnent tes chères nouvelles! joie si grande que ses effets ressemblent à ceux du chagrin, tant il est vrai que les extrêmes se touchent. Chaque jour me découvre de nouveaux sujets de t'aimer. Quelle douceur! quelle tendresse! quelle confiance! quelle franchise! que de candeur! avec quelle ingénuité tu me contes tes défauts! Tu te plains; mais sais-tu bien que ne suis guère meilleure? Je hais, à la vérité, la médisance; je ne trouve rien de plus bas que de déchirer les absents, cependant je ne me ferois pas scrupule de dire à une intime amie ce que je pense des autres. Je trouve tout à fait méchant et effronté de railler quelqu'un en compagnie; mais je t'avoue que j'ai la malignité de me plaire à faire sentir adroitement à quelqu'un, dans un tête-à-tête, les ridicules que je lui connois.

Il faut que je te fasse la confession d'une de mes foiblesses à ce sujet. Une demoiselle, déjà âgée et de médiocre fortune, déclamoit vivement, il y a quelque temps, contre le luxe. Certainement, si elle s'en fût tenue aux généralités, elle auroit eu raison, et je me serois volontiers jointe à elle; mais elle s'attachoit principalement à blâmer les personnes qui portoient des diamants, et, sans vouloir faire de mauvaises interprétations, il étoit visible que ce n'étoit que par jalousie. La suite le prouve bien. Elle trouva dernièrement une occasion favorable pour en acheter : elle entra en marché; je le sus et me promis bien de la badiner la première fois que je la verrois, en lui faisant observer qu'en portant des diamants elle alloit contracter l'engagement tacite de ne plus condamner les personnes qui ont cette vanité. Puis, réfléchissant, je me dis à moi-même : Voilà assurément une belle résolution! quoi! parce qu'elle a la foiblesse de céder au plaisir de porter des bijoux, il faut que j'aie la foiblesse de céder au plaisir de la raillerie! Il n'en sera pas ainsi. Non! je ne dirai rien. Déjà je m'applaudissois de ma victoire. Je la vis le soir même; elle venoit de rendre ses diamants qu'elle n'avoit pas trouvés assez beaux; la tentation étoit délicate : j'y succombai. Je lui fis entrevoir ce que je pensois avec beaucoup de ménagement; mais, réellement, je me suis moquée

de moi-même bien plus sérieusement lorsque, depuis, je réfléchis sur ma foiblesse, que je trouve pitoyable. Eh bien, ma bonne amie, qu'en dis-tu? si ce petit plaisir de badiner les autres en particulier n'est pas trop méchant, il faut convenir au moins qu'il n'est guère charitable. Tu vois un de mes défauts : aveu pour aveu.

J'admire cette parfaite sincérité à me faire confidence de ton peu de penchant à la générosité. Cela ne doit pas te fâcher : ce sentiment peut devenir en toi une vertu d'acquis et de réflexion, bien plus louable par cette raison. Je t'avoue que je n'ai aucun mérite à la pratiquer, car j'y suis singulièrement portée. C'est en moi une inclination toute naturelle, une vertu tout humaine. Au doux nom de bienfaisance, à la vue d'un malheureux, mon âme se dilate, mon cœur s'attendrit, mes yeux laissent couler des larmes délicieuses, et toujours, ce me semble, mes mains s'ouvriroient pour verser des secours, si toujours elles en avoient à répandre.

Je trouve le plaisir de donner tout à fait incomparable à celui de recevoir. Exactement parlant, les richesses ne me paroissent aimables que par la seule facilité qu'elles procurent de pouvoir donner abondamment; mais jamais ce motif, tel spécieux qu'il soit, ne me les fera désirer; car il est d'expérience qu'une trop grande aisance énerve et endurcit un cœur qui seroit naturellement sensible et bienfaisant; et toujours nos besoins (au moins ceux de nos passions) croissent avec les moyens de les satisfaire. Cette vertu, toute belle qu'elle puisse être, n'est souvent que le masque trompeur d'un amour-propre extraordinairement délicat. Le plaisir de donner est assurément bien pur et bien étendu; mais quand on l'envisage dans le bien qu'on fait, il est clair que l'on agit uniquement pour soi, et que ce qui ne doit être qu'un accessoire, une récompense, devient le motif et la fin. C'est bien le lieu de remarquer qu'il n'y a que la religion qui puisse produire une vertu parfaite, en épurant l'intention autant que l'acte même. Il nous faut mettre cuire cette réflexion : quelque jour nous la digérerons à notre aise en l'appliquant.

Le récit de ton bal m'a amusée. Mon Dieu! quelle sotte

figure j'aurois faite à une pareille assemblée, moi qui ai l'habitude involontaire de rougir toujours des niaiseries des autres! Il est vrai qu'il y avoit bien des sujets à réflexion en considérant tous ces yeux où se peignoient l'ivresse de la passion et le délire de l'imagination, ces joues fardées où se trouvoit plutôt empreinte une ardeur criminelle que le doux vernis de la pudeur; toutes ces jeunes personnes enfin, occupées sérieusement à s'approprier des grâces qui, justement pour être recherchées, cessoient d'être des grâces. Que de soins, que de peines pour parvenir à plaire! Placée sur le théâtre du monde, on prétend s'attirer tous les applaudissements : vient-il à se présenter une rivale plus brillante, dans quelle posture gênée ne faut-il pas se tenir pour ne pas se laisser totalement éclipser! Que de choses à dire sur cette folie si ridicule et si commune! Ce n'est pas la matière d'une lettre : nous traiterons cela plus amplement dans une douce et charmante conversation, si jamais le ciel, sensible à nos vœux, nous donne le bonheur de nous rejoindre. Hélas! puis-je dire cela sans regrets et sans souhaits! Puisque tu t'amuses de mes récits, je te rendrai compte des compagnies que j'ai vues depuis huit jours. Je suis sortie plus qu'à mon ordinaire, et par conséquent j'ai vu plus de monde. J'allai dîner mercredi chez ce cher oncle que je t'ai dit ressembler un peu au chanoine d'Amiens, en compagnie de deux curés et de deux vicaires de Paris : tu vois que l'assemblée étoit bien canonique. Je m'y amusai plus encore à écouter qu'à parler; un d'eux, cependant, ennuyé de mon silence, m'asticota. Je répondis, nous argumentâmes un peu; mais je t'avoue que je préfère une conversation suivie à ces picoteries, à ces petits raisonnements de dispute qui sentent l'école. Le lendemain nous allâmes à une cérémonie tout à fait touchante : c'étoit la première communion des jeunes gardes françoises élevés au dépôt; l'archevêque de cette ville y officia, les officiers de l'état-major y furent présents, une musique militaire (bien plus convenable à la majesté de l'office qu'une musique théâtrale employée quelquefois) y fit entendre ses mâles et nobles accents avec un accord mélodieux. C'étoit à Saint-Eustache. Je vis avec plaisir le nouveau curé de cette paroisse,

dont on dit un bien infini. Je crois pouvoir lui appliquer avec justice les vers suivants qui me reviennent en mémoire :

C'est des infortunés et le guide et l'appui,
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui;
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer :
Il ressembloit au Dieu dont il étoit le prêtre!

Un homme qui a le bonheur de ressembler à un si beau portrait mérite bien qu'on parle de lui.

De là nous fûmes dîner chez un de nos parents, fort honnête homme. Mon pauvre cousin n'a reçu pourtant que l'éducation de Laridon négligé, mais il supplée à la délicatesse des manières par un bon fonds de religion et une exacte droiture de sentiments. Il porte dans le commerce la franchise gauloise et une probité qui peut passer pour rare au dix-huitième siècle : sa petite femme, douce, active, appliquée, le seconde à merveille. Nous nous trouvâmes chez ces bonnes gens avec une jeune étrangère dont le patois, mi-partie allemand et françois, me divertissoit; et une dévote qui me tient au cœur. Elle cache sous l'extérieur le plus simple, sous une mise vraiment évangélique, un esprit au-dessus du commun, et surtout une belle âme tout ornée de grâce et de vertus. Sa société est gaie, ses manières polies ou plutôt charitables. Ses malheurs la font paroître encore plus respectable en rendant son mérite plus touchant. Née d'une union illégitime, l'auteur infortunée de ses jours crut apparemment effacer sa honte en la déshéritant et en la frustrant de tous ses biens qu'elle légua à un hôpital. Cette pauvre fille réclama quelques droits; il y eut un procès que la faveur empêcha de juger : on lui proposa, par manière d'accommodement, une pension de deux cents livres, qu'elle accepta et qui la fait vivre. Dans cette extrême médiocrité, qu'on peut appeler pauvreté, heureuse et tranquille, son calme et sa joie ne paroissent point altérés. Sa conversation est douce, édifiante, et j'en jouis avec satisfaction. Les citations ne furent point de Platon ou de Tacite, mais de saint Jérôme et de

saint Augustin. Quoique je ne connoisse goutte au jansénisme ni au molinisme, je crois pourtant la bonne demoiselle peu amie des opinions jésuitiques : elle ne peut souffrir qu'on mette de l'eau dans le vin des saints Pères, en adoucissant leur rigide morale. Tout ce que je puis dire d'assuré, c'est que je l'estime beaucoup, et je crois qu'elle le mérite.

Ce même soir, autre société. Je fus chez cette dame italienne dont je t'ai parlé. Outre qu'il faisoit vilain, c'étoit la première fois que le concert donnoit depuis la grande quinzaine durant laquelle on l'avoit interrompu; et la réunion se sentoit de ce dérangement. Néanmoins, je fus étonnée de n'y pas voir la fille savante, qui vient pour l'ordinaire assez régulièrement. Je la cherchai des yeux, non pas pour lui demander l'éclaircissement de quelques passages du Tasse ou de Virgile, mais uniquement par curiosité, parce que j'aime les pièces rares. Je ne la vis point, et l'on me dit qu'elle ne venoit plus, depuis qu'une autre savante, couronnée des lauriers académiques des muses d'Italie, s'étoit présentée aussi en cet endroit pour faire brilloter sa réputation et, qui plus est, étaler les charmes dont la nature l'avoit gratifiée. Cette jalousie me fit rire intérieurement. Quelle petitesse! Je remarque qu'en général l'esprit et le jugement, le brillant et le solide, logent rarement dans une même tête. Il semble que l'éclat des saillies, la vivacité d'une imagination riante et fertile, l'activité d'une mémoire prodigieuse, soient incompatibles avec la profondeur du discernement et la justesse du raisonnement.

Mais, pour achever l'exposé de mes actions, je te dirai que j'ai été hier avec ma paroisse, ou, pour parler plus exactement, avec le clergé, à la messe qui s'est célébrée à l'occasion de la canonisation de madame de Chantal, chez les Dames de la Visitation de Sainte-Marie. Ce sont mes bonnes amies. Te souvient-il que, lorsque nous étions au couvent, tu me disois : Si jamais je me fais religieuse, je veux entrer chez les Récollètes; et moi, je répondois qu'en pareil cas je choisirois les Dames de Sainte-Marie. Il est vrai que le peu que je connois de leur institut me plaît; mais ce ne seroit pas assez pour me décider à une démarche de cette nature : je crois qu'il faut bien réflé-

chir avant de s'y engager; et, à bien dire, tel que soit le genre d'état qu'on embrasse, le choix d'une vocation est toujours une affaire sérieuse où l'erreur est bien facile et bien fatale.

En sortant de ce couvent, nous allâmes, maman et moi, nous promener au Luxembourg. Il faisoit un temps admirable. J'aime beaucoup ce jardin solitaire et champêtre. Le silence et le calme, qui y sont ordinaires, n'étoient interrompus que par le doux frisselis des feuilles agitées légèrement. Ah! que j'ai pensé à toi dans cette promenade délicieuse! que je t'y ai souhaitée! que je t'ai dit de choses dont tu n'as pas entendu un seul mot! ton cœur est mon interprète fidèle : c'est sur lui que je me repose.

Enfin, ma bonne amie, j'ai été ce matin au service d'une bonne grand'tante, que nous avons perdue ce carême. Elle demeuroit avec la mère de mon papa, laquelle, se trouvant seule par suite de cette mort, viendra habiter avec nous. Elle va à la campagne pour nous donner le temps de nous arranger. Cela nous causera un peu d'embarras et de gêne; mais il faut savoir s'accommoder à tout. Pour qui se gêneroit-on, si ce n'étoit pour une mère? Nous allons retrancher dans nos *retranchements* pour lui former une petite chambre particulière. Nous serons un peu serrés. Ma petite cellule est toujours de même, et c'est ce qui m'en plaît. Du reste, bien ou mal logée, je m'en inquiète peu; je n'ai pas mis ma joie et mon bonheur dans l'étendue et l'élégance des appartements. Adieu, mon cher cœur, ma *franche* amie. Ce mot n'est pas trop doux à la prononciation, mais le sens en est bon; il renferme un éloge que rarement on peut donner avec vérité aux femmes, suivant le préjugé commun. La franchise, dit-on, peut être dans un homme le besoin d'une âme impétueuse et libre, mais, dans une femme, elle est une vertu, la récompense de l'amitié, une qualité de réflexion. Je la trouve aimable et charmante; toujours je me ferai gloire de répondre à la tienne. Il me semble que voilà une assez longue causerie où je n'ai pas dit grand'-chose; mon juge est indulgent, par bonheur. Adieu.

J'ai remercié la bonne des nouvelles qu'elle m'avoit données

de mademoiselle Cornillon. Elle t'appelle sa rivale; je lui ai dit qu'il ne lui convenoit pas de te donner ce nom. Nous sommes bien ensemble, mais toujours plaisamment. Je lui disois, il y a quelque temps, entre autres douceurs, que les fruits qu'on recueilloit de son amitié avoient un suc piquant et âcre, qui pouvoit aiguiser certains goûts, mais qui rebutoit le plus grand nombre.

PHILIPON.

LETTRE NEUVIÈME. (*Inédite.*)

Mai 1772.

Tu me donnes du sérieux, je vais te payer en même monnoie : je crois ne pouvoir mieux répondre à tes réflexions qu'en t'envoyant celles dont je m'occupois avant de partir pour la campagne, et que j'écrivis alors, comme c'est assez mon habitude, sans autre intention que de m'amuser. Tu vois toujours ton amie causant avec toi; considère-la s'entretenant avec elle-même, retirée dans ce petit cabinet que tu connois, le coude sur la table, la tête appuyée sur une de ses mains, et de l'autre écrivant négligemment et au hasard ce que son esprit et son cœur lui dictent, sans penser dans ce moment à qui que ce soit, pas même à Sophie : pardonne cet aveu, mais la voilà qui parle :

« Aimable philosophie, doux appui des âmes sensibles, viens charmer mes ennuis; que ta main bienfaisante sème des fleurs sur ma route, ou plutôt, qu'elle m'apprenne à cueillir celles qui y croissent naturellement et que le vulgaire néglige. Ne permets pas qu'inutile spectatrice des folies humaines, je sache les blâmer sans connoître les moyens de les éviter. Dissipe les nuages qui obscurcissent ma raison, console mon cœur, affermis-le dans une situation heureuse : enseigne-moi l'art de vivre, cet art si nécessaire, et cependant si peu connu.

» Tous les hommes sentent le prix de la vie, bien peu savent en jouir; toujours transportés dans l'avenir par des désirs prématurés, le passé n'est pour nous qu'un songe, le présent un fardeau. Semblables au prodigue qui, dépensant toujours son revenu

d'avance, s'arrière de plus en plus, nous faisons fond sur les plaisirs de l'année prochaine et perdons dans l'attente ceux qui nous sont offerts. Agissant toujours ainsi, nous parvenons au bout de la carrière dénués de tout, n'ayant fait autre chose qu'attendre, désirer, quelquefois espérer, plus souvent craindre : notre vie se trouve dépensée en des acquisitions de nulle valeur qui nous laissent, en passant dans le tombeau, aussi peu avancés qu'au premier jour où nos yeux s'ouvrirent à la lumière.

» Arrêtons-nous un moment, consultons la raison, apprenons à vivre; vivre est l'affaire du sage. Il met autant d'empressement à profiter des moments que d'autres en emploient à les perdre. Efforçons-nous premièrement de nous rendre à nous-mêmes, ne faisons plus de nous un être factice qui ne puisse exister que chez les autres; soyons nous; séduits par les préjugés, subjugués par l'opinion, nous ne reconnaissons pour bien que ce qui est jugé tel par l'une et les autres; nos plaisirs ne tiennent presque jamais au sentiment, aussi sont-ils toujours vides et insuffisants. Bien loin d'interroger le cœur, la raison, nous n'écoutons qu'une imagination séduite et corrompue, et voilà la source de nos malheurs; nous nous faisons de faux principes, nous agissons d'après eux, et nous sommes toujours en deçà ou au delà du vrai.

» J'assigne à l'imagination la principale cause de nos maux, parce qu'elle est celle de nos erreurs; ce sont ses prestiges qui nous abusent, elle est toujours entre la vérité et nous.

» Nous ne voyons rien qu'à travers son voile imposteur : elle est l'amie des grâces et de la volupté; mais pour quelques petits plaisirs qu'elle nous donne, combien de grands maux elle nous procure! Elle fomente, nourrit, irrite les passions; elle leur donne ce charme qui nous entraîne et nous enchante : elle est l'aiguillon de la curiosité; ses vapeurs enivrantes affoiblissent le jugement, font ployer la vertu; elle perpétue, en les renouvelant sans cesse, l'agitation des sens et l'impression des objets sensibles. C'est une ennemie d'autant plus dangereuse qu'elle est toujours avec nous et que nous l'aimons. Lorsque l'esprit se recueille et veut réfléchir solidement, elle se mêle

toujours d'embellir ses idées; elle les enveloppe d'un sombre accablant qui attire et décourage, ou du manteau léger de la folie et de l'indiscrétion. Je crois donc que le premier pas vers le bonheur est de veiller continuellement sur son imagination, de tempérer sa vivacité, de ne lui donner que de bons aliments, de la tenir sous l'empire de la raison, de ne lui permettre que d'innocents écarts : quand on lui laisse trop d'autorité, elle ne tarde pas à maîtriser le cœur et à y insinuer les vices, ou tout au moins les désirs immodérés qui y conduisent. La plupart des femmes, surtout, servent de preuve à ce que j'avance; c'est l'activité et la violence de leur imagination mal dirigée qui sont la cause ordinaire de leurs désordres ou de leurs foiblesses. Je dis mal dirigée, car il est certain que cette même vivacité bien employée fait les grandes âmes et les belles actions; c'est le chef-d'œuvre de l'éducation.

» Le peuple des Indes est naturellement doux, timide; cependant, les hommes se soumettent à des maux incroyables et les femmes se brûlent elles-mêmes : que de force pour tant de foiblesse! C'est que ces peuples ont reçu du ciel une imagination vive qui fait que tout les frappe à l'excès; la même cause qui leur fait craindre les périls les leur fait tous braver. Que ne feroit-on pas des femmes de mon pays, qui ne le cèdent pas aux Indiennes pour l'imagination, si on leur inspiroit l'enthousiasme de la vertu!

» Qu'est-ce que vivre? n'est-ce pas faire un bon emploi de son être? Le bonheur est sa fin; il est donc et doit être le but de nos recherches. Mais où est le bonheur? C'est à le placer où il n'est pas que travaillent les préjugés et l'imagination. Faisons-les taire, suivons ce flambeau que le Créateur nous donna pour nous conduire, la raison : nous connoîtrons qu'il n'est pas dans les choses, mais dans nos sentiments; qu'il ne peut être dans les objets sensibles, parce que la distribution en étant inégale et la possession incertaine, Dieu seroit injuste et cruel d'avoir mis dans tous les cœurs un égal désir d'être heureux, en ayant répandu si inégalement les moyens de le devenir. Or, dire que Dieu est injuste, c'est détruire son existence, c'est en faire un être contradictoire et impossible. Le bonheur est à la

portée de tous les hommes, il est en eux-mêmes : la vertu console le sage sur son fumier, et les remords poursuivent le crime couronné. La paix de l'âme, la joie d'un cœur dont tous les désirs sont réglés et les sentiments dans l'ordre, voilà le bonheur. Un cœur honnête, bon et juste se sent avec complaisance; son propre témoignage, les regards de l'Eternel sont l'aliment de sa joie. L'âme du sage est le trône de la félicité. Rien ne contribue davantage à troubler cette félicité que les déréglements de l'imagination; elle est donc le premier et je dirois presque le continuel obstacle qu'il faut vaincre pour être heureux, c'est-à-dire pour faire un bon emploi de son être et jouir de la vie. Quand l'imagination est paisible, les désirs sont modérés, on est plus à soi, le jugement est plus libre, on connoît mieux les vrais plaisirs, on s'y prête avec réflexion, on sait mieux en jouir. Il n'est point de situation qui n'ait des agréments, quand le cœur est sain et le goût naturel; celui qui est bien avec lui-même ne se trouve mal nulle part : la joie de son âme prête à tous les objets une teinte agréable; elle embellit l'univers. — L'ennui est un poison mortel qui répand de l'horreur sur la vie et qui n'est propre qu'aux gens dissipés : lorsqu'on a besoin de plaisirs bruyants pour s'éviter soi-même, on s'ennuie, on est malheureux. Les plaisirs d'opinion ne nous satisfont pas; qui ne connoît que ceux-là n'a jamais fait usage de son cœur; tout est agrément pour celui qui sait sentir, mais c'est une science aussi rare que celle de vivre, ou plutôt elle en fait partie. Quand on pense bien, on sent de même : la vertu n'est qu'une justesse d'esprit appliquée aux mœurs, et le sentiment une suite de la connoissance du beau. Un sot n'aura jamais de délicatesse, parce qu'il ne discernera jamais le mérite des qualités qui l'exercent : ce certain degré de perfection, qui n'est connu que d'elle., est au-dessus de la pénétration d'un génie borné. Ce sont les observations, les réflexions, les comparaisons qui, en exerçant l'esprit, lui donnent pour ainsi dire ce tact fin et sûr qui distingue au premier abord le vrai et le grand beau de ce qui ne l'est pas, ou de ce qui l'est moins. On peut donc dire que si, d'une part, l'imagination bien dirigée et bien soumise laisse à l'âme une aimable tranquillité, une plus libre faculté

de sentir le vrai, de l'autre, la culture de l'esprit bien entendue exerce cette faculté et lui présente mille objets aussi agréables qu'utiles. Plus je réfléchis sur la nature du plaisir, plus je vois combien nous nous égarons en le cherchant loin de nous : on parvient à lui à peu de frais; quand on l'achète, on ne l'a jamais, il faut absolument le mériter; ce n'est pas une marchandise de trafic, c'est l'apanage du sentiment. Mais si le plaisir est l'apanage du sentiment, il est donc le partage de bien peu de personnes? Il faut avoir les penchants bien naturels et un goût qui ne soit point blasé par l'usage des plaisirs d'opinion pour être sensible au vrai plaisir, qui est toujours simple et touchant. Qu'il est rare de trouver de ces âmes sur lesquelles les objets se peignent vivement, dont les goûts ne sont pas corrompus ni les penchants altérés! Il faut une éducation bien saine et des mœurs bien simples pour les conserver purs. Eh! où chercher la candeur et la simplicité des mœurs? Il semble qu'on les ait reléguées dans l'histoire. On admire Quintius quittant la charrue pour être dictateur, Fabricius recevant les ambassadeurs des Samnites en faisant cuire ses légumes, et, sans aller si loin, le grand Condé cultivant des fleurs; mais l'admiration est chez nous un sentiment stérile, on ne pense pas, je ne dis pas à imiter, la différence est trop grande, mais à se rapprocher un peu de cette heureuse simplicité qui est la preuve et la garde de l'innocence. Où sont ces femmes qui mettoient leur gloire dans le bonheur de leurs époux, le soin de leurs maisons et de leurs enfants? Douces et fidèles, elles étoient le lien et le charme des familles; retirées et sédentaires, elles faisoient régner dans l'intérieur le bon ordre et la paix; elles étoient vraiment respectées, pourquoi? Parce qu'elles seules savent former des hommes, répondoit un Lacédémonien. Les maisons de nos villes offrent-elles ce spectacle auguste et touchant d'une mère entourée de ses enfants qu'elle nourrit de son lait, instruit de ses exemples, dont elle conserve l'innocence et forme les mœurs? tendre dans ses soins, prudente dans ses démarches, attentive à tout, sa maison est l'asile des vertus et du bonheur : respectée de tous, chérie de son mari, elle rend heureux tout ce qui l'environne. Non, ce n'est guère dans nos

villes qu'il faut chercher ce spectacle; il y règne une contagion qui pénètre presque partout : il en est cependant qui y échappent, mais ce sont les moins connus. C'est à la campagne que l'on trouve, chez ceux qui s'y retirent par goût, quelques traces de l'ancienne simplicité, et encore l'image en est-elle souvent fausse : mais c'est au moins le séjour le plus propre à la conserver. Tout y rappelle au vrai, aux occupations innocentes, aux plaisirs purs, à une vie paisible sans être oisive; aussi le goût de ce séjour n'est propre qu'aux âmes inaccessibles à l'opinion ou rebutées d'elle. Dans ces lieux champêtres, où l'aimable nature, laissée à elle-même, ou secondée d'un art modeste, étale ses charmes et répand ses bienfaits, où tout égaye les sens, mais sans les flatter dangereusement, où tout frappe l'esprit, parle au cœur et instruit la raison, conduisez une de ces personnes habituées au tumulte des villes et dont la vie s'écoule dans la dissipation, elle n'y trouvera qu'une solitude affreuse et un horrible ennui : en vain la nature lui présente ses dons de toutes parts, en vain les merveilles éclosent sous ses pas, elle n'y verra rien de tout cela; son goût est corrompu par l'usage des faux biens, elle est insensible à des charmes qui ne sont faits que pour ceux qui ont conservé par la simplicité de leurs mœurs un jugement sain, un goût naturel et un cœur entier. Il faut donc conclure que la subordination bien établie de l'imagination à la raison, la culture de l'esprit, la modération des désirs et la simplicité des mœurs sont les vraies sources du bonheur et des plaisirs, puisqu'elles conservent l'innocence et le goût hors des atteintes de la corruption. Puissent à jamais ces vérités touchantes nourrir et fortifier mon cœur! puissé-je les méditer souvent dans une paisible retraite, et surtout les mettre en pratique pour mon bonheur et celui de ceux qui m'approchent! »

Je ne t'envoie pas cela comme un traité de philosophie morale, mais comme des réflexions sur les moyens de vivre heureux, comme une conversation que j'ai eue avec moi-même, ainsi qu'il m'arrive souvent sur mille objets, sans penser à y donner jamais de témoins; ce sont les réflexions de ta lettre sur les disgrâces et le prix de la vie qui m'ont fait songer à te commu-

niquer celles-ci, satisfaite si le sentiment et la confiance qui te les présentent y donnent quelque prix.

Tu concluras sur tout ceci ce que déjà tu penses de moi, que je n'éprouve pas un si grand besoin que toi d'une amie, parce que je me tiens compagnie avec mes réflexions dont je m'occupe agréablement; mais observe que, si je n'ai pas le besoin d'une amie pour lui communiquer mes pensées, j'en ai un au moins aussi violent pour occuper mon extrême sensibilité, qui me pèse et qui ferait mon tourment, si je n'avais un objet qui l'occupe.

Semblable à ces tempéraments fougueux qui se minent par leur propre activité, mon cœur se déchire à force de tendresse et se rend malheureux s'il n'a pas quelqu'un qu'il puisse aimer sans réserve et sans crainte. Aussi les liens de la nécessité contribuent réciproquement à notre union et la rendent également solide; car il faut convenir que le plus pur sentiment n'est pas longtemps sans intérêt. Quiconque pense autrement n'a jamais connu son cœur. On peut quelquefois aimer la vertu ou une amie pour elle-même, c'est le sublime instinct de quelques âmes privilégiées : mais si le sentiment n'est pas soutenu par quelque avantage, il s'éteint insensiblement. L'amour de soi, si juste en lui-même, est notre première passion, et je dirois presque la seule, les autres n'en étant que des modifications. Nous sommes faits pour être heureux, nous le désirons, et nous aimons la vertu, parce que c'est le seul moyen de remplir notre destination; et voilà en quoi il est vrai de dire qu'elle n'est qu'une justesse d'esprit appliquée aux mœurs, puisqu'elle consiste à connaître le but réel où nous devons tendre et à employer les moyens les plus propres à y parvenir.

Il me semble que, dans la disposition où tu étois, la campagne n'a pas dû te faire goûter ces agréments auxquels tu aurois été sensible dans tout autre moment; notre cœur est un muscle actif dont il faut souvent visiter les ressorts pour les oindre d'un baume fortifiant.

Toutes les vérités qui tiennent à la morale et aux mœurs doivent être les premiers objets de nos connoissances et de notre étude; il en est d'un autre ordre qui exigent plus de soumission

que d'examen : une adoration humble est l'hommage qu'on leur doit, en se souvenant que pour être philosophe il faut voir évidemment, mais que pour être chrétien il faut croire aveuglément.

LETTRE DIXIÈME.

Du lundi 18 mai 1772.

Je commence à pressentir comme très-proche un embarras fort déplaisant. Bientôt cloison abattue, tapisseries détendues, meubles d'appartement, ustensiles de cuisine, maître et maîtresses, tout cela remué, secoué, dérangé; ce sera pire qu'un déménagement, parce qu'on déplace tout sans rien enlever. Ajoute à ce remue-ménage l'agréable compagnie des laveurs. Ce sont d'aimables gens, noirs comme des diables et sales comme des porcs, qui viennent avec de grands baquets et deux moulins où ils tournent pendant plusieurs jours avec du vif-argent les cendres de nos balayures (qu'on ramasse toute l'année) pour en séparer l'or qui s'y trouve mêlé. Cela te fait rire; mais cette recherche est mieux récompensée que celle de la pierre philosophale, à laquelle s'épuisent nos malheureux chimistes. Dieu merci, te voilà bien instruite de nos grandes affaires; mais, vraiment, je suis ravie de te dire qu'au milieu de tout ce tracas je conserve une bonne humeur inaltérable, et ce n'est pas peu; car, assurément, si jamais j'eusse aimé le dérangement, il y auroit de quoi me guérir radicalement de ce vilain goût. Satisfaite de mon état, je me trouve encore heureuse d'être affranchie du cérémonial fatigant et des grimaceries des cercles. Je conviens que, lorsqu'on s'y trouve, il faut savoir s'y plaire; mais je me félicite beaucoup de ne point être obligée de les fréquenter. Quelle figure que celle qu'il faut faire dans le monde, surtout lorsqu'on s'asservit à ses caprices! Gémir sans confident des tyrannies d'un maître injuste, cacher ses larmes dans son cœur et montrer dans ses yeux une joie menteuse, être tour à tour le jouet de l'espoir ou du dépit, ciel! quelle situation!....

Pour moi, gaie, contente, je me dérobe de temps en temps à l'agitation extérieure. Je viens goûter dans cette petite chambre que tu connois les douceurs d'une lecture paisible, d'une méditation qui l'est également, ou d'un tendre épanchement de mes sentiments dans le sein de l'amitié. Une petite indolence philosophique, une paix produite par quelque chose de supérieur à la philosophie, une joie dont l'éclat est tempéré par une douce mélancolie, voilà mes plaisirs, qui jamais ne sont détruits par les remords. Je répète quelquefois une ode sur la solitude qui m'agrée beaucoup : elle pourra peut-être t'intéresser. La voici......

« Heureux celui qui, content de respirer son air natal, borne ses vœux et ses soins à quelques arpents de terre qu'il a hérités de ses aïeux!

» Ses troupeaux le pourvoient de lait, ses champs de pain, et les dépouilles de ses moutons de vêtements; en été, ses arbres lui donnent de l'ombre et du feu en hiver.

» Exempt d'inquiétude, il a un corps sain uni à une âme tranquille, et sent doucement s'écouler ses heures, ses jours et ses années.

» La méditation et l'étude entremêlées de repos, un travail modéré, mais surtout l'innocence, lui procurent chaque nuit un paisible sommeil.

» Que je vive ainsi ignoré, inconnu! Que je meure ainsi sans être regretté, et qu'après m'être dérobé au monde, aucune pierre ne dise : C'est ici qu'il repose!! »

Ce n'est que de la prose, parce que c'est une traduction; mais quelle simplicité charmante et quelle délicatesse dans les sentiments et les pensées! Ah! que ce me seroit une jolie chose qu'une petite maison à la campagne, propre sans élégance, placée tout près d'une église, accompagnée d'un jardin où l'art seconderoit la nature sans prétendre la surpasser! je voudrois aussi un bois solitaire, de vertes prairies, beaucoup de coteaux, une eau qui murmure en s'écoulant parmi les fleurs, quoi encore?.... une bonne bibliothèque, et toi pour principale compagnie! Mais.... que je suis légère et inconstante! Je me félicitois tout à l'heure de ce que j'ai, et je me fais présentement de

ce que je n'ai pas une peinture délicieuse, qui me le feroit ardemment souhaiter si je m'y arrêtois trop longtemps. Qu'il est dangereux d'agir complaisamment avec l'imagination! on a beau avoir des principes fixes, elle s'égare souvent; et souvent aussi le cœur se met de la partie, quand l'esprit, rejetant toute autre lumière, ne veut se servir que des siennes propres.

J'étois piquée, l'autre jour, des inconséquences que je venois d'apercevoir dans une personne d'esprit et de bon sens; je revins, toute fâchée, jeter précipitamment sur le papier les pensées que ma découverte me suggéroit. Il est bien vrai que tout est en contradiction dans le monde; quiconque y vit avec réflexion, en étudiant les hommes, a de quoi s'occuper continuellement et s'étonner sans cesse de la bizarrerie dont l'esprit humain est capable, surtout lorsqu'il s'appuie sur ses seules forces. On voit tous les jours des gens qui se donnent hardiment pour citoyens, tandis que, ramenant sans cesse toutes choses au seul intérêt, ils détruisent conséquemment tous les devoirs de la société. Les uns font gloire de certains principes que leur conduite dément, d'autres désavouent sans peine ceux qu'un extérieur réglé donnoit lieu de supposer. Imagine-toi, ma chère amie, que j'étois, il y a peu de temps, dans une compagnie; la conversation se trouvant à propos, il m'échappa cette réflexion, qu'il étoit plus facile de résister aux passions que de les contenter. Un abbé se récria contre ma proposition, comme si j'eusse débité une maxime de Calvin ou de Mahomet, et dit fort sérieusement qu'il n'étoit pas de cet avis, et qu'apparemment la différence des tempéraments influoit sur la façon de penser à cet égard. Qui le croiroit? ce même homme, peu auparavant, rioit avec moi d'une pensée de Montesquieu que je lui rapportois en badinant, et que l'auteur exprime ainsi : « Il est des pays où le physique du climat a tant de force que la morale n'y peut presque rien : les tentations sont des chutes, l'attaque est sûre, la résistance nulle; au lieu de préceptes, il faut des verrous. » C'est bon pour le discours, me dit alors le partisan actuel des tempéraments : la morale peut là comme partout ailleurs. Je dis la même chose, parce que c'étoit ma conviction; mais, évidemment, lui s'étoit contredit. Je me pré-

parois à disputer de tout mon cœur, quand l'arrivée d'une personne inattendue rompit le discours et détourna entièrement notre discussion. Ç'auroit été une chose assez plaisante de voir une fille de dix-huit ans soutenir gravement le parti de la morale et de la vertu contre quelqu'un déjà ancien dans les fonctions du ministère, et obligé par son état de faire respecter l'une et l'autre. Réfléchis tant que tu voudras; je t'avoue que je suis quelquefois démontée des contrariétés que je vois. Jamais il ne s'est trouvé tant de personnes systématiques, et l'on ne trouve pas un seul système qui ne se détruise lui-même par ses propres contradictions. Pour moi, je reconnois bonnement la foiblesse de ma raison, je reçois humblement la révélation, et c'est dans le christianisme que je puise les principes de ma philosophie : toute autre source m'est suspecte; je ne vais qu'en tâtonnant et avec le flambeau de la foi dans les méditations que les métaphysiciens mettent au jour. Je trouve dans ma religion le vrai chemin de la félicité; soumise à ses préceptes, je vis heureuse; je chante mon Dieu, mon bonheur, mon amie : je les célèbre sur ma guitare; enfin, je jouis de moi-même.

Mais, pendant que nous moralisions tranquillement, il s'est passé d'étranges choses en Danemark. Comment donc! une reine qui attente à la vie de son époux et qui lui est infidèle assez ostensiblement pour recevoir une punition publique! une reine chassée du trône qu'elle a souillé, répudiée, renvoyée à Hanovre pour y ensevelir dans la retraite sa honte et ses remords! Un enfant déclaré illégitime, des complices décapités : tout cela à la face de l'univers[1]! O ciel! survivre ainsi à sa vertu, à sa réputation, et en quelque sorte à soi-même, n'est-ce pas mourir plus longtemps! Il faut avouer que, si la vertu semble recevoir un nouvel éclat quand elle se trouve dans un

[1] Mademoiselle Phlipon fait allusion ici à un événement dont tout le monde s'entretenait alors. Dans la nuit du 17 janvier, le roi de Danemark avait fait arrêter le comte de Struensée, un de ses ministres, et le baron de Brandt : ils furent condamnés à mort le 25 avril et exécutés le 28. La Reine de Danemark, accusée d'adultère, fut arrêtée le même jour que Struensée. Elle mourut en 1775, à l'âge de vingt-quatre ans, au château de Gorder, où elle avait été reléguée.

rang élevé, le vice y paroît mille fois plus odieux à cause du relief que la publicité lui donne. Qui se seroit imaginé, pendant que l'on voyoit un jeune prince captiver par son mérite l'admiration des étrangers, qu'il trouveroit des chagrins domestiques d'une telle amertume? Sa gloire éclate au dehors, et l'ignominie couvre ce qu'il devoit avoir de plus cher dans sa famille. C'est comme Auguste, accablé de chagrin par la conduite de sa fille Julie. En vérité, l'indécence et le relâchement des mœurs semblent être à la mode.

A propos de mode, celle du filet est-elle aussi grande à Amiens qu'à Paris? ici c'est une fureur; tout le monde en parle, tout le monde en fait, tout le monde en porte; je suis presque lasse d'en voir, d'en entendre parler, mais pas encore d'en faire : c'est ma distraction. Je le prends quand je veux rêver; cela divertit mes doigts, sans occuper mon esprit, qui, pendant ce temps-là, trotte tout à son aise. C'est une contenance en compagnie, un chapitre de conversation pour les femmes et même pour les hommes, qui se mêlent aussi d'en faire; une parure en vogue. Voilà bien des titres pour que le goût en soit durable, s'il étoit possible, dans un pays où même les choses sérieuses ne sont que des caprices. Il n'en est pas chez nous comme chez les Chinois, qui sont si attachés à leurs anciens usages, que depuis l'établissement de leur empire, les lois, les mœurs, la manière même de s'habiller, n'ont pas souffert d'altération sensible... Hélas! tout mon papier est noirci par ma plume babillarde, et, malgré mon envie de faire une petite comparaison de l'immobilité chinoise avec la mobilité françoise, je suis forcée d'en rester là et de te dire adieu.

Adieu, adieu donc, ma toute chère.

PHILIPON.

LETTRE ONZIÈME. (*Inédite.*)

Mai 1772.

Quelle peinture délicieuse pour un cœur sensible comme le mien que celle dont ton amitié me présente le tableau! Finir

nos jours ensemble! Ah! si l'on pouvoit fixer ses souhaits sur un bien qu'on n'a pas encore le pouvoir de se procurer, avec quelle violence mes désirs se porteroient vers cet objet! La philosophie fait en vain ses efforts pour les modérer, ils m'entraînent souvent de ce côté, ils m'offrent cette situation en perspective; je fais ma course avec plus de joie en envisageant ce terme dont je crois que le temps m'approchera enfin. Cette douce vue me charme, je n'ose sérieusement espérer d'arriver jusque-là, mais je m'en laisse flatter; cette aimable espérance ou cette agréable illusion me plaît et m'encourage. Hélas! qu'est-ce que cette vie, où nos plus grands plaisirs sont nos espérances! J'ai quelque motif qui m'autorise à me nourrir de celle-là, je la fortifie autant qu'il m'est possible pour me conserver une idée qui m'enchante. A te dire vrai, je ne crois pas me marier : non que je renonce au mariage, je me sens capable d'en porter le joug. Le nom de mère flatte ma sensibilité; je me représente avec attendrissement les soins laborieux, innocents et utiles, d'une femme tout occupée de ses devoirs, faisant le bonheur d'un digne époux, élevant avec zèle, amour et courage les fruits de l'union conjugale, rendant sa maison le dépôt des bonnes mœurs, réunissant sous son empire la vertu et le bonheur, l'innocence et les plaisirs. Mais je ne m'aveugle pas sur l'extrême difficulté de trouver un homme que je puisse aimer avec cette vivacité, cette force, cette constance, dont mon cœur se sent capable, un homme qui par l'élévation de son âme, la solidité de son jugement, la droiture de son cœur, la délicatesse de ses sentiments, puisse s'unir et s'assimiler avec moi, me seconder dans l'éducation d'une famille que je voudrois ne confier qu'à notre commune tendresse; un homme enfin pour qui je puisse vivre uniquement en l'acceptant pour époux. L'union des êtres est le but de la nature, le désir de cette union est dans tous les cœurs; la religion peut le vaincre, mais non pas le détruire; aussi me servira-t-elle, je ne dis pas à le détruire, mais à en triompher et à le commander. Les convenances personnelles telles qu'il me les faudroit sont bien rares, et elles se trouvent encore plus rarement réunies avec les convenances d'état; je cherche les premières, mes parents veulent

les secondes. Je ne suis pas assez pauvre pour prendre un homme qui n'ait rien, ni assez riche pour lui faire sa fortune; eût-il toutes les convenances possibles d'ailleurs. Mon cœur en gémiroit, mais il ne dépend pas de lui seul. D'un autre côté, la médiocrité de mon bien ne permet pas d'étendre loin mes prétentions, qui se trouvent renfermées dans une classe où vraisemblablement elles ne trouveront pas qui puisse les remplir.

Je ne dois donc pas espérer de me marier, parce qu'aucune considération ne pourra m'engager à former ce lien, si je ne crois voir dans l'objet proposé les qualités que j'exige : aussi j'y pense peu. Je me félicite d'être dans une religion qui honore et sanctifie le célibat où je suis obligée de rester; et je me plais à lui faire un sacrifice de mes plus innocents désirs. Elle m'en dédommage par la paix et le bonheur qu'elle me fait goûter. Mes jours s'écoulent paisiblement; quelquefois, il est vrai, il s'en trouve de sombres et de nébuleux, mais ceux de la plus belle saison ne sont pas toujours sans orages. Je sais fort bien m'accommoder à la nécessité; un peu de patience, un peu d'études accourcissent les journées. En considérant l'homme dans l'état de nature, Rousseau dit que l'homme qui réfléchit est un animal dépravé : en ce cas, de tous les animaux de mon espèce, je suis celui qui est arrivé au plus haut degré de dépravation, car la réflexion m'est devenue nécessaire au point que je ne puis m'en passer. Je m'occupe autant que je puis; et je tâche de n'abandonner jamais mon imagination, mais je lui fournis continuellement de quoi nourrir son activité. Avec une égalité extérieure de conduite, et une constante uniformité de principes, mes sensations intérieures changent souvent : je n'ai pas deux jours de suite la même nuance de gaieté ou de mélancolie; par une suite de cette disposition, mes plaisirs varient beaucoup, mais moins dans leur objet que dans la manière de les sentir. Voilà une phrase qui n'est pas trop claire et qui sent un peu le paradoxe; c'est la faute de mon esprit, qui est moins fertile en expressions que mon cœur en sentiments; je m'explique trop mal pour croire que tu me comprennes, mais tu me ressembles assez pour sentir ce que je veux dire. Voilà, ma

chère amie, une esquisse de ma situation présente : je suis assez heureuse pour vivre contente, mais mon bonheur n'est pas assez enivrant pour m'empêcher de souhaiter quelque chose. La vie m'est assez agréable pour en jouir avec actions de grâces, mais elle ne l'est pas assez pour fixer mes désirs. Je chéris mon existence, parce qu'elle peut me faire mériter l'immortalité, et je vis heureuse parce que j'attends après ma mort une nouvelle manière d'être. Si je perdois cet espoir, je quitterois la vie. C'est ce qui me faisoit t'écrire il y a quelque temps, en t'entretenant de deux jeunes gens qui s'étoient tués, qu'ils avoient agi en matérialistes conséquents, et que tout homme qui ne reconnoît ni Dieu ni âme et qui calcule juste doit rejeter la vie, parce que la somme des maux surpasse celle des biens, si l'on n'ajoute à celle-ci l'espérance de l'immortalité.

Tu me connois trop bien, ma chère amie, pour douter combien je ressens de joie à la vue de ta nouvelle situation : mais si mes assurances ne sont pas nécessaires à ta persuasion, elles sont utiles à mon amitié, qui se plaît à les donner.

Il y a déjà longtemps que cette lettre devroit être écrite, s'il m'eût été libre de suivre mon inclination, mais rarement en toutes choses jouit-on de ce privilége. J'ai eu entre autres un jour de sortie à laquelle je m'attendois peu. Sainte-Agathe, ayant envie de me faire entrer, avoit engagé une demoiselle, actuellement en pension dans cette maison, à faire des démarches pour obtenir une permission en ma faveur; elle l'obtint à mon insu, j'en reçus la nouvelle avec l'invitation à choisir un jour pour en profiter. Je le fis et j'y allai : toutes ces bonnes mères me firent beaucoup d'accueil; il avoit fallu envoyer ma guitare; Sainte-Euphémie joue aussi de cet instrument; je m'amusois assez. Je revis avec un attendrissement dont je taisois le sujet les lieux où commença notre union, où tant de fois nous passâmes de si doux moments, où se formèrent ces premiers liens dont la chaîne non interrompue nous unira jusqu'au tombeau. Que dis-je? au delà et par delà le tombeau. Il ne me manquoit qu'un peu plus de tranquillité et de solitude pour m'occuper délicieusement de ces pensées, mais c'est ce dont on ne me laissa pas jouir. Sainte-Agathe paroissoit

affectée des mêmes idées à mon égard, elle m'accabla de caresses. Son amitié s'est toujours augmentée, elle est parvenue au point de me fatiguer, parce que je n'y peux répondre au même degré. Je souffre de l'extrême tendresse qu'elle me porte, parce que mon cœur se défend de lui rendre la pareille. Je rougis même de me juger intérieurement en quelque sorte ingrate, mais une tendre reconnoissance est tout ce qu'elle peut obtenir de moi, quoiqu'elle se flatte d'un peu plus. Elle m'obligeroit infiniment de m'aimer moins. J'éprouve fortement ce que j'ai toujours pensé et senti, que deux personnes ne peuvent se flatter d'être au même rang dans un seul cœur; l'amitié par excellence souffre encore moins ce partage que le trône ne souffre deux rois et la souveraineté deux maîtres. Quand le cœur a fait son choix et l'a fait avec connoissance, la subalterne se prévaudroit en vain de la force de son sentiment; quand même le privilégié ne l'atteindroit pas à cet égard, l'amitié ne justifieroit pas moins dans ce cas la conduite de l'amour, qui fait préférer l'amant le plus aimable au plus amoureux. On m'a beaucoup parlé de toi, et ce ne fut pas le moindre plaisir qu'on put me donner. Enfin, pour comble de galanterie (si l'on peut donner ce nom aux procédés de quelques femmes envers une personne du même sexe), on m'apprit qu'il y avoit une seconde permission dont je profiterois à mon choix; mais que dans un mois il y avoit de grandes fêtes pour célébrer la cinquantaine de profession de la supérieure, et que je ne pouvois mieux l'employer que dans la huitaine de récréation qui sera donnée à toutes ces dames; on veut m'y faire coucher, mais je n'en ferai rien. Voilà bien du verbiage dont tu n'avois que faire, mais on ne peut pas philosopher jusqu'au bout, le sérieux s'échappe toujours par quelque petit coin, et la frivolité pointille de tous les côtés. Adieu, ma chère amie. Ah! peux-tu me recommander de t'aimer? L'univers pourroit m'ordonner le contraire sans que je lui obéisse jamais, mais il ne saura toujours que me féliciter de mon bonheur et m'encourager à le mériter; et moi je t'aimerai sans cesse autant par impossibilité de faire autrement que pour te mériter.

PHLIPON.

LETTRE DOUZIEME. (*Inédite.*)

Mai 1772.

Par où commencerai-je? et que puis-je te dire?... Mon cœur est attendri, l'amitié me demande de nouveaux droits. Toute mon âme est émue; dans cette commotion universelle, mon esprit est plus affecté de sensations qu'occupé d'idées nettes. Par quelle singularité de ressemblance fais-tu toujours mon histoire en me traçant la tienne? Ou plutôt pourquoi méritois-je le reproche que me fait cette ouverture de ton cœur, de t'avoir celé ce qui s'étoit passé de semblable dans le mien? Je suis en défaut, jouis de ton triomphe; mon attendrissement et mes larmes, ma joie et mon regret, composent le tribut que je veux t'offrir. Oui, j'ai éprouvé une révolution pareille à celle qui vient de t'agiter, ou du moins à peu près. J'ai fait à Noël ce que tu viens de faire à Pâques, et j'ai pu te le cacher. Voilà mon crime. Tu tiens en ton pouvoir la peine et le pardon. Sans vouloir excuser mon silence, je t'en dirai les causes. La plus réelle est notre éloignement, et ma répugnance à confier au papier de telles impressions; tu as su vaincre la tienne, et me donner par là une bonne leçon. Joins à cela une sorte d'appréhension d'exciter en toi, par la vive peinture de mes doutes, ceux que j'avois peine à étouffer en moi-même. Je craignois de t'exposer aux disgrâces d'un état dont je ressentois toutes les amertumes. Placées au même niveau, dans les mêmes dispositions, avec des penchants semblables, que ne pouvoit pas produire l'exposition naïve de mes idées? L'épreuve fût-elle passée, que t'aurois-je appris alors qui servît à ta confiance dans des principes dont je ne croyois pas que tu commençasses à te départir? C'est ainsi que je raisonnois et que, trompée par une fausse lueur, j'appelois délicatesse ce qui n'est qu'une erreur dont ton exemple me guérit aujourd'hui. Je devois mieux présumer de toi, chercher dans tes conseils un soutien à ma foiblesse, sans craindre de t'en faire participante : nos efforts, devenus communs, eussent été utiles à toutes deux. Je ne l'ai

point fait; mes motifs semblent avoir quelque chose d'injurieux pour toi, je l'avoue, et c'est par la sincérité que je veux mériter ton indulgence. Au reste, ces motifs ne m'auroient pas retenue, et j'eusse été dans le cas de te communiquer mes sentiments sans le secours d'une plume qui me paroissoit un fort gênant interprète pour l'expression des idées de cette nature. Connois au moins à quel point de comparaison je place la confiance amicale, puisque si je parois lui avoir soustrait quelque chose en cette occasion, c'est que rien n'a été communiqué que d'une manière fort générale, même à celui qui est dépositaire de ma conscience; le principal s'est uniquement passé entre celui qui voit tout et moi seule. Voilà peut-être qui pourra te surprendre; mais il faut ajouter que ma révolution n'a été ni si étendue ni d'une si longue durée que la tienne. Je n'ai pas été au delà du doute, et mon doute n'a pas été plus loin que la révélation. L'existence d'un Dieu m'a toujours si intimement pénétrée par des raisons philosophiques, que l'autorité d'un monde entier n'auroit pu m'ébranler. Je n'ignore pas cependant ce qu'on peut dire contre elle. L'esprit humain est capable de jeter des nuages sur les vérités les plus lumineuses, je le sais, et j'ai vu ce qu'on peut écrire de plus fort contre celle d'un premier être; mais l'athéisme ne me paroît pas moins le comble de l'absurdité que la source de maux sans nombre. Avec un peu de connoissance et du raisonnement, il n'est pas possible de rester athée de bonne foi : on voit si clairement dans l'ordre des êtres l'évidence d'une intelligence dont la volonté nécessite les choses et dont la puissance les fait agir, qu'il est impossible d'en nier l'existence à moins que d'y avoir intérêt ou d'être ignorant. Si le développement de mes idées à ce sujet te fait plaisir, je te le donnerai la première fois; en attendant, je dirai toujours avec le chancelier Bacon qu'il est très-certain et prouvé par l'expérience qu'une teinture légère de philosophie peut conduire à l'athéisme, mais qu'une étude plus profonde et plus réfléchie ramène à la religion. Mais pour revenir à ce que j'ai éprouvé, cette première vérité soutint donc mon cœur, par conséquent celle de l'immortalité de l'âme ne m'abandonna pas non plus : car elles ont

entre elles une liaison nécessaire, et s'il est un Dieu juste, la vie présente ne peut absorber notre être. Ma situation n'étoit donc pas si accablante que la tienne; je ne sais si elle n'étoit pas en quelque sorte plus dangereuse. La tristesse qui résultoit nécessairement de tes nouveaux principes ne devoit pas t'y laisser longtemps sans trouble, elle te portoit d'une manière naturelle et insensible à chercher un état plus convenable à ton goût pour la vertu; au lieu que les motifs de consolation qui me restoient pouvoient me faire persévérer plus de temps dans mes idées, si j'eusse comme toi franchi le dernier pas en allant jusqu'à la persuasion. Mais je ne sus quitter le doute, cet état violent ne pouvoit s'allier avec mon caractère, la crise étoit trop vive pour mon tempérament. Les raisons qui combattoient la révélation avoient à mes yeux une valeur que jusque-là je n'avois point aperçue. Charmée de cette évidence géométrique qui subjugue la volonté et entraîne notre assentiment, je voulois la trouver dans ce qui m'étoit proposé comme la règle de mes mœurs et le fondement de mes espérances : plus l'objet étoit intéressant, plus je me croyois autorisée dans mes prétentions et mes recherches. Combattue, déchirée par des oppositions continuelles qui se faisoient au dedans de moi, je disois dans la vivacité de mes désirs, à cet être que l'univers m'annonce et que ma raison me prouve : O mon Dieu! je te reconnois, je t'adore, je sens la nécessité de t'aimer : tu as gravé dans mon cœur une loi que je veux suivre; est-ce la seule que tu m'aies donnée? en est-il une autre? Fais-moi-la connoître! — Noël approchoit. Le moyen de m'éclairer me parut favorable; je me préparai de mon mieux (et je crois ne l'avoir jamais mieux été), je reçus la communion, et j'en rapportai les consolations que tu me peins et qui me retracent d'une manière touchante les mêmes faveurs qui nous ont été dispensées. Ah! chère amie! peut-il y avoir de nouveaux liens pour resserrer l'union de nos cœurs? Nées avec les mêmes inclinations, attachées par le plus saint des nœuds, par la divine amitié, nous éprouvons encore les mêmes révolutions et nous recevons les mêmes bienfaits, avec une compensation qui décèle l'amour d'un père répandant avec égalité les témoignages de sa tendresse

entre deux enfants chéris. C'est, je crois, le plus grand bien qui puisse arriver qu'une épreuve de cette espèce; mais j'ai trop appris à me défier de ma conviction intérieure pour croire que celle qui m'anime actuellement et me tranquillise puisse n'être jamais attaquée, même ébranlée. Aussi je mettrai tous mes soins à ne pas mériter une issue moins heureuse à mes troubles; persuadée que tant que je conserverai cette droiture d'âme, cette simplicité qui cherche le vrai sans aucune vue particulière, ma foiblesse sera soutenue et préservée de ce qui pourroit m'être nuisible. Nous sommes environnées de tant de dangers, les occasions sont si fréquentes, nous sommes si foibles, un pâle flambeau nous éblouit si promptement, que nous ne pouvons espérer les mêmes secours qui nous ont sauvées du péril qu'autant que nous ne les chercherons pas volontairement. L'esprit humain est par ses bornes bien prompt à s'égarer, et un secret orgueil l'enhardit encore dans ses démarches et multiplie ses écarts. Avouons-le, l'amour de la vérité étoit, il est vrai, notre premier mobile. Frappées de certaines objections, de quelques obstacles, l'ensemble nous a paru trompeur, nous avons craint d'être dans l'erreur (du moins je me suis bornée dans cette crainte, et tu as été jusqu'à le croire). Nous avons voulu nous soustraire au joug; mais certain amour-propre qu'on voudroit étouffer dit intérieurement qu'il est beau de rejeter ce qu'il appelle les préjugés de l'enfance. Il félicite de cette force par laquelle on s'élève au-dessus des barrières qui captivaient nos idées. On voudroit le faire taire, on lui impose silence; on rougiroit de se décider par ses instigations; mais il n'est pas moins vrai qu'il sert beaucoup à affermir nos pas dans le chemin de la révolte. Il faut un grand fonds de sincérité et de bonne foi pour empêcher les suites de cet orgueil secret qui nous tyrannise malgré nous, qui sait prendre toutes sortes de formes et s'accommoder à nos goûts. Enfin une main bienfaisante nous a ramenées dans le sentier de la paix. Que n'a-t-elle pas droit d'attendre de notre reconnoissance et de notre fidélité! Après de telles expériences, où seroient nos excuses si nous venions à faillir? Il est, ce me semble, chez les hommes un principe aussi universel que la lumière naturelle,

c'est le désir du bonheur : pourquoi ne seroit-il pas consulté? L'expérience que nous avons faite par notre soumission à la religion de ce qu'elle peut pour notre bonheur est un motif déterminant pour notre choix, quand encore, indépendamment de cette épreuve, la raison l'autorise. Et c'est ce que je trouve dans le cas présent. Assurément s'il est des raisons pour douter, il en est encore davantage pour croire; la religion est uniquement fondée sur des faits; si donc ils ont des témoignages d'égale valeur à ceux sur la foi desquels nous admettons la vérité de l'histoire, pourquoi n'obtiendraient-ils pas la même confiance? Les Grecs, les Romains ont existé : personne n'en doute; sur quelle foi? Sur les témoignages de l'histoire et des monuments. Les actions d'Auguste, de César, des consuls leurs prédécesseurs, et des héros plus anciens encore, passent pour certaines. Il est également sûr qu'il y eut des Juifs gouvernés par leurs lois particulières, qu'il l'est que ces mêmes Juifs ont été détruits par Titus. Le bon sens veut qu'à des faits de même nature, appuyés des mêmes preuves, on donne une créance égale. Quand on considère attentivement la chaîne des événements à laquelle tient la religion, on lui trouve des caractères d'ancienneté et de vérité auxquels on ne peut se soustraire; si elle y joint ceux de sainteté, sur quel motif refuserons-nous de nous y soumettre? La raison conduit à la foi par la suite des faits et le témoignage de la société; s'il étoit possible que la religion fût une erreur, Dieu me la pardonneroit, car elle est soutenue de ce qui peut gagner l'esprit, et elle ne sauroit produire que la vertu. Si sa doctrine m'humilie, sa morale me console, elle est faite pour l'humanité : pure et sublime, elle est cependant proportionnée à nos besoins et ne peut faire que des heureux. Par cette qualité seule, je lui dois mon suffrage. Dieu puissant et juste! tu n'as point empreint l'erreur des caractères augustes de ta sagesse, et tu ne peux avoir attaché mon bonheur à une illusion trompeuse! — Tout ce qui m'est resté de ces diverses impressions dans le temps de mon agitation est un grand fonds d'indulgence pour les incrédules. Je sais que chez la plupart l'orgueil de l'esprit ou la corruption du cœur est la source de l'incrédulité; mais je crois qu'il peut y en avoir de

bonne foi. Préoccupés de l'autorité de quelques grands génies qui n'ont pu supporter le joug, appuyés de leurs objections éblouissantes, prévenus de leurs lumières, secondés par la disposition naturelle à se révolter contre les lois qui captivent l'esprit, il en est ainsi beaucoup qui sont incrédules sur la foi d'autrui. Ceux de cette espèce me paroissent mériter de la compassion et de l'indulgence, et je suis persuadée qu'ils ne sauroient l'être toujours s'ils conservent leur bonne foi.

LETTRE TREIZIÈME. (*Inédite.*)

Du vendredi 5 juin 1772, à Paris.

Ah! pour le coup, je t'y prends! Tu te contredis le plus joliment du monde. Tu me trouves bien de l'amour-propre à t'avoir donné pour un de mes défauts ce qui n'en est pas un à tes yeux; à m'en croire, dis-tu, je n'en aurois aucun, puisque je donne ce nom à une chose si foible. Mais il se trouve que j'ai beaucoup mieux réussi que tu ne veux en convenir à te faire connoître mes vrais défauts, car en agissant comme j'ai fait je t'ai montré l'amour-propre qui chez moi en est la principale source. J'ai eu envie mille fois de te donner un portrait de ton amie où les différents traits rassemblés marquassent avec une égale fidélité les ombres et les jours; la crainte des illusions de ce méchant amour-propre m'a toujours empêchée de réaliser complétement un projet qui t'auroit satisfaite et qui étoit digne de mon amitié : je cherchai à me faire connoître en développant au vrai mes sentiments sur les objets divers que les circonstances nous offroient. Je sens bien que ces morceaux épars ne valent pas un ensemble où tout seroit réuni; mais tu vois la difficulté. Quel moyen choisir? Mon plus grand plaisir seroit pourtant de te montrer toute mon âme. Voyons, prenons un milieu. Il n'est guère possible de se bien peindre soi-même; mais au moins peut-on tracer les traits les plus forts. Tu sais déjà quels sont mes principes : c'est une grande avance dans l'entreprise de pénétrer l'intérieur. Ajoutons à cette connoissance celle de la passion dominante; c'est encore, dit-on, le

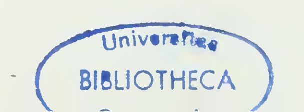
meilleur moyen de s'instruire du caractère. Tous les hommes reçoivent de la nature, dès l'instant de leur naissance, une inclination principale qui les détermine précisément vers un tel objet; la Providence se sert de cette disposition pour les conduire à la destination que leur donne sa divine sagesse. En général, l'amour de la gloire, celui des plaisirs, celui des richesses, l'ambition des honneurs ou l'amour du repos, voilà les penchants qui, plus ou moins modifiés, constituent le caractère particulier de chaque individu.

Je sens le besoin d'être heureuse avec une vivacité plus qu'ordinaire. Mon âme, singulièrement avide du bonheur, n'est point portée par inclination à le chercher (quand même ma situation me le permettrait) dans ce rien séduisant qu'on nomme renommée, dans la possession des biens qui donne du souci, dans la jouissance de ces plaisirs (passion ordinaire des femmes) que la réflexion détruit et que les remords flétrissent, encore moins dans un fantôme de grandeur, mais bien dans la tranquillité, le repos, la paix d'un cœur qui fuit le tumulte et qui hait tout ce qui le dérobe à lui-même. Tel est le but vers lequel je dirigeai mes pas aussitôt qu'un peu d'âge eut habitué mes regards à se fixer; j'y tendis par plusieurs et différentes voies, jusqu'à ce que la religion fût parvenue à me persuader que je ne pouvois y arriver sincèrement que par la pratique des vertus chrétiennes, et que la philosophie seule étoit incapable, ainsi que la raison, de m'y mener sans m'égarer.

Si je ne me trompe dans l'étude que j'ai faite de toi-même, ce même penchant nous domine toutes deux, et c'est cette unité de caractère qui contribue le plus à notre liaison intime, sans exclure cependant les petites différences dont un passage de ta lettre me fit remarquer une, en excitant mon admiration pour cet ordre et cet équilibre que le Créateur sait mettre dans tous ses ouvrages. Tu ne peux, dis-tu, refuser ton affection à quiconque te donne la sienne : c'est un aimant qui t'attire infailliblement; mais aussi tu es difficile à persuader sur cet article. Et moi, c'est tout le contraire : on n'auroit pas beaucoup de peine à me faire croire que je suis aimée; mais celui qui en viendroit à bout ne seroit pas plus avancé pour obtenir de moi le même

retour, si je ne lui trouvois pas des qualités qui flattassent mon inclination et captivassent mon cœur. M'aimer n'est pas un titre suffisant à mes yeux pour être payé en même monnoie; je serois bien plutôt capable de donner mon affection à quelqu'un qui me paroîtroit la mériter, lors même que je serois assurée de ne pas avoir la sienne; mais en pareil cas j'aurois trop d'orgueil pour le faire connoître. Au reste, je n'entends toujours parler que d'un sentiment fondé sur l'estime; je me sens susceptible d'une amitié vive et délicate, mais mon cœur, tout sensible qu'il soit, n'est nullement propre par naturel à l'amour; l'agitation qui résulte nécessairement de cette passion contrarie trop violemment mon penchant invincible pour le repos. Je renverrois par delà les ponts un sentiment qui troubleroit ma douce indolence. Je conviens cependant que ta façon d'aimer est préférable à la mienne dans bien des circonstances, et même dans une bien sérieuse, par exemple, en fait de piété. Nous sommes à portée de connoître beaucoup mieux les bienfaits et l'amour de Dieu pour nous que ses perfections. Ainsi, il semble que l'impression qui résulte de la première considération doit être plus efficace que celle qui sera produite par la seconde. Eh bien, je n'éprouve pas cela. Je suis sensible à la reconnoissance; mais la pensée de ce que Dieu mérite me touche davantage que ce qu'il fait pour moi.

Mais je n'avance pas trop vite dans la besogne que je m'étois proposée. Continuons. Tu connois ma passion dominante et ma façon d'aimer, allons chercher les défauts. Veux-tu que je te fasse un humiliant et sincère aveu qui me coûteroit infiniment pour tout autre que ma chère et délicieuse amie? Entre un grand nombre de défauts que je suis persuadée avoir, j'ai celui de ne pas bien connoître les autres. Tu ne saurois t'imaginer combien cette ignorance me confond et m'étonne; je n'en suis foiblement consolée que par la connoissance que j'ai de mon amour-propre, dont j'ai une copieuse dose, et que je crois en être la première source, ainsi que le voile qui me les dérobe : aussi tous mes efforts se réuniront toujours contre cet ennemi capital. Hélas! il est bien difficile à dompter; il agit comme ce principe de chaleur et de vie qui du cœur, où il ré-



side, s'étend et se communique à tout le corps sans que l'on s'en aperçoive. Sa grandeur me choque, et il est assez délicat pour rougir lui-même de son élévation avec la raison qui se plaint et soupire de son empire, qu'elle lui dispute et craint en même temps de lui ravir. Je lui reproche sa foiblesse, je l'encourage; il me semble que quelquefois je trouve en moi une troisième puissance qui s'irrite des obstacles des deux autres, et dont la force s'accroît par les petites défaites; elle impose silence à la raison, combat l'amour-propre, non de front, mais avec une habile adresse, et cherche moins à l'anéantir qu'à se servir de lui pour de meilleures choses. Voilà l'image de ce qui se passe dans mon cœur, à qui je tiens aussi quelquefois de petits dialogues comme toi. Je crois que c'est la meilleure façon que celle de le traiter avec douceur : on gagne toujours beaucoup plus à agir par cette voie qu'on ne ferait en le matant; il faut le restaurer et non le détruire, l'encourager et non l'abattre.

Je t'avoue que mon goût particulier pour la tranquillité me donne de l'éloignement pour le mariage, sans pourtant me faire décider de mon sort, parce que j'ignore les desseins de la Providence. Une autre chose encore qui me fait appréhender ce lien indivisible, c'est que je ne puis soutenir l'idée d'être unie à un homme dont les sentiments choqueroient ma délicatesse, et d'être obligée par le devoir d'aimer un sujet qui m'en paroitroit indigne, et c'est une chose bien plus difficile qu'on ne se l'imagine que de bien connoître celui que l'on prend pour époux; souvent on lui donne sa main, on lui promet son cœur à la face des autels, et l'on ignore encore s'il mérite l'un et l'autre. Sans un peu de confiance en Dieu, une fille qui réfléchit ne voudroit jamais entendre parler mariage : c'est une terrible affaire.

Quels délicieux instants passés avec toi! Que je trouve de charmes à t'épancher mon cœur! Tu vois que je suis bien assurée du plaisir que te donnent mes lettres, puisque je ne balance pas un moment à t'en écrire lorsque le temps me le permet; j'en juge par celui que les tiennes me procurent : trouves-tu cette balance de bon aloi? Je ne veux pas penser qu'elle te favorise, et je m'en tiens à l'égalité : cela est bien raisonnable.

Je ne t'enverrai cette causerie qu'après avoir reçu l'accomplissement de ta promesse. Adieu pour aujourd'hui, mon cher cœur.

LETTRE QUATORZIEME.

Du jeudi 11 juin 1772.

Oui, vraiment, ta lettre se ressent du moment où elle a été écrite; elle a la fraîcheur de l'aurore et l'éclat des premiers rayons du soleil : comme l'une, elle calme mes esprits agités par l'embarras où je suis; comme l'autre, elle fait germer dans mon cœur, par ses douces influences, les principes du sentiment. Tu aurois ri de me voir hier, dans tout notre tracas, retirée dans ma chambre, assise sur mon lit, faute d'autre siége, lire à la dérobée tes aimables lettres pour me délasser et me récréer. Nous sommes tout sens dessus dessous; je ne sais où me mettre, je ne sais même comment je t'écris. Je suis plantée tout de travers sur une chaise embarrassée de paquets; voilà un menuisier qui m'étourdit à force de cogner. Il n'est pas possible de travailler, à moins que ce ne soit à un ouvrage dont la malpropreté soit l'agrément. Je prends un livre quand on n'a pas besoin de moi, je me mets dans un coin : je n'ai pas lu deux pages qu'on me renvoie dans un autre endroit, où je ne reste pas plus longtemps. Je me remue beaucoup, je range, j'avale des grains de poussière à foison, mais il me semble que ce sont autant de grains de gaieté : aussi ton souhait est-il efficace. Je n'ai d'autre mal qu'une grande lassitude.

J'ai été au couvent, à la dernière fête, pour la première fois de l'année. Mes yeux rougirent quand je revis les endroits où je t'ai connue; on me parla de toi, et je me crus quelque chose de considérable en pouvant donner de tes nouvelles. Il y a bien du changement dans les places de celles de ces dames que nous connoissons le plus. Madame Saint-Jean est portière; les autres maîtresses de la classe n'y sont plus. La bonne Agathe est à la roberie, pour y rétablir par le calme sa santé délabrée.

Elles ont à présent dix novices et quelques postulantes ; il y a aussi présentement pour pensionnaires en chambre beaucoup de demoiselles qui jadis l'avoient été à la classe, entre autres mesdemoiselles Senuges, dont tu connois la cadette, avec laquelle tu as été liée, si je ne me trompe : elles n'ont plus ni père ni mère, et leur tuteur les a placées au couvent jusqu'à l'époque d'un établissement.

En vérité, bonne amie, je cherche maintenant mes idées, je suis tout en l'air, mon esprit trotte comme un cheval sans rênes ; c'est mon cœur seul qui fait aller ma plume, que mes yeux abandonnent souvent. Il faut trouver un grand attrait à t'écrire pour le faire dans cet instant ; mais je ne prétends pas que tu m'en aies obligation : tu mérites bien que l'on fasse pour toi quelque chose d'ardu. Tu as bien raison, nous sommes Oreste et Pylade en femmes ; mais s'il se trouvoit une circonstance semblable à celle qui fit éclater leur amitié généreuse, qui est-ce qui seroit Iphigénie ? Une imagination plus agréable que la mienne pourroit faire là-dessus une charmante allégorie ; je ne suis nullement en train. Voltaire fait bien de badiner les hommes en général sur le peu de sincérité de leur amitié ; il est bien rare de trouver des cœurs qui la connoissent et lui rendent un fidèle et digne hommage. Pourquoi cela ? c'est que, selon moi, la plupart des âmes ordinaires sont trop intéressées, et qu'en outre le meilleur cœur du monde n'est jamais délicat quand l'esprit est absolument borné.

Le genre de lecture qui t'occupe, ma chère bonne amie, est bien intéressant : il n'est rien de si agréable, et en même temps de si instructif, que de parcourir les grands événements qui servent de fondement à notre religion, et qui précédèrent son établissement tel qu'il existe aujourd'hui. Je dis tel qu'il existe aujourd'hui, parce que, à le bien prendre, cet établissement fut formé avec le monde ; la chaîne en est suivie sans interruption d'âge en âge. Quand je veux me jeter dans la sainteté, je prends M. Bossuet : c'est un homme *divin !* il est grand et majestueux comme ce qu'il traite, ses pensées sont nobles et magnifiques, ses expressions simples et pleines d'énergie : c'est un style mâle, nerveux, concis, qui

frappe l'esprit, l'étonne, l'occupe et l'instruit. Mon ami Pope m'amuse toujours, sa gravité m'enchante : j'aime un livre qui ne m'oblige pas à rêver en le lisant pour m'amuser. Cependant, il sait quitter quelquefois le sérieux : je ne m'attendois pas à trouver dans un Anglois tant de légèreté et de brillant qu'il s'en découvre dans quelques-uns de ses ouvrages, où il joint les grâces vives d'un charmant badinage à une élégance qui rivalise avec celle d'un François aimable, spirituel et poli. — Je suis aussi de ton goût pour les tragédies, je les préfère au plus excellent comique; mais je ne me prête à ces lectures qu'avec réserve : si mon extrême sensibilité me fait éprouver le plaisir qu'elles peuvent donner, mon imagination, qui saisit trop vivement les choses, m'engage à éviter les objets factices qui l'ébranleroient trop fortement.

Ta réflexion sur le désavantage des femmes dans la société, lorsque la conversation est sérieuse, est bien bonne. Qu'elles parlent bien ou mal, elles n'en sont pas mieux regardées; si c'est bien, toutes les autres femmes, qui n'en sauroient faire autant, lui tomberont sur le corps avec les hommes réduits à la même impuissance : ce n'est pas là le fait d'une femme, dit-on, ce n'est qu'une envie de se distinguer qui mérite la censure! — Si c'est mal, ce sera encore pis. Quelle figure faut-il donc faire dans le monde, quand on n'est pas propre à la bagatelle? Oh! que je serois à plaindre si j'étois forcée de fréquenter de nombreuses sociétés! Que ne sommes-nous ensemble! nous ferions un beau traité sur le dégoût du monde, la vanité de ses plaisirs, la fausseté de ses joies, la réalité de ses peines, l'injustice de ses caprices, la gêne ridicule et absorbante de ses lois.

Mais il faut couper court à ces réflexions, qui me mèneroient trop loin; elles sont venues trop tard : je les reprendrai une autre fois, si l'occasion ne m'offre rien de meilleur. Adieu, cher objet de ma tendresse, ma véritable et tendre amie.

PHILIPON.

LETTRE QUINZIÈME. (*Inédite.*)

Du dimanche 21 juin 1772. Dans mon petit réduit sur le bord de la Seine, à Paris.

Je le vois bien, tu veux me faire repentir d'avoir avancé (avec simplicité ou malice, comme tu voudras) que tu avois besoin d'être excitée; tu réussis mal, l'effet qui en résulte me ravit de joie. Cependant je ne veux pas me devoir ces tendres soins, je les veux tenir de ton amitié seulement. Au surplus, je ne l'ai dit que sous la dictée de ce sentiment, tu l'as bien pris. et je m'y attendois; je ne vois rien là dedans qui puisse exciter mes regrets : si je ressens quelque peine, c'est celle de ne pouvoir jamais te procurer autant de plaisir que tu m'en donnes. Tu me remercies de mes lettres, ne tiens donc plus ce langage : ne vois-tu pas bien que je trouve plus de satisfaction, ou au moins autant à les écrire, que toi à les recevoir? Si tu te trouves obligée, le plaisir t'a acquittée.

Point de plaisir sans peine : c'est une vérité à laquelle nous sommes ramenées par presque toutes les circonstances de la vie. Je reçus moi-même hier, des propres mains du facteur, ta lettre aimable qui me combla de joie; il m'en remit une autre en même temps, qui apprenoit à ma mère la mort d'une de ses proches parentes, que vient d'enlever en quatre jours une maladie épidémique. Dans ces instants, le sang parle, la nature prend ses droits; quoique je la visse peu, parce qu'elle n'habitait pas Paris, je suis touchée de cet événement pour la peine qu'il cause à maman. — Tu parois, ma bonne amie, me faire entendre que bientôt tu m'annonceras un voyage à Paris. Quelle autre *bonne* nouvelle pourrois-tu m'apprendre? il est vrai que tout ce qui est avantageux à toi ou à tes proches m'intéresse assez pour que je regardasse comme telle celle que tu m'en donnerois, mais celle-ci est *la bonne* par excellence. Viens, ma chère amie, viens, la joie de mon cœur, les délices de ma vie! Puissent mes vœux hâter l'instant heureux du départ! Je ne puis te celer combien mes désirs sont émus par la lueur

de ce charmant espoir. Mais je suis raisonnable tant que je puis, je me modère, j'espère doucement, je tempère ma vivacité par une crainte assez bien fondée pour l'adoucir et trop peu pour la détruire.

J'ai donc réussi sans le savoir à te donner de nouvelles connoissances de moi-même ; je ne m'y attendois pas, je croyois ne faire que rassembler des traits détachés qui t'étoient déjà connus. Je suis bien aise d'avoir été trompée de cette façon ; et cela m'engage à continuer l'exposition de ce que j'aperçois. Il n'est rien de plus utile qu'une pareille recherche ; on peut quelquefois trop étudier les hommes, il est bon de fermer les yeux, si ce n'est par ignorance, au moins volontairement, sur les défauts qu'ils montrent toujours assez tôt pour diminuer malgré soi l'estime qu'on en vouloit concevoir : mais on ne se connoît jamais trop soi-même, et cette étude est la plus digne de nous occuper : continuons donc nos observations. L'amour-propre et la raison sont chez tous les hommes les deux principes de leurs actions (je fais abstraction de tous les changements que peuvent apporter les principes de religion) : toute passion est un déréglement de la volonté qui se porte impétueusement vers ce qui lui paroît un bien ; l'amour-propre est donc la seule passion, laquelle prend différents noms suivant la nature des objets qu'elle se propose pour fin. Mais il en est où les traits de l'amour-propre sont si distinctifs et si marqués qu'on l'y reconnoît au premier coup d'œil, parce que aussi il n'y a point de cause étrangère qui cache la véritable : tels sont, ce me semble, l'orgueil, la vanité et l'ambition. A leur aspect, qui pourroit méconnoître leur principe ? L'ambition ne me possède nullement, mon amour pour le repos m'affranchit de sa tyrannie : une solitude où je vis tranquille me plaît infiniment plus qu'un seul instant de séjour dans le tourbillon du monde, des honneurs, de la contrainte. L'amour-propre ne produit pas non plus en moi ce qu'on appelle vanité : j'ai trop d'orgueil pour être vaine. Prétendre en imposer aux écus par une mise brillante, vouloir plaire aux autres par ce que l'on appelle l'agréable, ce sont des choses qui me paroissent indignes de moi. Je ne comprends pas com-

ment l'on peut s'émouvoir pour toutes ces petitesses dans les désirs, les actions, les jalousies, etc. Je suis aussi peu blessée du mépris que peu touchée de ces bagatelles; celles-ci ne méritent pas le moindre regard, celui-là est un ennemi impuissant à qui il est beau de pardonner. Mais cette âme hautaine, qui s'élève au-dessus du mépris auquel elle se croit inaccessible, n'a pas la même insensibilité pour les louanges d'un certain genre et de certaines personnes, dont elle est très-sensiblement flattée. Par une suite du peu de cas que je fais des choses vaines, les éloges qui en résultent me sont indifférents : dire que je suis aimable, cela me toucheroit peu; me trouver estimable, c'est ce qui me plaît. Me trouver de l'esprit, j'en suis peu flattée; me croire du bon sens, j'en suis contente. Recevoir un frivole encens de louanges fondées uniquement sur des qualités extérieures ou des talents, ce seroit sans plaisir, comme un hommage peu estimable : il me faut des respects. Je mépriserois également l'approbation d'un sot, d'un fat, ou d'un homme sans principes. Mais il n'en est pas de même de celle des gens que je considère : elle me plaît, et c'est une de mes idoles chéries. Il est des actions que vulgairement on regarde comme petites parce qu'elles sont le partage des personnes d'un état médiocre; je m'en occupe sans répugnance quand il le faut, parce que mon orgueil me fait trouver de la satisfaction à prétendre illustrer ce que je fais par mes sentiments, et non à en recevoir un éclat personnel.

LETTRE SEIZIÈME. (*Inédite.*)

Du 13 juillet 1772, à Paris.

Bonjour, ma chère amie, mon cher cœur; nous voilà donc enfin arrivées, à force de pousser le temps avec l'épaule, à ce mois de juillet, dont l'impatiente attente m'a fait trouver la fin du dernier d'une longueur insupportable; me voilà même presque à la moitié, et je n'en suis pas plus avancée. Je désire ta bonne nouvelle; chaque jour que mes yeux voient éclore

renouvelle en mon âme le doux espoir de ta réception ; quand viendra cet heureux instant? Tu me fais bien languir ; ne vois-tu pas ce cœur inquiet, palpitant, agité par le désir de la recevoir, qui dévore, pour ainsi dire, les moments, pour arriver à celui où tu dois apaiser son ardeur? ou peut-être l'augmenter! mais tu n'es pas mieux instruite que moi, tu attends une décision, car si tu le savois, pourrois-tu tarder à m'en faire part? tu connois trop bien ton amie pour la faire languir volontairement.

Cette parente dont je te parlois la dernière fois, est mariée de mardi, nous fûmes à la cérémonie, qui se fit avec l'attirail, l'agréable, le fatigant, l'ennuyant, qui sont d'usage en pareil cas ; nous nous trouvâmes au repas et à la danse, ainsi que le lendemain, où je revins me coucher le matin avec le regret si juste d'être obligée de dormir à l'instant qu'un soleil sans nuage, venant déchirer le voile de la nuit, alloit ouvrir le plus beau jour. Ce qui me plut dans cette affaire, c'est que l'assemblée n'étoit pas nombreuse et que nous étions tous parents. Je dansai avec plaisir en famille, parce que cela arrive rarement ; car je n'aimerois pas à changer ainsi l'ordre du temps, et à me lasser les jambes pour plusieurs jours ; le plaisir n'équivaudroit pas à la peine.

Le dîner m'appelle, adieu, chère amie, jusqu'au premier moment.

Du mardi 14 dudit.

Te dirai-je avec quelle joie je reviens auprès de toi mettre mon cœur à l'aise? Ah! si jamais un nouveau génie venoit m'animer, et que j'allasse invoquer les Muses, ce ne seroit que pour célébrer les charmes de l'amitié : c'est dommage que mon cœur ne soit pas secondé, et que je n'aie pas reçu du ciel l'influence secrète, je voudrois apprendre à tous les mortels à lui offrir leur cœur.

J'ai repris depuis quelques jours mon train de vie ordinaire, dont j'avois été bien détournée par les divertissements de ce mariage ; je suis charmée d'en être quitte, cela dérange singulièrement quand on est habitué, comme je le suis, à la tran-

quillité, et qu'on la chérit comme je le fais : on est comme emportée tout à coup par un tourbillon qui vous dérobe à vous-même et à vos réflexions.

Je suis rentrée dans l'une et dans les autres depuis cette dissipation, et je suis bien aise de n'avoir que cette compagnie après celle que j'ai quittée. Je souhaiterois présentement, pour me remettre entièrement, un peu de séjour à la campagne, si je n'espérois ton voyage à Paris, qui tout au contraire me le fait craindre. Instruis-moi sur cet objet. Si j'avois à choisir d'aller à la campagne, que j'aime infiniment, ou de rester ici pour t'y recevoir, je ne balancerois pas un instant, tu sais bien à quel parti je me déterminerois. Je désire me trouver dans ce cas-là; ah! que les jours nous paroîtront heureux! En tel endroit que nous nous trouvassions ensemble, nous pourrions dire :

Dans ce délicieux séjour
Nous goûtons un sort heureux,
Sans trouble et sans envieux,
Loin de la guerre et de l'amour.

Admire la folie de ma plume qui est de rimer aujourd'hui; c'est un vertige qui la prend, sans m'en avoir demandé la permission. Voilà bien du bavardage, tu n'auras de moi rien qui vaille pour cette fois-ci, je ne suis plus en train de t'écrire depuis que j'espère te parler; mais j'attends bien impatiemment l'assurance de ce bonheur. Je voulois absolument l'autre jour que le facteur me donnât une de tes lettres qu'il n'avoit pas apparemment, comme je me l'étois imaginé; il en apportoit une de quelque cent lieues d'ici. Enfin je deviendrai folle si tu gardes encore ton silence un peu longtemps, ce m'est un tourment que je ne puis supporter. Adieu, ma chère Sophie, mon second moi-même, ma véritable amie.

LETTRE DIX-SEPTIÈME. (*Inédite.*)

1772.

Tu ne m'écris pas, mais je te le pardonne; je sens bien que nos situations sont trop différentes pour que les mêmes plaisirs leur conviennent également. Plus occupée, plus dissipée, tu ne saurois éprouver les mêmes besoins. Semblable au jeune oiseau qui, dans l'aimable saison des zéphyrs, chante et folâtre à l'ombre d'un feuillage, tu vois le printemps de tes jours s'écouler dans la jouissance des plaisirs qui lui sont propres; mais moi, pour qui les glaces de l'âge sont devenues prématurées par un orage imprévu, il me faut une joie plus tranquille. Ce n'est qu'avec quelque effort que tu donnes à l'amitié des instants dérobés aux jeux, aux ris, je dirois presque à l'amour, au lieu que les faveurs qui me sont offertes par cette amitié sont vraiment proportionnées à mon état. Je sais estimer mes avantages et en jouir sans désirer ni mépriser les tiens. Des roses peuvent former ta couronne : des pavots et des pensées composent la mienne. J'ai passé dans mon lit non-seulement les nuits, mais aussi la plus grande partie des jours de cette semaine; j'employois les heures de ces intervalles tantôt à recevoir les bienfaits du sommeil pour réparer mes forces abattues, tantôt à fixer les vues de mon esprit sur des objets dignes de l'occuper, et à reposer mon cœur sur la résignation et l'espérance. Je me levois l'après-midi, faisois un peu de lecture et recevois le soir les visites de ceux qui s'intéressoient à ma santé. Je ne sortirai cependant pas de sitôt.

Ma chère bonne amie, je suis d'une inquiétude extrême; mon médecin, dont la visite m'a fait interrompre ma lettre, vient de m'apprendre qu'il y a eu un incendie considérable à Amiens. L'hôtel de ville, dit-on, est brûlé, ainsi que la salle de spectacle; je te sais voisine de l'un et de l'autre, juge de mes craintes. Au nom de l'amitié qui nous unit, donne-moi de tes nouvelles, apprends-moi tous les détails de ce triste accident.

Ne crois pas cependant que dans les transes qui m'agitent j'attende un courrier toujours trop lent pour répondre à l'ardeur avec laquelle je désire de tes nouvelles; je vais envoyer chez ton frère. Mais, quoi que je puisse apprendre, écris-moi, ma bonne amie, si tu le peux encore. Soulage ton cœur dans celui de ton amie. Je ne sais ni ce que je dis, ni où je suis; je ne sens que la crainte qui concentre et resserre dans mon intérieur jusqu'aux expressions et aux signes qui pourroient la marquer.

Adieu, je ne saurois t'en dire davantage dans le trouble où je suis.

ANNÉE 1773.

LETTRE PREMIÈRE. (*Inédite.*)

2 janvier 1773.

Tranquillise-toi absolument sur mon sujet, cela va bien; je pourrois prendre pour devise celle que j'ai vue l'autre jour sur l'empreinte d'un cachet : Je me porte bien et je t'aime.

Je pense que cette lettre te trouvera instruite du désastre affreux dont les esprits sont occupés dans cette ville; je ne puis cependant m'empêcher d'en parler, il est fait pour inspirer l'effroi et la pitié aux âmes les moins sensibles. La nuit du 29 au 30 décembre, le feu prit à l'Hôtel-Dieu, dans l'endroit où l'on étoit occupé à fondre le suif, sur les dix heures du soir. La violente inflammation d'une matière si combustible se communiqua promptement dans une salle, triste asile de quatre ou cinq cents femmes malades, et y fit de rapides progrès. L'alarme se répand dans la maison, chacun s'empresse d'apporter des secours, en refusant opiniâtrément celui que les voisins du dehors, effrayés par la vue des flammes, vouloient leur donner : il fallut un ordre de police pour faire ouvrir les portes, ce qui n'arriva qu'à deux heures du matin; les gardes françaises, les pompiers arrivèrent aussitôt, mais le feu s'étoit beaucoup augmenté pendant ce temps. On sauva des malades autant qu'il fut possible, on les plaça dans les églises prochaines, particulièrement à Notre-Dame, où ils restèrent le jour et la nuit suivante, servis par les religieux mendiants, jusqu'à ce qu'on eût préparé des logements à l'archevêché pour les recevoir, de même que chez plusieurs curés des environs. Il en périt un grand nombre; plusieurs se sauvèrent nus, en chemise, ainsi que quelques religieuses, chez leurs connoissances. Le froid qu'il faisoit ralentissoit l'efficacité des secours, l'eau gelant

dans les pompes, et animoit l'activité des flammes. Trois salles entières sont consumées; tous les habitants de la rue qui côtoie cette partie de l'Hôtel-Dieu sont déménagés; cent maçons sont occupés depuis deux jours à abattre différentes choses pour couper court au feu, qui, à l'instant que je te parle, brûle encore dans les souterrains; mais on croit avoir sujet d'espérer qu'il n'ira pas plus loin.

Voilà ce dont tout le monde s'entretient, ce dont tout le monde est saisi et pénétré.

LETTRE DEUXIÈME.

13 février 1773.

Tu favorises si bien mon penchant, et tu me le rends si agréable, que je ne puis hésiter à le suivre, lorsqu'il me rentraîne vers toi. Me voilà bien glorieuse de la victoire que je viens de remporter sur la saison; je puis donc audacieusement braver le plus cruel hiver? Vainement il fera sentir ses rigueurs à toute la nature, rendra les oiseaux sans voix, les zéphyrs sans haleine, opposera même d'invincibles obstacles au courage des guerriers : sa puissance échouera devant le sentiment, et le souffle de l'aquilon ne pourra, malgré les efforts de l'indolence, glacer un cœur que l'amitié vivifie. Ce triomphe, dont je goûte les douceurs, me flatte plus que celui dont se rassasient les beautés amiénoises aux bals dont tu me fais la description. Tu me parois être dans la dissipation et la joie jusqu'au cou; il y aura bien du malheur si tu n'en prends quelque peu. Je le souhaite; mais, en vérité, la vue d'une telle abondance m'enivreroit avant que j'y eusse pris part : le plaisir ne loge pas communément en si nombreuse compagnie. Je pense que tu fais usage de cette philosophie un peu démocratique, par les principes de laquelle on tâche de s'amuser de tout. Mais ne me trompé-je pas en jugeant de tes dispositions par les miennes? Je crois entrevoir chez toi moins d'éloignement qu'autrefois pour cette sorte d'agrément; tu t'apprivoises : à la bonne heure, puisque ce n'est pas aux dépens de quelque chose de meilleur. De

les animaux, et presque absolument incapables des principes de morale commune.

Quelques-uns ne sont pas encore baptisés : d'autres le sont, sans en être meilleurs; on n'ose les marier, de peur de les rendre doublement criminels des mêmes fautes qu'ils commettroient étant libres. Il me semble que la religion et la délicatesse de ton amie ne doivent pas s'accommoder de ces mœurs, à moins qu'étant chez son frère, sans se mêler de rien, elle soit simple spectatrice de tout cela, sans être chargée d'une direction. Si elle donne dans le sérieux, comme tu le dis, elle trouvera dans ce qui l'entoure ample matière à réflexions. Mais, à propos de sérieux, sais-tu bien à qui tu t'adresses, pour m'apprendre que tu l'as grondée d'avoir lu les *Nuits* d'Young? Je meurs d'envie de les lire : je m'attends à y trouver ce profond ténébreux qui conduit à de sublimes vérités; le sombre, réuni à la pitié et à la terreur, est le triomphe du pathétique. Fut-on jamais frappé par la vue d'une prairie couverte de fleurs, d'un symétrique jardin, d'un palais moderne, comme par celle d'une perspective sauvage, d'une forêt silencieuse, d'un antique édifice en ruines? Ce genre de beauté a de l'empire sur tous les hommes, et il leur convient parfaitement; il dissipe les illusions, nous porte à réfléchir, à rentrer en nous-mêmes, nous touche, nous émeut.

Tu ris, tu me trouves l'imagination angloise, mais si tu ne m'entends pas, je n'en aurai pas moins pour moi toutes les âmes sensibles. Cette dernière phrase est un peu brusque; mais tu conviens toi-même de ta froideur et de ton insensibilité pour des choses dont d'autres se trouvent affectés; ainsi je ne parle que d'après toi.

Adieu, jouis des plaisirs : porte-toi bien, aime-moi de même. Grace à Dieu, mon carnaval se passe de manière à pouvoir servir de préparation au carême.

Adieu, chère et tendre amie.

LETTRE TROISIÈME.

20 février 1773.

Que diras-tu en recevant cette lettre, ma tendre amie? Ne penseras-tu pas que je suis possédée d'une fureur d'écrire qui te laisse à peine le temps de respirer? Si je suis coupable d'importunité, la faute en est au sentiment, qui ne me permet pas d'éprouver les moindres changements dans ma situation, sans te les faire connoître ainsi que leurs causes. Tu es ma seule amie après les auteurs de mes jours; mon cœur intimement uni au tien ne sauroit recevoir aucune impression qu'il ne te la communique. Ton attachement me répond du plaisir que tu éprouves à prendre ta part dans tout ce qui l'agite. Notre confiance est réciproque, et les témoignages de la mienne ne peuvent t'importuner. Les réflexions dont je t'entretins la dernière fois m'occupent depuis jeudi. Le beau temps qu'il faisoit ce jour-là fut cause que nous allâmes aux Tuileries avec mon papa. Nous y rencontrâmes le monsieur en question; il nous accompagna tout le temps de la promenade, qui fut assez longue; en nous quittant, il demanda à mon papa la permission de venir à la maison s'informer de l'état de ma santé. La bienséance, qui oblige en pareil cas à répondre honnêtement, lui obtint une sorte d'aveu, que je ne ratifiois pas, mais que ma disposition intérieure ne me permettoit pas de contredire. Je tâchai de profiter de cette entrevue, que le pur hasard sembloit avoir amenée, pour connoître un peu celui dont elle me procuroit la compagnie. Cette première épreuve ne lui a point été fort avantageuse; et mes réflexions sur le défaut d'éducation ne sont que trop bien confirmées. Cela me peine, car je vois clairement que cette alliance flatteroit mon papa; il y trouve des convenances qui l'engagent à la favoriser. Le personnage est un homme de trente-cinq ans, établi depuis plusieurs années tout près de nous. Le diamant fait l'objet principal de son commerce; il va doucement par prudence. Son économie lui a fait amasser vingt-cinq mille livres, qui,

bonne foi, tu tiens de temps en temps, et même avec grâce, le langage du tolérantisme; je sais que c'est badinage, et je m'en amuse; mais je ne t'en pardonnerois pas les principes.

Tu me fais une peinture plaisante de cette armée de filles rangées sous les armes, en habits d'ordonnance, pour que leurs juges les passent en revue. L'image du ridicule divertit; mais je suis choquée de celle de servitude que présentent ces chaînes de l'opinion, dont on se rend esclave volontaire. Un noble orgueil me révolte contre cette idée, et l'indignation me saisit. Faut-il vendre honteusement sa liberté, en paroissant donner des fers? Que les femmes sont sottes! elles auroient sur les hommes un véritable empire, si elles autorisoient celui des agréments par celui de la raison, en se conservant toujours le droit de disposer de leur cœur en faveur du mérite approuvé par le devoir. Elles ne sont vraiment reines qu'autant non qu'elles donnent des lois, mais qu'elles n'en reçoivent d'aucun homme. Il est vrai aussi, comme tu le remarques, que l'intérêt maîtrise souvent les deux partis quand ils font un choix réciproque; c'est encore ce que je déteste, et c'est l'abus ordinaire des unions légitimes. La plupart des mariages ne sont que des marchés : aussi le premier de ces noms m'effraye toujours quand je m'en fais l'application, parce qu'il réveille l'idée du second. On me le répète pourtant quelquefois; il se présente pour moi des partis, un entre autres, qui dans le fond ne me flatte nullement, quoiqu'il paroisse convenable. J'ai de l'éloignement pour le *commerce* en lui-même; mon génie n'y est point propre; je le crains pour ses dangers : je le hais par scrupule. D'ailleurs (cela soit dit sans offenser ceux qui méritent d'être exceptés), il n'y a guère d'éducation, encore moins de délicatesse, dans la plupart des hommes de cette classe. Élevés dès la jeunesse chez des maîtres qui ne leur ont appris qu'à travailler, leur *âme* reçoit peu de culture. Ils n'ont aucune de ces connoissances qui éclairent et forment l'esprit, élèvent les sentiments, adoucissent le caractère, améliorent les mœurs et polissent les manières : tous avantages d'une éducation choisie. Le désir d'amasser du bien, quand ils sont établis, la difficulté de le faire promptement, les engagent dans certaines manies qui,

sans être manifestement condamnables, le sont réellement pour une conscience délicate. Une probité commune, l'esprit de leur état, voilà tout ce qu'il faut s'attendre à trouver chez eux. C'est quelque chose, sans doute, mais ce n'est pas assez pour une fille dont le génie libre et le tempérament tranquille s'accommodent du célibat, et qui, trouvant sa situation heureuse, ne la doit raisonnablement changer que pour une meilleure. A quoi prétendez-vous? quel état choisissez-vous donc, me dira-t-on? Je réponds qu'il m'est plus aisé de donner l'exclusion à ce qui me déplaît que de faire un choix, rendu très-restreint par ma fortune; qu'en outre, je conviens que tout état, légitime en soi, peut être exercé avec équité; que partout on trouve des hommes distingués des autres par leurs sentiments et leur éducation : c'est un de ceux-là que j'attends, ou je n'en veux aucun.

Telles sont les réflexions que j'ai faites depuis une proposition dont, à mon grand contentement, on a renvoyé la réponse à quelque temps d'ici, sous le prétexte de ma convalescence encore récente.

Tu es dans l'attente d'une relation qui certainement sera intéressante; je serois presque en état de t'en faire une de ces pays, mais ce ne seroit que sur le rapport d'autrui. Notre voyageur nous rend exactement visite tous les soirs. C'est un fin Gascon, qui a fait fortune par son industrie; il est fort honnête et de bonne compagnie. On cause beaucoup, il s'en acquitte bien et nous amuse avec des anecdotes plaisantes. Il a laissé son épouse, qui est des îles, à Bayonne, son pays, où il l'a amenée, et où il ira la retrouver sous peu, pour y faire son séjour ordinaire.

Je ne serois pas étonnée que ton amie regrettât sa patrie, si, dans l'endroit où elle est, c'est elle qui se trouve chargée d'une partie des soins domestiques et du commandement des nègres. Il paroît flatteur pour l'amour-propre de se voir entourée d'esclaves auxquels on n'a qu'à commander, et de jouir des priviléges de roi et de législateur; mais il est encore plus fatigant, quand on pense d'une certaine façon, d'être responsable de la conduite de gens qui, pour la plupart, sont aussi brutes que

d'éducation, d'usage du monde et d'esprit. Il est cependant très-certain que je n'ai d'amour pour personne, et si je le hais, ce n'est pas par comparaison avec quelqu'un de mieux, mais pour lui-même, et par un défaut de rapport entre lui et moi. Je sens que mon âme ne pourroit s'allier à la sienne; et quand je veux me persuader le contraire, il me semble qu'à cette idée le sang recule dans mes veines et se retire vers le cœur, comme il arrive à l'aspect de quelque chose d'affreux.

J'avoue que si je trouvois quelqu'un qui me convînt, je l'accepterois. Je me sens capable de faire le bonheur d'un époux, d'autant plus que je pardonnerois beaucoup à un homme de mon goût, de même que dans un autre qui me déplairoit tout me seroit à charge, jusqu'aux bonnes façons. J'en ai l'expérience par celui-ci; car il me semble que je le haïrai moins quand il cessera de m'aimer pour porter ailleurs ses hommages; alors il reviendra dans la classe des indifférents. Mes sentiments me paroissent bizarres; je ne trouve rien de si étrange que de haïr quelqu'un parce qu'il m'aime, et cela, depuis que j'ai voulu l'aimer; c'est pourtant bien vrai. Je te peins au naturel ce qui se passe dans mon âme. J'ai fait aussi ce tableau à mes parents, mais avec des modifications considérables. Sur mon exposé, mon papa fut hier, à mon grand contentement, rendre réponse à la partie intermédiaire, qui porta les premières paroles. Ainsi, ma chère amie, sois tranquille à mon sujet : mon heure n'est pas encore arrivée; et si les partis qui pourront se présenter ne me plaisent pas davantage, j'aurai tout l'air de rester pour coiffer sainte Catherine : mais ce sera sans regret de les avoir refusés. Les raisons qui font que je trouve mon état heureux seront toujours à peu près les mêmes. Quant aux révolutions que tu me promets, elles ne me sont pas tout à fait inconnues, mais je ne les trouve pas bien terribles. Elles disparoissent et se dissipent encore plus promptement que les nuages et la neige aux rayons du soleil; elles n'ont point été capables d'altérer tant soit peu ma joie.

D'ailleurs, mes principes de religion ont toujours fait et feront toujours mon bonheur; peut-être sera-t-il quelquefois un peu troublé, mais ce n'est que passager.

Au surplus je suis encore jeune, comme tu le dis fort bien; tes dernières réflexions sont tout à fait de mon goût, je les adopte, et tu vois bien que ce n'est pas au préjudice des premières en conséquence desquelles j'ai agi; je ne m'attendois nullement à ce qui en est advenu, et je ne me savois pas si susceptible d'aversion. Je ne comprends rien aux petites raisons que tu me dis avoir, à la fin de ta lettre; je ne cherche pas à les pénétrer, quoiqu'elles puissent piquer ma curiosité; et, sans connoître ni même me douter de leur nature, je ne t'invite pas à les confier à une lettre que peut-être je ne verrois pas seule. La dernière, cependant, n'a été vue que de moi, ainsi que les deux que je t'ai écrites, y compris celle-ci. Quant à l'autre, où je faisois part de mes réflexions en général, j'ai été bien aise que maman lût ce que je ne lui avois pas encore dit ouvertement; je n'ai pas lieu de m'en repentir, elle sait sentir mes raisons, et je les lui dis présentement avec liberté.

(*Inédite.*)

Du jeudi 11.

Je cessai hier ma conversation en cet endroit; il s'est passé depuis quelque chose de nouveau relativement au sujet dont je t'entretenois.

L'homme en question arriva sur le soir, feignant de n'avoir pas reçu la réponse qu'on avoit rendue à son ami; il s'efforça de la faire révoquer, protesta qu'il ne se tenait pas pour remercié; intercéda, pria maman de travailler auprès de moi en sa faveur, en m'engageant à me déterminer. On lui avoit donné pour excuse qu'après avoir parlé de cette affaire, j'avois témoigné ne vouloir pas la conclure de longtemps, ne pouvant me décider à me marier, et que je le priois en grâce de ne pas m'attendre.

On ne pouvoit guère parler plus clairement; il fit sentir que je ne devois pas m'en rapporter aux premières fois, qu'il pourroit gagner à être connu; que ma présence l'avoit intimidé, et que cette timidité pouvoit répandre sur sa personne un air qui ne prévenoit pas en sa faveur; il allégua toutes les raisons

avec à peu près la moitié que je lui apporterois, commenceroient ce que l'on appelle dans un état médiocre une bonne maison : des espérances qu'il a d'ailleurs peuvent nous mettre à peu près au pair pour la fortune. Il a de plus la réputation d'homme probe, sage et rangé. Je ne lui crois pas de défauts essentiels, mais quand l'éducation n'a pas donné aux mœurs cette aménité qui fait le charme de la société; quand elle n'a pas donné cette élevation de sentiments qui garantit la solidité des alliances, que doit attendre une femme qui a l'une et l'autre, d'un mari dénué de toutes les deux, sinon des disgrâces domestiques continuelles et fatigantes? Faut-il donc, pour un état si peu flatteur, quitter une situation que je trouve heureuse, dans laquelle je me suis toujours plue, sans désirer de changement? Si j'avois après moi des sœurs qu'il fallût pourvoir, et que le mariage fût ainsi chose urgente, je fermerois les yeux; victime du devoir, j'irois à l'autel consommer mon sacrifice, m'immoler moi-même avec ma liberté; je n'attendrois pas mon bonheur de l'époux auquel j'irois m'unir, je le fonderois tout entier sur celui que je prétendrois lui procurer par ma douceur et mes soins; mais je suis sous les yeux de parents qui me chérissent, avec lesquels je vis contente et satisfaite, et qui jamais n'useront envers moi d'une contrainte absolue. Pourquoi, tristement obéissante, devrois-je forcer mon cœur d'aimer un homme qui, sous le nom d'époux, me seroit toujours resté au moins indifférent? L'état du mariage entraîne naturellement tant de peines, qu'il est permis de chercher quelqu'un avec qui on trouve des douceurs à les partager. Non, je ne puis croire que ce soit la voix de Dieu qui m'appelle actuellement; si le désir à demi caché de mon père semble me le faire conjecturer, mon extrême éloignement pour cette union m'assure le contraire. Ma chère maman ne pense pas tout à fait comme lui; je lui dis plus librement mes raisons, elle les sent et ne me blâme pas. Je puis en outre me rendre ce témoignage, que ma répugnance pour ce mariage ne provient d'aucune inclination secrète. Mon cœur est libre, et c'est sans doute parce qu'il n'a jamais aimé qu'il est plus difficile dans son choix, et qu'il a de la peine à se rendre. Toutes mes réflexions aboutissent à

me faire refuser le personnage. Je ne prétends pas faire la précieuse; la fortune me conviendroit, mais cette sorte de convenance ne satisfait point ma délicatesse : j'aime mieux demeurer fille toute ma vie que de me repentir un jour de m'être mariée. Ajoute tes idées aux miennes: tu es mon second moi-même, ma véritable amie. J'attends de tes nouvelles et je suis tout à toi.

PHILIPON.

---

* LETTRE QUATRIEME.

Ce mercredi, 10 mars 1773.

Oui, chère amie, j'aime mieux retarder la connoissance d'un nouveau bonheur que risquer celui dont je jouis. L'alternative ne me rend pas indécise, et une faible lueur ne me fera pas quitter ce que je possède pour courir aventureusement après elle. Ce n'est point la crainte d'un assujettissement raisonnable qui me fait rejeter les chaînes qu'on me propose; le cœur se soumet aisément à qui l'a su toucher : aussi doit-on le consulter dans une affaire où il contracte l'obligation d'aimer, et ce fut sa réponse qui dicta la mienne. La justesse de tes pensée mes frappa assez vivement pour me faire agir en conséquence : je ne voulus point donner lieu au reproche d'avoir jugé trop légèrement : je consentis à voir encore celui qui prétendoit à ma main. Je me dépouillai en sa faveur de toute prévention, je cherchai à le trouver aimable, ou au moins capable de le devenir; je fis intervenir la raison; je me sollicitai moi-même. Inutiles efforts! mon cœur ne montra que de la répulsion, et sa résistance augmenta à proportion de mes instances. Jusqu'alors le personnage m'étoit demeuré trop indifférent pour pouvoir prétendre à quelque chose de plus; mais les efforts que je fis pour l'aimer me donnèrent pour lui une aversion si décidée, que quand il m'offriroit un trône pour prix de son union, je le refuserois presque avec une sorte d'horreur. Je suis étonnée moi-même d'une antipathie si singulière pour un homme qui n'a pas de défauts essentiels d'âme et de corps, à moins qu'on n'ose compter comme tels le manque

communément vives, mais peu durables. L'éducation qu'on donne à la plupart de nous n'est guère propre à inspirer à l'âme une fermeté qui la dédommage de la foiblesse de notre constitution. On cultive, il est vrai, les grâces et les agréments dont nous sommes naturellement susceptibles, mais souvent, sur les choses véritablement solides, on nous abandonne à une ignorance qui, laissant l'esprit dénué des connoissances utiles, nous met encore dans la nécessité d'exercer notre facilité à parler sur les défauts des objets qui se présentent; matière qui ouvre un champ vaste à la malignité humaine. De cette source coulent une infinité de maux dont la désunion dans les familles est un des plus sensibles; ces ravages me causent une si grande déplaisance de la société de ces impertinentes babillardes, que, s'il m'étoit possible, je n'en verrois aucune. Ma chère solitude, c'est dans ton sein que je goûte un vrai repos! Rendue à moi-même, mon esprit recueilli admire dans le spectacle de l'univers les preuves de l'existence de son auteur; les merveilles de la nature occupent mon attention, et le silence extérieur, ce contemporain de l'éternité, qui précéda toutes choses, favorise mes études et appuie mon bonheur.

Du mardi saint 6 avril.

Je n'avois pas attendu la lettre que j'ai reçue hier pour t'écrire, c'est une action que le penchant me porte à faire bien souvent; mon cœur ému par quelques disgrâces s'étoit soulagé en s'épanchant dans le tien. — Tu t'y prends bien pour me prier de dire de ta part des choses gracieuses à mon oncle : il nous voit rarement, avec réserve; et parce que le petit bénéfice qu'il vient d'avoir lui a été procuré par un oncle de mon papa, la bienséance exige qu'il ne rompe pas tout à fait avec nous. Ce refroidissement pour des parents, et pour une sœur qui l'a élevé, est causé par les caquets de quelques femmes contre lesquelles j'étois si en colère l'autre jour en t'écrivant; ils ne sont fondés sur rien de digne d'attention; mais que ne peut pas une mauvaise langue? (Elle est comme un couteau à deux tranchants, dit le roi prophète, et son expression est vraie.)

Son injuste pouvoir est toujours très-grand sur un esprit prévenu en faveur de celle qui parle.

Que faire? Il faut bien se résoudre à laisser le bandeau quand l'impossibilité de l'arracher est prouvée. Tu sens bien que ces petites tracasseries sont désagréables à essuyer, au moins dans le premier moment; j'ai pris mon parti assez vite; je plains ceux qui méritent qu'on les plaigne, et pour le reste je demeure dans une si grande indifférence, qu'elle approche un peu du mépris. J'ai été, comme tu vois, dans une situation bien différente de la tienne, dont les circonstances qui l'accompagnent ne me donnent aucun étonnement. J'avois compris, sur ce que tu m'avois dit, qu'il te plaisoit trop; je dis trop, parce qu'il convenoit peu à ta maman et même à tes principes, et de là je prévis une rupture qui te seroit plus sensible que tu ne croyois, et même que tu ne t'imagines actuellement. Tiens, ma bonne amie, tu m'ouvres ton âme avec trop de confiance pour que je n'y réponde pas avec liberté; l'amitié ne connoît point de gêne et ne suit que les lois de la sincérité. Je ne te rappellerai point ce que je t'écrivis à ce sujet lors de ton retour, cela ne prouveroit rien, sinon que tu m'avois fait connoître ton cœur, et que je l'avois assez bien vu pour me douter de ce qui arriveroit. Venons au fait. Tu me fais une peinture de ta gaieté qui ne m'impose pas, quoiqu'elle t'en impose à toi-même; c'est, je l'avoue, l'effet d'un dépit généreux, mais ce n'est pas la joie douce et l'épanchement délicieux d'un cœur tout à fait libre, dont toutes les puissances sont en paix et les sentiments dans l'ordre. Plus elle est vive et recherchée, plus elle prouve l'effort de l'imagination, la dissipation de l'esprit, l'émotion d'une âme assez noble pour s'offenser de ses chaînes, mais pas assez forte ou trop touchée pour s'y soustraire entièrement. Rentre dans cette partie de notre intérieur où la vérité se fait entendre, impose silence aux sens, dissipe par une attention réfléchie les illusions d'une imagination agitée, interroge-toi dans cet état, et vois si la connoissance de ton cœur et la tranquillité actuelle de ma situation m'ont fait former un jugement sain de la tienne. Tu vois l'objet tel qu'il est, dis-tu, et moi je dis que tu le vois encore trop précieux et même trop aimable pour ton

qu'il trouva propres à décider mes parents à prendre un ascendant sur mon esprit. J'étois dans la chambre du fond, où je m'étois cachée pour ne pas le voir; j'entendois tout et je m'impatientois de toute mon âme. Il ne revient pas beaucoup à maman, mais mon papa est porté pour lui; on me questionne encore, on ne tient pas la chose pour rompue. Tout cela me chagrine au delà de ce qu'il est possible d'imaginer : je ne peux pas le souffrir et cependant, le croirois-tu? j'ai encore des moments d'irrésolution. Mais, toute réflexion faite, je n'en veux décidément pas. Telle est ma disposition dernière aujourd'hui vendredi, car je fus obligée de quitter ici ma lettre hier matin sans l'avoir pu achever; je n'en suis pas fâchée, puisque je suis dans le cas de te mander par ce retard ma décision absolue. J'aurai peut-être un nouvel assaut à soutenir, qu'importe? il ne changera rien : je suis ferme et je resterai telle. Pourquoi faut-il que je sois aimée d'un homme qui me déplaît? Son indifférence me seroit insensible, et son oubli me laisseroit jouir d'un repos que son amour vient troubler : ce sera sans fruit pour lui; je le plains, c'est tout ce que je peux faire.

Il ne faut pas toujours écouter le penchant; il est vrai, le rapport des sens est souvent trompeur, mais j'ai de plus des raisons que ma situation, ma délicatesse, l'éducation que j'ai reçue, et plus que tout cela, ma jeunesse, autorisent.

D'ailleurs je ne veux pas me mettre dans le cas de trouver des objets plus aimables pour moi que mon époux, par un défaut d'attachement pour sa personne. Ainsi, c'en est fait, cet homme n'aura jamais ni ma main ni mon cœur, et jamais je ne donnerai l'un sans l'autre.

12 mars 1773.

Tu sauras, chère amie, que cet oncle ecclésiastique avec lequel tu t'es trouvée au logis, et dont nous avons parlé ensemble, est nommé depuis peu chanoine de Saint-Cloud; le revenu n'est pas considérable, mais le titre est flatteur par les priviléges qui y sont attachés, d'autant mieux qu'il croit ne s'en servir que pour parvenir à quelque chose de plus, car tout le bonheur de ce monde ne consiste qu'en espérance.

J'ai été voir madame Saint-Jean le mois passé, elle m'a demandé de tes nouvelles, témoignant une sorte de surprise de ce qu'elle n'en avoit pas reçu cette année, contre ta coutume : elle t'aime et t'estime toujours. Sainte-Agathe me fait visiter en sa place par une de ses cousines, qui est une jeune veuve toute gentille. On m'engage fort à aller à l'archevêché demander une permission d'entrer dans le couvent : nous verrons cela cet été. Adieu, ma chère Sophie; sois toujours mon amie, écris-moi souvent, ce sont là les consolations qui adoucissent toutes les amertumes dont ma vie pourroit être traversée.

J'écris comme un chat, je ne vois pas clair, je me dépêche pour aller à la prière. Je t'embrasse de tout mon cœur; présente mes respects à notre chère maman.

Adieu, chère amie.

Le 12 mars. J'aurai dix-neuf ans le 17.

LETTRE CINQUIÈME. (*Inédite.*)

Du samedi 3 avril 1773.

Ma chère Cannet, toi dont l'amitié fait la douceur de ma vie, reçois encore les tendres assurances de la mienne. C'est à t'en donner sans cesse de nouvelles que mon cœur trouve un plaisir que toute autre chose ne sauroit lui procurer. Je t'écris dans un instant où le dégoût de la société des femmes me fait sentir vivement le bonheur d'avoir trouvé parmi elles une amie digne de l'être; c'est à regret que je me vois forcée d'avouer la réalité des défauts qu'on impute à mon sexe, mais c'est ce dont on ne peut s'empêcher de convenir, quand on parle franchement à une autre soi-même; car c'est ainsi que je te regarde.

Nous naissons toutes ordinairement avec une délicatesse d'organes qui nous assujettit presque absolument aux impressions des sens; tout ce qui les touche nous occupe fortement; de là notre incapacité pour les sciences de réflexion, et notre facilité à recevoir le mouvement des passions qui, chez nous, sont

preuve. Il faut commencer par examiner ce que c'est que l'amour. Me voilà dans un labyrinthe de métaphysique; je n'ai pas encore peur, il me reste un fil :

L'amour est ce mouvement de l'âme qui nous porte à nous unir à ce que nous jugeons être un bien (soit que ce jugement soit le fruit de la réflexion ou qu'il soit uniquement fondé sur le rapport des sens) : — je me sers du terme de mouvement, qui exprime une propriété de la matière, faute de celui qu'il faudroit pour expliquer l'opération d'un esprit. Il est facile de concevoir que la haine est un mouvement opposé, à la vue de ce que nous jugeons être un mal. Or, ceci posé, que doit-il arriver quand un objet qui déplaît cherche à s'unir à nous? N'est-il pas naturel qu'à mesure que son amour lui fera faire des efforts pour y réussir, notre haine s'animera pour les anéantir?

Voilà ce que je voulois dire. C'est à toi d'examiner si les principes sont vrais et les conséquences justes.

Je m'amuse à causer en attendant mon maître de violon. J'apprends à jouer de cet instrument depuis un mois; je râcle quelques menuets que je voudrois bien te voir danser, je ne dis pas dans ma chambre, mais au moins à Paris.

En dépit de tout ce que tu me dis de nos béguines, je te présente mille jolies choses de la part de Sainte-Euphémie, que j'ai vue il n'y a pas longtemps. Tu es bien avant dans son estime ; c'est un témoignage que j'ai promis de lui rendre auprès de toi. Elle n'est pas du nombre de celles qui espèrent te voir quelque jour entrer dans leur cloître. Mademoiselle Cannet et mademoiselle Phlipon, disoit-elle devant moi, ne seront jamais religieuses. Tu n'es pas oubliée non plus de mademoiselle Surugue, que j'ai trouvée bien grandie, point embellie et peu changée; du reste, elle a un air d'honnêteté et de vivacité qui ne déplaît pas. Ainsi, ma belle, vous êtes aimée de gens à qui vous portez une parfaite indifférence; j'en suis bien aise : vous apprendrez peut-être par là que connoître que l'on est aimée ne fait pas un titre suffisant pour rendre la pareille, qu'il faut encore de l'amabilité dans la personne, et vous cesserez de me trouver bizarre.

J'espère mettre fin aujourd'hui à cette épître. Nous voilà au jeudi saint, tu recevras ma lettre quand les fêtes dont je t'ai parlé seront presque passées : cela sera aussi à propos que ces doléances sur une maladie quand on commence à se bien porter. Je comptois faire mes pâques aujourd'hui, je m'étois arrangée en conséquence; mais, j'avois compté sans mon hôte, il a fallu remettre cette grande affaire à dimanche. Je viens cependant de la grand'messe. Je perds le moins qu'il m'est possible de l'office de ces jours-ci ; il est d'une beauté triste qui me ravit.

Adieu. Tu ne saurois t'imaginer combien je t'aime. J'attends de tes nouvelles après les fêtes : il faut que je sache où tu en es. Quoique je sois convenue, pour te favoriser, qu'une de tes lettres soit le prix de deux des miennes, j'espère que tu me feras grâce pour cette fois. D'ailleurs celle-ci en vaut deux pour sa longueur et parce que je l'avois commencée avant de recevoir la tienne. Mais ce sont là de mauvaises raisons : je me repose du soin d'en donner de bonnes sur ton amitié pour moi. On vient de m'interrompre encore pour me lire une lettre, où il y a quelque chose pour moi, d'un officier qui part pour six mille lieues; il n'y a pas à craindre que son souvenir me soit dangereux : un tel éloignement y met obstacle; je ne le reverrai peut-être jamais. Je causerai de cela un autre jour, pour nous amuser, si je n'ai rien de mieux à dire.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE SIXIÈME. (*Inédite.*)

Vendredi 23 avril 1773, Paris.

Dois-je t'écrire? Je suis d'avis de t'envoyer cette question et d'en attendre la réponse avant d'aller plus loin. Pourquoi n'agirois-tu pas ainsi? puisque mon amitié te pèse, que mes lettres te sont à charge, qu'enfin tu me détestes?

Mais plutôt, comment pourrois-je ajouter foi à de tels mensonges? De même qu'avec prudence on ne croit pas tout de suite aux protestations d'un amant, de même je ne crois pas

repos. Je sais fort bien qu'il est une justice et même une sorte d'affection qu'on ne peut s'empêcher de rendre, mais l'une et l'autre en toi ne sont pas réduites au point où elles doivent être; son inconstance auroit dû en diminuer quelque chose et t'éclairer un peu à son sujet. Il est si flatteur de soumettre un cœur qui n'a pas encore accepté le joug, que je pardonne un peu la foiblesse qui en fait partager le poids; mais quelle gloire si attrayante de compter au nombre de ses esclaves un cœur qui n'a jamais connu la liberté, et qui paroît aux yeux de son nouveau vainqueur chargé encore des débris de plusieurs chaînes rompues? D'ailleurs, tu n'es pas faite pour t'amuser à la fleurette, et je doute que le mariage l'ait fixé; il me paroît être, quant aux sentiments, de ces êtres frivoles qui, comme le brillant papillon, paroissent, jouissent et s'envolent. Je te connois un préjugé qui t'est commun avec bien des personnes : un homme qui a fait la vie, dit-on, n'en est que plus sage en ménage; cela se trouve bien rarement vrai tout à fait, et ne l'est quelquefois qu'en partie : la maturité de l'âge amène celle des mœurs; mais au libertinage de celles-ci succède celui de l'esprit, et tous les deux me semblent contrarier ta façon de penser.

Mes réflexions te fatiguent peut-être ; il seroit dangereux pour moi de te présenter ce que tu aimes sous des faces si désavantageuses, si je ne te rendois assez de justice pour me persuader que l'amitié l'emporte chez toi sur l'amour. Au reste, la seule raison autorise ce que je viens t'offrir de mes remarques. Que sera-ce si nous consultons la religion, dont les préceptes sont le fondement de tes principes? Tu peux trouver de l'inutilité dans ce que je te dis parce que tu te crois guérie; mais je te le répète avec le même courage, tu t'en flattes à tort. Je conviens que ta gaieté fût nécessaire pour persuader ta maman comme il étoit à désirer pour toi qu'elle le fût, d'accord; je te conjure seulement de ne pas juger de toi-même sur cette apparence. En effet, si tu étois absolument dégagée, aurois-tu cette dissipation inquiète qui remue ton âme sans la satisfaire? Pourquoi ces écarts subits de l'imagination? Qu'est devenue cette paix qui faisoit autrefois tes délices? D'où vient que mille

légères vapeurs s'élèvent dans ton esprit quand tu veux l'appliquer? Tes jours fuient comme l'ombre sans que tu jouisses de la vie; la terre a déjà fait sa révolution, la lumière s'évanouit, et tu te cherches encore sans t'être trouvée. Où es-tu? Qui te possède? Les jours saints approchent; ils paroissent déjà à nos yeux; l'âme fidèle devient plus attentive; elle tressaille d'allégresse; son amour avance par le désir la fête glorieuse et solennelle qui doit la combler de joie. L'avénement prochain de cette fête t'étonne; au lieu de ces doux transports tu ressens malgré toi une sorte d'inquiétude; ton cœur avoue secrètement qu'il n'est pas tout entier à celui qu'il doit recevoir. Ne crois pas que je veuille te faire la situation plus à craindre qu'elle n'est en effet, et t'attrister à son sujet; un peu d'effort, un seul pas va te remettre dans l'état que tu dois souhaiter; mais pour faire ce pas, il faut être persuadée qu'il est nécessaire. Je veux te réveiller, quoique ton rêve soit agréable et que tu fasses peut-être comme ces enfants ingénus qui pleurent en ouvrant les yeux de perdre un sommeil qui les flattoit.

La moindre langueur m'afflige pour une santé si chère.

D'ailleurs, mon dessein n'est pas de te prêcher, quoique généreusement tu m'en donnes la permission; je ne m'en acquitte jamais plus mal que quand je le fais avec réflexion; je suis difficile dans le choix des raisonnements. Je n'ai prétendu que t'ouvrir mon cœur : prends ce qui te paroîtra bon.

Ce que tu me dis de la confiance de notre homme est plaisant; j'en ai porté le même jugement que toi, malheureusement pour lui. Cependant je ne crois pas faire son tourment : je doute de la sensibilité du cœur quand l'esprit est si lourd. Tu as bonne grâce de prendre pour toi la disposition où je suis à son égard; c'est le comble de la félicité d'être aimé de ce que l'on aime, mais l'amour de quelqu'un qui déplait est un fardeau insupportable dont on se venge par un sentiment opposé. Tu regardes cela comme une bizarrerie, et c'est ainsi que j'avois pensé moi-même. Je veux me divertir aujourd'hui à te prouver que c'est une suite naturelle de l'ordre des choses. Tu ris, tant mieux; c'est pour égayer une lettre où il règne une morale qui peut-être t'a impatientée. Voyons donc cette

les protestations de ta haine, que tu me fais en vain : il faudra bien des années pour me les persuader, et vraisemblablement je mourrai dans mon illusion, si c'en est une de me croire tendrement aimée de Sophie. Oui, dusses-tu en enrager de dépit, je ne croirai jamais que tu me haïsses, et jamais je ne cesserai de t'aimer comme j'ai toujours fait, c'est-à-dire plus que moi-même. Après une déclaration si formelle, tu peux juger de l'inutilité de tes efforts.

J'aime à croire plus sincères les assurances de ton indifférence pour un autre objet (je dis indifférence, parce que je ne connois point de termes qui expriment cet état mitoyen entre l'amour et la parfaite indifférence); au reste, tu me parois être dans une situation capable de me tranquilliser; non que je craignisse pour moi, je te rendois assez de justice pour me persuader que si j'avois quelque chose à appréhender, ce ne pouvoit être que ce premier mouvement qui précède la réflexion et qui donne tout au sentiment; qu'en outre, ayant la raison et l'amitié de mon côté, je ne pouvois manquer de t'avoir, l'une et l'autre ayant conservé l'empire de ton cœur. Ainsi tu n'auras point de moi, à cet égard, l'aveu que tu me demandes, et mon courage à te prêcher n'a rien d'extraordinaire, puisque je ne me croyois exposée qu'à la disgrâce d'un instant; il est vrai cependant que quand je l'eusse crue plus grande, je l'aurois également bravée. Car je t'aime assez pour sacrifier le plaisir d'être aimée de toi à l'espérance de te rendre plus heureuse en te montrant tes véritables intérêts. Si cette disposition de mon cœur prouve la vérité de mon amitié, la manière dont tu reçois ce que je te dis avec tant de liberté n'est pas une moindre preuve de la tienne : il faut être bien pénétré de la bonté des intentions de celle qui parle, pour écouter avec joie ce qu'elle dit de peu flatteur, et pour excuser généreusement ce qui se trouve de faux dans ses vues.

Les nouvelles que tu as reçues de ton amie des îles, touchant les mœurs du pays, me paroissent d'accord avec la vérité, suivant ce que j'en ai appris. C'est le séjour des plaisirs : les femmes n'ont rien à faire, pour ainsi dire, qu'à se divertir, aussi les bals sont-ils fréquents; cela n'est pas étonnant : ils sont

avec les festins les seuls divertissements. D'ailleurs, dans un pays où les hommes ne s'occupent que des moyens de s'enrichir par le commerce et le travail, dont à la vérité les nègres portent presque tout le poids, les arts et les sciences ne peuvent être bien cultivés : il leur faut du loisir et des encouragements qui ne se trouvent pas là où les richesses sont presque seules en honneur; l'espèce d'ignorance qui par conséquent y règne doit être bien sensible dans les femmes. Cela, joint à la mollesse et l'indolence qu'inspirent le climat, et à la facilité de se faire servir par cette foule d'esclaves dont on est environné, doit faire d'elles des êtres peu intéressants et d'une société insipide pour quelqu'un comme ton amie. J'ai trouvé singulier que ce soit précisément à la Guadeloupe qu'elle est allée : c'est d'où venoit ce monsieur dont je t'ai parlé, et où demeure l'intime et ancien ami de mes père et mère, nommé M. Bergeot, officier d'artillerie, habitant à la baie Mahaut, à la Guadeloupe. Si tu écris à cette demoiselle, tu pourras lui en parler.

Tu ne crains donc plus de sermon de ma part? A la bonne heure! Pour le sujet en question, il me semble qu'il n'en est plus de besoin, et que tout gaiement tu as fait les choses les plus sérieuses. Mais prends-y garde, j'ai pris un certain pied que je vais conserver : quand je n'aurai rien de conséquence à combattre, j'examinerai jusqu'aux petites imperfections, j'y ferai la guerre; il faudra bien que tu te corriges, ou, si tu t'impatientes, je suis perdue.

Il te sied bien de ne pas trouver bon que je déteste quelqu'un qui mérite d'être détesté, quoiqu'il m'aime, après avoir admis le raisonnement métaphysique qui te prouve que j'ai raison; cela fait preuve certainement, si ton indifférence pour les nonnes dont tu es aimée ne la fait pas. Tu te contredis le mieux du monde, mais je prends tout cela pour des antiphrases, comme les assurances de ta haine : c'est une nouvelle manière d'exprimer la tendresse. Si ce langage pouvoit devenir à la mode dans les compliments de bienséance qui font mentir à chaque instant, le sens propre des mots exprimeroit la vérité bien plus souvent que le sens figuré dont on se serviroit.

J'ai quelque chose à te dire sur ton orthographe. On ne

devineroit jamais, à lire tes lettres, que tu parles aussi correctement que tu le fais : pourquoi l'écriture n'y répond-elle pas? Tu as raison de ne pas te gêner avec moi, mais, vraisemblablement, tu ne te gênes pas plus quand tu écris à d'autres. L'habitude doit l'emporter, et cela me fâche; quand on sait sa langue par principes et qu'on parle bien, on doit écrire de même : je veux te voir parfaite en tout. Si je continuois mon badinage, je te ferois, sur le même ton, des excuses de ma liberté; il me semble que ce dont je te parle ne mérite pas qu'on y fasse attention, mais je te connois un assez bon esprit pour sentir ce que cela vaut, et pour voir le motif qui me guide dans tout ce que je te dis qui te regarde. Je n'attends pas de réponse à de pareilles remarques; le corps de tes lettres fera foi si elles te plaisent ou non : il me suffira de l'entrevoir pour agir en conséquence. Tu n'auras rien de plus de moi pour aujourd'hui; mon cœur sent beaucoup pour toi, mais mon esprit n'a guère de pensées que je puisse t'écrire à cet instant.

Je lis Maupertuis présentement, je suis dans l'astronomie, la physique, la géométrie, je m'amuse infiniment : cet auteur est bien intéressant, c'est un profond génie; je le respecte comme savant, je l'aime comme homme aimable et d'esprit. Son imagination est féconde et riante, son cœur droit, sensible et délicat. Je l'estime même comme philosophe à bien des égards, quoique je n'admette pas toutes ses pensées, dont plusieurs me paroissent bien hardies; peut-être est-ce la faute de mes vues, qui certainement sont plus bornées que les siennes. Je serai plus en train de causer une autre fois, je suis dans mes rêveries aujourd'hui; j'aimerois à te parler, mais je ne puis écrire davantage. Adieu, ma chère et tendre amie.

LETTRE SEPTIÈME. (*Inédite.*)

Du 3 mai 1773.

Me voici dans ma chambre, la porte et le rideau fermés ne permettant à la lumière que de me donner une lueur suffisante pour guider ma plume, et trop faible pour fatiguer ma tête et

mes yeux. L'une et les autres sont également incapables aujourd'hui de s'appliquer à la lecture, et le seroient autant de voyager dans les régions astronomiques. Je suis enrhumée comme dans le cœur de l'hiver, j'ai le cerveau embarrassé. Le cours des petits esprits en est dérangé : mes poumons ne s'accommodent pas mieux des secousses de la toux; mais tout cela ne forme pas une somme assez considérable pour mériter un nom d'indisposition. Je sors toujours, excepté aujourd'hui cependant; je ne peux pas seulement avoir le petit plaisir de me plaindre, car je dors assez bien et je mange de même. Tu vois qu'il n'y a rien qui puisse exciter tes inquiétudes; je me reprocherois de t'avoir parlé de ces bagatelles, si je croyois qu'elles pussent les causer.

Tu me demandes de mes nouvelles, ma chère amie, c'est à ma fidélité à te satisfaire que tu me promets des tiennes; ce motif me feroit agir immanquablement, si je n'étois guidée par un autre plus puissant encore sur mon cœur..... c'est le plaisir de t'en donner. Le plaisir..... c'est un grand nom! C'est le despotique aimable de tous les humains, il régit toutes leurs actions, il fomente tous leurs désirs, il est l'attrait puissant qui les émeut. Heureux ceux qui ne le cherchent que dans l'innocence, leur espérance ne sera pas frustrée. Tu ne saurois m'apprendre une plus charmante nouvelle que la liberté prochaine d'un cœur qui m'intéresse, je n'en attendois pas moins de son courage aguerri par l'idée du devoir. Je gagnerai à ce changement une possession plus entière et plus libre : si je voulois moraliser, tu devines quelle réponse je ferois à cette promesse, et c'est précisément parce que tu le devineras que je me crois dispensée de la faire. J'aime tes réflexions sur le caractère des hommes, je les trouve vraies; il y a longtemps que je pense ainsi sur leur compte : je ne leur défère mon estime qu'à bon escient, encore n'est-ce souvent intérieurement qu'une estime conditionnelle et de bienséance. Je trouve pourtant, quoi que tu dises, qu'en voulant faire les lois à leur avantage, ils ont mal raisonné. Une éducation meilleure donnée aux femmes feroit d'elles des épouses plus dociles, des mères plus sages, des maîtresses moins impérieuses, et par consé-

quent feroit aussi des hommes plus heureux. Les grandes connoissances, les sciences relevées, les rendroient dignes, il est vrai, de dominer; mais une éducation frivole leur en donne l'envie et l'incapacité. Ils ont voulu prendre des précautions contre un sexe dont ils ont sans cesse à se défendre; mais puisque leur dépendance est inévitable, ne vaudroit-il pas mieux que celles dont les passions les font esclaves fussent plus éclairées? Ils en feroient moins de sottises. On voit des hommes, peu dignes de ce nom, assez foibles pour ne faire aucun usage de leur bon sens, se laisser conduire par des bluettes folles d'un esprit féminin, sans même qu'il y ait de l'amour dans leur fait; c'est un je ne sais quoi indéfinissable. Mais laissons là tous ces sots aveugles; tes sentiments pour moi me touchent davantage que leur ineptie ne m'irrite. Je comprends à merveille quelle part tu prends à tous mes chagrins; le sentiment s'en renouvelle de temps en temps par les surcroîts que chaque jour amène. Le logement n'est pas encore loué, le projet existe toujours, mais jusqu'au départ nous aurons encore bien des humeurs désagréables.

Tu as raison de te reposer sur moi pour juger de la disposition de ton cœur à cet égard; tu ne pouvois t'exprimer en moins de paroles et en dire davantage. Je ne suis pas étonnée que ma lettre t'ait attristée comme tu le dis : j'étois, quand je l'écrivis, dans le transport de la douleur; mon désordre servoit à la peindre sans que je le cherchasse; tu eusses vu mes larmes sur le papier, si les marques qu'elles y firent eussent été plus durables.

Du samedi 5 mai.

La violence du mal d'yeux causé par le rhume me força de quitter ici ma lettre; je ne pus la reprendre hier, la journée fut trop courte pour moi, je ne me levai qu'à près de midi. Je suis beaucoup mieux aujourd'hui, j'espère aller demain à la messe.

Je m'amuse avec les *Nuits* d'Young, on ne sauroit lire quelque chose de plus intéressant : on trouve surtout dans son début un beau triste, un sombre majestueux qui vous pénètre; tout en est propre (non à attrister, à abattre dans la douleur

comme bien des gens qui ne l'ont pas lu le croient), mais à élever l'âme en l'animant du sentiment de sa propre grandeur et lui montrant sa brillante destinée. Rien n'est plus capable de porter l'attendrissement, la consolation, la paix dans un cœur affligé; et de faire éprouver à celui qui est dans la joie, une joie toute nouvelle et pleine de douceur. Je t'exhorte à le lire, et même je t'en conjure; si tu n'as pas le courage de le lire tout à fait, prends la seconde nuit ou *l'Amitié,* la dix-neuvième, qui a pour titre *la Vertu.* Mais cependant, toute sérieuse que soit la première, ne la passe point : tu trouveras dans tout cela une sublimité de pensées, une grandeur dans les images qui t'engageront à lire le reste. Je le trouve délicieux; quand je tiens ce livre, je n'imagine pas lire, je crois sentir, penser et parler. Enfin, excepté ces regrets sur la mort de ses amis, tu trouveras dans le reste les sensations, les pensées dont je suis naturellement susceptible; tu connaîtras ton amie dans Young, car il me semble qu'il a trempé son pinceau dans mon âme.

Adieu, ma chère bonne amie, je t'aime avec toute la vivacité, toute la sensibilité dont je suis capable. Écris-moi, et surtout lis Young, si tu veux me connoître.

LETTRE HUITIÈME. (*Inédite.*)

A Paris, ce 21 mai 1773.

C'est en vain que je me fais différentes occupations pour charmer mes ennuis; je les dissipe quelquefois, il est vrai, par l'étude, je m'élève au-dessus d'eux par la philosophie et la religion; mais c'est avec la seule amitié que je les oublie. J'ai des chagrins domestiques qui me dévorent. Tu sais que la mère de mon papa demeure avec nous depuis six mois : depuis ce temps nous prodiguons les soins, les attentions, les respects, les complaisances; nous sommes payés par une humeur fâcheuse et chagrine, un silence triste qui n'est interrompu que par des plaintes et des reparties dures; enfin aujourd'hui elle veut nous quitter et se mettre à elle, c'est-à-dire louer un

logement dans son ancien quartier, acheter tout ce qu'il faut pour un ménage, prendre une domestique, et tout cela avec cinq cent et quelques livres de rentes. Point de raison à donner de cette démarche; étonner par elle tous ceux qui savent qu'elle vit avec ses enfants, leur causer à tous égards la peine la plus sensible, voilà ce qu'elle fait. L'extrême sensibilité de ma chère maman lui rend toutes ces tracasseries fort nuisibles pour sa santé; son tempérament délicat et le temps critique où elle est ne s'accommodent pas de tout cela, et voilà précisément l'objet de ma douleur et de mes craintes : tu sens combien il est intéressant pour mon cœur. Est-il possible d'être si mal récompensée de tant de prévenances et de marques d'amour si sensibles! Cette pensée me pénètre pour elle, car, quant à moi, je t'avoue que j'ai plus d'indignation des procédés de la belle-mère que de regret de son départ. Quelle folie, à soixante-dix-sept ans, de chercher une situation nouvelle quand on est dans une bonne! et quelle dureté de quitter des enfants dont elle convient qu'elle ne peut se plaindre! Les approches de la mort semblent agiter continuellement cette vieillesse inquiète, qui n'a pas encore appris à se familiariser avec la pensée. Je serois très-fâchée si, changeant d'avis, elle alloit se décider à rester; elle feroit bien souffrir maman, et quel chagrin pour moi de voir dépérir à mes yeux ma mère et mon amie (car elle remplit à mon égard tout ce qu'expriment ces deux noms)! Sa présence ici me seroit un tourment. Dans le nombre des gens que je connois particulièrement, il n'y en a point qui me soient tout à fait indifférents; j'aime ou je hais, point de milieu entre ces deux extrêmes, quoique chacun ait différents degrés. Heureusement ce n'est pas d'une haine criminelle, puisqu'elle ne m'empêche pas de leur souhaiter du bien et de leur en faire quand je peux; mais c'est d'une haine antipathique qui me fait craindre leur société et fuir leur personne. Après cet exposé, tu peux juger de ce que nous souffrons et de ce que nous souffririons si après l'éclat qu'elle vient de faire elle alloit rester; c'est ce qu'elle ne fera pas, à ce que j'espère. Les mortifications de cette nature sont d'autant plus sensibles qu'on ne peut les confier à personne. C'est moi

qui ai auprès de maman l'honorable et triste emploi de recevoir et de partager les peines qu'elles lui donnent; je me décharge de tout dans ton sein, c'est là où mon cœur se repose. Oui, la félicité quand elle descend sur la terre ne trouve pour se placer que deux cœurs unis, appuyés l'un sur l'autre et endormis dans une paix voluptueuse.

Le chanoine de Saint-Cloud vient d'être nommé par le Roi chanoine de Vincennes : cela vaut mieux; c'est toujours par la même protection que nous lui avons procurée; le cœur n'a pas pour cela plus de part aux visites qu'il nous fait. Autre disgrâce.

Adieu, ma tendre amie; tu es bien excusable de n'avoir pas répondu à ma dernière, elle étoit bien sotte; il est des moments critiques pour l'imagination. Celle-ci est triste, mais elle n'est pas de celles qui te prouvent le moins ma tendresse. Adieu, ma chère Cannet; il me semble que tout resserre les liens qui nous unissent, puissent-ils se resserrer encore!

LETTRE NEUVIÈME. (*Inédite.*)

Juin, mercredi 1773, à Paris.

Je me reprocherois vivement, ma chère et tendre amie, de t'avoir laissée si longtemps dans l'inquiétude que t'a donnée mon rhume, s'il m'avoit été possible de t'écrire plus tôt. Le temps s'échappe de mes mains comme l'eau s'échappe de sa source; cette rapidité successive des jours est pour moi un phénomène toujours nouveau. Le moment présent n'est déjà plus le même, il est ce qu'il n'avoit jamais été, et ce qu'il ne sera plus jamais!

Mon papa vient de partir, il y a deux heures, pour un petit voyage de trois jours; j'espère aller aussi à la campagne dans quelque temps, et je le désire ardemment. Je soupire après le tranquille séjour des prairies et des bois : le bruit, le tumulte de la ville m'importune; je suis dans une disposition d'esprit qui demande de la solitude, du repos, la vue délicieuse et paisible des beautés de la nature, et surtout le loisir de les contempler à mon aise, d'en nourrir et d'en récréer mon âme.

Nous ne serons cependant pas aussi libres que nous pouvions le croire, puisque nous laisserons ici ma bonne maman, que notre absence ne flattera pas beaucoup; mais nous avons une domestique qui aura bien soin d'elle, et mon papa, qui ne négligera rien. Son projet n'a pas réussi, parce qu'étant fixée à un quartier dont elle a fait choix, il ne s'y est pas trouvé un logement tel qu'elle le désiroit. Ainsi la voilà avec nous au moins pour trois mois, et vraisemblablement pour sa vie, car de pareils projets se détruisent d'eux-mêmes; elle a fait pourtant des démarches pour son exécution, et paroît la désirer et ne faire que la retarder malgré elle.

Tu es étonnée de mon silence sur un sujet dont tu croyois que ma curiosité seroit piquée, je t'en dirai le motif avec toute la franchise que tu me connois. Je pensois bien que la réflexion et la raison avoient eu part à ta résolution, puisqu'il étoit impossible de la prendre sans elle; mais j'imaginois que l'une et l'autre avoient été excitées par la nécessité : je fondois ce jugement sur ce qui étoit déjà arrivé l'année dernière à cet égard. On, me croyant si bien instruite de la vérité, il me paroissoit hors de propos de te faire une question que je trouvois désagréable pour toi et inutile pour moi.

Tu peux bien penser qu'à la vue du contraire ma satisfaction est encore plus grande que ma surprise. Si tu trouves que mes réflexions sur les femmes contrarient les tiennes, je trouve dans ton goût pour le beau triste plus de conformité avec le mien que je ne croyois.

Je t'avoue que je n'ai pas éprouvé ce que tu me dis à la lecture des *Nuits;* je m'y suis amusée dans des instants critiques pour la santé, sans m'en trouver fatiguée : au contraire, cela est si fort dans mon naturel, que mon esprit se repose dans ces pensées; c'est flatter son penchant que de le fixer sur ces objets. Je suis tout à fait de ton avis pour les romans, je les déteste; mais je ne pense pas de même que toi de l'histoire, ou du moins je ne l'aime pas tant. Elle a perdu pour moi la plupart des charmes qu'elle avoit autrefois, je n'y vois plus que des répétitions : toujours les mêmes hommes, les mêmes passions, les mêmes choses; il ne faut que changer les dates et le

nom des lieux, on aura toujours les mêmes événements. Elle a fait mes délices, et je lui dois ce que j'ai de meilleur dans l'esprit; mais à présent que je connois suffisamment le monde civil et politique, et que je n'ai plus besoin d'elle pour étudier les hommes d'aujourd'hui, je n'en fais plus mon étude. J'aime seulement à avoir devant les yeux un tableau précis des principaux événements; Bossuet et deux autres auteurs sont les seuls que je veuille relire. Je m'amuse dans un autre genre : l'histoire naturelle, la physique, l'astronomie, un peu de géométrie, un peu de métaphysique, la philosophie, voilà quant aux sciences; un peu de bonne poésie, quelques morceaux d'éloquence, voilà des belles-lettres ce qui me touche le plus. Si tu joins à cela la musique, tu auras le précis de mes occupations et de mes plaisirs.

Donne-moi de tes nouvelles; je respire pour t'aimer et te le dire. Adieu.

Comme mon cœur s'épanouiroit d'aise en te voyant! mais je ne pourrois rien faire, mon cœur seroit trop ému, il palpiteroit de joie, mes mains serreroient les tiennes, mes yeux fixés sur toi laisseroient échapper des larmes de tendresse, et mes lèvres pressant les tiennes y cueilleroient le baiser de l'amitié. Quel tableau! pourquoi mon imagination me le présente-t-elle sans cesse! Je l'ai tracé malgré moi, je me le reproche. Adieu, ma chère amie, je suis tout à toi.

---

* LETTRE DIXIÈME.

Du 13 juillet 1773.

Je prends la plume machinalement : j'ignore ce que je vais écrire; je ne sais même si j'ai quelque chose à te dire. La douceur et la beauté du temps, la sérénité du ciel, l'éclat brillant du midi, me donnent ces émotions, cette langueur voluptueuse, que le touchant spectacle de la nature communique aux âmes sensibles. J'ai plus de sensations que de pensées; semblable à ces jeunes êtres qui, parvenus aux portes de l'adolescence, vont naître une seconde fois et entrer dans une nouvelle vie, le

sentiment m'occupe avant la réflexion. Après quelques instants d'une douce rêverie, j'ai revu toutes les lettres que tu m'as écrites depuis un an, elles étoient encore sur moi ; j'ai contemplé délicieusement ces témoignages, ces vives expressions d'un cœur où je suis si bien placée. Quel charme de trouver dans une autre une partie de son être, de sentir que l'on peut contribuer à son bonheur ! Pouvoir savourer, comme je fais, ce plaisir, sans inquiétude, sans trouble, c'est sans doute le terme de la félicité humaine.

Que d'idées s'éveillent ! Qu'entends-je intérieurement ? Formerois-je d'autres désirs ? J'aime à l'ignorer ; je suis heureuse, tous mes soins sont de continuer à l'être.

Nous avons toujours, comme tu sais, de petites disgrâces domestiques : je commence à m'y faire, je me défends d'y penser, et j'éprouve que l'imagination grossissant, exagérant les maux, comme la loupe fait un grain de sable, il faut lui imposer un silence absolu. Il est vrai que ce n'est pas toujours facile : tu ne devinerois pas le chagrin que me donnoit ma terrible imagination, à laquelle je suis cependant parvenue à mettre la bride. Le personnage dont je t'ai tant parlé ne se marie point ; il fait toujours à mon papa des politesses qui à mes yeux ont un air de prétention ; je crains qu'il ne pense encore à moi, et que peut-être, renouvelant quelque jour ses instances, il ne soit écouté de mes parents. Je sais bien qu'ils ne me gêneront jamais, mais que ne peuvent les exhortations, les circonstances ? Je crois déjà me voir unie à lui par un lien funeste. Cette image m'offusque ; j'appréhende que mes conjectures ne soient aussi des pressentiments. Il n'est pas croyable combien cette idée m'a tourmentée : je suis enfin venue à bout de la bannir. J'ai fait depuis mille réflexions sur la folie de s'inquiéter de ce qui pourra n'exister jamais. Un bonheur trop uniforme n'est pas ce qui convient à l'homme : il lui faut quelques peines pour sentir le prix du plaisir ; s'il n'en a point de réelles, il en appelle à lui de factices, qui ne sont pas moins sensibles. Cette vérité est, je crois, applicable aux hommes en général et particulièrement à ceux qui sentent vivement. Il semble qu'ils doivent payer les transports du plaisir, qu'ils savent si bien savourer, par un

échange de peines. J'ai, pour ma part, une imagination vorace à laquelle il faut continuellement des aliments, et des aliments forts et substantiels. Pour l'occuper j'ai trouvé un expédient qui me réussit ; je me suis jetée dans l'algèbre et la géométrie. A voir l'ardeur avec laquelle je me mets à cette sorte de travail, on croirait que je vais traiter des affaires de la dernière conséquence. Tu rirois bien de me voir suer sur un calcul, faire des proportions, tourner autour d'un problème! Pourquoi tant de peines? C'est que vraiment une aiguille ne m'occupe pas suffisamment : il faut, pendant que mes doigts la tiennent et que mes yeux la conduisent, arrêter mon esprit sur d'autres objets; et comme il n'est pas assez inventif, au moins pour mon utilité, je dois nécessairement lui donner des connoissances qui l'exercent et qui l'empêchent de s'épuiser en tournant continuellement sur lui-même. Tu n'as guère besoin de savoir tout cela, et je ne sais pas trop pourquoi je t'en parle; mais, au reste, de quoi t'entretiendrois-je? On a beau faire : les conversations, et par conséquent, les lettres familières prennent toujours une teinture des choses dont on est ordinairement occupé. Voyez souvent une femme répandue dans le monde, vous saurez bientôt les traits dont elle caractérise ceux de sa société; parlez plusieurs fois à un ecclésiastique, vous serez bientôt instruite des manéges, des tracasseries de sa communauté. Tout ce que je vois là-dedans de pis pour toi, c'est qu'étant plus souvent avec moi-même qu'avec toute autre compagnie, tu ne peux avoir un commerce bien varié ni des relations bien intéressantes. Des réflexions philosophiques, des observations sur mille choses, ne sont pas toujours admissibles dans une lettre : il faut du talent pour les y insérer, et ce talent me manque souvent. Si je voyois plus de monde, je pourrois te faire quelquefois des portraits d'après nature ; mais encore qu'y verrois-tu de nouveau? Les hommes sont les mêmes partout : partout on trouve mêmes passions, mêmes ressorts, mêmes mouvements, mêmes combinaisons. Les préjugés, l'opinion, peuvent changer; à cela près, tout est de même, et les hommes d'aujourd'hui ressemblent à ceux des siècles passés. Mais enfin, quelles que soient mes lettres, elles ne me paroîtront pas inutiles tant

que mes sentiments y seront peints : il m'importe que tu les apprécies, que tu les approfondisses.

Il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles ; je ne t'en veux pas : il faut être aussi maîtresse de son temps que je le suis du mien, aussi souvent recueillie, aussi fatiguée, pour ainsi dire, d'une surabondance de sensations, pour s'épancher dans le cœur d'une amie sans avoir rien de nouveau à lui dire. Adieu.

---

* LETTRE ONZIÈME.

16 août 1773.

Les années se suivent et ne se ressemblent pas : c'est un vieux proverbe, dont je vois aujourd'hui l'accomplissement avec peine et plaisir. Il y a un an, ma chère Sophie, tu étois à Paris ; j'avois eu le bonheur de t'embrasser, de te voir, nous avions épanché nos cœurs ; mais dans ce même mois d'août j'étois couchée avec la petite vérole, suspendue entre la vie et la mort, et tu me croyois à la campagne. Tu passois devant mes fenêtres en soupirant de mon absence, et tu ne te doutois pas que ta maman et ton frère m'avoient vue ce jour même peut-être, en craignant pour toi la perte de ton amie. Quelle émotion, quand tu appris la tromperie que l'on t'avoit faite ! Comme tu vins promptement te dédommager de la perte des moments que tu aurois passés avec moi sans cette triste ruse ! Oh ! j'aime à me rappeler toutes ces petites scènes. Mais, hélas ! comme les biens et les maux sont compensés ! je me porte bien actuellement, et il faut que tu sois à trente lieues de moi ! J'aurois pourtant bien besoin de tes yeux, de tes conseils, de ton cœur, de toute ta personne ; je romps sur ces choses. J'y reviendrai peut-être quelque jour.

On me parle mariage, cela me tracasse ; il n'y a rien de décidé : s'il se fait le moindre projet, tu peux compter en être instruite la première.

J'ai été hier à l'église : il y avoit précisément huit ans que j'avois fait ma première communion et que j'étois avec toi ; j'ai

prié Dieu de si bon cœur que je suis plus tranquille et plus gaie. Tu dois sentir à ma lettre que je n'ai point une humeur égale : je suis toute drôle. J'ai quelquefois de petits moments d'ennui; quand je m'en aperçois, je m'occupe à quelque chose de bien appliquant. Cependant je ne suis pas toujours capable d'application. Cela m'arriva dernièrement. Je pris la plume et je fis ton portrait pour m'amuser; je le garde précieusement; j'ai mis pour inscription : Portrait de Sophie. Je barbouille du papier à force, quand la tête me fait mal; j'écris tout ce qui me vient en idée : cela me purge le cerveau.

Le repos de la campagne sera très-utile à ton amie; j'espère partir à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre. J'emporterai premièrement mon violon, ensuite des Éléments de géométrie. L'étude de cette partie des mathématiques m'amuse beaucoup. Je trace des parallèles, j'élève des perpendiculaires, je décris des polygones : enfin me voilà géomètre à moitié, mais secrètement toutefois; car je respecte l'opinion, et je n'ai garde de faire la savante. Mon papa m'a acheté le *Maître italien*, je ne sais pourquoi ; cela sera probablement cause que j'apprendrai la langue du Tasse. Telle est, ma chère, la compagnie que j'emmène. Je trouverai là-bas de beaux bois, de belles prairies, de jolies vallées, des coteaux délicieux, un logement vaste, une vue charmante; un grand-oncle et une grand'tante qui nous recevront de bon cœur; du reste, Corneille, Molière, Racine, Milton, Voltaire, Bernis, voilà la société. Tu vois combien elle a d'agréments; elle instruit, amuse, divertit, ne fait point de bruit ni d'embarras.

Écris-moi dans huit ou dix jours; je recevrai ta lettre à la campagne : ce sera délicieux.

Adieu. J'attends une cousine qui doit nous emmener à la promenade; mon imagination galope, ma plume trotte, mes sens sont agités, les pieds me brûlent. — Mon cœur est tout à toi.

P. S. du mercredi 18. La bonne maman s'en va jeudi. Nous partons maman et moi pour la campagne, vendredi à six heures du matin : nous sommes dans l'embarras du déménagement et

des paquets; mais je suis gaie et contente : j'emporte avec moi cette paix que l'on chercheroit en vain dans le séjour le plus favorable, si l'on n'en avoit la source dans son cœur. — J'ai eu une entrevue. Je ne sais pas ce qui en résultera : notre voyage donnera le temps de la réflexion ; ne me réponds pas à tout cela. Adieu, chère amie, prie Dieu pour moi.

LETTRE DOUZIÈME.

Du 8 septembre 1773.

Après dix-huit jours d'absence, me voilà rentrée dans ce bruyant Paris. J'ai quitté la campagne avec une sorte d'attendrissement; je suis trop sensible à ses charmes pour les perdre sans regret; et, cependant, j'avois trop de choses à la ville qui m'intéressoient pour n'y pas revenir avec impatience. Pendant que je goûtois tous les agréments d'un séjour champêtre, on travailloit ici à me former des liens. Le peu que je te dis la dernière fois doit te tenir dans une sorte d'inquiétude à mon sujet; je vais t'instruire de tout. Quoiqu'il n'y ait rien de bien avancé, ton amitié te donne le droit d'être initiée à tout ce qui m'intéresse. Je remonterai à l'origine de l'affaire, pour me procurer le plaisir de te l'exposer tout au long. J'imite les mauvais auteurs, qui, pour commencer l'histoire de leur héros, vont chercher son grand-père. Mais qu'importe! Je te dirai donc que le parti qu'on me propose aujourd'hui avoit déjà été mis en question l'année passée, sans que la personne m'eût jamais vue, et sans que je la connusse davantage. Voici comment. Une bonne parente dont j'étois aimée, sans lui rendre de fréquentes visites, connoissoit un certain monsieur qu'elle s'étoit affectionné, et qui la respectoit comme une amie de bon conseil, à cause de son âge et de son jugement. Comme il l'entretenoit une fois sur le chapitre des qualités qu'il désiroit trouver dans une épouse, il plut à ma parente de dire qu'elle connoissoit une personne capable de lui convenir à tous égards. Sur cela, elle envoie peu de jours après chercher mon papa pour lui proposer l'affaire et commencer à s'accorder sur les

matières d'intérêts. Cette première démarche ne succéda point, parce que le jeune homme avoit pour mentor un vieil abbé fort entêté de l'argent, qui ne vouloit pas le voir marier sans une dot de cinquante mille francs au moins. Tout en demeura là; nous ne nous étions pas vus, et il ignoroit jusqu'à mon nom. Ma parente mourut, et cette affaire, que nous avions déjà oubliée, paroissoit devoir l'être encore plus par ce coup; mais, à quelque temps de là, le vieil oncle mourut aussi. Le jeune homme vient aussitôt chez la fille de ma parente, demoiselle de quarante ans, lui annoncer qu'il étoit libre et désiroit que la personne dont on lui avoit parlé l'année précédente le fût aussi : il supplioit qu'on parlât pour lui. C'est ce qui eut lieu le mois passé. On convint de ce qui d'abord n'avoit pu s'arranger à cause de l'oncle; il y eut une entrevue avant notre départ pour la campagne, et pendant que nous y étions, on fit une demande en règle; de façon que ce soir nous aurons la première visite du prétendu. Voilà où en sont les choses. Mais il me semble te voir t'impatienter, et me demander quel est cet homme et ce que j'en pense. C'est un médecin établi depuis huit ans, habile dans son état, dont la maison est montée et dont la réussite est en bon train. Voilà quant à la position; reste à parler de la personne. C'est un Provençal, un homme de trente-quatre ans, d'une taille au-dessus de la médiocre, fort brun, d'un abord un peu dur. Son extérieur n'a rien qui en impose et qui flatte : le premier coup d'œil ne m'a pas enchantée. De grands traits, de petits yeux étincelants sous de grands sourcils noirs, une gravité doctorale : voilà ce qui frappe au premier instant. Mais il s'égaye dans la conversation; il a de l'esprit; il est même auteur d'ouvrages concernant son état[1]; il me paroît prodigieusement vif. Les informations exactes que nous nous sommes procurées rendent bon témoignage non-seulement de ses mœurs, de sa capacité, mais encore de son caractère. Cette affaire m'a beaucoup agitée. La perspective du

[1] Ce médecin s'appelait Gardanne. Madame Roland en parle dans ses *Mémoires* (p. 115 et suiv. de notre édition). On trouvera plus loin, dans une note sur La Blancherie, quelques renseignements relatifs à ces ouvrages de Gardanne, *concernant son état*, dont il est question dans la lettre de mademoiselle Philipon.

mariage m'a fait faire à la campagne les réflexions les plus graves; cependant je ne répugnerois point à cette alliance. Le préjugé favorable que j'ai pour ce médecin est fondé non-seulement sur les informations, mais encore sur les conséquences raisonnées des choses : il est constant qu'il peut trouver quelqu'un ayant plus de bien que moi, eu égard du moins à ce que je lui apporte pour le présent; il le sait, et il m'a préférée avant de m'avoir vue, sur le simple portrait qu'on lui a tracé de moi. Il cherche des sentiments, de l'éducation et des principes solides : il est à présumer que tout cela se rencontre chez lui. Il ne veut pas de ces femmes à qui il faudroit, en se mariant, une femme de chambre, un second laquais, un appartement particulier; de ces femmes qui passent la nuit au bal, la journée au jeu, comme la plupart des femmes de médecins. Ce sont ses propres termes qui nous ont été rendus. Il souhaite une épouse qui se charge volontiers des soins du ménage et qui lui procure une société agréable; nous verrons si les suites répondent à ces commencements. Quant à moi, je suis actuellement d'une tranquillité qui m'étonne. Je ne crains pas la conclusion de l'affaire, je ne la désire pas : je me livre avec insouciance au courant de ma destinée. Lorsque, avant mon départ pour la campagne, il s'agit d'une entrevue, cela m'inquiétoit; j'étois dans la première crise, et puis j'avoue que mon orgueil étoit peu flatté de cette démarche, pourtant nécessaire; j'appréhendois que ma présence ne répondît point au tableau qu'on lui avoit fait, non de ma figure, mais de ma personne; je redoutois ma timidité et mon embarras : enfin tu aurois ri de mes préoccupations. Je n'empruntai pas l'éclat de la toilette : je ne voulois rien lui devoir. Une robe de toile, des cheveux à moitié défrisés, une coiffe, voilà le costume dans lequel je me présentai. Lorsqu'il arriva, son aspect ne me prévint pas pour lui : j'en fus presque charmée; car cela me donna une aisance, une gaieté que je n'osois point attendre. On badina beaucoup, et je n'épargnai guère les médecins : il s'aperçut de mon coup de patte, parut plus attentif, prit une contenance plus embarrassée que la mienne : je devins encore plus ferme et plus assurée, et, sans être friponne, je jouis un

peu de mon avantage. Je ne l'ai point vu depuis : je l'attends.

Écris-moi ce que tu penses de cette affaire ; je sais l'intérêt que tu y prends. Je voudrois pour tout au monde que tu ne fusses pas venue l'année passée, et que tu vinsses maintenant. Quelle joie pour moi d'avoir dans cette circonstance une amie comme toi, pour lui communiquer toutes mes réflexions et mes sentiments, pour écouter tout ce qu'elle auroit à me dire, recueillir ses idées et ses jugements ! Viens donc, ma chère Sophie ; dans quel autre instant peux-tu mieux me marquer ta tendresse ? Hélas ! je sens bien que ma demande est imprudente, aussi je ne la présente que comme l'expression de mes désirs.

Que de choses nous aurions à nous confier, et que l'amour a besoin de l'amitié des yeux ! Mais quoique la proposition soit vraie, elle ne m'est pas applicable dans ce sens-là ; car je t'assure que je n'aime point du tout, et cela par une fort bonne raison, c'est que je ne le connois pas assez ; jamais l'extérieur ne me décidera, et moi-même, je ne prétends pas le captiver par les seuls agréments ; je craindrois qu'il ne m'échappât avec des liens si foibles : je demande de lui des principes, des mœurs, du bon sens et de l'éducation. On dit du bien de ses mœurs ; nous verrons à nous en instruire le plus qu'il sera possible.

Écris-moi, tu ne saurois me faire un plus grand plaisir. Ma lettre est mal écrite, je vais trop vite, je suis un peu en l'air, quoique fort tranquille intérieurement sur l'issue.

Adieu, ma chère Sophie, pense à moi, écris-moi, prie pour moi, aime-moi toujours.

LETTRE TREIZIÈME.

Mercredi 15 septembre 1773.

Il n'est rien de si comique que la manière dont le galant docteur fait l'amour ; sa pétulance et son air sans gêne s'accommodent si mal du personnage d'amant, que, pour obvier à cet embarras, il ne revient plus. Il croit probablement que l'idée qu'il m'a laissée de sa personne fait sa cour pour lui : il se trompe fort, et s'il n'y prend garde, ses affaires sont en mauvais

train, car je ne suis pas fille à pardonner une négligence volontaire. Il vint, il y a huit jours, ainsi que je te l'ai mandé, avec notre parente qu'il avoit priée de l'introduire : nous le reçûmes bien. Il resta une bonne heure et demie, fut fort gai, causa beaucoup. Nous ne l'avons pas vu depuis. J'ai appris qu'il avoit été une fois à la campagne et une autre fois à Versailles; mais, quelque occupé que l'on soit, on trouve bien un moment dans une huitaine pour les intérêts de son cœur. Je ne lui pardonnerois pas de manquer à ses devoirs envers moi; mais je ne suis pas plus indulgente pour une négligence; et, s'il revient, il peut compter sur un accueil poliment ironique, à moins qu'il n'allègue de bonnes raisons : c'est ce que je t'apprendrai, s'il m'est possible, avant de fermer cette lettre. Je sens que mon cœur est trop indifférent pour l'excuser sur la moindre peccadille : je ne fais pas dépendre mon bonheur de notre union, et un *non* ne me coûtera rien, pas même un soupir.

J'ai voulu faire ce matin cette petite causerie : je ne finirai point cette lettre de quelques jours, pour te mander ce que je pourrai savoir. Je reviendrai t'entretenir au premier moment; je t'embrasse de tout mon cœur.

16 septembre 1773.

Je n'ai vu personne; je présumerois qu'il a d'autres vues, ou qu'il croit honorer la fille d'un artiste en la prenant pour femme. Je ne sais cependant si je dois le soupçonner d'une prévention si sotte. Quant à la première cause, elle me paroît difficile à croire après les démarches qu'il a faites sans être excité par qui que ce soit : en tout cas, sa facilité à changer d'avis après des avances si marquées et si décisives m'empêcheroit de le regretter, en supposant que j'y fusse disposée. Il y auroit une troisième induction à tirer de son caractère; il est extrêmement ardent pour son état. Le désir de réussir et de faire fortune est sa première passion; il est assez étourdi et indifférent pour le reste; une personne qui en parloit hier disoit qu'elle le reconnoissoit à ce procédé, que le tourbillon des affaires l'entraînoit; qu'elle savoit pourtant qu'il étoit fort content de celle tramée de ce côté-ci. Tout cela est bel et bon;

mais pourquoi tant d'empressement pour la demande et si peu pour en profiter? Je serois vivement blessée de cette négligence s'il me touchoit un peu; mais j'en suis choquée par vanité; il n'est pas bon d'offenser les femmes de ce côté délicat : elles ne le pardonnent guère.

Enfin, tout ce que je puis te dire, c'est que je ne vois goutte dans tout cela. En attendant le dénoûment, j'ai bien ri de l'aventure : il me semble qu'elle a un cachet d'originalité.

Adieu pour aujourd'hui : si tu mets autant de jours à lire ma lettre que j'en aurai laissé passer avant de la clore, tu en auras pour longtemps.

17 septembre 1773.

Chaque jour, en aggravant sa faute, augmente ma prévention contre lui : son silence et son absence ont quelque chose d'insultant. Quand on veut rompre, on doit le faire d'une façon décente; on ne tient pas d'honnêtes gens en suspens. Il pouvoit charger les personnes mêlées dans cette affaire de me présenter un prétexte quelconque : cela auroit civilisé sa retraite. Je regarde ce mariage comme absolument manqué; car, en supposant que ses intentions soient les mêmes, les miennes sont changées : il ne me sera jamais rien. Comme les événements de la vie se succèdent! A voir les commencements de l'affaire, on auroit juré qu'elle se seroit conclue en moins de deux mois. Je ne le regrette point; mais je suis piquée d'un procédé si malhonnête et si étrange. Je ne fermerai ma lettre que lundi; je prévois que je pourrai savoir du nouveau d'ici là.

Du lundi 20.

Enfin, grâce à Dieu, tout est décidé : nous avons reçu hier une lettre de remercîment où il allègue les volontés de son père, auquel il avoit écrit. Le prétexte est honnête; mais il auroit dû être présenté huit jours plus tôt, et il annonce toujours une tête peu sensée. En effet, si ce monsieur avoit réellement consulté son père, il devoit attendre la réponse avant de faire les démarches significatives dont je t'ai parlé.

De plusieurs affaires de cette nature qui ont été mises en question pour moi, aucune n'a été si avant, aucune n'a eu autant d'apparence de réussite, et aucune n'a été rompue si singulièrement. Celle qui s'est mêlée de tout ceci est bien étonnée ; elle ne savoit pas le personnage si capricieux et si léger. Il est vrai qu'on ne peut attribuer ce changement qu'à un caractère fantasque, puisque ma fortune lui convenoit, que ma personne lui convenoit aussi, et qu'il n'a fait ses avances qu'après avoir connu l'une et l'autre. — Adieu, ma chère amie, mon amitié est toujours la même ; aucun événement ne sauroit l'altérer, et les vicissitudes de la vie ne font qu'animer et consolider mes sentiments et notre union.

---

* LETTRE QUATORZIÈME.

11 novembre 1773.

Depuis plus d'un mois que ton silence me pesoit, mille pensées différentes m'agitoient tout à coup ; je ne savois à quoi l'attribuer. Enfin, me disois-je, ma bonne amie s'occupe sans doute plus agréablement, puisqu'elle ne m'écrit pas, voilà ma consolation. Appuyée sur ce motif, je voulus commander à mon agitation et m'établir dans une situation tranquille ; mais tu sens tout ce qu'un cœur délicat doit souffrir en pareil cas. Aurois-je été supposer tous les embarras que tu as essuyés ? Sans doute, en bonne philosophie, on peut et l'on doit même quelquefois supposer tout ce qui a de la possibilité ; mais tu sais comme moi que le sentiment est rarement philosophe ; au reste, le mal est passé, tout est oublié, pardonnes-en le récit à l'impression qu'il avoit faite malgré moi sur mon âme.

Il n'est personne qui ne se fût attendrie à la peinture touchante de la situation où tu t'es trouvée. Hélas ! ton cœur dut être déchiré ; la voix du sang, le choc des craintes opposées, en firent le théâtre des plus vives révolutions. Je conçois comment tu dois savourer l'espoir agréable qui, comme un beau jour, renaît dans ton âme affligée, en y découvrant un horizon plus heureux.

Tu n'ignores pas avec quelle vivacité ton amie partage tous tes sentiments, et combien sa sensibilité les lui rend propres. Le séjour de la campagne me paroît convenir à ton état actuel : après de si violents ébranlements, l'âme a besoin de repos, pour mieux goûter son changement. C'est alors qu'elle contemple avec un charme intérieur les ressorts qui, en agitant toutes ses puissances, ont réveillé en elle le doux sentiment de l'existence. C'est l'effet ordinaire des impressions fortes, et c'est en général ce qui est cause qu'elles plaisent aux âmes extrêmement sensibles, quand on les leur procure par des représentations naturelles ou bien *imitées* d'un objet tragique.

Je ne doute pas que la lecture de Pope, à laquelle tu me dis être occupée, ne t'attache et ne t'amuse beaucoup : il a su dépouiller la métaphysique du jargon qui la rendoit inintelligible, et il l'a revêtue avec adresse des grâces de la poésie, dont elle ne paroissoit pas susceptible. Son système est tout à fait consolant, et, par cela même, très-propre à l'humanité : il ne prouve pas l'existence de Dieu (comme l'a remarqué Rousseau) ; mais l'existence de Dieu le prouve. Voltaire y a fait une juste correction en disant que Dieu ne complétoit pas la chaîne des êtres parce qu'il la termine (expressions de Pope), mais parce qu'il la tient. Tout ce qui me déplaît dans l'optimisme, c'est que l'on semble y donner des bornes à la puissance de Dieu. Console-toi, ô homme! dit Pope, soumets-toi à l'ordre des choses; le bien et le mal, dans le moral comme dans le physique, concourent également au bien général; si Dieu n'a pas fait autrement, c'est qu'il n'a rien trouvé de meilleur (c'est-à-dire, qu'il n'a pu rien faire de mieux). Cela se trouve d'accord avec sa sagesse, et le peu d'étendue de nos vues nous oblige de penser que sa puissance n'est pas contrariée, et qu'enfin, si tout n'est pas bien, au moins tout est bien pour le tout. C'est ce que l'on peut dire de plus raisonnable en faisant abstraction de la révélation. Mais ne trouves-tu pas comme moi qu'on est bien plus à son aise, et que les choses paroissent s'arranger encore mieux, quand on rapporte l'origine du mal au mauvais usage que fit l'homme de sa liberté? C'est une remarque que je me plais à faire, parce que j'aime à voir la

raison posant les fondements d'une révélation qui m'importe beaucoup.

Pope a excellé dans plusieurs genres. Je ne crois pas que l'on puisse rien trouver de plus délicat que son poëme de la *Boucle de cheveux enlevée;* un sujet si stérile devient agréable par la beauté de son imagination. Le *Lutrin* de Boileau ne l'efface pas. Tu pourras t'en amuser, si tu possèdes la traduction en vers de M. l'abbé du Resnel. Je suis dans des lectures singulières par leur contraste; les *Essais de morale* de Nicole, les *Principes du droit* d'un Genevois, un ouvrage d'un matérialiste, les *Lettres d'un espion;* un peu de géométrie par-ci par-là : tels sont les objets de mes études dans ma retraite.

On nous a beaucoup pressés d'aller à Versailles chez quelqu'un de connoissance pour les fêtes du mariage. Maman s'est décidée à rester : j'en suis bien aise. Toutes réflexions faites, j'aime mieux rester dans ma cellule avec mes livres, ma plume et mon violon, qu'aller me faire pousser et presser pour voir *l'habillement* des princes : quant à leurs personnes, je les verrai toujours bien; il y a des milliers de gens qui courent pour ces fameuses bagatelles.

J'ai recueilli ton baiser avec attendrissement; reçois le mien. Adieu, ma plus chère amie, la moitié précieuse de moi-même. Je ne te dis pas de m'écrire : consulte ton cœur et ton temps.

LETTRE QUINZIÈME.

Du 25 novembre 1773.

Je suis dans mes dépêches; je viens d'écrire plusieurs lettres; je ne puis me résoudre à quitter la plume sans en faire l'usage qui me plaît le plus. C'est près de toi que mon esprit se délasse, soit de l'application de l'étude, soit de la dissipation forcée du monde : je le laisse errer agréablement sur les objets divers que lui offre le doux délire du sentiment.

Ma situation actuelle est singulière. Je ne suis ni gaie ni triste, ni contente ni fâchée; et, sans savoir pourquoi, je ne me possède pas comme de coutume : je ne suis pas en humeur

de philosopher; ainsi, puisque d'ailleurs je n'ai rien de considérable à te mander, il faut que je t'entretienne de mes petites aventures. Tu sais que je vais quelquefois chez une dame des amies de maman, qui tient concert chez elle: mais, ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que j'y ai fait des conquêtes, je pourrois ajouter, sans le vouloir. Tu vois assurément que ce sont là de grosses affaires, suivant ma façon de penser. Je badine; mais enfin on peut réfléchir utilement sur les plus petites choses; et, en outre, je veux te faire rire du projet d'une jeune tête. Celui dont je veux parler s'introduisit à la maison sous prétexte d'ouvrage; il y vint plusieurs fois, et enfin déclara ses intentions [1]. Il est de bonne famille et se destine à la magistrature; mais, à cause de l'état de ses affaires, il ne peut former d'établissement que dans trois ou quatre ans. Qu'importe! il avoit certainement l'imagination éblouie par *l'Émile :* il croyoit avoir trouvé sa *Sophie,* et vouloit s'en assurer la possession. Demeurant chez un seigneur, avec lequel il alloit partir pour voyager quelque temps, il souhaitoit que pendant cette absence on lui permît d'entretenir un commerce de lettres : il se formoit une idée délicieuse de cette relation; mais tu devines quel fut le résultat de ses démarches... Il en eut du chagrin, et le moyen de n'en pas avoir? Il s'étoit lié avec un poëte que je connois un peu; il y avoit déjà des vers composés : on s'étoit mis en frais d'idylles, de jolies choses... voilà des peines perdues! tout cela étoit digne d'un homme de vingt-deux ans. Cependant, toute raillerie à part, il me paroît avoir un cœur droit et honnête, beaucoup d'amour pour les lettres et les sciences, de l'esprit et du savoir. De bonne foi, s'il avoit eu un état fait, plus d'âge, une tête moins verte, un peu plus de solidité, il ne m'auroit pas déplu. Présentement il est parti, et pense sans doute aussi peu à moi que je m'inquiète de lui.

La scène est changée : il ne s'agit plus d'une jeune et bouillante imagination, d'une tête échauffée autant par la vivacité de l'âge que par la réalité du sentiment; voici venir un homme

[1] Il s'agit de Pahin de la Blancherie dont il sera question souvent dans ces lettres. Nous avons consacré une *note* étendue, qu'on trouvera plus loin, à ce personnage.

de cinquante ans, qui depuis longtemps vient à la maison comme ancien ami de mon papa. Il vit d'un bien honnête; il a eu de l'éducation, a fait des voyages et ne manque pas d'esprit. Plusieurs fois déjà il a sondé le terrain; les réponses qu'on lui a faites ne l'ont pas découragé : depuis son retour de campagne du mois passé, il vient très-souvent, voudroit s'expliquer, mais balance. Ses assiduités me fatiguent beaucoup : j'espère qu'elles ne dureront pas encore longtemps. Son âge m'effraye un peu; bien plus, il est protestant; il s'imagine peut-être que nous l'ignorons; et je le soupçonne assez indifférent sur l'article pour sacrifier cet obstacle à son penchant. Mais, par cela même, tu sens qu'il ne me convient pas. — Voilà où j'en suis logée. Je ris quelquefois quand je passe en revue les petits événements de cette nature qui me sont arrivés. La seule chose qui me flatte, c'est d'avoir conservé mon cœur dans une liberté parfaite. Je t'avoue pourtant que, si je me félicite d'une indifférence sur laquelle s'appuie ma tranquillité, je gronde aussi ma délicatesse, qui m'empêche de rien trouver d'aimable. Je me suis fait un modèle de ce que je pourrois aimer; mais la société ne m'offre rien qui y ressemble; je croirois volontiers que cette image est une belle chimère, dont je ne trouverai jamais l'original. Si nous étions ensemble, nous ferions bien des commentaires et des réflexions sur tout ceci. Ce que je puis au moins t'assurer, c'est que je t'aime avec une sincérité, une ardeur qui s'épure et s'anime chaque jour; mon âme se livre sans réserve à un sentiment plein de charmes. Du reste, contente de ma situation, je ne désire pas de la changer. J'éprouve que, quand on sait occuper son cœur innocemment et appliquer son esprit d'une manière profitable, on ne trouve jamais le temps d'être malheureuse et de s'ennuyer.

Me voici parvenue, sans m'en apercevoir, au bout de mon papier. Je ne t'aurai point parlé aujourd'hui de Pope, de l'optimisme, des philosophes et des systèmes; mais je t'ai entretenue de moi et de mes sentiments; je crois mon temps tout aussi bien employé; j'ai récréé mon esprit et soulagé mon cœur. Puisses-tu recevoir cette lettre comme une nouvelle marque de tendresse, et recueillir le baiser plein de feu que j'y

dépose, avec l'émotion vive que j'éprouve en collant le papier contre mes lèvres. Adieu.

---

* LETTRE SEIZIÈME.

Du 5 décembre 1773.

Hélas! ma chère amie, quelle consolation peux-tu attendre de moi! Dans tout autre instant ton espoir n'eût pas été frustré, j'aurois pu faire diversion à tes chagrins; mais, sans avoir éprouvé aucun événement fâcheux, je suis pénétrée de tristesse par un mal factice. Écoute : je songeai cette nuit que j'étois malade et prête à mourir; il n'y a rien encore de bien surprenant dans une telle imagination, et ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. Mais ce qui ne m'est jamais arrivé, c'est de faire dans cet état de sommeil des réflexions suivies, dont les impressions profondes me sont restées, et d'éprouver tous les sentiments qui peuvent agiter un agonisant, avec une vivacité qui a ébranlé tous les ressorts de mon âme et métamorphosé la situation de mon esprit. — On ne peut voir la mort de plus près qu'en la souffrant. J'attribue tout cela à la force d'une bouillante imagination; mais quelle qu'en soit la cause, les effets n'en sont pas moins réels : mon cœur est violemment ému. Je me réveillai, sans pouvoir rattraper le sommeil; je me levai avec l'image de la mort, dont le squelette me suit partout. J'ai été à la messe le cœur navré; je reviens avec la même horrible compagnie. Mon Dieu! je voudrois répondre à tes réflexions autrement que par la peinture d'une situation si triste et si singulière; mais je suis dans un trouble et un bouleversement aussi nouveaux pour moi qu'ils sont incompréhensibles pour d'autres. D'ordinaire, j'envisage comme toi la mort sans terreur : ce n'est plus de même depuis qu'un songe m'a transportée au moment où on lui paye le tribut; je sens toutes ses horreurs et toutes les révoltes de la nature. Sûrement, tu crois que j'ai perdu la tête : je me tais, je vais laisser ma lettre aujourd'hui; j'attendrai pour la finir que mes sentiments soient

moins vifs, et mon âme plus tranquille. Ce dimanche matin, 5 décembre.

Du mardi 7 décembre.

Ces noires vapeurs se sont enfin converties en douce rosée de mélancolie; mon âme tranquille se repaît de pensées solides sans tristesse, et s'attendrit sans amertume. Les idées affligeantes glissent, pour ainsi dire, sur notre cerveau, comme l'eau sur le plumage du cygne; leur impression s'affoiblit d'elle-même; et celui qui s'entretient incessamment avec sa douleur semble la consumer plutôt que la nourrir.

La nature bienfaisante, ou, pour parler sans équivoque, le sage Créateur, soigneux de tout ce qui pouvoit contribuer à notre conservation, nous donna pour le mal cette sorte d'endurcissement, aussi nécessaire à la fin qu'il se proposoit que les plaisirs attachés à la satisfaction de nos besoins. Nous sommes constitués de manière que le bien d'exister nous fait oublier les maux de l'existence. C'est cet amour de la vie et l'horreur du trépas qui, lorsque le désespoir arme la main d'un malheureux, retiennent son bras tremblant; et si déjà la fureur a porté le coup, ses regards presque éteints cherchent avec regret une lumière qu'ils vont perdre. Ne disons donc pas que la vie est le moindre des biens : elle est le plus grand de tous, puisqu'elle est aussi le prix de l'éternité. L'amour vif et naturel que nous lui portons n'est pas ce qui nous rend la mort si cruelle, quand la nécessité nous y conduit; car l'espérance de l'immortalité est un assez puissant antidote pour faire supporter courageusement au sage cette terrible transition ; mais ce sont les attaches multipliées aux faux biens qui la rendent insupportable à l'âme vaine, dont les erreurs se dissipent en ce moment. Sachons estimer à leur juste valeur les bienfaits de notre auteur : convenons que la vie est un bien précieux. Sommes-nous touchés de quelque chagrin particulier, nous la considérons au travers d'un crêpe qui nous fait exagérer ses maux. Ils sont en grand nombre, sans doute; mais ils sont nécessaires : sans eux nous ignorerions les plaisirs; c'est au mal que nous devons la connoissance du bien; et Dieu ne pouvoit créer un être sensible sans

l'assujettir à des impressions contraires dont les unes fissent juger du prix des autres. Il est doux de vivre; le plus misérable des hommes sent cette vérité, quoiqu'il ne la confesse pas; il a beau appeler la mort, s'il la voyoit, il ne feroit pas autrement que le bûcheron de la fable. Au reste, la vie, bien qu'aimable en elle-même, ne me paroît pas si fort intéressante que relativement à l'emploi qu'on en peut faire, et non eu égard à l'usage qu'en font la plupart des hommes. Quand on pense à sa brièveté, et à l'éternité qui s'ouvre après elle, on ne sauroit trop s'étonner de la folie de ceux qui agissent comme s'ils ne devoient jamais mourir, ou comme si la mort devoit les anéantir entièrement. Leur frivole façon d'être est pitoyable. Il y a un an actuellement que j'étois dans mon lit foible et languissante; je ne tenois à la vie que par un fil. Le lien qui m'y attache aujourd'hui n'est guère plus solide. Demain une maladie soudaine, un accident imprévu, peuvent faner les fleurs de la santé qui brillent sur mon visage; car la jeunesse n'est pas un rempart contre la mort; elle attaque tout indifféremment, enfants et vieillards, riches et pauvres, comme un soldat qui se précipite sur un groupe d'ennemis et qui frappe en aveugle. Connoissons le prix de la vie pour en jouir avec actions de grâces; tenons-la en assez haute estime pour ne l'employer qu'utilement : c'est le moyen de la passer agréablement, quoique dans l'attente d'une mort prochaine.

Le bien que tu me représentes comme capable de te plaire est, je l'avoue, le seul qui ait droit à mes désirs; mais quand je considère la difficulté de trouver quelqu'un qui puisse être un second moi-même, les chagrins que donne quelquefois une famille sur laquelle on fonde son bonheur, et les agréments que mêle l'imagination sur tout ce que l'on n'a pas, je ne désire plus rien; je rentre paisiblement en moi-même, je m'efforce de profiter du temps et de jouir des biens attachés à mon état, en bénissant la main qui m'y a placée, et qui m'en fera sortir quand et comment il lui plaira. Crois-moi, ma bonne amie, ou plutôt crois-en ta raison, ce n'est pas dans un morne affaissement, dans les accès d'une humeur caustique qui critique tout sans profit pour elle, qu'on doit passer ses jours : je sais que

tu es bien éloignée de cette disposition; ainsi je rappelle cette leçon pour moi-même, et pour te faire seulement observer qu'un sombre trop suivi y conduit insensiblement. Il n'est rien de si utile, de si sage, que de considérer la frivolité des autres pour l'éviter et la mépriser; mais il n'est rien de si digne d'une belle âme, que de la voir avec des yeux indulgents pour les personnes, en reconnoissant combien l'on y est porté soi-même par sa propre foiblesse. Tu vois que je profite de la liberté de nos conventions. Enhardis-toi à me communiquer toutes tes réflexions : peux-tu craindre qu'elles me soient importunes? Ce seroit bien mal connoître ton amie.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Du 31 décembre 1773.

Encore un coup d'aile, et le temps nous aura conduits à la révolution d'une année nouvelle. Avant que celle-ci soit entièrement passée, je veux te donner des marques de ma constante amitié, sur laquelle les ans n'ont point de prise, et dont la durée est à l'abri de leurs attaques. L'amitié croît avec la vertu, l'ancienneté l'affermit en fortifiant la sagesse; et le sentiment gagne à l'acquis des lumières qui étendent l'esprit. Puissions-nous toujours faire cette épreuve! Puisse chaque instant resserrer notre liaison! Ce sera être heureux de manière à espérer de l'être sans cesse. C'est le seul souhait que je forme, et le seul qui me paroisse digne de nous deux.

Je viens d'éprouver la vérité de cette maxime : *Tout est bien;* je l'ai répétée de grand cœur, et je suis sûre que tu te mettras de la partie. Des réflexions générales me l'ont fait combattre quelquefois; mais je suis forcée d'avouer qu'elle est au moins parfaitement applicable à tous les événements particuliers qui me regardent personnellement. Je te fis part, il y a près de trois mois, d'une affaire qui se brassoit pour moi; elle paroissoit convenable à bien des égards, et la vivacité avec laquelle le prétendant la suivoit sembloit devoir nous obliger de conclure dans un assez court délai; je t'appris comment elle s'étoit

rompue. Nous ne pénétrâmes pas la cause d'un revirement aussi brusque; nous conjecturâmes sur le caprice et l'intérêt dissimulé du personnage. Mais le temps, dans sa course rapide, nous apporte de nouvelles lumières. Il nous tomba dernièrement entre les mains des mémoires sur une affaire assez singulière qui se plaide actuellement au Palais; je fus étonnée d'y trouver le nom du docteur en question, et d'y voir son portrait tracé d'une manière odieuse par un homme autrefois son bienfaiteur et son meilleur ami. Quoiqu'il ne soit dans l'affaire que pour des propos et comme témoin, il est cependant diffamé dans deux des mémoires à tel point que sa réputation en souffre beaucoup; il faut qu'il se disculpe, et jamais il ne sera, ce me semble, lavé du vice d'ingratitude. Quoique des mémoires soient souvent d'honnêtes libelles où l'on se permet des faussetés, il en résulte pourtant que c'est un homme intrigant et de mauvais caractère, puisqu'il oblige à déclamer si violemment contre lui la personne à laquelle il doit son bien-être, son état, sa fortune, en un mot ce qu'il est. En combinant les circonstances, nous avons reconnu que lorsqu'il vint à la maison, il se trouvoit dans le fort de cette affaire, qui bientôt alloit devenir tout à fait publique. Il eut lieu de soupçonner que nous en étions instruits, à cause de quelques mots échappés fortuitement dans la conversation, et il voulut prévenir par sa démarche un remercîment, qu'en effet il auroit reçu, si nous eussions été informés de l'affaire, comme il le supposoit. Cette découverte m'a fait naître mille réflexions; je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : Tout est bien! Un nom échappé au hasard, sans dessein, sans connoissance, voilà ce qui rompt un mariage si apparemment faisable! Quel chagrin pour moi de trouver dans un mari un homme qui aux qualités de l'esprit ne joindroit pas celles du cœur, les plus essentielles au bonheur de la société!

2 janvier 1774.

J'aurai fini une année et commencé l'autre avec toi. Je n'ai pu achever ma lettre avant-hier. Le jour suivant fut passé en famille. Je profite du moment que me donne le mauvais temps,

en empêchant les visites, pour causer encore un moment avec toi. Le froid commence à se faire sentir. La neige couvre les rues d'un tapis éblouissant : elle fait un contraste dans les villes avec les toits grisâtres des maisons, et dans les campagnes, avec le tronc noir d'un chêne vieillissant. Depuis près de deux mois le temps est pitoyable. Les regards du soleil sont devenus, pour me servir de l'expression d'un poëte anglois, aussi rares que le sourire d'une dame modeste. Assurément cette idée ne fût jamais venue dans l'esprit d'un François : la comparaison eût tombé à faux.

Il m'a fallu laisser encore ma lettre. Voilà six jours que j'y reviens par instants dérobés, sans pouvoir l'achever; je ne te dis que bonjour et adieu pour la faire partir. Je suis tout à toi. Ce 5 janvier 1774.

ANNÉE 1774.

---

* LETTRE PREMIÈRE.

30 janvier 1774.

Voilà des jours de déroute pour moi, que je suis fort aise d'avoir passés. Aller en ville, manger plus qu'on ne veut, rire quelquefois sans envie des billevesées d'un réjoui, qui se constitue le plaisant d'une compagnie; rentrer tard, se coucher peu avant le lever du jour, chercher ses réflexions, ne plus trouver que des images : ce n'est pas là le genre de vie qui m'agrée. Il me faut de la retraite, des idées, de l'occupation : mon esprit cherche l'application, et mon cœur veut se sentir. Sans être misanthrope, je connois trop les hommes pour me plaire jamais dans ce qu'on nomme sociétés; quand j'entre dans l'une d'elles, je crois voir un bal d'esprits masqués, où, sous un caractère adopté par caprice, un être méprisable se fait admirer à la faveur du déguisement. Mon cœur, trop sensible, ne trouve rien là qui puisse le toucher. Si, dans sa situation, quelque chose pouvoit exciter ses désirs, ce seroit la recherche d'un second lui-même; mais je ne rencontre partout que des âmes communes, incapables de me convenir. On ne me séduiroit point par les yeux : l'esprit même, quelque puissant qu'il soit, ne me détermineroit pas seul; un cœur honnête, vertueux, peut seul émouvoir le mien. Il n'y a que le tien qui m'offre ce spectacle; n'y en auroit-il point dans un autre genre? Mais que m'importe, puisque je t'ai pour amie! Combien d'heureux pourroient se féliciter comme moi d'un tel trésor? Si je dois priser ce bien en proportion de sa rareté, il est d'un prix inestimable. O ma chère amie! toute ma tendresse pour toi s'anime et se concentre quand je vois tant d'objets indignes de la mériter. Semblable à ces vents bienfaisants qui, chargés des

parfums de l'Arabie, vont rafraîchir et encourager le passager qui navigue sur ses côtes, ton souvenir pénètre mon âme de douceurs et de joie : il est le véhicule du plaisir. En te parlant de mon amitié, je ne cherche pas à te la faire mieux connoître : tu en as mesuré dès longtemps toute la force; mais je ne fais que soulager mon cœur, plein d'un sentiment qui déborde et cherche à se répandre. Si j'étois près de toi, un regard, un serrement de main, et ce silence énergique des cœurs amis, en diroient plus que des mots.

O sentiment! tu vivifies l'univers; tu fais le caractère distinctif de l'homme : c'est par toi qu'il jouit de son être. Le sentiment est dans le moral ce que le mouvement est dans le physique. Sans ces deux phénomènes, on verroit dans chaque ordre une uniformité pire encore que le chaos. Tous deux décèlent l'auteur intelligent qui imprima l'un à la matière, et doua de l'autre l'être formé à son image. La faculté d'aimer est le plus noble privilége de l'homme. Ce goût naturel du bon, du juste, de l'honnête, dévoile son origine et prouve son auteur. Non, tous nos sentiments ne sont pas resserrés dans la bassesse de l'intérêt et du moi personnel! Il est des idées innées de justice, un amour naturel du beau, que le méchant même respecte intérieurement, lorsqu'il persécute la vertu. Il est telles actions généreuses, telles qualités aimables, pour lesquelles j'accorde mon estime et mon affection, sans que l'intérêt personnel trouve son compte dans ce tribut. Oui, quand la raison ne me démontreroit pas les absurdités des matérialistes, mon cœur me feroit sentir leurs torts; malgré les raisonnements qu'ils accumulent, mon cœur se sent plus noble qu'ils ne veulent l'avouer.

Tu as entendu parler de ces deux dragons qui se sont tués : cela n'est plus nouveau. Tout le monde dit que ce sont des fous : j'en conviens dans un sens; mais je dis cependant que ce sont des hommes très-conséquents. Tout matérialiste qui raisonne et qui calcule les maux de la vie, doit en faire autant. S'il étoit possible qu'il y en eût de bonne foi, dont l'esprit auroit été perverti avant que le cœur fût gâté, certainement ils se détruiroient. Je ne crois pas pourtant que les deux dragons

fussent de ce nombre. Ils me paroissent avoir fait comme tous les autres qui, ayant commencé par rejeter la morale parce qu'elle les gênoit, ont cherché ensuite à étayer leur cœur fatigué et chancelant par des principes commodes et conformes à leurs vices; mais ne trouvant nulle part le bonheur, ils ont préféré le néant par un coup de désespoir, ou plutôt ils ont mieux aimé courir les risques d'un avenir incertain pour eux que garder une vie devenue à charge par son mauvais emploi. Ils avoient abusé de tout : il ne leur restoit plus qu'à mourir. Celui qui garde son âme en état de désirer qu'il y ait un Dieu n'en doute jamais.

Il y a déjà longtemps que je voulois t'écrire et que j'ai posé les premières lignes de cette lettre; j'ai été interrompue pour faire le métier de Jean-Jacques : je n'ai fait que copier de la musique depuis plus de huit jours. J'ai été engagée, je ne sais comment, à pincer de la guitare dans une maison; on m'a prêté des recueils où j'ai pris plusieurs airs : voilà ce qui m'a occupée. J'appelle cela le métier de Jean-Jacques, parce que, il y a deux ans, c'étoit celui dont il s'occupoit ici. Il a actuellement un revenu modique et honnête, qui lui laisse le loisir de cultiver la botanique. Il veut tâcher d'épargner à nos Européens les voyages des Indes, en découvrant dans les plantes de nos pays les vertus qui nous font chercher celles qui croissent au delà des mers : l'entreprise est digne de lui. Il a découvert une plante dont la pesanteur intrinsèque équivaut à celle de l'or. Nos chimistes n'ont qu'à faire des épreuves : voilà qui peut réveiller leurs espérances.

Je ne sais pourquoi je t'entretiens de tout cela; mon esprit est un peu à la débandade. Il y a quelque temps que cela dure; je saute des réflexions les plus graves aux plus comiques imaginations. Après des raisonnements sur l'existence de Dieu, que j'écris tranquillement dans mon cabinet, il me vient en idée de faire une chanson. Quelques couplets sont-ils achevés, je reviens à la philosophie; et peu après je retourne aux muses, qui, vraisemblablement peu contentes de mon irrégularité à leur faire ma cour, ne me favorisent pas beaucoup. Dans le moment présent, je te quitte pour composer un accompagnement à un

air italien. Tu dois me trouver un peu folle; mais, va, mon cœur est toujours le même, toujours dévoué à Sophie, toujours aussi content, toujours t'aimant sans rivales ni rivaux, c'est-à-dire sans t'en donner en lui-même, car je ne doute pas qu'il n'y en ait qui envie ma place dans le tien; mais je n'ai pas peur, si je juge par moi; on ne nous déplacera ni l'une ni l'autre du poste où l'amitié nous a mises désormais.

Sainte-Euphémie m'a chargée de te dire bien des choses : je fais ma commission. Adieu.

LETTRE DEUXIÈME. (*Inédite.*)

A Paris, ce jeudi des Cendres, 17 février 1774.

Il me semble te voir, ma chère Cannet, t'occupant d'une manière paisible des devoirs de ton état. La félicité de ton âme brille dans tes regards, embellit ta situation : ton esprit se nourrit de sages réflexions, ton cœur sensible connoît le plaisir et sait se le ménager. Laisse-moi contempler un peu ce spectacle, il est aussi rare que satisfaisant; il fait naître la joie, et donne cet attendrissement délicieux que la vertu peut seule produire. J'aime à admirer l'humanité dans les belles âmes, car on court risque de la mépriser quand on étudie trop le général des hommes. C'est une terre dégradée, qui n'offre à l'imprudent et curieux voyageur que des plantes funestes et des productions dont les trompeuses apparences les font ressembler aux fruits qui croissent sur les bords du lac Asphalite. Quand il trouve un arbrisseau, c'est pour lui une rencontre aussi agréable que l'est un arbre stérile à l'Africain brûlé qui se repose à son ombre. Mais quelle joie pour ce voyageur, lorsqu'un bonheur inattendu le conduit dans ces terrains cultivés dont le sol fécond étale toutes les richesses de la nature! Saisi d'admiration, il s'arrête; tout est pour lui enchantement : le soleil semble jeter avec complaisance ses rayons bienfaisants sur cette terre heureuse; l'air qu'il y respire est pur et sain, la comparaison qu'il fait de ce pays avec ceux qu'il a déjà traversés l'engage à faire de ce dernier son séjour.

Tel, le philosophe rebuté de l'étude des hommes et désolé des tristes découvertes qu'il a faites, s'attache avec transport à l'âme bienfaisante où règne la vertu et que la sagesse éclaire; content de ce qu'il possède, il borne là ses recherches, se félicite et jouit.

Comment as-tu passé le carnaval? Bien modérément, je crois. J'ai été au bal une fois et j'en ai bien assez, l'usage de cette espèce de plaisir ne m'en donne pas le goût; je lui préférerai toujours une promenade champêtre, une lecture intéressante, une conversation amicale. Au reste, j'y ai passé mon temps sans ennui, parce que n'y ayant pas porté une once de prétention, j'ai été à l'abri de l'inquiétude et des soins qu'elle entraîne nécessairement, et n'ai eu qu'à m'amuser par raison d'un divertissement que je n'avois ni souhaité, ni cherché, ni demandé. Comme j'en avois usé sans la plus foible attache, je l'ai quitté sans le moindre regret, et même avec joie, pour prendre un repos dont j'avois besoin. Le lendemain ne m'a pas trouvé l'imagination étourdie de la dissipation de la veille; j'ai repris mon train de vie avec une nouvelle ardeur, en me disant à moi-même que si j'étois mère de famille, je ne serois pas du nombre de celles qui trouvent de l'agrément à quitter leurs jeunes enfants pour aller faire pendant toute une nuit la pantomime au son des violons. Quelle dépravation de goût! O ciel! combien faut-il avoir l'esprit abusé de vils préjugés et le cœur abruti, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour préférer la joie folle d'un vain divertissement au doux et charmant plaisir qu'on trouve dans l'accomplissement de ses devoirs auprès d'une famille naissante! Voilà de ces choses contre nature qui devroient révolter toute âme honnête, et qui ne frappent personne, parce que l'usage les met tous les jours en spectacle et que l'habitude adoucit leurs traits.

Détournons les yeux, ceci m'attriste.

Dis-moi donc, ma chère amie, ne feras-tu pas quelque jour un voyage à Paris? Ma question te paraît singulière; elle te le sembleroit moins si tu pensois combien je dois souhaiter ce qui en fait l'objet. Le retour de la belle saison, temps favorable à ce voyage, en réveille en moi le désir. Hélas! que n'en peut-il

réveiller l'espoir! Il te paroît plaisant que je parle de la belle saison au mois de février comme d'une chose prochaine, mais en vérité deux ou trois mois font dans ma tête une si petite somme, qu'à peine les compté-je, si ce n'est dans l'attente. Le temps court avec une vitesse qui semble s'accroître; bientôt il m'aura conduite à ma vingtième année : je regarde cette période comme une des plus longues et des plus importantes; quoique je n'aie à me plaindre de quoi que ce soit, je ne voudrais pas la recommencer pour tout au monde. C'est une bonne partie du chemin de faite. A Dieu ne plaise que je retourne sur mes pas : laissez-moi continuer ma route, dirois-je à ceux qui voudroient me la faire recommencer : je ne veux pas perdre l'avance que je possède, c'est autant à diminuer sur l'ouvrage qui me reste; puissé-je l'achever avec attention et sagesse, c'est à quoi je borne mes souhaits.

Il y a dans la vie certains temps qui amènent une révolution dans les idées. Te souvient-il, amie? nous étions occupées à nous les communiquer, il y a deux ans, sur des sujets que nous n'avions pas encore traités? Il paroît que notre façon de penser prit alors une certaine consistance, et qu'elle n'a pas éprouvé de changement, au moins sur ces objets. C'est le tour aux révolutions de l'imagination : leur influence n'est pas moins grande; les écarts de l'imagination sont la cause de nos fautes, et ses travers la source de la folie. A propos de travers d'imagination, il me prend envie de rire de l'aventure d'un Indien qui s'étoit imaginé que s'il pissoit, il inonderoit tout le Bisaguar. En conséquence, ce vertueux citoyen retenoit son urine et s'incommodoit beaucoup; il n'y eut pas moyen de le guérir de ce zèle patriotique si funeste à sa santé, jusqu'à ce qu'un homme plus habile que les autres vînt à lui s'écrier, d'un air effrayé, que toute la province étoit en feu, et qu'on n'attendoit de secours que de lui seul. Le bon Indien acquiesça promptement à une si bonne raison.

C'est à peu près comme un de nos princes de Condé qui, s'étant imaginé qu'il étoit mort, ne vouloit pas manger, parce que, disoit-il, les morts ne mangent point; un homme adroit le guérit en lui persuadant, non qu'il étoit vivant, mais que les

morts devoient manger, et que lui-même, son ami, étant de ce nombre, il alloit lui en donner l'exemple.

Il y a dans le moral bien des folies qui ressemblent à celles-là. Mais je ne sais trop si je suis tout à fait dans mon bon sens pour t'écrire de telles fadaises; cela sort de ma plume comme l'encre que j'y mets, sans réflexion.

Adieu, ma chère bonne amie.

---

* LETTRE TROISIÈME.

Du lundi 20 février 1774.

Vive le carême! à la bonne heure; mais, en l'attendant, causons toujours avec Sophie, quitte à le faire un peu follement, jusqu'à ce que le sérieux du temps donne à tout mon être une teinte un peu plus grave.

Enfin, ma charmante amie, tu as beau faire, tes précautions se prennent trop tard; tu es encore venue, je veux dire ta lettre, après la danse. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que, comme amie de toutes les heures, tu n'es jamais importune : le plaisir arrive avec toi, comme ton attribut inséparable; tu ne saurois te communiquer sans me le faire délicieusement sentir. Personne, cette fois, n'a interrompu ma lecture; et, comme il n'y avoit pas de toilette à finir, elle n'a pas eu de remise; j'ai seulement fait trêve avec mon assiette; puis, ayant achevé mon dîner après cette régalade, j'allai à vêpres, parce qu'il étoit dimanche et que je n'étois engagée nulle part. Je priai Dieu de bien bon cœur; mais j'eus toutes les peines du monde à le faire sérieusement. Il me venoit toujours quelque *regingo* de gaieté, qui m'obligeoit de sourire avant que je m'en doutasse. Cela n'empêcha pas que je n'entendisse avec beaucoup d'attention le sermon assez bien raisonné qu'un petit carme débita le plus effrontément du monde.

Tu vois bien que si je vais au bal, je n'oublie pas l'église; et, de bonne foi, je m'accommode bien de l'un et de l'autre. Au reste, mes bals ne sont pas de ces cohues brillantes où une foule de femmes en étalage attendent l'hommage de mille petits

êtres papillonnants qui voltigent autour d'elles. Je t'ai quelquefois parlé de nos petites fêtes, à moitié villageoises. La dernière étoit encore une assemblée de parents chez un d'entre eux, à l'occasion du mariage d'une demoiselle de la famille. Les nouveaux mariés étoient bien faits pour suggérer des réflexions sérieuses aux assistants ; il s'en faut de beaucoup qu'ils apportent tous deux à la masse une égale portion de sentiment. Depuis longtemps la demoiselle désiroit cette union, et l'on pouvoit juger du prix qu'elle y attachoit; quant à l'époux, il avoit l'air de faire sa cour à tout ce qui n'étoit pas sa femme. Ce n'est pas qu'il ne soit un assez bon sujet, quoique fort enclin au plaisir : il y a beaucoup d'étoffe chez lui; mais il faudroit de l'adresse pour l'employer, et des agréments pour fixer son humeur légère. Or, il prend une femme qui, avec plus de trente ans, est laide comme le péché des dimanches, et maigre comme doit l'être à Pâques un grand janséniste. Quoi qu'il en soit, on dansa, comme si leur union eût été l'image du plus parfait bonheur; et, tout en leur souhaitant une félicité qu'on n'espéroit pas trop, on s'est diverti tant qu'on a pu. C'est bien la manière d'agir commune à tous les hommes; le malheur d'autrui n'affecte que foiblement, et quelque part qu'on y prenne, on ne s'en livre pas moins au plaisir qu'on peut attraper pour soi. Dans le fait, cela n'est pas si fou, quand le mal est irréparable. Voilà une remarque qui sent le carnaval; peut-être la critiquerai-je dans quinze jours.

Car ne pourroit-on pas dire qu'il y a de l'aveuglement et de l'indiscrétion à s'abandonner à la joie, quand des exemples frappants nous montrent les peines où la diversité des circonstances peut nous exposer aussi? Ne seroit-il pas plus sage de réfléchir sur leurs causes, pour prendre les moyens de les prévenir si jamais elles nous menaçoient?... Mais, encore une fois, est-il impossible de faire tout cela en s'égayant? Faut-il froncer le sourcil pour penser, et la sagesse ne sait-elle pas rire?... Oh! que si fait! La raison peut être de bonne humeur, je le crois ainsi pour le présent, et même je le crois d'une conviction parfaite. Vous ne serez pas toujours ainsi, me dira-t-on; eh bien, que m'importe! Je changerai de créance quand mes idées

m'y obligeront : je veux être d'accord avec moi-même, et je pense, avec M. de Buffon, que l'agrément de notre situation consiste dans l'unité du moi personnel. Cependant, j'avoue que ce seroit un bonheur bien sujet à caution, que celui qui résulteroit de l'abandon total de nous-mêmes à une folie sans règle; sans doute l'on seroit heureux dans la durée de l'illusion, mais le repentir pourroit faire payer cher ses douces erreurs. Il faut que je me sois expliquée bien mal, pour t'avoir donné lieu de juger qu'Épicure n'étoit pas de mes amis; je ne m'en étonne pas, car je cours d'une idée à l'autre avec si peu d'ordre et de précision, qu'on peut aisément se tromper sur mes expressions. D'ailleurs je vois quelquefois tant de raisons pour et contre un même objet, que, sans avoir l'habileté du rhéteur Gorgias, je me prêterois volontiers à soutenir comme lui l'un et l'autre tour à tour. Ce n'est pas qu'au fond certains principes ne fassent toujours pencher la balance de quelque côté; mais c'est qu'un point de vue différent ne présentant plus les choses dans le même ordre, elles paroissent plus ou moins accommodables à ces principes suivant l'impression du moment, quoique dans le vrai elles ne changent pas de nature et que la diversité des rapports ne soit qu'apparente.

Je voulois t'écrire la semaine dernière : j'ai bien mieux fait d'attendre ta lettre; car, sans ce canevas, sur lequel je travaille à mon gré, je t'écrirois bien grotesquement. Cependant, si ma disposition actuelle continue, je veux quelque jour prendre la plume sans aucun sujet étranger, et tracer d'après moi seule la suite mal ordonnée de mes idées contraires. Il est des moments où je voudrois te tenir dans mon esprit : tu y verrois bien plus de choses encore que de dessus ta petite éminence.

En vérité, tu me fais un tableau bien charmant de ta situation. Tu me fais jouir d'une manière bien nouvelle de ce qui ne m'appartient pas. Il est délicieux de pouvoir se sauver quelquefois dans un autre soi-même des petites contradictions qu'on éprouve intérieurement : c'est une ressource de bonheur et un second logis pour l'âme, qui peut y aller chercher du bien-être lorsqu'elle se trouve mal à son aise dans son réduit ordinaire. Je n'en suis pas, il est vrai, venue à ce point; mais,

enfin, je sens que je suis redevable à la sagesse qui fait ta félicité de la perfection de la mienne. Oui, je serois moins heureuse si tu ne l'étois pas autant, et si tu n'eusses pas été mon amie. C'est à notre liaison que je dois non-seulement l'usage pur et satisfaisant de mes facultés, mais encore leur étendue. Combien un sentiment naissant, fondé sur l'estime, donne de ressort à l'âme et d'émulation à l'esprit! Il élève l'une et l'autre, procure à celui-ci plus d'activité, à celle-là plus d'énergie. Dis-moi donc quand je pourrai raisonner sur tout cela de vive voix avec mon amie? Faut-il toujours fixer au mois de mai l'époque que je souhaite, ou est-il permis de l'espérer plus tôt? Tu ne me dis rien de positif sur cet objet. Si tu savois comme tu me mets à la torture avec ces chiennes de tendresses qui ne m'apprennent rien!... J'aimerois bien mieux qu'on me dît tout crûment : Malgré mon dégoût pour Paris et le peu que je me soucie de votre vue, je vais la semaine prochaine dans cette maudite capitale m'ennuyer près de vous le moins que je pourrai. Dieu sait quelle seroit ma joie à la réception d'un billet contenant cet avis! Mais je crois que tu as juré de me faire griller d'impatience; je me vengerai bien quand je te tiendrai.

Du mercredi 22 février 1774.

J'aurois pu en rester là avant-hier, fermer ma lettre et te l'envoyer; mais je n'aime pas à m'y mettre pour si peu; et je reprends la plume aujourd'hui avec autant d'empressement que si j'avois plein mes poches de nouvelles à débiter. Je n'ai pourtant pas, dans le réel, une seule idée de commande : je vais au hasard, comme ces gens qui s'embarquent sans pacotille, n'ayant d'autre but que de voyager et de contenter leur curiosité. A propos de voyages, je me souviens que je dois faire de grandissimes dépêches pour la Guadeloupe et pour Pondichéry. C'est chose singulière que d'envoyer ses idées et ses impressions actuelles à un être séparé de soi par six mille lieues de distance, qui ne lira que dans un an et ne répondra que dans deux! J'aime mieux me tourner du côté d'Amiens : l'écho n'est pas si paresseux, et il me rapporte des nouvelles bien plus intéres-

santes, quoiqu'elles n'arrivent pas du bout du monde. Et puis, il est si doux de pouvoir parler librement à ce qu'on aime, de se laisser aller au courant, sans craindre les échappades indiscrètes; de n'être point obligée de rester aux aguets des pensées, pour renfermer celles qui ne doivent pas voir le jour, et produire avec art celles qui ont le brevet de passe-port!... Ce n'est qu'avec une Sophie qu'on peut jouir de cette aisance. Je m'amuse beaucoup avec ma plume : je l'ai admise à ma confidence journalière, et j'en fais la dépositaire de mes affections; mais ce n'est que sur le papier destiné à Sophie que je lui permets de tout tracer : celui-là même qui reste entre mes mains pour témoignage du moi actuel au moi futur n'a pas le privilége de tout recevoir. D'ailleurs, il est des aveux qui n'ont de prix et de douceur qu'autant qu'ils sont faits à une amie. Quelque charme qu'on éprouve à s'entretenir de ses propres idées, il est triste de se borner à cet entretien : il faut un autre appui, un second soi-même.

Je hais la philosophie qui, sous le prétexte de rendre l'homme capable de se suffire, l'isole et le rend indifférent à toute liaison. Je sais qu'il y a une indigne foiblesse à ne pas savoir trouver en soi les principes de son bonheur; mais je vois un orgueil insupportable et une férocité étrange à croire que l'on peut se passer de toute communication, sans que le bonheur en souffre.

L'homme n'est pas né solitaire. Sa foiblesse naturelle, la lenteur du développement de ses facultés, le besoin de soins réitérés, suivis et continués dans la progression de ses premiers ans, tout l'attache aux auteurs de sa vie. L'amour que ceux-ci lui portent, ne fût-il que d'habitude, l'oblige à une reconnoissance dont ils ressentent les salutaires effets dans ce déclin de l'âge où la défaillance d'une nature atténuée requiert des secours semblables à ceux de l'enfance. De ce premier principe de toute société découlent tous les rapports particuliers faits pour unir des êtres dont la sensibilité ne peut rester oisive. Malheur à celui qui, détournant de son but cette source de toute liaison et de toute vertu, la concentre en lui seul; auprès de qui l'utile compassion, la douce pitié, l'humanité bienfaisante, la tendre

amitié, ne trouvèrent jamais d'accès! J'ai été, pendant un temps, éprise jusqu'à l'enthousiasme du système des stoïciens; je ne sais quoi de grand et de sublime dans leurs idées m'avoit frappée et séduite; j'aurois volontiers dit avec M. de Montesquieu : « Si je pouvois oublier que je suis chrétienne, je regarderois la perte de la secte stoïcienne comme un malheur pour le genre humain. » Il sembloit, en effet, que ces philosophes s'égalassent à la providence divine, qui, dégagée de toutes les foiblesses des mortels, paroît n'exister que pour veiller à leur bonheur. Mais l'illusion brillante de ces belles pensées a disparu sous l'œil exact de l'examen; cette vertu magnifique à laquelle ils vouloient élever l'homme étoit disproportionnée à sa nature : son appareil gigantesque ne produit que des fantômes sans réalité. Je crois présentement que les lois, la société, doivent attendre plus d'un homme habitué par principes à s'identifier avec ses semblables, à confondre son intérêt personnel avec l'intérêt général, à chercher dans le bien de ce qui l'entoure celui dont il est susceptible, que du philosophe stoïque qui, se mettant au-dessus de tout, n'est accessible d'aucun côté.

On a cherché dans tous les temps les moyens de rendre l'homme meilleur, c'est-à-dire, de le rendre heureux en particulier autant que le comportoit sa nature, moyennant la foible rétribution d'efforts qu'il doit faire pour la félicité commune; on a beaucoup raisonné, et, le plus souvent, on a bien peu fait. La raison en est, ce me semble, en ce qu'on a rarement saisi le véritable et unique ressort par lequel on peut mouvoir les hommes efficacement, je veux dire la sensibilité. Il est bien clair que l'homme s'aimera toujours lui-même premièrement, et plus fortement que toute autre chose; il faut donc lui montrer ses vrais avantages dans le travail nécessaire qu'il fera pour ceux du plus grand nombre, et l'habituer à les trouver en cela seul. C'est le moyen de l'arracher à la personnalité, de le rendre utile aux autres et content de lui. Les gouvernements les plus heureux sont ceux où il y a le plus de récompenses attachées aux actions faites pour le bien public : la vertu ne peut manquer d'y être en vigueur, ainsi que le bon ordre et la tranquillité.

Mais dans quelles considérations me suis-je engagée? Je me

sens entraînée actuellement dans une chaîne d'idées qui embrassent beaucoup d'objets; où est donc le premier chaînon? Me suis-je assez bien exprimée pour que tu m'aies pu suivre dans cette course rapide? Elle est une suite de mon tour d'esprit et de mes principes dominants. L'universalité m'occupe, la belle chimère de l'utile (s'il faut l'appeler chimère) me plaît et m'enivre. Un nouveau jour a lui dans mon âme, mes sentiments ont pris une extension proportionnée à ces points de vue sous lesquels je n'avois pas encore envisagé l'ensemble. Je serois assez insensible à la perte d'une de mes petites possessions; et je m'attendrirois très-sérieusement sur le sort de quelque malheureux des antipodes que je n'aurois jamais vu. Comment accorder ces dispositions réfléchies avec la gaieté folâtre à laquelle je tiens d'assez près?..... Je suis un être bien singulier; j'ai beau me mettre avec toi sous cet abri paisible, et me considérer avec tes yeux, je conviens de ce que tu aperçois, je t'entends à merveille et avec plaisir; mais il reste une foule de choses indéfinissables.

La demoiselle des Iles est un personnage bien peu ressemblant à l'idée que j'en avois conçue sur ses premières démarches; elle me paroît bien à plaindre : c'est le grand titre qui doit lui rester sur ton cœur.

J'ai passé la journée d'hier dans le couvent avec maman, qui s'est trouvée engagée à profiter d'une des permissions. Malgré la dissipation, la causerie, les révérences sans fin, les embrassades éternelles, les compliments, etc., mille choses m'ont rappelé des souvenirs attendrissants et délicieux. J'aurois voulu pouvoir me dérober à tout ce qui m'environnoit, et me placer au pied d'un arbre pour rêver et t'écrire sous ces tilleuls qui ont vu naître notre amitié. Te souvient-il de cette allée sur la gauche, moins fréquentée que les autres? C'étoit toujours vers elle que nous dirigions nos pas; là, tout entières au sentiment, nous nous promenions paisiblement, l'un de tes bras appuyé sur mes épaules et l'un des miens passé autour de toi... Pourquoi ne jouissons-nous pas de ce plaisir dans quelque autre jardin? En sentirions-nous moins le prix et n'avons-nous rien à nous dire? Hélas!... Adieu, écris-moi : c'est ma consolation. Adieu, chère Sophie.

LETTRE QUATRIÈME. (*Inédite.*)

Du jeudi 17 mars 1774.

Eh bien, ma chère amie, comment t'accommodes-tu du carême? Ce temps paisible l'est-il pour toi? As-tu trouvé le moyen de t'échapper un peu de ces tourbillons, où tu es placée d'une manière si peu conforme à ton goût? La tranquillité t'a-t-elle rendu cette joie douce qui s'évapore malgré nous dans les dissipations qui nous dérobent à nous-mêmes? C'est dans la solitude que l'esprit s'élabore, que l'âme se calme; les passions se taisent, la vérité paroît, les idées se succèdent avec ordre : pénétré du bien d'être et de penser, le cœur sent et jouit. J'ai passé ces derniers temps plus tranquillement que je n'osois l'espérer; il y avoit eu un projet d'assemblée chez une dame de nos amies pour toutes les soirées de dimanches; j'étois comme engagée, la partie se trouva rompue, j'en fus intérieurement bien aise par un contraste assez drôle, car je n'étois pas fâchée absolument qu'elle se fît. Cependant, ce conflit, cette contrariété de sentiment, n'ont rien de surprenant, tu dois le connoître par ceux que t'inspire ta situation, qui est semblable à la mienne; j'aime à en faire le parallèle, examine-le. Avec une grande estime pour les biens du sentiment, avoir un cœur extrêmement sensible; assez de lumières pour distinguer le vrai beau, et le chercher en vain autour de soi; connoître le monde suffisamment pour le mépriser autant qu'il le mérite, voilà, ce me semble, des dispositions et des affections qui nous sont communes. Il en doit résulter un éloignement réel des divertissements et des sociétés ordinaires de ce monde; s'il se trouve balancé, c'est par le désir naturel et simple qui nous y fait chercher quelqu'un qui nous ressemble. Si la solitude pouvoit nous l'offrir, il n'y a point de doute qu'elle fût préférée; mais ne pouvant le trouver en elle, on la quitte malgré soi, pour jeter quelques regards sur la foule dans laquelle tout est mêlé. Sans ce motif, le monde ne nous seroit de rien; je sens que je le hais dans l'âme, il n'est pas digne de moi, je ne suis pas faite

pour lui, ses faveurs n'ont rien qui m'éblouisse, qui me tente; je suis touchée du beau, du vrai, de l'honnête, voilà ce que je cherche, et ce qu'il n'a pas. Il faut avouer que si nos prétentions dans le monde sont très-bornées en général, et plus encore quant au nombre, elles sont exorbitantes par rapport à la rareté de ce qui en fait l'objet. Cette réflexion, qui doit modérer nos recherches en affoiblissant l'espoir, fait beaucoup d'impression sur moi; je ne puis croire que le bonheur dépende tellement de l'union si rare de deux belles âmes, que l'une d'elles ne puisse être heureuse si elle s'en trouve privée. Ne seroit-ce pas faire injure au Créateur que de penser qu'il eût attaché exclusivement le bonheur à une chose introuvable? Malgré la force de ce raisonnement, je sens bien quelques sentiments qui n'y acquiescent pas tout à fait. Il me vient à ce sujet mille idées que je ne puis te communiquer; mais cela conduit naturellement à l'insuffisance de la philosophie et à la nécessité des principes de la religion. J'arrête ici, et je renonce à donner carrière à des pensées trop pressées pour que je puisse les exprimer d'une manière intelligible; je les étrangle en voulant les abréger, et sans profit pour toi qui ne peux les voir dans l'embarras d'un style embrouillé.

Du jeudi 23 mars.

Je crois, chère amie, que ce seroit manquer à la justice qui t'est due que de penser que tu me soupçonnes de négligence à m'acquitter de ce dont tu m'avois chargée. J'ai eu jusqu'à ce moment des remises et des manques de parole qui me faisoient mourir d'impatience. Je t'envoie enfin les échantillons des seules couleurs entre lesquelles il me semble que ton choix peut balancer, puisque tu rejettes les foncées. Ce n'est pas que le mordoré n'eût bien réussi, mais, outre qu'il est tachant, je trouve que rarement les ouvriers saisissent bien juste la nuance claire qui me paroîtroit passable. La couleur rose, vive et brillante, eût été jolie; mais, délicate et fragile comme la fleur dont elle porte le nom, elle est encore d'une cherté très-propre à en faire passer l'envie : elle eût coûté dix écus de teinture, la dépense seroit folle; au lieu que toute autre couleur n'excéde-

roit pas sept livres; on m'avoit proposé le gris, je le trouve insipide et fade; une étoffe de cette couleur qui n'a pas l'éclat du neuf, telle qu'est une reteinte, a l'air d'une doublure; j'avois demandé un échantillon en capucine, mais elle ne seroit pas bien venue. C'est donc le vert et le bleu; ce dernier te siéroit assez, ton teint et tes yeux s'en accommoderoient bien; mais comme ta robe étoit à peu près dans cette couleur, l'ennui de l'uniformité pourra l'empêcher d'être admise. En tout cas, tu aimes assez le vert, cette couleur printanière ne me déplairoit pas non plus; elle est modeste sans être triste, agréable sans éclat, ce qui me paroît assez convenable pour un habillement négligé. Consulte ton goût et laisse-le prononcer, c'est l'arbitre-né de pareilles affaires; il m'en paroît le seul juge naturel, quoique ce ne soit pas celui des esclaves de la mode, qui rarement vont à son tribunal. Tu dois savoir que les étoffes reteintes ne doivent pas (autant qu'il est possible) être exposées à la pluie, non que la couleur en souffrît, mais parce que l'eau, si elle n'est bien et complétement essuyée, délaye la gomme qui donne le lustre; en s'étendant à la ronde, chaque gouttelette forme un cercle nuancé différemment que le reste de l'étoffe. Cette nuance est très-foible, il est vrai, à peine se verroit-elle si la gomme, arrêtée à la circonférence, ne faisoit une tache plus sensible. Cet inconvénient ne subsiste pas toujours; il m'a semblé disparoître ou du moins s'affoiblir considérablement quand une fois le contact uniforme d'un air humide a enlevé la partie la plus grossière de la gomme. Voilà les observations que j'ai cru devoir te communiquer; au reste, je pense que tu ne feras pas mal, si ces couleurs te plaisent, de faire teindre ton étoffe; soit que tu l'emploies en petite robe ou en caraco, elle te fera plus d'honneur qu'en la gardant passée comme elle paroît l'être. Bien entendu, il faut qu'elle soit assez bonne pour en valoir la peine; c'est ce que je présume, par le projet même que tu avois formé. De telle façon que tu te détermines, tu peux compter que ce sera toujours avec zèle que je me rendrai le service de t'obliger quand l'occasion secondera mes dispositions. Je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CINQUIÈME.

Du 9 mai 1774.

Chère amie, ta lettre m'a trouvée formant le projet de t'écrire, et méditant sur l'inconstance de l'esprit humain. Mes réflexions à ce sujet étoient d'après nature : l'expérience me les suggéroit. Depuis que je t'écrivis ma dernière lettre, je ressentis les atteintes d'une inquiétude secrète, qui faisoit évanouir mon bonheur et m'abreuvoit d'amertume. La mélancolie s'empara de moi : non cette douce et charmante mélancolie dont je fais toujours l'éloge et qui sera toujours les délices de mon cœur, mais cette mélancolie accablante, qui ne donne que des sensations chagrinantes et de sombres idées. La réflexion ne servoit qu'à la fortifier et à la nourrir. L'injustice des hommes, leurs erreurs, leur méchanceté, les vices de l'état civil, les contrariétés apparentes de la nature, les maux innombrables qui assiégent l'humanité, enfin tout ce que peut imaginer une philosophie de douleur, m'étoit présent et me causoit des impressions vives. Fatiguée de toutes ces considérations, ma faculté de penser s'assoupit sous leur poids, je ne savois plus que sentir et végéter languissamment. Je conservois avec l'extérieur ordinaire les occupations auxquelles j'avois l'habitude d'employer mon temps, excepté la lecture et toute étude d'application, dont j'étois devenue incapable. La musique seule me soulageoit; la puissance de l'harmonie s'introduisit enfin dans mon âme, ses charmes lui rendirent son équilibre, et je redevins moi-même. Comme ces personnes qui, sortant d'un sommeil interrompu par des songes tristes ou effrayants, sentent le réveil et voient la lumière avec joie, ainsi je quittai mes rêveries et mon assoupissement, pour rentrer dans la sphère heureuse des réflexions sages et des doux sentiments. Je crois jouir d'un nouvel être, mon existence semble s'être accrue dans cette sorte de révolution; quant à la cause, je ne l'aperçois pas bien distinctement, ou plutôt j'imagine plusieurs causes combinées.

Je pense, premièrement, que les dispositions du corps ont

une influence considérable sur celles de l'âme. La relation est si intime entre ces deux substances, dont nous sommes le résultat, que les altérations excitées par des causes extérieures dans les humeurs de l'un, en apportent sensiblement dans la manière d'être de l'autre. Il est vrai que souvent ces effets du corps sur l'âme ne sont que des réactions des sens sur les idées par lesquelles ils ont été d'abord émus; mais dans les circonstances dont je parle, l'agitation du sang que la bile faisoit fermenter, l'impétuosité avec laquelle il se portoit au cerveau, un dérangement dans les organes, quoique peu apparent, contribuoient en partie à mon état. L'imagination y avoit aussi bonne part; elle m'avoit jetée précédemment dans une sorte de dissipation dont cette crise d'abattement étoit une suite nécessaire; car tel est l'inconvénient des extrêmes, qu'ils conduisent presque toujours aux opposés. Je ne puis encore me flatter comme toi de tenir les rênes de ma fougueuse imagination : c'est pour moi un coursier indompté qui rejette le frein et s'irrite des obstacles. C'est l'unique opposition que je trouve à mon bonheur. Puis-je me plaindre? Puis-je prétendre à une paix inaltérable? Non : il doit toujours rester quelque chose à combattre, à vaincre, pour exercer notre activité et nous faire des mérites. De même qu'il faut à l'homme un travail décidé, extérieur, pour employer ses facultés agissantes, il faut aussi un objet déterminé d'application et d'efforts à cette puissance active qui constitue essentiellement son être. Nous sommes formés de manière que le bonheur ne seroit plus rien pour nous, si nous n'étions obligés de le chercher : il se trouve dans la peine même que l'on se donne pour l'acquérir. Je dirois volontiers que *du plaisir l'image séduisante* est un être chimérique, façonné par chaque homme suivant son caprice, et placé au but de la carrière qu'il se propose de parcourir; il le réalise dans les agréments du chemin et les délices de l'espoir; arrivé au terme, il trouve cette charmante image éloignée : de quoi pourroit-il se plaindre? C'est à la chercher de nouveau qu'il trouvera l'espèce de jouissance dont il est capable dans sa manière d'être actuelle. Ce seroit m'engager un peu trop que de vouloir m'étendre ici sur la nature du plaisir et la manière de le goûter; le sujet

demanderoit le dialogue, ou, du moins, voudroit un peu de préparation. Je laisse donc les réflexions, pour me féliciter tout bonnement de celui que je trouve dans ton amitié. Les idées cèdent ici le pas au sentiment, qui, sans égard pour leur suite, brûle de s'exprimer et de donner un libre cours à ses effusions. Mais le sentiment peut-il être décrit? Non! Interroge ton cœur et demande-lui compte de tout ce que le mien éprouve.

Je pense bien que vous avez eu aussi les prières de quarante heures. Le Roi a été administré samedi matin; le bulletin d'aujourd'hui donne de tristes idées. La nouvelle de sa maladie m'a fait impression : je te dirois pourquoi si une lettre le permettoit. Quoique l'obscurité de ma naissance, de mon nom, de mon état, semble me dispenser de m'intéresser au gouvernant, je sens, malgré tout cela, que le bien général me touche. Ma patrie m'est quelque chose, mon attachement pour elle forme un lien sensible dans mon cœur. Comment me seroit-elle indifférente? Aucune chose ne l'est pour moi. Je me sens l'âme un peu cosmopolite; l'humanité, le sentiment, m'unissent à tout ce qui respire : un Caraïbe m'intéresse, le sort d'un Cafre me touche. Alexandre souhaitoit d'autres mondes pour les conquérir; j'en souhaiterois d'autres pour les aimer, si je ne connoissois un être infini qui peut absorber tous mes sentiments. Est-ce un avantage que cette extrême sensibilité? N'est-ce pas donner plus de prise à la douleur que d'être accessible par tant d'endroits? — Je me faisois il y a quelques jours la même question sur la délicatesse; mais nous reprendrons ceci une autre fois.

Adieu, chère amie. — Je reçois en ce moment des chansons de Sainte-Euphémie : je vais me mettre en frais pour y répondre. Si je peux cueillir quelques fleurs sur le Parnasse, j'en ferai un bouquet à son intention.

Aime-moi toujours. — A Paris, ce lundi 9 mai 1774.

* LETTRE SIXIÈME.

30 mai 1774.

Ma chère bonne amie, je ne suis pas contente de moi. Je veux t'écrire, et je recule, comme s'il s'agissoit d'aller à confesse. Il me semble que mon cœur a une foule de choses à te communiquer, et je ne sais que dire la plume en main. Débarrassée de mille petits ouvrages de deuil que je faisois pour moi, je reprends mon train ordinaire de travail, où il entre assez peu d'occupations à l'aiguille; mais je le fais d'une manière inégale et confuse, qui me déplaît et m'humilie. Je fais des vers, puis je lis saint Augustin, je m'attriste et je cultive la musique; je veux étudier et ne peux que rêver. Quelquefois la philosophie prend le dessus, et alors me voilà dans un calme parfait, mes idées sont raisonnables et suivies, mon caractère est doux, mon humeur gaie, mais bientôt une mouche, une réflexion de travers, un rien ramène mon inquiétude, mes bourrasques intérieures, un je ne sais quoi de désagréable : je retombe dans le trouble; j'en sors et y reviens de nouveau : ainsi alternativement. Je ne conçois rien d'aussi fâcheux et de plus humiliant que cet état, qui nous fait sentir si intimement notre foiblesse et le peu d'empire que nous avons sur nous-mêmes. Si j'étois incrédule, il n'en faudroit pas davantage pour me convaincre de l'insuffisance d'une vertu stoïque, et de l'amabilité d'une religion qui promet une grâce secourable, nécessaire à l'homme pour rentrer dans ses premiers droits. Mais ce n'est pas une révolution dans l'esprit, c'est une révolte du cœur; ce n'est plus une opposition raisonnée qu'on écarte par les réflexions, c'est un tumulte imprévu qui ne produit que confusion. On a beau être convaincu dans ces moments, on n'agit pas en conséquence : le moi intérieur est double, il y a contradiction, et l'on n'est point heureux. Je sens que je me console et me tranquillise en m'approchant de toi, ô douce amitié! Tu feras toujours ma joie; puissé-je ne jamais connoître d'autres sentiments!

Tu sais, ma très-chère, que je devois aller au couvent, j'y fus en effet il y a quinze jours. La fête étoit charmante, conçue avec intelligence et bien exécutée. Ces bonnes religieuses me font la grâce de m'aimer beaucoup; elles se sont mis dans la tête de me marier avec le frère d'une demoiselle qui a été pensionnaire chez elles. Le monsieur vint à la maison, sous prétexte de rapporter de leur part des recueils de musique que j'avois laissés : il fit faire depuis des propositions. C'est un homme de vingt-huit ans, possesseur d'une charge d'à peu près quarante mille livres, achetée depuis peu de temps; il demeure encore chez ses parents; et, comme il veut prendre sa maison et connoître le rapport de sa charge, la conclusion de l'affaire ne pourroit avoir lieu que dans un an. Ce délai est justement ce qui m'en plaît davantage. J'ai peu vu le personnage; mais je sais quelqu'un qui le connoît beaucoup et qui a fait à mon papa le tableau de son caractère. C'est un garçon doux, tranquille et rangé, tout propre à rendre une femme heureuse; il y a même à parier qu'une femme sera sa maîtresse. Tu entends ce que cela veut dire et combien cela me déplaît : je ne peux souffrir un homme borné. Mais, au reste, la chose ne m'inquiète pas; mes parents ne sont point empressés, le terme est long, et, sans être refusé, il n'a pas la permission de venir habituellement à la maison.

Ne me réponds pas sur ce verbiage. Mon plaisir est de te conter tout ce qui m'arrive; mais, quoique ordinairement je voie tes lettres seule, je ne veux pas m'exposer à faire connoître tout ce que je t'écris.

Autre histoire du même genre. Te souvient-il que l'an passé, après l'affaire du médecin, je te fis part des démarches prématurées d'un jeune homme[1] qui demandoit que je lui fusse promise pour trois ou quatre ans? Il partoit alors pour l'Italie. Son voyage n'ayant pas été aussi long qu'il l'avoit pensé, le voilà déjà de retour; mais il n'est pas plus avancé, c'est-à-dire qu'avec peu de fortune il n'a point d'état fixe. Comme je n'ai pas assez de bien pour que mon mari puisse se passer de l'une et de l'autre, ses prétentions restent nulles. Il paroît n'avoir pas perdu

[1] Voyez la lettre du 25 novembre 1773.

toute espérance : il vient quelquefois ; et je ne puis m'empêcher de regretter le défaut de convenance des positions. Je découvre toujours de nouveaux rapports dans nos façons de penser ; il semble que son âme soit l'expression de la mienne : c'est précisément ce qu'il me faut. Je trouve en lui beaucoup d'aménité, de sentiment, d'éducation ; il ne manque pas d'esprit, de savoir : il a même l'avantage de la naissance, auquel je n'ai pas droit de prétendre. Je ne me doutois pas que je l'aimasse ; mais depuis que j'ai entendu parler d'établissement, il me peine de voir un obstacle invincible à l'union avec un homme qui m'agrée beaucoup et qui m'aime. Je trouverois plus doux de rester neutre et libre que de me frustrer du peu d'espérance que je puis avoir de son côté. Malheureusement, je suis plus sensible que coquette ; l'hommage de plusieurs me flatte peu, l'amour d'un seul me suffiroit : mon cœur ne veut point d'adorateurs, mais un époux. Je t'avoue que tout cela me contrarie singulièrement. Mon orgueil est blessé de ma foiblesse, et cependant je ne me condamne pas trop, car je ne puis me reprocher une surprise des sens : c'est un rapport de sentiment qui me séduit ; je me sens d'ailleurs assez libre pour en aimer un autre qui m'offriroit autant de convenances morales. Dans les instants de crise, alors que ma philosophie n'est pas un appui suffisant, la religion est mon refuge. Je trouve de la douceur à déposer dans le sein de Dieu, que je regarde comme mon plus tendre père, des foiblesses inconnues à l'univers. Je pense avec consolation que mon sort est entre ses mains, qu'à travers tous ces événements il me conduit, sans que je m'en aperçoive, au but qu'il m'a déterminé.

Je t'en conjure de nouveau, ne me réponds pas sur tout ceci. Quoique mes relations avec ma mère soient tendres et intimes, je serois au désespoir si elle apprenoit ce que je te révèle ; je sens, malgré mon amour pour elle, qu'il est des confidences qui ne se peuvent faire qu'à une amie comme toi. Il me suffit de savoir que tu es instruite de ma situation, que tu y prends part, que tu m'aimes toujours ; je n'en veux point davantage pour le moment présent. Dans des temps plus favorables, je te permettrai de me le dire.

Adieu, ma chère bien-aimée, l'intime de mon cœur, ma joie et mes délices. Adieu.

LETTRE SEPTIÈME.

Du 2 juin 1774.

Si mon impuissance à soulager tes douleurs mieux que par des vœux fait gémir ma tendresse, au moins, ma promptitude à te témoigner mes regrets prouvera leur sincérité.

M'attendrir sur tes maux, les sentir plus vivement que je ne ferois les miens propres, souhaiter de soutenir une partie de leur poids pour te décharger d'autant, me plaindre de ne pouvoir davantage, et trouver en cela une peine nouvelle et sensible, voilà ce que je puis; mais quels foibles secours! Qu'il est triste pour l'amitié de manquer de moyens d'être utile dans les instants où elle redouble de vivacité!

Je ne suis point assez ingénieuse pour te donner des consolations dont je manque moi-même; je ne sais que pleurer avec toi, éprouver les mêmes coups qui te frappent, et voir mon amitié s'enflammer à la vue de ta situation. Si j'osois cependant réveiller en toi l'espoir, je dirois que la jeunesse de ta sœur, la vigueur de son tempérament, peuvent ménager un heureux retour, une crise salutaire, qui la rendroit à sa famille, à ton amour.

Mais on est assez porté à se fier à une douce lueur qui flatte les désirs, et trop souvent une espérance prématurée dispose de cruelles angoisses; que ce soient donc les seuls sentiments de cette chère malade qui ramènent la tranquillité dans ton âme. Il est bien difficile, je le sais, de goûter les raisonnements, lorsqu'on est vivement affecté : les sensations fortes nous maîtrisent, et leur violence semble déterminer la volonté malgré elle; cependant les principes réfléchis sur lesquels tu t'es toujours appuyée doivent te faire trouver une consolation véritable dans les dispositions où tu vois ta chère sœur. Ces considérations, je l'avoue, ne diminueroient pas ta perte; mais elles peuvent donner à ta tendresse un ressort généreux, qui la rende

moins émue de son propre intérêt que de celui de son objet.

Dans ces instants paisibles où, laissée à ses réflexions, l'âme, dégagée des agitations extérieures, contemple la vérité sans préjugés, ne t'es-tu jamais dit qu'il étoit plus facile de payer à la nature son irrévocable tribut dans l'âge où l'on conserve encore sa première docilité, et dans une situation où les attaches naturelles, n'étant pas encore précisément déterminées, sont plus douces que solides; qu'en conséquence on devoit mettre au nombre des heureux ceux qui, soutenus de leur vertu, quittoient la vie de bonne heure. Si ta philosophie peut faire actuellement l'application du raisonnement que tu faisois alors, ton chagrin perdra de son amertume.

Je m'arrête..... Ce n'est point par de longs discours que la douleur est soulagée, et que le sentiment s'exprime; tous deux inspirent le silence, tous deux font verser des larmes, et tous deux resserrent en ce moment les nœuds de notre union.

LETTRE HUITIÈME.

Du 10 juin 1774.

J'ignore, ma chère bonne amie, quelle modification éprouve ton état actuel; mais j'ose croire que mes lettres et les témoignages sensibles de mon amitié ne peuvent que l'adoucir et te charmer. Le sentiment ne connoît point ces ingénieux scrupules d'une politesse réfléchie qui font craindre l'importunité : une noble assurance caractérise ses démarches; sûr de plaire, il agit et se manifeste avec autant d'empressement que de plaisir. C'est sans doute un des plus doux fruits de l'amitié que cette liberté aimable : les liaisons ordinaires, tels charmes qu'on leur suppose, n'ont jamais de quoi satisfaire une âme délicate, parce qu'elles manquent toujours de ce principal attrait.

Ces considérations me flattent; il semble que je passe en revue les titres de mon bonheur lorsque je réfléchis sur notre amitié mutuelle. En effet, de tous les sentiments dont l'homme est capable pour ses pareils, c'est le seul qui ne le dégrade pas, le seul qui soit digne de la noblesse de son être, le seul

qui ne soit pas susceptible des illusions de l'imagination, le seul enfin qui puisse contribuer d'une manière effective et solide à sa félicité. C'est un spécifique qui lui est donné contre les maux dont il est environné de toutes parts. Il est consolant de fortifier sa raison, d'exercer son esprit, de soulager son âme, en réfléchissant avec un second sur la nature des vrais biens, sur la fragilité de ceux que le préjugé chérit et préconise. Une épreuve affligeante vient-elle mortifier la nature? la réflexion et la tendresse se réunissent pour adoucir sa rigueur, et rappeler les principes propres à remettre les passions dans l'équilibre.

Penser juste et bien agir sont les deux règles auxquelles se réduit la morale, comme connoître et aimer sont les sources d'où naissent les plaisirs. De là je conclus que le moins imparfait bonheur est pour celui qui pense le mieux, qui sait le plus et qui aime de même. Ces moyens dépendent de nous : il ne s'agit que de les employer. Mais tandis que nous éprouvons le besoin du bonheur, souvent la paresse nous empêche de travailler à le conquérir : il faut pourtant qu'il soit le fruit de nos soins. On se plaint ordinairement de la rapidité du temps, qui nous dérobe à nous-mêmes; mais la succession de nos idées n'est-elle pas la mesure véritable de la durée de notre vie? ne doit-on pas dire que celui qui pense plus qu'un autre vit aussi plus qu'un autre? Un homme d'esprit mort à quarante ans peut avoir plus vécu qu'un sot qui compte déjà quatre-vingts années d'existence.

Je ne sais si les réflexions auxquelles je me livre, et que j'aime à faire avec toi, te parviendront dans un moment où tu puisses t'y prêter volontiers; en tout cas, ne cherche dans ma lettre qu'un nouveau témoignage d'amitié et de sympathie. Dis à ta chère sœur combien je suis sensible à ses maux; exprime-lui cet intérêt de la manière qui te plaira : je fais trop partie de toi-même pour avoir un interprète meilleur de mes sentiments. N'oublie jamais ceux qui te regardent : les autres n'en peuvent être qu'une extension.

Adieu, ma très-chère.

* LETTRE NEUVIÈME.

Du 7 juillet 1774.

Il me semble qu'il est une saison de disette dans le commerce épistolaire, et que cette saison règne pour nous dans le temps actuel. On a beau dire que le sentiment n'est jamais stérile; effectivement il ne l'est jamais quand il peut agir, mais il l'est souvent en paroles, parce qu'il ne peut être exprimé. Deux amis ne ressemblent pas à deux amants, qui ont toujours à renouveler, l'un ses protestations et ses hommages, l'autre ses soins délicats, pour prévenir ou effacer les soupçons, les défiances. Une fois connus et attachés, les amis ignorent ces petites craintes, compagnes inséparables d'une passion qui a pour objet une possession toujours incertaine : la confiance parfaite est le caractère sensible de l'amitié véritable; aussi la communication seroit-elle continuelle, si l'on jouissoit toujours des moyens de l'opérer. Mais on perd les trois quarts de ce plaisir quand on est réduit à se le procurer par la plume. Combien de choses dans le commerce habituel du sentiment qui ne peuvent que se dire! Cette réflexion me faisoit décider l'autre jour que de tous nos sens celui de l'ouïe étoit le plus précieux. J'avois été conduite à méditer sur ce sujet par la remarque assez commune de la différence singulière qui existe entre deux sortes de personnes, dont les unes sont privées de la vue, les autres de l'ouïe.

Toujours triste, défiant et soupçonneux, le sourd trouve partout des sujets d'alarme; tout l'offusque, le plus léger mouvement l'inquiète, il est à charge à lui-même et nul dans la société, s'il n'y est incommode; tandis que l'aveugle, content et joyeux, semble oublier le prix de ce qu'il a perdu, ou ne s'en souvenir que pour s'en former de riantes images. Le contraste m'avoit frappée, et je cherchois à en pénétrer la cause. Ce n'est pas que dans l'usage ordinaire de nos sens il ne soit très-difficile de déterminer lequel nous procure le

plus d'utilité et d'agrément. Tous contribuent au bien-être de l'animal, chacun suivant sa destination organique. Le toucher paroît le plus universel quant à l'individu : il est aussi le principe de nos connoissances physiques, comme instrument de l'expérience. La vue semble le plus étendu relativement à la multitude d'objets soumis à son domaine : elle assure les opérations du toucher, et devient encore une source féconde de plaisirs. Le goût est essentiel à la conservation du corps pour juger de ce qui lui est convenable et nous obliger à le lui procurer. L'odorat seconde le goût et augmente l'activité de l'imagination, en donnant plus de ressort aux nerfs du cerveau. Mais enfin l'ouïe ne l'emporte-t-elle pas en quelque sorte, puisqu'elle est le correspondant nécessaire du véhicule de nos pensées, je veux dire de la parole, et devient par cette qualité moyen de communication et principe des liaisons sociales? J'étendis mes considérations, dont l'exposé, si je n'y prenois garde, s'empareroit de toute ma lettre; aussi vais-je les jeter à l'écart : il se pourroit d'ailleurs qu'elles t'ennuyassent, bien qu'elles m'aient amusée. Mille choses nous plaisent, parce qu'elles sont à nous, qui déplaisent à d'autres, parce qu'elles leur sont étrangères; nul sot qui ne s'amuse de ses pensées, lorsqu'il en a : ce sont les petits du hibou de la fable. Que de rêveries dont les plus raisonnables s'occupent, qui les feroient rougir si elles voyoient le jour, et qu'on pût développer leur imagination, comme on déroule une pièce d'étoffe! Mon Dieu! que de desseins bizarres, de projets monstrueux, de visions fantastiques, de félicités romanesques, de folies de tout genre, frapperoient alors les yeux! Ce seroit (dit-on quelquefois) chose agréable que les hommes eussent une fenêtre à la poitrine, d'où l'on pût voir ce qui se passe dans leur cœur : je crois que ce seroit bien plus comique, s'ils en avoient une au cerveau, qui laissât apercevoir tout ce qui s'y forme.

Ni l'un ni l'autre ne me paroîtroient à désirer; j'estime mieux une tranquille ignorance qui nous les fait supposer meilleurs qu'ils ne sont, qu'une triste connoissance qui nous apprend le peu qu'ils valent; on le sait toujours assez tôt; il me semble qu'ils ne font jamais languir après cette expérience. Ceci me

rappelle une conversation que j'avois il y a quelque temps, à peu près sur ce sujet, avec une personne qui disoit : Il faut avouer que lorsqu'on étudie les hommes, la première tentation qu'on éprouve est celle de devenir misanthrope, tant on les trouve méchants; cependant ce jugement qu'on en porte manque de réflexion, ou du moins n'en a pas assez, car, après tout, ils sont plus fous que méchants; la plupart pensent bien, ils ne sont qu'inconséquents. J'en convins aussi, parce que cela me parut tel; mais je ne suis plus du même avis, et quand je reverrai cette personne, je revendiquerai le consentement que j'ai donné à son raisonnement. Je ne veux pourtant pas justifier le misanthrope; haïr le genre humain n'est point du tout mon fait, et je ne me sens point disposée à ce défaut : par conséquent, mon intention n'est pas non plus de les croire et les dire si fort méchants. En quoi donc mon sentiment diffère-t-il de la proposition que j'approuvois alors? le voici. Je puis me flatter de connoître les hommes, disoit ce quelqu'un avec qui je causois; quoique jeune, je me suis trouvé dans des pays différents et des situations variées, qui m'ont donné lieu de les étudier; j'ai trouvé que la plus grande partie pensoient bien, et qu'ils n'agissoient mal que par contradiction avec leurs principes. Je réponds que sans avoir été dans des circonstances aussi favorables pour étudier le génie de différents peuples, j'ai tâché de tirer parti du peu que je voyois par des observations réfléchies ensuite dans le silence de la retraite; qu'à la vérité le peu de vivacité de mes lumières m'empêcha peut-être de voir les choses telles qu'elles sont, mais que je me crois autorisée au moins à douter jusqu'à plus ample instruction, et qu'enfin mes réflexions me font estimer présentement que les hommes ne sont pas aussi inconséquents qu'on les fait; que la plupart n'agissent que d'après des principes; qu'ils raisonnent bien, mais jugent faux; que s'ils agissent mal, c'est ordinairement qu'ils pensent de même; que la source de tous leurs vices est dans leurs erreurs ou dans leur ignorance; que qui parviendroit à les éclairer les rendroit sages, et qu'enfin les préjugés et l'opinion sont leurs plus grands ennemis et les plus grands obstacles qui s'opposent à la vertu et au bonheur. Je sais que l'on dit, et même en chaire

(car je me souviens de l'avoir entendu d'un assez bon prédicateur), que c'est moins l'esprit qui nous égare que le cœur qui nous séduit; mais je n'en crois rien, et voici mes raisons :

Lorsqu'un homme désire un objet, se propose de l'acquérir, cherche et met en exécution les moyens d'y parvenir, qu'est-ce, s'il vous plait, qui le met en action? Un intérêt de plaisir qu'il y découvre, fondé sur l'idée qu'il s'est faite de l'objet comme étant un bien par rapport à lui, et devant lui procurer quelque avantage. Or, si l'objet n'est point légitime, si son acquisition est nuisible au bien général, voilà le mal pour la société et le mal punissable; si seulement l'objet ne rapporte point l'avantage qu'il s'étoit proposé, voilà le mal pour le particulier. Dans l'un et l'autre cas, le principe de sa faute est l'erreur, le faux jugement qu'il a porté de la réelle valeur de l'objet; erreur d'autant plus grande qu'il y a plus de disproportion entre la qualité réelle et l'imaginaire de l'objet, et le résultat de sa possession avec celui qu'il s'étoit promis. Eh bien, diront nos gens, voilà le cas; le cœur l'a flatté et séduit, en lui peignant de fausses couleurs cet objet de ses désirs. Le cœur, le cœur qui flatte, qui séduit, qui peint!... Il me semble que j'entends parler de ces qualités occultes dont on se servoit et dont on se sert encore quelquefois en philosophie et souvent en morale, pour expliquer ce que l'on ne comprend pas. Mais dites-moi un peu, qu'entendez-vous par le cœur? Ne voulez-vous pas désigner par là le siége et la source du sentiment? Oui. Ah! fort bien; raisonnons actuellement. Il me semble que l'on n'aime point ce que l'on ne connoît pas, que l'on n'a pas de sentiments pour une chose dont on n'a point d'idée, que tels sentiments que l'on ait pour un sujet quelconque, ils sont toujours relatifs aux idées qu'on s'en est formées; par conséquent, si l'on manque dans l'application des sentiments, c'est parce qu'on a erré en jugeant. Donc l'erreur est la source de nos maux, la cause de nos écarts. Donc, si les hommes agissent mal, c'est parce qu'ils voient de travers, jugent faux et raisonnent bien; donc, s'ils étoient plus éclairés, ils seroient meilleurs en étant aussi conséquents.

La contradiction apparente qu'on voit en eux n'est point

entre leurs pensées et leurs actions, mais entre leurs paroles et leurs pensées; accoutumés à un certain jargon de vertu, ils se répètent sans y songer, comme d'autres chantent le *Credo* sans y croire.

Un jeune homme frappé des charmes d'une demoiselle, enchanté par ses grâces et ses agréments, se fait une idée ravissante de sa possession; il la veut pour femme. Malgré les représentations de ceux qui lui font remarquer que c'est une jeune dissipée, frivole et coquette, dont il regrettera l'union sitôt qu'il en aura goûté les premiers plaisirs; tout est inutile. Il sait bien cependant que vertu vaut mieux que beauté, ou du moins il dit le croire et le penser, mais c'est une créance sur parole; il l'a ouï dire, il le répète, il n'en est pas plus persuadé; son esprit n'a jamais saisi les conséquences d'un hymen mal assorti, quoiqu'il en ait souvent parlé. Un autre sacrifie les convenances les plus intéressantes à l'appât d'une dot considérable: c'est pourtant un homme prétendu sensé, qui a toujours parlé avec discernement sur les moyens d'être heureux en donnant des conseils à ses amis.

Tous deux concluent, et tous deux paroissent agir contre leurs lumières; mais je dis que tous deux agissent seulement contre leurs discours et fort conséquemment aux principes qu'ils se sont faits.

On leur a souvent répété dans leur jeunesse les plus grandes maximes et les plus beaux adages, aussi ont-ils conservé soigneusement ce langage imposant; mais les actions de tous ceux qui les entouroient, les conversations ordinaires, le monde enfin et tous ses préjugés, leur répétant sans cesse une leçon contraire, il s'est formé dans leur esprit une association intime entre les idées de richesse et de bonheur, de beauté et de plaisir. Leur conduite en cette circonstance n'est toujours que la manifestation de leurs idées, et leurs fautes le résultat de leurs erreurs. D'où je conclus la nécessité et l'influence d'une bonne éducation qui peut seule diriger les penchants en formant les pensées, et conduire les goûts et le choix en dissipant l'ignorance, prévenant l'erreur ou la rectifiant. S'il faut m'appuyer d'une autorité orthodoxe, j'aurai pour moi le père Malebranche.

selon lequel (autant que je puis m'en souvenir) l'erreur est aussi la source de nos vices; l'ignorance, l'héritage de notre premier père, ainsi que la perte de notre empire sur les sens, empire par lequel, dit-il, Adam commandoit aux sensations, leur prescrivoit des bornes, et disoit à la douleur comme Dieu à la mer : Tu viendras jusque-là et n'iras pas plus loin. Je ne sais si ce sont là ses termes, je crois que je lui prête les miens, mais c'est au moins le sens de ses expressions.

Ah! me voilà un peu revenue, et ma plume ne court plus si vite; j'admire comme je me suis étourdiment engagée dans une épître sans fin, au moment même où je coupois court à des réflexions d'une autre nature, pour ne pas t'assommer de deux feuilles. Il n'y a pas moyen de s'en défendre, tu ne pouvois l'échapper, il faudra boire jusqu'au marc. Il n'est rien tel que de plaindre la disette, cela fait venir l'abondance.

Mais trêve à tout ce babil misanthropique : pardonne-moi d'avoir tant tardé à te témoigner le plaisir que me cause le rétablissement de ta chère sœur.

Combien un cœur vivement occupé par des choses qui l'intéressent montre d'indifférence pour les événements les plus considérables! Dans d'autres circonstances, la mort d'un roi, les désirs de la patrie, ses craintes, ses espérances, l'avénement au trône d'un nouveau prince, nous eussent fourni matière à réflexions pour plusieurs lettres, et nous n'en avons pas encore dit un seul mot. Il est vrai que ce sujet, comme bien d'autres, se traite mieux en conférences vocales que par écrit.

Tu sais sans doute que nos princes sont inoculés et se portent bien : je souhaite que cette précaution les préserve du mal. Tout le monde ici parle des avantages et des inconvénients de l'inoculation : beaucoup de gens instruits prétendent que c'est un bien général, d'autres se récrient contre elle. Je ne sais que dire, surtout quand je pense qu'on n'a reconnu la circulation du sang que cinquante ans après qu'Harvey l'eut découverte, et quoique la saignée la démontrât; que le parlement rendit arrêt pour défendre l'antimoine, avec lequel on est aujourd'hui familiarisé. De tout temps la vérité fut aussi lente à s'affermir que l'erreur fut prompte à se propager. Cette ré-

flexion est désolante; il faut glisser dessus : elle égratigne la tête.

Adieu, ma joie et mon bonheur; n'oublie jamais que le titre le plus flatteur pour moi est celui d'amie de Sophie.

LETTRE DIXIÈME.

24 juillet 1774.

En t'embrassant de tout mon cœur, ma très-chère amie, je commence par t'entretenir de ta santé; l'indifférence avec laquelle tu m'en parles me prouve bien que tu supportes tes maux avec beaucoup de calme, mais elle ne me rassure pas sur les suites qu'ils peuvent avoir. Mon existence est trop liée à la tienne pour que je n'éprouve pas une inquiétude involontaire, quand je te sais dans une situation incertaine et fâcheuse. Donne-moi de tes nouvelles : c'est par cette demande que je veux terminer un chapitre qui ne finiroit pas si je voulois gloser sur tout ce que j'éprouve à ce sujet.

Maintenant que j'ai soulagé mon cœur de ce côté, je puis user de mon papier pour causer d'autres choses. Je meurs d'envie de te dire combien ta franchise me plaît, quels charmes nouveaux je lui trouve toujours quand tu t'exprimes avec cette naïveté qui sied si bien au sentiment; à quel point ton commerce m'est délicieux, quels souhaits je forme pour en jouir plus intimement! mais... je ne toucherai point ces cordes : leurs vibrations seroient infinies et t'étourdiroient jusqu'au bout de la lettre. Ainsi, rompant les voies sur ces articles, je me rabats sur quelque chose de moins abondant.

Tu me trouves une facilité à raisonner dont tu te crois privée, et de laquelle tu espérerois des avantages si nous vivions ensemble. Quant au premier point, je pense n'avoir sur toi qu'une supériorité résultant de l'habitude; si nous avions toutes deux une même façon de vivre, une position pareille, l'égalité se rétabliroit bien vite entre nous. Quant au second point, je doute un peu que ton espoir fût bien rempli; voici pourquoi : par ma situation même, je suis plus habituée à penser qu'à parler, aussi mon style vaut-il mieux que mon élocution, et l'usage que

j'ai adopté de me rendre compte de mes idées par écrit me donne-t-il pour les peindre et les étendre de cette manière une facilité que je n'aurois peut-être pas autrement. J'ignore, il est vrai, jusqu'à quel point pourroit tirer parti de moi une amie intelligente et chérie, avec laquelle j'aurois toute confiance; car dans mon train de vie ordinaire, je suis obligée de parler de choses qui m'intéressent peu, et auxquelles je ne réfléchis guère.

Tu présumes avec raison que je prends plaisir à écrire et à raisonner, cela m'est nécessaire; c'est mon pain quotidien. Je me trouve une activité d'âme qui me tourmente lorsque je ne l'emploie pas; j'ai besoin d'application, et d'application forte, sans quoi je m'ennuie et m'inquiète malgré moi, comme ceux qui sont dans un lit sans pouvoir dormir. Il est exact de dire qu'il n'y a pas d'instant où je pourrois répondre avec sincérité, si l'on m'interrogeoit : je ne sais à quoi je pense. Non, il faut que j'imagine ou que je raisonne. (L'un à la vérité est bien différent de l'autre; je regrette presque toujours ce que j'ai imaginé, au lieu que je tire toujours quelque fruit de ce que j'ai raisonné.) Cette activité fait mon bonheur et mon tourment. Personne, je crois, n'est plus heureux que moi quand je suis fortement occupée; personne ne savoure mieux le plaisir de la réflexion. Si les âmes étoient préexistantes aux corps, et qu'il leur fût permis de choisir celui qu'elles voudroient habiter, je t'assure que la mienne n'auroit pas adopté un sexe foible et inepte, qui reste souvent dans l'inutilité. Cela te paroît bien fou, cependant mes raisons ne sont point extravagantes. Ma passion, ou ma chimère actuelle (s'il faut l'appeler ainsi), a pour objet l'utilité générale. La vocation de l'homme, ce me semble, est la sociabilité; son premier devoir est d'être utile. A mesure que mes idées s'étendent, mon sentiment se généralise. A mes yeux la première et la plus belle vertu réside dans l'amour du bien public, dans celui des malheureux et dans l'ardeur à les secourir. Tu sens qu'avec ces idées, je ne dois pas estimer toute situation dans laquelle, borné par le cercle étroit du moi personnel, on ne vit que pour soi, sans avantage pour les autres, végétant sans fruits, comme ces plantes ingrates qui dérobent à la terre un suc nourricier propre à faire croître des arbres ou des grains

bienfaisants; dans laquelle encore on vit privé des moyens d'agir, semblable à l'oranger qui s'épanouit, parfume l'air et meurt dans un désert. Être connu, estimé, applaudi, ce n'est là qu'un foible avantage, c'est un éclat qui frappe et éblouit, sans toucher et sans satisfaire; vivre ignoré, mais bienfaisant, sans autres témoins de ses œuvres que les heureux que l'on fait, se faire un bonheur du bien de ses semblables, voilà le sort qui me plaît et que j'envie.

Tu peux juger combien cette façon de penser me rend plus délicate que jamais sur le choix d'un époux. Je vois dans le mariage des peines infinies, qui ne me semblent compensées que par le plaisir de donner à la société des hommes utiles. Ce plaisir l'emporte sans contredit sur les peines; mais, pour le goûter, il me faut quelqu'un qui pense de même et, de plus, joigne à cette façon de voir la capacité d'élever dignement ses enfants. A l'égard d'un mari, je dois faire les mêmes recherches que feroit un homme sentant le prix d'un excellent gouverneur pour son fils; et se trouvant dans l'impossibilité de l'être lui-même; je sens la nécessité d'un second qui pense bien et qui supplée à ce qui me manque, pour élever des enfants comme je le veux.

Voilà une longue causerie sur un sujet que je ne m'attendois pas à traiter. Près de toi mon cœur s'ouvre et s'épanche avec délices. Tu me donnes toute liberté, tu m'assures que tout ce qui te vient de moi t'agrée; je ne m'impose donc aucune contrainte, et je te rends mes idées comme elles arrivent. Ce sont des traits épars, dont tu peux former le portrait de ton amie en les rassemblant. Aussi bien, mon but est que tu me connoisses, que tu puisses entrer dans mon âme et y lire tout ce qui s'y passe. Si tes regards sont fidèles, ils apercevront toujours la plus vive et la plus sincère tendresse pour toi. Adieu.

P. S. Que n'es-tu près de moi! ta présence me combleroit d'allégresse. Il est ici un objet que j'évite, comme s'il m'étoit odieux; si l'on me demandoit quelle aversion m'en éloigne, je pourrois répondre par ce vers de Racine :

Si je le haïssois, je ne le fuirois pas!

LETTRE ONZIEME.

Du 1er août 1774.

Tu veux, ma très-chère amie, que je me tranquillise sur tes maux, et que j'en soutienne l'idée avec autant de fermeté que tu en supportes le poids; la prétention est généreuse, mais elle exige trop de ma tendresse. Je loue ton courage et t'exhorte à le conserver : sois indulgente à ma foiblesse, et laisse-moi payer le tribut à ma sensibilité. Tu m'assures qu'ils sont légers; je consens à le croire et à m'en faire un motif de consolation, en attendant que leur absence me rende tout à fait à la joie. Que ta diligence à me répondre m'est agréable! le plaisir que tu y prends n'en diminue pas le prix à mes yeux; j'en trouve un inexprimable à te devoir quelque chose; il me semble que la reconnoissance à laquelle une amie nous oblige est un second bienfait; il est doux de faire triompher cė qu'on aime, et de lui donner un degré au-dessus de soi.

Je me représente assez bien ta situation; l'esquisse de quelques-unes de tes idées sert encore à me la faire connoître. J'ai été dans une situation semblable, et je pressens par la comparaison de quelle nature doivent être les réflexions qui t'occupent ordinairement. Les circonstances extérieures ont plus d'influence qu'on ne croit sur notre manière d'être; nous sommes singulièrement dépendants de ce qui nous environne, et nos idées tiennent presque immédiatement à nos sensations. — Dans un état de langueur, la philosophie est une compagne inséparable et chère, ses plus austères vérités sont des consolations, les pensées se succèdent doucement, les désirs sont amortis, l'imagination est tranquille. En est-il de même dans la force de la santé, lorsqu'un sang jeune circule avec feu dans les veines? C'est l'instant de l'illusion, l'heure du délire, du tourment de la raison. Heureux qui a su se faire des principes assez fermes pour traverser cette zone torride avec une sagesse constante!

Sais-tu bien que je me sens une furieuse pente à relever ton

incrédulité sur l'extrême pouvoir de l'éducation? je l'ai sur le cœur; et si le contraste te plaît comme tu le dis, tu dois être satisfaite, car il est parfait entre nous. Rousseau a dit, il est vrai, que prétendre changer le caractère c'étoit vouloir changer la nature et faire un blond d'un brun; mais je me souviens aussi qu'il veut que la nourrice corrige dès les premiers instants les pleurs inutiles d'un enfant, parce que la même cause qui le rend criard à deux ans, le rend impérieux à vingt, et querelleur à trente. Rousseau se contredit ainsi manifestement, et, dès là, son autorité est au moins nulle. En rassemblant plusieurs traits, je pourrois l'avoir de mon parti. Toute sa conduite avec son Émile prouve sa foi à l'influence de l'éducation; mais, sans chercher d'appui, et en ne raisonnant que d'après moi, je pense que les différences infinies qui se trouvent entre les hommes viennent presque entièrement de l'éducation.

Qu'est-ce que l'homme au sortir du sein de sa mère? aussi borné, aussi ignorant que tous les autres animaux, il est encore le plus foible d'entre eux. Qu'on l'abandonne dans une forêt, lorsqu'il est parvenu à trois ou quatre ans, âge auquel il sera assez fort de corps pour chercher à pourvoir à ses besoins, mais trop foible de tête pour conserver l'impression des idées qu'il aura déjà reçues, que deviendra son être moral? quelle différence subsistera entre lui et les autres animaux? Si on le retrouve à plusieurs années de là, il sera semblable à ce sauvage de Hanovre et à cette petite fille ramassée dans les bois de Champagne, c'est-à-dire sans langage, sans signes, et, vraisemblablement, sans idées. Nous naissons avec le principe de la connoissance et le germe de l'instruction; mais la communication, la société peut seule développer l'un et féconder l'autre. La qualité du sol, la température du climat, forment les différences physiques et les habitudes naturelles; la forme du gouvernement produit le caractère national, et l'éducation des particuliers façonne l'esprit de chacun et marque les différences entre eux. Le génie d'un homme est le résultat de ses connoissances comparées, de ses lectures réfléchies et de ses observations raisonnées; et comme ces choses ne sont jamais les mêmes dans deux personnes, aussi ne trouve-t-on jamais deux génies

absolument pareils. Nos actions me paroissent être moins le produit des circonstances actuelles que le fruit des idées fortement imprimées en nous, et adoptées par préjugé ou par choix. L'éducation peut donc sur nos penchants, puisqu'elle peut sur nos déterminations par la nature des idées qu'elle nous donne; elle exerce certainement aussi une grande influence sur la religion considérée non en elle-même, mais comme croyance de chaque individu. Qui doute qu'il existe mille personnes frivoles, dissipées, pour ne rien dire de plus, qui ne sont telles que parce qu'on ne les a jamais habituées à réfléchir et à chercher le vrai et le bon?

Je conviens avec toi que l'imperfection et l'inconséquence semblent être le partage de l'homme, non parce que différents motifs le poussent (car un unique ressort nous meut tous : c'est le désir d'être heureux), mais parce que ses lumières sont trop bornées. Il n'est donc pas inutile de subtiliser et de raisonner pour chercher à les étendre et à les perfectionner. Tous les hommes seront vertueux quand ils seront forcés d'être tels, c'est-à-dire quand l'intérêt particulier se trouvera d'accord avec l'intérêt général. C'est l'ouvrage des lois et du gouvernement que cette réunion parfaite; et nous voyons que les mœurs les plus corrompues sont celles des pays où le gouvernement est le moins sage, et où l'opposition est le plus directe entre le bien général et l'intérêt du puissant, entre les intérêts des particuliers et le bien public. Mais le problème d'une législation parfaite n'est pas encore résolu : je ne puis qu'en souhaiter la solution; et, si j'avois cent voix, je crierois à tous les coins de l'univers pour encourager les grands génies et les bons philosophes à la chercher.

Adieu, je m'impose silence et vais couper ma feuille pour m'ôter toute tentation. Puisse auprès de toi l'agrément du contraste payer pour la sécheresse de la discussion!

Toute à toi.

* LETTRE DOUZIÈME.

Du 8 août 1774.

Je n'étois point dans les Mondes de Fontenelle quand tes chères nouvelles sont arrivées, mais oui bien parmi le peuple fidèle. En arrivant de la messe, la première chose que j'aperçus fut ta lettre sur une table. Je ne dirai pas que je lui sautai au cou; mais je la portai à ma bouche aussi naturellement et avec autant de vivacité que si elle eût été capable de sentir l'impression de mon baiser et de me le rendre.

Il me paroît, la belle, que vous étiez d'humeur gaillarde en l'écrivant, et vous traitez bien lestement le chapitre de votre santé. J'avoue que c'est le seul sur lequel je n'aie pas trop de confiance en vous; heureusement j'aurai bientôt des nouvelles plus sûres; je m'en rapporterai à des gens qui s'intéressent à la chose et qui l'auront vue de près.

Je me suis dépêchée de porter ton paquet chez le teinturier pour deux raisons : la première, c'est que j'aime fort les expéditions promptes; la seconde, est que devant partir pour la campagne vers le 20 ou le 22 du mois, jusqu'au 8 ou 10 de septembre, je suis bien aise que tout soit prêt avant mon départ.

Si vous voulez actuellement parler d'obligations, de reconnoissance, vous pourrez le faire tout à votre aise au premier écho que vous rencontrerez, sans m'envoyer de vingt-quatre lieues ces jolies balivernes; elles sont bonnes à mettre en réserve pour cette espèce de gens qui en sont si avides. Mais quand le plaisir fait les déboursés, à votre recommandation et pour mon dédommagement, vous n'avez point bonne grâce à y joindre des paroles. Ne maudissez point Amiens : cette ville m'est chère plus qu'on ne pourroit croire; elle est plus agréable à mes yeux que ne sauroient l'être la magnifique Babylone, si je pouvois la voir, ou la superbe Gênes de nos jours. Il est vrai que son ornement peut lui être dérobé; mais tant qu'elle en jouit, en dépit de mes désirs, n'insultez point à son prix.

Je n'ai pu m'empêcher de rire au craquement de l'édifice; je croyois voir le plus beau monument de morale, le système le plus exact s'évanouir par un souffle, et l'architecte étonné, revenant enfin à lui-même, dire avec madame Deshoulières :

> Qu'est-ce que la raison?
> Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit.

Si tu ne tiens presque à rien, je pourrois en dire à peu près autant. Ce n'est pas que je ne sois, je crois, plus décidée que toi sur bien des choses; mais je ne regarde pas comme impossible qu'il y ait de meilleures raisons que les miennes, et je me suis assez peu attachée à mes opinions pour m'y rendre quand on me les fera connoître. Je conviens avec toi, jusqu'à un certain point, que le fruit de la philosophie est ordinairement le mépris d'elle-même, et qu'à force de réfléchir on se détermine à faire moins de réflexions. Cependant j'estime toujours beaucoup l'habitude de réfléchir; j'en fais encore mon plaisir, et mon premier plaisir; je donnerois au moins à la philosophie ce que donnoit au plus à la société un Genevois un peu austère qui tient aux idées de Rousseau, et avec lequel je causois l'autre jour. On parloit de la société en général, je veux dire de la civilisation des hommes. Il en déploroit les maux, regrettoit la rusticité de la simple nature. Quoique cela soit un peu dans mes sentiments, je ne suis pourtant pas si extrême. Je voulois soutenir la société et relever ses avantages; il convint enfin que la société étoit estimable en ce qu'elle nous faisoit connoître les biens de la retraite, et que nous lui devions le plaisir de l'aimer par choix. Je dis de même qu'au moins la réflexion a cela d'avantageux qu'elle nous met dans le cas de se passer quelquefois d'elle et de vivre sur notre propre fonds.

Si je voulois répondre à tout ce que j'aperçois dans cette chère lettre, je pourrois t'en rendre quatre pour une : c'est une entreprise à laquelle je renonce.

Je suis assez de ton goût pour les occupations légères qui n'ont besoin que des doigts, quand j'ai quelque pensée qui m'occupe fortement; mais il arrive un certain moment où il faut que je m'entretienne de cela seul : alors voilà mon greffe

augmenté de quelque pièce tant méchante que bonne. Passé ce moment, j'aime quelque chose qui m'emploie. J'ai repris cette année la géométrie, que j'avois laissée reposer l'hiver. Je me suis avisée de reprendre aussi le crayon, après l'avoir quitté il y a un temps infini; et, comme je n'étois pas fort avancée, j'ai le plaisir de voir que je n'ai rien oublié.

Tu aurois beau t'en défendre, si nous étions ensemble, tu prendrois quelque étude qui nous fût commune et qui servît de base à l'entretien, comme nous avions fait la géographie. Il n'est rien de tel que d'avoir ainsi une pièce principale : tout le reste se produit, se succède, se mêle avec agrément et sans confusion. Si tu ne m'en crois pas, viens plutôt l'essayer. Que n'arrives-tu avec ton frère! je bénirois cent fois ce voyage. Mais tu ne m'écoutes pas, tu ris de ce beau projet : eh bien, adieu. Il est aujourd'hui lundi, mais je ne fermerai ma lettre que demain, parce que je veux dire un petit mot d'une autre affaire.....

Me voilà au mardi 9 août 1774. Je ne dirai rien de nouveau, n'ayant pu sortir, comme je me l'étois proposé. — Nous avons eu ici hier un orage assez fort sans une goutte d'eau : en récompense, chacun a beaucoup sué.

Je n'ai point lu les Soirées de Fontenelle, mais je connois son système, et je pense comme toi. C'est une matière intéressante, et je me suis fort amusée de *la Philosophie de Newton mise à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire.* Quand tes yeux sont éblouis par une infinité d'étoiles dans une nuit bien sereine, n'aimes-tu pas à étonner ton esprit en pensant que chacune d'elles peut être un soleil qui, comme le nôtre, a ses planètes? Quel tableau! quel abîme! point de bornes dans les cieux! On peut bien appliquer à cela le mot de Pascal : c'est une sphère infinie, dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. Je serois assez d'humeur à recommencer une autre lettre, mais il faut être sobre. Adieu, ma chère Sophie, mon aimable et charmante amie; aime-moi toujours : c'est ta tendresse qui répand sur l'horizon de ma vie une nuance de rose. Adieu.

LETTRE TREIZIEME.

Du 20 août 1774.

Voilà une de mes petites folies, ma très-chère : c'est mon portrait que je t'envoie. Puisque tu ne fais pas de voyage à Paris, je vais dans ta ville te rendre avec usure toutes les visites que tu m'as faites. Ce n'est point pour quelques instants que je me transporte auprès de toi; j'y demeurerai aussi longtemps qu'il te plaira m'accorder un petit coin bien obscur, où je me trouverai toujours à merveille, pourvu que tu veuilles quelquefois y entendre mes regards et recevoir par eux l'expression de ma tendresse. Je connois tout le peu de valeur de cette bagatelle : aussi je ne te la présente pas comme quelque chose d'intéressant en soi, mais seulement comme la ressemblance de l'amie la plus fidèle et la plus tendre : ce sont les seuls titres dont je me flatte à ton égard. Mon premier projet étoit de te le donner dessiné de ma main : c'est ce motif qui me fit reprendre le crayon; mais j'ai jugé, toutes réflexions faites, qu'il valoit mieux que tu l'eusses bien fait de la main d'un autre que mal ressemblant de la mienne. Je n'aurois peut-être pas songé à cette misère sans l'occasion que me présente la commission d'achat que tu m'as donnée. Le paquet arrive de chez le teinturier : j'écris ma lettre et prépare le tout, parce que, devant aller à la campagne lundi matin de bonne heure, j'aurai demain trop de petites occupations pour remplir celles qui te regardent, et qui sont trop intéressantes pour n'avoir pas la préférence.

Je n'ai ni le temps ni l'humeur d'entrer aujourd'hui en grande conversation : sois indulgente pour ma lettre comme pour le reste. Je t'aime de tout mon cœur : voilà tout ce que je sais dire en ce moment. Cela est bien trivial dans le langage ordinaire, mais bien énergique dans la bouche de l'amitié. Adieu.

LETTRE QUATORZIÈME.

A Fontenay-sous-Brie, ce 5 septembre 1774.

Non, je vous l'ai dit cent fois, le ton badin n'est point du tout mon fait. La belle façon que de chanter l'amitié sur un ton burlesque, et de dire en riant : Je vous aime! J'aimerois autant jurer du même air : Je vous déteste. Je pardonnerois tout au plus ces manières trop naturelles aux gens à tête légère, qui s'imaginent que l'agréable donne du relief au sentiment; que la tendresse enveloppée du voile d'un charmant badinage conserve mieux ce caractère naïf et touchant qui sied si bien aux productions du cœur; que la vivacité d'une saillie mesurée éveille l'esprit, insinue le plaisir, touche l'âme, l'amuse, la frappe et la subjugue. Qui ne sent ce que valent de telles prétentions? Pour moi, elles me paroissent assez distinguées du commun pour inspirer la méfiance, et pour faire croire qu'elles ne sont pas dignes de bien des personnes. Le goût singulier qui s'introduit sur cet objet irrite ma misanthropie : enfin, je vous déclare bien sérieusement que je ne veux point rire. Le moyen de ne pas prendre cette résolution, quand je vois la corruption du goût étendre son empire jusque sur vous! Est-il possible que vous donniez aussi dans ce travers, et puis-je sans inquiétude sur votre réputation me représenter votre personne exerçant au milieu d'un cercle les ressources de son esprit pour la fine raillerie, saisissant avec habileté le ridicule, le peignant d'une manière ingénieuse et plaisante, faisant naître les ris aimables autour de soi, excitant la jalousie de vos pareilles, qui applaudissent avec un sourire amer, et vous maudissent au fond de l'âme? Vous semblez oublier que l'enjouement du propos étant la marque d'un esprit aisé, est, par la même raison, celle d'une réprobation assurée de la part des sots. Je sais que leurs suffrages vous touchent peu; vous ne vous contentez pas du témoignage qu'en donnent vos actions : vous le déclarez d'une manière expresse, et vous seriez charmée que, louant en cela vos principes, je fisse gloire de leur conformité avec les

miens, et vous encourageasse à persévérer dans le mépris d'une chose qui ne s'accorde que par intérêt, et se refuse par envie; mais votre présomption n'a pas besoin d'être soutenue par mes éloges; elle a chez vous toute la hauteur et la fermeté que peuvent donner la raison et le droit : on ne peut s'y méprendre, elle se montre avec toute l'effronterie de la vérité.

Voilà ce que mon humeur m'oblige d'abord à vous dire, d'après les lumières que me donne à cet égard une lettre de vous, qui m'est parvenue le 3 de ce mois : je vais actuellement chercher à y répondre avec un peu d'ordre, si cependant il est possible d'en mettre dans une matière qui n'est pas même susceptible de bornes positives. Cette expression vous choque, mais il faut me passer quelques solécismes en faveur de mon indulgence à vous pardonner vos contradictions : cette compensation est toute à votre avantage. Je vous entends demander ici qu'est-ce que je puis vous reprocher dans ce genre. Vous devriez bien m'épargner la peine de vous demander à mon tour comment je dois qualifier la défense d'imiter votre jargon, ou la concilier avec l'ordre donné deux lignes plus bas d'y répondre sans m'en écarter. Je pénètre pourtant assez dans vos intentions à travers ce brouillamini de langage. Vous ne seriez point fâchée que je me servisse de cette méthode pour vous contredire dans ce que vous dites de vous-même par modestie : par exemple, vous voudriez bien que, vous apprenant pourquoi je trouve tant de choses à répondre dans vos lettres, je vous fisse en même temps remarquer que, renfermant plus de sens que de paroles, elles font penser plus qu'elles ne disent, et font éclore mille réflexions qui n'eussent pas vu le jour, si elles n'eussent été ainsi fécondées. — Mais je saurai me garder du piége que me tend votre amour-propre; je conserverai en moi-même et tairai ce que dans d'autres circonstances je vous aurois détaillé. Recevez en passant cette petite leçon, et sachez aussi que sur l'article de votre santé je n'ai plus les inquiétudes dont vous êtes si glorieuse.

Me voilà donc à la seconde feuille. Vous voudriez bien que je l'employasse, suivant votre avis, à vous peindre ma philosophie se sauvant tour à tour des bras de la sagesse dans ceux

de la folie : rien ne seroit plus charmant pour vous que ce spectacle; mais croyez-vous qu'il aille de ma gloire à vous faire connoître ces alternatives, et puis-je sans intéresser ma gravité vous parler de toutes les folies qu'elle cache? Semblable au léger papillon, dont je suis de l'œil la route incertaine, je passe des idées sérieuses aux douces illusions, aux charmantes erreurs; je retire quelquefois autant de fruit de ces plaisirs inconnus que des plus hautes réflexions, dont souvent j'aperçois le vide. Mais je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à satisfaire vos désirs; ma complaisance vous gâte, et je vois qu'il faut un peu de réserve.

Vous n'aurez point mille petites relations, que je garde pour donner à titre de récompense; car je suis en situation d'en faire. J'habite actuellement le plus joli pays qu'on puisse imaginer : j'y vois ma nourrice, je respire un air pur et délicieux, j'ai des bois charmants, de belles prairies, de frais vallons, qui semblent s'embellir à l'envi quand je m'y promène. Tous les dimanches revient une danse champêtre; et vous ririez bien de voir votre amie figurant avec un gros Lucas, qui n'osant présenter la main à une demoiselle de ville, fait des contorsions pour avoir des grâces, cloche le pied, et affecte de se donner un certain air de tête avec son chapeau, dont la pointe de devant menace le ciel. Il ne seroit pas trop indifférent de vous représenter le grand Colin, aux cheveux blonds comme les épis dorés de Cérès, dansant la matelote avec la jeune Lisette, qui, rouge de plaisir, baisse la tête et les yeux, remue ses bras et ses hanches, en jetant de temps en temps un petit souris; et, pour compléter le tableau, des citadins ennuyés, des financiers assommés de plaisir, venant à ces fêtes simples afin de dissiper leur langueur et de réveiller, s'il est possible, des sentiments agréables dans leur âme énervée. — Mais je veux laisser tout cela, et, puisque tu as fait revenir la raison à la fin de ta lettre, je peux bien l'introduire à la même place dans la mienne : le *vous* commence à me paroître triste, et l'uniformité m'ennuie. Ne fût-ce que pour changer, il faut être quelquefois raisonnable.

Le souvenir de ta sœur m'oblige : sa lettre ne peut que me

faire plaisir. Je ne te sais pas mauvais gré de lui avoir communiqué mes confidences; je crois l'amitié véritable trop éclairée sur les intérêts de la personne aimée pour rien faire que celle-ci puisse désavouer ou blâmer : je me repose sur ton discernement et sur ta tendresse.

Écris-moi follement ou sérieusement : recevoir des lettres de Sophie est toujours le plaisir le plus intime que je puisse goûter en son absence.

---

* LETTRE QUINZIÈME.

De Paris, 19 septembre 1774.

Ne te félicite pas de recevoir si souvent de mes nouvelles; ce n'est pas pour toi que j'écris, quoique ce soit à toi que je m'adresse. Je me trouve aujourd'hui un excès de sensibilité dont je ne sais que faire; mes occupations ordinaires ne me conviennent plus; l'aiguille me tombe des mains, le dessin me rebute : celui-ci me distrait trop, l'autre ne m'occupe pas assez. J'ai recours à la géométrie : c'est mon refuge assuré quand j'aperçois de loin l'ennui qui me couche en joue. Mais en étudiant les propriétés des figures semblables, et les facilités qu'elles donnent pour mesurer les espaces qu'on ne peut parcourir, je me suppose au bord d'un étang ou au coin d'un bois..... puis, oubliant l'opération qui m'amène, je m'amuse à contempler la beauté, la sérénité du ciel (car il n'en coûte pas plus de croire le voir magnifique que de l'imaginer triste et nébuleux), j'admire la vivacité de la verdure, le calme et la fraîcheur des eaux, j'écoute les chansons des musiciens de l'air, je me recueille dans ce profond silence qui m'environne..... Bientôt je m'assieds sur un trône de gazon : je crois être la déesse de la source qui bouillonne à mes côtés : voilà l'imagination qui déploie ses ailes et m'emmène dans les régions inconnues!... Malheureusement, au milieu de ma course, la chute du compas que je tenois me réveille à la raison : je regarde, et je suis fort étonnée de trouver évanoui mon charmant paysage, et de n'apercevoir qu'un papier où sont ébau-

chés des triangles combinés et des rectangles commencés. Dépitée de mon erreur, je laisse M. Clairaut et ses problèmes; je vais à ma bibliothèque, je prends un livre convenable : les poésies du grand Rousseau. Mais le temps qu'il faut employer à recueillir les pensées d'un auteur, en considérant les caractères tracés à cet effet, est trop long pour que mon attention ne soit pas dissipée par quelque imagination nouvelle; je vois bien que la peinture de ma situation est la seule chose dont je sois capable. Si j'avois un degré d'illusion de plus, ou seulement si j'occupois une place différente, tu n'aurois pas la peine de lire cette peinture, car je l'adresserois à quelque génie de ma création, ou à quelque arbre de mes amis, sous l'ombre duquel je me reposerois. Si tu connois quelque chose de plus fou, je te permets de me le dire.

Tu crois peut-être que la vue réfléchie de ma situation va me conduire à des considérations morales : rassure-toi, je n'y suis aucunement disposée, et je trouve que mes douces erreurs me sont souvent aussi utiles que les plus graves raisonnements. Je me livre à ceux-ci quand mon tour d'esprit m'entraîne, mais je ne les cherche pas; en tout temps je me prête aux modifications que mon âme éprouve, je suis doucement l'impulsion du souffle léger qui l'agite, et j'abandonne presque la boussole quand je me sais dans des parages heureux; mais si je soupçonne des écueils, je ne la perds pas de vue, et je dirige mon vaisseau en conséquence, avec soin et sans trouble : c'est ainsi que je vogue paisiblement, en me soumettant aux circonstances.

Penser et sentir, voilà mes biens;
Écrire et chanter, c'est ma folie;
Aimer est mon premier besoin;
Le satisfaire, ma seule envie.

Ce ne sont pas là des vers; j'ai cadencé mes idées sans rime : c'est une liberté que se donne en courant ma plume, aussi libertine que ton amie est folle.

Enfin, ma très-chère, je suis à Paris, mais je n'y pose que sur un pied, car je dois aller incessamment passer quelques jours à Versailles. Je ne sais si je dois me promettre de ce voyage autant de plaisirs que l'autre m'en a donné. A coup sûr, ils

seront d'un autre genre. J'ai joui de la campagne avec délices; j'y avois été avec transport, et j'en suis revenue avec joie. Cela sent un peu l'inconstance, je ne puis me le dissimuler : heureusement elle s'accommode aux circonstances, et par là devient raison. Les objets champêtres ont fait sur moi les impressions les plus vives. J'étois dans cette disposition où la vue de la nature simple et belle semble donner une âme aux sens et des sens à l'esprit. Chaque objet éveilloit une sensation, chaque sens m'apportoit un plaisir : tout frappoit mon imagination, qui, en revanche, animoit tout. Je n'ai jamais connu mieux le prix d'un beau jour et la valeur des agréments naturels. Quel bien peut être comparable à celui de respirer un air pur, sous un beau ciel, dans un joli pays, lorsqu'on a un corps sain uni à une âme tranquille, avec le goût du vrai et la société de ce qu'on possède de plus cher? Ce dernier objet n'étoit pas rempli pour moi : tu me manquois sensiblement.

Mon retour à la ville ne m'a point déplu, malgré toutes les jouissances que j'avois goûtées à la campagne. Le plaisir de reprendre mon train de vie, mes études, de revoir mon père et ma charmante guitare, tout cela me rappeloit et flattoit mon cœur. Je suis donc à Paris, et je m'y trouve bien. Je ramène au milieu du tumulte la paix des lieux solitaires.

Oh! de quel œil différent j'envisage mille illusions que je m'étois faites! En vérité, ma bonne amie, on est bien fou quand on se croit sage : le plus raisonnable en ce monde est celui dont les erreurs sont le moins dangereuses, et qui s'y prête avec le plus de réserve. De ce côté, je n'ai point à rougir des miennes; il est bien doux de pouvoir se rendre ce témoignage. Plus j'avance, plus j'acquiers, plus j'observe, et plus je sens vivement combien nous sommes étroitement obligés à l'indulgence envers nos semblables : c'est une leçon que notre expérience personnelle nous fait tous les jours. Le développement de mes idées sur cette matière me conduiroit trop loin aujourd'hui; je me bornerai seulement à te dire qu'il me paroît que les lumières, à mesure qu'elles pénètrent dans notre esprit, nous disposent de jour en jour davantage à l'humanité, à la bienveillance, à une bonté tolérante. Ces vertus sociales ne sortent pas

des bornes de l'exacte justice, et deviennent aussi touchantes qu'indispensables pour les yeux clairvoyants. J'admire comme me voilà engagée dans un style de sermon : cela ne laisse pas que de bien cadrer avec le style épistolaire; mais à travers ces réflexions embrouillées, tu démêles ce qui se passe en moi : c'est tout ce que je veux. Une autre fois je causerai plus amplement.

Tu recevras, je ne sais quand, une lettre de moi datée du 20 août. — Ce sera quand il plaira à ton frère d'envoyer chercher le paquet où elle est déposée.

Puisque me voilà engagée dans les voyages, pourquoi n'en pas faire un à Amiens? Tu serois bien étonnée si tu m'y voyois arriver; je rirois de bon cœur de ta surprise, ou plutôt je pleurerois de toute mon âme; car c'est chez moi l'effet et le signe de l'extrême plaisir. Comme je t'embrasserois! Que ne puis-je me fourrer dans le paquet et te voir ébahie en le développant! Allons, voilà ma folie qui revient : adieu, si je continuois, je te ferois parcourir bien du chemin dans le pays des illusions. Aime-moi toujours, écris-moi lorsque tu le pourras.

---

* LETTRE SEIZIÈME.

Du 4 octobre 1774.

Ta lettre m'a fait un plaisir extrême, parce que je me mourois d'envie de t'écrire sans avoir rien à te dire, et que je ne voulois me le permettre qu'après avoir reçu de tes nouvelles. Il me semble qu'un bien long temps s'étoit écoulé depuis les dernières. Il est vrai que j'en juge plus par estimation que par calcul. Les changements de situation que j'ai subis peuvent contribuer à me le faire paroître plus long qu'il ne l'est en réalité ; ce sont autant d'époques placées dans l'espace, qui en marquent mieux l'étendue; au lieu qu'à la considération d'une vie uniforme et toujours semblable, le coup d'œil glisse, pour ainsi dire, sur les nombres, et saisit mieux l'ensemble. Quoi qu'il en soit, j'ai vérifié ta prédiction; je me suis fort amusée dans mon séjour à Versailles. C'étoit un voyage entrepris par raison de curiosité et de plaisir; j'ai fort bien rempli pour ma part le but

proposé. Avec un peu d'imagination et de goût, il est impossible de voir avec indifférence les chefs-d'œuvre de l'art; et lorsqu'on est un peu touché du bien général, on s'intéresse nécessairement aux personnes qui ont sur lui tant d'influence. Si j'avois pu t'écrire dans ce lieu, j'aurois pris de moi-même le style plaisant dont tu t'amuses; les circonstances me donnoient le tour d'esprit qui y est propre. Je t'aurois conté comment quatre voyageuses réunies savoient introduire la gaieté, le rire et la saillie dans leur petite société, les y conserver sans gêne et s'y prêter sans recherche. J'aurois ajouté, non la peinture de ma danse avec un gros Lucas, mais les petites anecdotes agréables que peuvent fournir la politesse et la complaisance envers des femmes honnêtes. Tu n'auras point toutes ces belles choses; j'ai repris ici mon ton grave, mes grandes idées, mon air sérieux, que j'y avois déposés, pour m'accommoder de l'air aisé, du ton enjoué, du génie badin qu'on reçoit plus volontiers dans le séjour des rois et des courtisans. Coiffée de ma misanthropie, je répète d'un ton doctoral la maxime de Saadi : « Les agréments des cours sont presque des vices dans les sages; conservez vos sentiments, faites le bien et laissez les facéties aux courtisans. » Mais si tu viens réveiller la vivacité par quelque pointe, adieu, je jette le froc aux orties, le sérieux s'efface, le masque tombe, la sagesse s'évanouit et la folie reste. Si tu me trouves si bien peinte dans ma dernière lettre, tu peux te flatter de me connoître peut-être mieux que je ne fais moi-même; je ne cherchois point à te donner mon portrait, et je serois fort embarrassée pour crayonner au juste non mes sentiments, mais mon humeur. Je suis ce que l'on me fait, et ce que sont les personnes avec lesquelles je me trouve; aussi nul mieux que moi ne peut prouver la vérité de ces trois vers :

Avec un sot on devient bête;
Mais l'esprit gagne au tête-à-tête,
Quand on sait choisir ses amis.

Lorsque nous revînmes de la campagne, je me trouvai dans la voiture auprès d'un homme honnête dont la gaieté étoit aimable et spirituelle. Nous entrâmes bientôt en conversation

comme si nous eussions été des gens de connoissance; le voyage se fit agréablement, et je demeurai étonnée de ma facilité à causer lestement et à répondre de même.

Mais revenons à Versailles. Je ne puis te dire combien ce que j'y ai examiné m'a fait sentir le prix de ma situation et bénir le ciel pour m'avoir fait naître dans un rang obscur. Tu crois peut-être que ce sentiment est fondé sur le peu de valeur que je donne aux biens de l'opinion, et sur la réalité que j'envisage dans les peines attachées à la grandeur? point du tout; il se fonde sur la connoissance que j'ai de mon caractère, qui seroit très-nuisible à moi et à l'État, si j'étois placée à quelque distance du trône; car je serois vivement choquée de cette inégalité extrême que met le rang entre plusieurs millions d'hommes et un seul individu de la même espèce. Dans mon état j'aime mon prince, parce que je ne sens guère ma dépendance; si j'étois trop près de lui, je haïrois sa grandeur. Cette disposition n'est pas louable dans une monarchie; quand elle se trouve chez quelqu'un d'élevé et de puissant, elle est dangereuse; chez moi elle est indifférente, l'éducation de mon état m'ayant appris ce que je dois aux puissances, et me faisant respecter et chérir par devoir et réflexion ce que je n'aurois pas aimé naturellement. Aussi je crois que, si j'étois dans le cas de le faire, je servirois mon prince avec autant d'ardeur que le François le plus zélé, quoique je n'aie point ce penchant aveugle avec lequel il naît pour son maître. Un roi bienfaisant me semble un être presque adorable; mais si, avant de paroître au monde, on m'eût donné le choix du gouvernement, je me serois déterminée par caractère pour une république. Il est vrai que je l'aurois voulue constituée comme il n'y en a pas actuellement en Europe. Je suis bien difficile, n'est-ce pas? Il auroit donc fallu pour me satisfaire changer aussi le moment de ma naissance..... Il me semble te voir rire et compter sur tes doigts quel nombre de folies fait celle-ci jointe aux autres.

Mais à propos de *rire*, la signification de ton gros point m'en a donné bien envie, et je me suis ressouvenue en même temps d'une invention à peu près semblable de la duchesse de Mazarin, nièce du cardinal. Elle écrivoit souvent, étant fort jeune,

à une bonne amie; et comme elle se lassoit de répéter continuellement dans une même lettre : Je vous aime, elle convint que pour signifier ces trois mots elle ne mettroit plus qu'une croix; de façon qu'elle envoyoit des lettres qui ordinairement étoient remplies de croix. Je n'imagine pas que tu m'envoies jamais les tiennes toutes remplies de points; cela me donneroit trop à penser.

Adieu, ma très-chère, il est dix heures du soir; je vais, en amie de la charmante paresse, me coucher de bonne heure, non pas dans ma chambre, car j'en suis délogée, et les punaises m'ont mise dans un aussi grand embarras que ta lessive, mais dans celle de maman, en attendant que l'odeur d'ail qui embaume ma cellule se soit évaporée. Voilà des nouvelles qui sentent les pensées du lit et les approches du sommeil; il est nouveau pour moi de m'en sentir d'aussi bonne heure. Un peu de rhume y contribue. Mais je balbutie. Adieu.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Du 4 novembre 1774.

Vous avez beau gronder; si votre lettre eût tardé seulement de douze heures, vous en auriez reçu une de moi dans un nouveau genre. Je me proposois d'y confier à ma chère Sophie mes idées sur mademoiselle Cannet; encore n'étoit-ce qu'à la sollicitation et pour satisfaire l'envie de quelqu'un que je prenois la résolution de vous écrire. L'arrivée du facteur a changé les circonstances et donné un autre tour à mon imagination; mes pensées sont retournées à l'envers, mes phrases sont renversées, et peut-être ne les retrouverai-je jamais dans leur premier sens, parce qu'il seroit presque miraculeux que deux fois dans la vie on se trouvât dans une situation absolument semblable, et que par conséquent on eût toutes les mêmes idées relatives. Au reste, jusque dans la plus intime confiance et dans le commerce le plus libre, le plus tendre et le plus délicieux, je conserve assez d'amour-propre pour haïr souverainement et

pour éviter, avec le plus grand scrupule, jusqu'à l'ombre la plus légère de la moindre importunité. J'aurai beaucoup de peine à me guérir de cette méchante disposition, parce qu'elle est fondée sur un sentiment raisonné. J'aime une amie plus que je ne saurois dire, et je désire lui plaire à mes propres dépens. Je ne sais quel instinct secret me dit sans cesse qu'on peut choquer même à force de bienveillance; et toujours il veut me donner des leçons sur l'art délicat de ménager l'amour-propre des autres. J'en ai si bien profité que je suis parvenue au point de me dresser deux codes différents; par l'un je me juge toujours à la rigueur sur le sentiment, comme me supposant parfaite à cet endroit (cette méthode impose bien des devoirs, mais aussi elle satisfait l'orgueil intérieur); par l'autre, je juge les autres indulgemment, et toujours avec égard pour les considérations générales. Enfin, je crois que si j'avois l'espèce de malheur de posséder quelque avantage sur une amie, dont ses yeux pussent être trop vivement frappés, je le cacherois avec le plus grand soin et la plus infatigable attention. Voilà ma confession sincère. Vous comprenez aisément que des choses de cette nature ne se diroient encore qu'en hésitant à l'amie dont on auroit la plus haute opinion; c'est pourquoi je profite de la fiction de deux personnes pour dire actuellement à mademoiselle Cannet ce que je veux épargner à ma charmante Sophie. Mais il est temps de venir à cette dernière. Adieu.

Eh bien, ma chère bonne amie, je touche à la mauvaise saison pour moi; le froid te rend paresseuse, et j'aurai bien l'air de chanter souvent mes orémus toute seule. Tes doigts glacés laisseront inactive la plume aimable qui me réjouit, et, docile écolière de l'indolent Épicure, préférant toujours le plaisir le plus commode, le plus prochain, tu négligeras celui qui exigeroit le plus léger effort. Si, prenant mes ailes imaginaires, j'allois pénétrer dans la région métaphysique, je pourrois faire pleuvoir les syllogismes pour te prouver que le plaisir s'anéantit dès qu'on cesse de le mériter, et qu'à force de le simplifier on parvient à le faire évanouir, tout de même que font ceux qui l'étouffent sous les accessoires. Mais je t'entends déjà faire sonner l'expérience, et m'imposer par son organe un silence

qui seroit très-mortifiant pour un personnage hérissé de raisonnements; je ne suis pas chargée de cette marchandise, grâce au folâtre enfant des ris, qui d'un coup d'œil m'en a montré le faux aloi; ainsi je cède volontiers la place, j'élude le combat et me sauve par une fausse porte, en songeant d'ailleurs que ta vie plus dissipée que la mienne, tes sociétés plus fréquentes, doivent t'empêcher de sentir vivement le besoin d'un commerce particulier, et ne te laisse pas même les moyens de le cultiver beaucoup. — Mais cependant n'allez pas conclure de mon aveu que je vis comme un ours, ni comme une recluse (ce qui ne diffère pas infiniment); n'en faites point une excuse, un soutien à votre paresse. Apprenez que je sais quelquefois tenir ma place à une table d'amis, dire de grands mots avec les beaux parleurs qui ne savent rien, bâiller avec les sots, causer de législation, sans paroître y penser, avec ceux qui entament le chapitre sans croire qu'on leur répondra, chanter de tout mon cœur avec des musiciens, danser avec les fous, les faire sauter en raclant du violon, m'amuser de tout, étudier les gens en criant avec eux, et puis après dans mon cabinet faire la satire de tout ce que j'ai vu, à commencer par moi.

Croyez-vous qu'on garde le silence comme un religieux de la Trappe, quand on se trouve avec une femme auteur, qui, dit-on, écrit bien, quoiqu'elle ait la mâchoire lourde? Croyez-vous que ce soit petite affaire de répondre à un grand diable d'abbé qui se fourre dans tous les journaux, qui ment comme Baronius, qui parle comme un orateur, qui, avec des rides sur le visage et une calotte sur le crâne, vous assomme de compliments galants, comme pourroit faire tout au plus un jeune cadet militaire, et qui enfin, pourvu de tous ces talents et de toutes ces grâces, ouvre des cours de langues, de belles-lettres, où je lui souhaite plus d'écoliers qu'il n'y en a? Si vous joignez encore que j'attends au premier jour la lecture d'une comédie qui n'est pas encore finie, et que l'auteur promet de me communiquer; si vous savez que j'écris aux grandes Indes, j'espère vous faire convenir que j'ai de quoi faire au mieux la femme d'importance. Combien de gens dans le monde, avec un fonds de cette valeur, se créent un revenu de sottise déguisée en bel-

esprit, et achètent les ridicules dont les méchants caustiques se divertissent sans ménagement!

Mais revenons à nos poulets; car tout ceci tend à une proposition que voilà. Entre amies, toutes choses doivent être en proportion..... J'ai beaucoup d'affaires, vous venez de le voir : cela n'empêche pas que je vous écrive..... donc..... la conséquence est claire et n'a pas besoin de démonstration, etc. Si vous n'en convenez pas, j'enverrai votre déni par delà les ponts avec votre querelle d'Allemand sur ce que je ne vais pas vous voir. Depuis le 20 août, mon paquet et moi ne sommes-nous pas tout prêts? Vos visites seroient bien acquittées, et au delà; il n'a tenu qu'à vous; mais..... je n'en veux pas dire davantage. Si vous ne m'entendez pas, ma foi, tant pis! venez vous éclaircir vous-même : quand on ne voit goutte, il faut s'approcher de la lumière.

Badinage à part, je ne serois pas surprise de te voir cette année : depuis trois semaines je t'attends presque chaque jour. Cependant la raison me dit qu'il n'est pas vraisemblable que tu viennes dans cette saison, et qu'en outre il y aura au mois de mai, que tu désignes pour ce voyage, des motifs qui le rendront plus agréable alors qu'il ne seroit à présent; mais un pressentiment aveugle, qui avoit prévenu ta lettre, ne s'accommode pas du tout de ce que dit le bon sens; j'espère en me blâmant, je me moque de moi, et, malgré tout, je me flatte et j'attends.

Me voilà à ma cinquième page avec la meilleure envie du monde de prendre un ton raisonnable. Cela m'embarrasse : ma plume est aujourd'hui toute décontenancée. C'est une terrible chose que d'écrire ainsi à la grâce de Dieu, sans avoir une pauvre petite provision d'avance! C'est bien mal aussi de prendre les gens au dépourvu, après leur avoir escroqué les idées qu'ils avoient mises de côté pour s'en servir au besoin. J'étois bien préparée, ma harangue étoit toute divisée; et puis un maudit vent du nord est venu souffler sur tout cet amas d'étincelles. Adieu, je ne sais plus comment arranger mes flûtes, ni de quel bois faire flèche; j'ai beau crier comme un aveugle qui a perdu son bâton, on ne me répond non plus

qu'un sourd; en vain, pour me tirer d'embarras, j'ai recours aux proverbes : je demeure court comme un prêtre normand : la ressource des sots ne me fournit rien, et, penaude comme un fondeur de cloches, j'avoue que qui trop embrasse mal étreint, et que qui court deux lièvres à la fois n'en prend point; enfin, ne battant plus que d'une aile, et me trouvant au bout de mon rolet, je jette le manche après la cognée....

Ah! la plaisante chose! comme je finissois cette dernière ligne, ton frère est arrivé aussi bien que mars en carême : il vient d'emporter le paquet de satin et l'explication de l'énigme. Le meilleur de l'histoire, c'est qu'il m'a parlé de ton voyage et a confirmé mon pressentiment!... Quoique ma lettre fût fort avancée, je n'ai pas jugé à propos de l'en charger, d'autant plus que cela l'auroit fait attendre, parce que je veux te complimenter sur l'amie que tu vas avoir en la personne de madame Tuleu Genty de Moléon. C'est une jeune mariée qui part jeudi pour Amiens, où elle passera six mois de l'année. Elle disoit ces jours-ci que ce qui lui plaisoit dans le séjour d'Amiens, c'étoit qu'elle y trouveroit une bonne amie, avec laquelle elle avoit eu autrefois une correspondance. Devine un peu quelle est cette madame! Je te le donne en deux, en quatre, en dix... Eh bien, jettes-tu ta langue aux chiens et ton bonnet par-dessus les moulins? Enfin il faut te dire que c'est mademoiselle Surugue l'aînée. Tu te remets sans doute ce nom-là et le chien de visage auquel il s'applique. Sans raillerie, je crois que c'est une bonne enfant, qui sera fort aise de trouver en toi quelqu'un de connoissance, et qui, dès à présent, est plus que très-aise de se voir mariée et de pouvoir quitter le couvent, qu'elle déteste de toute son âme. Sa sœur cadette l'accompagne, et l'on dit que comme il y a beaucoup de noblesse à Amiens, elle y trouvera certainement un parti. Comment n'en trouveroit-elle pas avec ses attraits! Je vais bien voir si le masculin d'Amiens est de bon goût et aime nos jolies Parisiennes. Je n'ai pas besoin de te prier de ne pas leur montrer ces sottises. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle amie ne pourra être du nombre de celles dont tu prétends former ta congrégation amicale; ton projet ressemble à la république de Platon : la peinture en est

admirée, mais les siècles s'écoulent sans qu'on la voie se réaliser. Je ne sais trop si je serois de ton goût : le grand nombre me déplaît. En amitié comme en amour, il ne faut être que deux; un tiers est rarement nécessaire, et souvent il est incommode.

Je serois charmée que mon amie eût des amies, mais je n'en saurois aimer une seconde au même degré : la société continuelle de ce qu'on n'aime que foiblement devient à charge. Au reste, arrange ton institut comme tu voudras : voilà mes dispositions.

De bonne foi, je ne sais trop que dire de moi aujourd'hui. Je songeois, il y a quelque temps, qu'on pourroit marquer les différences de mon humeur par les saisons : je suis tendre et sensible au printemps, vive et gaie dans l'été; en automne ma gaieté prend une teinte de satire, qui me conduit à la rêverie philosophique, et me rend enfin en hiver réfléchie, sérieuse et appliquée. Cet ordre est dérangé à présent : je suis une équivoque de tout cela, et tourne comme une girouette de l'une à l'autre de ces dispositions. A la sensibilité d'un cœur bien disposé, je joins la gaieté d'une indifférente; je fais tout avec goût, sans rien aimer. Si tu me connois si bien, tire les conséquences que tu voudras, montre-les-moi, et je verrai si elles sont justes. Il me semble que tu te fais un joli portrait de ma personne; tu serois bien étonnée, quand tu viendras, de trouver, au lieu de cette facilité qui tient à ma plume, un propos guindé, un air embarrassé. Que dirois-tu en voyant ton amie parler peu et manger souvent des poids chauds, selon l'expression de M. de la Rochefoucauld, peignant quelqu'un qui parloit mal? La belle avance! reste plutôt chez toi, et ne viens pas te désabuser. Mais que dis-je? viens, ma très-chère amie : mon cœur ne sera jamais muet pour t'exprimer sa tendresse; viens, que je t'embrasse de toute mon âme!

Tu me parles du Parlement : on est comme assuré de sa rentrée; les salles du Palais sont préparées : on y a même brûlé du genièvre. M. le procureur général, le jeune Joly de Fleury, est exilé d'aujourd'hui; son premier commis est à la Bastille. L'allégresse publique se manifeste d'avance dans ce quartier;

on y a tiré des fusées la semaine dernière. Je ne sais si vous connoissez la plaisanterie qu'on fit aux messieurs de la Chambre des vacations : le dernier jour de leurs fonctions, comme ils alloient tenir la séance au Châtelet, ils trouvèrent sur leur chemin, malgré leur grande escorte, des violons qui jouoient l'air : *Allez-vous-en, gens de la noce, Allez-vous-en chacun chez vous.* — Je ne suis pas en train d'en écrire davantage sur cet article. Adieu, écris-moi; viens me voir : je te rendrai tes visites. Je t'embrasse de tout mon cœur.

P. S. Il y a aujourd'hui un mois que j'en faisois autant et que je te le disois.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Du 16 novembre 1774.

En vérité, ma chère Sophie, il ne peut appartenir qu'à des circonstances bien singulières de me faire regretter de t'avoir dit ce que je pensois. Quand je relis les reproches obligeants de ta dernière lettre, je me trouve ridicule de t'avoir écrit après quels étoient mes scrupules, et je me parois plus ridicule encore pour les avoir formés malgré l'intime confiance qui règne entre nous. Je ne vois au reste dans tout ceci qu'une chose également avantageuse à toutes deux, c'est que mes démarches à ton égard, qu'elles se trouvent conformes ou non aux règles de la sagesse, n'ont toujours pour principe que l'amitié la plus tendre et la plus sincère.

Tu m'as demandé quelques anecdotes sur l'événement dont tous les esprits s'occupent actuellement. Je n'espère pas te donner quelque chose de nouveau; ton éloignement de cette capitale n'est pas assez grand pour que tu puisses ignorer même les détails de ce qui s'y passa samedi dernier. La situation de notre demeure nous mit dans le cas de voir tout l'appareil, et d'être témoins de l'allégresse publique. Jamais elle ne me parut plus sincère. Les acclamations dont les airs retentissoient me semblèrent d'autant plus touchantes, qu'elles pouvoient être

regardées comme l'expression des sentiments de tous les gens de bien. Le Roi étoit à huit heures au Palais ; après avoir entendu la messe à la Sainte-Chapelle, il passa dans la grand'-chambre, où il siégea jusqu'à près de deux heures. Lorsqu'il sortit, les deux princes ses frères le quittèrent ; M. de Provence entra à la Cour des aides, qu'il rétablit, et où M. de Malesherbes fit un discours dont le prince fut, dit-on, visiblement ému et attendri. (Ce M. de Malesherbes est le premier président de la Cour des aides.) M. d'Artois alla au Louvre rétablir le grand Conseil. J'ajouterai même à ce propos que le bruit court présentement que la partie du grand Conseil qui n'a pas été dans le parlement détruit donne sa démission et refuse d'être avec ceux qui ont composé ce parlement factice. Il n'est pas fort nécessaire de t'apprendre que ce M. de Nicolaï, si mal équipé dans les fameux Mémoires de Beaumarchais, fut salué en sortant du grand Conseil par plusieurs voix qui crièrent : A bas le mortier ! Je ne sais si la dérision lui plut ; mais je crois que ces pauvres parlementaires par intérim feront toujours une sotte figure dans quelque place qu'on les mette. Ceux qui n'accepteront pas la retraite honnête du grand Conseil auront deux mille livres de pension. Les édits que le Roi fit enregistrer concernant tous ces rétablissements ne sont point encore parus ; on sait seulement qu'ils sont au nombre de dix, et que la recréation de chaque chose est l'objet d'un de ces édits. Nous avons vu déjà l'application de trois : il en est un ensuite qui étend le pouvoir des présidiaux. Ces tribunaux ne pouvoient juger des affaires que jusqu'à la valeur de cinq cents livres, et ils le pourront jusqu'à celle de trois ou quatre mille, sans appel. Les conseils supérieurs sont supprimés. Il y a aussi au Parlement une Chambre des enquêtes, ou des requêtes, de supprimée ; les membres de ce corps qui sont morts en exil ne sont pas remplacés, et même leur nombre général est réduit : ce qui reste excède encore cette réduction, qui ne s'effectuera que par la mort de ceux qui sont en trop. Le même arrangement a lieu relativement à la communauté des procureurs, lesquels sont au nombre de quatre cents, et que l'on réduit à moitié : à mesure qu'ils mourront, les offices seront éteints. La qualité d'avocat,

que donnoit aux procureurs le règlement de 71, leur est ôtée par celui d'aujourd'hui. Il est enjoint au parlement rétabli de ne jamais quitter ses fonctions sous tels prétextes que ce puisse être : il pourra faire des remontrances tant qu'il le jugera convenable et nécessaire; mais, à compter du jour où il commencera d'en faire, il faudra qu'il enregistre au bout du mois. Enfin, dans le discours par lequel le Roi termina sa séance, et qu'il prononça d'un ton ferme pour un homme de vingt ans, il ordonna à son Parlement d'être plus circonspect à l'avenir, de rendre avec exactitude et sans interruption la justice à son peuple, et sous ces conditions lui promit d'être toujours son protecteur.

Un prince montant sur le trône dans des circonstances aussi critiques ne pouvoit se dispenser de ce rétablissement nécessaire et souhaité. Eh! qu'en pourroit-il craindre? Les parlements sont comme de vieilles ruines que l'on vénère encore, mais ils ne sont plus une barrière à l'autorité royale. C'est une idole chérie, quoique impuissante : il falloit la rendre à ses adorateurs, que sa présence console. Au reste, c'est toujours marquer des égards, et même du respect pour les lois, que de leur donner des dépositaires respectés; et c'est dans ce sens, ainsi que dans la vue de la réunion des princes, que cette démarche est si agréable et si louée. Du moins, j'en juge ainsi. Le soir du jour qu'elle se fit, beaucoup de maisons furent illuminées; la joie parut assez générale, exception faite de ceux qui avoient intérêt à ce que le rétablissement n'eût pas lieu, et (cela soit dit entre nous) du clergé. Pour moi, je m'en suis fort réjouie : tout sentiment universel m'affecte, et un plaisir qui est tel pour le public me semble devoir être un transport pour le particulier, qui trouve la félicité des autres dans la sienne, et son bonheur dans celui de sa patrie. — M. de Miromesnil a été déclaré ce même jour garde des sceaux, faisant les fonctions de chancelier : c'est un homme estimé, ainsi que M. Turgot, le contrôleur général, et M. de Maurepas, qui joue un si beau rôle, et fait tout sans être rien. Voilà des ministres éclairés et bien intentionnés, un jeune prince docile à leurs conseils et qui veut le bien, une Reine aimable et bienfaisante, une cour aisée,

agréable et décente, un corps législatif honorable, un peuple charmant qui ne veut que le pouvoir d'aimer son maître, un royaume plein de ressources; ah! nous allons être heureux! j'aime à l'espérer; je m'en fais une douce image, et je ne dirai plus ce que je pensois il y a huit mois, que l'État tendoit au point de ressemblance avec ces gouvernements où tout nouveau-né est un malheur de plus.

Adieu, je te dis ce que je sais, ce que je sens : je ne puis davantage. Tu mériterois sans doute des remercîments de m'avoir donné, par ta demande, une raison de plus de t'écrire; mais, entre amies, c'est reconnoître le bienfait que d'en user. Adieu, ma chère et charmante Sophie; je suis toujours moi-même, c'est-à-dire ta moitié.

P. S. Je me suis trompée dans ma lettre; c'est M. d'Artois qui fut à la Cour des aides, et qui se trouva si touché du discours du premier président; le grand Conseil a été rétabli par M. de Provence. On dit ce dernier prince fort opposé par ses sentiments à tout ce qui se fait aujourd'hui. La messe rouge n'est point dite; on ignore encore le jour de la rentrée du parlement rétabli : on prétend qu'il fait des démarches pour obtenir quelques modifications dans certaines clauses des édits.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

28 novembre 1774.

Je ne veux d'autre preuve de ton amitié que le prix infini qu'elle te fait mettre aux témoignages de la mienne : il n'y a que le sentiment qui puisse ainsi se reconnoître et s'apprécier. Si obligeants que soient en eux-mêmes les procédés de quelqu'un, ils ne nous touchent qu'à proportion de l'estime que nous faisons de la personne, et l'âme la plus honnête ne peut s'empêcher d'y être sensible, plutôt en raison de cette estime que de la valeur propre des choses. Il faut beaucoup aimer pour craindre de ne pas aimer assez. Je ne vois rien de plus flatteur pour moi que cette appréhension d'un cœur généreux.

Peut-être pourrois-je me plaindre d'une seule chose, c'est qu'en me donnant un retour si parfait, tu ne me laisses plus rien à désirer, si ce n'est d'augmenter mon amitié pour toi, ce qui n'est pas une chose facile. Tu ne saurois être plus touchée, ma chère Sophie, de l'envoi de la petite bagatelle, que je le suis de la manière dont tu l'as reçue. Il est vrai que tu saisis dans la vérité le motif qui m'a inspirée et conduite. Croirois-tu que j'ai un scrupule qui me chagrine? Il est singulier dans son espèce, mais fort naturel, selon moi. En voici le sujet : Sainte-Agathe, avec laquelle je suis toujours liée, m'avoit priée souvent de lui donner mon portrait : ses instances, ses désirs ont été cause qu'après l'achèvement de celui que tu possèdes, je l'ai fait calquer, et lui ai donné la copie. Eh bien, j'ai quelque humeur dans mon âme qu'une autre que ma première amie ait avec elle un témoignage commun. Tu trouveras cela fort sot, car les choses ne se sont ainsi passées que parce que je l'ai voulu; mais ce que je dis de mon petit chagrin n'en est pas moins vrai, et je ne puis m'empêcher de te faire cet aveu, comme ne pouvant te rien cacher. J'aime sans doute Sainte-Agathe, mais tu connois assez mon cœur pour le juger incapable d'une seconde liaison comme celle qui nous unit : elle est même physiquement impossible. Aussi ce qui me console, c'est que la même action est absolument libre pour l'une, au lieu qu'elle est secondaire et demandée pour l'autre. Je suis persuadée que ces distinctions ne t'inquiètent pas, et que, contente du motif et de l'action, le reste t'importe peu; mais je n'ai pu me refuser ce petit soulagement. Oublie qu'il te concerne, pour voir seulement qu'il me satisfait.

Tu n'es pas la seule qui plaigne mademoiselle Surugue : ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort. Je vois bien que le peu d'amitié qu'on a pour sa tante, madame Sainte-Fare, influe sur ce qu'on pense des nièces. Si tu juges à propos de lui présenter mes civilités, tu me feras plaisir : elle doit savoir que je n'ignore pas son changement d'état.

A propos de ceci, il y a quelque noir dans l'esprit des congrégantines. On change de supérieure au mois de mai ; on s'attend à madame Saint-Bernard, ou à madame Sainte-Fare :

tu connois les dispositions générales à leur égard. On veut me faire entrer avant ce changement ; le consentement de la supérieure est actuellement à l'archevêché. Les permissions seront pour deux personnes : je mènerai donc avec moi cette parente que tu as vue ici, et qui m'appelle sa bonne amie. Si tu arrivois avant le mois de mai, tu viendrois avec moi ; mais je n'ose vraiment pas me flatter du plaisir de te voir si tôt : le temps s'oppose à ton voyage, et je serois en quelque sorte fâchée que tu l'entreprisses dans cette rude saison. Il fait un froid qui me déroute. J'ai coutume de passer toutes les après-midi dans ma chambre ; mais la place n'est pas tenable.

La messe rouge fut célébrée il y a aujourd'hui huit jours : le bruit de la joie, les applaudissements réitérés, laissèrent à peine en silence le temps du lever-Dieu ; il y eut encore ce même soir quelques illuminations : on tira force fusées dans la cour du Palais. Aujourd'hui le Parlement est rentré dans ses fonctions, après avoir été hier à Versailles féliciter Leurs Majestés sur leur avénement au trône.

Adieu, ma délicieuse Sophie ; je t'embrasse de toute mon âme, et finis à l'aveuglette ; car il est cinq heures du soir du lundi 28 novembre 1774.

LETTRE VINGTIÈME.

Du 13 décembre 1774, à Paris.

Le bruit d'un peuple attiré en foule par un affreux spectacle se fait entendre jusque dans la tranquillité de mon cabinet. Près d'ici, la justice, le glaive en main, déploie l'appareil des derniers supplices : deux criminels de vingt ans subissent ceux de la roue et du feu. J'imagine entendre leurs cris et sentir l'odeur des bûches : cela révolte à la fois tous mes sens. Je me dérobe à des scènes d'horreur, où mille gens sont conduits par une curiosité secrète et sanguinaire ; mais l'image d'un parricide commis dans ce quartier, et dont on parle sans cesse depuis plus de huit jours, me poursuit et m'obsède : mon cœur se serre malgré moi ; je rougis, je frémis pour l'humanité, et mes

yeux abattus laissent tomber des pleurs. Sont-ce des hommes que ces monstres qui enfantent le crime sans inquiétude, l'accomplissent de sang-froid, et meurent sans regrets? Il est des âmes atroces dont on ne soupçonneroit pas l'existence : je ne trouve rien de si triste que d'être forcé de le reconnoître. O Dieu! père des humains, est-ce là ton ouvrage? Non, je ne crois pas que l'homme naisse si méchant : ce sont des passions non réprimées ou mal dirigées par l'éducation qui produisent ces effets, contre lesquels la loi est forcée de sévir avec la dernière rigueur. Des penchants violents, des imaginations fortes, des caractères fermes, différemment modifiés, font ou les âmes sublimes et énergiques dans la vertu, ou les âmes abominables et atroces dans le crime. Parmi nous, comme chez les anciens, c'est l'éducation qui fait tout; la seule diversité qui me frappe, c'est que chez eux elle n'étoit jamais démentie, au lieu que nous recevons trois sortes d'éducations, qui se contredisent réciproquement. Écoliers équivoques de nos pères, de nos maîtres et du monde, nous rejetons les principes de tous les trois, ou nous en composons un résultat factice qui réunit en apparence les avantages de tous, et qui, dans le vrai, n'a la stabilité d'aucun. Nous sommes fort heureux que les lois d'une part et l'honneur de l'autre, comme principes du gouvernement, retiennent à peu près tous les citoyens dans le devoir, et en fassent sinon des hommes de bien, du moins des hommes tranquilles.

J'étois ici lorsqu'on est venu m'arracher à ma solitude pour me conduire à la fenêtre et m'y faire voir, non l'horrible exécution, mais la foule immense qui s'empresse pour en être témoin; elle n'est pas imaginable : il y a du monde jusque sur les toits. En vérité, la nature humaine n'est guère respectable quand on la considère ainsi en grande masse : on diroit d'un tas de fourmis qui gravitent sur un pouce de terre. Je ne démêle pas trop bien quel motif peut exciter la curiosité de tant de milliers d'hommes pour voir mourir deux de leurs semblables. Je ne m'étonne plus que les combats de gladiateurs fussent si courus à Rome; il faut qu'il y ait en général dans les cœurs une certaine férocité, un certain goût pour le sang. Mais non, je ne peux pas le croire : je pense plutôt que nous aimons

tous les impressions fortes, parce qu'elles nous donnent un sentiment plus vif de notre existence ; et c'est ce même penchant qui conduit les gens délicats au théâtre, et la populace à la Grève. J'entends le tumulte s'augmenter; mon esprit est fatigué d'objets funestes ; le jour me quitte, il nous vient du monde : adieu, mon cœur se repose en toi.

Du 14 décembre.

Je serois bien fâchée que notre quartier fût souvent le lieu des exécutions : j'ai toutes les peines du monde à me soustraire aux impressions de tristesse que ces événements font sur mon âme; j'en ai été occupée toute la nuit, sans avoir rien vu. Le malheureux parricide a vécu sur la roue pendant douze heures, en faisant des cris qui s'entendoient du lit de maman. Dans ces moments on oublie le crime et le criminel, pour sentir que c'est un homme qui souffre : la nature en pâtit, et se met d'elle-même à l'unisson de la douleur. La populace, toujours sans pitié, applaudissoit par des cris de joie et des battements de mains, comme dans un théâtre, aux souffrances et aux tortures du patient. J'avoue que son crime est horrible : j'approuve la justice ; mais j'étois cependant aussi irritée de voir tant d'âmes cruelles que j'étois affectée des maux du misérable.

Je t'entretiens de choses bien désagréables, ma chère amie, mais je soulage mon cœur : je suis rebutée d'en trouver si peu de sensibles. J'avoue que j'ai tout à la fois bien du mépris et bien de l'amour pour les hommes : ils sont si méchants ou si fous, qu'il est impossible de ne pas les mépriser; ils sont d'un autre côté si malheureux, qu'on ne peut se défendre de les plaindre et de les aimer. Les circonstances font régner tour à tour l'un ou l'autre de ces sentiments. C'est toi qui me consoles; je détourne ma vue, je la porte sur Sophie, et je vois des perspectives plus heureuses : de douces émotions me pénètrent et viennent éveiller le plaisir dans mon cœur. Il est encore de la vertu et du sentiment dans le monde, me dis-je alors, et avec eux, le bonheur n'est point banni de la terre.

Il y a déjà quelques jours que je voulois t'écrire et traiter un tout autre sujet que celui qui domine dans cette lettre : ce ne

sera pas encore pour cette fois-ci ; je n'attendois point ces sensations violentes et étrangères qui sont venues troubler mes idées, et modifier mon être d'une façon toute nouvelle.

Les nouvelles sont assez rares, mais les conjectures ne le sont pas. On dit que le Roi va remettre à leur premier taux les rentes diminuées par son aïeul ; je n'en crois pas un mot : je regarde ce bruit comme l'expression du souhait public, et non comme une chose qui aille se réaliser. — Les princes sont venus au palais ces jours passés, pour remettre au 30 du mois à traiter de l'objet qui les faisoit venir. Quel est cet objet, et pourquoi venir en attirail sans rien faire? Je n'en sais rien : mille personnes n'en savent pas plus que moi. On dit encore que M. de Maurepas n'est pas extrêmement satisfait du Parlement, qui ne veut point de l'ordonnance de discipline que le Roi lui a fait enregistrer lors de son lit de justice. Il veut faire des remontrances, il demande qu'on lui rende une des deux chambres supprimées des enquêtes, et qu'on modifie l'extension du pouvoir accordé aux présidiaux ; enfin qu'on supprime le grand Conseil. On parle en outre de petites divisions intestines entre les membres qui ont cédé aux circonstances passées et ceux qui ont soutenu leur personnage jusqu'au bout. Je te laisse à penser combien cela fait parler ceux qui sont pour et contre ; car les opinions de politique sont aussi variées que celles de religion, humainement parlant. Quant à moi, je pense que dans une monarchie il faut qu'il y ait des pouvoirs et des rangs intermédiaires, ainsi qu'un corps dépositaire des lois ; et, par la nature des choses, il est bien difficile que le prince et le parlement soient toujours d'accord.

Tu voulois politiquer dans ta dernière, je ne t'en tiens pas quitte : les discours de demoiselle sur pareille matière ne sont guère d'importance ; mais les idées d'une amie, de tel genre qu'elles puissent être, intéressent toujours. Adieu, ma chère et bien-aimée Sophie : je suis toute à toi pour jamais. — Il est neuf heures du soir.

LETTRE VINGT ET UNIÈME.

Du 20 décembre 1774.

Je ne puis m'empêcher de t'en faire le compliment, j'ai trouvé ta lettre bien écrite; je ne sais si c'est parce qu'elle donne dans le raisonnement, mais le style m'a paru avoir un certain mérite que tu ne prends pas la peine de donner à toutes tes lettres. Au reste, je ne suis pas pour cela plus d'accord avec toi; je me trouve au contraire fort en humeur de te critiquer, et, vraisemblablement, je ne me gênerai pas.

Tu n'as pas choisi un avantage exclusif en te jetant dans la métaphysique; on peut dire d'elle que c'est un champ ouvert à quiconque veut y piller; chacun peut y cueillir à son gré des lauriers, sans avoir le droit de se vanter d'une victoire qu'on peut lui disputer éternellement. Tu aurois mieux fait de rester dans ce naïf embarras qui peint le sentiment d'une manière si touchante et si vraie; un caractère froid ne doit jamais faire son propre éloge; il se trahit presque toujours lui-même.

J'ai dit, et tu l'as trouvé vrai avec raison, qu'il faut aimer beaucoup pour craindre de ne pas aimer assez; crois-tu qu'on puisse attribuer cette vive tendresse à un cœur qui dit : « C'est pour moi un grand plaisir d'aimer, mais l'absence de ce sentiment n'est pas une privation; ce n'est pas un besoin, c'est un acte volontaire; mes sentiments sont libres, je te les voue dans la plénitude de ma volonté? » Cela me paroît fort bien dit; seulement je trouve que la pensée manque de justesse; car le *pourquoi* du sentiment n'est pas dans la volonté; on ne sent point parce qu'on veut sentir, mais parce qu'on est affecté; et, malgré toute ta bonne et généreuse volonté pour moi, je te défierois bien de m'aimer si je ne te plaisois pas.

Les besoins, l'intérêt et le plaisir, ont réuni les hommes en société; ce sont les mêmes motifs encore qui forment les liaisons particulières; ajoutez-y cependant ce goût naturel, ce penchant involontaire pour le beau, le juste et l'honnête, qui nous portent vers eux sitôt que nous les apercevons quelque

part, indépendamment de la réflexion et d'une vue distincte de quelque avantage. C'est cette espèce d'estime qui appartient essentiellement à l'amitié, et qui en fait un lien uniquement propre à l'homme. Les animaux sont comme lui capables d'attachement, mais, privés du principe de la connoissance, et de la faculté de réfléchir le sentiment, ils méconnoissent et ignoreront toujours l'amitié. Or, pour en venir à ma conséquence, les caractères froids ne diffèrent de ceux qui leur sont opposés qu'en ce qu'ils ont moins de sensibilité, quoique pourtant ils en aient plus que les caractères durs, lesquels n'en sont point encore absolument privés; ils ont, en général, cette présomption philosophique qui leur fait croire qu'on peut être heureux tout seul; leur imagination muette ne les remue jamais par le magique pouvoir des douces illusions; attendez l'événement, ils deviendront comme les autres, et seront de plus tout étonnés de leur défaite. Mais, en laissant de côté un tel changement, supposez une personne de ce caractère en compagnie d'une autre qui, sans avoir cette ressemblance, se trouve guidée par les mêmes principes, les mêmes goûts et les mêmes idées; elles s'aimeront à coup sûr; le caractère froid se trouvera doucement ému d'une manière qu'il n'avoit point imaginée; il ne s'étoit point douté qu'il y eût tant de plaisir dans la communication, mais il le sentira; et si elle venoit à lui manquer, son dénûment seroit plus grand que celui du caractère tendre et passionné qui, dans les transports d'une imagination bouillante, trouve du soulagement à conter ses ennuis aux arbres de son jardin. — Si tu ne m'aimois plus, d'autres s'en trouveroient bien, dis-tu, et tu aurois une grande portion à répartir sur le général; ce seroit donc un besoin pour toi d'employer cette portion? Je n'en puis pas dire autant. Lors même que notre liaison cesseroit, je n'en aimerois pas davantage ceux que je connois et qui ne te ressemblent pas. Mais pourquoi parler d'une chose qui ne pourroit être sans le malheur de l'une ou de l'autre, ou même de toutes les deux? Ce sont des rapports aussi rares qu'intimes qui nous attachent mutuellement; ils dérivent de la nature de nos êtres, et résultent de la modification essentielle et particulière de chacun. Nous ne pouvions

être ce que nous sommes et nous connoître, sans nous aimer. Il faudroit donc qu'il s'opérât en nous un prodigieux changement, pour que notre amitié se rompît ; et j'ai assez bonne opinion de nous pour croire que la seule espèce de changement qui puisse produire cet effet nous seroit désavantageuse. Il faut, dit-on, du réciproque dans l'amitié, sans cela elle n'est qu'une chimère ; oui, pour l'établir, je conviens de cette nécessité ; mais si, par une supposition paradoxale, tu pouvois cesser de m'aimer sans sujet de ma part et sans perte de qualités de la tienne, il me semble que tu ne saurois me devenir indifférente. Encore moins pourrois-je te haïr ; il me resteroit toujours à dire : Hélas ! nous étions faites pour être amies, nous le serions encore si elle n'étoit pas aveuglée ; mon premier beau jour sera celui où elle reconnoîtra ses torts et me rendra son cœur ; le mien lui est toujours acquis.

Pour toi, ma chère Sophie, laisse à mon amitié le soin d'apprécier la tienne ; elle est trop intéressée à en sentir tout le prix pour n'en pas mettre la valeur au plus haut degré. Je la chercherai toujours dans tous tes procédés pour moi, je la découvre même dans les raisonnements que je combats, et si jamais la froideur se manifestoit, je fermerois les yeux pour ne pas la voir ; ce seroit alors une vérité que je travaillerois sans cesse à me dérober. Pourvu que tu m'aimes assez pour faire cas de ma tendresse, et pour la recevoir avec joie, je suis contente. Ma sensibilité est faite pour des extrêmes qui ne sont pas propres à tout le monde ; j'en goûte les plaisirs, je m'en réserve les peines, sans l'exiger aussi vive dans qui que ce soit. Je t'aime parce que tu me plais ; en t'aimant, je n'ai d'autre but que de t'aimer encore ; j'aime mon amitié même, je la veux croire essentielle à mon bonheur ; que dis-je ! je la crois effectivement nécessaire à ma félicité ; et quand mon esprit voudroit me persuader le contraire, je lui imposerois silence, comme sur les articles de foi. Si c'est une erreur, je la chéris et la trouve trop douce pour vouloir en guérir. J'ai pensé mille fois que l'illusion, souvent plus agréable que la vérité, mériteroit quelquefois de lui être préférée, si elle étoit aussi durable ; si mes dispositions à ton égard étoient soumises à l'illusion, je veux

que son empire sur moi, dans ce seul cas, dure autant que ma vie. Puisse chaque année en augmenter la force! Qu'elle m'aveugle, qu'elle m'asservisse de plus en plus! mon âme libre et fière aime pourtant les chaînes qui l'unissent à toi; ce sont les seules qu'elle reconnoisse et veuille porter toujours; je hais l'affreuse liberté que me donneroit l'indifférence pour Sophie.

Une nouvelle année se présente à mes regards et vient revendiquer une portion de notre existence fugitive; je ne vois en elle qu'un nouveau témoin de notre liaison, et un moyen de l'affermir; j'aperçois dans son cours briller l'époque de ton voyage tant désiré; je souris à l'image du temps qui, d'un bras accoutumé aux victoires, émousse sa faux inutilement sur l'autel particulier que nos cœurs ont élevé à l'amitié; forcé de lui rendre hommage, il dépose ses armes, ploie ses ailes, arrête sa course, se prosterne et adore.

Tous les jours on forme beaucoup de vœux; à l'époque où nous nous trouvons on en échange de toutes parts; pour moi je n'en fais qu'un, celui de t'aimer toujours; c'est aussi le seul que je t'offre; il renferme tous les autres.

Le portrait que tu me fais de celui qui doit bientôt m'apporter une lettre n'est pas indifférent; chercher à connoître les autres plutôt qu'à se faire valoir, c'est un trait qui convient à bien peu de personnes, et qui ne peut appartenir qu'à un philosophe. Je le verrai avec plaisir, et je ne serai pas fâchée de savoir si je suis aisée ou difficile à connoître. Il me semble que je suis à la fois l'un et l'autre; je suis aisée à connoître, parce que je ne déguise jamais ma pensée; je suis difficile, parce que, parlant le plus souvent de choses vagues, et étant d'ailleurs assez timide, on ne me voit jamais tout entière. Tu as raison de ne pas craindre ses menaces, mais je trouve son agacerie assez bonne; c'est dommage que tu ne sois pas tentée d'être coquette, tu en jouerois le personnage à merveille. Je ne puis pas me rendre le même témoignage; je crois que quand même je le serois dans l'âme, mon extérieur n'en diroit rien.

Présente mes respects à ta chère maman, joins-y tout ce que le sentiment filial t'inspirera de plus tendre; ce sera l'expression d'un cœur qui partage toutes les dispositions du tien à son

égard. Ne m'oublie pas auprès de ta sœur, assure-la de mon estime, et l'embrasse pour moi; c'est un plaisir que je n'ai pas pu réaliser depuis bien longtemps.

Adieu, ma tendre amie, ma chère Sophie, aimons-nous toujours; je suis toute à toi cette année, *et in secula seculorum...*

Quelle désolation! il faut que je pense à écrire des lettres de nouvel an qui me font mal au cœur.

ANNÉE 1775.

---

* LETTRE PREMIÈRE.

Du 9 janvier 1775.

Cet attendrissement nous est commun, ma très-chère, je l'éprouve plus vivement que jamais en relisant ta lettre. Cette douce émotion du sentiment agite toutes mes puissances : seule et sans témoins, je m'en occupe uniquement, et je laisse couler les larmes qu'elle excite.

Que tu juges bien de mes dispositions! Ton amitié peut flatter mon portrait à certains égards, mais elle ne sauroit t'en imposer sur ma sincérité : ce qu'elle t'en dira ne sera jamais exagéré. Je suis franche par caractère, je le suis encore par principes; mais avec toi surtout je me croirois bien criminelle si j'usois de la plus légère dissimulation. Il est bien vrai que Sainte-Agathe me sollicita longtemps pour cette bagatelle, mais l'idée de te l'offrir fut celle qui me frappa tout d'abord; elle me flattoit principalement, et m'a enfin déterminée. — Il me semble que tu n'entends pas la chose dans l'exacte vérité; tu comprends que c'est à l'occasion de l'envoi que je t'ai fait de mon portrait que Sainte-Agathe a désiré d'en avoir autant et me l'a demandé : ce n'est pas cela, et je n'ai pas envie de te laisser cette opinion, puisqu'elle est erronée.

Le désir de te témoigner mon amitié, désir inséparable de la vivacité du sentiment, m'avoit fait chercher en moi-même depuis longtemps quelque moyen sensible, mais proportionné au peu de pouvoir de ma situation, de te prouver combien tu m'étois chère. La pensée de te donner mon portrait de ma main me paroissoit remplir à peu près mon intention : je repris donc le crayon et me mis à étudier, sans rien dire à personne. Sainte-Agathe, qui n'en savoit pas plus que d'autres sur ce

chapitre, me dit alors que son vœu le plus cher seroit d'avoir mon portrait. Je m'excusai de le réaliser, sur ce que n'étant pas ma maîtresse, je ne pouvois la satisfaire. Ce fut dans le temps que j'entrai au couvent qu'elle me témoigna cette envie. Bon! dis-je en moi-même, j'ai un autre objet en vue qui m'intéresse davantage. Cependant je crayonnois et je n'avançois guère; je copiois passablement à la vérité; mais faire d'après nature, et surtout d'après soi, exige un certain degré de talent et beaucoup de pratique. Ta commission arriva sur ces entrefaites : voilà, me dis-je, une bonne occasion pour l'envoi. Dégoûtée de mes essais, impatientée d'avance du temps qu'il me faudroit pour réussir, craignant de ne pas attraper la ressemblance, j'empruntai le secours d'une main étrangère et plus habile. (Cela même fut cause que mon papa fit dessiner un grand portrait qu'il a gardé.) Comme Sainte-Agathe avoit réitéré ses sollicitations, je pensai à elle, et le dessin qui t'étoit destiné étant achevé, je l'envoyai chez un imprimeur : on en tira une empreinte, à laquelle ensuite on redonna quelque vigueur. Ton portrait fut retouché par un maître; je l'empaquetai la veille de mon départ, au cas qu'on vînt chercher ton satin, et j'attendis cette époque avec quelque impatience. Pendant que j'étois absente on porta l'autre à Sainte-Agathe, sans lui rien expliquer, si ce n'est que je cédois au désir vif et obligeant qu'elle m'avoit témoigné plusieurs fois. J'eus le ménagement de ne pas lui faire dire que c'étoit en quelque sorte par occasion. — Voilà le fait tout cru, tu peux l'examiner sous toutes les faces; je ne prétends pas m'arroger plus de mérite que je n'en dois recueillir : j'aimerois mieux perdre quelque chose dans un sens, s'il y avoit à perdre, que me faire gloire auprès de toi de ce qui ne me seroit pas dû. Tu diras que je ne parois pas avoir la même délicatesse avec Sainte-Agathe, puisque je ne l'instruis pas de la circonstance; mais elle ne m'a fait aucune question à cet égard; si jamais elle s'en avise, je ne lui cacherai point un *iota*. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de lui donner sans à-propos une sorte de mortification qui la trouveroit fort sensible. J'avoue avoir été incertaine, j'ai examiné la chose : elle m'a paru passer les bornes de la franchise, et

tenir un peu à la rusticité. Juge-moi cependant à la rigueur, ma chère; je passerai condamnation si tu la prononces. J'ai dû te donner ces explications sincères, car je ne veux pas être meilleure à tes yeux qu'aux miens. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que je t'aime plus que je ne saurois dire, et que toutes mes démarches à ton égard sont le résultat de cette affection.

Quant à Sainte-Agathe, je ne me défends pas de l'aimer, et je serois très-fâchée de te dire le contraire pour te faire ma cour. Il est vrai que sans sa constance et, pour ainsi dire, son acharnement, j'aurois oublié une liaison qui ne m'affectoit pas beaucoup; mais elle m'a vaincue et forcée en quelque façon de lui donner, outre la reconnoissance, un peu d'amitié. Je lui ai trouvé des qualités, et même une délicatesse que je n'attendois ni de son état ni de sa personne; je l'estime pour ces qualités, et si je ne l'estimois, je ne l'aimerois pas longtemps. Je ne sais pas aimer par complaisance, ni feindre par politesse. Elle a reçu quelquefois de moi des duretés ou essuyé des négligences qui n'ont servi qu'à me rappeler par la manière dont elle en a fait usage. Au reste, je ne suis pas à voir qu'il y a de l'imagination, de l'illusion dans sa vivacité, et ce n'est pas à cela que je me prête[1].

Quoi qu'il en soit, je trouve ton agacerie un peu forte lorsque tu dis que Sainte-Agathe te paroît une rivale dangereuse : je suis aussi assurée de ton incrédulité à cet égard que de ma propre existence; si je pouvois imaginer le contraire, je commencerois à me persuader que tu ne me connois plus, et que, par conséquent, ton amitié cesse ou diminue. Il faudroit qu'elle te ressemblât bien par l'âme pour que l'illusion pût me séduire, et, en vérité, il n'y a pas à s'y méprendre. Ah! ma chère Sophie, si je pouvois penser que tu eusses le plus léger doute, la moindre croyance en m'écrivant cela!... Je ne puis dire quelle seroit ma douleur; rien que cette idée me fait une impression qui t'attendriroit, si tu voyois l'effet qu'elle produit en

[1] Madame Roland dit dans ses *Mémoires* que la nature avait *pétri Sainte-Agathe de soufre et de salpêtre*. Cela sert à expliquer, fait observer avec raison M. Breuil, l'attachement excessif et souvent importun dont se plaint mademoiselle Phlipon.

moi. Détournons les yeux de cette image : elle me brise le cœur, et je te connois trop pour supposer de ta part autre chose qu'une agacerie.

Tu trouves que Sainte-Agathe gagne à m'obséder, puisque je passe avec elle le temps de mes visites au couvent. Il est vrai qu'au parloir je ne demande qu'elle et la mère Saint-Jean : la raison en est simple, je n'ai jamais demandé que ces deux-là, qui sont exactement les seules avec lesquelles j'aie eu une liaison formelle. Quand j'ai pu entrer dans le couvent, j'ai passé une partie du temps à la communauté; j'ai fait visite au noviciat, à l'infirmerie : le reste des moments fut donné, non à Sainte-Agathe seule, mais à différentes personnes chez qui elle me conduisit, et spécialement à la demoiselle chez laquelle je dînai, et qui s'étoit employée pour les permissions.

J'étois bien aise de causer avec toi sur toutes ces choses, puisque tu y donnes lieu : il est si doux de tout dire à son amie! Lors même qu'on auroit tort, je crois qu'on trouveroit du plaisir à l'avouer.

Tu vois, quant à l'affaire du portrait, ce qui en est, bien au juste. Tu es une petite méchante de me badiner sur la rivalité; il est vrai (et je le parierois bien) que tu n'as pas imaginé que ce petit trait de plume qui t'a échappé me toucheroit si fortement. J'ai tort d'en dire si long sur ce chapitre; est-ce que tu n'es pas toujours Sophie? Est-ce que tu as perdu le talent de voir si clairement ce qui est au fond de mon âme? Non; tu es ma Sophie plus que jamais, tu me connois toujours, et je ne suis pas changée. Que me faut-il de plus? Hélas! te voir, te serrer dans mes bras, écouter tes confidences, te dire tout ce qui me viendra dans l'esprit, te montrer, si je le peux, la stabilité, la sagesse et la force de ma tendre amitié! J'ai dit : *si je le peux*, car

On a tant d'âme pour aimer,
Si peu d'esprit pour l'exprimer!

LETTRE DEUXIÈME.

Du 11 janvier 1775.

Depuis longtemps je souhaite de t'entretenir à cœur ouvert de tous ces petits riens auxquels l'amitié donne tant d'importance; mais c'est une satisfaction que je puis rarement goûter. Ce n'est pas que dans mes lettres je dise jamais ce que je ne pense pas, seulement je n'y mets pas tout ce que je pense. Si l'on s'aperçoit que je t'écris sans en rien dire, je suis sûre de remarquer à mon tour un certain air de mécontentement qui me mortifie beaucoup, car il n'est rien de si triste que de voir une personne qu'on aime fâchée d'une chose assez dans l'ordre, à laquelle son opinion attache une autre idée. Il y a quelques jours, la conversation tomboit sur ce chapitre; un certain monsieur soutenoit qu'il est entre amis des choses qu'un tiers ne sauroit et ne doit pas connoître; il apportoit ses raisons et disoit que le fait étoit discutable, même en justice; maman, de son côté, donnoit ses sentiments à l'appui de son opinion. Il n'étoit rien de si plaisant que de me voir écouter silencieusement, et avec la plus apparente indifférence, une dispute à laquelle je prenois l'intérêt le plus vif. On eut beau faire, maman resta persuadée que deux amies ne peuvent avoir à se dire des choses qu'une mère chérie, comme elle sait l'être, ne puisse et même ne doive savoir. Mais ne fût-ce que le petit chagrin que son opinion me cause, je ne puis pas le lui dire, et j'en fais avec toi l'objet d'une confidence qui me soulage. Je t'écris sans savoir quand ma lettre te parviendra; j'hésite même en conduisant ma plume : je crains qu'un coup d'œil subit et imprévu ne vienne découvrir ce qu'elle trace, car notre logement est si déplaisamment disposé qu'on ne peut faire un pas sans être vu. Mon plus grand embarras est d'envoyer à la poste. Je ne veux pas me servir mystérieusement de la domestique : je hais les services cachés qu'on reçoit de ces gens-là. Je les ménage, j'en ai pitié; mais je ne veux pas leur avoir des obligations pareilles, d'autant plus qu'ils pourroient imaginer tout autre chose. Il faut

donc que je me repose sur une sortie que je ferai seule : c'est pour moi un fait aussi rare qu'il l'est pour une jeune Espagnole.

Tu te souviens, ma chère Sophie, que je te fis part l'année dernière des tentatives d'un personnage suscité par les bonnes mères congrégatines. Comme il demandoit beaucoup de temps, on ne voulut pas s'engager d'avance par une promesse; j'y étois encore moins disposée que personne. J'apprends quelquefois, et toujours plus que je ne veux, des nouvelles de ce monsieur. On me dit dernièrement qu'il venoit de prendre sa maison, qu'il la montoit avec la plus grande ardeur, et qu'on ne lui voyoit faire la cour à personne. D'autres circonstances d'ailleurs me permettent de juger qu'il pense toujours à moi, et cela me désole déjà. Je prévois que, suivant les idées de mes parents, ce sera précisément mon fait; il s'en faut bien que j'aie cette opinion, sur le peu que je sais de lui. Je ne l'ai vu qu'une fois, et il ne m'a pas dit six paroles : cependant je tracerois aisément son portrait, en y mettant la ressemblance. Bonnement honnête homme, tranquille par tempérament, exempt des grands vices et des belles qualités, n'ayant d'autre but que de faire son état avec économie; du reste, assez doux et borné : *ecce homo*. Je conviens que mes parents ne me gêneront pas entièrement; mais ce seroit une circonstance bien critique que celle où ils me solliciteroient avec toute l'ardeur que le désir de me donner un état, et la persuasion que l'occasion est bonne, peuvent leur inspirer. Le peu qu'ils en disent à l'échappée me désespère d'avance.

Ah! maudit soit le verbiage
Dont on m'étourdit chaque jour!
Je veux renoncer à l'amour,
Et plus encore au mariage.

Dans l'erreur de mes premiers ans,
La perspective enchanteresse
D'une heureuse et charmante ivresse
Amusoit et flattoit mes sens.

Je croyois (las!... quelle folie!)
Qu'il suffisoit de bien aimer
Ce que l'on avoit su charmer,
Pour jouir d'une douce vie.

De ces rapports délicieux
Par qui les âmes assorties
Se trouvent à jamais unies,
Je faisois l'objet de mes vœux.

Telle on voit la rose nouvelle
Ouvrir son jeune et tendre sein
Au zéphir léger et badin,
Qui vient voltiger autour d'elle :

Telle au vif attrait du plaisir
Mon âme naïve et sensible,
Loin de se rendre inaccessible,
Cède, dans son ardent désir.

Cependant, malgré mes chimères.
J'écoutois encor la leçon,
Et je suivois les lois sévères
D'une despotique raison.

Mais la fierté philosophique
S'abat sous un trait de Cypris :
De la déesse un doux souris
Fit tomber le masque stoïque.

D'un objet aimable et constant
Les soupirs, les regards, la flamme,
Éveillèrent le sentiment,
Et me dirent que j'étois femme.

Jeune sage, et modeste auteur,
Pour l'humanité plein de zèle,
Des vertus séduisant modèle,
Comment te refuser mon cœur !

Je le cédai, mais en silence :
Le sort fit taire mes aveux,
En s'opposant à l'alliance
Qui nous auroit rendus heureux.

Du destin ô rigueur extrême!
Dois-je donc, hélas! consentir
A prendre pour second moi-même
Ce que je ne saurois chérir!

C'est en vain qu'on me sollicite,
Leurs efforts seront impuissants :
Je hais ce qu'on nomme bon sens,
Quand l'avarice est à sa suite.

Je garderai ma liberté!
Du sort je connois l'imposture :
Je veux voler où la nature
Me montre ma félicité.

Amitié vive et si riante,
Douce gaîté, folâtres jeux,
C'est vous qui fixerez mes vœux :
Ma vie alors sera charmante.

Bien qu'en dise un sombre docteur
Et sa triste philosophie,
C'est dans les bras de la folie
Qu'est le refuge du bonheur.

Chez elle s'enfuit la sagesse,
En dépit de nos fiers pédants,
Je lui vouerai tous mes instants,
Pour les passer dans l'allégresse.

De mes pensers les plus secrets,
Toi, complaisant dépositaire,
Amie à mon cœur nécessaire,
Tu sais dissiper mes regrets.

Mais quand de cette main hardie,
Je te crayonne en méchants vers
Les faits, les sentiments divers,
Qui font la chaîne de ma vie,

Me crois-tu la prétention
De parvenir jusqu'au Parnasse?....
Aux vrais imitateurs d'Horace
Je laisse cette passion.

La gloire est un fardeau pénible
Pour qui prétend n'être qu'heureux :
Je lui préfère un bien sensible,
Celui de prendre pour mes dieux
L'indépendance et la folie,
Ma charmante guitare, et ma plume, et Sophie!

Voilà une longue tirade : il ne s'agit que d'éprouver de la contrainte pour que l'imagination fermente. Mais en vérité, ma chère Sophie, tout cela ne me soulage pas beaucoup; je ne dis pas le quart de ce que je veux dire; la plume me tombe des mains. Dépêche-toi de venir à Paris : c'est là mon espoir et ma joie. Adieu, précieuse amie, tout ce que j'éprouve ne fait

qu'augmenter mon amitié pour toi et ton pouvoir sur mon cœur. Je ne m'étonne pas que les amants se servent quelquefois du terme : je t'adore. Dans la disette d'expressions où je me trouve, j'en userois aussi volontiers. Adieu. Mon corps est à Paris, mon cœur est à Amiens, mon esprit court l'univers et se repose de temps en temps à Pondichéry. Tu n'en sais pas la raison; mais toutes ces babioles ne peuvent s'écrire : je suis encore bien hardie d'en griffonner autant. Point de réponse, à moins qu'elle ne soit intelligible que pour moi seule. Adieu; le cœur me bat au moindre bruit, je tremble comme un voleur.

LETTRE TROISIÈME.

Du 22 janvier 1775.

J'aime bien le ton léger avec lequel vous traitez la gravité de mes détails; vous ne sauriez soutenir le poids que je donne aux choses; votre vivacité s'amuse des brillantes étincelles d'un style saillant et dégagé : la raison vous fait peur sitôt qu'elle néglige le sourire des grâces. Il falloit donc donner à la mienne cette ceinture que Vénus avoit dérobée à ses compagnes, et qu'elle vous prête quelquefois en cachette, pour faire enrager les belles. Mais plus glorieuse de la posséder que d'avoir en votre puissance l'égide de Minerve, vous n'avez pas daigné en partager les charmants avantages avec votre meilleure amie. Vous prévalant de tous ceux qu'un tel trésor vous donnoit sur elle, vous avez su communiquer à tout ce qui vous approche de vingt lieues une importance qui préoccupe l'esprit et enchaîne le cœur sans résistance. — Vous trouvez singulier que je traite avec tant de sérieux les faits qui regardent Sainte-Agathe; qui doit s'en plaindre, je vous prie? Pourquoi m'avez-vous donné une si haute idée de l'amitié et m'avez-vous intéressée si fortement à tout ce qui s'y rapporte? Ce nom seul de la divine amitié, quand je l'entends prononcer dans les conversations, va porter dans mon âme un attendrissement subit : je me tais alors, et je cache les effets du sentiment à des yeux qui ne sont pas dignes de les apercevoir. Vous voudriez de moi un

badinage lorsque je suis émue? Mais, en vérité, les cœurs sensibles ou les esprits prévenus ne pourront jamais satisfaire à cette prétention; il faut, s'il vous plaît, vous en défaire avec moi. Vous savez que j'aime fortement, que je le dis lourdement, avec cette antique bonhomie du temps passé; je ne sais point farder mon idole, alambiquer le sentiment, tortillonner mes phrases et noyer une douceur dans mille jolies choses fades. Ventre-saint-gris! quand j'aime et que je l'assure, on n'a pas besoin d'autre garant que ma parole!

Mais, après tout, vous ne doutez pas de cela; de quoi donc s'agit-il? car je vois que je m'égare. Je crois deviner le fin des choses : la permission de plaisanter tout à votre aise est le but où vous voulez parvenir. Eh bien, faisons ensemble une convention (je suis accommodante dans le fond, et pourvu qu'on se prête un peu à ma fantaisie, on obtient de moi quelque chose). Je sens que je dois me plier aussi à ce travers de goût qui vous fait chercher à rendre la raison aimable et la philosophie gaie... Enfin je suis tolérante pour vous : je vous permets de goguenarder sur tout à plaisir, pourvu que je puisse me mettre en mauvaise humeur quand il me plaira, et déraisonner lorsque l'envie m'en prendra bien fort. Je vous déclare en outre, par forme d'avertissement et pour satisfaire à ma bonne foi, que, me laissant aller à la contradiction, pour laquelle j'ai tant soit peu de penchant, je prendrai toujours le contre-pied de tout ce que vous voudrez dire, avec ce ton plaisant que je vous permets par la présente transaction. J'ajouterai même que je n'ai pas balancé un moment sur l'intention que j'ai assignée à l'expression dont vous vous êtes servie à l'égard de Sainte-Agathe. Revenez tant que vous voudrez contre cette interprétation : vous aurez beau faire, et je n'en resterai pas moins persuadée, selon ma présomption ordinaire, qu'une amitié dont vous ne sauriez vous défendre pour ma petite personne est le principe unique de tous vos jugements sur mon compte.

Voilà ce que j'avois principalement à vous dire, et ce à quoi je me bornerai, ne fût-ce que pour tromper votre opinion. Vous vous êtes imaginé que j'allois saisir dans votre lettre une foule de choses sur lesquelles je devois m'étendre; que j'aurois

excusé vos réponses si brèves à tout ce que je demande, par les raisons que ma tendresse et les circonstances n'auroient pas manqué de me fournir ; vous vous êtes figuré que je tomberois dans de grandes réflexions sur les peines que nous nous faisons à nous-mêmes par les idées particulières de contrariété que nous adaptons à des choses qu'il faudroit recevoir tranquillement, et que nous devrions envisager non pas seulement avec l'œil paisible de la philosophie, mais encore avec l'indulgence et l'aménité d'un esprit plus touché de l'erreur d'autrui que de l'espèce d'injustice qu'il nous fait. Par un retour sur moi-même, j'aurois pu faire l'application de ces beaux préceptes, et admirer en même temps l'opposition que je trouve si souvent entre les belles choses que je pense et le peu que je fais : nous nous serions consolées par cette petite inconséquence si commune, et peut-être encouragées à nous en guérir.

Mais on n'est pas tous les jours en train de raisonner ; et la singularité n'est pas toujours sagesse : j'en ai encore beaucoup dit pour la situation bizarre où mon pauvre esprit est réduit. Ma plume est une capricieuse qui ne connoît d'autre guide que l'impression du moment, et n'aime que la liberté de courir sans contrainte. Quelquefois assez serviable, elle exprime passablement mon humeur et ma folie : plus souvent lâche et rebelle, sa foiblesse s'oppose à mes efforts, et son étourderie trahit mes desseins sans les remplir ; toujours irrégulière et inconstante, elle oublie en ce moment la marche qu'elle avoit commencée, pour se livrer aux assurances, aux expressions de mon amitié. Mais elle me donne lieu plus que jamais de me plaindre d'elle, car elle ne sauroit te donner la plus légère idée de mon affection.

Adieu.

LETTRE QUATRIÈME.

Du 6 février 1775.

Ta lettre grave, tendre et délicieuse, m'arriva mardi à l'issue du dîner : j'en entrepris la lecture avec l'émotion et l'avidité qui me sont ordinaires pour tout ce qui vient de toi ; inter-

rompue dans cette occupation aimable, il ne me fut possible de l'achever qu'à la dérobée, sur les trois heures du matin, comme j'allois me coucher. Je me suis bien dédommagée depuis, j'ai savouré tes réflexions : elles me rappellent à une situation d'esprit qui jadis m'étoit familière, et dans laquelle on ne m'avoit point trouvée depuis longtemps. Il semble que nous ayons fait un troc l'une et l'autre : tu m'as volé ma charmante mélancolie, et j'ai pris de ta gaieté; je ne sais qui a mieux fait : mais je crois que les circonstances peuvent autoriser certains changements.

Je vois dans ta lettre le tableau de quelqu'un dont l'imagination est paisible et soumise, l'esprit fixé sans contrainte, le cœur content, mais attendri, goûtant son bien-être, et souhaitant sans trouble ce qui peut le rendre encore meilleur. En vérité, on ne peut rien contempler, je ne dis pas de plus philosophe, mais de plus heureux. Cette image m'a touchée : j'ai senti que ton bonheur faisoit partie du mien, et que la jouissance nous en étoit commune. En te considérant avec satisfaction, et en repassant les sensations de même nature que j'ai tant de fois éprouvées, mon âme s'est modifiée d'une manière semblable : tout objet étranger s'est évanoui, les légers fantômes de l'illusion se sont dissipés, les vives bluettes de la folie ont disparu; un jour foible et doux est venu éclairer une perspective moins enchantée, mais riante, et plus faite pour la rêverie et le sage repos.

Combien notre être est foible et dépendant! le plus petit ébranlement nous affecte et nous métamorphose : nous tenons à tout par des attaches imperceptibles, et le tact le plus délicat vient-il à en faire vaciller quelques-unes, nous sommes émus jusqu'au centre, à peu près comme la frêle araignée, agitée dans sa retraite par le moindre des moucherons qui touche à l'un de ses fils. Voilà une comparaison qui sans doute va te faire encore rire, comme certaine autre dont je me souviens; mais, de bonne foi, quand on parle morale, il faut bien de l'habileté pour éviter les fausses allusions et soutenir la dignité de son sujet. On a besoin d'images, et il est difficile de les placer à propos; c'est ce qui fait que les prédicateurs sont

souvent si froids et si endormants; ils restent dans le vague ou tombent dans le faux : l'un et l'autre sont insupportables. Le ton doctoral effraye, les maximes assoupissent; on aime bien à raisonner, mais on aime encore mieux sentir : une peinture touchante et vraie peut seule produire cet effet; elle émeut et persuade. C'est le ressort qui reste pour remuer les cœurs, c'est la manière d'instruction la plus efficace et la moins en usage, parce qu'il faut de l'âme et du talent pour l'employer. Il n'appartient qu'aux cœurs sensibles de voir la nature, d'en saisir les traits et de les rendre avec vérité. Je préfère cent fois les réflexions naïves que le sentiment te suggère, aux traités froidement raisonnés d'un génie qui ne fait que penser. Ne crains jamais de m'ennuyer quand tu parleras d'après toi et selon ta disposition actuelle : c'est le meilleur moyen de bien dire et de mettre de l'intérêt aux choses.

Tes idées sur la douleur ont de la justesse; cependant j'avoue qu'aller au-devant d'elle est une démarche que je ne trouve nullement nécessaire, et que je n'aurois point le courage de faire. Je supporte le mal assez volontiers par une sorte de courage physique que je ne me suis pas donné, et par un raisonnement refait trop de fois pour que son impression sur moi ne soit pas profonde : c'est qu'il y a de la folie à se roidir contre la nécessité, et qu'il ne faut penser qu'à l'adoucir par la patience. Je parle des maux extérieurs, auxquels je suis beaucoup moins sensible qu'aux peines du cœur : celles-ci ne me trouveroient pas si philosophe. Mais, je le répète, il me paroît suffisant de soutenir la douleur quand elle vient, et je prends toujours mes petites précautions pour éviter ses approches. Je conviens aussi que ces précautions ne doivent pas aller jusqu'à la recherche excessive des aises; car c'est alors se livrer à la mollesse et se rendre plus vulnérable. C'est dans ce sens qu'un genre de vie austère et simple est avantageux; c'est ainsi vraisemblablement que tu entendois qu'on doit aller au-devant des maux; alors mon raisonnement est inutile : nous disons la même chose.

Ta chambre glacée est donc à la même exposition que la mienne : le plus léger souffle du nord me donne sur les doigts;

heureusement je n'y suis pas très-sensible. Je ne sais ce que c'est que les engelures dont tu es incommodée; elles seroient pour moi un mal très-chagrinant : ma guitare, mon violon et ma plume sont les trois quarts de ma vie; je ne conçois rien de si triste que l'idée de ne pouvoir m'en servir; il me semble que sans eux je serois dans un désœuvrement et un ennui mortel. Je crois te voir sourire à ces expressions avec une indulgente pitié pour ton amie. Il faut être bien frivole pour mettre sa joie dans des choses de cette nature; hélas! je conviens de ma foiblesse sur l'article. Cependant il me prend envie de me justifier. Dans le fait, n'est-il pas raisonnable de préférer les plaisirs qu'on crée soi-même à tout autre qui pourroit nous être procuré par des causes étrangères et incertaines? N'y a-t-il pas de la sagesse à s'en contenter? N'est-il pas pardonnable de s'attacher aux choses qui nous donnent des avantages réels? Or, celles dont je parle sont de cette espèce. Ma charmante guitare est un antidote infaillible contre toutes sortes de tristesses; elle dissipe officieusement les nuages sombres qui quelquefois, malgré nous, s'élèvent dans l'esprit et répandent les soucis dans l'âme; je puis avec elle compter au moins sur une bonne heure de plaisir tous les jours. Qu'on me nomme la société, la promenade, le jeu, je ne sais pas quoi, dont on puisse se promettre un revenu si exact. Mon violon me paye aussi sa rente; il me donne en outre une recommandation d'utilité dans les compagnies pour faire danser les fous. Enfin ma plume, sans parler des services qu'elle me rend près de Sophie, sert encore à me venger des sots qui m'ont impatientée, à former les traces de mon existence pour qu'elles subsistent au delà de mes pensées fugitives; elle me soulage, m'occupe et m'instruit. Vous voyez, ma belle, que vous n'êtes pas la seule qui ayez des titres à mon attachement et à ma reconnoissance; assurément une chose qui s'emploie à vous exprimer ma tendresse et à vous ouvrir mon cœur doit avoir des droits sur lui.

Mais parlons un peu des circonstances dans lesquelles j'ai reçu ta lettre. D'abord il faut savoir que le dimanche qui précéda le jour de sa réception, je me rendis à une petite fête chez une parente qui avoit eu le talent de rassembler une so-

ciété agréable et bien assortie. On dansa beaucoup et on s'amusa de même. La maîtresse de la maison, une demoiselle et moi, nous quittâmes adroitement la table de très-bonne heure, et nous allâmes jeter l'attirail de nos robes pour prendre un habillement de bergère, plus convenable à la simplicité de nos prétentions, dont l'une étoit celle de danser commodément. Nous revînmes avec des paniers de fruits surprendre l'assemblée et reprendre nos places. On se retira vers les trois heures; mais, pour vérifier le proverbe et débarrasser les hôtes de restes trop considérables, on retourna chez eux le mardi, sur leur invitation. Je m'y amusai tout de bon, et ce fut en revenant de là que j'achevai de lire ta lettre. Elle étoit fort à propos; cela m'a fait penser à l'avis d'un saint évêque qui conseille de faire après la danse quelque bonne méditation : je n'en pouvois trouver qui réunît plus d'utilité à plus d'agréments. Celle-ci m'étoit proportionnée, et convenoit beaucoup à mon tour d'esprit; car, quoi que tu puisses en présumer, je ne suis point venue jusqu'au dégoût de réfléchir. Les retours sur moi-même ne me sont point étrangers, je sais encore rêver, et j'aime toujours à le faire : seulement je me prête avec plus de facilité à ce qu'on pourroit appeler improprement dissipation; je ne suis plus caustique; je brûle tous les matins quelques grains d'encens sur l'autel de la tolérance; j'égaye la raison, j'habille ma philosophie à la moderne; je crois qu'il ne faut jamais abandonner le gouvernail, mais je pense aussi qu'il faut avoir égard au vent, et ne pas s'obstiner à le contrarier : je prends le dessous quand il n'est pas favorable, pour tâcher d'en trouver un meilleur, et lorsque je ne peux le changer, je baisse les voiles et me laisse aller en n'abandonnant pas la sonde.

J'imagine qu'il est des moments où une sensibilité sérieuse auroit des inconvénients : j'occupe la mienne d'objets généreux, ou je l'amuse avec les grelots de la folie. J'aime beaucoup à être seule, mais je ne sais plus concentrer mes délices dans le cercle de deux ou trois objets, en faisant abstraction de tout le reste; j'embrasse l'univers dans mes idées; je n'y vois rien d'indifférent; je m'intéresse à des êtres que je n'ai jamais

vus, j'en suppose de sensibles jusque dans les recoins du monde pour m'en donner un plus grand nombre à aimer, et je fais profiter le général de ce que j'ôte au particulier. Cette universalité dans laquelle je me plonge n'ôte rien à tes droits sacrés; quoique fixée sur un objet, l'amitié est un sentiment étendu; tu es pour moi l'abrégé du monde : en t'aimant j'élève mon âme, et je chéris ce qui mérite l'estime et l'affection.

Tu me parles de ton voyage d'une manière qui m'enchante : tes expressions peignent ton cœur; mais tu ne me dis pas encore quand tu partiras : j'ignore si je dois longtemps attendre. C'est près de moi, dis-tu, que tu viens chercher le bonheur; tu dois l'y trouver sans doute, puisque tu me l'apporteras. Que de choses à nous confier! Combien cette communication sera intéressante! Tu as bien raison de dire que nos existences sont faites pour se mêler ensemble; j'assure avec autant de vérité qu'il nous étoit impossible de nous connoître sans nous aimer. A la ressemblance essentielle pour former une liaison solide, nous joignons ces petites différences qui y mettent de l'intérêt : nous allons à la découverte l'une de l'autre; et si quelque changement semble devoir nous mettre au niveau, une petite circonstance vient donner un tour de pirouette, et nous remettre en opposition. Le fond des idées est le même, mais les teintes diffèrent continuellement. Nous voyons les mêmes choses, mais pas toujours avec le même verre. Quel agrément que celui d'assortir ces couleurs et de comparer ces contrastes! ils mettent dans notre amitié les charmes que donnent à l'amour les jolis caprices : c'est par ceux-ci que la curiosité s'éveille et que le désir est stimulé; et c'est par nos petites diversités naturelles que le plaisir est soutenu et rendu plus piquant. Si nous vivions ensemble, il y auroit quelquefois des scènes bien plaisantes dans les aveux subits et réciproques des sensations du moment et des idées résultantes. Combien l'esprit y trouveroit de profit, le cœur de soulagement! C'est une image délicieuse à laquelle je n'ose pas m'arrêter longtemps que celle d'une vie passée l'une avec l'autre; elle m'enivreroit de plaisir tant que l'illusion seroit assez forte pour me rendre la chose présente; mais cette chimère ne pourroit durer, et le sentiment

de la privation me plongeroit bientôt dans le dégoût de ma situation : ce dégoût est le plus grand des malheurs.

J'ai passé la journée d'hier à la Congrégation avec cette parente que tu as vue ici; elle me nomme sa bonne amie, et veut que je l'appelle de même. Je l'aime assez, parce que je lui conte mon amitié pour toi, et qu'elle sait me comprendre : aussi voit-elle bien jusqu'où ses prétentions peuvent s'étendre, et comment elles doivent se borner. Elle a un caractère vif, une humeur extrêmement gaie et naturellement portée au plaisir : avec cela, certaines réflexions la tournent du côté de la piété; il y a du comique à étudier chez elle les mouvements contradictoires du besoin de se divertir (j'entends dans le genre aimable) et de l'envie d'être dévote. Ce qui me plaît en elle davantage, c'est beaucoup de sensibilité pour les malheureux. — Je ne trouve rien de si divertissant et de si utile que de choisir un certain nombre de caractères dont on étudie les penchants à son gré; il y a de bonnes réflexions à faire, bien des traits à saisir, et beaucoup de bonnes leçons. Mais dans tout cela tu me manques toujours pour te confier mes remarques, raisonner ensemble et rendre le profit certain. Adieu, ma chère Sophie, viens donc : j'ai besoin de toi; n'oublie pas qu'en ton absence tes lettres font mon plus grand plaisir : mes jours heureux sont ceux où je les reçois.

LETTRE CINQUIÈME.

De Paris, ce premier lundi de carême, 6 mars 1775.

Si tu voulois me voir dans mon humeur gaillarde, il falloit te dépêcher de venir à Paris : je ne suis plus déjà la même, et la folie ne me prend que par ressouvenir. Extérieur grave, pensées du temps, silence de pythagoricienne, voilà mes attributs actuels; cependant il s'y mêle encore parfois quelques saillies de gaieté, quelques rêveries légères, et toujours beaucoup de musique. Mais je suis de sens plus rassis, et je dirois qu'en me mettant des cendres sur la tête, il semble qu'on y ait joint du plomb, si mon sérieux ne fût revenu avant cette

époque. J'ai pourtant été à un autre petit bal le dimanche gras : j'ai dansé la petonton, la petontaine bien modérément, et tout comme faisoient les vierges sages, au rapport d'un bon curé de l'endroit où j'ai été nourrie, qui le disoit ainsi dans un de ses sermons. Le mardi d'ensuite, je me suis dérobée au tumulte, et tournant le dos à la foule, j'allai tout sans façon promener au Luxembourg, où il n'y avoit personne, excepté M. Perdu, mesdemoiselles de Lamotte et mademoiselle d'Hangard, que je saluai de loin. J'ai rêvé au plaisir que j'éprouverois dans les endroits solitaires de ce jardin, si je m'y promenois durant les beaux jours du mois de mai, sous les feuillages naissants, seule avec Sophie!... Ah! la charmante idée! Avoue qu'avec une telle rêverie je pouvois bien marcher quelques heures en silence sans m'ennuyer une seconde. Combien l'imagination rapproche ces instants supposés, et les fait sentir avant qu'ils existent! Le temps étoit fort beau ce jour-là; je considérois ce ciel pur et magnifique, ce soleil vivifiant qui ramène la saison des roses; déjà, sous ces tendres influences, on voyoit de précoces bourgeons sortir du sein des branches; un gazon frais sembloit n'attendre plus que l'ombrage des feuilles pour offrir d'agréables et solitaires réduits. Je songeois à ce qui pourroit faire la matière de nos conversations : je croyois t'entendre et te répondre, je souriois, je soupirois, je sentois mes yeux s'humecter; enfin quiconque m'aurait attentivement examinée se seroit bientôt aperçu qu'une cause absente produisoit ma préoccupation et mon attendrissement. Ces délicieuses images sont évanouies : peut-être ne seront-elles pas réalisées. Mais j'ai joui; car espérer, c'est jouir, quand on joint à l'espoir autant de sensibilité.

Ne crois pas que je borne mes désirs à l'espérance : elle s'éteindroit promptement si elle n'avoit qu'elle seule pour objet; c'est par sa durée qu'elle devient réellement une jouissance anticipée, et (les objets de notre amitié exceptés) je donnerois bien toutes les jouissances les plus estimées pour avoir toute ma vie l'assurance de les espérer. Tel est le cas que je fais de la plupart des choses tant recherchées, que j'en crois l'épreuve toujours inférieure à l'idée qu'en donne l'espé-

rance; le mécompte à l'essai me paroît inévitable, et c'est ce qui me fait trouver plus de bonheur à pouvoir espérer toute sa vie qu'à jouir en reconnoissant son erreur.

Tout le monde n'adopteroit pas ce raisonnement, et cependant la plupart des hommes paroissent agir comme étant persuadés de sa vérité; car on n'a pas plutôt obtenu ce qu'on souhaitoit, qu'une imagination officieuse vient ôter le dégoût de la satiété en suggérant l'espérance d'un nouveau bien. C'est peut-être l'habileté à ménager nos espérances qui fait notre bonheur : l'art d'être heureux pourroit bien n'être que l'art d'espérer, plutôt que celui de jouir. — Cette idée est nouvelle pour moi, il faudra que je la développe; il me semble qu'elle convient à notre nature et à notre manière d'être; j'y rêverai et je bâtirai un système : s'il ne vaut rien, au moins n'aura-t-il pas été inutile, puisqu'il m'aura servi d'amusette. Voilà un projet à mettre en poche. Son mérite sera de promettre (et peut-être de donner) le bonheur à bon marché. Cela est excellent, car chacun veut de cette marchandise, et il est des milliers de bonnes gens qui ne peuvent pas la payer bien cher, ne fût-ce d'abord que les sots et les cœurs glacés ou banals. Quel plaisir de pouvoir être heureux rien qu'avec l'espérance! Je suis folle de mon projet avant de l'avoir exécuté. J'ai cela de commun avec bien d'autres faiseurs. Mais, dans le fait, être heureux rien qu'avec l'espérance n'est point un paradoxe. Avec quoi le sommes-nous? J'avoue pourtant qu'il y a trois choses dont la jouissance me paroît à peu près indispensable, savoir : la vérité, la santé et le nécessaire. Je vois qu'il en faudra venir à quelque conciliation : nous verrons à accommoder le tout; tes avis vont peut-être changer les miens. Hélas! il ne faut pas tout cela; ta seule absence me dit assez que le bien de te voir n'est pas satisfaisant en espérance. Viens donc, écris-moi, aime-moi toujours, pardonne mes folies. Adieu.

LETTRE SIXIÈME.

Du 15 mars 1775.

Ta lettre est un tableau charmant où mille objets intéressants sont peints avec vérité ; tes portraits sont caractérisés et frappants, tes images sont touchantes et tes réflexions justes. Je ne pourrai guère offrir de pendant au groupe des personnages que tu vois si souvent ; je n'ai point de société habituelle et réglée ; les rapports éloignés d'état et d'affaires, et les frêles liaisons qu'ils produisent, me donnent lieu de connoître par leurs actions une infinité de gens, sans que je les fréquente beaucoup. Je puis pénétrer leurs principes en examinant leurs mœurs, découvrir leur génie et même leur caractère, sans me trouver ordinairement avec eux ; et j'ai lieu de me féliciter que leur compagnie ne soit point une nécessité pour moi. Ils ne m'intéressent pas assez pour que je daigne les peindre. Ce sont de ces âmes communes dont les passions diversement modifiées par l'humeur propre et la situation de chacun, ne présentent toujours qu'un spectacle rebutant ou insipide ; des esprits rétrécis par la petitesse des vues personnelles et des intérêts particuliers, des cœurs sans énergie, où l'on cherche inutilement la sensibilité, où la vertu n'a qu'une apparence, la nature que des droits négligés et presque inconnus : ce sont des hommes qui ont l'extérieur et le babil de l'humanité, ils ont chacun des traits spéciaux qui les distinguent, leurs portraits instruisent le sage en l'affligeant ; mais je ne veux pas charger mon papier de ces figures : on en trouve assez partout les originaux insupportables. Ma vie se passe dans une retraite tranquille, autour de laquelle circule sans cesse un tourbillon qui m'est indifférent. J'ouvre chaque matin des yeux satisfaits au jour heureux qui me luit ; mon extrême sensibilité me rend propres tous les biens qui m'environnent, et m'en fait trouver jusque dans les maux que j'aperçois, et que je partage avec attendrissement ; une imagination vive, aisément émue par les beautés naturelles et les plaisirs les plus simples, me rend délicieuses des impressions

émoussées pour bien d'autres. Tandis qu'il faut une grande dépense de soins et de richesses pour satisfaire un opulent misérable, je goûte sans frais de plus grands plaisirs que les siens : un air doux et sain, un beau ciel, un bouquet de violettes, une tendre rêverie, le souvenir de Sophie, que me faut-il de plus? Mes matinées s'écoulent avec un peu de travail et de lecture; après un repas frugal et joyeux, j'entre dans ce petit cabinet placé sur le bord de la Seine, où je viens solitairement m'occuper selon mon goût; je prends la plume, je pense, je rêve et j'écris. L'avidité de connoître avec laquelle je suis née fait que je m'applique sans cesse à acquérir au profit du cœur et de l'esprit. C'est ainsi que mes journées se passent; puis quand la fraîcheur de l'air, la retraite du soleil, le calme de la nature, viennent inviter à des occupations moins sérieuses, unissant ma voix à un doux instrument, je me récrée par les charmes de l'harmonie. Je suis quelquefois interrompue par des personnes qui viennent nous voir de temps à autre. Tantôt c'est un bon Genevois, dont le tour d'esprit républicain ne me déplaît pas; il a des maximes de son concitoyen Jean-Jacques, sans avoir ni l'esprit ni les paradoxes de ce dernier; il aime à causer et sait penser, mais à beaucoup de bon sens il joint une imagination si pesante, que ses paroles ne sortent que par compte; il ennuieroit bien du monde, moi je m'en amuse; car j'aime mieux attendre un peu après l'expression et écouter à la fin une bonne pensée, qu'être étourdie d'un flux de paroles insignifiantes. Ensuite vient un gentilhomme infortuné, obligé pour vivre de se servir des talents que l'éducation lui a procurés, et adoucissant son état par la bonne philosophie : son génie plaisant se prête au comique malgré ses disgrâces; une femme qu'il aime console son cœur, et il oublie avec Apollon les sottises de la fortune. Il nous entretient d'un ami (qui l'est aussi de mon papa) que des événements singuliers ont envoyé aux grandes Indes, et avec lequel il est lié à peu près comme nous le sommes ensemble : j'aime à voir quelqu'un qui connoît l'amitié. Il la sent fort bien, et la peint de même : cela fait que je l'estime. Il faut que je mette à côté de lui un personnage de même étoffe, ou du moins approchante. Celui-ci m'a entendue parler

de toi, et il voudroit que je le chargeasse d'une lettre pour toi. Il va à trente, quarante lieues, ou plus, comme je vais au bois de Boulogne. C'est un philosophe tout de bon, quoique jeune; les voyages, les malheurs, l'expérience, l'ont instruit de bonne heure; il est auteur d'un ouvrage sur l'éducation, lequel paroîtra cette année[1]. Son ambition est d'être utile, et c'est une belle passion; mais on peut dire de lui qu'il est du nombre de ceux qui, se sentant de l'âme et du talent, ne peuvent prendre bien des états par délicatesse, et qui s'éloignant, par des vues peu ordinaires, des routes fréquentées, parviennent beaucoup ou ne font jamais rien : le dernier cas est le plus commun. — J'ai grande envie de placer à la fin un petit monsieur, pas plus grand que ma plume, droit comme elle, mais pas aussi bavard; grand musicien, ayant un talent supérieur sur la guitare, chantant bien et parlant de même, mais avec une petite mine si réservée, que je n'ai pu le pénétrer, quoique je l'aie entendu causer sur plusieurs sujets. C'est un provincial qui n'a que deux ans de séjour à Paris; il est poli et instruit : sa petite taille semble lui donner de la modestie et de la défiance de lui-même. Je ne le vois pas absolument souvent, et je ne dois sa connoissance qu'à la guitare. — Voilà mes gens de revue : ils ne sont pas si assidus que les tiens. L'après-soupée se passe ici en parties de piquet faites maritalement, et quelquefois filialement : il ne nous vient qu'un voisin, si endormant, que je cours à mon ouvrage sitôt que je le vois, et même quelquefois à mon bonnet de nuit. Tu peux actuellement me voir dans mes occupations et au milieu de mes sociétés, comme je t'aperçois tous les soirs dans les tiennes; je m'y transporte en imagination, je t'écoute sans que tu le soupçonnes, je t'embrasse, je te dis mille douceurs sans te distraire, et je recueille tous les souvenirs qui t'échappent. Ah! que tu serois bien étonnée si j'allois tout à coup me rendre visible! ce seroit un joli tour à faire.

Mais tous ces petits détails ne serviroient à rien, si je ne t'apprenois comment je suis actuellement. Cela t'intéresse, j'en suis sûre; tu veux le savoir : eh bien, devine un peu, cherche, avant de retourner la feuille.... Tu as été étonnée du change-

[1] Pahin de la Blancherie.

ment de scène qui s'étoit fait chez moi, tu as jugé que mes accès de gaieté me reprendroient, pour ne pas me quitter de sitôt; point du tout. Mais de ce sombre sérieux qui suivit ma gaieté, il s'est fait avec elle un mélange modéré, d'où résulte la plus heureuse disposition du monde. Je suis grave, et point triste, gaie quand il le faut, et contente sans beaucoup rire; je pense tranquillement; mon imagination s'amuse avec sagesse; enfin tu m'aimerois comme je suis, si tu ne m'aimois pas de toute façon. Je suis satisfaite de moi et de l'univers, je vois l'un et l'autre avec plaisir; et si je ne souhaitois pas trop de te voir, je dirois que je n'ai qu'un seul grand désir, celui d'être heureuse de la manière la plus conforme à la volonté du premier Être.

N'envie pas mon sort en ce que je revois les lieux qui nous ont vues ensemble : j'envie quelquefois la faculté que tu as de pouvoir t'y retrouver en esprit. Lorsque je te cherche dans cet Amiens que je n'ai jamais vu, il faut que je m'en fasse un à ma mode, que je crée les lieux où je te suppose; et, après bien des frais, je reste aussi neuve qu'auparavant. J'avoue pourtant qu'il y a un charme singulier attaché à ces objets que nous eûmes pour témoins de notre jeune liaison; je les revois avec un attendrissement et un plaisir que tu ne peux goûter qu'imaginairement. Combien nous cause d'impression l'aspect des lieux où l'on s'est fait des serments inviolables! Tu sens cela, n'est-ce pas, Sophie? ton âme s'ouvre au sentiment avec une capacité nouvelle : un développement plus tardif ne faisoit que cacher sous ses lentes opérations un fonds de sensibilité aussi fertile qu'on peut le souhaiter. Je pourrai me livrer désormais à ces doux transports de la sage amitié, sans craindre d'affecter sur toi un avantage pénible pour moi-même. Nous pouvons regarder notre ouvrage en chacune de nous : ta noble franchise m'a faite généreuse, je lui dois un degré suprême de délicatesse, que sans elle j'ignorerois peut-être encore; mais ma sensibilité persévérante, mon attachement soutenu, ont fait germer chez toi des sentiments qui peut-être fussent restés ensevelis. Il falloit que l'amitié, comme un soleil puissant, se levât sur ton cœur pour en étendre les facultés; il falloit aussi qu'un point heureux de réunion concentrât mes affections et les ennoblît. Nous nous

devons, pour ainsi dire, notre mieux-être et nos plus belles qualités : nous formons un tout heureux dont les moitiés séparées n'eussent été que des parties imparfaites. Tel un cep vigoureux soutenu sur un palmier, croît avec lui et porte sur sa tige les plus belles grappes, tandis qu'une vigne abandonnée languit et rampe inutile. O ma délicieuse amie, je te dois tout, puisque le bien de t'aimer fait ma perfection et ma félicité. Puissions-nous faire comme deux hommes qui viennent de mourir la semaine dernière dans cette ville! La plus tendre amitié les avoit unis, et sema des fleurs sous leurs pas jusqu'au bout de leur carrière; ils vécurent dans la plus grande intimité, tombèrent malades ensemble, et un même jour les vit se quitter ici-bas, pour se réunir sans doute à jamais. L'un étoit le beau-père de M. de Sartine, l'autre un vieil avocat fort respectable : cette singularité les a fait remarquer; tout le monde dit : C'est bien extraordinaire et bien rare; moi, je dis tout de bon : Comme ils sont heureux!

Il y a bien du verbiage dans cette lettre. Je cause à la bonne venue de ce qui me vient en tête et de ce que je sens, sans savoir si je me répète, car je n'ai jamais en écrivant le moindre souvenir de ce que contient ma dernière. — Mais je mettrai toujours sans hésiter : Je t'aime, je t'aime, etc., à l'infini. Adieu, Sophie!...

LETTRE SEPTIÈME.

Du 31 mars 1775.

Tu te saurois bien bon gré, ma chère Sophie, d'avoir contrevenu à ta propre loi, si tu connoissois le plaisir qui en résulte pour moi. Mais que dis-je? ne le ressens-tu pas aussi, et n'est-ce pas son attrait vainqueur qui te fit oublier les résolutions d'une prudence incommode?

Je te verrai donc, ma Sophie!... je te presserai sur mon cœur, ta touchante voix viendra frapper doucement mes oreilles, nos yeux s'entretiendront ensemble, ils recueilleront les traits du sentiment. La nature renouvelée prendra, en nous voyant,

une parure plus belle encore; les fleurs auront près de nous plus d'éclat : la tulipe orgueilleuse animera ses couleurs, le narcisse ingénu nous plaira par sa blancheur, doux attribut qui nous convient : la belle et pâle jonquille exhalera son parfum : l'air qui nous aura caressées sera plus pur et plus flatteur à respirer; l'astre qui fait les jours, nous contemplant dans sa course magnifique, se réjouira d'éclairer deux amies que la vertu et la sensibilité ont unies pour jamais, et auxquelles un moment heureux permet de se trouver ensemble. Voilà ce que me promet ton voyage, voilà les douces choses que mon imagination caresse incessamment.

Le commerce écrit a certainement des avantages que tu sens très-bien ; je ne les méconnois point, et je vais même jusqu'à croire que nous lui devons une connoissance réciproque de nous-mêmes, que le séjour dans une même ville ne nous eût peut-être pas donnée si parfaite. Au sortir de cette retraite qui servit de berceau à notre amitié, si tu fusses restée à Paris, nous nous serions vues sans doute moins souvent que nous ne nous sommes écrit. Rentrées dans le sein de nos familles, renfermées dans leurs sociétés, il ne nous auroit pas été bien loisible de cultiver soigneusement notre liaison. Éloignées peu à peu par ces premiers obstacles, le sentiment se seroit affoibli en proportion du peu de communication; dissipées par des objets étrangers dont l'impression n'eût pas été balancée par les témoignages sensibles d'un attachement particulier, séparées enfin par les circonstances, bientôt il ne nous seroit resté des commencements de notre union qu'un souvenir semblable à celui des songes heureux. Mais, trouvant entre nous une distance qui ne se franchit pas aisément, le besoin de nous écrire se fit sentir presque au moment où nous commençâmes de nous aimer : la nécessité de le satisfaire mit en œuvre l'imagination, força les idées à éclore et le sentiment à s'exprimer; pour alimenter une correspondance agréable, il fallut que l'esprit fît quelques frais, dont des découvertes intéressantes le dédommagèrent amplement. Nous écrivîmes d'abord pour satisfaire notre cœur, qui, lorsqu'il aime, veut toujours le dire; nous parlâmes de nous dans nos lettres, parce qu'il étoit nécessaire

de les emplir de quelque chose et que cet objet avoit un intérêt particulier; nous y ajoutâmes des réflexions générales, parce qu'elles sont de bonne ressource en pareil cas: nous voilà donc dans l'obligation de raisonner et de peindre, par conséquent d'observer et de réfléchir. C'est alors que des efforts excités par les circonstances firent germer chez nous des facultés nouvelles; nous acquîmes des connoissances qu'on ne doit communément qu'à l'expérience; notre âme se développa et nos vues s'étendirent. Qu'il est doux, chère Sophie, de remonter à la cause de tous ces effets! Vois-tu grandir cette amitié qui paroît si frêle dans son origine? Telle une foible source, qu'on aperçoit dans un lieu désert et ombragé, laisse écouler un ruisseau qu'on remarque à peine, mais qui, rendu plus rapide par le penchant de la montagne du sein de laquelle il s'échappe, va recevoir dans la plaine le tribut des coteaux voisins, et, devenu fleuve fécond, porte partout la joie et l'abondance : telle la précieuse semence déposée en nos cœurs donnera des productions multipliées que nous pourrons recueillir jusqu'au tombeau. Qu'il est doux d'avoir eu pour soi toutes les circonstances! car, malgré la petitesse du nombre de gens capables d'être amis, combien en est-il de dignes de l'être qui n'ont pu trouver leur second, bien que celui-ci existât certainement, et peut-être pas loin d'eux! Quand j'examine ma félicité à cet égard, je trouve que je serois injuste en prétendant à quelque chose de plus. Puisqu'il est impossible de tout avoir, on doit borner ses espérances lorsqu'on possède déjà une si grande portion de bonheur : la dose entière n'est pas destinée à notre manière d'être présente. Mais après avoir reconnu combien nous devons à l'absence et à notre séparation prématurée, j'en reviens au bien qu'on trouve à se rejoindre quand on a profité de tous les avantages de la première situation; car c'est là le but naturel ; et si nous sommes contraints par l'expérience d'avouer que l'éloignement est quelquefois utile pour former et assurer la liaison, il faut convenir aussi que, cette liaison une fois solidement établie, c'est en vivant ensemble qu'on en goûte tous les charmes. Je suis presque tentée d'aimer ton frère depuis que tu m'as appris qu'il engage

si fortement la maman à demeurer ici tout à fait. Je sens pourtant bien qu'il ne faut pas espérer la réussite de ses sollicitations : aussi je me borne à quelques instants passagers et précieux où l'épanchement sans contrainte suppléera à l'insuffisance de ma plume. L'éloignement du quartier où tu seras ne m'effraye point pour moi ; avec le bras de notre bonne, je pourrai quelquefois le franchir lestement et te prendre tes après-dînées, si tu n'es pas toujours sortie. Mais ne pensons pas à tout cela ; viens toujours, voilà l'essentiel ; nous ferons si bien pour le reste, que nous en attraperons quelque chose.

Je me suis acquittée au mieux de ta commission de taffetas.

Adieu, charmante, dépêche-toi de venir m'embrasser : le mois de mai me trotte si bien dans la tête depuis quelque temps que, écrivant une lettre le 9 mars, je la datai sérieusement du 9 mai, rappelant même à la personne une époque qui appartient au quantième. Hélas ! nous ne sommes encore qu'au 31 mars.

Mardi 11 avril 1775.

P. S. — Tu peux être assurée que le bien de te plaire et de faire à ton gré est le seul que j'ambitionne. Il faut te faire rire à présent de la petite curiosité de ton frère[1], à qui il a fallu dire ce que contenoit le paquet et si c'étoit précisément pour toi. « Ce sont, me dit-il, de ces commissions qu'on donne à ses bonnes amies. — Elles ne supposent ni n'exigent beaucoup de capacité, lui ai-je répondu. — Si fait, elles supposent la capacité, et elles prouvent beaucoup de confiance. — Ah ! sans doute, » repris-je avec mon air de bonhomie et comme n'entendant pas du tout la plaisanterie. Nous causâmes de ton voyage et puis de choses générales. Comme il se disposoit à partir et qu'il faisoit ses adieux, voulant lui payer comptant son badinage, je lui dis d'un ton moitié sérieux, moitié Agnès : « Monsieur, je ne vous offre pas de reçu ? « Il me rendit pleinement le change, et parut

[1] Ce jeune homme, « qu'on appelait *Selincourt*, était grand, de figure et de voix douces, ressemblant un peu à sa sœur Sophie, causant avec esprit, ayant des manières agréables qu'une sorte de timidité ne déparait point ; du moins elle me semblait ainsi, lors même que je m'apercevais qu'elle était plus marquée avec moi. » (*Mémoires*.)

non-seulement ne pas me comprendre, mais aussi ne pas m'entendre.

Ton frère m'a semblé encore grandi, mais je crois que c'est par la comparaison que j'en faisois avec un petit monsieur qui arriva comme il étoit ici; il y avoit du grotesque dans le contraste qu'ils formoient entre eux. Et l'un levant les yeux pour considérer l'autre, paroissoit lui demander tout bas pourquoi il avoit pris tant d'étoffe à lui seul, tandis que lui se trouvoit rogné si court.

LETTRE HUITIÈME.

Du vendredi au soir, 21 avril 1775.

La privation que tu m'avois imposée, chère Sophie, n'est pas du nombre de celles qui n'en méritent que le nom et auxquelles on s'habitue aisément; le jeûne de tes lettres est celui qui me coûte le plus à subir : il falloit pour l'inventer une disposition aussi raisonnée, aussi ferme que la tienne; j'avoue que pareille idée ne me seroit jamais venue. Je t'aime avec un parfait abandon de tout moi-même à cet heureux penchant, et j'en fais l'aveu aussi naturellement que j'exprime ma reconnoissance pour les bienfaits journaliers du Créateur. Je t'admire en secret; mais je ne sais trop si je serois assez généreuse pour te louer beaucoup, dans la crainte qu'il ne te prenne envie de réitérer souvent cette mortification. Voilà un silence bien intéressé.

Je suis persuadée que tu ne te représentes pas au juste la réception que j'ai faite à ta lettre. J'étois à dîner ici en famille (il est inutile de dire que depuis huit jours je rêvois de toi, que je tressaillois à chaque coup de sonnette, imaginant que c'étoit le facteur, et que, ainsi qu'il arrive ordinairement, je ne songeois pas à lui au moment de son arrivée). La conversation étoit languissante, mais l'appétit n'étoit pas endormi; chacun alloit rondement, en disant son mot par intervalles. Je faisois comme les autres, lorsque la domestique me présentant quelque chose, j'allonge le bras négligemment comme

pour prendre une assiette; mais d'un coup d'œil j'aperçois ta dépêche, je m'en saisis avec précipitation, en m'écriant avec ce ton de surprise et d'attendrissement que tu peux connoître: Ah! Sophie, Sophie!... On me regarde en souriant; je demande permission de faire lecture; et, mon empressement ainsi que mon sans-façon ne me permettant pas de prendre toutes les précautions, je ne m'éloignai pas de la table; je croyois être seule; je ne voyois que toi. Quand j'eus achevé cette charmante lettre, je la serrai dans ma poche et je tâchai de faire bonne contenance; mais on m'avoit observée; tous mes traits parloient, et l'on s'obstinoit à m'adresser la parole pour me faire lever des yeux qu'on voyoit se charger et que je me sentois incapable d'ouvrir beaucoup sans laisser couler des larmes retenues avec peine. Mes soins furent inutiles: il fallut pleurer, et je le fis délicieusement. Ma sensibilité excita la conversation, fit naître des idées; pendant près d'une heure on ne parla que de l'amitié; je n'étois pas celle qui en disoit le moins, parce qu'on prenoit à tâche de m'agacer et de me contredire.

Représente-toi, à un bout de la table, ma bonne maman de soixante-dix-huit ans, fraîche et verte autant qu'on peut l'être à cet âge, ayant encore tout son esprit à elle, mais non pas son bon sens; aimant assez la gaieté et même la toilette par souvenir de son goût ancien, et voyant avec plaisir dans sa petite-fille cette vivacité de sentiment qui ne lui rappelle pas précisément celui qu'elle a éprouvé, mais dont l'image animée lui retrace le temps où elle vivoit plus qu'aujourd'hui, en sentant davantage. Le sourire paroissoit sur ses lèvres, comme ces derniers rayons d'un soleil couchant que de légères vapeurs affoiblissent encore; elle me regardoit et disoit: Si tu avois un mari et des enfants, cette amitié disparoîtroit bientôt, et tu oublierois mademoiselle Cannet. A côté de ma bonne maman étoit sa sœur, plus jeune qu'elle, mais qui ne connoît pas mieux l'amitié; le mari de celle-ci se trouvoit près de moi. C'est un de ces hommes qui, avec une sorte d'esprit, en affectent beaucoup plus qu'ils n'en ont; se piquant de droiture, prenant le ton doctoral, adoptant l'incrédulité sans être fondé

en raisons, dissimulé avec tout cela : d'ailleurs assez sociable, et m'aimant comme sa petite-nièce et sa filleule. J'avois en face un gros cousin (dont tu connois la femme), très-franc et très-honnête marchand, mais un peu grossier dans les manières et fort passablement ignorant ; il rioit de toutes ses forces, et ne pouvoit comprendre qu'on pleurât de joie. Mon papa rendoit témoignage que ce n'étoit pas la première fois que cela m'arrivoit en recevant de tes nouvelles. Maman nous écoutoit tous. Enfin, à l'autre bout, étoit un abbé, ami de la maison, personnage de beaucoup de bon sens, qui, en conservant le décorum de son état, n'en garde aucun préjugé ni aucune prétention : des connoissances acquises et réfléchies lui ont fait voir qu'il étoit peu de choses incontestables ; il laisse à chacun sa façon de penser, et dit la sienne avec franchise et sans entêtement ; il ne parle pas en apôtre, parce qu'il agit en homme et qu'il veut être conséquent dans sa manière d'être. Quoique à l'été de son âge, il a des sens affoiblis ; mais cette imperfection des organes n'influe pas sur son âme, qui est droite et sensible. Par cette dernière qualité, il connoît l'amitié, et il prenoit mon parti. C'étoit le seul qui pût me comprendre et répondre juste à mes idées. Les autres, et surtout mon oncle, faisoient des raisonnements pitoyables. Comme je commençois à m'en impatienter, je lui dis : Vous pouvez continuer tant qu'il vous plaira, je me renferme en moi-même, et je n'entends plus rien ; un seul regard sur mon amie me dédommage de tout ce que vous dites. Si vous saviez, ajoutai-je, combien vous me paroissez drôle, vous ririez vous-même en voyant l'image qui se forme dans mon esprit. La plaisanterie se mêla de la conversation et acheva de la détourner sur un autre objet.

Il me surprend de voir tant de gens regarder l'amitié comme un sentiment frivole ou chimérique. La plupart s'imaginent, que le plus léger sentiment d'une autre espèce altéreroit ou effaceroit l'amitié, qui leur semble le pis-aller d'un cœur désœuvré. Le crois-tu, Sophie, qu'une situation nouvelle romproit notre liaison? Quand bien même l'amour et l'hyménée nous introduiroient dans leur empire, penses-tu que nous ou-

blierions celle à qui nous serions toujours redevables des plus beaux de nos premiers ans? Les douceurs d'un sentiment nouveau seroient-elles parfaites si nous ne les partagions point avec une amie dont le bonheur se mesure sur le nôtre? Est-il des états à l'abri du besoin de confidence, quand on l'a éprouvé et satisfait de si bonne heure, et ne sont-ce pas précisément ceux dont les engagements multipliés nous exposent à un plus grand nombre de peines, qui nous font sentir plus vivement ce besoin des cœurs sensibles et occupés? Non, les qualités d'épouse et de mère ne nous rendroient pas incapables de celle d'amie; tu le sens comme moi, Sophie : mon cœur me répond du tien. — Il y auroit bien à causer : nous le ferons dans peu; nous nous verrons, mais..., au premier moment, le sentiment étouffera nos idées, nous pleurerons de joie. N'attends pas de moi, d'ici là, des lettres bien raisonnées : je suis trop occupée d'un seul objet; je n'ai de faculté que pour me repaître de ce charmant avenir; je néglige une plume qui me sert mal et du ministère de laquelle je pourrai bientôt me passer avec avantage. Viens me faire réparer l'ineptie de ce méchant interprète. Mes désirs hâtent encore la course rapide du temps; chaque trait de son aile ranime mon espoir : dépêche-toi de le satisfaire.

Je ne compte point aller au couvent pour l'époque que tu cites. On pense toujours que madame Saint-Bernard l'emportera. Je n'ai plus de place que pour te dire adieu.

Sainte-Agathe veut que je te dise bien des choses de sa part. Adieu, adieu.

LETTRE NEUVIÈME.

Du 3 mai 1775.

Que tu es heureuse, ma très-chère, d'avoir assez de philosophie pour ne donner à l'espérance qu'un foible empire sur ton cœur! Environnée des plus brillantes promesses, ta raison toujours ferme et tranquille prévoit l'orage et s'apprête aux revers. Que je suis éloignée d'une telle sagesse! Je sais parfai-

tement qu'on s'expose à d'affligeants mécomptes en s'appuyant trop sur un avenir enchanteur; l'incertitude qu'attache aux événements l'infinité des causes secondaires que nous n'apercevons jamais qu'en partie, doit nous tenir en garde contre les séductions de l'espoir : s'il est délicieux d'espérer, il est désolant d'espérer inutilement. Mais en vérité, lorsque l'annonce de ton voyage me faisoit pressentir tant de joie, mon esprit et mon cœur ne devoient-ils pas céder à cet attrait? Comment aurois-je détourné mes yeux des plus charmants tableaux? Tu ne me dis pas, je le sais bien, d'abandonner l'espoir; mais, s'il faut en convenir, je me méfie de ton amitié même ; je crains qu'il n'y ait des ménagements à m'annoncer la négative là où d'autres ne verroient que de l'incertitude. Tu vas te récrier sans doute sur cette imagination qui anticipe toujours au delà du vrai ; hélas! je souhaite qu'elle ait couru trop vite : j'ai déjà tant perdu en perdant mon assurance! Je ne sais plus où reposer mon pauvre cœur; il faut se jeter dans la résignation ; mais, quand on désire, on n'y est guère plus à son aise qu'on ne l'est dans la soumission, quand on doute. Cette phrase n'est pas trop réfléchie : elle n'en est pas moins naturelle, et peut-être moins vraie; heureux qui la trouveroit fausse! Je ne m'aviserois pas de le chicaner. Il est, comme tu le dis, des illusions officieuses : j'ajoute qu'il est des opinions bienfaisantes qu'on devroit respecter, sinon pour elles-mêmes, au moins pour les avantages qu'elles procurent. Si l'on s'accoutumoit à envisager les choses sous ce point de vue, la discorde seroit bannie de l'univers; le zèle chercheroit à éclairer, sans tourmenter jamais : il se montreroit sans audace et sans satire. Une sotte prévention pour sa propre manière de voir persuade à chacun que tout ce qui ne voit pas comme lui est aveugle : je ne conçois rien de plus inconséquent, ni de plus dangereux.

Voyons-nous toujours de même? Les événements ne sont-ils pas pour nous ce que sont des changements de place, qui, nous présentant divers points de vue dans la campagne, font apercevoir d'autres objets et une nouvelle distribution? Pourquoi exiger d'autrui ce que nous n'obtenons pas de nous-mêmes? Nous avons tous des organes semblables et des sens

pareils; mais leur degré d'étendue, de vivacité, n'est pas le même ; ils diffèrent donc sous ce rapport d'un individu à l'autre, et ces diversités influent nécessairement sur les idées, qu'elles modifient de plusieurs manières. Ma proposition te paroîtra hasardée à certains égards; prends garde aussi de calomnier nos bienfaiteurs : nous devons beaucoup aux sens : c'est par eux que nous arrivent les connoissances, sans excepter celles de la foi. Ils sont bornés, j'en conviens; ils sont trompeurs, ajoute-t-on : c'est autre chose. J'avoue que chaque sens en particulier nous égare quelquefois; mais l'expérience de tous rectifie les erreurs d'un seul, et la réunion de leurs témoignages est le plus convaincant qui puisse être pour nous. Leur mécanisme secret est sans doute la cause de l'effet qui fixoit ton attention; peut-être étoit-ce cette manière de voir, appliquée à la physique générale, qui faisoit dire à Anaxagore et avant lui à Thalès, que l'eau étoit le principe de tout. Cette assertion grecque n'est rien moins qu'un axiome dans la philosophie actuelle, et je ne prétends pas non plus y trouver une ressemblance bien juste avec ta pensée. Tu me rappelles les idées d'un naturaliste sur les sensations. Dans le physique (selon lui), la douleur est moins l'opposé que l'extrême du plaisir; une chaleur modérée, une couleur tendre, un son doux, une odeur suave, une impression délicate, nous plaisent et nous remuent délicieusement; tandis qu'un trop grand feu, une lumière trop vive, un bruit trop violent, une odeur trop forte, nous incommodent et nous affectent d'une manière désagréable. Toute sensation vive, toute impression forte doit donc produire sur nos sens un effet à peu près semblable. Nous ne sommes pas doués d'une infinité de moyens d'exprimer nos affections: soit plaisir, soit peine, quand l'impression se fait sentir, les nerfs s'agitent, l'émotion se communique à leur centre, qui est le diaphragme, dans la poitrine, où elle fait éprouver les palpitations, etc..... Le mouvement gagne tout le système sensible; les nerfs qui contiennent les réservoirs humides se relâchent, et le visage s'inonde de pleurs. Mais dire comment un plaisir (par exemple, celui de revoir son amie) qui semble n'intéresser que l'âme peut agir sur les sens comme

ceux qui les touchent immédiatement, voilà le difficile, et ce qu'assurément je ne sais pas. Un philosophe allemand, Leibnitz, répondroit que c'est suivant l'harmonie préétablie entre l'âme et le corps, comme une aiguille montre l'heure quand le mouvement est agité de telle manière, suivant l'harmonie établie entre eux par l'ouvrier. Cette décision ne rend pas plus savant. Helvétius, matérialiste, prétendroit prouver que les plaisirs les plus spirituels en apparence appartiennent aux sens. Tu croiras ce que tu voudras, s'il est possible de croire décidément en pareil cas; pour moi, je me range du côté des sceptiques : j'écoute tout, et je reste humblement dans mon obscurité, en attendant une plus grande lumière pour me mettre en marche.

Pendant que je philosophe tranquillement avec toi, il se passe d'étranges scènes dans cette ville. Le ministère, que je crois bien intentionné, et dont les vues paroissent sages, a fait rendre ces jours-ci deux arrêts du Conseil qui assignent des gratifications à ceux qui apporteront du blé de l'étranger, pour suppléer au peu d'abondance qui se trouve dans le royaume. Mais comme les meilleures dispositions à cet égard n'ont pas toujours un effet bien prompt, la cherté s'est maintenue dans les marchés; le peuple, toujours impatient (surtout quand le besoin parle), a crié hautement dans plusieurs endroits; ses clameurs, soutenues de procédés un peu vifs, forçoient les marchands de céder à bas prix, ou les exposoient au pillage. La fermentation a gagné la capitale; hier elle se faisoit sentir à Versailles, aujourd'hui elle s'est développée ici. Des paysans, de pauvres gens, ont couru à la halle en demandant du grain et du pain : ils ont fait plus, ils en ont pris à toute main. La foule se portoit chez les boulangers, les uns après les autres, dépouilloit les boutiques de ceux qui ne cédoient pas de bonne grâce. Les plus sages fermoient leurs maisons et jetoient le pain par les fenêtres. Néanmoins, c'est à la halle qu'on a vu le fort de l'émeute, à cause de la réunion du monde et du dépôt de l'approvisionnement en cet endroit; les gardes envoyés imposoient à la foule avec douceur : ils laissoient prendre plutôt que d'irriter par une opposition formelle. L'effervescence s'est apaisée moyennant la réduction du pain à deux sous. Il y a du

singulier dans le spectacle que présente actuellement cette foule satisfaite. On voit des gens sautant avec leurs pains entre les bras, les portant en triomphe, et témoignant par les gestes les plus énergiques le plaisir du besoin calmé, de la prétention satisfaite, de la douleur évitée, et des efforts récompensés. Des détachements de grenadiers sont aux portes des boulangers pour faciliter la cuisson que le peuple imprudent empêcheroit encore; on accourt, et chacun tend les bras avec ses huit sous pour recevoir le pain [1] à mesure qu'il sort du four. Il n'y a eu aucun accident, et la bonne police empêchera certainement qu'il n'en survienne. Dans bien des quartiers on ne se seroit pas aperçu de cette émeute (à l'exception des boulangers), si les marchands de toute espèce n'avoient presque tous fermé leurs boutiques par un excès de précaution. J'ai été moi-même témoin d'une de ces terreurs paniques qu'enfante l'imagination. J'entre dans une église pour entendre la messe : au même instant, trois ou quatre enfants arrivent en courant, comme pour se réfugier, parce que la foule se portoit chez un boulanger voisin. Aussitôt loueuse de chaises et suisses se mettent à fermer les portes avec une violence et un air d'effroi capables de saisir ceux qui n'auroient pas vu accourir ces enfants, foible cause de leur peur; on eût dit que des ravisseurs enragés alloient violer les plus saints asiles. Ce pauvre peuple n'en vouloit qu'au pain : il ne pensoit guère aux temples.

La vue de ces choses fait éprouver des sensations bien neuves, et fait naître mille réflexions : elles seroient ici superflues; mais je ne peux m'empêcher de songer à ce que disoit Sully, qu'avec des lumières et de la bonne volonté il est encore fort difficile de faire le bien. Je le crois : j'excuse et je plains.

J'ai été au couvent : on me dit beaucoup de choses pour toi. Je voudrois que tu vinsses avant l'élection; mais que peuvent mes désirs !... — J'ai vu M. de Moléon sans le connoître : ce que tu me dis de son épouse m'intéresse pour elle. Adieu.

[1] De quatre livres.

* LETTRE DIXIÈME.

Du 17 mai 1775.

La fausse nouvelle de la révolte d'Amiens n'étoit point encore parvenue jusqu'à moi ; mais la possibilité et l'apparence prochaine de cet événement me frappoient et m'inquiétoient. D'après le bruit public, le mouvement se faisoit sentir à Péronne : le mal t'approchoit, j'attendois ta lettre avec impatience. Elle m'a fait ce plaisir que ne peut manquer de produire tout ce qui intéresse fortement le cœur et amuse l'esprit : ce qui vient de Sophie a pour moi ces deux avantages au degré le plus éminent ; ils forment un charme puissant qui nous attire réciproquement et resserre nos liens avec des fleurs. Les précautions prises dans ta ville me paroissent pouvoir empêcher la contagion du vertige : il ne faut qu'un appareil imposant pour tenir dans le silence ce peuple, agité moins encore par le besoin, dit-on, que par des instigations secrètes et inconnues. Toujours est-il que c'est là le langage commun. Cette fermentation a surpris tout le monde. Chacun raisonne et cherche la cause ; mais le tout aboutit à des conjectures vagues et incertaines, qu'on forme suivant ses petites vues particulières. Il paroit en effet singulier que, dans le moment où l'espérance présentoit ses douces lueurs, les esprits se soient échauffés tout à coup pour un sujet qui les pressoit aussi et même plus vivement il y a quelques années. Car sous le feu Roi la cherté des grains fut au moins égale, on se flattoit moins d'un heureux changement, et cependant rien ne remua ; le peuple se plaignoit, mais tout bas ; les soupirs s'étouffèrent, et l'on respecta le joug. Le jeune prince qui règne actuellement ramena dans tous les cœurs la consolation et la joie ; ses premières actions furent des bienfaits. Il rappela les sages autour de son trône ; la voix publique applaudit au choix de ses ministres : on n'attendit plus que le temps pour le développement de leurs prudentes opérations. Il est certain que c'est de lui seul qu'on peut recevoir les moyens d'agir ; tout se tient dans le système politique : il faut

beaucoup de réflexion, de connoissances et d'épreuves, avant de déplacer une roue dont le mouvement entraîne celui de la machine, mouvement duquel dépend la conservation ou le dépérissement de cette dernière. Tout ce qui est sorti du Conseil jusqu'à présent annonce des vues utiles et des intentions droites; dans ses déclarations, le Roi parle en père qui ne craint pas de dévoiler les motifs de sa conduite, et qui compte que leur manifestation même lui méritera des éloges. Mais le peuple n'entend point tout cela; il ne voit point que le souverain, obligé de respecter les propriétés, a des ménagements à prendre dans tout ce qui peut les toucher, même indirectement; le peuple sent sa faim, et sait qu'il n'a point assez d'argent pour la satisfaire : il ne parle que du pain; c'est la seule chose qui le touche, et cela dans tous les temps et dans tous les lieux. Les Juifs n'eurent envie de faire Jésus-Christ leur roi qu'après qu'il les eut miraculeusement rassasiés. Il est vrai que quand un homme dit : J'ai faim, c'est un argument terrible auquel la subsistance seule peut répondre. Tout est fort tranquille ici actuellement; il y a toujours des gardes, mais dans les marchés seulement, et sur les routes par lesquelles passe le grain qu'on apporte pour l'approvisionnement de la ville. Deux seuls malheureux ont été pendus pour l'exemple, et depuis l'exécution une amnistie générale a paru; le Roi s'y réserve la punition des auteurs : il les connoît donc? — Ainsi soit! On dit l'abbé Terray à Vincennes, et une infinité de gens qu'on ne nomme pas, à la Bastille. Il n'est pas mention de curés fabricateurs d'édits : on marmotte dans les cercles contre la finance, branche méprisable et haïe, qui paroît craindre le ministère actuel et redouter M. Turgot. Je ne sais rien de l'affaire de Nantes : je crois qu'on met bien de l'exagération dans le nombre comme dans les faits. L'histoire de Dijon, qu'on avoit faite si terrible, se réduit à la mort d'un meunier. Il n'y a eu rien du tout à Reims, quelque alarmants qu'aient été les bruits répandus : le Roi s'y fera toujours sacrer le 13 du mois prochain. Ainsi la sainte ampoule ne voyagera point, quelle que soit l'envie qu'on auroit eue de la voir dans ce pays-ci.

Puisque je suis en train de battre la campagne et de causer

à frais communs, il faut que je te demande si tu connois (c'est-à-dire par théorie) le joli pays de Salency. Un procès singulier qu'il y eut au parlement de Paris l'année dernière fit remarquer cette contrée heureuse, où le plus simple établissement a conservé une pureté de mœurs que l'on chercheroit vainement ailleurs. Au cas où tu l'ignorerois, je t'apprendrai que saint Médard, qui vivoit il y a peut-être douze siècles, fit à Salency, territoire de Noyon, un établissement par lequel il est dit que chaque année la fille la plus vertueuse du canton, et reconnue pour telle par la voix générale, sera solennellement, au jour fixé, conduite à l'église par le seigneur du canton, pour y être couronnée de roses par le pasteur, et recevoir une somme provenant des fonds destinés pour cet objet. Il faut que la famille de la rosière soit sans tache et sans reproche. Le public nomme trois filles dignes d'être rosières ; le seigneur doit en choisir une. Le procès dont j'ai parlé eut pour cause la prétention injuste du seigneur actuel, qui vouloit choisir absolument à son gré, et donner lui-même la rose. Les sages habitants ont défendu leurs droits avec succès, heureusement pour la vertu salencyenne, car s'ils eussent négligé de les faire valoir, la rose eût souvent été donnée à la plus jolie, et peut-être à la plus complaisante, mais non à la plus sage. On dit que les vices qui désolent presque tous les cantons sont entièrement bannis de celui-là ; on n'y voit pas de pauvres ; si un des habitants ne peut cultiver son champ, il est assuré de trouver des secours chez son voisin ; l'innocence aimable, la sage nature, la simplicité charmante, dont nous admirons les images dans les poésies pastorales, s'y trouvent réalisées, et présentent aux cœurs sensibles le plus attrayant spectacle. Le couronnement de la rosière se fait au mois de juin. Beaucoup de gens, amateurs du vrai, se proposent d'y aller, tandis qu'une foule vulgaire et vainement curieuse courra à la pompe du sacre. En vérité, je voudrois presque être née à Salency ; mon imagination se promène souvent sur cette terre heureuse ; j'aime à y contempler dans leur beauté réelle et palpable toutes ces choses que nous n'avons jamais lues que comme des fictions. Ce n'est pas que j'en fasse une Astrée : mes idées sont moins galantes et plus philosophiques ; j'y admire la

perpétuité d'une sagesse, et conséquemment d'un bonheur, soutenus par le plus simple des moyens, le témoignage de l'estime publique. Et puis, la vertu récompensée par une rose!.... rien n'est si joli : cela enchante l'imagination. Les Romains faisoient des héros avec des couronnes de feuilles d'arbre : mais combien de fois leurs lauriers étoient-ils souillés de pleurs!... A l'exception de quelques circonstances particulières aux beaux jours de la république, ces lauriers fameux ne furent que le prix de la dévastation et du carnage. Un faux jour fait admirer d'abord l'éclat de ces actions brillantes; mais un instinct secret nous ramène à des charmes plus tranquilles; nous sentons que cette rosière de Salency, couronnée de fleurs, jouit d'un triomphe plus doux que ne dut être celui de Pompée.

Il semble que de toutes les images qu'on peut offrir à l'esprit, il n'en soit pas qui lui plaise généralement plus que celle d'une agréable simplicité. Les tableaux champêtres portent avec eux quelque chose de touchant qui pénètre l'âme et la fixe doucement sur des considérations flatteuses; nous aimons à nous rappeler des situations étrangères à notre manière d'être actuelle, mais pour lesquelles la nature sembloit nous avoir formés. Les regards sont éblouis d'abord par le faste des cours; tout ce clinquant les fatigue bientôt, et ils vont s'étendre et se reposer sur les beautés d'une fertile campagne et sur les grâces naïves d'une bergère. La paix et le sentiment se réfugient dans les hameaux : les villes n'offrent, au milieu du tumulte et de l'agitation, que des affaires et des peines, aussi réelles en elles-mêmes que factices dans leur objet. L'opinion, les préjugés, y mettent tout en œuvre pour conduire leurs esclaves à un bonheur que la nature avoit placé plus près de nous, et à la vue duquel nous soupirons encore. J'appuie avec complaisance sur ce sujet, parce qu'il est entièrement dans mon goût : c'est ma folie; et quand on touche cette corde, on chatouille mon imagination, comme on faisoit celle de M. de Fontenelle en lui parlant des étoiles et des tourbillons. Aussi tombé-je aisément sur ce chapitre, dès que je puis supposer de l'indulgence pour m'écouter ou quelque disposition à me répondre. Je crois que nous le traiterions bien dans ton joli jardin, le soir, en respirant

le frais, ou le matin, lorsque l'aube du jour vient colorer les campagnes et ranimer la verdure. Quel dommage que cette perspective de plaisirs ne soit qu'une illusion !...

Mais à propos de ton jardin, le vent y a-t-il fait ses ravages ordinaires? Je suis bien aise de te dire que j'ai une élégie toute prête en cas de malheur; la précaution est bonne; il n'est rien de tel que d'avoir ainsi ses petites provisions : c'est ressembler à ces auteurs pleins de prévoyance qui font l'épitaphe d'un homme vivant. — Il faut que tu saches quelle espèce de muse m'a inspirée cette fois; je parierois cent contre un que tu ne peux le deviner..... Cherche, voyons..... Ne va pas cependant remuer tout le Parnasse : mon Pégase ne voyage point par là. — Quoi donc! c'est quelque Prométhée de neuve fabrique qui a volé sur l'Hélicon le flambeau du génie?... Doucement, point d'enthousiasme, je te prie..... C'est... c'est... le mal de dents. — Écoute-moi, je souffrois beaucoup il y a huit jours de quelques germes tardifs qui viennent de se développer : on me dit que ce sont des dents de sagesse; fort bien! mais en attendant, je sais qu'elles me font un mal horrible pour percer. Je me promenois le soir dans ma chambre, incapable que j'étois de faire autre chose; je cherchois à me distraire, et, pour y réussir, je m'occupai de la lettre où tu me parles des *présents de Flore, rendus si souvent inutiles par les vents qui surviennent.* Je pris de l'humeur contre Éole, et, me mettant à ta place, j'ai voulu lamenter ces pertes chagrinantes. J'avois pensé d'abord à une plainte burlesque; mais il est plus aisé de soupirer des vers dolents (surtout quand on a mal aux dents), que de trouver des saillies plaisantes : aussi m'arrêtai-je au premier genre. Comme les poëtes de ma trempe se brouillent assez aisément, j'imaginai que le jardin étoit à moi, que j'y souhaitois ta présence; et je confondis toutes choses de manière à n'y voir goutte.

Tu as néanmoins trop de part à ce bel ouvrage pour que je néglige de te le communiquer: imagine-toi donc ta folle emmaillottée, se tenant la mâchoire et se promenant en disant ce qui suit :

Gémissez, ô mon luth!... que l'écho de ces bords
Répète tristement vos lugubres accords!

Du plus doux des printemps les charmantes promesses
A Pomone annonçoient d'abondantes richesses :
Dans ce verger fleuri, l'image des plaisirs
S'offroit de toutes parts pour flatter les désirs.....
Un orage a brisé la fleur qui vient d'éclore :
Éole a ravagé les domaines de Flore;
Nos biens nous sont ravis; et d'aimables erreurs
Nous voudrions en vain amuser nos douleurs.
Priape, en soupirant, regarde le feuillage,
Dont l'abri salutaire eût donné son ombrage
Aux fruits que le soleil devoit peindre et mûrir,
Et que, dans leur doux germe, un souffle a fait mourir.
Qu'il est ainsi de biens goûtés en espérance,
Dont l'aveugle destin ravit la jouissance!...

Gémissez, ô mon luth!... que l'écho de ces bords
Répète tristement vos lugubres accords!

Sophie, ô toi qui fais le bonheur de ma vie,
A visiter ces lieux l'amitié te convie;
Au jardin désolé si tu portes tes pas,
Nous cesserons alors nos douloureux hélas!
A ton aspect je vois s'animer la nature,
Jalouse, sous tes yeux, de garder sa parure :
La fleur soudain renaît pour fêter ton séjour,
Et nous fait oublier les ravages d'un jour.
Viens, et que ton souris puisse sécher nos larmes,
Que les aimables jeux succèdent aux alarmes!...

Mon luth célébrera par de brillants accords
Celle dont la présence embellira ces bords.

Tu dois être déjà consolée si ton jardin manque de pêches cette année; je t'envoie une recette excellente contre ce malheur. Mais ne va point montrer cela à personne: on y verroit tout au plus que je fais rimer des mots. Ce sont de ces petites folies qu'on se permet entre soi et qui ne peuvent être lues que par une amie. Aussi, lorsqu'il m'en échappe de cette espèce, elles ne sortent guère de ma poche. Je me suis hasardée pourtant une fois à chanter une chanson de mon cru; à la faveur de l'air elle parut jolie, mais je n'eus garde d'en nommer l'auteur, parce que je ne veux pas avoir une réputation de bel-esprit. J'ignore jusqu'à l'existence du poëte Léonard dont tu me parles;

j'ai seulement connoissance d'un certain Pahin de la Blancherie, qui a été aux Iles, comme ton monsieur Léonard, et qui s'est amusé aussi à faire des vers (du moins à ce que j'ai ouï dire, car je ne les ai pas vus). D'ailleurs ce n'est pas son genre; il donne trop dans le moral et le philosophique pour se livrer à la poésie; il va faire paroître un Traité sur l'éducation et les mœurs, qui servira de prélude à un plus grand ouvrage sur l'homme. — Je connois encore un Bouffileau de Châlons, dont j'ai entendu ici une petite comédie : tout cela ne ressemble pas à M. Léonard; d'ailleurs Bouffileau n'a pas voyagé.

Les bonnes filles de la Congrégation sont entre la crainte et l'espérance (c'est lundi qu'a lieu l'élection d'une supérieure); mais leur espérance est assez triste, parce qu'elles ne sauroient gagner pour la douceur du règne; elles attendent de Dieu Saint-Bernard, dans sa miséricorde, ou Saint-Augustin, dans sa justice. Si c'est la première, il y aura de la ressource (quoique Sainte-Fare, son intime, doive régner sous son nom); elle a de la politesse et des égards. Mais si c'est la seconde, les prêtres régiront tout, et un zèle amer dictera les règlements. Dans tous les cas, si tu viens à Paris, nous irons voir ces dames ensemble.

Tu fais des lectures dans lesquelles j'ai envie de me jeter. J'ai lu autrefois Mézeray. Cet historien, assez exact et sincère, est d'ailleurs d'une dureté et d'une sécheresse insupportables. Sans doute tu ne l'auras pas choisi; le Père Daniel vaut mieux, et des trois, l'abbé Velly est le plus estimé. C'est avec lui que je me propose de prendre un dédommagement.

Je suis de ton opinion sur le choix des siècles où l'on voudroit naître ; il n'en est point qui n'ait ses espèces d'erreurs et de corruption; le plus éclairé est donc préférable. Certaines gens outrés crient dans tous les temps contre ceux où ils vivent; ils manquent d'examen et de réflexion. Les mêmes passions agitent tous les hommes; les seules circonstances donnent lieu au développement plus ou moins grand des unes ou des autres; mais jamais la tranquillité parfaite et la vertu générale n'habitèrent longtemps sans trouble un grand et même empire. Dans le moral comme dans le physique, la corruption paroît suivre

la réunion du nombre; partout où il y a beaucoup d'hommes, les intérêts se trouvent divisés, et par conséquent il y a des vices. Une législation parfaite, qui fasse aboutir les intérêts particuliers au bien général, n'est probablement pas le partage des humains. Le meilleur gouvernement est le moins mauvais et le plus convenable au génie du peuple pour lequel il est établi; et le meilleur siècle est celui où, ayant plus de lumières et de liberté, on peut mieux voir le bien et le suivre.

Adieu, ma chère Sophie. Va, cette nuit j'ai bien rêvé de toi; je t'ai bien embrassée, et, en m'éveillant, j'ai trouvé mes yeux humides de larmes.

LETTRE ONZIÈME.

Du 3 juin 1775.

Il y a plus de huit jours que je n'ai manié la plume; je m'en étonne moi-même : il me paroît singulier d'avoir pu passer un si long temps sans me servir de ce supplément à mon être, et sans m'entretenir avec mon esprit. Je n'ai pourtant pas été, durant cet intervalle, sans penser; mais il semble que la suite de mes idées tienne au lieu où je les combine ordinairement. Il faut que je sois dans ma petite retraite, que je me croie absolument séparée de tout sujet de distraction, pour rêver d'une manière suivie. A deux pas de là, le point de vue change, les objets n'ont plus de relation entre eux : je n'aperçois que des groupes détachés, et je n'ai plus que des pensées décousues. Au défaut de ma cellule, il me faut la pleine campagne, ou bien il me faudroit Sophie. Sa présence occupe la sensibilité et réveille l'esprit : avec elle je pourrois toujours sentir et penser, même au milieu du tourbillon qui emporte les plus graves. J'ai souvent ce bonheur en rêve; mais c'est une chose bien triste que de revenir à soi pour connoître qu'on s'est trompé. Mes expériences à cet égard me feroient volontiers décider la question si souvent agitée et laissée incertaine, savoir : lequel est préférable, d'être toujours heureux en songe et malheureux en effet, ou heureux en effet et toujours malheureux en

songe? La chose est discutable; car que reste-t-il au soir de ce qui s'est passé durant le jour?... un souvenir, semblable au souvenir d'un songe. — Une dissertation dialoguée sur ce sujet seroit très-amusante; mais comme je penche fort du côté de la réalité, je m'occupe vivement de ton voyage. Je ne me persuade pas qu'il doive s'effectuer; je ne veux au contraire y penser que comme à un bien inespéré: telle est l'entrave que je suis forcée de mettre à mon imagination, pour la retenir dans les bornes qu'elle ne sauroit franchir sans danger pour mon repos. Je n'agirois point de la sorte si j'étois de la trempe d'une personne que tu connois. Sainte-Euphémie prétend que l'attente est plus délicieuse que le souvenir, en fait de choses qui plaisent: conformément à ce principe, elle a répondu depuis quelques jours à une lettre que je lui avois écrite le 12 mai 1774, et ce retard n'a eu pour cause que le désir de savourer pendant une année le charme de sa réponse à venir. L'excuse est heureuse; elle convient à un génie comme le sien, qui sait badiner sur tout avec agrément. Je m'accommode à merveille de ces façons de la part de quelqu'un qui ne me touche que médiocrement; mais je serois très-mortifiée que tu misses en usage avec moi une pareille métaphysique; et, si tu étois maîtresse de ton voyage, je te prierois instamment de faire cesser mon attente, quelque agréable qu'elle soit.

Mon élégie t'a donc paru passable: en vérité, j'en suis fort aise, et, si tu es fière d'avoir une amie poëte, je ne le suis pas moins de voir mes vers approuvés par une amie. Ce n'est pourtant pas le meilleur juge en pareil cas, mais qu'importe après tout? comme je suis sans prétentions, il m'est permis d'être contente de mes œuvres dès qu'elles plaisent à ce que j'aime. Je n'ai pas envie de les produire jamais dans le monde; je suis aussi persuadée que toi des dangers qu'il y auroit d'y jouer le rôle de bel-esprit ou de savante, sans avoir un grand fonds pour soutenir les avances. Une femme qui écrit est toujours ridiculisée, à moins qu'elle n'ait beaucoup de talent. Croirois-tu que, avec ces principes, j'aie eu la complaisance de prêter à quelqu'un le *Recueil de mes pensées!* Tu vas me demander qu'est-ce que ce recueil, et comment j'ai pu me résoudre à le livrer

à l'examen? Quant à la première question, je répondrai que le titre souligné satisfait suffisamment à ton exigence : ce cahier ressemble aux lettres que je t'écris quelquefois, et, placé à côté d'elles, il offriroit bien des choses pareilles. Je ne laisserai pas non plus sans réponse l'autre demande; sache que le recueil avoit été vu par hasard, à mon insu, avant la communication que j'en ai faite; on vouloit connoître les idées d'une jeune personne concernant un sujet qui y étoit traité, et sur lequel on travailloit d'après Plutarque. Voilà du galimatias que tu n'entends pas trop bien; mais je ne veux pas perdre mon temps et mon papier pour te l'expliquer : c'est tout à fait inutile.

Tes réflexions sur le choix d'un historien m'ont paru très-sensées; je suis de ton avis; cependant, comme j'ai eu le courage de lire Mézeray d'un bout à l'autre et d'en faire même des extraits il y a cinq ou six ans, je ne suis point tentée de le recommencer. Je veux relire l'histoire de France, pour saisir bien des choses qui m'ont échappé alors; c'est une étude dans laquelle je rentrerai avec des dispositions que je ne pouvois avoir dans ce temps-là; mais je veux m'y livrer agréablement. Comme j'ai déjà quelques connoissances sur cet objet, je serai moins accessible à la prévention pour mon auteur, et je serai plus en garde contre les idées qu'il prendroit la liberté d'ajouter aux faits. D'ailleurs, quand je prends un livre d'histoire, ma méfiance est singulière : j'ai de l'indulgence pour l'homme, mais je ne pardonne guère à l'historien. Aborderai-je de suite cette lecture? je ne sais : il se pourra bien que je la renvoie à l'automne. Je suis à présent dans les variétés. J'ai passé de la philosophie à l'histoire naturelle : de celle-ci j'ai retourné à des mélanges de littérature, de critique et de philosophie; après quoi j'ai descendu au roman (dans le bon genre), et je suis montée enfin sur le théâtre de Crébillon. Ce poëte est le peintre de l'horreur; il a une force et une chaleur de génie qui captivent, mais il n'a pas cette douceur touchante, ce naturel inimitable du délicat Racine, et je n'espère pas lui trouver l'élévation sublime, l'orgueil divin de Corneille. Au surplus, mon jugement est précaire et conditionnel, car je n'ai encore lu l'ouvrage qu'en partie.

Je me contente ainsi que toi d'une description du sacre ; et, fussé-je dans le cas d'y aller, je doute que j'en voulusse prendre la peine. J'ai pourtant été voir les habillements du Roi pour cette cérémonie; mais assurément l'idée ne m'en seroit pas venue, si l'on ne m'avoit pas conduite : aussi faisois-je intérieurement la philosophe en voyant la foule de gens et de voitures qui marchoient et rouloient pour cet objet. Quel empressement! me disois-je ; si un étranger de bon sens le remarquoit sans en en savoir la cause, n'imagineroit-il pas qu'il s'agit en ce lieu de quelque affaire intéressante pour le bien commun? Que peu de chose éveille la curiosité du vulgaire! Eh! que m'importent à moi, simple citoyenne, toutes ces frivoles décorations! Malgré ces idées et bien d'autres dont je te fais grâce, je ne fus point fâchée d'avoir vu ces habillements : la singularité, l'ancienneté du costume, l'éblouissante perfection de l'art, intéressent l'esprit et les yeux, et justifient la curiosité de ceux qui n'avoient rien de mieux à faire que de la contenter. — On dit la voiture magnifique ; se dérange qui voudra pour aller la voir : je reste au logis. Depuis que tu m'as fait entrevoir l'époque du sacre comme celle où tu pourrois bien être à Paris, cette époque m'est devenue chère. Je hâte les jours par mes désirs, et j'ai béni le premier de ce mois, en souhaitant que ses promesses fussent mieux acquittées que celles du mois de mai. Je vais rêver à notre réunion durant ces fêtes. J'espère aller me promener au charmant Meudon. Tu le connois, je crois? C'est un lieu qui fait mes délices. Ici, il est agréablement cultivé ; là, il est sombre et sauvage. De grandes allées de sapins, — un terrain tourmenté, couvert de mousse ; — plus loin une petite montagne, un bois, une fontaine, des pièces d'eau, des prairies : — voilà quels vont être les confidents de mes pensées. Ils sont muets : c'est quelquefois un avantage ; mais aussi ils ne répondent pas aux questions. — Adieu, Sophie, je t'aime. Quand tu recevras cette lettre, je serai à Meudon.

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ici les pages des *Mémoires* qui se rapportent aux promenades de mademoiselle Phlipon à Meudon. C'est le lundi 5 juin 1775, pendant ce petit voyage à Meudon qu'elle vient d'annoncer à Sophie à la fin de la lettre précédente, qu'elle découvrit dans les bois la maison du *fontainier du Moulin rouge*.

« Nous allions souvent à *Meudon*, c'étoit ma promenade favorite; je préférois ses bois sauvages, ses étangs solitaires, ses allées de sapins, ses hautes futaies, aux routes fréquentées, aux taillis uniformes du bois de Boulogne, aux décorations de Bellevue, aux allées peignées de Saint-Cloud. « Où irons-nous demain, s'il fait beau? » disoit mon père le soir des samedis d'été. Puis il me regardoit en souriant. « A Saint-Cloud? Les eaux doivent jouer, il y aura du monde! — Ah! papa!... Si vous vouliez aller à Meudon, je serois bien plus contente! » A cinq heures du matin, le dimanche, chacun étoit debout; un habit léger, frais, très-simple, quelques fleurs, un voile de gaze, annonçoient les projets du jour. Les odes de Rousseau, un volume de Corneille ou autre, faisoient tout mon bagage. Nous partions tous les trois; on alloit s'embarquer au pont Royal que je voyois de mes fenêtres, sur un petit batelet qui, dans le silence d'une navigation douce et rapide, nous conduisoit aux rivages de Bellevue, non loin de la verrerie, dont on aperçoit d'une grande distance l'épaisse et noire fumée. Là, par des sentiers escarpés, nous gagnions l'avenue de Meudon, vers les deux tiers de laquelle, sur la droite et un peu élevée, nous remarquâmes une petite maisonnette qui devint l'une de nos stations. C'étoit le logis d'une laitière, femme veuve qui vivoit là avec deux vaches et quelques poules. Comme il étoit pressant de profiter du jour pour la promenade, nous arrêtâmes qu'il nous serviroit de pause au retour, et que la ménagère nous y donneroit une jattée de lait fraîchement trait. Cet arrangement fut établi de telle façon, que toutes les fois que nous montions l'avenue nous entrions chez la laitière pour la prévenir que le soir ou le lendemain elle nous verroit, et qu'elle n'oubliât point la jattée de lait. Cette bonne vieille nous accueilloit fort bien; le goûter rustique, assaisonné d'un peu de pain bis et de fort bonne humeur, se passoit toujours comme une petite fête, qui laissoit quelques souvenirs dans la poche de la laitière. Le dîner se faisoit chez l'un des suisses du parc; mais l'envie que j'avois de m'éloigner des lieux fréquentés nous fit découvrir une retraite bien conforme à mes goûts.

« Un jour, après avoir longtemps marché dans une partie inconnue du bois, nous parvînmes dans un espace solitaire, fort dégagé, auquel aboutissoit une allée de grands arbres, sous lesquels on voyoit rarement des promeneurs; quelques autres arbres épars sur une pelouse charmante voiloient pour ainsi dire une petite maison à deux étages fort proprement bâtie. — Qu'est-ce que cela? — Deux jolis enfants jouoient devant la porte ouverte; ils n'avoient ni l'air des villes, ni ces enseignes de la misère si communes dans les campagnes : nous approchons; nous apercevons sur la gauche un jardin potager où travailloit un vieillard. Entrer, converser avec lui fut bientôt fait : nous apprîmes que ce local s'appeloit *Ville-Bonne;* que celui qui l'habitoit étoit *fontainier du Moulin rouge*, chargé de veiller à l'entretien des canaux qui conduisoient les eaux dans quelques parties du parc; que les foibles appointements de cette place soutenoient en partie un jeune ménage dont nous voyions les petits enfants, et dont lui vieillard étoit le grand-père; que les soins de la famille occupoient la femme, tandis qu'il cultivoit ce jardin, dont son fils alloit vendre les produits à la ville dans ses moments de loisir. Le jardin étoit un carré long, divisé en quatre portions, autour desquelles étoit ménagée une allée assez large; un bassin occupoit le centre et fournissoit des moyens d'arrosement; au fond, une niche d'ifs, sous laquelle étoit un grand banc de pierre, offroit le repos et l'abri. Des fleurs mêlées aux légumes rendoient l'aspect du jardin riant et gracieux; le vieillard, robuste et content, me rappeloit celui

des bords du Galèze, que Virgile a chanté; il causoit avec plaisir et bon sens, et s'il ne falloit que des goûts simples pour apprécier une telle rencontre, mon imagination ne manquoit pas d'y joindre tout ce qui pouvoit lui prêter des charmes. Nous nous informons si l'on n'est pas dans l'usage de recevoir des étrangers? « Il n'en vient guère, nous dit le vieillard, ce lieu est peu connu; mais quand il s'en présente, nous ne refusons pas de leur servir ce que renferment la basse-cour et le jardin. » Nous demandons à dîner; on nous donne des œufs frais, des légumes, de la salade, sous un joli berceau de chèvrefeuille derrière la maison. Je n'ai jamais fait de repas plus agréable, mon cœur se dilatoit dans l'innocence et la joie d'une situation charmante. Je caressai beaucoup les petits enfants; je témoignai de la vénération au vieillard; la jeune femme parut bien aise de nous avoir reçus : on parla de deux chambres de leur maison dont ils pourroient disposer pour les personnes qui voudroient les louer durant trois mois, et nous fîmes le projet de les occuper.

» Ce doux projet n'a point été réalisé; jamais je ne suis retournée à Ville-Bonne.....

» Aimable Meudon! combien de fois j'ai respiré sous tes ombrages en bénissant l'auteur de mon existence, en désirant ce qui pourroit la compléter un jour; mais avec ce charme d'un désir sans impatience, qui ne fait que colorer les nuages de l'avenir des rayons de l'espoir! Combien de fois j'ai cueilli dans tes fraîches retraites des palmes de la fougère marquetée, des fleurs de brillants orchis! Comme j'aimois à me reposer sous ces grands arbres, non loin de clairières où je voyois quelquefois passer la biche timide et légère! Je me rappelle ces lieux plus sombres où nous passions les moments de la chaleur; là, tandis que mon père couché sur l'herbe, et ma mère doucement appuyée sur un amas de feuilles que j'avois préparé, se livroient au sommeil de l'après-dînée, je contemplois la majesté de tes bois silencieux, j'admirois la nature, j'adorois la Providence dont je sentois les bienfaits; le feu du sentiment coloroit mes joues humides, et les charmes du paradis terrestre existoient pour mon cœur dans tes asiles champêtres! (Page 85 et suiv. de notre édition des *Mémoires de madame Roland.*)

LETTRE DOUZIÈME.

Du 12 juin 1775.

Subitement frappée[1], et dans l'instant le plus critique, il s'en fallut de peu que je ne succombasse entièrement à la douleur. On m'arracha malgré moi d'un objet que j'arrosois de mes larmes et dont les yeux venoient d'être fermés par mes trem-

[1] Par la mort de sa mère. On trouve dans les *Mémoires* (page 127 de notre édition) le récit touchant de cet événement et le portrait le plus attendri de l'amie que madame Roland avait perdue (p. 121 et suiv.). Les lettres permettent de rectifier la date inexacte que donnent les *Mémoires*. C'est en 1775 et non en 1774 que mademoiselle Phlipon avait perdu sa mère.

blantes mains. Des parents de mon père m'emportèrent chez eux. Je suis soignée avec une tendresse *maternelle,* et mon état ne me permet point de les quitter encore. Je me trouve cependant beaucoup mieux; mes nerfs agités de mouvements convulsifs commencent à se tranquilliser; ma tête, que j'avois absolument perdue, a retrouvé la raison; je n'étouffe plus, et les pleurs coulent un peu : c'est ta lettre qui a produit ce grand bien. Je suis accompagnée ici par cette jeune parente[1] que tu connois : elle me sert de garde, me console, ne me quitte pas, et remplit auprès de moi l'office de la plus tendre amie : elle te remplace enfin et me parle de toi. Tes lettres me procurent le plus grand adoucissement que je puisse recevoir; elles font ma consolation : que cette idée fasse la tienne. Je t'attends, et je ne suis pas fâchée que tu me voies dans des moments plus paisibles. Je t'aime bien, va!... Le malheur me rend encore Sophie plus chère. Adieu, pardonne à ma foiblesse; je sens trop pour en dire beaucoup.

LETTRE TREIZIÈME. (*Inédite.*)

16 juin 1775.

Il est temps que tu te tranquillises sur ma propre situation, elle s'améliore de jour en jour. Les soins extrêmes de mes chers parents m'ont arrachée du danger qui me menaçoit d'assez près, ils m'ont rendue à la vie et à moi-même. La voix de mon père, son existence et le besoin qu'il a de moi, m'y rappellent également.

Je respire, ma chère Sophie, mais, hélas! c'est pour sentir ma douleur; je réfléchis, mais toutes mes idées se rendent malgré moi à un centre unique. Je commence pourtant à raisonner et à me commander; il ne manque plus que la victoire à ma raison : elle est bien foible pour la remporter sur un sen-

[1] Madame Trude, sa cousine, femme d'un miroitier de la rue Montmartre. « Généreuse par instinct, aimable sans culture, je ne lui ai connu de défauts, dit madame Roland dans ses *Mémoires,* que l'excès même de sa délicatesse et l'amour-propre de la vertu. »

timent vif, avoué par la nature et rendu violent par cette énergie d'âme qui semble volontiers n'être plus un bienfait dans les circonstances malheureuses. Ta présence rectifiera mes idées, elle me prouvera qu'il est encore pour moi bien des plaisirs. Ne blâme point ton frère de ne s'être pas présenté devant moi dans les premiers moments. Il est certain que parce qu'il t'appartient il auroit reçu l'accueil le plus tendre, je l'aurois pris pour toi et je l'aurois vu avec plaisir; mais je serois immanquablement tombée dans mes convulsions. C'est la révolution que j'éprouvois à la première vue de chaque personne de connoissance. Je suis plus affermie actuellement, mes forces reviennent à vue d'œil ; lundi je retourne à la maison me charger des occupations et des devoirs qui ne regardent plus que moi. Je t'y attends bientôt; c'est l'espoir dont je me nourrirai pour apaiser les tristes souvenirs qui m'y poursuivront.

BILLETS.

Ces billets ont été écrits pendant le séjour des demoiselles Cannet à Paris — Ces billets portent en suscription :

Mademoiselle Cannet la cadette,

Rue Saint-Dominique,

à Paris.

Dans ses voyages à Paris, Sophie descendait chez ses amies mesdemoiselles de Lamotte. On trouvera sur elles et leur société des renseignements piquants dans les *Mémoires* (p. 89 et suiv. de notre édition).

(*Inédit.*)

22 juin 1775.

Tu es près de moi, ma très-chère Sophie, et ce n'est plus à trente lieues de distance que j'envoie mes soupirs ; cette idée est bien consolante, puisqu'elle permet de s'enivrer de toutes les douceurs de l'espoir; mais la vivacité du désir émousse son principal agrément ; je me sens agitée, inquiète, en songeant

que nous sommes si rapprochées, et en nous trouvant en même temps séparées. Je ne suis pas surprise de ne t'avoir point vue aujourd'hui, je ne m'attendois nullement à ce bonheur, et je sentois l'impossibilité de le recevoir. Il me coûte beaucoup de t'avertir qu'il faut le retarder encore; je pars demain matin à huit heures pour Vincennes, où je dois indispensablement aller; j'en reviens le soir sur les six heures pour faire une visite d'adieux dans l'île Saint-Louis, à de chers parents qui partent le lendemain matin pour leur campagne. Comme je présume que tu serois venue demain, je te donne avis de ce contre-temps. Tâche de me donner vendredi, si cela se peut [1].

(*Inédit.*)

Juillet 1775.

Ne sais-tu pas communiquer ton activité pour ton amie à tout ce qui sort de tes mains pour lui parvenir? Non, ta lettre ne m'a point froidement attendue sur ma commode, elle s'étoit placée de manière qu'on me l'a remise à la porte de la maison avant que je fusse montée. Tu peux juger du plaisir par celui que tu auras eu à me le donner : j'avois besoin de cette petite consolation; trois jours passés sans nous voir, à la veille d'un départ qui doit mettre entre nous des barrières insurmontables pour longtemps, c'est une perte que je sens trop bien. Je ne sais où tu as été hier, quoique dans le commencement de ta lettre tu te fusses proposé de me l'apprendre; mais ce qu'il y a

[1] A la suite de ce billet se trouvent, de la main de Sophie, ces vers de mademoiselle Phlipon, où ne manquent pas les incorrections :

Dans un vrai paysage, sous un beau ciel d'azur,
Avec un corps bien sain, respirer un air pur,
Avoir une ami noble, un cœur droit et sensible,
Un esprit éclairé, un caractère flexible,
Être époux, père aimé, ami des malheureux,
Tel est, à mon avis, l'homme et le sage heureux.
Du faux bien que recherche un vulgaire frivole
Il n'a point encensé la misérable idole;
Son front n'est point courbé sous le poids des honneurs,
Le plaisir ne lui donne qu'un sceptre de fleurs;
Aux doux chants des oiseaux il s'endort, il sommeille,
Et la joie lui sourit dès l'instant qu'il s'éveille.
Du plus charmant empire acquis par ses bienfaits,
Il jouira toujours sans trouble et sans regrets.
Ainsi loin de la cour et du bruit de la ville,
Dans le sein de la paix et d'un bonheur tranquille,
Il voit couler ses jours qu'embellit la vertu;
A son dernier instant, il dira : J'ai vécu.

de certain, c'est que nous ne pouvions nous rencontrer. J'ai été à Vincennes; nous dînâmes à Saint-Mandé, après quoi nous fîmes visite à ce chanoine que tu connois et auquel tu fis manger des pois chauds il y a quelque temps. J'avois été incommodée la nuit précédente, j'ai beaucoup marché, cela m'a bien fait. Tu sais à présent si la Chimère doit continuer d'en porter le nom ou si elle mérite quelque considération et quelque espoir; je souhaiterois fort pouvoir me livrer aux douces images qu'elle présente. Ce seroit une plaisante chose que ce bonnet acheté pour madame D. Ah! comme je le verrois avec plaisir sur cette tête nouvellement titrée d'une certaine manière; car, quoi qu'en disent les sots propos, la petite personne n'en seroit pas moins mon amie. Il faut que je te conte une petite contrariété d'hier. Je me promenois dans le bois de Vincennes avec mon oncle, la Pélagiana dont tu connois le portrait, une parente que je n'avois vue de longtemps et qui est de ces femmes à grandes politesses, lors même qu'elles ne se soucient pas des gens, et enfin mon papa. On causoit, faute d'autre chose, sur la dissipation qui m'étoit nécessaire; tu sens déjà combien il appartenoit peu à ces profanes de décider des objets qui peuvent me faire plaisir. Je me tenois dans les bornes de leur petite sphère autant qu'il m'étoit possible, cependant je ne pus m'empêcher de remarquer que dans ma situation il ne falloit pas de contrastes, mais seulement des distractions adoucissantes, et que de ce côté j'avois tout ce que je pouvois souhaiter par le séjour à Paris d'une amie qui me faisoit une société journalière.

« Est-ce une parente? me demandoit la mienne. — Non, lui dis-je, mais c'est une intime. — Oui, reprend le gros abbé avec un air boursouflé de confiance accompagné d'un sourire qu'il croyoit fin, ce sont de ces amies qui se voient chaudement jusqu'à ce qu'elles se marient; alors on s'oublie, et, fût-on près, l'on ne se verroit guère. » La Pélagiana se mit à paraphraser ce beau texte; la seconde d'approuver, et Dieu sait combien tout cela valoit! Pour moi je ne dis pas le mot; concentrée au fond de moi-même, retirée dans le secret de mon cœur, entre la raison et toi, je m'élevai avec l'une au-dessus des faux jugements, et je plaignis la petitesse de ceux qui les formoient; avec l'autre

je me consolai de l'injustice qu'ils me faisoient, et j'osai les défier d'être jamais véritables pour nous. C'est ainsi que j'occupai mon silence, dont mes adversaires triomphoient sans doute; mais en vérité je ne les estimois pas assez pour les contredire.

Je me dédommageai encore de cet instant de bourrasque par le bonheur de considérer cette riante campagne, ce beau ciel, cette nature touchante, dont la vue me pénètre, me donne cet attendrissement si ridicule aux yeux de ceux qui le verroient, et pour lesquels la triste solitude a flétri tous les biens.

Je ne sais pas si j'irai à Saint-Gratien; j'ai pourtant écrit à Bercy que mon papa et moi ferions avec plaisir cette espèce de pèlerinage, mais je n'ai rien ajouté quant aux arrangements, parce que je ne voulois pas faire de questions et que j'ai mieux aimé mettre les choses en état d'en exiger de l'autre part. Ainsi je m'attends à des nouvelles ou à une visite. Je me suis tirée d'affaire à la fin par des nuances et des sentiments, sans employer le terme demandé, et j'ai fait satisfaction à demi.

Du 11 juillet 1775.

Je n'ai pas vu hier madame Trude : elle a navigué hardiment sur les ondes, et s'est fait porter à Saint-Cloud; tandis que, gardant la ville, j'ai été méthodiquement me promener aux Tuileries et au petit Cours.

Dites-moi un peu, belle Sophie, comment vous trouvez-vous de votre apparition à la cour? Ce certain air qu'on y respire n'a-t-il point changé quelque chose à vos dispositions ordinaires? et dans un pays où l'amitié est si mal servie, si peu connue, avez-vous pu conserver pour elle vos favorables préjugés? Je crois que s'il avoit été donné à ceux qui vous entouroient de lire dans votre cœur, leur surprise eût été grande de voir un être si singulier. Il me semble voir tous les yeux s'ouvrir et se fixer sur votre personne, puis tous ces esclaves à forme humaine se demander réciproquement quelle est votre espèce et quelle est votre origine; de bonne foi, je ne pense pas qu'un Hottentot savant, un Tartare poli, un Africain aimable, causassent plus d'étonnement à la cour qu'une jeune

fille croyant à la vertu et connoissant l'amitié. Mais je sens que ce badinage frise la satire ; il me dégoûte ; je n'en veux plus.

Je t'attends demain à déjeuner ainsi que tu me l'as promis, avec mademoiselle d'Hangard et ta chère sœur ; j'espère que le temps sera beau, et je suis certaine d'éprouver bien de la joie. — Je suis aujourd'hui enfermée dans mon cabinet, ma baigneuse et mon caraco, me souciant du vent et de la pluie comme d'un zeste ; trouvant fort commode de voyager, avec un bon guide, dans l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Mogol, la Chine, le Japon, etc., sans quitter mon fauteuil ; alliant ainsi, comme le Damon de l'autre jour,

A l'amour du travail le goût de la paresse.

Rien n'est si joli, en vérité : pour le mal que je te veux, je t'en souhaiterois autant. Ne va point t'y méprendre, c'est la facilité de satisfaire ces deux penchants que je te souhaite ; car je sais fort bien qu'ils existent chez toi. — Pour moi, je me jette dans tout cela à corps perdu ; j'aime à la folie le négligé de la toilette ; je ne crains rien tant qu'une visite importune, et je me dépêche d'employer les heures, comme si le diable les emportoit. Il n'y a pas jusqu'à la lettre que je t'écris que je gribouille le plus vite qu'il m'est possible. Je ne m'ennuie pourtant pas à te parler, mais j'aimerois mieux cent fois te voir sans te rien dire que t'écrire toutes ces balivernes. Adieu, adieu, ma Sophie ; viens tôt me voir et m'embrasser. Le plaisir est égal pour nous deux, et le temps se hâte de nous le ravir ; ah ! que je voudrois bien lui couper le bout de l'aile, comme on fait à un petit moineau !... Adieu. — Ce 11, à trois heures.

*

Du 31 juillet 1775.

Les Tuileries n'étoient donc pas hier embellies par vos grâces ? Aussi m'ont-elles paru tristes, languissantes et désertes. L'heureux Luxembourg possède seul tous vos charmes ; seul il paroît pouvoir fixer un peu votre inconstance, et pour tout le reste vous êtes d'une légèreté sans égale. L'asile des ris et des jeux, le fameux Élysée, ne fut qu'une fois honoré de vos regards.

Trop certaine de produire le bonheur partout où vous daignerez paroître, vous avez négligé notre Élysée vulgaire, où vous ne fîtes que paroître, au grand regret sans doute de ses habitants, qui croyoient bonnement que vous veniez augmenter leur nombre. Il n'y a pas jusqu'aux bords charmants de la Seine vers lesquels vous ne semblez diriger vos pas que par hasard et toujours rarement. Pourquoi le Luxembourg a-t-il tout l'avantage de vous posséder? Il offre, je l'avoue, une verdure touchante, un gazon voluptueux, un air pur et sain : mais combien d'autres endroits renferment les mêmes agréments avec plus de variété! il est le plus proche de votre demeure, voilà le motif de préférence. Il vous faut des jouissances qu'on ne paye point par des peines : le plaisir le plus attrayant pour vous, c'est le plus facile. Vous avez bien des goûts dont le détail seroit étendu, mais rien n'est plus borné que les démarches que vous faites pour les satisfaire. La commodité, la délicate paresse, voilà vos déités.

Mais, après tout, ce n'est point pour vous dire ces choses que j'ai pris la plume. On pourroit croire, à mon style, à mes douceurs, à mes tracasseries, que c'est quelque adorateur qui vous écrit; en vérité, je ne sais pourquoi j'en ai pris le ton, puisque la qualité me convient si peu à tant d'égards. D'ailleurs, les compliments sont fort mal adressés à quelqu'un qui sait si bien présumer de soi que vous faites. A propos de cela, j'ai à vous dire que, n'ayant pas une opinion très-avantageuse de votre mémoire, il m'a semblé convenable de vous faire souvenir qu'il étoit demain le 1er août, jour auquel est fixée la partie du couvent; qu'en conséquence je dois vous aller prendre au saut du lit, et vous faire dépêcher pour partir le plus tôt possible. Il faut allonger les heureux moments, et rendre les bonnes journées doubles des autres. Je pense être auprès de vous à huit heures au plus tard, si nul inconvénient ne dérange mes projets.

Je fête aujourd'hui les Saturnales; je le ferois avec plus de joie si ma pauvre Mignonne [1] ne souffroit pas tant : elle a, je crois, un rhumatisme dans les reins, qui l'empêche de marcher : de manière que je suis actuellement madame la cuisi-

[1] La bonne de mademoiselle Phlipon.

nière. Les fêtes duroient trois jours : il faudra sans doute que je les chôme pendant à peu près le même temps. Demain matin, mon papa me conduira rue Saint-Dominique.

Adieu, chère Sophie; nous verrons demain cette voûte de tilleuls, cette allée des soupirs, ces noyers antiques. Que tout cela est intéressant! Que de souvenirs! quels plaisirs, ne fût-ce que celui de la comparaison du passé avec le présent! Tout cela est délicieux. C'est fait pour attendrir, pour pénétrer, pour ravir l'âme, et sans doute pour inspirer des vers.

Adieu, petite folle; tu me communiques, malgré moi, de ta bonne humeur : cela me fait enrager, de rire ainsi contre ma volonté. Quoi qu'il en soit, présente bien sérieusement mes respects à notre très-chère maman, aux chères cousines, à ton cher oncle [1] ; mille compliments au patata ragoûtant de mademoiselle d'Hangard [2], à ta vive et charmante sœur.

Je te charge encore d'une petite rêverie sur le banc du jardin, d'un coup d'œil sur les fleurs, d'un souvenir de l'élégie, et surtout d'un bon réveille-matin.

(*Inédit.*)

Août 1775.

C'est donc ainsi, belle Sophie, que vous envoyez à la maison sans me faire parvenir seulement un petit mot? J'ai bien envie de vous quereller, mais je passerai cela tout doux, grâce à mon attention, qui ne veut pas faire attendre le domestique. Vous allez aujourd'hui à la campagne, et moi j'irai souper en ville; on me dit que vous seriez charmée que j'allasse demain vous voir. Je ne réponds de rien; mais je voudrois bien savoir si la partie du jardin du Roi est toujours pour vendredi; tu sais que c'est le jour de l'Académie : on viendra probablement s'informer si je puis y aller. J'attends le mot de ma Sophie.

[1] M. Perdu, frère de madame Cannet; il étoit logé, à Paris, chez les demoiselles de Lamotte.

[2] Les demoiselles de Lamotte avoient pris auprès d'elles une jeune personne, leur parente, dont elles se proposoient d'augmenter la petite fortune, pourvu qu'elle trouvât à épouser un gentilhomme. Mademoiselle d'Hangard, c'étoit cette jeune personne, étoit une grosse brune, très-fraîche, d'une santé robuste, etc. (*Mémoires de madame Roland.*)

(*Inédit.*)

29 août.

Je ne sais pas avoir de plaisir sans le partager avec toi, ma chère et sensible Sophie. Celui que j'ai ressenti par cet ouvrage me presse à te le communiquer; c'est l'éloge dont j'ai entendu la lecture à l'Académie, où tu serois venue avec moi sans l'obstacle qui s'y opposa. Il est fait pour émouvoir puissamment ton âme et l'agiter délicieusement; l'énergique peinture d'un homme grand et simple qui joint les réflexions du philosophe à la douceur du sage, à la valeur du héros, fera toujours le charme des penseurs, les délices des cœurs tendres et l'admiration de tous[1]. Je t'invite à lire ce discours au premier moment favorable que tu trouveras; et, si tu n'es pas sortie demain après midi, j'irai près de toi en remarquer ensemble les principaux traits, et mêler notre enthousiasme pour le vrai beau et la touchante vertu. C'est l'aliment qui nous convient et le foyer où s'entretient l'aimable amitié, dont les feux embellissent nos jours depuis leur naissante aurore. Tu devines bien par qui cet ouvrage m'est procuré. Je l'ai reçu ce matin avec plusieurs autres dont je te ferois part si tu avois plus de loisir; mais ils sont de nature à devoir être rendus promptement, et il faudroit que tu vinsses paisiblement passer une journée avec moi pour feuilleter toutes ces bonnes choses. Mais fait-on un voyage de plaisir pour s'occuper de littérature? On m'a promis aussi le panégyrique que nous entendîmes ensemble[2]; s'il ne s'imprime pas, on me fait espérer le manuscrit.

Adieu, ma belle Sophie.

(*Inédit.*)

31 août 1775.

Après m'être occupée à écrire ce dont tu te doutes bien, je faisois tranquillement les petits ouvrages dont on ne manque

[1] Mademoiselle Philipon parle selon toute apparence de l'*Éloge de Catinat*, par La Harpe, que l'Académie a couronné.

[2] Il s'agit probablement du panégyrique de saint Louis par l'abbé Besplas, dont il est question dans les *Mémoires* (p. 144).

jamais, lorsqu'il m'est venu en pensée que bientôt tu allois envoyer chercher cette pièce de poésie. Quelle omission aurois-je commise si j'eusse manqué à y insérer un petit mot! C'eût été une négligence impardonnable que mon activité ne commettra jamais, tant qu'elle sera montée au degré où elle est aujourd'hui. Et, de bonne foi, je ne crois pas qu'elle puisse diminuer, car les dispositions de Sophie, cette sensibilité qui s'est étendue, tous les sentiments et toutes ces bonnes choses que je découvre en elle, m'ont bien l'air de garder toujours l'empire sur mon cœur. Il est vrai que je trouve aussi quelquefois une mesure précise, un compas incommode, qui vont toujours rectifiant : cela fait regimber la petite personne ; mais, dans le fait, une foible gêne que la raison impose et que le sentiment adoucit n'est qu'un lien de plus. C'est ainsi qu'en amour l'ingénieux et doux caprice qui rit et boude tout à la fois n'est encore qu'un nouvel attrait.

Je t'envoie des conseils destinés à guider les aspirants au Parnasse. Je ne pense pas que tes prétentions se portent jamais de ce côté, mais l'on voit toujours avec plaisir des vérités agréables exposées d'une manière heureuse.

Tu n'auras pas de battements de cœur en recevant le paquet ; tu sais ce qu'il contient, et l'imagination n'aura point à trotter.

Il faut que je te dise que madame Audoin m'a fait l'honnêteté, hier au soir, de m'inviter à dîner pour demain, de la manière la plus obligeante. Tu ne doutes pas combien je suis sensible à une offre qui doit certainement me flatter ; mais je ne sais trop si je pourrai en profiter ; outre l'absence de la maison que je ne compte pas pour rien, je suis encore rendue indécise par de petites considérations.... Madelon arrive à ce moment ; je crois que je l'embrasserois de joie à voir le billet qu'elle tient. J'ai un plaisir tout nouveau à me trouver prévenue ; tu as, de ton côté, une jouissance assez plaisante. En vérité, l'étude est bonne à quelque chose, et l'esprit ne fait pas trop mal à la figure. Je ne veux pas causer plus longtemps, parce que le retard de cette bonne feroit souffrir trop de personnes. Adieu, charmante, tu es d'un séduisant que tout le monde ne connoît pas.

Non (diroit Rousseau), il n'appartient pas à tous les cœurs d'être émus aux premiers regards de Julie.

Il convient beaucoup au mien d'être enchanté de Sophie.

Mille respects, civilités, embrassades.

(*Inédit.*)

1775. Août.

Quand d'Apollon le doux sourire
Me fit hasarder quelquefois
D'essayer à monter ma voix
Sur le ton flatteur de sa lyre,
Je sentis mes foibles efforts,
Loin d'atteindre où voloit mon zèle,
S'écarter d'une aile infidèle
Des vrais et sublimes accords.
De la douce métromanie
On se trouve aisément surpris.
Tel souvent, avec peu d'esprit,
Se croit possesseur du génie.
Pour moi, d'ambitieux essais
M'apprenant toute ma foiblesse,
Je quittai, malgré mes regrets,
La rive heureuse du Permesse.
Mais si, sur ses bords enchanteurs,
Un sage daignoit me conduire,
Un nouveau jour pourroit m'y luire;
J'y pourrois cueillir quelques fleurs!
Ah! pourquoi penser au Parnasse?
Quelle folle prétention!
Il faut laisser cette passion
Aux vrais imitateurs d'Horace.
Les dieux justes, pleins d'équité,
Ont formé diverses couronnes

[1] Ces vers, dont nous trouvons, dans les lettres conservées par Sophie, la copie qu'elle avait reçue de mademoiselle Phlipon, avaient été adressés primitivement à M. de Boismorel dans des circonstances que madame Roland a rapportées. Elle a même reproduit avec quelques variantes les derniers vers de cette pièce dans ses *Mémoires* (p. 147 de notre édition).

Qu'ils donnent suivant les personnes,
Ainsi que l'immortalité.
Aux hommes ouvrant la carrière
Des grands et des premiers talents,
A leurs plus sublimes élans
Ils n'ont mis aucune barrière.
Mais du sexe foible et sensible
Ils ne veulent que des vertus.
Nous pouvons imiter Titus,
Mais dans un sentier moins pénible.
Jouissez du bien d'être admis
A diverses sortes de gloire.
Pour nous, le temple de Mémoire
N'est que le cœur de nos amis.

(*Inédit.*)

1775. Août [1].

« Tout le monde dit qu'elle est plus belle que jolie, mais elle est bien, sans être ni l'un ni l'autre ; de taille moyenne, elle est bien faite : l'estomac haut, les épaules bien placées, portant bien la tête, ayant la bouche grande, les traits carrés et le nez un peu gros; un teint brun, mais animé, un sourire aimable et doux, des yeux intéressants, un front humble et modeste, mais ouvert. Elle possède le savoir et des talents sans orgueil, a l'esprit élevé, grand, vif et laborieux, l'imagination riche, féconde et forte, l'âme noble, généreuse et compatissante, un cœur droit, sincère et bienfaisant, et, le dirai-je enfin? l'asile et le refuge du sentiment et de la sensibilité. »

(*Inédit.*)

4 septembre 1775.

A Sophie.

Si j'ai des secrets pour mon amie, je veux au moins qu'ils lui soient utiles ; tu verras ta sœur sans l'avoir attendue, et de sa main tu recevras un billet moins attendu encore. Elle a voulu

[1] Ce billet est de la main de Sophie. De qui est le portrait qu'elle a tracé? De son amie peut-être.... — Au dos de cette feuille : *Séjour de Paris.*

se donner le plaisir de vous surprendre et a exigé mon silence. Je l'ai gardé ; mais aussi, pour dédommagement, elle se chargera d'une petite surprise à te donner par ces lignes tracées de ma main. Tu ne soupçonnes pas que, à cette heure où le sommeil tient encore ses pavots sur tes yeux, les miens, ouverts à la clarté, veillent et agissent pour toi et te consacrent le fruit de leur vigilance. Peut-être un songe aimable t'agite en ce moment et te fait pressentir le plaisir que je te prépare. Sophie dort ; que j'aime à la contempler dans cette situation ! Mollement abandonnée à un pouvoir assoupissant, ses sens jouissent d'un repos parfait ; aucune agitation ne le trouble par d'incommodes souvenirs ; ses yeux ne semblent que baissés, le sentiment anime encore son teint ; le sourire voltige d'une aile légère sur ses lèvres entr'ouvertes ; et son âme, que l'on pourroit croire inactive en ce moment, embellit encore sa personne par la douceur et la paix qu'elle fait briller sur elle. C'est le sommeil de la vertu, que l'inquiétude ne troubla jamais, que la nature favorise avec complaisance et que tout respecte en silence..... Mais il est temps de briser ses chaînes ; reviens à la vie agissante pour vivifier tout ce qui t'environne. A ton réveil, tout va prendre une autre face : comme on voit aux premiers feux de l'aurore l'univers s'animer et sortir une seconde fois du néant. Il faut le réveil à l'amitié ; l'homme de Prométhée regardait avec transport sa belle compagne endormie : j'admire mon amie avec une douce joie, mais il faut être éveillé pour partager le bonheur et le rendre parfait par ce moyen. Il faut que je t'entende pour être satisfaite. L'image des sentiments ne vaut pas son expression jointe à celle de la pensée. J'aurai demain, sans doute, le bonheur de te voir ; je n'y compte nullement aujourd'hui : par cette raison, je mettrois cette journée au nombre des jours perdus pour le plaisir, si la douceur de m'en plaindre à toi ne m'offroit un dédommagement. Si léger qu'il soit, il faut pourtant s'en accommoder.

Hélas ! comme le temps s'avance ! Hâtons-nous de le mettre à profit !

(*Inédit.*)

20 septembre 1775.

J'envoie chercher ma guitare, ma douce amie, et je te promets d'en jouer avec plus de plaisir, puisque ses sons ont pu te plaire; je le ferai plus souvent, et c'est encore une petite preuve à te donner. Le sentiment la saisit, quelle qu'elle soit, parce qu'il ne néglige rien et qu'il ne juge jamais méprisable ce qui peut l'intéresser par le moindre rapport. C'est la mesure universelle dont nous parlions hier au soir et la résolution du problème des différences.

La brochure que je te fais tenir n'est pas intéressante; je ne te l'envoie pas pour elle-même, mais pour ce morceau que tu sais bien et que tu y trouveras écrit à la main, dans le commencement. Tu m'as paru souhaiter connoître ce qui avoit fait supprimer un *Mercure*, casser le censeur, je me trompe, et blâmer M. de la Harpe; tu le verras. Mes réflexions sont inutiles ici: nous en causerons. Quand on se voit souvent, qu'on se raconte ses jolies chimères et que le cœur s'exprime à la fois par plusieurs sens, la plume est négligée; elle n'est que le supplément de l'absence ou l'instrument d'une nouvelle déclaration. Tu auras remis sans doute celle dont je t'ai chargée hier? Nous verrons la suite de cette grande affaire. Présente mes respects à notre maman, à ses respectables cousines; puis mille jolies choses, amitiés, je ne sais quoi, à ces demoiselles. Adieu, ma belle, ton silence m'apprendra ce que nous devons faire demain; si cependant tu avois le temps de me l'écrire, je ne m'en fâcherois pas, mais je n'y prétends point.

Ce 20 septembre 1775 au matin, à Paris, à une heure.

Tout cela ne vaut rien; je viens de recevoir une petite lettre ravissante de ta chère sœur; si tu savois quelle révolution elle vient d'opérer dans mes idées!... Je ne veux plus être qu'une étoile fixe. Ah! le joli firmament où je suis!

Comme tu as peut-être le plaisir de voir aujourd'hui cette chère sœur, je te donne ce petit mot, que tu lui remettras dans la main en l'embrassant pour moi.

LETTRE QUATORZIÈME[1].

Ce dimanche 7 octobre 1775, à six heures et demie du matin.

Comprends-tu comment il m'a été possible de patienter jusqu'à ce jour sans t'écrire? De bonne foi, je ne le conçois guère moi-même. Il me semble qu'il m'a fallu autant d'héroïsme pour résister à cette tentation, qu'il en falloit à M. de Montesquieu pour résister au plaisir que son obligé le sollicitoit de prendre. La comparaison n'est pas trop modeste, mais elle coule de ma plume. A propos d'héroïsme, sais-tu que M. G*** en a trouvé beaucoup dans la manière dont s'est faite notre séparation? C'est de ta sœur que je tiens ce renseignement. Il est certain que son espoir a dû se trouver trompé, s'il s'attendoit à jouir de la petite scène que notre sensibilité lui auroit offerte. Ces yeux-là ne sont pas dignes d'en voir les touchantes manifestations, et j'eusse réprimé la mienne par la seule crainte de l'exposer à leurs regards. Mais j'avoue que j'ai fait comme ceux qui s'enivrent d'opium avant le combat; j'ai profité du moment d'agitation, de confusion, de remue-ménage, pour m'étourdir et placer mes adieux dans tout ce mélange. J'ai soutenu avec la plus grande force les embrassades étrangères, j'en ai supprimé quelques-unes; quant à la tienne, je l'ai donnée précipitamment, et j'ai failli me casser le cou dans l'escalier, tant je courois pour me sauver de la maison où se préparoit ton départ. La nuit suivante étoit le temps le plus difficile à passer, car la nuit est l'aliment et le manteau des peines de toute espèce; enfin, couci-couci, je suis parvenue au jour. J'ai pris ma compagne matinale, ma fidèle et chère plume; je t'ai chassée de ma tête comme une mauvaise pensée, parce que tu dérangeois tout; et, me reportant au vendredi précédent, j'ai écrit la description de la promenade que j'avois faite et ce certain trait qui avoit tant ajouté à son agrément. Madame Trude est accourue pour passer la journée avec moi. En vérité, cette

[1] Sophie et sa mère ont quitté Paris : Henriette y est restée.

petite femme est impayable : tant que tu as été ici, je l'ai peu vue; elle n'a plus besoin de moi, se disoit-elle : laissons-la aux plaisirs qui lui sont offerts; à peine es-tu partie, elle vole à mon secours, quitte sa maison, ses affaires, un jour d'occupation, pour venir me consoler. Le surlendemain, ta sœur m'a donné trois heures de sa matinée; je l'ai entretenue dans mon cabinet de la promenade du vendredi; elle s'en est allée sur cela, rêveuse et attendrie pour tout le jour. Heureusement ces dispositions étoient assez analogues à sa situation du moment, car, sans cela, l'impression que je lui causois n'eût point été vue de bon œil par les personnes qu'elle fréquente. Il faut convenir que ma chambre et ma personne ne vous sont point bonnes : vous prenez avec ces choses-là une teinte qui vous fait paroître étrangères dans le cercle où vous êtes forcées de figurer. Pauvre Sophie! où as-tu choisi une amie de cette espèce! Voilà comme les choses qui nous plaisent le plus ont pourtant leur côté foible.

Tu as donc contemplé tout à ton aise la belle scène du soleil levant, sous divers aspects, en parcourant les campagnes. Au même instant, je faisois des tableaux champêtres; les mêmes objets tenoient nos esprits occupés; nous éprouvions des sensations semblables; celles de cette nature sont délicieuses et toujours nouvelles pour moi : je ne pense pas que l'habitude puisse jamais les flétrir tant que mon goût se conservera naturel et simple.

Je me jette à corps perdu dans l'étude et l'occupation; il me faut cela en tout temps pour mon bonheur, et plus particulièrement quand tu es absente : sans l'étude, je ne sais si je pourrois me passer de Sophie. — Le latin me tente fort; je sens que, si je prenois une bonne résolution, je ferois quelque chose toute seule: j'en suis sûre; mais quand la tête est pleine de choses, c'est un petit martyre que d'y fourrer des mots et d'employer son temps à décliner *musa, musæ, musam.*

J'ai écrit au Sage de Bercy[1]; il me viendra bientôt des nou-

[1] On a deviné que la personne à laquelle cette désignation s'applique est M. de Boismorel. Il avait acheté, au-dessous de Charenton, le *Petit-Bercy,* belle maison dont le jardin s'étendait jusque sur les bords de la Seine. Made-

velles. Je lui ai renvoyé des livres. Nous nous proposons d'aller le voir tous à la fin du mois; en tout cas, je te dirai nos projets. Je ne sais si nous n'irons pas, une de ces fêtes, à Vincennes; le chanoine a passé la journée d'hier avec nous dans la meilleure amitié du monde.

Je ne m'étonne pas que le plaisir de te retrouver chez toi, dans le centre de tes habitudes, soit le sentiment qui te domine : cela est tout à fait dans l'ordre. En pareil cas, j'éprouverois sans doute la même chose; mais comme moi je n'ai point changé de place, il me paroît bien dur de sortir du logis sans te voir et sans te rencontrer. Tu n'as que faire de mes doléances à ce sujet; je me les retranche à moi-même le plus qu'il m'est possible : elles n'adoucissent point le mal et ne sont pas nécessaires pour nous prouver notre attachement. Je te quitte donc tout net pour faire ma toilette et aller à la messe. Adieu, ma toute chère, adieu.

LETTRE QUINZIÈME. (*Inédite.*)

Ce samedi matin 14 octobre 1775, à Paris.

Aurois-tu profité à mon école au point de pouvoir me surpasser?... Ta lettre est animée de cette chaleur vive et forte d'un sentiment exalté qui brûle de se répandre et de se communiquer; ton âme s'est échauffée près de la mienne. L'absence est pour elle un souffle qui l'embrase, et dans cette ardeur, qui peut-être t'est encore nouvelle, tu accuses de froideur la retenue qui me fait dévorer tout bas l'amertume d'une séparation dont j'évitois de te parler. N'avois-je pas raison de t'avouer à Paris le changement que j'apercevois en toi et sur lequel je me reposois avec délices? Aurois-tu senti de la même manière il y a seulement deux ans? Non; ton amitié étoit sincère, mais ces élans sublimes lui étoient inconnus. Penche-toi sur mon sein, ma douce amie, c'est le lieu de ton repos. Mêlons

moiselle Phlipon connaissait M. de Boismorel depuis sa sortie du couvent : l'intérêt que cet homme distingué lui témoigna dès cette époque amena des relations amicales plus suivies.

ensemble nos soupirs; laisse-moi recueillir ces transports qui étendent et renforcent le ressort de l'existence, le principe de la vie et de la vertu. Laissons la foule des âmes vulgaires se traîner avec importance sur les riens qui les attachent, et sachons nous élever jusqu'aux principes dignes d'être adoptés par ceux qui savent penser et sentir avant de consulter l'opinion. Il est des contradictions journalières et habituelles qui, semblables à l'oppression sourde et continuelle d'un gouvernement tyrannique, fatiguent le courage même et imposeroient à la fin leur joug avilissant sur les esprits les plus fermes, si l'on ne trouvoit des secours fortifiants qui renouvellent le principe de la résistance. C'est au feu sacré du sentiment que naissent les nobles résolutions; c'est avec un second soi-même qu'on lui trouve des aliments. Le froid et tranquille raisonnement pourra se conduire avec prudence, mais il ne s'élevera jamais au-dessus de la commune médiocrité; il faut de l'enthousiasme pour être grand. C'est lui qui a produit les hommes et les génies supérieurs. Nous ne sommes pas destinées sans doute à obtenir jamais un rang dans cette classe; le sexe nous en interdit les prétentions, en nous ôtant les moyens de nous élever jusqu'à elle; faites pour être ignorées, c'est au sein de l'obscurité que nous devons couler et finir des jours plus paisibles que brillants. Mais s'il nous est impossible d'éclairer les hommes, de contribuer au bonheur du grand nombre, de servir beaucoup la société, au moins nous travaillerons à lui former en nous des membres plus éclairés, mieux intentionnés. Si nous ne pouvons contribuer au bien public que par des souhaits, du moins ceux-ci seront sincères. Nous saurons nous attendrir sur les malheureux qui nous environnent, porter sur leurs peines un regard consolant pour eux, et leur donner quelquefois des adoucissements plus efficaces. Enfin, si le changement de situation qui peut chaque jour nous arriver nous donne des enfants à élever, nous saurons en faire des hommes. D'ailleurs, en nous perfectionnant nous-mêmes, nous acquerrons notre propre estime : elle est la première source du bonheur. Ainsi l'étincelle précieuse que nous avons reçue n'aura pas été étouffée sous des préjugés destructeurs et frivoles, notre existence n'aura

pas été vaine, nos facultés auront été employées, notre âme n'aura pas été nulle; nous aurons vécu : car on a vécu véritablement quand on s'est rendu meilleur et plus heureux. Telles sont les réflexions que je fais souvent pour me distraire et m'encourager dans la carrière que je veux parcourir. Elles me paroissent solides et fondées, et produisent en moi l'effet que j'en pouvois attendre. Tu sens combien une amie est utile en pareil cas et quel secours présente la liaison intime d'une personne appuyée sur les mêmes principes. Tu l'as dit cent fois, il faut être deux pour parvenir à un certain point, en bien comme en mal, et rien n'est si vrai. Pourquoi, étant si utiles l'une à l'autre, ne pouvons-nous pas rester ensemble? Faisons en sorte, au moins, de ne pas laisser à l'absence les avantages qu'elle pourroit prendre sur nous; il n'est pas impossible de conserver les nôtres malgré elle. Donnons au souvenir toute la force qu'il peut avoir pour servir d'équivalent à la présence; nous nous sommes vues, nous nous reverrons encore sûrement, et nous pouvons nous écrire. Ces trois considérations réunies ont bien du poids. Peut-être un jour plus heureux nous rapprochera-t-il pour jamais : c'est la douce idée que tu m'as donnée; je l'appelle quelquefois *ma chimère,* mais enfin, j'aime à la nourrir. Comment un grain de jalousie peut-il trouver place dans ton cœur? Tu m'en donnes des raisons bien touchantes, cependant je ne suis pas contente de l'y voir. Aurois-je pu le semer sans m'en apercevoir? Ce levain secret auroit-il été agité par moi-même? Car la crainte a un objet, réel ou imaginaire. J'entrevois celui que la tienne se propose, et je t'assure qu'il ne m'est pas possible de me persuader que tu le regardes sérieusement. Ta présence étoit son relief; depuis que tu es partie, je ne m'en suis guère occupée. Je la verrois avec plaisir, et pourtant je ne peux prendre sur moi de sortir, de quitter mon cher cabinet. Juge de l'impression : je n'ai pas encore été faire visite à tes bonnes cousines! Le mauvais temps vient actuellement; ma paresse est extrême. J'ai rencontré l'autre jour, en revenant de la messe, ta sœur et mademoiselle d'Hangard; elles m'ont invitée à les aller voir. Mademoiselle d'Hangard m'a dit qu'elle avoit la permission de venir quel-

quefois. J'en suis bien aise, si cela est; mais avec tout cela je ne puis me remuer. Il y a trois mois que de braves gens m'engagent à aller passer avec eux une après-dînée; je m'en suis excusée jusqu'à présent sur toi qui prenois tout mon temps. Mon excuse est partie, et j'attends la pluie pour en trouver une autre. Il m'en est pourtant arrivé une, ces jours derniers, qui a fait merveille : j'eus un accès de fièvre, une petite révolution d'humeurs qui me fit garder la chambre. Les gens qui croient me connoître l'ont attribuée à ton départ; ces médisants disent que la fermeté qui paroissoit en moi étoit un effort de raison que mon cœur désavouoit et que la nature a trahi. C'est pourtant M. Trude qui fait ces contes-là.

Je n'irai à Bercy qu'à la Saint-Simon; quand je suis rentrée dimanche pour dîner, j'ai trouvé un paquet de livres que le fils avoit apporté lui-même. Il nous avoit attendus, et, à notre défaut, avoit causé bonnement avec Mignonne, lui recommandant bien surtout de ne pas oublier la Saint-Simon, que nous avions choisie, et d'emmener la bonne-maman. Ton commandement à ce sujet n'a rien que de joli, parce qu'il prouve combien tu es persuadée de la facilité de l'exécution; je t'en rendrai bon compte. Il faut que tu saches que, étant dernièrement avec l'abbé Le Grand en conversation de littérature, je vins, par cet enchaînement de choses qu'il seroit trop long d'écrire, à lui dire mes vers du Sage de Bercy. Il me les demanda, avec promesse de ne point les montrer à d'autres : sous cette condition, je les lui donnai. Comme il avoit envie de me contredire, et que, dans le fait, nous ne nous faisions pas une même image du bonheur, il me rapporta ceux-ci. Je te les envoie pour le plaisir de la comparaison. Tu y trouveras plusieurs des miens. Son projet, à ce qu'il m'a dit, étoit d'employer les mêmes rimes pour dire des choses contraires. Mais cela ne l'arrangeoit pas; il s'est contenté de les disposer de cette manière, et il n'y mit pas plus de prétention que moi.

Au sein d'une cité, sous un riche lambri,
Être aimé de son roi, des revers à l'abri;
Avoir une âme noble, un cœur droit et sensible,
Un esprit éclairé, le caractère flexible;
Libre, loin de l'hymen, ami des malheureux,

Tel est, à mon avis, l'homme et le sage heureux.
Des faux biens que recherche un avide vulgaire,
Il soutient l'indigent et lui tient lieu de père.
Sur son front est empreint le bonheur des mortels;
A l'envi tous les cœurs lui dressent des autels.
De la Divinité tout riche est une image;
C'est par le bien qu'il fait qu'il a cet avantage.
Du plus charmant séjour acquis par ses bienfaits,
Il jouira toujours sans trouble et sans regrets;
Aussi près de la cour et du bruit de la ville,
Au milieu du tumulte il a l'âme tranquille;
Il voit couler ses jours qu'embellit la vertu;
A son dernier instant, il dira : J'ai vécu.

Je me propose d'aller aujourd'hui où je n'ai pas été il y a cinq mois; en vérité, c'est une affaire. Avec cela, mon esprit est en course sur bien des objets; il cherche la certitude et ne la trouve pas dans bien des choses où il voudroit la voir. Mon imagination fait bien du chemin; l'*Histoire philosophique* lui ouvre belle carrière. Quand je vois tant de bonnes gens si bien persuadés de choses qui me paroissent ridicules, et qu'ils ont autant de raisons de croire que j'en ai d'en croire d'autres, il me semble que je pourrois être regardée des mêmes yeux avec lesquels je les regarde, et que peut-être nous sommes au niveau.

J'ai bien des petites idées là-dessus, dont quelques-unes me sont passées par la tête dans le temps que tu étois à Paris. Croirois-tu que je me suis privée du plaisir d'en causer fortement, dans la crainte de fortifier chez toi une disposition qui ressemble déjà assez à la mienne? Je me reprocherois de t'ôter une confiance qui après tout est assez douce; et cette crainte, jointe à l'envie de ne te rien cacher, fait chez moi un contraste très-gênant; de manière que je suis toute en contrariété, pour la chose même et pour en parler. Je te donne cette petite ouverture sur mon intérieur; pénètre plus avant si tu veux, je ne sais rien te refuser.

Adieu, nous causerons de cela une autre fois si tu le désires. Crois qu'on n'aime pas à moitié quand on a la confiance de ne pas chercher les grandes expressions pour en assurer; c'est l'avis par où je finis ma lettre, pour répondre à tes reproches, en t'embrassant de tout mon cœur.

* LETTRE SEIZIÈME.

Du mardi 24 octobre 1775.

Il est joli de quitter son déjeuner pour répondre à son amie, et de pouvoir laisser honnêtement la compagnie d'une personne, sous le prétexte de lire une dépêche que l'on reçoit. Cela est délicieux; je parie que tu m'envies ce bonheur, et que tu voudrois bien que mes lettres arrivassent assez à propos pour te rendre quelquefois ce service. — Je suis ravie de la gronde que tu me fais : elle m'a occasionné un éclat de rire et un tressaillement de joie qui, si j'avois été vue, m'auroient valu ce nom de folle dont tu veux que je te gratifie. Ta petite réception bourrue me plaît infiniment, et je t'embrasserois quatre ou cinq fois sous le menton pour t'en remercier, si tu n'étois pas si loin. — Avec tout cela, voyez un peu le désagrément de cette chienne d'écriture : les phrases jetées sur le papier s'y refroidissent au point que telle qui eût été bien doucette à entendre, fait mal au cœur quand on la lit. Par exemple, si tu m'avois entendue prononcer celle en question, le ton, l'air, le sourire, le coup d'œil, ce je ne sais quoi de toute la personne qui a tant d'éloquence, te l'eussent fait prendre bien autrement.

Tu penses, dis-tu, à la Toussaint : ta *résolution* est fort dans mon goût, tu sais que j'en avois une semblable. La différence qu'il y a entre nous, c'est qu'étant plus libre que toi sur l'exécution, j'ai des motifs de moins pour m'y prêter, et des facilités de plus pour m'y soustraire : cela fait naître nécessairement quelque incertitude. — Imposer silence à son esprit n'est pas une opération facile, quand d'ailleurs on se nourrit d'études et d'observations qui rappellent les faits et les embarras historiques, les règles de la critique, et les assurances ainsi que les doutes déterminés par cette critique. J'en reviens toujours au parti le plus sûr en tous les cas, comme étant le parti préférable : mais ce n'est là qu'une soumission indépendante, qui n'interdit pas les examens. Une infinité d'objets se présentent, on regarde malgré soi : c'est, il est vrai, un écheveau à démê-

ler; mais autant vaut casser le fil et l'avoir par petits bouts, que le laisser embrouillé. — Je cause de tout cela sans le vouloir; je ne puis que t'engager à persévérer dans ta ligne, parce que quand on est bien, il ne faut pas changer. Si je me remue, c'est que je trouve des épines à ma place.

Si le temps se soutient sans pluie, j'irai voir ta sœur tantôt. La visite qu'elle m'a faite a réveillé mon indolence; j'ai trouvé à la voir un plaisir tout nouveau, et je sens qu'il ne faudroit que la voir souvent pour l'aimer davantage.

J'ai rougi intérieurement de l'avoir négligée volontairement; j'ai été bien aise que mes indispositions lui cachassent ce que j'avois fait; mais quand je la verrai, je me divertirai à lui conter tout bonnement comment elle est venue remuer ce sentiment qui sommeilloit et que je croyois presque éteint. Il faut que tu saches que le philosophe républicain a été six semaines sans oser revenir; il parut à la fin, et mon air sérieux, mon ton aisé, augmentèrent encore son embarras. Après lui avoir fait payer ainsi sa petite indiscrétion, deux ou trois fois j'ai repris l'air ordinaire de politesse affable et de civilité, et je ne crois pas qu'il s'expose encore au changement. A propos de ces petites anecdotes, j'ai trouvé hier dans un livre de Mémoires de littérature un petit papier de la main du Sage; il me parut d'abord une énigme à deviner, par la singularité de la chose et des expressions. J'ai fini par croire qu'il étoit là par hasard et certainement pour un objet qui m'est fort étranger. Il paroît y parler à sa mère, et la prie de croire que la droiture de son cœur ne lui permettra jamais de porter la plus légère atteinte à sa qualité de père et d'époux. Cela ressemble à un brouillon et est terminé par des calculs d'addition; mais on ne fait pas de brouillon sur un petit carré de papier bien taillé, grand comme la main, et l'on place encore moins ce brouillon dans un livre que l'on prête. J'ai trouvé cela fort comique. J'ai songé à ma dernière lettre, qui est de fort bonne amitié, et à laquelle je n'ai eu de réponse que l'envoi de livres par son fils; dans le vrai, c'étoit la plus attentive qu'il pût faire. Mais tout ceci m'a fait réfléchir sur le pouvoir d'une imagination brûlante, et sur la précaution que demande le choix des expressions écrites,

lesquelles présentent quelquefois plus qu'on ne veut. Je reviendrai au respect tout seul, et puis nous verrons.

Il semble que l'homme d'Orléans[1], dont je t'ai entretenue durant ton voyage, ne soit plus de ce monde, ou que son ouvrage soit malade sous la presse : cela m'impatiente. Je voudrois que l'impression me permît d'examiner ce livre, dont le titre est un peu fastueux[2].... Puis l'on ne seroit pas fâchée de savoir des nouvelles de l'auteur. — Toutes réflexions faites, je crois que le personnage a quelque chose des défauts de son ami Greuze. J'aime à l'envisager de ce mauvais côté : que dis-tu de cela ?...

Voilà midi ; ma toilette n'est pas commencée : je n'irai pas aujourd'hui à la rue Saint-Dominique, et tu en seras cause en partie. Adieu, ma chère Sophie, adieu.

---

* LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Du 31 octobre 1775.

Ma petite Sophie, si tu savois les affairettes que j'ai à te conter, tu me ferois la cour pour les entendre ; mais non, friponne ; car tu sais bien que j'éprouve autant de plaisir à te les dire que tu en as à les écouter. D'ailleurs il n'y a rien d'important, rien de ce dont tu viens de saisir l'idée ; je te connois, et je parierois bien quelle pensée mon début a fait éclore chez toi. Ce n'est point du tout cela ; ce sont de ces petites drôleries qui ne valent que parce qu'on les sent, et qu'on ne peut les confier qu'à l'amitié.

Tu attendois certainement une relation de mon grand voyage de Bercy : je m'impatientois moi-même de ne pouvoir t'écrire ; mais quand on vous donne à lire des livres qu'il faut rendre du jour au lendemain, et qu'en outre les petits embarras du ménage vont toujours leur train, il ne reste guère de temps pour faire des épîtres.

[1] Le personnage dont il est ici question est Pahin de la Blancherie. On trouvera une note étendue sur lui à la fin des *Lettres* de 1775.

[2] Ce titre était celui-ci : *Extrait du journal de mes voyages, pour servir d'école aux pères et aux mères*. Nous consacrerons une note spéciale à cet ouvrage.

Nous eûmes beaucoup de monde à la maison jeudi dernier. Il s'agissoit de rendre service à un homme bien honnête et bien malheureux. Comme je vis les gens qu'on sollicitoit en sa faveur peu disposés à se laisser vaincre, le sentiment de la compassion fut vivement excité chez moi; chez qui donc ne l'auroit-il pas été?... Un père de famille, réduit à la plus triste situation par un fils qu'il a trop aimé, prêt à subir dans les horreurs d'une prison la peine de l'excès de sa tendresse et des démarches imprudentes qui en ont été la suite, laissant une femme dans la désolation, une fille honnête désespérée, un autre enfant sans ressources : un tel homme, dis-moi, n'eût-il point arraché des larmes aux personnes les moins sensibles?... Oui, toutes devoient être attendries, à l'exception de celles qui pouvoient rendre justice à sa droiture, en ne le poursuivant pas. Je me trouvois dans la chambre du fond avec ce malheureux père; mes pleurs étoient le baume que je versois sur ses plaies, tandis que des créanciers acharnés vomissoient mille injures contre lui, si bon, si respectable. Je dis respectable, parce que le titre de malheureux est saint et sacré, indépendamment des considérations qui peuvent profiter à cet homme. — Enfin l'un et les autres s'en allèrent; je m'informai auprès de mon père du résultat de la délibération; j'appris qu'une somme assez légère apaiseroit ces animaux voraces, qui voyoient bien l'impossibilité de prétendre à tout leur dû... Mais, cette somme... le malheureux ne l'avoit pas... Je priai mon père de la lui fournir; il m'allégua des raisons qui l'empêchoient de me satisfaire. Je me renfermai alors dans ma chambre. J'avois envie de faire vendre en cachette quelques-unes de mes hardes; mais les obstacles qui m'environnoient de tous côtés s'opposoient à mes démarches. O Montesquieu! combien j'enviois ton sort! que je me trouvois malheureuse! — Après une telle scène, tu sens tout ce que l'âme doit contenir de feu, d'enthousiasme et d'énergie. — Je me promenois dans la salle, lorsque j'entends une voix dont l'accent m'étoit connu. J'ouvre la porte... je vois... l'homme d'Orléans, pâle, défait et changé, entrant pourtant d'un air gai, que lui donnoit le plaisir de la visite, et que lui laissoit l'ignorance de la perte que j'avois faite au mois de juin. Je fus frappée : ma

consternation le glaça. Mon habillement ne pouvoit l'instruire : ce n'étoit pas cela qu'il voyoit. Quelqu'un est-il malade? demande-t-il en tremblant... Quelqu'un est mort, lui dis-je d'une voix presque éteinte : ma mère n'est plus... Je l'ai perdue depuis quatre mois. Nous nous asseyons l'un et l'autre ; il m'assure de sa part de regrets; je n'avois pas besoin de ce témoignage pour croire à leur réalité : beaucoup de soupirs et peu de paroles formoient la conversation. Enfin je lui donne le détail de l'événement; mais je ne sais comment cela se fit : tout au milieu des pleurs, chacun de nous se prit à sourire lorsque je contai que nous avions parlé de lui à Meudon, sous ce berceau de chèvrefeuille, derrière la maison du fontainier... Mon père surviut avec un autre monsieur : l'homme d'Orléans fut l'embrasser avec attendrissement; pour moi, le frisson me prit, j'avais le cœur gros, les yeux rouges : tous mes membres trembloient. On m'envoya près du feu; je pris un verre d'eau, et peu s'en fallut que je ne me trouvasse mal.

J'appris qu'*il* étoit encore en convalescence. La cause de sa maladie avoit été un chagrin profond dont il ne put me faire connoître l'objet, trop de témoins nous entourant; mais il me dit à mi-voix : « Hélas! vous aviez une amie dans votre mère, et vous l'avez perdue ; moi, je cherche une amie dans la mienne, et je ne la trouve pas! » Je lui demandai des nouvelles de son ouvrage : il est imprimé, mais il ne paroîtra que dans un mois. Je l'ai pourtant vu, car il en avoit apporté les feuilles, chargées de corrections. Il désiroit que je ne les montrasse à personne, et que je les rendisse promptement, parce qu'il falloit les renvoyer à Orléans. J'ai lu, ma chère Sophie... Tu connois mes *Loisirs* [1], n'est-ce pas? Eh bien, ce sont les mêmes principes, c'est mon âme tout entière : ce n'est pas un Rousseau, sans doute, mais il n'ennuie pas; c'est de la belle morale, débitée agréablement, présentée en faits, et soutenue d'un nombre infini d'allusions historiques et de citations de tous les auteurs. Je n'ose pas juger ce jeune homme, parce qu'il me ressemble trop; mais je crois que je dirois de lui ce que j'ai dit à M. Greuze

[1] Les cahiers prêtés à M. de Boismorel étaient intitulés : *OEuvres de loisirs et réflexions diverses.*

de son tableau : Si je n'aimois pas la vertu, il m'en donneroit le goût.

Depuis toutes ces scènes, je suis dévote, parce que c'est mon cœur qui agit : toutes les fois qu'il a l'empire, la religion triomphe; mais quand il est bien tranquille, mon esprit prend son vol, il se balance dans les airs, veut croire, et doute encore.

J'ai admiré, à Bercy même, la simplicité du Sage. Dans son château, dont on ne le prendroit pas pour le maître, il conserve cette douce bonhomie qui le fait ressembler à Catinat. Tu auras plus de détails un autre jour; pour le moment je me contente d'observer la différence des impressions que je reçois avec lui et avec l'homme d'Orléans. Près du Sage, je suis dans la situation paisible de l'amitié et de la confiance; mon esprit se sent indépendant, et prend une teinte philosophique. Près de l'autre, je me trouve une mélancolie douce et charmante; je raisonne peu : je sens beaucoup. En compagnie de tous les deux, j'ai l'enthousiasme de la vertu; mais avec le premier, cette vertu est plus à moi, tandis qu'avec le second, il semble que je la tienne de lui.

Adieu, chère Sophie, je t'aime bien tendrement. Dans quelque situation que tu me supposes, tu seras toujours mon appui et ma consolation.

Reçois les larmes et le baiser de feu qui s'impriment sur ces dernières lignes. — Ne me réponds pas tout de suite, parce que n'étant pas ici, je craindrois que mon père ne décachetât ta lettre. Ce n'est pas sa coutume, mais que sait-on ?

LETTRE DIX-HUITIÈME [1].

Du 18 novembre 1775.

O ma douce amie, que pourroit te cacher un cœur dont le premier plaisir est de t'associer à tous ses sentiments ! Oui, tu

[1] Nous ne trouvons dans la collection de la correspondance ni l'original ni la copie de cette lettre, qui a été publiée par M. Breuil, et que nous empruntons textuellement à son édition.

connoîtras toutes mes épreuves et tous mes chagrins. Quand on est blessé par l'amour, dans quel asile peut-on goûter la douceur de verser en paix ses larmes, si ce n'est dans le sein de l'amitié! Hélas! je me suis crue libre longtemps encore après avoir subi le joug, mais un secret espoir nourrissoit dans le silence un feu que les contrariétés développent et font éclater. Quelles armes employer contre une passion qui s'irrite par les obstacles, et dont une estime lente, réfléchie, profonde, a jeté les racines dans mon cœur? Je ne me sens de courage que pour supporter les amertumes qui vont assaillir mon amour : je n'en ai pas pour le détruire, et même pour le combattre. Tu sais ce que je t'ai dit des impressions que m'avoit causées le retour de D. L. B[1]. Voulant me revoir, il imagina de se présenter a la maison sous prétexte de me prêter des livres. Un jour, comme il m'avoit laissé un ouvrage de M. d'Arnaud, mon père décida de le lui reporter, afin de lui enlever l'occasion de revenir. « S'il revient encore, me dit-il un certain soir, je dirai que tu es absente, et je le recevrai froidement dans mon cabinet. Je dus approuver un projet qui me faisoit battre le cœur d'appréhension. Mignonne, qui n'entend pas mal les affaires, me témoigna qu'elle avoit remarqué l'air mécontent de mon papa lors de la dernière visite : « C'est vrai, répondis-je en affectant de rire, D. L. B. auroit besoin qu'on lui donnât l'avis charitable de ne pas venir si souvent. — Ah! si j'avois osé, reprit-elle, je le lui aurois bien donné en allant le reconduire. — Eh bien, dis-je encore sur le même ton plaisant, tu n'as qu'à le faire la première fois. »

Sur ces entrefaites, je partis pour Vincennes, assez inquiète de la remise du livre, qui devoit se faire en mon absence. Le séjour de la campagne convenoit beaucoup à ma situation : on y soupire bien plus à l'aise que dans une maison de ville, où, continuellement observée, il faut étouffer jusqu'à sa respiration. Les bois, si propres à entretenir les tendres rêveries, ramènent aussi aux idées graves, surtout dans une saison qui, favorable au sérieux de l'esprit, ne parle presque point à l'imagination.

[1] De la Blancherie.

Je parvins à me calmer; je baissai la tête sous la loi imposante de la nécessité, en me répétant ce que le Sage me disoit le jour de notre grande visite : « Tout n'est qu'illusion ! » — Satisfaite de la victoire que je croyois avoir remportée, je revins ici. Quand j'appris que le livre avoit été rendu, je fis tous mes efforts pour écarter les idées qui me représentoient l'impression amère qu'avoit dû recevoir D. L. B., en pénétrant le motif de la démarche de mon père. Comme je soutenois cette lutte avec énergie, peut-être le temps eût-il achevé de tout assoupir : mais ce bonheur ne m'étoit point réservé. D. L. B., qui n'avoit voulu interpréter la démarche que de la manière la plus favorable, parut encore tenir compte à mon père de sa visite, et vint la semaine dernière pour savoir des nouvelles de mon voyage. Je m'amusois avec ma guitare lorsqu'il arriva ; il fut enchanté de me trouver dans cette occupation, et, m'invitant à continuer, il écouta plusieurs airs que je chantois d'une voix assez touchante, bien que je tremblasse un peu. Cependant mon papa, qui, voulant faire d'abord la mine, avoit oublié son dépit aux sons de ma musique, ne manqua point de le reprendre quand nous en vînmes à la conversation. Je le vis trop clairement : un signe à Mignonne lui fit entendre ce que je voulois, mais, par malheur, ne lui apprit pas à l'exprimer selon mon désir. — D. L. B. nous quitte à huit heures ; Mignonne l'éclaire, et, s'arrêtant sur l'escalier : « Monsieur, lui dit-elle, je suis priée de vous dire de ne pas venir si souvent ; vous avez dû voir la mine que monsieur vous a faite ce soir. — Je ne m'en suis pas aperçu, reprend D. L. B., pâle comme la mort et interdit au delà de toute expression ; qui vous a chargée de me donner cet avis ? — C'est mademoiselle. — Dites-lui que je m'y conformerai. » Cette expédition me fut rapportée, et je ressentis une agitation telle que je ne pus souper. Je ne fis pourtant pas de reproches à Mignonne sur la manière dont elle s'étoit exprimée : j'aurois voulu qu'elle présentât le conseil comme venant d'elle-même ; mais il n'y avoit plus de remède : je me tus. Non, ma chère, tu ne peux te figurer combien je souffre depuis cet instant maudit ! Que va-t-il penser de moi ? m'écriai-je d'abord dans le fond de mon âme ; combien l'action

de faire parler secrètement une domestique est éloignée de cette sévérité dont nous faisions tous deux profession, et de cette délicatesse qui m'a valu son estime! Cela est désespérant à penser... Mais il verra le motif qui m'a fait agir, et ce motif me servira d'excuse; il saura bien voir que mon amour a voulu lui ménager le droit de venir toujours ici, en l'avertissant de venir rarement... Hélas! que sait-on?... Il croit peut-être que je le joue... mais non, je lui suis trop bien connue pour qu'il me fasse une injustice si atroce : son cœur lui répond du mien. — Cependant je l'ai éloigné, sans pouvoir me faire un mérite de ce cruel sacrifice, et je lui ai appris une accablante vérité. Il sait que mon père ne le voit pas de bon œil... et c'est par moi qu'il l'apprend!...

Lorsqu'un intervalle de temps lui aura paru assez long pour que mes intentions soient remplies, il reviendra peut-être... mais tremblant et déconcerté; au lieu qu'il jouissoit d'une douce confiance. Cette confiance étoit noble, elle étoit fondée sur la pureté de nos sentiments. Jamais nous ne nous sommes dit que nous nous aimions; mais nos yeux se le sont assuré mille fois, en présence de mon père, par ce langage expressif que nous nous interdisions dans le tête-à-tête.

Peut-être l'avis qu'il a reçu l'a-t-il affecté dangereusement pour sa santé: il commençoit à se refaire depuis son retour à Paris; ses peines s'allégeoient près de moi, et voilà que je tourmente et que je déchire une âme dont je voudrois acheter le bonheur aux dépens du mien! Si ma démarche imprudente le guérissoit de son amour, je n'aurois plus à pleurer que sur moi: il seroit tranquille... — Mais comment le saurois-je?... Au reste, ne falloit-il pas l'avertir? Mon père l'eût bientôt obligé, par ses réceptions, à cesser entièrement ses visites : un ordre reçu d'un autre que moi lui eût été trop pénible. En ne le voyant que de temps à autre, mon père le verra volontiers : il l'aime assez dans le fond; il n'est pas à voir que les convenances personnelles nous rapprochent : ce n'est que la fortune qui manque. O ciel! que je souffre! Pourquoi me faut-il craindre de laisser même soupçonner à mon père un sentiment que j'avoue sans rougir au Dieu de l'univers? Quels préjugés bi-

zarres, quelles barbares institutions s'opposent ainsi au vœu le plus sacré de la nature!

Dans les alternatives déchirantes où flottoit mon esprit, incertaine des idées que pouvoit avoir conçues D. L. B. à mon occasion, je fus violemment tentée de lui écrire. Mon dessein étoit d'expliquer ma démarche d'une manière qui satisfît ma gloire et tranquillisât mon amour. Quelques lignes m'auroient suffi : on ne manque point en pareil cas de ces expressions énergiques que le sentiment sait si bien trouver et qui peignent tout d'un seul trait. Mille fois je fus prête à prendre la plume, et mille fois j'hésitai... Je n'ai pas été retenue par la crainte que la prudence fait naître en pareille circonstance : j'ai en lui une confiance que je crois justifiée par ses principes, et je suis fière de ses vertus ; mais j'ai respecté mon image dans son cœur; j'ai tremblé de lui ôter quelque chose de sa beauté sévère. Ma première démarche se concilie en quelque sorte avec mon devoir, puisqu'elle éloigne D. L. B.; mais il auroit pu désapprouver l'action de lui écrire, et je n'ai pas voulu me préparer une condamnation au dedans de moi-même.

Je me repose sur le temps, sur ce temps qui dévore tout; lui seul peut me rendre peut-être le calme que j'ai perdu; mon cœur deviendra tranquille, comme la mer qui s'apaise d'elle-même après les plus grandes tempêtes.

Adieu, toi mon amie, mon refuge et mon appui, adieu.

LETTRE DIX-NEUVIÈME. (*Inédite.*)

Le 11 novembre 1775, à trois heures après midi.

Je suis seule ici, ma chère Sophie, toute seule avec toi. Cela est joli, je me trouve plus à mon aise; il semble que ma plume peut courir sans craindre de faire du bruit, et que je puis parler plus haut sans rien dire. Mon papa a été ce matin chez le Sage. Il m'a rapporté une lettre de la dame, toute jolie, tout honnête; cette femme est charmante : je n'ai jamais vu de dévotion si gaie ni si aimable. J'ai causé un peu avec elle le jour que j'y fus dîner; elle a de l'esprit, beaucoup de sens et

de raison. Comme nous ne pouvions que bien nous rapporter dans le moral, cela alloit le mieux du monde ; je ne suis point mal dans ses bonnes grâces. Mais je voulois te dire que papa, étant revenu dîner avec moi, est sorti ensuite en me disant de me faire conduire chez une parente où il ira me chercher ce soir. J'ai promis d'y aller, mais je vole deux heures à cette parente pour les passer avec toi. J'ai envoyé Mignonne en commission ; je lui ai fait fermer les portes, et me voilà. On vient de sonner ; je ne réponds pas, mais je t'avoue que le cœur m'a bien battu. C'est peut-être une visite qui m'auroit fait plaisir... hélas ! il n'est guère de visites qui puissent m'en faire, et il vaut beaucoup mieux que je ne reçoive pas celles qui pourroient m'en procurer. A propos de cela, j'ai été à la fin voir les bonnes cousines ; la vive et sémillante Henriette est venue déjeuner avec moi le lendemain de ma visite. Nous avons passé deux bonnes heures dans le petit cabinet ; elle m'a conté toutes les peines qu'elle a prises pour tout concilier. Elle s'acquitte de cela le mieux du monde ; le grave personnage ne va pourtant pas aussi bien qu'elle voudroit, mais je t'assure qu'elle ne manque ni de talent ni de bonne volonté, et que les succès répondent fort bien à ses efforts. Il n'y a pas jusqu'à madame Aud. avec qui elle est, mais elle est !... intime ! Malgré tout, elle ressent, au milieu de sa joie, comme un conquérant humain au milieu de ses conquêtes, certaine peine des moyens qu'il lui faut employer. Elle craint de perdre du côté du naturel ce qu'elle gagne du côté de la finesse, de l'adresse, de la politique. Ses répugnances, ses appréhensions, ses inquiétudes à cet égard sont estimables, singulières, rares et plaisantes. Elle veut que je t'engage à la rassurer, à la consoler ; elle a peur de n'être plus si estimable à ces yeux délicats du sentiment amateur de la simple nature. Elle s'imagine que l'absence lui fait peut-être perdre quelque chose chez toi. Enfin elle est toute drôle, mais vraiment aimable et piquante. L'abbé de Montaubert n'arrive point, ni ta lettre par conséquent : cela ne m'amuse pas.

Le pauvre La Blancherie a cherché toutes sortes de prétextes pour réitérer ses visites. Il vouloit me prêter des livres, il m'a apporté quelque ouvrage de M. d'Arnaud ; c'étoit justement la

veille des fêtes. Le papa l'a prudemment reporté quelques jours après, en lui disant qu'il lui étoit obligé, mais que j'avois assez de livres pour m'occuper et me récréer. Tu penses bien que je ne l'ai pas vu depuis, j'en suis bien aise et fâchée.

Mignonne arrive; quatre heures sonnent; j'ai employé du temps à écrire, avant la tienne, une autre lettre d'obligation; il faut que je m'en aille.

Adieu, ma toute belle Sophie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme et de toutes mes forces. Adieu, adieu mille fois.

LETTRE VINGTIÈME. (*Inédite.*)

5 décembre 1775.

Je suis enchantée, bonne amie, de recevoir de tes nouvelles; je songeois à te donner des miennes. J'avois su que tu ne pourrois m'écrire de sitôt, et j'en souffrois pour toi; car une autre moi-même devoit éprouver bien des sensations en recevant ma dernière et avoir bien des choses à me dire. J'étois effectivement dans une agitation cruelle lorsque je te l'écrivis; ma situation s'est adoucie. Mais avant de causer sur cela, il faut répondre à ce dont tu me parles au sujet de ta sœur. Elle ne m'a rien caché des affaires qui la regardoient. J'appris particulièrement celle du monsieur de Saint-Quentin le jour que j'allai la voir, qui étoit la veille de celui où ton frère devoit arriver avec des informations intéressantes. Elle me remit alors cette lettre en question qu'avoit gardée l'abbé de Montaubert, et qui me fit faire le plus plaisant mécompte. Je croyois, d'après le peu que tu m'en avois dit, qu'elle rouloit sur les affaires du cœur, car en pareil cas on est toujours préoccupé d'un seul objet. J'allai dans la chambre de ta sœur, je décachetai ton paquet tout en palpitant, et je me trouvai bien déçue quand je vis des raisonnements auxquels mon esprit n'étoit pas trop tourné pour l'instant. Cela me donna un peu d'humeur; bientôt je me moquai de moi et je ris de ma méprise. Si j'avois été bien instruite du sujet de ta lettre, je n'aurois pas si fort ap-

préhendé qu'elle arrivât en mon absence. Mon père s'embarrasseroit peu de me voir raisonner, même sur ces matières. Je suis à cet égard dans une liberté dont je te donnerai quelques preuves. Mais sans doute il lui fâcheroit bien de me voir aimer sans son aveu. Aussi est-il bien important pour moi de lui cacher que j'en suis à ce point. Je joue mon rôle à merveille ; cependant je me dis à moi-même qu'il me semble que, si j'étois mère, je serois plus habile à pénétrer l'inclination de mes enfants que je ne vois l'être la plupart des pères et mères ; réellement l'enfant au bandeau ne nous aveugle pas seuls.

Ta sœur vint me voir le lendemain de cette visite, en allant chez madame Audoin, suivant l'arrangement pris pour toutes les fois qu'elle ira. Elle sort de bonne heure, autant que cela se peut, se fait conduire ici, où elle reste jusqu'à une heure, que papa la conduit à la rue Saint-Bon. Nous causâmes réciproquement de ce qui nous intéressoit ; nous mîmes des choses folles dans tout cela : c'étoit du comique et du bon. Elle avoit fait le projet de prendre une leçon de géographie ; mes cartes avoient été préparées : elles le furent inutilement, ainsi qu'elles l'avoient déjà été. Néanmoins elle me fit promettre de lui envoyer ma sphère. J'eus beau lui représenter que, dans la circonstance, elle ne pouvoit s'occuper de pareils sujets, elle voulut ma promesse : je la donnai. Sitôt qu'elle fut partie, je travaillai à une petite exposition de la sphère par écrit, où je mis du mien, et le mardi suivant je lui envoyai l'un et l'autre.

Comme il étoit matin, on la trouva couchée ; d'ailleurs elle s'étoit, dit-on, trouvée un peu incommodée ; je faisois dire que j'irois peut-être le vendredi ; mademoiselle d'Hangard répondit que je tâchasse de n'y pas manquer. Je l'eusse bien voulu, mais il m'est survenu un rhume furieux qui m'en a empêchée.

Pendant tout cela, il ne me venoit pas de nouvelles de ta sœur ; je lui écrivis il y a trois jours, et je n'ai pas de réponse. Cela m'inquiète sans que je puisse me tranquilliser en envoyant, car on est assez occupé ici, et Mignonne n'a pas mal à faire quand, par surcroît, nous sommes indisposés. Ainsi je ne sais point le résultat des informations de ton frère : j'avois vu toutes

les lettres que vous écriviez, lesquelles étoient arrivées ce même jour.

M. Dessalles vint aussi, comme j'étois là, pour communiquer celles qu'il avoit reçues de madame Cannet. Ta sœur lui dit qu'il pouvoit parler devant moi, parce qu'elle ne m'avoit rien caché; je sentis toute la délicatesse de son procédé, qui avoit pour but de me donner quelque considération, et j'y fus sensible. La chose fut donc mise sur le tapis en ma présence, et je sus que le monsieur n'étoit pas mécontent de la réponse qu'il avoit reçue. Je suis restée dans l'ignorance de ce que l'arrivée de ton frère avoit pu produire depuis. Il faut te dire à présent quelque chose de moi.

L'émotion violente dont je t'ai fait la peinture s'est insensiblement calmée: ce bienfait résulte de la démarche même qui l'avoit causée. J'ai recueilli les fruits de cet ordre cruel qui m'a fait verser tant de larmes. Mais si la tranquillité m'est revenue, mon amour ne m'a point quittée; seulement ce sentiment est si bien naturalisé dans mon âme qu'il n'y cause pas plus de trouble que l'amour filial: c'est un fleuve profond qui a creusé son lit et qui coule en silence. Je suis heureuse et j'aime; je réunis ces deux contraires avec une facilité dont je n'aurois point osé me flatter. Soumise aux lois d'une nécessité qui nous éloigne, je ne trouve pas qu'elle nous sépare, et cela me suffit. Il m'aime, me dis-je, il travaille à me mériter. Nous cherchons réciproquement à nous plaire en nous rendant meilleurs, et dans cette douce émulation, la vertu s'affermit, l'espérance demeure. S'il trouve une bonne action à faire, je suis sûre qu'il apporte à s'en acquitter plus d'ardeur, en songeant que c'est le plus doux et le seul hommage qu'il puisse me rendre. — De mon côté, je trouve mon être doublé. S'il falloit m'imposer des sacrifices dans tel genre que ce fût, j'aurois plus de force que jamais pour les accomplir. Tout ce qui est vertu a acquis à mes yeux un nouveau charme, dont je ne pensois pas que sa beauté pût s'accroître. Je suis plus sévère pour moi-même, et je me pardonnerois moins la plus légère foiblesse: il semble qu'elle auroit un témoin et des reproches de plus.

Je n'ai point cette inquiétude, ce tourment dont tu crains

que je sois agitée; le trouble et les remords me sont étrangers. Je jouis des avantages d'un cœur fixé; je suis plus gaie et plus libre dans la société : je n'y cherche rien. Je sais que, après la première impression, D. L. B., revenu à lui-même, agit certainement comme moi. Je le juge sur mon cœur : rien ne lui ressemble davantage. Nous ne nous voyons pas, mais nous savons que nous nous aimons sans nous l'être jamais dit. Nous comptons l'un sur l'autre; satisfaits de cette douce persuasion, nous courons avec ardeur dans cette noble carrière de vertus et de sacrifices où nous sommes entrés; là au moins nous serons éternellement ensemble.

> Quand on s'aime bien,
> On souffre sans peine
> L'absence, la gêne :
> On chérit sa chaîne;
> Le reste n'est rien.

Il cite ces vers dans son ouvrage; je les ai bien retenus et je les chante : c'est ma leçon et mon répertoire.

Je ne suis pas du tout d'avis que nous brûlions nos lettres; ce seroit nous apprêter bien du chagrin pour plus tard. Il est mille choses qu'on veut cacher au moment où on les écrit, et que dans la suite on est bien aise de revoir. D'ailleurs, je n'aurai jamais à rougir d'un pareil sentiment; puis, cela dût-il m'arriver, il n'est point mal d'avoir ces petites leçons à se représenter.

---

* LETTRE VINGT ET UNIÈME.

6 décembre 1775.

Tu me parois bien en colère contre ta province, ma pauvre Sophie; je m'ennuierois autant à ta place, et ma philosophie ne voit pas de motifs de consolation à t'offrir, si ce n'est cette dure nécessité, sous laquelle il faut fléchir de la meilleure grâce possible, pour son propre repos. Tu veux que ton amie te donne des dédommagements; rien n'est plus juste; et si nous pouvions déterminer notre correspondance vers quelque objet

de littérature, cela nous procureroit bien des agréments. Il faut rêver un peu au plan que nous adopterons; tu me communiqueras tes idées. En attendant que nos arrangements soient pris, je te rendrai compte de mes petites études. Je viens de finir l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal; je joignois à cette lecture celle des *Mémoires de Littérature* et du *Dictionnaire* de Bayle. Le premier de ces ouvrages m'occupoit principalement, et d'une façon si agréable, que je suis fâchée de l'avoir achevé. Pourtant je n'ai pas couru trop vite, et j'ai fait de nombreux extraits, suivant mon habitude pour les livres qui me plaisent. Je n'en connois pas de plus fortement écrit. Avec son style plein de noblesse et de chaleur, ses images de toute beauté, Raynal est un Rubens parmi les écrivains. La plume de feu du divin Jean-Jacques n'est pas plus éloquente: elle ne s'est point exercée sur tant d'objets divers.

Indépendamment du mérite de cet ouvrage[1] par rapport au style, qui est, je le répète, un des plus beaux, des plus séduisants que je connoisse, on y trouve une force de génie, une hardiesse de pensées, communément une justesse de raisonnement qui vous enlève, vous entraine et vous subjugue. Ce sont les choses les plus intéressantes traitées de la manière la plus convenable et la plus ingénieuse. En faisant l'histoire de l'établissement de chaque nation de l'Europe chez telle autre nation de l'Asie et de l'Amérique, il présente un tableau de celle de toutes deux jusqu'à cette époque. Le génie des peuples, leurs usages, leurs opinions, forment les traits principaux. L'ensemble présente une histoire universelle, précise, instructive, noble et bien digérée. Ce livre est propre à hâter la révolution qui s'opère dans les esprits, et il fait honneur au siècle philosophe qui l'a produit. Il feroit un changement dans ma façon de penser, si ce changement n'avoit pas été fait avant que je le lusse. Je lui trouve les vrais principes de la bonne

[1] Les pages qu'on va lire, si intéressantes par elle-mêmes et pour l'histoire de Marie Phlipon, jusqu'à l'alinéa suivant, sont publiées pour la première fois. Nous en faisons l'observation afin de donner au lecteur une idée des changements que la restitution du texte intégral a introduits dans les lettres qui avaient été déjà publiées et qui figurent dans ce recueil avec le signe *. Le plus grand nombre de ces lettres ont reçu des additions considérables.

morale et des bonnes législations. C'est la subordination des intérêts particuliers au bien commun, unique ressort et seule base d'un bon système moral et d'une sage administration. La bienveillance générale, la tolérance universelle, l'enthousiasme sacré de l'humanité: sentiments justes, nécessaires, et qui seront dans tous les cœurs quand les esprits seront éclairés. Il combat les préjugés nuisibles et destructeurs, plaide la cause de l'homme au tribunal de la raison, et la plaide avec toute la force, la dignité de son sujet. Il est vrai qu'en faisant l'histoire des erreurs et des superstitions humaines, en observant les causes naturelles qui ont concouru à l'établissement du christianisme, en dévoilant sans égard et sans ménagements toutes les manœuvres et les fourberies du clergé, il élève indubitablement des doutes sur la divinité de la religion, et porte naturellement à croire que toutes les religions, sans exception, ne sont que l'ouvrage de la crainte, de l'intérêt, du temps et de l'erreur. S'il va trop loin, je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que les observations qu'il fait sur l'histoire et les inductions qu'il en tire sont justes. Tu vois par conséquent que cet ouvrage n'a pas raccommodé mes doutes, et que je suis au même point où tu es parvenue. Je me soumets au culte établi, je crois de foi, c'est-à-dire parce que je veux croire, parce qu'il faut se déterminer, parce qu'il faut prendre le plus sûr parti; mais je ne suis rien moins que convaincue, et la morale n'en souffre pas. Mes sentiments, au contraire, ont acquis une énergie, une chaleur, une étendue, que toutes les exhortations des prêtres n'avoient pas su leur donner. Je reconnois une première intelligence, une Divinité qui m'est chère parce qu'elle est aussi bonne que puissante: je ne la vois pas injuste, partiale et cruelle comme la théologie me l'a faite, et je l'en aime plus cordialement, si l'on peut ainsi parler. Je ne restreins pas mon amour du prochain à ceux qui, comme dit saint Paul, sont *domesticæ fidei*, ainsi que nous; je l'étends également sur des êtres qui sont tous également mes semblables, tous également aimés du Dieu que j'adore; seulement les plus malheureux me touchent davantage. Le bien général est mon idole, parce qu'il doit être le résultat et le but raisonnable de toutes choses. La vertu me plaît et m'enflamme

parce qu'elle est bonne pour moi, utile aux autres et belle en elle-même. Je chéris mon existence parce que j'en sens le prix. Je l'emploie de la meilleure manière possible d'après ces principes; j'aime tout ce qui respire; je ne hais que le mal et j'ai encore pitié du coupable. Avec une conduite conforme à ces idées, je vis heureuse et tranquille, et je finirai paisiblement ma carrière, dans la plus grande confiance en un Dieu que j'osai croire meilleur qu'on ne me l'avoit dit. L'abbé Le Grand, que tu as vu ici, en est logé au même étage que moi. Il vint dîner ici il y a quelque temps. Il arriva de bonne heure; j'étois seule. La conversation tomba bientôt sur ce chapitre. Il est assez éclairé et ne manque pas de bon sens; nous causâmes longtemps; il me fit sa confession de la meilleure foi du monde; elle ne ressemble pas mal à celle du Vicaire savoyard. A propos de cela, en réfléchissant sur toutes ces choses, je trouvai dernièrement que Rousseau n'étoit pas si ridicule qu'on vouloit bien le dire, de prétendre mettre son élève à même de choisir une religion, plutôt que de s'ingérer de lui en donner une. Je trouve le procédé assez raisonnable de la part de quelqu'un qui est de bonne foi et qui n'est pas trop sûr de ce qu'il faut croire. N'y a-t-il pas une certaine répugnance, pour une âme droite, à représenter comme ce qu'il y a de plus respectable, de plus sacré, des choses qu'intérieurement on doute être des fables? Quoi! dès l'âge le plus tendre, je travaillerai à pénétrer cet enfant d'une foule d'opinions contradictoires que ma raison désavoue, je les lui donnerai avec tout le sérieux et la gravité que mérite l'adorable vérité; j'agirai sans cesse contre ma conscience, et je serois encore honnête et louable?...

Tu es bien folichonne avec toutes tes plaisanteries au sujet de la visite à Bercy. Malgré ma satisfaction, j'ai endêvé de ce je ne sais quoi qui rend la personne du Sage si peu communicative, tandis que ses lettres sont si charmantes : j'aurois de quoi causer *in æternum*, avec un homme qui pense de cette manière. Il est vrai qu'en présence de sa femme et de sa mère il ne peut guère parler ouvertement, ne voulant pas choquer leurs préjugés. Il a toujours mes *Loisirs*, et il disoit dernièrement à mon papa qu'il les lisoit de temps en temps, toujours

avec plaisir, et quelquefois avec étonnement. Je me trouve toute drôle d'être ainsi multipliée et d'entretenir quelqu'un en mon absence sans le savoir. D. L. B. me conseilloit de me faire imprimer; je l'ai presque envoyé par-delà les ponts, pour sa belle proposition.

Il n'est pas étonnant que Linguet attaque si fort M. de la Harpe; il s'escrime contre tout le monde; d'ailleurs ce dernier a beaucoup d'ennemis, parce que, outre ses talents qui doivent lui en donner, il a, je crois, ce certain défaut que nous avons vu avec tant de chagrin chez M. Greuze.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME. (*Inédite.*)

Du mardi 12 décembre 1775.

Les choses s'éclaircissent, les esprits se rapprochent, l'affaire prend un bon train, la raison parle et se fait écouter : tout va bien. Voilà ce que je me hâte de te dire en général pour te tranquilliser; je vais maintenant entrer dans les détails pour notre commune satisfaction.

L'inquiétude dont j'étois agitée au sujet de ta sœur lorsque j'écrivis dernièrement, fut calmée dès le lendemain, jour de la fête, par elle-même. Je la trouvai dans ma chambre en revenant de la messe, où j'étois allée de très-bonne heure. Je fus ravie de la voir; après quelques lamentations réciproques sur mon absence lors de son arrivée, nous songeâmes à profiter du bien présent. Elle avoit besoin d'un second à qui elle pût s'ouvrir sans réserve, ou plutôt d'une amie qui, l'entendant à demi-mot, sût s'attendrir sur sa situation. Elle étoit venue pour pleurer avec moi et pour chercher de la consolation dans le plaisir de m'en donner. Ce qu'elle me dit de ses affaires ne me mit pas dans le cas de hasarder aucun avis; toutes les raisons contraires étoient si également balancées, que la détermination paroissoit presque impossible. D'ailleurs je voyois dans son cœur, et cette vue n'étoit propre ni à me réjouir sur son état, ni à me décider sur ce qu'il y auroit eu de convenable à choisir.

Je fis quelques observations générales. Je partageois tout ce qu'elle sentoit; elle me fit promettre de l'aller voir le lundi : nous nous quittâmes. Restée seule à réfléchir sur ce qui se passoit dans cette âme dont j'avois vu tous les mouvements, j'en demeurai si profondément occupée que j'oubliai ce que j'avois de personnel.

J'attendois le lundi avec impatience; ta lettre arriva le matin; elle n'ajouta à la résolution de l'aller voir que le plaisir de lui porter des nouvelles qu'elle recevroit avec joie. J'arrivai de bonne heure à la rue Saint-Dominique. Lorsqu'on m'annonça, mademoiselle d'Hangard vint au-devant de moi me prévenir que M. de Clastre étoit là. J'entrai : on sortoit de table; on fit cercle autour du feu, j'y pris place. Les petites conférences se faisoient à bas bruit, bientôt elles s'ouvrirent pleinement. M. Perdu entra dans une discussion exacte sur les raisons qui pouvoient contrarier le point en question; M. de Clastre apporta de son côté celles qui le favorisoient. Les motifs et l'état de la chose furent exposés avec clarté et précision. Ton oncle s'énonçoit avec cette justesse d'expression qui fait trouver du plaisir à l'entendre; M. de Clastre répondoit avec bon sens, sans chaleur, et avec cette timidité d'un homme qui sait être écouté par quelqu'un à qui il veut plaire, et dont le jugement l'inquiète. Ta sœur avoit cette aisance d'un cœur qui n'est rien moins que touché; elle faisoit ses objections sans hésiter, et ses yeux nous disoient quelquefois combien peu ils étoient satisfaits. Les explications furent à l'avantage de M. de Clastre. M. Perdu fit observer à ta sœur qu'il devoit y avoir des bornes à ce qu'on pouvoit exiger de lui, que sa candeur et sa bonne foi étoient visibles, et qu'on devoit être satisfait des démarches qu'il s'engageoit à faire pour la réconciliation. Les choses finirent là; M. de Clastre sortit pour aller chercher madame de Cayavelle; je glissai ta lettre à ta sœur, qui s'absenta pour la lire. M. Perdu revint à moi causer de ses affaires. Ses observations roulèrent sur la persévérance de cet homme qui témoignoit beaucoup d'estime pour mademoiselle Cannet, sur la franchise et la bonne foi dont tous ses procédés donnoient des preuves, sur la docilité avec laquelle il faisoit tout ce qu'on exigeoit, et qui annon-

çoit un caractère liant, un principe de sociabilité qui mérite considération.

Il appuyoit ces observations des convenances qui se trouvoient d'ailleurs et de tous les motifs que la saine raison présentoit en sa faveur ; nous les fîmes goûter à ta sœur, qui revenant de lire ta lettre en étoit mieux disposée à nous écouter. M. de Clastre arriva sur ces entrefaites, sans madame de Cayavelle, qui étoit incommodée; il fit ses adieux, devant partir aujourd'hui pour Saint-Quentin (ou du moins cette nuit), où il passera une quinzaine de jours et pourvoira à l'arrangement de ses affaires. Ta sœur exigea qu'il allât voir madame sa sœur, et cette demande servit d'aveu à l'espoir qu'il pouvoit se permettre. Je présume qu'il ne sera pas vain, suivant la tournure que prennent les choses.

M. de Clastre n'est pas un homme à inspirer de l'amour, l'extérieur n'est pas pour lui : il n'a ni manières séduisantes ni propos amusants. Il n'a rien pour les sens, ni pour cette délicatesse qui s'unit à tous ces je ne sais quoi que tu sais bien; mais de la droiture, de la bonne foi, du sens commun, un rapport d'âge, certain avantage de fortune pour le présent et pour l'avenir, par la manière dont il arrange les choses : voilà ce qu'il paroît posséder pour lui. Ce sont des motifs déterminants, parce qu'ils présentent l'essentiel, surtout quand on est faite pour le mariage, qu'on a vingt-sept ans, et que l'on n'est pas en droit d'attendre encore beaucoup du hasard, de la jeunesse et du temps.

Ce sera un mariage de raison, que la raison rendra heureux, parce qu'elle mène un certain bonheur partout où elle se trouve. Ce sera un mariage qui fixera, par la loi du devoir et par la satisfaction du besoin, un cœur et une imagination qui ont besoin d'être fixés. Voilà tout ce que j'y vois. C'est une chose à conseiller par raison et à faire de même.

Les avis des amis communs, formés sur mille considérations, détermineront à choisir Senlis pour y faire le séjour habituel; il est question de l'achat d'une maison de treize mille livres. M. Dessales est fort incommodé; c'est cependant toujours le moteur et l'âme de l'affaire. M. de Clastre a été présenté le

dimanche chez les cousines, il y avoit dîné hier. Tu ne dois pas être surprise que M. Perdu conduise les choses; madame Cannet elle-même dans toutes ses lettres dit qu'elle veut que ce soit lui qui conduise et arrange tout; ton frère lui a cédé la place en disant qu'elle lui appartenoit de droit. Quant à ce que tu crains pour les affaires d'intérêt, ta sœur m'a dit que tu n'en sois pas en peine, par une certaine raison qui reste dans ma plume, car je ne m'en souviens plus. Cette chère Henriette a été bien sensible à l'amitié que tu lui témoignes dans ta lettre; elle m'a chargée de te le dire de la manière la plus tendre, ne pouvant t'écrire aussi promptement que moi. Nous avons causé délicieusement le soir dans sa chambre, nous avons parlé raison, sentiment, folie..., car il faut toujours un peu de tout cela; mais nous avons mis bien plus de raison que d'autre chose, si ce n'est d'amitié. Je suis bien plus contente d'elle pour elle-même que je ne l'étois vendredi; elle voit clair sur bien des choses qu'il étoit bien essentiel qu'elle aperçût. Tout cela est un peu énigme pour toi, on ne peut pas tout s'écrire. Quant à moi, je hasarde mes secrets sur le papier, mais je ne hasarderois pas ceux des autres.

LETTRE VINGT-TROISIÈME. (*Inédite.*)

Du samedi 24 décembre 1775.

J'ai bien tardé à te répondre, ma charmante amie, je voulois voir ta sœur afin de satisfaire à la question que tu me fais; tout ce que je sais, c'est que la lettre arriva comme j'y étois : après l'avoir lue, M. Perdu dit : « Eh bien, en voilà une qui est claire. » Tout le monde me parut satisfait à l'extérieur; je ne puis rien dire de plus parce que je n'en sais pas davantage. Je n'ai appris aucune nouvelle depuis cet instant : seulement, comme mon papa alloit hier pour affaire dans la maison de M. Dessales, je le priai de monter chez les bonnes cousines; il le fit, et me rapporta que toutes se portoient bien, mais que mademoiselle Cannet étoit d'un sérieux et d'un air de tristesse dont il avoit été étonné.

Elle témoigna souhaiter me voir; cependant elle ne peut recevoir ma visite, ni demain, rapport à l'office, ni le jour de Noël pour la même raison, ni les deux jours suivants, parce qu'elle est indécise lequel des deux elle ira dîner en ville. Il s'ensuit de tout cela que pouvant trouver de mon côté des empêchements d'y aller après les fêtes, je ne la verrai peut-être qu'à la nouvelle année. Il fait une boue affreuse, et le soleil luit à cet instant pour la première fois de la journée. Mon parti est pris d'aller tantôt chez madame Andoin; je ne suis pas allée la voir depuis ton départ, je ne veux pas attendre le jour de l'an, ma visite ne vaudroit plus rien, il faut y aller aujourd'hui ou point du tout. Je suis honteuse d'avoir tant différé : heureusement j'ai été enrhumée, il a fait mauvais, j'aurai des excuses à donner. Cela me coûte singulièrement, je suis d'une paresse à sortir qui ne se conçoit pas; croirois-tu que depuis huit jours je n'ai pas eu le temps de lire ni d'écrire? J'ai pourtant retranché toute visite, mais les tracas de ménage, mille petits ouvrages indispensables, ces travaux de bibus, qui sont utiles dans leur genre, m'ont pris tout mon temps. Il est vrai que j'ai fait une grande affaire : je croyois passer les fêtes à Vincennes, où l'on m'attend, en conséquence je voulus terminer ce que notre voyage m'auroit empêchée de faire. Tu m'entends et tu sens combien pareille soumission est embarrassante avec les dispositions à l'incrédulité. Cependant tout est d'accord, j'ai examiné de nouveau, réfléchi, ruminé, je me suis bien établie dans une situation raisonnable, et j'ai l'âme satisfaite, l'esprit tranquille mais libre, et j'avoue, quant à la chose, que ce n'est toujours qu'un acte de prudence. En vérité, je suis bien extraordinaire à mes propres yeux : j'allie ensemble l'amour et la paix, l'incrédulité et la religion; et dans tous ces contraires je trouve le bonheur. Je voudrois que tu fusses près de moi actuellement, je pourrois être à des yeux comme les tiens un problème assez curieux à résoudre.

Je suis un peu en peine du Sage; il y a quinze jours que mon papa fut lui reporter un assez bon nombre de livres, il ne le trouva pas, et depuis aucune nouvelle ne m'est venue. Conçois-tu cela? Quinze jours d'inaction et de silence!... De lui qui

me renvoyoit des livres dès le lendemain que je lui en avois rendu; encore il se trouve cette fois une raison de plus, par rapport à mon papa, pour envoyer quelqu'un! Cela m'étonne et me paroît singulier. Je suis bien aise de te dire que l'ouvrage de l'abbé Raynal, dont je te faisois dernièrement l'éloge, a été condamné à l'assemblée du clergé. Je t'assure pourtant que les impressions qu'il m'a faites ne sont pas détruites par la lecture de l'histoire de France que je fais en ce moment-ci. J'ai pris l'abbé Vely, j'en suis très-satisfaite; il a moins de détails politiques que Mézeray, il insiste plus que lui sur les mœurs, les usages; c'est aussi ce qui m'intéresse le plus. D'ailleurs son style est bien plus coulant, et comme j'ai lu l'autre, je suis à portée de saisir avec choix les traits que je veux examiner et retenir. Je suis à court de volumes présentement, cela m'a fait commencer l'*Histoire universelle* de Thou; Bayle va aussi son train : je le trouve exact, judicieux et tout à fait original dans sa manière d'écrire; je n'ai pas le temps d'entrer aujourd'hui dans d'autres détails.

Le jour que j'allai voir ta sœur, je trouvai en rentrant ici que D. L. B. avoit apporté une estampe qui doit être à la tête de son ouvrage; je ne conçois encore rien à cela, car si l'ouvrage est imprimé, comment n'en ai-je pas un exemplaire? S'il ne l'est pas, qu'ai-je à faire d'une estampe qui doit s'y trouver?

Je trouve quelquefois dans les livres du Sage des marques qu i m'amusent; il y en a une où sont gribouillés ces vers :

Quoique la grêle et l'aquilon fougueux
Ayent tout détruit dans la plaine,
Maman, dans ce désastre affreux,
De Zéphire la douce haleine,
Docile sans doute à mes vœux,
Ou du moins aussi tendre qu'eux,
Malgré la grêle et l'aquilon fougueux
Qui détruiroit tout dans la plaine,
A rendu leur colère vaine
Et nous a conservé ces objets gracieux,
Dont aujourd'hui votre domaine
S'orne et s'embellit à nos yeux.

Quoique je ne suppose rien et que je croie cela anciennement écrit, néanmoins j'ai ri du rapport que ces vers paroissent avoir

avec l'élégie que tu connois et qui est dans mes *Loisirs*[1]. Adieu; je t'aime, je t'embrasse, je ploie ma lettre, prends mon parasol, et me sauve.

NOTE SUR PAHIN DE LA BLANCHERIE.

Pahin (Mammès-Claude), issu d'une ancienne famille de robe, était né à Langres le 29 décembre 1752, et son père était conseiller d'épée à Langres. Après sa sortie du collége, il alla faire un voyage en Amérique. C'est des souvenirs de son éducation de collége et de ses impressions de voyageur qu'il a composé son livre : *Extrait du journal de mes voyages;* 1776. 2 vol. in-12. Il avait ajouté à son nom patronymique de Pahin celui *de la Blancherie*, d'un jardin dit *la Blancherie* qu'il possédait dans un des faubourgs de Langres, et dans lequel on blanchissait des toiles.

En 1777, il prit le titre d'*agent général de la correspondance pour les sciences et les arts.*

Le musée de Langres possède un portrait de Pahin exécuté par le peintre anglais Kymls.

Le principal ouvrage de Pahin a pour titre : *Nouvelles de la république des lettres et des arts*, 8 vol. in-4°. Le premier numéro est du 9 février 1779, le dernier du 26 décembre 1787. Interrompues le 29 février 1780, elles furent reprises le 11 juillet 1784. M. Bellier de la Chavignerie, qui a publié un article spécial sur cet ouvrage dans la *Revue universelle des arts*, dit n'en avoir pu trouver qu'un exemplaire, encore est-il incomplet, celui de la Bibliothèque impériale.

Pahin est mort à Londres, où il passa les vingt-trois dernières années de sa vie (depuis janvier 1788[2]), le 25 juin 1811, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il ne s'était pas marié.

L'agent général de la correspondance avait un double but : ouvrir une exposition publique et permanente de tableaux et œuvres d'art à une époque où les ouvrages des académiciens avaient le privilége exclusif de figurer dans une exposition annuelle ; — publier une feuille de correspondance renfermant la notice des ouvrages exposés et des peintres à l'usage de ceux qui s'intéressent au mouvement des arts. Le *Salon de correspondance* fut ouvert d'abord rue de Tournon, plus tard, en 1781, rue Saint-André des Arts, hôtel

[1] *Mes loisirs* sont des œuvres de fantaisie, des études et des extraits de lectures que mademoiselle Phlipon avait faits pour elle et qu'elle a communiqués à trois ou quatre amis. Nous en avons trouvé des copies ou peut-être des originaux de la main de Marie Phlipon, car ils sont entièrement écrits par elle. Nous en reparlerons ailleurs.

[2] A la suite de la fermeture du Salon de correspondance, La Blancherie alla poursuivre à Londres la fortune de ses idées. La politique fut absolument étrangère à ce déplacement. Il est donc tout à fait inexact de dire qu'il vint s'établir à Londres *comme émigré au commencement de la Révolution.* (Note de M. Faugère, dans son édition des *Mémoires de madame Roland*, t. I, p. 152.) Cette même note fait ouvrir par Pahin de la Blancherie, *à Paris, en* 1799 ! un bureau de correspondance générale.

Villayer; on y fit des expositions de tableaux de l'*école française*, des conférences scientifiques, des lectures publiques, des soirées littéraires; mais l'entreprise n'étant pas soutenue par l'État, finit par tomber (1788).

Il n'en est resté que les *Nouvelles des lettres et des arts*, et un catalogue, également rare, qui a pour titre : *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école française depuis Jean Cousin jusqu'à* 1783 *inclusivement, avec le catalogue des mêmes maîtres qui sont offerts à présent à l'émulation et aux hommages du public dans le Salon de correspondance, sous la direction et par les soins de M. de la Blancherie, agent général de la correspondance pour les sciences et pour les arts.* 1783, in-4°.

L'idée était bonne; ce n'est pas à elle, c'est à celui qui l'avait conçue dans des proportions beaucoup trop ambitieuses, que les académiciens, et tous ceux dont l'entreprise froissait ou les intérêts ou l'amour-propre, s'en prirent. On le représenta comme un intrigant. Nous ne nous prononcerons pas sur ce point. La Blancherie avait beaucoup d'orgueil, la fièvre de ses idées, et il n'était homme à épargner ni peines ni démarches pour les faire réussir. Cela est-il de l'intrigue? Nous n'en sommes pas certain; mais certainement l'excès de l'amour-propre lui troubla quelque peu la cervelle. Ayant reconnu que la maison qu'il habitait à Londres était celle de Newton, il voulut se faire de cette découverte un titre de gloire. Alors commença une série de manifestations d'une admiration pour Newton qui frise la folie. Pahin s'imaginait peut-être qu'en exaltant Newton, dont il prit le nom, il se grandissait lui-même. En 1791, il publia un *Plan à la mémoire de Newton,* qui consistait *à faire une célébration permanente, au nom de l'espèce humaine, du caractère et du génie de cet homme célèbre,* etc. Il demanda que le nom de Newton fût donné alternativement avec celui de Georges aux princes du sang d'Angleterre; que *les découvertes en physique, en astronomie, en chimie et en mécanique fussent mises en hymnes et adoptées pour le service divin dans tous les cultes, afin de familiariser les peuples avec les grands objets de la nature, des sciences et des arts, en l'honneur de Newton et d'autres personnages de l'espèce humaine, à la plus grande gloire de Dieu,* etc.; et que dans les actes publics, après la formule : *l'an de grâce,* on ajoutât : *et de Newton,* le....

Ces citations sont extraites[1] d'une brochure qui a pour titre : *Proclamation de par toutes les nations, l'agent général de la correspondance pour les lettres, les sciences et les arts à la nation française. — Moi, l'agent général de correspondance pour les sciences et les arts. — Donné à Londres, le* 5 *novembre, l'an de grâce* 1796 *et de Newton* 154; *de mon appartement, dédié à sir Isaac Newton, n°* 49, *Rathbone place.*

Pahin était un cerveau en continuelle ébullition et un enthousiaste, sans mesure, de ses propres idées. S'il eût épousé Manon Phlipon, il fût devenu peut-être un homme vraiment utile et distingué, parce qu'elle l'eût prémuni contre le délire de l'amour-propre et de l'imagination. Il a usé son inutile vie dans la divagation, tandis qu'elle devait employer la sienne et la terminer dans l'action.

[1] Nous les empruntons au travail de M. Bellier de la Chavignerie, cité plus haut.

ANNÉE 1776.

---

* LETTRE PREMIÈRE.

Du 11 janvier 1776.

Que fais-tu donc, ma Sophie ? Quoi ! tu te tais dans le temps où je réclame les secours de l'amitié ! Lorsque mon cœur, agité par un sentiment violent qu'il cherche à surmonter, s'appuie sur toi pour se raffermir, tu sembles lui retirer ton sein ? Avec l'ardeur de l'espérance, je volois près de mon second moi-même réveiller ma gloire et mon être, je lui peignois mon trouble avec cette ingénuité du sentiment qui ne veut intéresser que par lui-même ; j'attendois que ta main consolante essuyât mes pleurs ; mes yeux fixés sur ta bouche sembloient inviter les paroles à sortir.... tu gardes le silence ! Jamais tes lettres ne me furent si nécessaires, et il y a un mois entier que tu ne m'as écrit.

Hélas ! lorsque blessée d'un trait semblable, tu eusses dévoilé aux yeux de ton amie les tourments qui déchiroient ton âme, avec quelle vivacité ma tendresse se fût empressée de les adoucir ! Tu me caches tes maux, je t'avoue les miens... tu ne peux y être insensible. Tu connois le délire de ce sentiment, son agitation, ses transports, tu vois combien il doit avoir d'empire dans une âme telle que la mienne, se trouvant appuyée par des convenances que la nature, la raison et la délicatesse approuvent également. Combien la connoissance que tu as de moi-même et de toutes ces choses doit-elle te peindre vivement ce que j'éprouve et le besoin que j'ai de ton secours ! Jamais tes lettres ne me furent si nécessaires, et il y a un mois entier que tu ne m'as écrit ! Je ne reconnois là ni le caractère de l'amitié, ni le cœur de ma Sophie. Je préférerois le tourment perpétuel des feux de l'amour à la privation des plaisirs de

l'amitié, et je donnerois toutes les vérités pour la douce erreur de me croire posséder une véritable amie. Tu dois bien penser que ta sœur ne sauroit te suppléer près de moi ; nous sommes trop éloignées, nous nous voyons trop rarement. Elle est elle-même trop agitée de ses propres affaires pour remplir un tel office [1]. D'ailleurs, malgré sa sensibilité qui la rend quelquefois délicieuse, la vivacité la distrait trop aisément d'un objet principal, pour lui permettre de se ployer à la situation d'une amie au point d'adoucir beaucoup ses peines. Je ne l'ai pas encore vue cette année : je n'ai pas voulu sortir cette semaine afin de me trouver ici à la réception de ta lettre. Dieu veuille qu'elle n'arrive pas dans mon absence ! Je crains toujours qu'un mouvement de curiosité ne la fasse ouvrir. Au reste, j'ai pris mon parti, et j'aime mieux tout hasarder que de m'interdire le charme de t'ouvrir mon âme tout entière.

Mais pour ne plus te parler de mes langoureuses affaires, il faut t'entretenir des visites que j'ai reçues.

Je t'ai parlé, je crois, du personnage qui est à Pondichéry [2] ; il écrit à mon papa par toutes les occasions possibles, et nous avons de ses nouvelles aussi souvent qu'on peut en recevoir d'un pays si éloigné. Dernièrement il vint à la maison un monsieur chargé d'une de ses lettres, par laquelle nous apprîmes que le porteur étoit un député du conseil de Pondichéry (où il occupe une place distinguée), venant ici en cour pour les affaires de la colonie. Ce monsieur, protecteur zélé que notre ami a trouvé au bout du monde, est un homme paroissant avoir plus de soixante ans ; son extérieur annonce toute l'austérité d'un philosophe, et la plus grande simplicité. Je le comparerois au Sage de Bercy, si, avec un air plus triste encore, il n'avoit point quelque chose de plus parlant, lorsqu'il est amené sur des sujets intéressants. Je fus frappée du sens que renfermoient

[1] Allusion au mariage alors projeté pour Henriette.

[2] Ce personnage, appelé Demontchery, était capitaine de cipayes aux grandes Indes. Avant de partir de Paris pour Pondichéry, il avait sollicité la main de mademoiselle Phlipon, mais son manque de fortune devait alors le faire échouer dans cette recherche. Quand il revint en France avec l'intention de renouveler sa demande, madame Roland était mariée depuis quinze jours. (Note de M. Breuil.)

ses moindres paroles ; dès la première fois que je le vis, il m'inspira du respect et de l'estime. Je le fis parler, en le mettant adroitement sur certains chapitres ; j'admirai toutes les connoissances acquises par un homme qui a parcouru l'univers, et servi quatre ou cinq souverains dans les deux mondes. Tu juges combien la découverte d'une personne de cette espèce intéressoit ton amie. Nous avions du monde invité pour le lendemain du jour où nous le vîmes : mon papa profita de cette circonstance pour l'engager à nous faire l'honneur de venir dîner. Comme il s'en défendoit à cause de la multiplicité de ses affaires, je m'avisai de me joindre à mon papa, en disant de ce ton que tu connois : « Monsieur, c'est le bon cœur, c'est la bonhomie qui vous invite. — Je ferai mon possible pour me rendre à un tel engagement, » reprit-il. — Il partit avec mon estime qu'il avoit emportée d'emblée, et je m'aperçus fort bien qu'il avoit trouvé avec plaisir quelqu'un qui savoit l'entendre.

Je me préparai le lendemain à faire les honneurs du logis à la petite compagnie que nous devions recevoir ; je n'osois espérer y voir mon philosophe. Il ne nous connoît pas, me disois-je; il est chargé d'affaires ; il est dans le cas de se trouver retenu chez des gens de la première distinction : nous ne l'aurons point. Je me trompois : il arriva un des premiers, ce dont je fus fort aise. Silencieux et modeste en société, il n'est jamais le premier à parler ; mais je donnai le ton, et je fis venir tout gaiement sur le tapis les choses qui pouvoient lui plaire. Satisfaite autant que la première fois, je trouvai que tout relégué qu'il étoit dans un autre monde, et dans une place qui demande beaucoup de soins, il n'ignoroit rien de ce qui se passoit dans celui-ci, surtout relativement aux sciences, aux savants, aux progrès des lumières. Je reconnus en lui un sectateur de Rousseau, et un rival de nos illustres dans l'administration. Tu aurois été enchantée de la justesse et de la profondeur de ses réflexions, et de l'énergie que son âme brûlante communique à ses discours, enfin de cette raison d'une tête supérieure, mûrie par les observations, les revers et l'expérience. J'étois stimulée : jamais je ne me suis trouvé un peu d'esprit que ce jour-là ; ton amie, si gênée, si bégayante dans

les compagnies où tu l'as vue, étoit à son aise avec ce philosophe, et ne cherchoit point après les mots. Pour égayer la réunion, je donnai deux petits couplets de ma façon qu'on voulut bien trouver jolis, quoiqu'ils ne valussent quelque chose que par l'à-propos. J'aperçus dans tout cela que mon philosophe se déconcertoit un peu : il devint timide à mon égard; on me fit prendre la guitare; puis nous parlâmes encore raison, et ce mélange de sérieux, d'enjouement et de bonhomie, parut lui convenir plus qu'il n'auroit voulu lui-même. Il nous quitta le soir, en disant qu'il s'arrachoit de la maison pour vaquer à ses affaires. Je ne l'ai pas vu depuis, et probablement je ne le verrai pas beaucoup, parce que, jusqu'à son départ pour Pondichéry, il reste ordinairement à Versailles.

Jeudi, 11 janvier, à cinq heures du soir.

En fait de visites, nous venons d'en recevoir une fort importante : c'est celle de M. Roland[1]. J'étois à t'écrire lorsque Mignonne est venue me dire qu'on me demandoit. J'ai passé dans la salle, et j'ai vu arriver le monsieur porteur de ta lettre. Papa se trouvant de retour en cet instant, la conversation s'est établie sur mille choses intéressantes, et ta lettre, quoique décachetée, n'a été lue qu'après le départ du visiteur. J'ai un peu bégayé, sans avoir été trop timide; je l'ai reçu tout bonnement en baigneuse, en camisole blanche, avec ce négligé que tu aimois ces matins d'été. Il a dû voir à mon air que j'étois charmée de sa visite; aussi m'a-t-il demandé la permission de revenir; je l'ai accordée de bon cœur : nous verrons s'il en profitera. — L'abbé Raynal, Rousseau, Voltaire, les Voyages, la Suisse, le Gouvernement, etc., ont successivement défilé dans notre conversation; mais chaque sujet n'obtenoit qu'un coup d'œil rapide : on ne vouloit qu'effleurer les matières.

C'est bien dommage que M. Roland ne se soit pas trouvé au dîner de l'autre jour : je ne me montre pas souvent avec

[1] Roland avait connu la famille Cannet à Amiens, où il était fixé par sa place d'inspecteur des manufactures. Madame Roland, dans ses *Mémoires*, place l'époque de la première visite de Roland au mois de décembre 1775; elle se trompe, comme on peut le voir. (Note de M. Breuil.)

autant d'avantage. Mais voilà un petit regret de vanité sur lequel il faut passer l'éponge. Dût votre ami m'estimer moins que je ne vaux, je suis satisfaite d'avoir fait son utile connoissance.

Je me repens de tout le commencement de ma lettre : en vérité, je fais un drôle de petit personnage; ma situation varie avec les heures de la journée. Quand je suis une fois dans la science et l'étude, adieu l'amour!... ma gaieté, ma force, mon activité, reviennent; — mais un peu trop d'abandon à moi-même, si une certaine visite..... le cœur fait tic-tac, et l'imagination se tourmente. — Lorsque je suis montée dans ma philosophie, je trouve quelquefois D. L. B. un peu petit, mais retournez la lunette, me voilà folle! — Cela me jette dans de grandes réflexions sur la nature de l'homme, sur sa dépendance, et Dieu sait!.... Comme Helvétius me paroît avoir souvent raison! — Je ne te causerai point de tout cela, parce qu'avant de finir ma lettre, il faut t'apprendre que j'ai passé la plus mauvaise nuit du monde. Éveillée au son du tocsin qui sonnoit dans plusieurs endroits de la manière la plus effrayante, je saute de mon lit à la fenêtre; il faisoit un froid glacial. J'aperçois une lueur terrible; j'éveille toute la maison, et je m'habille. Le ciel paroissoit tout en feu du côté de notre cour, où il tomboit des flammèches; mon père sort : il étoit deux heures du matin. Je me mets auprès du feu, je prends mon ouvrage, en attendant que peut-être on vienne me dire de fuir. Je rumine à peu près ce que je voudrois emporter, et j'attends de pied ferme. Papa revient et m'annonce que le feu étoit au Palais, mais qu'il n'y avoit pas de danger pour nous. Cet incendie a fait beaucoup de progrès : on a transféré les prisonniers, qui cherchoient à s'échapper. Une galerie tout entière est brûlée, ainsi que la cour des aides, la chancellerie et plusieurs greffes. Le mal ne diminue point, quoiqu'il ait moins d'apparence à l'extérieur; six cents maçons, des charpentiers, des gardes-françoises, des pompiers, des capucins, des récollets, des jacobins, travaillent de tous côtés; mais le feu gagne dans les souterrains, et l'on dit ce soir que le Palais est perdu. — La Sainte-Chapelle est menacée, le premier président a peur; quelques-uns

prétendent que les secours sont mal administrés, que malgré tant de monde, on n'avance rien; que les tonneaux se succèdent avec lenteur : je ne sais ce que tout cela deviendra, mais je ne puis penser sans peine aux pauvres marchands qui vont être ruinés.

LETTRE DEUXIÈME. (*Inédite.*)

Du samedi 13 janvier [1].

Que tu es bien vengée, ma chère amie, des reproches que tu reçois, et que l'expression de mon inquiétude doit bien te faire connoître tout le plaisir que je dois ressentir de ce que tu as exécuté! Je n'ose te parler de la lèttre, mais, franchement, il m'impatientoit fort de savoir ce qu'elle étoit devenue. Elle est donc envoyée. D. L. B. sait qu'il m'intéresse, il voit que je l'aime, et c'est moi qui le lui apprends! Le cœur m'en bat encore. Tes premières lignes m'ont agitée autant que je l'étois quand je lui écrivis; mais je n'ai point de regret. Je me fusse éternellement reproché ma démarche, si je ne l'avois faite que d'après moi, quoique mes principes me justifiassent; j'aurois toujours eu à me dire: Il falloit consulter. J'ai pris conseil de l'amitié. Son œil sage a jeté sur moi un regard d'approbation: je suis tranquille. J'ai donné à une âme honnête, sensible et affligée, la consolation qu'il étoit en mon pouvoir de présenter sans blesser ma vertu et ma délicatesse; je me suis élevée au-dessus des préjugés par une résolution que la circonstance autorise; j'en suis satisfaite, et je savoure paisiblement la joie d'avoir servi mon cœur sans offenser ma raison. Je n'ignore pas jusqu'où cela m'engage; je

[1] Comment cette lettre est-elle datée du 13 janvier 1772? Par quelle inadvertance, par quelle distraction, singulière surtout de la part de mademoiselle Phlipon? Cependant il est évident que la date est fausse : pour en avoir la preuve et la certitude, il suffit de se reporter aux lettres du 20 février 1773 : « Mon cœur est libre, et c'est sans doute parce qu'il n'a jamais aimé qu'il est plus difficile dans son choix; » du 10 mars 1773 : « Il est cependant certain que je n'ai d'amour pour personne, etc. » — L'indication de la date est donc fausse, et nous n'avons pas dû en tenir compte pour le classement de cette lettre qui se trouve tout à fait altérée dans l'édition de 1841 (page 261), de sorte qu'elle est véritablement publiée ici pour la première fois.

l'ai vu avant d'agir et j'ai accepté les conditions : me voilà liée, Sophie, et liée pour jamais ! D. L. B. m'aimoit depuis longtemps ; il sait actuellement que je lui rends la réciproque : si je ne puis être à lui, je ne dois être à personne. Je me regarde comme enchaînée par des liens aussi sacrés que ceux qu'on forme au pied des autels ; les convenances de mœurs, de caractère, de principes, la nature, la raison, le sentiment, les ont formés dans nos cœurs, sous les yeux et la protection du Père des humains. Je ne suis plus rien dans les sociétés ; mes prétentions sont fixées ; je me reprocherois les moindres choses qui approcheroient de la coquetterie ; je n'ai plus qu'à travailler sur moi pour me perfectionner par l'acquisition de toutes les vertus. La manière dont je m'exprime à D. L. B. ne semble rien lui promettre, il est vrai ; à cet égard, elle paroît le laisser libre de contracter tous les engagements qui peuvent contribuer à son bonheur ; mais je le connois trop bien pour croire qu'il se persuade qu'une permission donnée par ma délicatesse puisse dégager la sienne de ce que mon attachement lui impose ; et lui-même doit penser que jamais je ne donnerai à un autre un cœur dont il s'est emparé par des moyens trop légitimes pour que je puisse le lui retirer sans crime. Nous nous serons fidèles tacitement, et nous nous efforcerons dans le silence de nous mériter l'un l'autre. Nous ne nous verrons pas, puisque je lui interdis ma présence ; mais jamais nous ne nous oublierons, et notre mutuel souvenir sera toujours un encouragement à bien faire.

On ne s'imagine pas quelle énergie l'amour donne à la vertu, quand il est produit par elle : il faut que je te conte ce qui m'est arrivé à ce sujet : il n'y a pas plus de vanité à dire ses belles actions à une amie qu'il n'y a de honte à lui avouer ses foiblesses. — Je t'ai parlé d'un père malheureux, dont les peines me touchèrent infiniment, poursuivi par des créanciers. La femme de cet honnête homme vint ici, il y a quelques jours, implorer des secours nécessaires et pressants. Mon père, à qui elle vouloit s'adresser, étoit sorti. Mais j'y étois. Elle me connoît assez pour savoir que mon cœur ne s'est jamais fermé aux cœurs des malheureux ; elle n'espéroit que se soulager, croyant bien que je ne pouvois que m'attendrir. Elle me peint sa situa-

tion : j'étois (chose fort rare) en possession de quelque argent qui m'étoit donné pour ces petites misères d'habillement. Je m'informai de ce qui lui étoit nécessaire : je le lui donnai avec cet enthousiasme que doit inspirer la joie de pouvoir faire du bien. Ah ! ma chère amie, j'ai vu l'œil de la reconnoissance se fixer sur moi avec attendrissement ; les pleurs de l'infortune ont coulé dans mon sein ; mes larmes en se mêlant aux siennes les ont fait couler avec plus de douceur. J'ai passé un des plus délicieux instants de ma vie... J'ai compris que le bonheur de la Divinité devoit être ineffable, puisqu'il consistoit dans la jouissance perpétuelle du plaisir que je ne faisois encore qu'effleurer. Restée seule, je m'abandonnai à ces douces impressions. — Tu diras sans doute que quand même je n'aurois pas connu D. L. B., ma conduite en cette circonstance n'eût pas été différente : je le crois... mais j'aurois donné avec moins de transport, et la satisfaction qui me reste ne seroit pas si vive. La voix de l'indigent m'a paru plus touchante : je croyois entendre D. L. B., sous une nouvelle forme, sollicitant ma sensibilité pour connoître mon cœur : la joie d'avoir servi l'humanité est accrue par celle d'avoir suppléé D. L. B., qui, dans ma place, en eût fait autant. — Je jouis présentement de la privation des choses que ma petite somme d'argent m'auroit procurées : je suis glorieuse de ce que je n'ai pas, et je me trouve parée de ce qui me manque. Dussé-je être toujours séparée de D. L. B. et le mériter tous les jours par de semblables actions, jamais je ne me trouverois malheureuse à ce prix.

Tu auras ri sans doute du ton d'indifférence qui paroît dans mon avant-dernière lettre, et surtout de cet : *adieu l'amour, quand je suis dans l'étude.* Il est vrai que, semblable à ces gens qui s'étourdissent pour oublier quelque chose, je m'occupe beaucoup des sciences pour me distraire : elles me servent d'opium. Cependant, depuis le renouvellement de mes agitations, je ne puis plus m'appliquer au latin. Cette étude sèche me rebute ; et tu sens combien l'imagination trotte et s'égare lorsque je veux conjuguer *amo, amas....*

Ta sœur est venue me voir hier un moment. Elle m'a appris

en deux mots que son mariage étoit tout à fait rompu. Elle ne m'a point paru trop fâchée : le cœur n'étoit pas de la partie.

Il faut que je te demande par quel moyen je pourrois te faire parvenir l'ouvrage de D. L. B. Je désirerois que tu l'eusses, mais sans que mon père le sache. Cet empressement donneroit des soupçons ; je ne me soucie pas non plus qu'on s'en aperçoive chez les cousines. Cela donneroit occasion à des questions que je suis bien aise d'éviter. Je suis encore bien singulière sur ce chapitre : je voudrois parler de cet ouvrage pour le faire connoître, et je n'ose en ouvrir la bouche à qui que ce soit : il me semble qu'on lit aussitôt sur mon front que l'auteur m'est connu et qu'il m'intéresse. Il exprime des idées si romanesques pour les gens qui ne connoissent plus la nature, que je crains toujours qu'on ne me mette dans le cas de les défendre avec une chaleur qui me décèleroit. J'aime mieux me taire absolument. Donne-moi quelque biais pour te le faire parvenir. Ne pourroit-on pas tout bonnement le mettre au carrosse? Cela me tracasse ; j'ai envie que tu l'aies ; non qu'il me paroisse supérieur, mais pour que tu juges par lui le caractère de l'auteur. Il se propose bien de te le porter au beau temps, mais il y a trop loin d'ici là. Il me disoit la dernière fois qu'il vouloit voir Amiens, où il n'avoit pas encore été quoiqu'il eût bien voyagé : que je lui donnerois une lettre, mais qu'avant de te la remettre il vouloit te chercher et te deviner dans les sociétés ; qu'il espéroit le faire sur le portrait qu'il avoit vu de toi dans la soirée. J'ai cherché à le faire un peu causer à ce sujet, et j'ai vu que le portrait auquel il avoit fait attention n'étoit pas celui où tu es nommée, mais cet autre où tu t'es reconnue sous un nom déguisé et à côté duquel je suis. Il me semble qu'il n'a pas été maladroit de t'apercevoir sous cette enveloppe. Il m'a dit aussi qu'il croyoit connoître le modèle de celui que j'avois placé à côté du tien ; je le lui disputai parce que je croyois qu'il parloit de celui de Pélagiana, et c'est cette équivoque qui m'a montré l'endroit où il avoit cru te voir et où il t'avoit bien vue en effet ainsi que moi. Il se divertit d'avance de ce voyage. Sa mauvaise santé est une raison de plus pour le faire, parce qu'on lui recommande le bon air, l'exercice, en lui

défendant l'étude. « Mon ouvrage, disoit-il, donnera occasion de parler de moi dans les lettres des deux amies ; je voudrois bien savoir ce qui s'y dira. » — O ma Sophie ! il voit actuellement que nous avons déjà bien parlé de lui. Nous lui avons écrit toutes deux. Tu dois l'intéresser encore bien davantage.

Je voudrois être au mois de mai, et qu'il fût à Amiens. Je suis bien charmée de ce que tu as ajouté de ta main ; c'est ce que j'aurois souhaité que tu fisses si j'y avois pensé.

Ma généreuse amie, comment reconnoîtrai-je ta tendresse et tes services ? Pénètre dans mon cœur, vois-y le plus pur attachement aux lois sacrées de la vertu, par qui nous serons toujours unies ; c'est là que tu trouveras ta récompense et mon bonheur.

Il faut que je te donne des nouvelles du feu. Il n'est pas encore éteint ; on travaille toujours beaucoup à démolir pour l'empêcher de gagner et pour l'étouffer entièrement. Mais il n'a pas fait plus de progrès que ceux dont je t'ai parlé ; on s'en est rendu maître, et l'on ne craint plus pour le reste du Palais.

Nous voyons toujours passer sous nos fenêtres des armées de jacobins, de soldats, de capucins. En vérité, si j'étois homme, je crois que j'irois avec eux ; il est beau d'être utile, surtout dans ces malheurs publics, où le plus grand nombre refuse et craint de donner du secours. Je meurs d'envie que tu aies cette lettre pour réparer tout ce que je t'ai dit, et j'hésite à te l'envoyer promptement, dans la crainte que mes nouvelles si fréquentes n'éveillent la curiosité.

En tout cas, rejette-toi sur le feu, au sujet duquel je n'ai point voulu te laisser aucune inquiétude. L'expédient me paroît bon et le prétexte plausible.

J'ai eu le grand bonheur de me trouver seule quand ta lettre est venue ; j'ai absolument celé que j'en eusse reçu, car, comme celle de M. Roland étoit venue la veille, on n'auroit pas manqué de remarquer ce *subito*.

* LETTRE TROISIÈME.

Du 14 janvier 1776.

Sophie, Sophie, mon amie! sans toi je suis perdue; je suis dans la crise la plus violente, dans le combat le plus cruel avec moi-même; je n'ai de force que pour me jeter dans les bras de l'amitié. Encore un instant, une minute, et la lettre que je t'envoie seroit partie à son adresse. Je ne me retiens que par le plus grand effort. Je veux me faire illusion à moi-même en te l'envoyant; je cherche à me tromper pour me maintenir dans le vrai. O sentiment avoué par la nature et la raison, pourquoi faut-il que je te cache aux yeux qui l'ont fait naître? Mon âme brûle de s'ouvrir; je crois qu'il le faut pour la vie de ce que j'aime; et les préjugés, l'opinion, mon père!... O Dieu! que je souffre!

D. L. B. est venu hier au soir; ce maudit M. Trude, qui m'importune chaque jour de ses visites, étoit là : je n'ai pu dire un seul mot de ce que j'aurois voulu dire. Mais, ma chère, ce pauvre jeune homme est triste, défait et mourant; il ne peut se rétablir, ne sauroit prendre de sommeil, se mine d'inquiétude, de chagrin et de sensibilité.

Hélas! quand il reçut cet ordre donné sur l'escalier, il commençoit à se mieux porter. Je ne l'avois pas vu depuis cette époque : il est changé à faire peur. — Mon père, qui étoit absent au commencement de la visite, revint au bout d'une demi-heure; D. L. B. lui souhaite la bonne année, l'embrasse, et se retire le cœur navré. Il n'y avoit que mes yeux qui comprissent cette douleur : encore falloit-il que je parusse gaie! — Il ne se doute pas de ce qu'il me fait éprouver; mon apparente sérénité doit redoubler son tourment; cela me contrarie horriblement et me transporte hors de moi-même. — Un seul mot de ma bouche pourroit le rappeler à la vie, à la santé : je le crois, je le sens, et je ne parlerois pas?... Il se tait, lui, et ne fait par là que m'intéresser davantage, parce qu'il se montre ainsi conséquent à ses principes et toujours digne de mon estime.

Je te remets donc la lettre que je lui écris : je n'ose pas te dire que mon vœu le plus cher est que tu la lui envoies d'Amiens sous une autre enveloppe.... Oui, je le désire, et j'hésite à te le commander, parce que dans l'état où je suis on ne juge pas bien soi-même de ce qui est le plus convenable : juge donc et agis. L'amour m'a vaincue : je ne sais plus me commander, mais au moins je ne me chargerai pas de me conduire; je remets entre les mains d'une amie une autorité que je ne dois plus garder.

Décachète la lettre, fais-en lecture, songe à mes tourments, aux siens... et vois si tu dois l'envoyer.

Mais dans tous les cas ne brûle rien. Dussent mes lettres être vues un jour de tout le monde, je ne veux point dérober à la lumière les seuls monuments de ma foiblesse, de mes sentiments. Je veux pouvoir me les représenter dans d'autres circonstances. — Et puis, que sais-je? D. L. B. les verra peut-être plus tard!... Cette douce chimère me ravit!... quelle folie!... Quoi qu'il en soit, je te le répète, ne brûle rien... Adieu, ma très-chère amie ; ce qui me reste de moi est plus à toi qu'à moi-même : je t'en donne l'intendance !

---

* LETTRE QUATRIÈME.

Du mercredi 23 janvier 1776.

O ma douce amie, quel bonheur de pouvoir m'entretenir avec toi cœur à cœur ! Ton amitié relève le prix de mes jouissances et tempère l'amertume de mes chagrins ; si elle m'accompagne jusqu'au bout de ma carrière, si sa main bienfaisante peut me fermer les yeux, je descendrai paisiblement dans le dernier asile : j'aurai vécu heureuse.

Je ne puis m'empêcher de convenir avec toi qu'aucun engagement réel, dans le sens où on l'entend d'ordinaire, ne me lie à D. L. B. Jamais je ne lui ai dit d'aucune manière que je l'aimois. Si la lettre qu'il a reçue lui laisse voir qu'il m'intéresse, elle ne lui donne point à penser que je puisse jamais, à sa considération, m'éloigner de la soumission à une volonté qui

ne lui est pas favorable. Je l'exhorte à être heureux sans moi et à m'oublier. Je ne me serois point permis de lui parler autrement : je n'eusse même pas su le faire. — En l'éloignant par un ordre formel, je m'engage ainsi moi-même à m'occuper moins de lui. — Mais s'il est tel que je le crois, cette invitation à l'oubli peut bien ne servir qu'à fortifier le souvenir de celle qui l'a faite; et une absence forcée n'est pour certaines âmes qu'une contrariété propre à allumer le sentiment qu'on veut éteindre. Je n'envisageois pas ces choses dans ma démarche : je ne la regrette pas cependant. Si elle étoit à faire, j'agirois d'une manière semblable, les mêmes circonstances supposées : toujours est-il qu'elle engage ma délicatesse. Tant que D. L. B. me verra libre, ses vues sur moi ne changeront pas; s'il me voit former d'autres nœuds, il sentira douloureusement s'évanouir un espoir que, malgré sa raison, nourrissoit en lui la connoissance de mon penchant. Car lorsqu'on laisse voir à un homme qu'on l'aime, on a beau lui montrer une vertu capable de dompter le sentiment, il se repose toujours sur la recommandation secrète du cœur : tout en croyant à l'héroïsme, il espère en la nature.

Me livrer à un autre seroit donc trahir un espoir que j'aurois donné moi-même. Mes raisonnements supposent sans doute à D. L. B. une constance (que la raison et moi l'engageons à ne pas garder), une constance très-rare, et dont peut-être il n'est pas capable; tout cela est vrai, j'en conviens; mais cette supposition n'en est pas moins un obstacle de plus à surmonter pour seconder les vues de mes parents en ce qui touche mon établissement. Je ne croyois pas éprouver sitôt combien il étoit difficile à franchir. J'espérois rester paisiblement dans une heureuse obscurité; il faut pour mon malheur qu'un homme dont je t'ai déjà parlé réitère aujourd'hui ses propositions.

Tu te rappelles sans doute ce greffier des bâtiments qui, lors de l'acquisition de sa charge, fit demander par Sainte-Agathe à fixer ses vues sur moi, afin de conclure après l'espace de deux années, nécessaire pour qu'il montât sa maison. Ces deux années sont écoulées : il a pris son chez lui, et revient à moi. Tu juges du trouble que j'éprouvai lorsque papa reçut la lettre

où cette affaire lui étoit offerte. Je me contraignis, et feignant de ne pas la rejeter tout à fait, pour éviter les soupçons, je proposai modérément les raisons de ne pas se presser. Mon père entra dans ma manière de voir par des idées qui lui étoient propres; il répondit par écrit que n'ayant pas encore fait d'inventaire depuis la mort de sa femme, il comptoit mettre ordre à ses affaires sous trois ou quatre mois, et qu'alors, pouvant déterminer mon avoir, il penseroit à me marier. J'ajoutai à Sainte-Agathe que nous ne prétendions pas gêner un honnête homme, ni l'empêcher de se déterminer pour un autre parti. Il peut prendre cela pour un compliment de congé, j'en serai fort aise; mais je crains bien que, par un malheur qui m'est propre, je ne sois poursuivie par celui-là comme par tous ceux que je ne pouvois souffrir. En attendant, je construis mes digues en silence, et si M. le greffier m'obtient, c'est que bien des choses se seront passées auparavant.

J'ai vu hier M. Roland pour la seconde fois; je suis bien persuadée que je ne lui plais pas autant que tu te l'imagines : je dois même ne lui pas plaire du tout. Nous parlons froidement de littérature; je barbouille beaucoup ou je ne dis rien, parce que je suis plus disposée à de petites conférences philosophiques qu'à des conversations savantes. Nous ne nous connoissons pas assez pour en être là. Je sais l'écouter et l'entendre, mais je ne communique point avec lui d'une manière qui puisse l'intéresser : je n'avois pas même hier l'esprit de lui faire des questions. Il est vrai que pour la seconde fois je suis tourmentée par un maudit rhume, et que je ne manquois pas de sujets de contrariété. Figure-toi que mon pauvre papa, avec toute son amitié, est pour ainsi dire jaloux de moi. L'expression est impropre; mais je n'en ai pas d'autre pour te rendre l'inquiétude qui semble accompagner ses précautions à mon égard. S'il sort, il veut que Mignonne reste à la maison, quelque motif qui l'appelle au dehors. Si quelqu'un (comme M. Roland, par exemple) vient me voir lorsqu'il se trouve chez lui, il quitte son cabinet pour assister dans ma chambre à la conversation (tu sens qu'il ne peut prendre beaucoup de part à celle qui a lieu entre moi et M. Roland); alors si la personne reste long-

temps, il s'impatiente du dérangement que souffrent ses occupations, et son impatience se trahit par des manquements aux petites politesses que les circonstances peuvent exiger. Je faisois cette remarque dans la visite d'hier : l'esprit et l'imagination ne sont guère en train quand on essuie ces disgrâces. Il me faudroit ta sœur lorsque M. Roland se trouve ici : sa présence produiroit des merveilles. — Je voulois causer avec lui de toi et de mille petites choses que j'avois préméditées : rien ne m'a réussi, ma très-chère, et certainement j'ai dû paroître encore plus bête que la première fois; grande sera ma surprise si M. Roland revient voir un personnage si insipide.

Ce contre-temps me fâche tout de bon, car votre ami est un homme intéressant à connoître. Malgré nos oppositions apparentes sur certaines choses, nous sommes d'accord sur le principal; et s'il me connoissoit comme tu me connois, je crois que ma façon de penser ne lui conviendroit pas mal. J'ai d'abord été tentée de croire qu'il aimoit le singulier dans les opinions. Un homme qui ne voit dans M. de Buffon qu'un charlatan, et qui trouve son style seulement joli; qui, regardant l'Histoire de l'abbé Raynal comme fort peu philosophique, prétend qu'elle est bonne à rouler sur les toilettes : un tel homme me paroissoit lui-même singulier. J'ai écouté ses raisons, et comme je ne tiens à mes opinions que jusqu'à ce que j'en trouve de meilleures, j'estime un peu moins l'abbé Raynal, je me méfie de M. de Buffon : je les épluche davantage. Il ne se doute pas de ma docilité, parce que, comme je t'ai dit, j'étois peu en train de causer.

Quant aux anciens, nous nous entendons mieux encore. — J'aime beaucoup les gouvernements, les vertus des Grecs. Après eux, si je passe sous silence les commencements de la république romaine, je ne vois plus cette énergie, cet héroïsme, cet amour de la patrie, auteur de si grandes choses qu'on chercheroit vainement ailleurs. On trouve à la vérité de grands hommes, mais non des nations de grands hommes. Nos histoires modernes n'offrent pas ces révolutions intéressantes de peuples entiers agissant et combattant pour la liberté et le bien public. On n'y voit que des sujets qui se tuent et combattent

pour l'intérêt des princes ; ce sont, comme dit Raynal, des esclaves qui se battent avec leurs chaînes pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

C'est en vérité bien dommage que je ne me trouve pas en bonne disposition un jour de visite de M. Roland. Hier, après son départ, j'en avois de l'humeur.

Adieu, mon tout, ma joie, mon bonheur.

Philipon, ton amie.

P. S. J'ai été voir le Sage il y a dix jours : il m'a promis des livres, et rien ne vient ; je ne conçois pas cette négligence... Je ne sais ce qu'il me barbouilloit, à propos de modes, sur la couleur *des soupirs étouffés*... Sa femme, toujours charmante, veut venir me voir.

---

* LETTRE CINQUIÈME.

Du 5 février 1776.

Ta lettre m'a remise dans cette situation où la philosophie m'avoit d'abord placée, et de laquelle les inquiétudes m'avoient fait sortir. Si je fus triste un instant, c'est qu'aimer, être sensible, devoir le taire et le cacher, tout cela est bien fait pour troubler le sang-froid le plus philosophique, lorsque surtout on a en perspective un avenir aussi fâcheux que le présent. M. de Maupertuis avoit bien raison de regarder la prévision comme une des sources les plus fécondes de nos maux. Le Caraïbe qui pleure faute d'avoir prévu, en vendant le matin son lit de coton, qu'il en auroit besoin le soir, est moins à plaindre que l'homme réfléchi dont la prévoyance aggrave les maux et empoisonne les plaisirs.

Je ne crains plus les tentatives du parti dont je t'ai parlé : j'ai vu Sainte-Agathe, et je ne manque pas de bonnes raisons à opposer aux avances qu'il pourroit réitérer. Mais comme si je ne devois pas rester un jour sans quelque nouveauté de ce genre, voici venir un autre prétendant. L'abbé Legrand, que tu as vu ici, s'est avisé de faire des propositions pour un de ses parents. On doit bientôt nous faire trouver ensemble. J'ai le

bonheur dans tout cela d'être avertie et éclairée sur les moindres détails par mon papa. Je dresse ainsi mon plan d'avance. Le personnage est un homme veuf; il a un enfant: tu conçois combien ces circonstances favorisent un refus. Je connois d'ailleurs assez l'abbé Legrand pour lui parler franchement en particulier, au cas où l'on me presseroit trop fort. Je vois très-bien l'importance de ne pas quitter mon père actuellement, et je ne céderai pas, je t'assure, aux sollicitations. Je serai ferme dans les choses ; et si je gémis sur la rigueur de la nécessité, si je fléchis sous le faix des disgrâces, ce ne sera jamais qu'en secret; je ne montrerai ma foiblesse, je ne demanderai de force et de consolation qu'à l'amitié. Combien il est salutaire de s'attendrir avec elle! je n'aurai jamais honte de lui faire voir mes paupières humides. Je me souviens de ce que notre ami Young dit à ce sujet; j'aime à m'autoriser de son sentiment: « Méprisez, dit-il, l'homme superbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répandant des larmes; la raison permet les pleurs à un être malheureux et sensible : elle n'en défend que l'excès. »

Je t'écris, ma bonne amie, dans un instant délicieux. Il est cinq heures du soir; je suis seule dans mon petit cabinet, que la rigueur du froid m'a forcée de déserter pendant quelque temps. J'y reviens avec un nouveau plaisir. C'est l'endroit de la maison où j'ai le plus de particulier; c'est celui où je t'écris toujours, où je m'entretiens avec les morts illustres dont les ouvrages m'instruisent et m'amusent. Tout cela me le rend cher; car on contracte un certain attachement pour les lieux, comme pour les personnes.

Je ne suis pas aujourd'hui dans les angoisses qui me serroient le cœur la dernière fois que je t'entretins; j'ai réveillé mon courage, et j'ai pris mon parti. C'étoit un orage auquel la bonace a succédé: je jouis du calme d'un temps pur et serein. Ma personne et mes discours annoncent l'aisance et la joie de la liberté ; je défie le plus fin de me croire, par mon extérieur, possédée d'une passion telle que l'amour. Aussi je détermine le plus qu'il m'est possible mon activité vers un autre objet. Je porte dans l'étude une ardeur que je voudrois bien apprendre

à diriger avec fruit. Car je me suis faite pour l'employer utilement; c'est la seule carrière qui me soit ouverte, je brûle de m'y élancer. Je m'aperçois que trop de variété s'oppose aux progrès, et je crois qu'il est temps de me faire une méthode et d'adopter un genre. Que gagne-t-on à courir, sans cesse et sans règle, de l'histoire à la métaphysique, de la philosophie aux vers, des belles-lettres à la physique? On entasse dans sa mémoire une infinité de matériaux qui y demeurent confondus, par l'impossibilité de dégager chaque chose de tout ce qui lui est étranger; on étouffe les idées des choses par celle des faits; on sait beaucoup, sans savoir rien de clair et de distinct. Je suis lasse de battre les buissons, je voudrois me faire une marche uniforme. J'ai renoncé au titre d'agréable de société; je me soucie fort peu de la petite estime que donnent de petits êtres à la petite espèce de mérite qui fait les brillants du jour. Peu m'importe que des sots m'appellent faiseuse d'esprit, ou qu'un pédant attentif aux syllabes, appréciateur du mérite par les mots, me trouve la mâchoire lourde et l'esprit grossier, parce que je n'aurai pas tout Vaugelas dans la tête! Je saurai toujours bien faire les frais de l'amusement pour une compagnie qui me plaira; mais je n'ai pas envie de perdre mon temps à acquérir les perfections minutieuses des cercles. Je veux de la retraite et de l'étude solide; je veux nourrir mon cœur en cultivant mon esprit. J'aurois besoin d'un conseil et d'un guide dans le moment présent; le Sage m'en auroit bien servi; pourquoi faut-il qu'il s'éloigne à force de bienveillance!... Il m'avoit invitée à l'étude du latin: toutes mes affaires sont venues se jeter à la traverse... Que faire toute seule, sans secours?... En vérité, je suis bien ennuyée d'être femme: il me falloit une autre âme, ou un autre sexe, ou un autre siècle. Je devois naître femme spartiate ou romaine, ou du moins homme françois. Comme tel, j'eusse choisi pour patrie la république des lettres, ou quelqu'une de ces républiques où l'on peut être homme et n'obéir qu'aux lois. Mon dépit a l'air bien fou; mais je me sens comme enchaînée dans une manière d'être qui n'est pas la mienne. Je suis comme ces animaux de la brûlante Afrique qui, transportés dans nos ménageries, sont forcés à renfermer dans

un espace qui les contient à peine des facultés faites pour se déployer dans un climat fortuné, avec la vigueur d'une nature robuste et libre. Mon esprit et mon cœur trouvent de toutes parts les entraves de l'opinion, les fers des préjugés, et toute ma force s'épuise à secouer vainement mes chaînes. O liberté! idole des âmes énergiques, aliment des vertus, tu n'es pour moi qu'un nom! A quoi me sert mon enthousiasme pour le bien public, lorsque je ne puis rien pour lui! Ah! Sophie, Sophie, juge à quel point je ressens l'amitié, puisque c'est chez moi le seul sentiment qui ne soit pas captif. Mais je m'impose silence sur ces choses. et je reviens à ma lettre, si toutes ces pensées confondues peuvent en prendre le nom.

Je ne t'envoie pas l'ouvrage de D. L. B., j'en avois parlé à ta sœur; si je le lui donne, ce ne sera qu'à l'instant de son départ. J'aurois pu le montrer à M. Roland, mais il me paroît fort occupé et peu disposé par cette raison à voir un ouvrage qui n'est pas de la première volée.

J'ai été hier chez les bonnes cousines, en revenant du couvent. C'étoit du comique que de voir M. d'Essales[1], avec son air de loyal chevalier, se plaindre de mes yeux, me tourner le dos pour éviter de les voir, puis bouder de ce que je traitois tout cela de gentillesses de société. C'est un homme qui a fameusement couru dans le champ de Mars et de Vénus, et qui ne paroît pas y avoir épuisé son feu. J'ai vu avec plaisir qu'il avoit pour toi cette estime qu'inspire toujours le solide. Ta sœur a une vivacité qui va plutôt chatouiller l'imagination. On te croit un caractère, et on ne se trompe pas.

Tu me donnes le plus doux espoir; je l'ai saisi, je l'ai renfermé dans mon cœur : il y a fait germer le plaisir. — Quelle joie, ma Sophie! il me semble que chacun de tes voyages devient plus intéressant que le précédent. Ta sœur m'a dit qu'on avoit dîné chez madame Cannet avec celui que ton frère te destine. Il est, dit-on, doux et modeste comme une jeune fille; une belle chevelure blonde, une honnêteté touchante, ce carac-

[1] M. le comte d'Essales, devenu chevalier de Saint-Louis au Canada, où il avait épousé la fille du gouverneur, faisait partie de la société des demoiselles de Lamotte.

tère d'une belle âme qui se peint sur la physionomie, le rendent intéressant... enfin... quelle folie! je ne l'ai pas vu : mon imagination fait la moitié du portrait. — Adieu, je déraisonne, je folichonne : j'aurois voulu encore causer, mais le papa va rentrer; je ferai sa partie, quoique le jeu me soit odieux. Il est vrai que ces sacrifices portent avec eux leur récompense : je jouis de tout le plaisir que je lui donne.

Adieu, adieu.

---

* LETTRE SIXIÈME.

Du lundi 19 février 1776.

Je prends la plume, sans savoir si je la conduirai loin. Il s'en va minuit, et le sommeil pourroit bien m'obliger à te quitter un peu brusquement; mais, au risque d'une petite incivilité, je veux causer. Il m'ennuie de voir la réserve avec laquelle nous semblons nous donner de nos nouvelles : on diroit que nous respectons réciproquement notre silence, et que chacune de nous craint de le rompre la première. En vérité, quand tu devinerois mes bals, mes soupers, mes chansons, ma toilette, mon entrevue, mes projets, tu n'apporterois pas plus de précautions à ne pas les interrompre. Ce langage est plaisant; il convient si peu à la simplicité ordinaire de mon genre de vie, à la bonhomie de ma personne, au sérieux de mes goûts, qu'il doit faire aux yeux qui me connoissent un contraste assez comique. Mais doit-on s'étonner de quelque chose de la part de la jeunesse? Toujours vive et légère, si la contrainte des situations la force de se ployer à une manière d'être qui n'est pas la sienne, on la voit bientôt reprendre son naturel au premier jour de liberté : c'est un ressort élastique, qui réagit avec d'autant plus de force qu'il a été comprimé violemment. Et moi surtout, ne suis-je pas bien propre à devenir volage et coquette?... Quoi qu'il en soit, madame Trude, que tu connois, a donné chez elle une fête semblable à celle dont je te faisois la description l'an passé. Il n'y eut pas à dire, il fallut quitter sa baigneuse, son négligé, sa chambre, sa paresse, et se mettre

enfin *allegramente*. C'étoit vraiment une métamorphose. Je me trouvois assez drôle en habit rose retroussé à la polonoise, avec tous ces petits chiffons de gaze et de fleurs, si brillants et si fragiles. Je prends avec cela ma gaieté de commande, cet air animé, cette provision de bonne humeur, dont je sais vernir souvent une disposition réellement triste, et me voilà partie. Je trouve notre héroïne dans toute cette vivacité sémillante que tu as pu entrevoir ; cela la rend charmante et lui donne un éclat singulier : le plaisir est son véritable élément.

La compagnie étoit intéressante ; la danse s'anima, et tout devint joli. Je répugnois d'abord à goûter un divertissement qui s'accordoit peu avec les objets dont j'étois occupée. Il ne faut pas tout ce bruyant à un cœur languissant et tendre dont la tristesse fait fermenter l'amour. Pourquoi tant de frais de toilette, d'agrément, de grâces, étalés à des yeux que je n'ambitionne pas de fixer? Que m'importe de paroître aimable dans une assemblée où ne sera pas celui de qui seul je voudrois être vue! Hélas! parmi les ris de cette fête, quel souvenir affligeant vient assiéger mon âme! Où est celle dont j'étois accompagnée il y a un an? je jouirois au moins du plaisir de la voir recueillir les compliments flatteurs qu'on m'adresse ; ses regards attendris se fixeroient sur moi avec une satisfaction qu'ils ne pourroient me dérober. Oh! j'avois besoin de cette autorité sur moi-même que j'ai déjà eu l'occasion d'exercer quelquefois, non-seulement pour cacher l'effet de semblables réflexions, mais encore pour faire voir des impressions tout opposées. J'y réussis parfaitement ; mon imagination me servit bien ; je la tournai sur le présent d'une manière si efficace, qu'elle me soulagea enfin par quelque peu de cette heureuse folie, si nécessaire en pareil cas. La fête eut lieu une seconde fois, et je m'amusai presque tout de bon ; je donnai même le fin couplet, pour mettre les autres en train. Voilà pour ma part. Mais... il y a toujours quelque rabat-joie. L'abbé Le grand vint nous prier à souper pour certaine entrevue... Je tremblai, je souffris... je finis par prendre bravement mon parti... j'allai donc au souper très-gaillardement ; mon ton aisé se soutint d'autant mieux que le monsieur, quoique assez bien, n'étoit pas encore

de cette espèce à me donner envie, lors même que le cœur ne feroit pas tic-tac pour un autre. Je crois que mon air décidé lui en a un peu imposé; j'annonçois quelqu'un dont la liberté ne paroissoit pas redouter d'attaque. Au reste, comme il alloit le lendemain à Versailles pour un mois, je n'ai pas eu de nouvelles depuis. Quoi qu'il arrive, peu m'importe: ma résolution est prise.

Pour achever mes aventures, j'ai revu l'homme de Pondichéry. Il s'appelle M. de Sainte-Lette; et pour abréger, je le désignerai par les initiales S. L. Nous le fîmes trouver à dîner avec le gentilhomme malheureux, qui est l'intime de notre ami des grandes Indes, dont M. de S. L. venoit nous donner des nouvelles. Ce fut quelque chose d'attendrissant que de voir l'émotion du gentilhomme à la vue d'une personne qu'il ne connoissoit nullement, mais qui lui devenoit intéressante, parce qu'elle avoit vu son ami. « Vous n'avez pas moins de sensibilité que Demontchery, » lui dit alors de son ton énergique M. de S. L., en le félicitant sur le bonheur de connoître si bien l'amitié. Sophie, je me reconnoissois là: je *nous voyois*. — Nous dînâmes tous quatre; les premiers moments furent silencieux; je mis en train la conversation, et nous tombâmes sur de bien grands sujets. Ce fut proprement une conférence philosophique qui n'auroit pas été indigne de gens valant mieux que moi. La métaphysique causa d'abord un peu de dispute; il n'est pas facile dé tomber d'accord, quand on s'embarque dans la matière, l'espace, le vide, l'infini. Le gentilhomme, tout poëte qu'il soit, est un vrai croyant; et M. de S. L., cet homme plein d'humanité, de sentiment et de chaleur, est un athée tout franc. Je ne l'en estime pas moins; je lui trouve chaque fois plus de génie, de lumières et de probité. Il est bien étrange qu'un homme de cette trempe m'ait frappée au point que, dès notre première entrevue, il me sembloit ne faire que le reconnoître. Je me suis senti des rapports singuliers avec ce vieillard: je puis dire que nos âmes sont à l'unisson. (Je crois pourtant en Dieu.) Nous avons mis cette cause à l'écart, pour éviter d'échauffer notre poëte, et nous avons parlé des beaux-arts. M. de S. L. donna une chanson, composée, disoit-il, par un de

ses amis, mais je parierois bien connoître l'auteur. Il exigea que je lui remisse une copie de celle que j'avois faite à table l'autre jour. Il ne tiendroit pas à lui que je ne me jetasse dans la poésie. Je vois ses idées : il est persuadé que tous les hommes en général ont une égale aptitude à l'esprit, et que les différences à cet égard ne viennent que de la passion plus ou moins grande de s'instruire, qui fait cultiver un genre particulier pour s'y distinguer. Il a cru entrevoir chez moi quelques dispositions de ce côté; il m'y pousse pour exciter mes efforts et cette émulation créatrice des meilleurs ouvrages. Je le juge ainsi d'après ce qu'il m'a laissé pénétrer, et d'après les principes d'Helvétius, dont il fut le compagnon et l'ami, et auquel il me paroît ressembler.

Je crois que je vais écrire à Jean-Jacques Rousseau : le philosophe républicain étoit chargé auprès de lui d'une commission dont il s'est démis en ma faveur, pour me procurer le plaisir de voir ce grand homme. Comme on ne lui parle pas fort aisément, j'ai envie d'exposer ma commission par écrit, et d'aller ensuite chercher la réponse rue Plâtrière.

M. de S. L. m'a fait part d'un des objets pour lesquels il est venu ici en cour. Cela me semble assez intéressant pour mériter que je t'en entretienne. Je lui faisois quelques questions sur les mœurs de Pondichéry, sur les usages de l'Inde; je demandois entre autres choses s'il y avoit dans cette colonie des esclaves aussi durement traités que le sont les nègres transplantés en Amérique. Il me fit réponse que nous ne transportions pas de nègres aux grandes Indes; que les naturels du pays, ordinairement fort pauvres, possédoient et cultivoient la terre, que ceux-ci étoient libres autant qu'on peut l'être sous un gouvernement despotique. Les Européens s'occupent du commerce, et veillent aux manufactures, dont les ouvriers sont encore des Indiens. Le riz, principale nourriture de ces naturels, est presque le seul grain qu'on recueille; on en fait deux récoltes par an. Lorsque l'une d'elles vient à manquer, il s'ensuit toujours une famine affreuse; les Indiens meurent de faim, et ne pouvant atteindre au prix où monte le grain en pareil cas, vendent leurs enfants aux Européens, qui les achètent pour

s'en faire servir dans leurs maisons. De cet usage barbare résulte un abus révoltant ; des misérables vont de tous côtés cherchant à voler des enfants, qu'ils viennent vendre comme s'ils leur appartenoient. Lorsque M. de S. L. avoit l'intendance de la police, il exigeoit que les soi-disant parents prouvassent la réalité de leur droit ; il vouloit un certificat du juge du lieu, qui, en outre, attestât leur pauvreté ; enfin il mit à ces ventes cruelles des entraves qui les rendirent, de son temps, beaucoup moins fréquentes qu'auparavant. — Ciel ! me disoit-il dans le transport bouillant de son âme énergique, que n'avois-je assez d'argent pour les acheter tous, et leur donner ensuite la liberté ! — Il vient proposer aujourd'hui au gouvernement l'établissement de magasins royaux, où les grains ramassés dans le temps de l'abondance seroient mis en réserve pour être vendus à un prix médiocre aux époques de famine. A ce projet, il ajoute différents moyens propres à en favoriser l'exécution, et à procurer tant aux naturels qu'aux colons une subsistance assurée, une existence paisible.

Tu as raison de me souhaiter M. Roland en compagnie ; il auroit besoin de cela pour se développer. A parler franchement, je ne l'ai pas vu sous un beau jour. Quand je le compare à M. de S. L., je trouve qu'auprès il n'est seulement qu'un savant. Tu sais ce que vaut cette expression dans le sens philosophique.

Je suis charmée que tu entreprennes l'abbé Raynal ; point de prévention : lis paisiblement jusqu'au bout. M. de S. L. convient que cet auteur n'a pas toujours eu des Mémoires exacts, et qu'il a erré dans quelques faits ; mais cela n'est pas impardonnable dans un ouvrage de cette étendue. L'essentiel est vrai, et dans beaucoup de choses, a ajouté M. de S. L., j'ai reconnu ce que j'avois vu moi-même. M. Roland m'a l'air un peu trop partial ; il refuse tout à l'abbé Raynal, et par là, il m'empêche de recevoir son témoignage. « Ce n'est, dit-il, ni une histoire, ni une histoire philosophique : c'est un roman, dont le style même n'est que brillanté : c'est un ouvrage de femme, bon pour les toilettes. » Je ne digère pas un jugement si cru, surtout lorsque, dans un autre instant, il lui échappe de

dire qu'il n'a pas lu l'ouvrage tout entier, mais qu'il en a entendu lire plusieurs morceaux chez un de ses amis. — Vois le paragraphe des Brésiliens, celui de l'esclavage des nègres, et dis-moi s'il n'y a point là de philosophie; lis le septième volume, et dis-moi si le style en est énervé; je crois bien que ce style n'a pas toutes les qualités, mais si on lui refuse la chaleur, la noblesse, quelquefois la sublimité, ma foi, je ne sais plus ce qu'on appelle ainsi !

Mademoiselle Mimerel m'a remis ta lettre le lendemain de son arrivée ; je l'ai reçue comme quelqu'un qui m'apportoit de tes nouvelles : c'est tout dire. Elle témoigne beaucoup le désir de me voir souvent : la proximité des logis la favorisera. Elle te connoît ; elle a de la conversation, elle est musicienne : j'en tirerai parti. Elle m'a déjà demandé une couturière et un confesseur; je lui donnerai du bon : c'est une plaisante fourniture à faire. Nous avons beaucoup parlé de l'Amérique : je ne vois pas qu'elle ait bien profité de son voyage. Ses vues ne s'étendent pas loin, et manquent souvent de justesse. Je lui trouve dans l'abord quelque chose de précieux, qu'on reconnoît bientôt n'être que l'effet de la timidité, et d'un peu de difficulté à s'énoncer; elle a quelquefois sa serrure embrouillée : elle me ressemble.

J'ai été malade la semaine dernière. Je prenois l'habitude de veiller. Une certaine fois, je voulus pousser la veille jusqu'à trois heures du matin; cela alloit très-bien dans le moment; mais le lendemain je fus prise d'un accès de fièvre bien conditionné, avec une courbature qui me tint au lit deux jours. On s'est effrayé : j'ai dit que ce n'étoit rien, en me mordant les lèvres. — Je suis tout à fait rétablie. — Aime-moi toujours.

---

* LETTRE SEPTIÈME.

Du 29 février 1776.

J'ai besoin d'un peu de causerie avec toi ; je suis comme ces gens habitués à un certain régime, qui trouvent que quelque chose leur manque dès qu'ils n'ont pas toutes les douceurs

dont ils se sont fait des besoins. Il me faudroit bien de la philosophie pour me passer actuellement d'une amie de ton espèce. De bonne foi, je ne sais ce que je ferois de mon cœur sans l'amitié : je trouverois bien de quoi l'occuper, mais je ne saurois où le reposer.

Tu me réponds avec un ordre qui m'invite moi-même à la régularité ; tu demandes pourquoi j'ai écrit à Jean-Jacques : le voici. Le philosophe républicain, que je vois toujours de temps en temps, me dit, il y a quinze jours, en parlant de Rousseau, son cher concitoyen, que j'adore presque, qu'il avoit occasion de le voir pour lui proposer la composition de quelques petits airs. Je le félicitai d'avoir une commission qui devoit lui procurer l'avantage de revoir encore cet homme, fameux par ses talents, ses vertus et ses malheurs. Il vit bien à mon air que j'ambitionnois le plaisir qu'il se proposoit de goûter, et m'offrit aussitôt la commission. Je lui répondis que la chose ne me paroissoit pas à rejeter, et que j'y songerois. En effet, je trouvois l'occasion heureuse. J'en parlai à M. de Sainte-Lette, qui m'engagea fort à la saisir, quoique d'ailleurs il me peignît le personnage comme insociable. Je savois qu'on ne lui parloit que très-difficilement, et que même sa femme répondoit presque toujours pour lui, lorsqu'on vouloit le voir; cela ne faisoit pas mon compte; j'imaginois bien qu'une jeune personne comme moi se présenteroit inutilement, c'est pourquoi je me proposai de faire ma commission par écrit, et d'aller ensuite chercher la réponse moi-même. Je dressai ma lettre. Je la fis voir au philosophe républicain, afin de savoir si j'étois bien entrée dans l'explication de la chose, qui demandoit certains détails dont la connoissance ne t'intéresseroit pas. Il la trouva très-bonne : je l'envoyai. Tu sens bien que je ne disois mot à qui que ce fût de ma démarche : mon père seul en étoit instruit. Je n'avois pas envie de me donner aux yeux d'une infinité de gens une teinte philosophe que mes goûts me donnent déjà suffisamment : l'enthousiasme pour les grands hommes est un ridicule au jugement de ceux qui ne l'éprouvent pas. Deux jours après le départ de ma lettre, aujourd'hui à neuf heures, je prends Mignonne sous le bras et je vais chez Rousseau, ne sachant trop si je re-

viendrois contente. Mon doute étoit sage. J'entre dans l'allée d'un cordonnier, rue Plâtrière; je monte au second et je frappe à la porte. On n'entre pas dans les temples avec plus de vénération que je n'en avois à cette humble porte; j'étois pénétrée, sans avoir cette timidité qui m'accompagne en présence de ces petits êtres du monde que je n'estime guère dans le fond; je flottois entre l'espérance et la crainte. Voilà bien de l'étalage perdu. Seroit-il possible, pensois-je, que je pusse dire de lui ce qu'il a dit des savants : « Je les prenois pour des anges; je ne passois pas sans respect devant le seuil de leurs portes; je les ai vus, c'est la seule chose dont ils m'aient désabusé. » Tout en raisonnant ainsi, je vois la porte s'ouvrir et paroître une femme de cinquante ans au moins, coiffée d'un bonnet rond, avec un déshabillé propre et simple et un grand tablier. Elle avoit l'air sévère et même un peu dur. « Madame, n'est-ce pas ici que demeure M. Rousseau? — Oui, mademoiselle. — Pourrois-je lui parler? — Qu'est-ce que vous lui voulez? — Je viens savoir la réponse d'une lettre que je lui écrivis ces jours derniers. — Mademoiselle, on ne lui parle pas; mais vous pouvez dire aux personnes qui vous ont fait écrire... car sûrement ce n'est pas vous qui avez écrit une lettre comme cela... — Pardonnez-moi, interrompis-je. — L'écriture seule annonce une main d'homme. — Voulez-vous me voir écrire?» lui dis-je en riant. Elle me fit « Non » de la tête, en ajoutant : « Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon mari a renoncé absolument à toutes ces choses; il a tout quitté; il ne demanderoit pas mieux que de rendre service, mais il est d'âge à se reposer. — Je le sais, mais au moins j'aurois été flattée d'entendre cette réponse de sa bouche; je profiterois avec empressement de l'occasion pour offrir mon hommage à l'homme du monde que j'estime le plus : recevez-le, madame. » Elle m'a remerciée, en tenant toujours la main à la serrure; et j'ai descendu l'escalier, avec la très-légère satisfaction de voir qu'il avoit trouvé ma lettre assez bien tournée pour ne pas la croire l'ouvrage d'une femme, et avec la petite peine d'avoir perdu mes pas. Il me fâche un peu de ne l'avoir pas vu, mais je n'en suis pas étonnée. Il aura pris tout ce que j'écrivois pour un prétexte

adroitement bâti, à l'effet de me procurer sa vue et de lui faire une visite inutile.

Depuis que je t'ai écrit, M. de S. L. est venu bonnement nous demander à dîner. Il veut que j'étudie Locke, et doit me l'apporter à son retour de Versailles. Il a exigé un petit cahier, à la charge de me signaler toutes les fautes dont il s'apercevra, ayant, m'a-t-il dit, assez bonne opinion de ma personne pour croire que ce service sera l'éloge le plus à mon goût et le plus digne de moi. Comme le Sage a tous mes *Loisirs*, j'ai ramassé seulement quelques petits morceaux, qui ne sont pas ce que j'ai fait de meilleur, et je les lui ai donnés. Il m'exhorte autant que le Sage à apprendre le latin, et veut même que le grec vienne ensuite. J'ai beau lui dire que les athlètes seuls couroient aux jeux Olympiques, que les Muses n'ont guère que des favoris, que les grands talents ne sont point pour les femmes; j'ai beau lui répéter :

Jouissez du bien d'être admis
A toutes les sortes de gloire :
Pour nous le temple de Mémoire
Est dans le cœur de nos amis;

il m'invite, il m'engage à une étude sérieuse. Je lui faisois part de la tentation que j'avois eue d'adopter un genre: « Parcourez-les tous, me répondoit-il; pour bien connoître un pays dans les sciences, il faut avoir fait des incursions dans tous les champs voisins : nourrissez-vous de ce qui est bon; l'esprit se déterminera de lui-même. » — A propos de cela, je lisois dernièrement : « Voulez-vous savoir dans quel genre d'étude vous voulez réussir? voyez de quelle nature sont les idées dont votre mémoire est principalement chargée. Voulez-vous savoir quel degré de passion vous avez pour la gloire? rentrez en vous-même et observez le degré d'enthousiasme que vous sentez pour les grands hommes : si vous pleurez devant le buste d'Alexandre, vous serez César. »

Le but principal vers lequel je dirigeai toujours mes études, cherchant le bonheur et la vérité, m'a fait acquérir plus d'idées morales que d'idées de toute autre espèce. Le grand homme qui m'inspire de l'enthousiasme, c'est Rousseau : que conclure

de là? — Après plusieurs réflexions, je reviens au conseil de M. de S. L.; je prendrai de bons aliments, et je laisserai faire le reste à la nature. — Je prévois de quel côté je serai entraînée. Je me suis fait des principes quant à la conduite; le concours perpétuel des actions particulières au bien commun, la bienfaisance générale, la tolérance universelle, voilà ce qui feroit ma religion, quand toute autre me manqueroit; mais quelle foule d'objets importants à l'égard desquels je flotte dans le doute! Je chercherai donc à assurer mes dispositions en ce qui les concerne; j'étudierai l'homme, je chercherai le vrai. Aussi bien, ce sont là les choses qui m'intéressent. La gloire d'une réputation n'est pas mon fait; je ne puis l'ambitionner, dans l'impossibilité où je suis de prétendre à l'excellence dans aucun genre important; j'y dois renoncer, j'y renonce. J'étudierai pour moi, je tâcherai de perfectionner mon être, ne pouvant faire beaucoup pour autrui.

Je n'ai pas vu ta sœur depuis plus d'un mois; papa la rencontra dernièrement, elle lui dit qu'elle attendoit un beau-frère, par lequel elle présumoit que je pourrois avoir de tes nouvelles. Ainsi soit-il. Pourvu qu'il m'en vienne, il m'importe assez peu comment; j'en ai besoin. Il paroît que M. Roland en a assez; je m'en doutois bien. Il n'a pas tort. Adieu, ma très-chère. Je vais dormir à mon tour; je t'embrasse de toute mon âme.

LETTRE HUITIÈME. (*Inédite.*)

De Paris, ce jeudi 7 mars 1776, à onze heures et demie du soir.

Ce n'est plus, ma bonne amie, que dans ces instants paisibles que je communique avec toi. C'est dans le silence des nuits que mon âme s'ouvre et s'épanche. Le sommeil touche déjà tes paupières de son aile caressante : doucement enchaînée au sein du repos, tu vas puiser en lui cette vigueur qui doit demain ranimer de nouveau tes sens. Les heures sont les saisons de notre vie; le temps du sommeil est celui de notre hiver, tous les matins sont des printemps. En retournant la comparaison,

je trouve que le renouvellement de la nature ressemble assez à un réveil.

Nous sommes actuellement dans l'attente de ce moment heureux; j'en guette les annonces, je les saisis avec vivacité. J'allai dimanche me promener un peu, nous étions avec le philosophe républicain, qui avoit dîné avec nous. J'examinois les promesses du mois de mars, et dans la douce fermentation qu'excitoit en moi un air pur et agréable, j'invoquois le printemps.

« Quand viendras-tu ramener dans nos champs désolés la vie et le bonheur, saison charmante, printemps délicieux? Sans toi, tout languit tristement, c'est à ta présence aimable que la moitié des êtres doit son existence : c'est à toi encore que tout ce qui respire doit sa félicité avec ses agréments.

» Portée légèrement sur les ailes brillantes des zéphirs, tu parcours successivement les contrées différentes, levant de dessus elles le voile humide et sombre que l'hiver y avoit jeté. Le feu de ton haleine parfumée va dilater la séve et briser les chaînes qui la retenoient captive ; douée d'une activité nouvelle, animée de ta pénétrante chaleur, elle s'élève dans des canaux abandonnés, se distribue dans chacun d'eux, et, suivant les modifications qu'elle en reçoit, s'échappe à leurs extrémités sous des formes diverses. Déjà la terre rajeunie présente un gazon frais et tendre sur cette même surface que les frimas avoient flétrie. Un air de vigueur et de santé se fait voir dans ces branches au bout desquelles le foible bourgeon sourit à l'espérance. Bientôt, sous le tapis de verdure qui va border les ruisseaux, nous verrons l'humble violette se donner un abri. Puisse le feuillage naissant qui va décorer nos jardins ombrager encore Sophie et son amie dans ces mêmes lieux où nous portions nos pas avec tant de plaisir ! »

Tu me laisses espérer un voyage, cette image me charme déjà. Dans les peines qui me surviennent, je passe en revue tous mes plaisirs pour effacer une impression par une autre. Je suis à peu près dans ce cas; j'ai un petit chagrin domestique; j'en ai le cœur plein ; il faut que je t'en parle. Je viens d'apprendre sous main que Mignonne cherche à nous quitter; le désir de

trouver une place plus lucrative est le seul motif qui la détermine. Je ne m'attendois pas à cette bassesse d'intérêt; je comptois d'autant plus sur quelque attachement de sa part que j'en avois moi-même pour elle, et que mes procédés le témoignoient assez. Cette nouvelle m'a peiné, elle m'arrache une douce illusion; mais la tranquillité avec laquelle je l'ai reçue me prouve l'empire que les réflexions m'ont donné sur les impressions imprévues.

Je me suis souvenue combien peu on doit compter sur les hommes quand ils ne croient plus trouver leur plus grand intérêt à nous servir, et j'ai cessé de m'étonner. Cela m'a rappelé mille vérités assez tristes, mais avec lesquelles je me suis assez familiarisée pour pouvoir les mettre à profit sans trop m'en affecter. Je sais bien qu'un changement de domestique me causera des désagréments. Premièrement, j'étois attachée et habituée, je me reposois sur elle avec confiance de mille petites choses qui demandoient mon attention; avec une nouvelle, diminuera beaucoup ce loisir qui m'est si précieux.

Enfin elle a des enfants (du moins un), c'est peut-être la seule raison qui justifie son intérêt; je souhaite qu'il soit bien entendu et qu'elle n'ait pas lieu de se souvenir de celle qui ne la gronda jamais et qui lui servoit quelquefois de garde-malade.

Je feins d'ignorer tout, j'attends qu'elle me parle.

---

* LETTRE NEUVIÈME.

Du 17 mars 1776, à minuit.

Je suis excessivement impatientée de n'avoir point de tes nouvelles; l'inquiétude se mêle à l'impatience : toutes deux rendent ma situation très-incommode. Songe bien que je ne sais rien de toi que par toi-même, et qu'il me faut des nouvelles de Sophie pour mon bonheur et pour ma santé.

Mademoiselle Mimerel, tu le sais, se trouvoit logée tout près de chez nous. Comme il n'étoit pas convenable qu'elle restât seule dans la maison de son beau-frère durant le voyage que celui-ci est obligé de faire, elle a loué par mon entremise un

petit appartement à la Congrégation. Nous avons été l'installer, sa sœur et moi, lundi dernier. À vrai dire, je ne suis pas fâchée qu'elle s'éloigne un peu de notre demeure : je la voyois tous les jours, et cela me prenoit trop de temps; je suis avare de ce bien-là. Sans doute elle ne manque pas de ressources, mais sa société n'est pas intéressante au point de me dédommager de ma solitude, de mes livres et de mes réflexions. Elle est gaie, un peu légère, ne conduit pas loin un raisonnement, et se croit plus sensible qu'elle ne l'est en effet; ou plutôt je m'aperçois que le cercle des choses qui peuvent émouvoir sa sensibilité ne s'étend pas beaucoup. Elle est caressante, se livre trop aisément, se persuade sans peine qu'elle est aimée, et dit trop vite ce qu'elle en pense. — J'ai été la voir aujourd'hui pour faire avec elle une promenade au Jardin du Roi. Le lieu et le temps étoient délicieux. Les fleurs champêtres égayent déjà le gazon de ce petit bois où nous avons déjeuné ensemble. La verdure du labyrinthe est dans toute sa fraîcheur; les arbres n'ont point encore leur parure, mais ils la font espérer. J'étois portée à l'attendrissement, aux aimables rêveries; je souffrois de me trouver en compagnie de quelqu'un qui me distrayoit et qui ne sentoit pas comme moi. O ma douce amie! toi seule tu sais embellir la solitude que je me fais au milieu du monde : tous les autres ne peuvent que la troubler.

Plus j'avance, et plus mon goût pour la retraite se fortifie. Je me livre à la méditation, au plaisir d'imaginer les belles choses, puisque je ne peux pas les faire; je remplis mes petites occupations avec zèle, je me cultive moi-même; je sème le plus que je peux de bon grain dans mon champ : je recueille au moins cette satisfaction que fait naître toujours un honnête travail. Tout m'intéresse et tout me plaît. Les ouvrages de la nature et de l'art me touchent et m'amusent. Le ciel que je vois chaque jour est encore pour moi un spectacle nouveau : soit qu'il me laisse contempler son azur, soit qu'il se nuage de sombres vapeurs, j'admire et je sens.

J'ignore le tourment de l'ennui, le dégoût de la satiété, l'apathie de l'indifférence : je suis heureuse autant qu'on peut l'être. Le passé me laisse tranquille, le présent m'occupe, je souris à

l'avenir. La vive gaieté sans doute n'étincelle pas sur mon front, mais la paix est dans mon âme, et le sentiment qui remplit mon cœur adoucit les traits de mon visage.

Je vois avec plaisir le philosophe républicain, le gentilhomme malheureux, et M. de Sainte-Lette : avec eux je puis penser tout haut. — La fille de ce père infortuné dont je t'ai parlé vient quelquefois chercher près de moi la seule société qui lui reste; je me plais à l'écouter, à m'attendrir, à la consoler. Elle ne me quitte jamais sans qu'elle se trouve moins à plaindre et sans que je me croie meilleure. — La petite cousine Trude est toujours aimable; mais elle devient dans le Carême d'une dévotion qui me gêne un peu; elle parle si pieusement que je ne sais plus rien dire. En effet, avec la Providence qu'on met à toutes sauces, les causes des événements, les raisons de toutes choses sont bientôt trouvées.

Comment t'accommodes-tu de ce jubilé, de ces stations, de ces indulgences, et de tout l'attirail? Je n'ai pas encore sérieusement pensé à cela; il faudra pourtant y rêver un peu, car, prudemment, je ne veux pas rompre, quoique je ne croie guère. Je cherche à rester dans la soumission; mais, en vérité, je n'ai qu'une foi provisoire; c'est une opposition plaisante que celle qui se trouve entre mes démarches et mes dispositions. Quelle différence! quand je songe combien j'ai été dévote, combien ma persuasion étoit vive, mon imagination exaltée! J'étois heureuse alors, je le suis actuellement : on peut donc l'être également de plusieurs manières? C'est dans l'unité du moi intérieur, dans la conséquence de notre conduite avec nos principes, que se trouve le contentement. C'est pourquoi sans doute l'illusion complète nous rend heureux tant qu'elle dure, et si tout n'étoit qu'illusion, la sagesse consisteroit seulement à choisir la plus durable.

Vas-tu toujours entendre le Père Costère? Tu ferois bien de me rendre quelque compte des impressions qu'il te donne; je n'ai pas encore ouï un seul sermon de Carême. J'ai vu ici le principal du collége d'Amiens : c'est un aimable homme, d'assez bonne société; je l'ai connu à cause de sa parenté avec mademoiselle Mimerel.

Voilà une heure du matin qui sonne : je vais te quitter et me coucher. Encore un mot cependant. Il est question d'une cérémonie qui va bien me peiner; le départ de quelques parents pour la campagne nous met dans le cas d'avancer le service du bout de l'an pour ma mère. On le célébrera peut-être avant Pâques : ces souvenirs noircissent ma félicité.

La littérature a perdu un critique; Voltaire est délivré d'un de ses antagonistes : Fréron est mort. Il n'avoit que cinquante et quelques années; le vieux malade de Ferney va faire encore quelque épitaphe ou épigramme.

Adieu, ma très-chère Sophie. Adieu.

Je voulois te proposer une correspondance littéraire, comme je l'ai imaginée; je voulois te parler de ce petit cœur à l'égard de.... oui..., tu m'entends : tout cela s'est brouillé. — 17 mars 1776! j'ai aujourd'hui vingt-deux ans; je me trompe : j'ai un jour de plus, car nous voici au 18.

---

* LETTRE DIXIÈME.

Du jeudi 21 mars 1776.

Ah! que je suis aise! tu te portes bien et tu m'aimes toujours : c'est une douce chose à penser. J'ai vu aujourd'hui ton beau-frère, qui me paroît tout à fait dans le genre solide et raisonnable; mais, en vérité, c'eût été je ne sais qui, que je l'aurois pris pour un dieu tutélaire, en qualité de porteur de tes nouvelles.

Je te plains bien d'être occupée d'affaires de toilette; l'ennuyeux, l'insipide et le sot ouvrage! — Pour moi, j'ai bien l'air de quelqu'un de privilégié sur cet article; aussi je ne mets pas le nez à la porte, et je reçois effrontément les visites qui peuvent me venir dans un négligé poussé jusqu'à l'extrême. Je suis pourtant à faire les apprêts de la triste cérémonie dont je t'ai parlé : elle aura lieu mercredi. Il faudra dans un appareil lugubre, revêtue des livrées de la douleur, environnée de ma famille, passer plusieurs heures au milieu des images funèbres. Si l'objet qu'elles me rappelleront me touchoit de moins près,

je pourrois trouver quelque douceur dans cette tristesse : je ne suis pas ennemie d'une certaine mélancolie ; j'aime à me promener quelquefois autour des tombeaux ; — mais le souvenir d'une mère chérie (dont on n'a plus que le souvenir) presse le cœur, le met à la gêne, et l'inonde d'amertume.

Je brise sur ces choses, il est inutile de t'en accabler ; je veux moi-même m'en distraire.

Je prenois bien mal mon temps la dernière fois pour songer à te proposer un nouveau plan de correspondance : j'établissois d'abord de nous faire l'une à l'autre l'analyse de chaque ouvrage que nous aurions lu ; l'exécution de ce plan auroit eu le double avantage de réaliser le fruit de nos lectures en nous forçant, pour ainsi dire, de les bien digérer ; ensuite de servir au développement de nos idées. Cela ne me paroissoit pas mal vu. Mais tu quêtes, tu es dans l'embarras ; adieu mon projet ! J'en ai déjà profité, car je vais l'exécuter pour moi, et j'ai déjà commencé. Je ne me contente plus de copier bonnement les choses qui m'intéressent : j'en fais l'extrait dans ma tête, il faut qu'elle travaille et m'en rende bon compte, sinon je la condamne à recommencer la même chose [1].

Je suis presque étonnée que tu *t'étonnes* de mon enthousiasme pour Rousseau : je le regarde comme l'ami de l'humanité, comme son bienfaiteur et le mien. Qui peint donc la vertu d'une manière plus noble et plus touchante ? Qui la rend plus aimable ? Ses ouvrages inspirent le goût du vrai, de la simplicité, de la sagesse. Quant à moi, je sais bien que je leur dois ce que j'ai de meilleur. Son génie a échauffé mon âme ; je l'ai senti m'enflammer, m'élever et m'ennoblir.

Je ne nie point qu'il n'y ait quelques paradoxes dans son *Émile*, quelques procédés que nos mœurs rendent impraticables. Mais combien de vues saines et profondes ! que de préceptes utiles ! que de beautés pour racheter quelques défauts ! D'ailleurs j'avoue que l'observation m'a conduite à approuver

[1] Nous avons entre les mains un grand nombre de ces extraits, écrits les uns avec le livre sous les yeux, les autres de mémoire. La sagacité de mademoiselle Phlipon avait trouvé et pratiqué un des meilleurs exercices de gymnastique intellectuelle.

des choses que j'avois traitées d'abord de folles et chimériques. Son *Héloïse* est un chef-d'œuvre de sentiment. La femme qui l'a lue sans s'être trouvée meilleure après cette lecture, ou tout au moins sans désirer de le devenir, n'a qu'une âme de boue, un esprit apathique : elle ne sera jamais qu'au-dessous du commun.

Son discours sur l'origine de l'*Inégalité* est aussi profondément pensé que fortement écrit : cette seule production lui eût mérité le titre de philosophe du premier ordre. Celui sur les sciences et arts, tels étrangers que paroissent les principes qu'il avance, est mieux en preuves que tout ce qu'on a écrit contre. Le *Contrat social* est sagement raisonné; les seules *Lettres de la Montagne* contiennent mille vérités intéressantes relatives aux gouvernements. Sa lettre sur les spectacles, qui n'est déjà plus écrite de cette manière serrée, concise et forte, admirée dans ses autres ouvrages, étincelle encore de mille beautés. Enfin dans tout ce qu'il a fait on reconnoît non-seulement l'homme de génie, mais encore l'honnête homme et le citoyen. — Les reproches qu'on adresse à son caractère personnel se réduisent à l'accusation vague d'être insociable; mais voyons un peu : est-il juste d'exiger qu'un homme qui travaille beaucoup dans le cabinet fréquente les sociétés comme nos oisifs? Il y a de l'absurdité à vouloir dans un même homme des qualités contradictoires. Un auteur réfléchi, appliqué, profond, n'est pas un être à figurer dans les cercles. Je ne suis rien, je ne fais rien pour le public, je vois peu de monde, et je sens qu'il me plairoit fort d'en voir encore moins : à l'exception de deux ou trois personnes, toutes les autres me volent un temps que j'aurois mieux employé sans elles. Tu sens l'application. — Mais bien plus, les persécutions, les injustices des hommes ont presque donné à Rousseau le droit de ne plus croire à leur sincérité. Tourmenté dans tous les pays, trahi par ceux qu'il croyoit ses amis d'une manière d'autant plus pénétrante que son âme sensible voyoit leur noirceur sans pouvoir délicatement la dévoiler; persécuté par son ingrate patrie, qu'il avoit illustrée et servie; en butte aux traits d'une méchanceté jalouse, est-il étonnant que la retraite lui paroisse le seul asile désirable? Dans

son obscure solitude, il voyoit encore quelques amis; eh bien, il a perdu l'an passé Ligneps, son plus intime, persécuté comme lui pour l'avoir voulu défendre contre l'animosité des magistrats de Genève.

Il s'en est peu fallu qu'on n'élevât un échafaud pour cet homme à qui dans un autre siècle on dressera peut-être des autels!

Il a présentement environ soixante-huit ans; sa mauvaise santé, ses infirmités justifieroient sa retraite, quand il n'auroit pas d'autres raisons. Hélas! il sent déjà cette décadence qui remet les hommes supérieurs au niveau de tous les autres! Le philosophe républicain me disoit dernièrement : « Sa mémoire foiblit beaucoup; il n'écrit plus qu'avec une sorte de peine. »

Nous rirons des lettres que je lui ai écrites quand tu viendras à Paris, comme on me le fait espérer. Que ne sommes-nous ensemble, débarrassées de la foule importune, et nous livrant à l'aimable étude!

Redeviens toi-même pour m'écrire bientôt. Il faut aussi que je songe aux pâques : c'est une étrange chose que de vouloir croire malgré soi.

Adieu, ma chandelle finit, et tout le monde dort : il faut se taire et se coucher.

---

* LETTRE ONZIÈME.

Mercredi soir 27 mars 1776.

Environnée de ma famille qui cherchoit à me distraire, comme j'allois me mettre à table, j'ai vu arriver ta lettre. Je l'ai pressée sur mon cœur par un mouvement subit; j'ai senti mes yeux humides : il m'a fallu tout l'effort de la raison pour rester à ma place sans perdre tout à fait contenance. Que l'amitié est douce! qu'elle a de charmes! Ah! ma Sophie, si tu cesses de m'aimer, je meurs!...

On a dit ce matin le service de ma mère; je me suis rendue à l'église de très-bonne heure. Tu sens quelle impression doivent faire sur une imagination comme la mienne les appareils

funèbres : les pâles lueurs des cierges vacillant sur un autel voilé de noir, environnant une représentation mortuaire comme ces feux lugubres qui voltigent autour des tombeaux ; le son des cloches ébranlées lentement, les sombres expressions d'un chant triste ; l'assemblée de mes proches revêtus d'un habit semblable ; toutes ces choses enchaînent les sens, portent à l'âme la mélancolie ou la douleur, suivant la vivacité des souvenirs qui se rapportent à leur objet. Si j'eusse été obsédée de mes anciennes idées religieuses, j'aurois étouffé mille fois. Mais fort tranquille sur le sort d'une mère dont, s'il reste quelque chose, le bonheur doit être le partage, je pleurois sur moi seule, et cela n'est pas sans douceur. Pour tout te dire enfin, les regrets de la piété filiale et les agitations de l'amour se succédoient dans mon cœur.

La Blancherie avoit reçu un billet : mon père n'est pas chiche d'en envoyer aux gens, pour peu qu'il les connoisse. Il ne s'étonna pas que je le misse sur la liste ; et moi je souscrivois à mon penchant en appelant D. L. B. à gémir avec moi, à partager jusqu'à ma peine. Il se rendit à l'invitation, et je me suis aperçue de son arrivée dans l'église. Après avoir assisté très-longtemps à l'office, il est venu saluer selon l'usage, mais sans oser me regarder, et avec une rapidité qui ne m'a point permis de découvrir sur son visage l'état de sa santé ; c'étoit pourtant ce que mes yeux avides eussent voulu apercevoir sans paroître le chercher. — Je m'applaudis de sa timidité ; je la trouvai un ménagement pour moi ; je lui en sus gré. Il n'ignore plus que je l'aime, me disois-je alors, il a reçu mon aveu ; cependant il évite tout ce qui pourroit dans son air annoncer le triomphe ; il plaint ma sensibilité, il la respecte, c'est son devoir sans doute ; mais en le remplissant, il me prouve que je ne m'étois pas trompée en le jugeant digne de moi. — Tu imagines tout ce que pouvoit m'inspirer sa présence à pareille cérémonie. J'ai rougi d'abord de ces larmes adultères qui couloient à la fois sur ma mère et sur mon amant (ciel ! quel mot !). Mais devoient-elles me donner de la confusion ? Non. Rassurée bientôt par la droiture de mes sentiments, je te pris à témoin, ombre chère et sacrée, de la pureté de mes feux. O toi,

m'écriois-je du fond de mon âme, dont les tendres soins firent germer dans mon cœur l'amour de cette sagesse dont tu m'offrois l'image, toi qui fus ravie si promptement à ma reconnoissance et à ma tendresse, de quelque manière que tu puisses exister encore, si le ciel équitable te laisse quelque connoissance de ce qui touchoit le plus ici-bas ton âme pure et sensible..., vois ta fille renouveler le serment de te prendre toujours pour modèle!... Depuis que je t'ai perdue, je n'ai conçu aucune affection dont tes yeux puissent s'offenser; un doux penchant m'entraîne vers un objet dont les seules vertus ont captivé mon cœur : j'ose l'avouer à ton intelligence dégagée maintenant de tous voiles obscurs, et je t'adjure de m'approuver!...

Je ne dois jamais rougir d'un amour qui m'élève à mes propres yeux et qui me force à atteindre chaque jour une perfection plus haute. Si la raison, le devoir, la nécessité, me forçoient dans la suite à m'attacher à un autre qu'à La Blancherie, cet autre devra lui ressembler.

Mais au milieu de toutes ces pensées, je m'occupe beaucoup de celles qui peuvent assaillir D. L. B. à l'occasion de ce service *anticipé;* il peut croire, ainsi que tous ceux qui ne sont pas instruits, que mon père, ou moi plus vraisemblablement, nous allons nous marier. Dans ces deux suppositions, s'il m'aime, il doit être tourmenté. Je m'inquiète de son inquiétude : je voudrois l'en tirer. Il est vrai qu'en supposant que je me marie il compte sur une lettre de ma part; tant qu'il ne la recevra point, il est naturel qu'il se rassure; mais dans l'ordre des possibles, il y a de quoi s'inquiéter avec apparence de raison.... J'ai eu envie de lui écrire; je voudrois aussi lui dire que s'il va à Amiens il vienne prendre une lettre... Mais lui écrire encore! peut-être m'abusé-je.... Qui sait s'il m'aime assez pour appréhender mon union avec un autre?... Je le crois.... mais.... la prudence et la raison apportent toujours un *mais* et retiennent ma main. Oh! tu devrois bien me tirer de ce labyrinthe.... Qu'est-ce que je veux?... Ah! ma Sophie! pardonne : il est bien doux, il est bien cruel d'aimer! Je sens que mon cœur frémit d'avoir éloigné D. L. B.; je l'ai chassé en lui disant qu'il

m'évite une présence qui m'étoit trop chère pour ne pas m'être nuisible; l'exactitude avec laquelle il m'obéit est une preuve d'affection qui m'attache et qui me tue. — Ciel! pourrois-je me repentir d'avoir bien fait? Non, je n'aurai point cette foiblesse : D. L. B., tu resteras éloigné; je te mets au sommet de la perfection, je m'efforcerai de m'y élever à tes côtés. Sa main seroit ma récompense; mais si le destin me la refuse, au moins je l'aurai méritée.

Je t'impatiente, ma bonne amie. Hélas! il y avoit bien longtemps que je ne t'avois parlé de tout cela. Tu me grondes de me livrer trop à l'étude : songe donc que sans elle l'amour exalteroit mon imagination jusqu'à la folie peut-être. C'est une diversion nécessaire. Je prends la philosophie; je m'occupe de grands objets qui puissent envahir une faculté puissante et qui l'empêchent de se concentrer dangereusement sur un seul point. Je ne cherche pas à devenir savante : j'étudie parce que j'ai besoin d'étudier comme de manger. La connoissance de la vérité, voilà l'objet de mon ambition; et dans les efforts que je fais pour y parvenir, je trouve l'oubli des maux et d'ineffables douceurs. Je ne suis pas assez bonnement vaine pour croire tout ce que me disent le Sage et M. de Sainte-Lette : je vois qu'ils sont persuadés que l'éloge est le principe de l'émulation, le germe des bons ouvrages; qu'en conséquence il faut piquer tous ceux chez qui l'on aperçoit quelque ardeur et quelques dispositions. C'est un souffle jeté au hasard : tant mieux s'il fait éclore. Nos plus grands hommes n'eussent jamais rien fait sans l'espérance d'être admirés; — ne fût-ce qu'un couplet de chanson, on ne le compose pas pour le mettre en poche, et l'on s'efforce de le faire d'autant meilleur, qu'on croit que ceux qui peuvent l'entendre savent connoître et juger le bon.

J'ai pris le soir pour étudier, parce qu'il n'a pas encore fait chaud le matin et que je puis le soir me procurer du feu, ce qui seroit impossible le matin avant que la maison fût levée. Je pourrai reprendre mon train cet été. Au reste, qu'importe l'heure à laquelle on se couche, dès qu'on se lève en conséquence! J'éprouve qu'il me suffit de dormir six heures. Un plus long sommeil m'enivre et m'assoupit. D'ailleurs qu'est-ce que

cette étude? Je ne m'acharne pas à entasser mille choses dans ma tête : je m'abandonne doucement à une lecture paisible et profonde et aux méditations qu'elle excite. Je lis, je rêve ou j'écris avec attention, quelquefois avec feu, mais sans trouble et sans trop d'efforts.

Je devois ces petits détails à ma reine, qui se plaint de l'administration de son bien : j'espère qu'elle sera contente.

Mademoiselle Mimerel dîne demain ici. Ah! Sophie, il y a bien peu d'idées importantes dans cette tête-là. Les ressources qu'on croyoit apercevoir d'abord s'évanouissent à mesure qu'on fouille, à peu près comme ces veines trompeuses qui n'ont qu'un peu d'éclat et qui font faire de fausses mines. Quoique tu la trouves si propre au couvent, je ne crois pas qu'il soit jamais son asile : elle en est loin pour le présent, et la dévotion ne la charge pas trop. Je ne lui montre rien de mes doutes : elle n'est pas en état d'en former de semblables, et ceux d'une autre la perdroient.

A propos de dévotion, j'ai été à confesse; j'ai dit à mon père en Dieu que je ne croyois pas grand'chose, et nous avons bien causé. Il m'en a débité bien long, et je suis toujours au même point. Vraiment je ris quelquefois avec le bon Dieu de ce que je fais par complaisance. Je renvoie mon jubilé après les pâques; ce sera pour cet été : il dure jusqu'en septembre. Il me faut le temps de faire des stations... mais jamais je n'aurai le courage de répéter cinq *Pater* et cinq *Ave* dans quatre églises à visiter pendant quinze jours. Le *Pater* est assurément une fort belle prière, mais j'aime à m'occuper des idées qu'il me donne, et non à le compter et à le marmotter comme au chapelet.

La petite cousine redouble encore de dévotion, ce qui n'empêche pas qu'elle aime le plaisir et la toilette : elle a un certain art d'arranger cela qui est fort plaisant à mes yeux.

Nous voilà, nous autres, avec nos conséquences : dévotes à l'excès quand nous croyons, incrédules quand nous n'agissons pas dévotement.

Adieu, ma Sophie; je t'aime comme moi-même.

LETTRE DOUZIÈME.

Du lundi 15 avril 1776.

J'ai tant de choses à te dire, de sentiments à t'exprimer, d'idées à te rendre; tout cela est tellement brouillé, confondu, embrasé dans ma tête, que je ne sais par où chercher le bout de l'écheveau. En quatre mots, je t'estime et te chéris plus que jamais, je te félicite de ta manière d'être modérée et sage; moi, je suis heureuse et contente, je profite d'une existence pleine, brûlante et sans reproche. Tu aperçois tout le sens de cette phrase : voilà le coin de rideau que je me hâte de lever pour ma satisfaction et pour la tienne. Actuellement je vais bavarder tout à l'aise.

J'ai trouvé bien long le silence forcé que tes embarras te faisoient garder : je me réjouis que tu l'aies rompu. Il me paroît que tu as rempli les devoirs du temps d'une manière bien douce et bien consolante; mes dispositions n'étoient point semblables aux tiennes, mais j'ai agi avec bonne foi, conséquemment à mes principes, à mes idées; et je suis satisfaite. Je me convaincs de plus en plus que l'unité du moi intérieur est le pivot de la félicité. C'est dans l'économie de nos affections, dans l'harmonie qui résulte de nos actions avec ce que nous croyons être nos devoirs, que consiste le bonheur. Aussi la sincérité avec moi-même et l'accord de ma conduite avec le système que je me serai fait (tel qu'il puisse être), sera dans tous les temps l'objet de mes soins, le but de mes efforts. Il me semble qu'une petite analyse de mon âme ne seroit point hors de propos en ce moment. Tu me peins ta situation présente, je vois tout d'un coup d'œil ; il est juste que je t'instruise de qui se passe chez moi : ton jugement seroit fautif si tu me jugeois sur ce qu'on aperçoit par instants. J'ai des élans qui me déplacent quelquefois avec une rapidité surprenante, mais ils me transportent presque toujours avec avantage. C'est un vaisseau que des vents pleins de force promènent sur une surface immense; mais des objets nouveaux, des perspectives inté-

ressantes, attirent partout les regards du pilote, occupent son attention et nourrissent son espoir. — Je reviens à mon but, et j'entre en matière.

Environnée de mes semblables, placée au milieu d'une société dont le bonheur général me paroît l'objet légitime des travaux de chacun de ses membres, je désire être heureuse de la manière la plus convenable au bien de mes frères. Tel est mon premier sentiment, telle est ma disposition habituelle et dominante : voici sur quoi je les appuie. Le bien commun est et doit être le but de toute association, de toute liaison possible. L'homme né bon, libre et heureux, ne s'est uni à l'homme que pour trouver des secours et des avantages qui perfectionnent ses facultés et son bonheur. Je distingue deux sortes de bonté, l'une essentielle, et l'autre relative. La bonté essentielle consiste dans les rapports des attributs qui composent un sujet. Je dis qu'un être est bon, quand tous ses organes, quand toutes ses parties contribuent à sa conservation. J'appelle bonté relative celle d'une chose qui, dans sa place, tient à la chaîne universelle des êtres, et sert à la perfection du système par la liaison du tout.

La sociabilité une fois établie, l'avantage du plus grand nombre devient la règle pour juger du meilleur, le fondement du juste. Les degrés de l'utilité publique forment l'échelle sur laquelle on doit mesurer les vertus. Si les législateurs eussent suivi cette gradation, ils n'auroient point erré comme ils ont fait tous. Par malheur, le bandeau de l'ignorance étoit sur leurs yeux; et ce sont leurs erreurs qui, divisant les hommes entre eux par l'opposition qu'elles ont mise entre leurs intérêts, ont rendu l'homme méchant et dépravé. Mais au milieu de cette confusion, celui qui aperçoit le bien doit le suivre, même pour son propre bonheur; car nous sommes constitués de manière que nous ne pouvons nous écarter de ce que la raison nous montre équitable, sans être punis par un sentiment douloureux. Ainsi se venge la nature du mépris de ses lois.

La vertu est donc l'habitude des actions utiles au bien public, l'amour de cet ordre auquel sont attachés les avantages de tous. Il suit de ces considérations que la vertu est indépen-

dante de tout système religieux : elle peut exister sans religion. Aussi ai-je foi à la vertu des athées, tout en avouant qu'elle est privée d'un grand appui. Si les athées ont raison, ils n'en sont pas moins malheureux dans une infinité de circonstances ; je ne veux point de leurs tristes vérités ; je sens que ma vertu peut se passer d'un Dieu, mais une divinité est nécessaire à mon bonheur.

J'ai bien vu les nuages qu'on pouvoit jeter sur l'existence d'un Dieu, je sens qu'on peut douter ; mais je trouve de plus fortes raisons pour croire ; et le sentiment vient encore ajouter au poids qui fait pencher la balance. Malgré tous les désordres apparents qu'on trouve dans l'univers, je vois une liaison, une harmonie, qui m'annoncent un dessein ; il faut une intelligence d'où dérivent les autres intelligences ; il faut une volonté qui nécessite, une puissance qui fasse agir. Sans comprendre sa nature, ni prononcer sur elle, je reconnois une première cause ; j'adore un Dieu vrai, juste et bon : je révère en lui les qualités par lesquelles je veux lui ressembler. J'aime la vertu, parce qu'elle entre dans ses vues, dans l'accomplissement de ses desseins ; je veux être heureuse de la manière la plus convenable au bien de mes frères, et la plus conforme à la volonté de l'Être parfait. L'idée de sa bonté, le désir du plus grand bien, me donnent l'espoir de l'immortalité. Si cette immortalité est réellement ce que Dieu me destine, je la regarde comme un bienfait ; je cède aux douces impressions d'une telle perspective ; mais, à parler franchement, je ne trouve pas le néant si affreux qu'on le fait ; je ne vois pas que les bornes de l'existence puissent restreindre l'obligation de bien vivre ; et l'immortalité de l'âme ne me paroît pas une conséquence si absolue de l'existence d'un Dieu. La révélation prononce pour l'affirmative ; mais toutes les révélations me paroissent douteuses.

Dans la diversité infinie des religions qui se partagent l'empire des esprits sur la terre, le christianisme me paroît sans contredit la plus respectable. Sa morale est sublime et pure, je l'aime et la révère ; si Jésus-Christ n'est pas un Dieu, il est l'homme le plus parfait qui ait existé, et l'Évangile est le plus beau livre que je connoisse. Je reçois ce code admirable pour

sa morale : je veux le suivre. J'adopte le culte établi, parce que, dans l'obscurité qui m'environne, il y auroit de l'imprudence et de la folie à vouloir choisir, surtout quand, sous la bannière que l'on suit, les préceptes de conduite secondent à merveille les principes de vertu qui maintiennent la sociabilité : je remplis les exercices du culte le mieux qu'il m'est possible, et je dis à l'Être tout bon : « Dieu saint, je te reconnois, je t'adore et je t'aime ; je veux être à jamais fidèle aux lois sacrées de la justice ; je me soumets à ces pratiques pour te prouver le désir que j'ai de te plaire. Si c'est toi qui les a établies, accepte mon hommage, et éclaire mon esprit. » La connoissance de la vérité, l'amour constant du bien, voilà les seules choses que je demande à Dieu, les seules que je désire. Attentive à remplir mes devoirs, à épurer sans cesse mes sentiments, je reste en paix dans un doute que je ne puis résoudre ; j'accepte provisoirement ; je vais bonnement dans la carrière sous les yeux de ce bon Père que je ne regarde jamais en tremblant, parce que je l'aime plus que je ne le crains. — En cheminant ainsi, j'ai rencontré un être de ma trempe : ses principes sont faits pour favoriser l'exercice continuel du bien, dans une union qui est le but de la nature. Ses vertus m'ont frappée : j'ai vu, j'ai senti que c'étoit celui avec lequel je pourrois suivre sans déviation la ligne que je me suis tracée ; je l'aime, et je souhaite que des circonstances plus heureuses nous rapprochent un jour. Les obstacles qui s'élèvent entre nous touchent mon cœur sans le déchirer. Il est impossible cependant que des désirs contrariés ne produisent pas quelquefois des chocs assez vifs : c'est là ce que tu as vu et ce qui te porte à me plaindre ; mais ces peines ont leur douceur : les souvenirs qu'elles me laissent, quand l'orage est passé, n'ont rien qui me tourmente. Je mets Dieu dans la confidence de mon amour ; et, en vérité, il n'y a que lui et toi qui puissiez connoître toute son innocence. Il échauffe mon âme, il l'élève : c'est un véhicule puissant qui la porte au beau, à l'excellent ; c'est un troisième motif qui s'est joint à ceux qui me faisoient aimer la vertu. Je ne regarde pas mon attachement comme une erreur, ni comme une effervescence passagère ; les sens ne sont pas de la partie : je connois les dé-

fauts de D. L. B., sans me faire illusion à son égard. C'est au moment où je suis dans le sérieux de la raison, où je me possède le plus, que j'aperçois toutes les convenances qu'il réunit pour remplir toutes mes idées de vertu dans le mariage et dans la maternité. Je ne trouve point à D. L. B. un mérite supérieur, mais précisément celui qu'il me faut; ce n'est pas un génie, mais c'est une âme pure, simple, noble, grande et digne de moi. Je ne me sens pas incapable d'être heureuse, malgré les obstacles qui nous éloignent : je le suis même à présent; seulement je pourrois l'être davantage si nous étions unis.

Voilà, ma bonne amie, ce que je voulois te peindre : il falloit bien que tu connusses au juste l'état actuel de tes domaines. J'ai esquissé des choses qui seroient susceptibles de grands détails; mais on ne peut les placer dans nos lettres; il me suffit de t'avoir présenté l'essentiel : tu peux me voir et juger.

Pour toi, ma douce amie, ta franchise t'élève bien haut à mes regards; ces aveux libres et francs ont une noblesse qui n'appartient qu'aux âmes de premier ordre. Il faut être bien grand pour dire sans faste et sans trouble qu'on ne l'a pas toujours été. Tu mêles à tout cela un intérêt si généreux et si touchant pour moi, que si tu n'étois pas la première dans mon cœur, tu le deviendrois nécessairement. En te faisant un extrait de moi-même, je n'ai pas touché à l'article important de notre amitié; il t'est connu, et c'est dans ton cœur que je t'envoie l'examiner. Si tu veux l'étudier davantage, c'est là que mon âme va se concentrer et s'abîmer.

M. de Sainte-Lette est venu dîner avec nous le jeudi saint. Je lui ai lu un petit traité de ma fabrique. Après une conférence intéressante pour moi, il m'a donné quelques vers que je vais faire figurer dans ma lettre, parce qu'ils me paroissent y mériter une place. Ils offrent un tableau assez triste : c'est la manière de voir de cette âme brûlante et forte, aigrie par les malheurs.

LE DOUBLE TABLEAU DE LA VIE,

PAR UN HOMME DE CINQUANTE ANS.

Bien loin, derrière moi, de la réminiscence
Je vois les tableaux enchanteurs;
Là sont tracés de mon adolescence
Les fiers plaisirs, les brûlantes ardeurs
Embrasant tout, mes amis, ma maîtresse;
J'y vois la svelte agilité,
La force unie à la souplesse,
Les ris badins et la santé,
Conduire, en dansant, ma jeunesse
Au temple de la volupté.
— Tandis que devant moi de la triste vieillesse
S'ouvre le pénible chemin :
On s'y traîne à pas lents, courbé par la foiblesse,
Accompagné par le chagrin;
Il est bordé de maux sur l'une et l'autre rive,
Et toujours trempé de nos pleurs :
Le temps nous y conduit de douleurs en douleurs;
Et la cruelle mort borne la perspective.

Je crois que c'est là de la poésie; on y trouve du sentiment, des images, de la chaleur et de la vie. Après avoir lu ces vers, je me promenois, en rêvant, d'un côté de la salle; M. de Sainte-Lette se promenoit sur une ligne parallèle, en laissant échapper quelques mots qui peignoient la situation de son âme. Il a la démarche fière, le regard de l'aigle, l'air sombre et pénétré; sa voix est sonore, sa prononciation nette, accentuée avec force; toutes les paroles qui sortent de sa bouche portent une pensée, une image, et leur énergique expression va remuer l'âme dans tous les sens. J'étois plongée dans la rêverie, et j'exprimois d'un ton modeste quelques réflexions auxquelles il répondoit. Notre entretien étoit coupé par des silences qui produisoient une scène muette dont un spectateur intelligent se seroit occupé. J'allois entrer dans quelques détails, quand six heures sonnèrent. Ses affaires l'appeloient : il se retira en disant qu'il reviendroit avant de partir pour Versailles. Je suis bien fâchée que les dispositions du ministère l'obligent à retourner à Pondichéry. Il doit partir cet automne. Il a présen-

tement soixante ans. Les voyages ont fatigué sa constitution, qui cependant est encore robuste. Le bonheur d'être utile à une infinité de malheureux est le seul qui lui reste. Ce bonheur est grand, sans doute; mais se livrer aux plus pénibles occupations de l'esprit dans un âge où les organes s'affoiblissent chaque jour, où chaque instant enlève une portion de l'existence pour mettre à la place une infirmité, et n'apercevoir pour terme que le repos du néant, quelle situation!... Je le plains beaucoup. J'aurois trop à dire sur ce sujet : je m'impose silence.

J'ai vu ta sœur à la fin du carême, et je dois aller la voir aujourd'hui.

Madame Mimerel me dit toujours cent choses pour ton compte : prends-les une bonne fois pour toutes. Adieu, ma chère Sophie. Je n'ai pas écrit : le dessein en fut abandonné par la réflexion; s'il avoit subsisté, il y a longtemps, je l'aurois exécuté, et tu ne l'ignorerois pas. Je t'aime de toute mon âme; sois toujours mon amie, il le faut pour mon bonheur. J'ai fait un jugement de l'ouvrage de D. L. B. Je voudrois que tu visses son impartialité et même sa rigueur. Mais je ne puis t'envoyer des cahiers, je ne sais comment ployer cette longue lettre.

---

* LETTRE TREIZIÈME.

Du 2 mai 1776.

Je ne m'amuserai pas à te dire tout le plaisir que tes nouvelles m'ont fait; ce seroit une répétition qui, pour peindre au vrai mes sentiments, n'en seroit pas moins importune. Je pourrois cependant m'arrêter sur cela aujourd'hui mieux que tout autre jour, non-seulement à cause de la vive et douce impression que ta lettre m'a causée, mais encore à cause du petit nombre d'idées (communicables) que je me trouve avoir présentement.

Je n'ai pas la tête si pleine que l'autre fois; tu as le fil de mon système; je ne veux pas appuyer sur les détails, parce que

ne voyant pas de même pour le moment, tout mon babil sophistiqué te paroîtroit insupportable. Au milieu de tout cela, il est bien doux de pouvoir se dire impunément : Je ne pense pas comme toi, mais je ne t'en aime pas moins. Au reste, je suis fort persuadée que j'en viendrai à ton point; je me le prédisois il y a quelque temps, j'en ai l'oracle par écrit; tout ce qui me démonte là dedans, c'est que je n'y vois que l'ouvrage des circonstances; ce n'est que par elles, combinées avec les lois de la mathématique morale (si je puis appeler ainsi les dispositions résultant des événements), que je prévois mon changement et que je découvre les raisons du tien. Voilà une espèce d'hébreu dont l'explication m'attireroit de certaines gens un soufflet et de toi peut-être un sourire d'attendrissement et de pitié; mais que veux-tu? c'est le tableau présenté sous le verre d'optique. Je ne puis parler que de ce que je vois. Je respecte en toi des dispositions que je trouve estimables et qui pourront être un jour les miennes; celles que j'ai actuellement me paroissent bonnes en leur genre : nous sommes heureuses chacune à notre manière, et, en dépit des différences, nous sommes amies plus que jamais. J'ai beau te paroître bien imparfaite, je te connois, tu as besoin d'une amie : je suis celle qui te convient le mieux. Malgré toi, tu m'aimerois toujours. Aussi je compte fort là-dessus, et je suis bien résolue à ne te rien cacher de tous mes travers d'esprit.

M. de Sainte-Lette est actuellement bien content. Je le vis le jour même que je t'écrivis; nous étions seuls; je lui parlai de ses vers et de cette *perspective*[1] si tristement bornée. Que ne mettez-vous une illusion au bout? lui dis-je. — Il le voudroit, mais il ne le peut pas. En vérité, ma bonne amie, je ne trouve presque rien de plus à plaindre qu'un athée vieux et célibataire. Le souvenir des plaisirs dont on a joui, et qu'on ne peut plus goûter, est tout à la fois délicieux et cruel, à moins que ces plaisirs n'aient laissé des fruits subsistants dont la présence console. C'est aux pères de famille seuls qu'il est permis de vieillir sans chagrin après avoir cueilli toutes les roses du printemps :

[1] Voyez les vers de Sainte-Lette dans la lettre XII.

ils se rajeunissent dans leurs enfants, et retrouvent en ceux-ci chaque jour ce que chaque jour leur enlève à eux-mêmes; leurs mains débiles s'appuient avec complaisance sur ces plantes vigoureuses; les douceurs de l'amour paternel, les témoignages de la piété filiale, soutiennent le sentiment du bonheur dans leur âme affaissée. Mais lorsque l'affoiblissement de nos organes nous annonce que nous allons cesser d'être, et qu'isolés au milieu de l'univers nous pensons que rien ne prendra notre place, l'horreur d'un tel état nous fait *tremper de pleurs* le chemin qui reste à parcourir. Ce tableau n'est pas pour des filles qui, n'ayant fait que des sacrifices, perdent peu de chose en vieillissant.

Mais tout en rêvant, j'ai oublié de te dire pourquoi M. de Sainte-Lette est si content : c'est qu'il est à Soissons chez son intime ami, son autre lui-même, son tout, avec la vertu. Le lendemain du jour où nous eûmes la conversation dont je parlois tout à l'heure, il vint dîner avec trois autres personnages que nous lui donnâmes pour compagnie. Sur le soir, les conversations s'étant partagées, M. de Sainte-Lette me resta. Ce fut alors qu'il m'entretint de sa liaison avec le monsieur de Soissons; je lui parlai de la nôtre. Il sent l'amitié aussi fortement qu'il a senti autre chose; c'est une âme de feu, de salpêtre et de soufre : je n'ai jamais rien vu de si exalté. Il croit à l'amitié entre femmes de notre espèce, et dit qu'il est heureux pour les liaisons entre deux personnes du sexe, que celles-ci ne fréquentent pas les mêmes sociétés. Suivant son opinion, j'ai le cœur fort neuf; je n'ai pas voulu le détromper. Il est donc vrai que les femmes les plus sincères ne disent pas toujours tout, et qu'il est difficile de les voir tout entières. Hélas! ce n'est point notre faute! c'est celle de notre nature, ou plutôt de l'ordre des choses; nous sommes forcées de dissimuler malgré nous, même à l'instant où nous ne serions pas fâchées d'être devinées. M. Thomas a vu assez bien quand il a écrit que cette gêne étoit un des véhicules qui nous conduisoient à la dévotion. « Une femme jette dans le sein de la Divinité des foiblesses qui demeurent ignorées du reste de l'univers. » Ce sont à peu près ses termes, autant que je puis me souvenir d'une chose que je

lus il y a trois ou quatre ans. — Je ne rougirois devant personne, et encore moins devant M. de Sainte-Lette, de l'amour que j'ai actuellement; mais une fille ne choisit guère un homme pour confident, et pareille confidence se fait encore moins à un arrivant de six mille lieues.

J'ai interrompu ma lettre, ma bonne amie, en l'honneur de M. Roland, qui est venu nous voir et qui a passé ici près de deux heures. J'ai appris cette fois à l'apprécier : la solidité de son jugement, l'agrément de sa conversation, la variété de ses connoissances, tout cela m'a charmée. Je lui ai demandé son avis sur le choix des meubles géographiques de l'emplette desquels tu m'as chargée : ses vues sont les miennes sur ce qui te sera le plus convenable.

Ta sœur voudroit entreprendre la géographie; le petit père Romain-Joly, ce certain capucin que nous avions à table cet été, s'est offert à la lui enseigner; j'aimerois mieux qu'elle eût M. Roland pour maître : il seroit dans le cas de lui citer des faits, de lui faire des observations qui, appliquées à tel lieu, aident à en conserver le souvenir.

Devinerois-tu pourquoi les bonnes cousines ne laissent pas venir ta sœur ici bien souvent? je te le donne en mille, et il faut être moi pour t'écrire de pareilles folies. Tu sauras donc que ces bonnes filles disoient doucettement à mademoiselle d'Hangard, avec cet air de réflexion et de finesse que tu connois : « Mais mademoiselle Cannet désire beaucoup d'aller chez M. Phlipon; il se pourroit qu'on brassât quelque mariage; M. Phlipon est veuf, et.... enfin.... l'on ne sait pas. » — De manière que pour ne pas leur mettre martel en tête, ta sœur, qui apprit cela de mademoiselle d'Hangard, évite de venir trop fréquemment. — Cela est bien digne d'imaginations de vieilles dévotes, accoutumées à se farcir l'esprit de mille contes. Il suivroit de leur beau raisonnement que ta sœur couroit après l'occasion sous prétexte de venir me voir, et qu'au rebours de l'usage c'étoit elle qui faisoit la cour; il suivroit encore que mon père pensoit à la personne du monde qui lui convient le moins à tous égards, et que je travaillois bonnement à me donner une belle-mère presque aussi jeune que moi. J'ai ri de ces lanternes

comme une folle, et si tu ne les trouves pas comiques, je jette ma langue aux chiens.

Je suis un peu déroutée depuis une quinzaine; je reçois du monde, je vais en ville, je fais des promenades de trois ou quatre lieues à pied lestement, puis je me lève matin pour faire des stations : tout cela est fort plaisant. Sais-tu que je me suis mise au latin; oui, ma bonne, j'ai un dictionnaire, un rudiment, et j'étudie sous la direction de mon oncle le gros chanoine. Quand il vient chez nous, au lieu de parler de choses vagues, je le prie de me donner des leçons. Comme cette étude est sèche, interrompue, je ne suis pas toujours disposée à m'y livrer, et elle me tiendra bien longtemps. Par bonheur, ma mémoire est fidèle; quand je ne mettrois qu'une ligne par jour dans ma tête, elle y reste : je la retrouve au bout du mois avec les trente autres à la file.

Je passerai, je crois, ces fêtes de la Pentecôte à Vincennes, chez le chanoine. — Adieu, écris-moi, prêche-moi un peu; j'en ai besoin, je ne vais guère au sermon sans chercher à n'y pas aller; je me meurs d'envie de faire mes stations plus sérieusement. — Déchiffre-moi si tu peux : j'ai des plumes détestables, et je cours la poste, sans savoir pourquoi.

---

* LETTRE QUATORZIÈME.

Du 17 mai 1776.

Je ne sais que vous répondre, ma chère Sophie : j'ignore même ce que je dois penser. J'ai relu plusieurs fois des expressions dont l'obscurité m'embarrassoit : à la première lueur du vrai sens, j'ai souri; la réflexion m'a ensuite saisie d'étonnement, une seconde vue m'a serré l'âme; j'ai fini par laisser tomber mes coudes sur la table et ma tête sur mes mains; je n'essuie mes pleurs que pour prendre la plume dans l'émotion du moment, sans savoir ce que je vais dire.

Ton projet est celui d'une âme forte et persuadée, et c'est précisément parce qu'il est conséquent à une manière de voir dans les choses de la religion, que je crois cette manière outrée

et fausse. Je causois dernièrement avec M. de Sainte-Lette sur le sujet des croyances religieuses : il connoît la dévotion ; c'est toujours par elle que commence quelqu'un qui à un cœur sensible joint un esprit réfléchi ; les idées dont nous avons été imbus viennent en fermentation à l'instant où nous pouvons les combiner, leur impression nous entraîne, et, avec du jugement, il faut ou douter ou travailler à se rendre parfait chrétien. « Si j'avois réussi à me convaincre en faveur de la religion, disoit Sainte-Lette (car j'ai cherché à le faire de la meilleure foi du monde), je n'aurois pas voulu de cette morale mitigée de la plupart des croyants : un Dieu mort pour moi eût exigé à mes yeux le dévouement le plus parfait. » — Les principes que tu viens d'adopter peuvent très-bien se soutenir chez toi par le défaut de certaines connoissances et par la méditation continuelle des mêmes objets ; or la durée de ces principes supposée, je serois blâmable de contrarier une conduite qui leur fût conforme. Je veux ton bonheur sans considération pour le mien ; chacun a sa manière d'être heureux, je ne troublerai pas la tienne ; de la même main qui repousseroit un amant désavoué par le devoir, j'applaudirois au sacrifice d'une amie qui m'arracheroit la moitié de moi-même ; je saurois te cacher mes larmes, et je mourrois de douleur que tu ne connoîtrois pas la cause de ma mort prématurée. C'est dans une telle conjoncture que la confiance le cède à l'équité. Mais de quoi est-il question ?... J'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans mes idées, et, de bonne foi, ce que tu m'apprends est bien fait pour y jeter le trouble et la confusion. Ta ferveur ne connoît plus de bornes : c'est à l'abri du cloître, dans l'engagement des vœux, sous le bandeau sacré, sous le voile religieux, que tu prétends chercher la perfection chrétienne ! ! Sophie, il n'y a qu'un pas à faire ; vous êtes capable de ne pas reculer et de surmonter les vains obstacles du monde : je louerai votre courage, mais je loue bien plus la résolution de ne rien faire précipitamment.

Croyez-vous bien sérieusement que les pratiques de la vie active ne louent pas mieux le Seigneur que des prières oiseusement marmottées ? Vous reconnoissez un Dieu bon, ordonnateur de toutes choses, voulant le bien de l'homme, sa créature

de prédilection ; c'est de lui que vous avouez tenir votre existence et vos facultés ; c'est à remplir la destination pour laquelle il vous a formée que vous voulez mettre tous vos soins : rien de plus juste. Cette destination, dans vos principes mêmes, est d'occuper sur la terre la place que vous devez tenir dans la chaîne des êtres, jusqu'à ce qu'une autre vie vous fasse jouir des récompenses attachées à l'observation de l'ordre.

Le mouvement donné par l'impulsion des besoins, les relations avec nos semblables qui nous entourent, le sentiment éclairé par la raison, déterminent notre marche et nos devoirs. Le bien d'être et de vivre se trouve complété par la pratique des vertus sociales ; elles seules peuvent établir dans un cœur le règne de la félicité. Oui, la sagesse infinie qui rapprocha l'homme de l'homme voulut qu'il ne pût se rendre heureux qu'en faisant le bonheur de son frère. Le misanthrope qui s'exile est un atrabilaire puni par son chagrin même, le fanatique qui s'isole injurie la Divinité. Peut-on s'imaginer que l'être excellent qui nous forma pour être unis se plaise à voir des hommes quitter le travail sous prétexte d'austérités, abandonner une société qu'ils devoient soutenir, pour faire à part un corps inutile; se donner follement un frein qu'ils rongent chaque jour avec dépit ou croupir dans les langueurs d'une spiritualité chimérique ? Est-ce dans les minuties du couvent, dans l'ordre méthodique de petites fonctions qui n'ont pour but que de remplir un temps qui auroit pu être mieux employé, dans les spéculations creuses d'un cerveau échauffé, dans les macérations absurdes d'un zèle qui déchire le serviteur pour le rendre plus agréable à son maître, est-ce dans tout cela que la suprême intelligence place sa gloire, est-ce à tout cela qu'elle attache ses bienfaits ? Aurons-nous toujours d'assez petites idées de la Divinité, pour nous la représenter fantasque, contradictoire, cruelle et sanguinaire? N'est-ce pas placer un diable sur l'autel où l'on croit adorer un Dieu? Mais à toi qui connois les couvents, je demande si c'est dans leur intérieur qu'on trouve cette charité que chacun y préconise, si c'est là qu'on jouit d'un recueillement parfait, d'une union vraiment chrétienne. — Je veux que ton Dieu exige des sacrifices, des

pratiques fatigantes : est-ce au couvent qu'on fait les plus méritoires, les plus humbles, les plus pénibles? Je n'y aperçois que les plus inutiles et les plus ridicules.

Ne te marie pas, je le veux bien : tu trouverois difficilement l'homme qui pût te convenir. Mais se jeter dans un couvent n'est pas un parti raisonnable ; je te crois des principes de morale trop sains pour que tu te voues ainsi à l'inutilité, à moins que, pressée par la considération de circonstances particulières, tu ne voies aucun moyen de te faire dans le monde un plan de vie retirée et libre. Alors si tu te consacres à la religion, fais-le de la manière la moins éloignée de l'utile. J'ai dit mille fois que si mes idées pouvoient changer au point de me conduire aux vœux de cette espèce, je me mettrois dans un hôpital; j'avoue que ce sacrifice me plairoit malgré sa rigueur; c'est l'héroïsme dont je serois tentée, après celui de remplir dans le monde les devoirs de l'état commun avec les perfections que j'imagine. Mais ta santé est-elle assez forte pour supporter les fatigues d'une vie consacrée au service des malades? La nature ordonne de nous conserver, la religion veut qu'on dompte ses passions : ces deux préceptes doivent s'accorder; car si cela n'étoit, l'un des deux seroit faux, et je ne crois pas que le mensonge fût du côté de la nature. Celui qui se détruit par des austérités au-dessus de ses forces ne me paroît pas moins coupable que celui qui, n'osant se tuer tout d'un coup, prendroit tous les jours une petite dose d'arsenic ou de sublimé. Sous le prétexte d'aller vite à la récompense, il ne faut pas abréger le temps du travail.

Avec un peu de réflexion, rien ne m'étonne dans tes dispositions; elles dérivent naturellement des circonstances, et je n'y vois guère le triomphe de la grâce. Il est bien difficile qu'une âme dans laquelle la religion a fait des impressions profondes, a excité les premiers sentiments, ne revienne pas sous son empire après les variations et les secousses de l'adolescence. Le goût de la vertu tend sans contredit à rétablir et à fortifier cette influence; il est bien doux de penser qu'on ne la cultive pas inutilement pour l'avenir, et qu'un rémunérateur propose et promet des biens éternels aux fidèles observateurs de ses lois.

Comment ne pas suivre d'ailleurs les traces faites par l'éducation, renouvelées par ce que l'on entend chaque jour en assistant aux cérémonies d'un culte imposant, surtout lorsque le penchant qui porte à les suivre ne peut être balancé par des études suivies ! Contrariée perpétuellement dans tes goûts, il est naturel que le loisir d'un cloître, où l'on peut du moins penser sans distraction à des objets sérieux, te semble préférable à l'obligation de manier des cartes, de faire méthodiquement toilette, et de mener la vie automate d'une machine en parade. Je conçois si bien la liaison de tout cela, qu'à ta place, j'en suis sûre, il m'arriveroit pareille chose. Mais comme le parti n'est pas sans inconvénient, il ne faut le prendre qu'à la dernière extrémité. — Il y a peut-être plus de courage à braver l'opinion au milieu du monde même qu'à le fuir par une démarche d'éclat après laquelle on est totalement oublié. Toutes les observations que j'ai faites pour mon compte aboutissent à me convaincre qu'au sein de la société l'on ne vit toujours que comme l'on veut : tel est libre dès qu'il méprise la raillerie.

Je suis bien fâchée que tu ne puisses me donner que le résultat des changements qui s'opèrent chez toi ; je voudrois voir cette *suite de vérités qui t'éclairent ;* tu sens bien que les raisons m'intéresseroient particulièrement : peut-être me convertiroient-elles. Je te l'ai déjà dit, j'ai prévu que j'en viendrai quelque jour au même point ; mais il est certain qu'actuellement la prudence toute seule me soumet, quoique je sois encore bien plus près de la négative que du doute.

La marche rétrograde qu'a suivie mon esprit pour se soustraire au joug est assez singulière. Je m'étois imposé le silence par scrupule pour toi, mais tu dois être affermie là-contre ; tu pourras peut-être me répondre et me satisfaire. Je t'ai esquissé la morale par laquelle je me conduis, et qui, tout indépendante qu'elle soit d'aucun système religieux, ne m'en paroît pas moins solide. Je viens aux objets spéculatifs.

La première chose qui m'a frappée lorsque j'ai réfléchi tranquillement, c'est que la religion proprement dite ne pouvoit, ne devoit avoir pour but que le bonheur des hommes et l'hon-

neur de la Divinité. Tout ce qui dans ces deux partis choquoit ouvertement la nature et l'idée raisonnable d'un être juste et bon, me devint suspect.... A ce seul trait, combien de choses furent ébranlées pour moi ! Je ne pus digérer entre autres que tous ceux qui ne pensoient pas comme moi fussent perdus éternellement; que tant d'êtres innocents, d'hommes vertueux, des peuples doux, fussent livrés à des flammes éternelles parce qu'ils n'auroient pas entendu parler d'un pontife romain prêchant une morale sévère qu'il pratique rarement. Je trouvai ce principe absurde, atroce et impie. (Aussi ne fut-il pas toujours celui de quelques anciens Pères.)

Mais si l'intolérance prêchée par mon Église est un dogme abominable, comme j'ai l'honneur de le croire fermement, cette Église enseigne quelquefois le faux et n'est pas infaillible. Si elle s'est trompée si grossièrement sur un article de cette importance, où l'intérêt sectaire paroît l'ouvrier de l'erreur, il peut en être d'autres dont le même motif rend la vérité douteuse pour la raison éclairée.

Ces mystères, que les ministres défendirent et conservèrent toujours avec plus de soin que la morale, pourroient bien.... mais.... D'ailleurs si cette multitude d'infidèles n'a pas à craindre d'éternité malheureuse, à quoi sert tout l'appareil de la religion? Où est l'utilité d'avoir fait répandre le sang d'un Dieu humanisé? L'établissement de cette religion, qu'on veut me donner comme une des preuves de sa divinité, n'est pas miraculeux selon moi. Quoi! cette religion qui contrarie les penchants de la nature prend racine dans tous les cœurs, malgré les obstacles élevés par les passions, et vous n'admirez pas? Je ne réponds à ce raisonnement qu'en en faisant l'application à la morale des stoïciens, aux austérités des brahmanes, à celles des anciens pythagoriciens, gymnosophistes et des fakirs, lesquelles ont trouvé et trouvent encore des prosélytes. Quelle religion n'ordonne pas des choses pénibles? La crainte est inventrice en tourments, et la vue d'une éternité de bonheur ou de supplices étoit bien propre à enflammer le courage.

La décadence de l'empire romain, l'ignorance et la barbarie qui régnoient dans une partie de l'Europe, la division d'intérêts

et d'opinions qui déchiroient l'autre, favorisoient à l'envi l'introduction d'un système dont l'enchaînement et les objets devoient imposer, effrayer, séduire par tout ce qui peut frapper et subjuguer l'imagination du vulgaire, surtout à cette époque où les peuples, malheureux par la tyrannie de leurs maîtres, désolés par les incursions des barbares, étoient portés à chercher dans l'autre vie un bonheur, un repos qui les fuyoient sur la terre. Avec quelle avidité ne devoient pas être reçues les promesses de ce bonheur pour ceux qui souffroient en ce monde? L'histoire des progrès de cette religion ne me présente que la continuation des effets naturels que je viens de remarquer, ou le fanatisme d'un conquérant qui verse des flots de sang pour faire baptiser les malheureux compatriotes de ceux qu'il vient d'égorger, ou le zèle convertisseur de quelques princesses dévotes, ou les intrigues et même la bonne foi des prêtres, dont les conciles m'offrent quelquefois des disputes peu édifiantes et souvent des questions impertinentes par leur nature et leur puérilité. Mais les martyrs?... Chaque religion a les siens; je trouve en outre qu'un homme qui meurt pour sa foi me prouve bien la force de sa persuasion, mais non la vérité de sa croyance.

Plusieurs d'entre les martyrs s'attirèrent la mort par le mépris manifeste des lois de l'empire et justifièrent en quelque sorte la persécution de leurs adversaires : nulle part il n'est permis de troubler l'ordre public et de fouler aux pieds avec une arrogance dédaigneuse l'effigie du souverain ; et comment de plus ajouter foi au nombre de la légende, pendant qu'il est prouvé que dans ces mêmes siècles où soi-disant on immoloit tous les chrétiens, les évêques de Rome vécurent et moururent en paix dans l'exercice modeste de leurs fonctions? Quant aux miracles, je n'y crois guère : il y a tant de moyens d'en imposer au peuple! L'ignorance favorisoit si bien l'imposture et la crédulité, cette preuve est si sujette à l'illusion, qu'un esprit juste ne peut l'admettre. Depuis que j'ai réfléchi sur les épreuves du feu, de l'eau bouillante, etc., etc., qu'autorisoient les lois d'un peuple, sur les prodiges, démontrés faux, rapportés gravement avec toutes leurs circonstances et leurs autorités par des histo-

riens avérés, sur des farces récentes qui s'opéroient miraculeusement dans un faubourg de Paris, et qu'attestent le témoignage de têtes respectées, je verrois ce qu'on nomme un miracle sans me persuader qu'il en fût un. Mais les prophéties? J'avoue de bonne foi que de la manière dont on me les présente elles m'embarrassent beaucoup, ainsi que toute cette liaison à la religion juive, et que je ne sais pas y répondre; mais c'est seulement une matière de doute. Je ne sais ni l'hébreu ni le grec, pas encore le latin; le génie allégorique, le style figuré des Orientaux, l'altération du sens par la traduction, leurs interprétations forcées, peuvent très-bien m'en imposer et en avoir trompé avant moi beaucoup d'autres qui n'en savoient pas davantage.

L'imagination frappée d'un objet voit partout des rapports au sujet dont elle s'est passionnée. L'intérêt, l'imposture, ne sont pas malhabiles; et ne voit-on pas tous les jours ceux qui s'appellent réciproquement hérétiques autoriser leurs opinions contraires par des passages de la même Écriture? Mais en remontant ainsi j'arrive chez ces Juifs, dont la religion, grande par l'idée sublime d'une cause unique et simple, me paroît d'ailleurs si peu digne de la majesté d'un Être suprême par l'imperfection de sa morale et par ses pratiques puériles et grossières. Moïse me paroît un adroit législateur, un génie élevé au-dessus de tous ceux qu'il conduisoit, lesquels étoient fort simples, pour ne rien dire de plus.... La sortie d'Égypte n'est racontée par un historien de ce pays que comme la fuite de quelques lépreux ignominieusement chassés. Les savants du premier ordre (et bons croyants) ne sont pas d'accord sur l'entrée des Israélites en Égypte : l'un veut qu'ils y soient venus à deux fois et qu'ils y aient formé une dynastie de rois pasteurs; l'autre soutient le contraire; chacun a des preuves qui se balancent. Que d'incertitudes! que d'obscurité!... L'histoire de la création, si beau que soit son début, ne répond guère aux idées que l'astronomie nous donne; mais j'aperçois dans celle du premier homme la pierre fondamentale de toute ma religion. Quoi! tout ce système dont j'admirois au moins la liaison et la plus grande partie de la morale, n'est appuyé que sur une

pomme mangée?... C'étoit bien la peine d'envoyer un Dieu mourir pour sauver quelques hommes du naufrage de tous sans égard pour le plus grand nombre; ce l'étoit bien moins encore que de créer un homme pour le condamner avec toute sa race sur une infraction de cette espèce!.....

Adam s'attire la plus horrible punition en suivant l'avis de ceux qui lui furent donnés pour guides et bravant une menace qu'il ne devoit pas concevoir. Parmi tout cela, je vois un serpent qui parle : le bel être pour séduire une femme! quel ramas!... Être parfait, voilà tes œuvres?... Je ne puis le croire; cette base me paroît bien défectueuse.... l'édifice croule à mes yeux. J'aime autant l'imagination d'Hésiode lorsque, plein de son enthousiasme, il dit : « Au commencement étoit le Chaos, le noir Érèbe et le Tartare. Les temps n'existoient point encore, lorsque la Nuit éternelle, qui sur des ailes étendues et pesantes parcouroit les plaines de l'espace, s'abat tout à coup sur l'Érèbe; elle y dépose un œuf; l'Érèbe le reçoit dans son sein, le féconde : l'Amour en sort. Il s'élève sur des ailes dorées, il s'unit au Chaos : cette union donne l'être aux cieux, à la terre, aux dieux immortels, aux hommes et aux animaux. Déjà Vénus, conçue dans le sein des mers, s'est élevée sur la surface des eaux; tous les corps animés s'arrêtent pour la contempler. Les mouvements que l'Amour avoit vaguement imprimés dans toute la nature se dirigent vers la beauté. Pour la première fois, l'ordre, l'équilibre et le dessein sont connus à l'univers... »

Mais voilà ce qui s'appelle battre les buissons; je reprends mon sérieux et je dis : qu'en effet, lorsque j'étudie l'homme, je ne vois point du tout la nécessité prétendue de recourir au péché originel pour expliquer ses variations. Sa constitution et sa sensibilité une fois données, on en déduit toutes ses passions, de ces passions tous les effets possibles suivant les circonstances. C'est la société, l'établissement de la propriété; ce sont les lois, les gouvernements, les préjugés, etc., qui le modifient, l'attirent, le perfectionnent ou le dépravent. Je n'aime point du tout cette contradiction choquante des moralistes dans la peinture différente qu'ils font de l'univers et de l'homme suivant

l'intérêt de la cause qu'ils plaident. S'agit-il de combattre les athées? Ils voient partout l'ordre, le dessin, la proportion, l'harmonie, la justesse; ils s'extasient, ils admirent, ils préconisent jusqu'à la dureté de la peau du serpent et la délicatesse du fil de l'araignée. Faut-il réfuter les déistes? C'est une autre marche. Ils mettent l'homme sur la scène, l'estropient de mille manières, le rendent malheureux autant qu'ils veulent, et, sur une dépravation de fabrique humaine, établissent la nécessité d'une révélation et d'une réparation.

Quel être inconcevable on a fait de la Divinité! Les hommes lui ont prêté leurs passions et la jugent d'après eux. Nous ne faisons plus de Jupiter galant, mais nous faisons un Être injuste, colère, partial, vindicatif : tout ça n'est qu'un méchant homme. Une sagesse infinie, unie à la suprême puissance, doit être nécessairement bonne; elle ne punit pas avec l'atrocité de la vengeance, elle perfectionne ou elle anéantit.

J'allais entrer dans l'examen du mal et de ce qu'il est par rapport à la Divinité, mais je le remets à une autre fois. Tu as sûrement bien assez de ma philosophie pour aujourd'hui. J'ai suivi ton exhortation : je ne te cache rien de ce que je pense. Mon dessein n'est pas d'ébranler ta foi, mais de te peindre mes idées. Je le fais le plus rapidement possible, et je supprime bien des liaisons; je garde seulement l'ordre dans lequel elles se sont présentées à mon esprit. Je voudrois t'échauffer assez pour que tu me répondes avec le même ordre en me réfutant; car, puisque tes idées sont assez claires pour te déterminer, elles doivent l'être assez pour être rendues, sinon ce ne seroit plus que du sentiment : alors c'est de l'arbitraire tout pur.

Tu as été bien longtemps à m'écrire... J'ai souffert de ton silence sans oser tout à fait le rompre, quoique, à dire vrai, je m'y fusse pourtant résolue, sans les petits inconvénients de santé et d'affaires. Je reçus ta lettre hier comme j'étois sur l'escalier. Je ne commençai à la lire qu'auprès du Luxembourg, dans la cour des Carmes, mais ce fut si précipitamment que je n'aperçus rien du principal sujet. J'allai voir ta sœur, je fus fort gaie; M. Roland arriva : j'assistai à sa leçon de géogra-

phie. Je te ferai l'emplette des cartes selon ton intention, et je crois ne pas passer les vingt écus.

Tu n'es guère disposée à entendre le récit de mes petites minuties; il faut pourtant te dire que dimanche, aux Tuileries, où je ne vais jamais que par complaisance, je tâchois de m'égayer par l'observation secrète des personnages. Mon étude réussissoit assez bien; j'oubliois entièrement qu'on me voyoit aussi; je me sentois à l'aise, comme dans une loge d'où l'on examine les acteurs, lorsque, dans la gaîté que me donnoient les idées comiques suggérées par le spectacle, je remarquai devant moi une compagnie où une jolie femme fixa mes regards, sans exciter ma critique intérieure. Satisfaite de ma découverte, je la considérois paisiblement; tout à coup je vois mon papa saluer quelqu'un de cette compagnie; je cherche à qui ce salut s'adresse et je reconnois D. L. B. Le sourire de la surprise parut sur mes lèvres, le sérieux du respect lui fit baisser les yeux; je détournai les miens promptement, et la rêverie prit la place de l'humeur satirique et gaie que je m'étois donnée. — D. L. B. doit connoître depuis longtemps les raisons qui ont fait avancer le service de ma mère: par conséquent, l'inquiétude que je lui supposois doit être dissipée: cela me tranquillise moi-même. — Nous étions habillés de même couleur le jour de la rencontre; cela me sembla tout joli : *ça fait, ça fait toujours plaisir;* tu sais l'air de cette chanson, n'est-ce pas?

Ce dimanche étoit un jour de révolution. J'appris le soir le déplacement de M. Turgot: j'en fus stupéfaite et marrie. Son opération financière a fait quelque tort à mon père, et à moi par conséquent; mais ce n'est pas sur mon intérêt que je le juge. On disoit tant de bien de cet homme, on espéroit tant de ses grandes vues... Enfin, c'est un coup imprévu, prévu, combiné, inattendu, que sais-je? On babille à Paris comme de coutume, et je ne recueille que les bruits publics.

On fait des calembours à la cour, c'est-à-dire on en faisoit, car la mode doit en être passée. La Reine portoit des souliers verts unis; elle faisoit remarquer à M. de Saint-Germain qu'elle prenoit part à la réforme en portant des chaussures si simples, et qui n'étoient guère celles d'une reine. — « Comment, ma-

dame! ces souliers conviennent parfaitement à Votre Majesté : je trouve très-naturel que l'*uni-vert* soit à vos pieds. » Voilà ce qui s'appelle un calembour! Je m'estime fort heureuse d'être à trente lieues de toi, dans la crainte de recevoir un soufflet pour te dire tant de babioles, si j'étois à ta portée. Mais j'avois commencé forcément la troisième feuille : il falloit la remplir, et surtout n'y pas mettre de philosophie.

LETTRE QUINZIÈME.

Du 31 mai 1776.

Aussitôt que tu recevras ce paquet, ma chère Sophie, je te prie de faire mettre à la poste de la manière la plus prompte et la plus sûre la lettre qu'il contient : tu m'obligeras beaucoup, et tu obligeras encore une autre personne. C'est une leçon anonyme que le Sage veut faire passer à son fils par une voie inconnue ; c'est une lettre moitié plaisante, moitié sérieuse, où il est badiné sur la légèreté de ses goûts et engagé à faire des réflexions. Il importe qu'elle parvienne au plus vite, eu égard aux dispositions de la personne, un peu émue depuis quelques jours ; d'ailleurs elle a été datée étourdiment, comme si on l'écrivoit réellement d'Amiens, et qu'elle n'eût pas double chemin à faire.

Je ne t'écris aujourd'hui que pour te prier de me rendre ce service ; je causerai à mon aise la semaine prochaine par l'occasion de M. Roland. En attendant, tu devrois bien me dire sur quel pied je dois danser ; tu gardes un silence assommant ; en vérité, peu s'en faut que je ne te prenne pour une carmélite. Quoi qu'il en soit, je t'aime toujours bel et bien, et tu dois, en bonne conscience, me rendre un peu le change.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

* LETTRE SEIZIÈME.

Du 9 juin 1776.

Le départ de M. Roland est retardé; mais peu m'importe qui portera cette lettre, je vais toujours écrire. Il faut que je te remercie du soin que tu as eu de t'acquitter de la commission dont je t'avois chargée. Cet envoi te paroît sans doute plaisant : je ne me fais pas scrupule de te mettre au courant de l'histoire.

Tu sauras donc que le Sage vint dernièrement m'ouvrir son âme sur les chagrins que lui donnoit son fils par sa légèreté, par son éloignement du travail. «J'ai, me dit-il, à vous demander une grâce : refusez-la-moi, si vous ne la trouvez pas raisonnable. Mon fils est un peu ému par des représentations que je lui ai faites; je souhaiterois que quelqu'un qu'il ne pût deviner lui écrivît une lettre où son étourderie fût badinée, et où les avantages de l'étude lui fussent présentés adroitement : je crois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous. » — Tu juges de ma surprise et de mon embarras à ce début : il continua de me parler, et parut si persuadé de mon aptitude à un tel office, que, craignant de montrer de la mauvaise volonté par un refus absolu, je promis de faire un essai. « Je ne crois pas pouvoir remplir vos vues, monsieur, lui dis-je, mais au moins je vous prouverai mon zèle. » Après tout ce qu'on peut répondre en pareille circonstance, il me quitta, satisfait de mon engagement. Je demandai du temps, et je restai tout étonnée, comme lorsqu'on s'éveille au milieu d'un songe.

Faire une leçon qui n'en ait pas l'air à un jeune homme de dix-huit ans qui a déjà de l'étude et des connoissances, le piquer, l'émouvoir: tout cela n'est pas une petite besogne. « Mais si ma lettre est effectivement bonne, pensois-je, je rendrai service à une famille respectable, au jeune homme lui-même. C'est la première fois que je vais travailler pour l'avantage direct d'autrui. » Cette réflexion faite, je ne connus plus d'obstacles, je pris la plume, et le lendemain j'envoyai une

longue épître au Sage, en la lui présentant comme l'hommage de mon bon vouloir, et en lui donnant toutes les raisons possibles pour l'empêcher de s'en servir[1]. Elles ne furent point écoutées; il trouva mon travail conforme à ses intentions; il ne falloit plus songer qu'à le faire copier par une main étrangère, mon écriture étant connue de son fils : il se chargea de ce soin, et j'envoyai la lettre. Lorsqu'elle revint mardi, le jeune homme fondoit en larmes, en écoutant la lecture que son père lui faisoit du *Testament de Catinat* (pièce tombée par hasard entre les mains du Sage, et dont malheureusement M. de la Harpe a ignoré l'existence en composant l'éloge du héros). A peine eut-il lu la première page de mon œuvre anonyme, qu'il vint en faire part. Sa mère et lui la trouvèrent excellente, et l'attribuèrent à un de leurs parents, qui fut l'ami intime de MM. Duclos et Helvétius. Le soir, il interrompit plusieurs fois son souper pour relire plusieurs passages qui lui fournissoient matière à réflexions, et le lendemain matin il partit pour aller remercier la personne qu'il soupçonnoit lui avoir adressé une sorte de leçon qu'il trouve délicate.

Le père m'écrit ces détails, en me peignant la consolation qu'ils lui donnent et en me remerciant de la façon la plus flatteuse et la plus touchante. Je lève le voile de l'incognito pour toi seule, ma chère Sophie, parce que mon âme et ma vie sont pour toi sans mystères.

L'épanchement avec lequel tu te livres à moi, en m'instruisant de tout ce qui te regarde, console et rassure mon cœur; oui, je compte sur toi pour la vie; il faut bien te connoître pour goûter actuellement une pareille assurance : car, dans l'ordre ordinaire, qui peut espérer une amie qui, cessant d'être nécessaire, devient en même temps moins estimée? Mais, à cet égard, nous avons toujours fait exception, et notre liaison continuera d'en être une dans l'ordre commun.

J'approuve beaucoup que tu restes avec ta mère, et je te dirai, avec cette franchise que nous nous permettons, que le sacrifice que tu lui fais de ton goût ne m'auroit pas paru moins

[1] Voyez cette lettre placée à la fin du second volume, sous le titre : *Addition à la lettre XV de* 1776.

beau quand tu ne le lui aurois pas fait acheter par tant de scènes et de transes. Elles ont sans doute leur utilité, j'en conviens et je me tais. Tu me parles d'un voyage d'Amiens; j'ai bien l'air de n'avoir jamais solution de mes doutes, s'il faut l'attendre de toi, et par ce moyen tu ne relèves qu'un petit article auquel je répondrois bien, mais cela me paroît fort inutile, ainsi que toute nouvelle discussion sur cette matière. Je m'interdirai cette branche de communication, qui ne t'offriroit que des folies sans me valoir jamais de réponse.

Parle-moi toujours de ce que tu voudras sans te gêner; je te l'ai déjà dit : je respecte la conviction, surtout quand elle est de nature à seconder la vertu. C'est me connoître mal que de me donner une permission de te badiner sur ce point qui m'en suppose l'envie; elle seroit aussi peu dans mes principes que dans mon goût et mon caractère. Si le doute ébranle mon esprit, je n'en suis pas moins ferme quant aux sentiments qui motivent la conduite; je vois entre nos manières d'apercevoir de grandes différences. Lorsque tu me dis que tu étois parvenue au dernier période de l'indépendance et qu'il ne te manquoit que de te livrer aux désordres qu'elle autorise, je ne nie pas aussi fermement que tu me dis avoir fait, et ce doute raisonné est peut-être plus durable qu'une réjection précipitée : mais fussé-je pleinement convaincue de la non-existence des choses que je regarde seulement comme incertaines, ma morale n'en seroit pas moins exacte par ses propres principes. Une âme droite, qui se sent portée à l'incrédulité, se trouve (indépendamment encore des principes) étroitement obligée à une vertu sévère; sans la pratique d'une exacte justice, elle craindrait de ne s'être soustraite au joug que par un désir coupable de suivre ses penchants désordonnés sans gêne. Une religion fausse et mal digérée serait plus pernicieuse pour les mœurs que l'athéisme même; une crainte servile resserre l'âme et fixe son attention sur des pratiques puériles. Les grands motifs qui émeuvent l'intérêt personnel plongent dans l'égoïsme, tandis que la société demeure l'idole de l'homme honnête, qui ne voit plus qu'elle. Je n'ai point lu le *Système de la nature;* je n'en ai connu, il y a quatre ans, que quelques propositions

extraites et contenues sur une demi-feuille de papier à lettre; encore ne me furent-elles données que pour mieux entendre la meilleure réfutation qui en ait été faite et que j'ai bien étudiée. Ce sont les réflexions philosophiques de M. Holland sur ce système, traduites de l'anglais ou faites par un Anglais en français, je ne sais lequel; mais je sais que c'est d'un habile et profond métaphysicien. Mais ce sont moins les raisonnements métaphysiques qui renversent ma foi que l'étude de l'homme; plus je l'observe et l'examine dans toutes les situations possibles, plus je trouve inutile et absurde ce principe de conception originelle qu'on lui attribue. Au reste, persuadée que je sais peu, je ne suis pas attachée à mes opinions et je ne m'arrête qu'en attendant mieux. Le mensonge peut offusquer mon entendement, mais je me flatte de retrouver la vérité dans mon cœur avec ma *justification*, et je dors dans le sein de la paix. J'ai fait l'emplette de géographie, elle se monte en total à quarante-deux livres; tu vois qu'il s'en faut des vingt écus.

Je vois quelquefois ta sœur; nous causons de toi, mais tes lettres restent dans ma poche, ainsi que tout ce que tu ne veux pas qui soit su. Elle loue et admire ta situation, et tient le milieu entre nous deux, mais plus près de toi cependant.

Adieu, ma très-chère Sophie. J'ai donné peu d'essor à mon cœur aujourd'hui, mais il n'en est pas moins pénétré pour toi de la plus vive tendresse.

---

* LETTRE DIX-SEPTIÈME.

24 juin 1776.

Tu ne m'écris guère, ma chère Sophie; mais mon esprit te pardonne ce que mon cœur souffre avec peine. En supportant la privation, je me réjouis des ressources qui te font trouver mon commerce moins nécessaire. Tu es satisfaite, cela me console; mes dispositions à ton égard resteront toujours les mêmes.

Tu as ajouté un bien de plus à tous ceux dont je suis rede-

vable à ton amitié, en me procurant la connoissance de M. Roland, une âme honnête, sensible et franche : j'aime cette réunion de qualités. Il a une philosophie douce et vraie, et tu sens à merveille que les pervertis de son espèce me conviennent parfaitement. Enfin, il me paroît tout propre à faire un ami solide, si la suite des temps soutient la liaison. J'ai tout lieu, du reste, de faire fond sur l'avenir, parce que mon père envisage M. Roland sous son vrai point de vue, c'est-à-dire comme un homme de mérite qu'on peut recevoir dans la maison d'une jeune personne, sans que cela tire à conséquence ; parce que, ensuite, si je changeois d'état, ce ne seroit pas pour m'unir à quelqu'un qui m'empêchât de voir des personnes de cette trempe.

Tu rirois bien de me trouver enchantée d'Homère, que je viens de lire avec le plus grand plaisir. J'étois prévenue contre le vieux poëte ; je ne cherchois à le connoître que par cette curiosité naturelle pour tout ce qui est illustre : mes préjugés se sont évanouis ; me voilà au nombre de ses admirateurs. Je vais me jeter à plein collier dans l'étude des anciens : j'ai de grandes dispositions à aimer ces bonnes gens, que je respecte déjà infiniment. Le Sage n'aura pas de repos qu'il ne m'ait fourni les livres dont j'ai besoin. — Nous sommes toujours bien, très-bien ensemble ; je lui ai fait part avec la plus entière confiance de tous mes travers d'esprit.

Le changement que tu espères ne se prépare pas du tout ; au lieu de revenir sur mes pas, je m'enfonce encore dans les buissons ; et je pourrois dire que je me trouve dans un scepticisme parfait, s'il n'y avoit pas plusieurs choses que je rejette absolument. Je n'en suis pas moins heureuse : certainement, il y a plus que du spécieux dans la douceur de ma situation, il y a du réel très-bien senti. L'amour de la vertu et de l'étude remplit mon âme et mes instants ; j'existe avec plaisir, je vis sans regrets, et je me joue sur les ailes du temps, qui m'emporte avec lui je ne sais où..... et je ne m'en inquiète pas. — Tu souris de pitié, mais je n'ai pas envie de mendier ton estime par une apparente conformité de mes principes avec les tiens : je crois la mériter à d'autres titres ; et s'ils s'éclipsoient à tes

yeux, je voudrois au moins conserver ceux que donne la franchise.

Je t'aime toujours de toute mon âme.

Ce lundi, jour de Saint-Jean, à onze heures du soir.

En réponse à ta lettre.

Eh! mon Dieu, ma bonne amie, la seule chose que tu me demandes n'a jamais manqué chez moi; je ne suis pas de ces gens qui craignent la vérité; je ne cherche qu'à la voir: c'est à mon avis ce dont tu devois être intimement persuadée; mes procédés témoignoient assez de mes dispositions. Prêche-moi tant qu'il te plaira, il n'est pas vrai que je ne me soucie pas que tu me parles de ces matières; si j'ai dit dans ma dernière lettre que je m'interdirais cette branche de communication, c'est qu'il m'a paru inutile de te proposer toujours des difficultés auxquelles tu ne répondois pas précisément, et à l'occasion desquelles tu m'écrivois toi-même qu'elles demandoient une discussion dans laquelle tu n'avois pas la facilité d'entrer. Après pareille déclaration, il ne me restoit que le silence à garder sur ces objets; si tu veux entrer en lice, je suis toute prête. Si tu aimes mieux ne pas t'astreindre à cet ordre méthodique et me dire seulement les différentes idées qui t'occupent, telles qu'elles se présentent à ton esprit, je suis encore toute disposée à t'entendre. Exerce envers moi l'office d'une amie à tous égards, et en conséquence des principes qui te guident, je regarderai au moins tes discours comme des exhortations amicales et salutaires; je les écouterai avec l'attention de la bonne foi et de l'amitié. Mais tu m'avoueras que, quand je remplirois ma lettre de raisonnements qui te feroient hausser les épaules sans que tu me donnes une revanche directe, ce seroit battre l'eau à plaisir. Choisis le parti qu'il te plaira; la dispute ou l'exhortation, tu me trouveras toujours droite et franche, docile et vraie.

* LETTRE DIX-HUITIÈME.

Du mardi au soir, 25 juin 1776.

J'ai fait une partie délicieuse avec ta sœur; nous avons été ensemble au Cabinet d'histoire naturelle. La promenade, les petites communications; cet air, ce ton, ces monosyllabes échappés et sentis, qui disent tant de choses à la fois, tout cela dans un endroit charmant, solitaire et paisible, nous a touchées, soulagées, satisfaites. — Le départ de ta sœur m'est bien sensible. Si rares que fussent les instants où nous pouvions nous voir, ces instants étoient heureux, et je les perds..... Elle va te retrouver, mais il ne me reste rien. Tu recevras par ses mains ma lettre et l'ouvrage de D. L. B. Je te l'envoie, non comme une production d'un mérite distingué, mais comme le portrait d'un homme qui avoit touché le cœur de ton amie. Lis, et tu connoîtras D. L. B. tout aussi bien que je le connois moi-même, et tu en connoîtras précisément les seules choses qui m'aient séduite. C'est son âme qui a ému la mienne. C'est dans elle seule que sont les causes qui nous rapprochent; sa figure, sa personne extérieure, tout ce qui n'appartient qu'aux sens, n'a rien de touchant ni d'avantageux chez lui; son esprit même n'est pas dans une classe supérieure, mais je n'ai pas vu d'homme dont la sensibilité et les idées sur les devoirs de citoyen, d'époux et de père, fassent espérer un meilleur mari, et promettent une société plus douce au moyen de laquelle on puisse remplir plus parfaitement sa destination et mieux satisfaire à ses obligations.

Mon tendre attachement pour les nobles qualités que j'ai cru reconnoître en lui, ne m'a pas fait illusion sur le mérite de son ouvrage; j'en ai fait dans le temps un jugement que j'ai copié et que je te communique [1]. L'impartialité que j'y conserve est

[1] Nous avons trouvé ce *jugement* dans les papiers de Sophie Cannet qui nous ont été confiés. Nous le publions d'après le manuscrit autographe, à la fin des lettres de l'année 1776. Ce curieux morceau de critique n'avait pas encore été imprimé.

d'autant plus grande que j'ai voulu convenir du bon comme du foible que j'y trouvois ; j'avoue qu'il m'eût été plus facile d'en faire une critique maligne, qu'il ne me l'a été de rester comme j'ai fait dans les bornes de la raison.

Mon pauvre cœur a été bien tiraillé, bien fatigué dernièrement, à la suite de plusieurs petits événements dont ta sœur pourra t'instruire. Figure-toi que ces jours-ci je rencontre D. L. B. au Luxembourg, et que je lui vois un plumet à son chapeau : ah ! tu ne saurois croire combien ce maudit plumet m'a tourmentée. Je me suis tournée dans tous les sens pour faire cadrer un ornement futile avec cette philosophie, avec ce goût pour le simple, avec cette façon de penser qui me rendoient D. L. B. si cher ; je me suis excédée de fatigue dans cette triste recherche ; je ne vois que des palliatifs, et j'éprouve cruellement combien les plus petites choses acquièrent de l'importance lorsqu'elles tiennent à un objet aimé dont elles font soupçonner les dispositions.

Pour achever la torture, mademoiselle d'Hangard s'aperçoit que je le salue : elle reconnoît en lui un personnage qui voyoit autrefois des demoiselles riches et éveillées, dans la maison desquelles on le pria de ne plus revenir, pour s'être vanté d'épouser l'une d'elles. Quoique cette anecdote soit un peu suspecte, mademoiselle d'Hangard la tenant d'une bouche intéressée, c'est-à-dire d'une des demoiselles, néanmoins elle a produit une vive impression sur moi. D'abord j'ai eu l'âme déchirée, j'ai été mal portante pendant plusieurs jours, enfin la raison réfléchie est venue adoucir la plaie. Je commence à croire qu'il seroit possible que je l'eusse vu plus estimable encore qu'il n'est en effet ; je songe que l'illusion se mêle à tout, et qu'il doit peut-être à la mienne la perfection dont je l'ai doué.

Ces idées sont désolantes : elles diminuent l'enthousiasme. Si les circonstances le rapprochoient de moi actuellement, je tremblerois de l'accepter pour époux, et je me méfierois de mes propres regards ; je me méfierois de moi-même. Cependant cela est très-certain, je n'appartiendrai jamais qu'à celui qui sera tel que j'avois cru voir D. L. B. ; et D. L. B. aura tou-

jours l'avantage d'une première ressemblance. Qui pourroit mieux que lui ressembler à cette chimère qu'il m'a réalisée le premier?

Je romps sur tout cela ; tu sens combien il me seroit facile d'écrire ici plusieurs pages où je peindrois tous les sentiments qui m'ont agitée ; je t'épargne ce fatras insipide pour en venir au résultat. — En aimant encore D. L. B., j'ai moins de confiance dans les qualités qui motivoient mon amour. Je souhaite qu'il soit comme je me l'étois figuré, mais je n'ai plus cette persuasion invincible qui avoit tant de douceur. Ma raison met à profit les peines de mon cœur, et le culte de Minerve n'est plus interrompu par celui de l'Espérance amoureuse. D. L. B. enfin est actuellement matière à réflexions graves aussi bien qu'à sentiments tendres.

Adieu, conserve-moi Sophie ; il me la faut pour aimer à mon aise.

---

* LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Du 5 juillet 1775.

Tu me rends Sophie : je reconnois mon amie à cette ouverture de cœur, à cette aménité, à cette pleine franchise qui me la firent toujours estimer et chérir. Loin de nous le ton tranchant et railleur des incrédules fanfarons, le zèle amer, méprisant et farouche des dévots fanatiques ! l'un et l'autre sont également opposés à nos principes, à nos caractères et au bon sens. Dans des situations diverses, nous nous tenons toujours par des liens réciproques ; l'amour de la vertu et de l'humanité nous rapproche et nous échauffe également : avec une telle ressemblance, on peut être amis, sans croire toutes les mêmes choses. La diversité des opinions dans des esprits de même nature me paroît aussi peu surprenante que la diversité des fruits que produit une même terre ; je ne crois ni moins éclairés, ni moins sages, ni moins spirituels, ni moins estimables que moi, ceux qui se rangent à des opinions que je ne puis adopter : ils voient autrement, peut-être mieux : j'attends patiemment et de bonne

foi que le même rayon m'éclaire. Je suis tolérante par nature, tu l'es par devoir, malgré le rigorisme de certains principes; nous aimons toutes deux l'honnête et le vrai : comment notre union pourroit-elle se rompre! Je te suis moins nécessaire, parce que tu trouves dans les objets de la religion d'autres sources de communication; peut-être me serois-tu moins nécessaire aussi, parce que l'ardeur de l'étude qui remplit mes instants et m'occupe tout entière, diminue pour moi le besoin de me répandre. Mais je ne souffrirai pas que l'étude entreprenne ainsi sur tes anciens droits : je hais une philosophie qui isole l'homme; il est bon de pouvoir se suffire à soi-même, mais il ne faut faire usage de cette faculté que le plus tard possible : mettons-la seulement en réserve pour les circonstances extraordinaires. Oh! je veux avoir besoin de l'amitié, de ses doux épanchements, de ses secours, de son appui; je veux lui devoir un plaisir pour lui en faire hommage : c'est dans le cœur de mon amie que je veux apprendre à estimer les hommes. L'attachement sincère et motivé pour un individu de l'espèce est un lien de plus avec l'espèce entière : c'est une alliance spéciale qui nous identifie plus parfaitement avec la famille universelle. L'engagement de l'amitié est le plus saint des contrats : il oblige les deux parties à se rendre sans cesse plus dignes l'une de l'autre par l'acquis et la perfection de vertus.

Les révolutions opposées qui se sont faites dans nos esprits devoient nécessairement produire pour un moment quelque effet peu favorable à notre liaison. On ne change point de manière de voir sans qu'il y paroisse dans les procédés. Devenue soumise par des raisons de sentiment qui peuvent tout sur la personne qui les adopte, et qui ne peuvent rien sur celle qui ne se détermine qu'après un examen réfléchi, tu t'imaginas que la peinture de tes dispositions me paroîtroit pitoyable, et n'exciteroit que mon ironie. Je me persuadai de mon côté que, ne te trouvant pas d'humeur à discuter, et les grands objets dont tu étois occupée te faisant regarder comme néant toutes les idées dont je pouvois t'entretenir, il ne me restoit plus rien pour soutenir notre commerce et te le rendre intéressant; je vis dans le lointain nos lettres gênées se refroidir, notre com-

munication languir, et peut-être...... s'éteindre. Une âme comme la mienne ne prévoit pas tranquillement le terme d'une liaison qu'elle avoit cru devoir durer jusqu'au tombeau : je sentis d'avance le déchirement lent et cruel d'une rupture insensible en apparence; il falloit que ta sœur, de retour à Amiens, te fit pour moi l'aveu de ce que je pensois, et réveillât chez toi l'envie de me dissuader. L'ouvrage n'est pas difficile : je cherche à le seconder.

Puisque nous en sommes à cet article, il faut que je te demande si tu tiens encore par quelque coin à la littérature, s'il est quelque chose dans cette partie que nous puissions faire servir d'aliment à notre correspondance, et ajouter à celui que la parfaite confiance nous fournira toujours. Celle que j'ai eue dans ta sœur ne me sembleroit pas devoir t'étonner, si tu réfléchissois sur ses commencements; c'est toi-même qui en établis les premiers fondements.

Quand je te fis part, il y a deux ou trois ans, des premières impressions que j'avois reçues de la connoissance de D. L. B., tu m'appris que tu avois communiqué cette confidence à ta sœur, comme à une personne qu'elle intéresseroit beaucoup et qui sauroit la garder fidèlement. Première prévention que tu me donnas en sa faveur; elle étoit forte et ne fut pas la seule. Dans la crise violente qui m'agita au commencement de cette année, ta sœur étoit à Paris, nous nous visitions un peu rarement; tu lui écris de venir me voir pour me consoler, et de m'arracher mon secret si j'ai quelque peine à le déposer, afin que mon cœur se soulageât dans cet épanchement; tu m'invites moi-même à la voir, comme ayant besoin l'une de l'autre dans ce moment, parce que de son côté elle étoit tourmentée par des affaires de mariage.

Les petites choses dont tu me chargeas à ce sujet me mirent dans le cas de lui communiquer quelqu'une de tes lettres; bientôt, lorsque nous nous voyions, la première question étoit : As-tu reçu des nouvelles de la chère Sophie? Que dit-elle? Lorsque ces lettres n'avoient rien de particulier, il étoit tout simple de les communiquer et de te mettre en tiers dans notre société dont tu étois l'âme.

Je n'avois rien à lui cacher de ce qui me regardoit, puisqu'elle étoit instruite par toi et moi ensuite, de la seule chose qu'il m'importoit de ne pas dire. La liaison de tout cela se suit à merveille, il est surprenant qu'elle t'échappe. Lorsqu'il s'agit ensuite de lui cacher ce que tu me confiois, elle s'étonna, crut que cela la regardoit personnellement; il fallut que des réponses ambiguës et l'assurance de mon amitié éloignassent fortement ses idées sur ce sujet sans les approcher de l'objet réel. Je sais que ta sœur est vive, je l'aime, et je crois l'avoir assez bien connue en tout; mais tu avoueras que quand un peu de confiance n'auroit pas encouragé mes épanchements, ils étoient premièrement nécessités par toi-même et par l'enchaînement des circonstances. Je n'ai fait qu'y mettre ce qui les rendoit doux : sans toi ils n'eussent peut-être jamais eu lieu.

Si je me suis un peu étendue sur cet article, c'est que j'ai voulu justifier une confiance qui n'auroit pas dû te surprendre après la part que tu avois eue à l'établir; et je fais réflexion en même temps combien de choses cesseroient de nous paroître singulières si nous remontions par gradation aux causes successives dont elles sont les effets.

J'ai vu avec plaisir la pièce originale que tu m'as envoyée; elle est bonne et bien frappée; je la trouve très-convenable, à toi, à tes sentiments, à la personne pour qui elle étoit faite. Friponne! nous étions pourtant amies dans le temps que tout cela se passoit, et je n'en savois pas un mot: la froide prudence resserre toujours tes communications; si tu n'avois trouvé que quelqu'un comme toi, jamais tu n'aurois eu de liaisons intimes. Il falloit que l'activité d'une chaleur étrangère fécondât cette terre humide qui sembloit encore ne se laisser pénétrer qu'à regret. Ta franchise s'oppose à la dissimulation, sans te rendre communicative; elle t'empêche de feindre sans te faire parler. Hélas! à une âme comme la tienne tous mes épanchements doivent paroître superflus, prolixes, presque insipides. Cette considération me tue, d'autant plus sûrement qu'elle me paroît fondée. Pardonne-moi toutes ces expressions, il faut que je me soulage avec toi : je t'aime au point de n'avoir que toi pour dire tout le mal que je pense de ta personne.

Ce que tu as appris de D. L. B. ne doit rien ôter à l'intérêt de son livre; certainement il exprimoit ses pensées avec bonne foi quand il l'écrivit; et j'ai peine à croire qu'il ait changé. De foibles indices ne suffisent pas pour me persuader une variation si importante : je vois des raisons de douter qu'elle existe, et je les appuie de mon mieux. J'aimerois mieux le savoir dans les bras d'une autre, avec toute sa raison et sa délicatesse, que le voir à mes genoux tendre et passionné, après avoir perdu ses principes. Je me plaindrois des choses, et non de sa personne; je respecterois les motifs qui l'auroient fait agir; enfin, si je pleurois mon malheur, je ne pleurerois pas sa vertu éclipsée et mon illusion détruite. — Il faut l'avouer pourtant, la scène du Luxembourg m'a suggéré mille réflexions qui éteignent l'enthousiasme; la haute estime que je veux lui conserver est fondée sur mes anciennes raisons, et sur un *peut-être* actuel. Quand on a aimé comme j'ai fait, il est affreux de ne pouvoir plus regarder son amant comme le premier homme de son espèce; l'adoucissement à mes peines réside dans la pureté de mon âme et dans l'intégrité de ma conduite. Lorsque je parois aux yeux de la Blancherie, je sens que ma présence est pour lui l'exhortation la plus vive à la vertu, ou le plus sensible reproche s'il y a manqué. — Mais dans ce dernier cas, je souffre de sa confusion peut-être plus que lui-même.

Si tu désires me voir, ma chère amie, je ne souhaite pas moins de me trouver avec toi; ta sœur peut t'en rendre le témoignage. Non, l'intime confiance, la vive tendresse, ne sont point affoiblies chez nous; si je t'intéresse toujours au-dessus de toute autre, tu m'es toujours plus chère que tout ce que je connois, sans en excepter ce que l'amour m'avoit rendu si précieux. Tu m'obliges, en me parlant comme tu fais de toutes les épreuves que tu subis, de toutes tes révolutions intérieures, des divers sentiments qui t'agitent. Cela ne fît-il que peindre le cœur humain m'intéresseroit infiniment; mais en venant de toi, rien ne pourroit me toucher davantage. J'étudie les effets de la religion, et j'admirerois en toi, comme j'ai admiré dans l'Iliade, ce que les idées religieuses ajoutent à l'héroïsme. Je suis de bonne foi sur les avantages qu'elles procurent; je conviens

très-sincèrement qu'il ne seroit pas bon que tous les hommes fussent ce qu'on appelle philosophes.

Adieu, ma chère Sophie : il est aujourd'hui vendredi neuf heures du matin, je veux envoyer cette lettre avant que tu m'en écrives une autre. Tu dois avoir présentement celle dont je chargeai M. Roland, elle t'aura dit ce que je pense de cet honnête homme, et le gré que je te sais de me l'avoir fait connoître. Je ris avec moi quand je songe à l'impression de sa première visite, et au ton dont je te parlois de sa personne; il lui a fallu du courage pour braver le dégoût des tentations; j'étois maussade, et il me paroissoit assez déplaisant, malgré ses connoissances.

---

* LETTRE VINGTIÈME.

A MADEMOISELLE CANNET L'AÎNÉE.

5 juillet 1776.

Non, ma bonne amie, je ne mesure pas la force de ton amitié sur le nombre de tes lettres. Cette manière de compter seroit trop affligeante pour moi; d'ailleurs, je suis persuadée que son résultat ne seroit pas conforme à la vérité. Je sens à merveille combien certaines choses qui ne peuvent se détailler, mais que les femmes connoissent, prennent et consomment de temps; je me porte mieux que toi; je parois avoir moins de distraction, et je ne trouve pas encore le quart de temps que je voudrois donner à la lecture. Mille petites affaires de ménage me le dérobent sans cesse. S'il se joint à cela visite et toilette une fois ou deux la semaine, tout est perdu, et il faut bien des veillées pour réparer cette dissipation. J'ai envie de t'apprendre que je fus dernièrement à l'Opéra, pour la première fois de ma vie. On a raison de dire que les choses extrêmement vantées perdent presque toujours à être vues; l'expérience de chaque jour me prouve la vérité de cette proposition. J'allai donc à l'Opéra, seule avec mon père, par le plus mauvais temps du monde. Aussitôt après mon entrée dans la salle, je l'examinai avec attention, et je la trouvai convenable, assez grande, et rien de

plus. Je t'assure qu'une imagination tant soit peu occupée de la description des théâtres des Romains ne se perd pas dans l'étendue des nôtres. J'attendis longtemps; beaucoup de gens murmuroient dans leur impatience : je ne m'en étonnois pas, quoique mon humeur fût différente. Je n'avois pas d'ennui, parce que j'étois avec moi-même, et qu'on peut rêver aussi bien dans le coin d'une loge que partout ailleurs ; mais tout le monde n'aime pas à rêver.

Ce premier coup d'archet si vanté ne m'a point paru ravissant; j'ai pourtant trouvé la musique de l'ouverture agréable. On donnoit *l'Union de l'Amour et des Arts :* j'étois venue par occasion, c'est assez dire que je n'avois pas choisi la pièce. Elle est sans intérêt, sans chaleur : tout y est décousu et sans aucune liaison. Il falloit M. Legros pour faire goûter quelque plaisir au premier acte, et j'avoue qu'il m'en a donné ma part. Sa voix charme et son chant est parfait. J'ai remarqué, dans certains morceaux de musique, ces élans forcés, ces grandes cadences, qui sont si peu naturels et qui me déplaisent extrêmement. Le premier ballet ne m'a guère séduite ; j'ai été singulièrement choquée par ces énormes paniers sous lesquels les acteurs cachent parfois leurs jambes par gentillesse.

Au second acte, je fus beaucoup plus contente : les ballets me semblèrent meilleurs, les costumes moins choquants. La troisième décoration, représentant le temple de l'Amour tout à fait à mon gré, étoit vraiment charmante. Enfin, les derniers ballets, ordonnés avec intelligence, dessinés avec goût, exécutés avec grâce et légèreté, me satisfirent pleinement.

La musique de cet opéra n'est point divine, mais elle est agréable. Il y a des morceaux de nature à faire sensation et dont on s'occupe en oubliant le reste. Somme totale, j'ai eu du plaisir, mais je n'ai pas été transportée. La plus grande partie du temps, je sentois que j'étois à l'Opéra ; j'avois le loisir d'étudier les acteurs, d'apercevoir leurs défauts : ce n'est pas là de l'illusion. Quand on ne parle qu'aux yeux et aux oreilles, il faut les enchanter, et non par instants, mais d'une manière soutenue, propre à faire naître le délire. En ne faisant même que lire une bonne pièce, j'oublie que je lis, j'ignore où je suis,

je ne vois que les objets qui me sont présentés, je ne sens que les passions qu'ils excitent. Lorsqu'un opéra produira sur moi un effet semblable, je le croirai excellent.

Après cette tirade éternelle que tu n'attendois certainement pas, il est juste de répondre à ta question ; mon peu d'empressement à le faire t'aura déjà prévenue que je n'ai pas le talent de la résoudre. Je ne sais pas du tout pourquoi, dans l'instant d'une éclipse totale de lune, on aperçoit toujours son disque et sa surface. Je sais bien que, dans le temps de la nouvelle lune, lorsque, malgré l'obscurité où elle est ensevelie à notre égard, nous distinguons encore son disque, comme il arrive toujours, c'est l'effet de la lumière que nous lui renvoyons, et qui vient à nous par une seconde *réflexion* ; la lune a alors pleine terre ; nous faisons à son égard l'office qu'elle remplit au nôtre, nous l'éclairons : les rayons du soleil qui frappent notre planète se réfléchissent sur la lune et nous la font apercevoir foiblement, quand elle ne les reçoit pas directement de lui. — Mais ceci ne peut arriver aux éclipses, qui ne sauroient avoir lieu que dans la pleine lune, temps auquel nous sommes pour la lune dans l'obscurité. Je présume seulement que l'effet qui nous rend la lune visible malgré son éclipse résulte de la grandeur du soleil respectivement à elle, et de la convergence des rayons de cet astre. Pour peindre ma pensée, je suppose que, devant la flamme d'un flambeau, l'on place un corps opaque beaucoup plus petit qu'elle, ce corps représentera la terre ; dans l'ombre qu'il produira, placez un corps d'une moindre grandeur, il sera éclipsé, il ne brillera plus d'un éclat reçu directement ; mais la lueur environnante de la flamme qui excède le premier corps opaque fera distinguer encore le dernier, quoique d'une manière sombre. Au reste, je le répète, ceci n'est qu'imagination, conjecture de ma part : je n'ai rien vu qui traite de cette particularité, et je ne puis rien en dire d'assuré.

Adieu, ma bonne Henriette.

LETTRE VINGT ET UNIÈME. (*Inédite.*)

10 juillet 1776.

J'avois bien besoin de ta lettre, ma chère amie; ton retard m'oppressoit singulièrement, sans que je l'eusse témoigné. Je voulois ajouter quelque chose aux amitiés dont je chargeois pour toi Sophie; plusieurs considérations me retinrent : je craignois de parler, je souffrois de m'être tue. Ma confiance en toi est bien mieux établie que tu n'oses le croire; c'est la persuasion où j'étois que tu m'aurois déjà assurée de ta tendresse, si tes obligations te l'avoient permis, qui m'interdit les reproches que me dictoit tout bas mon impatience. Mais il faut l'avouer, ma modération ne fut qu'extérieure, et plus d'une fois la longueur insupportable d'une attente pénible me suggéra des réflexions déchirantes; la persuasion (toujours officieuse) les dissipoit à son tour; je fus le jouet de cette alternative jusqu'au moment où ta lettre aimable vint soulager mon cœur. Je reçus avec transport cet adoucissement désiré; une émotion délicieuse succéda au trouble fâcheux; je jouis à présent dans le calme. Une de ces sensations pénétrantes, que je ne sais point définir, fait sur mon être l'effet d'une douce rosée sur la terre altérée; mon âme s'ouvre, mes yeux s'humectent, tout ce qui m'environne paroît s'animer et sentir; je vois ton affectueuse sensibilité se confondre avec la mienne et prêter à tous les objets ce charme touchant qui ravit.

Chérissons ce principe heureux qui nous rapproche; il donne à tout le mouvement et la vie; c'est l'âme de la nature, la source des vrais plaisirs. J'estimois déjà au suprême degré cette sensibilité précieuse qui unit tous les êtres, et qui me paroît faire dans le moral ce que le mouvement fait dans le physique; je l'aimois comme la première cause de cette félicité dont je jouis depuis que l'adolescence, en m'ouvrant les portes de la vie, m'introduisit dans l'empire du sentiment; tu me la rends plus chère encore par les nouveaux attraits qu'elle me présente chez toi. Elle est à mes yeux ce feu sacré qu'il nous importe

bien plus d'entretenir que n'importoit aux vestales de conserver celui qui étoit confié à leurs soins. Les liaisons particulières lui fournissent des aliments, et celle que je forme avec toi est aussi nourrissante que délicate.

Tu n'as pas pris ma demande dans son vrai sens: c'étoit celle d'un cœur touché, et non celle d'un esprit méfiant. On se croit aimée, on veut se l'entendre dire, parce que rien ne plaît davantage. Livre-toi avec moins de crainte à la pensée de l'assurance où je suis à ton égard: tes doutes me blessent; en me peignant ton amitié, ils voilent la mienne et te présentent mes dispositions sous un faux jour. Tu as pénétré dans tout moi-même: il ne te reste qu'à y lire la confiante sécurité qui accompagne mes sentiments pour toi.

Tu me connois aussi bien qu'il soit possible de me connoître; je n'ai pas eu plus de réserve pour toi que pour Sophie même; profite donc d'un livre tout ouvert qui s'offre sous tes yeux. Tu m'as sensiblement obligée en me rendant un peu Sophie; si tu savois quelle crise je soutins lors de ton départ! Ton éloignement me faisoit sentir plus vivement celui où j'envisageois Sophie respectivement à moi; j'étois violemment contrariée, je prévoyois... Mais n'en parlons plus: je la retrouve liante et sincère; je te la dois, et ce second bonheur ajoute au premier. Ce ne sera pas le seul que tu m'aies déjà procuré, je te devrai une guérison importante. Je sens se fermer la plaie dans laquelle on avoit porté le fer tranchant, j'ai eu le courage d'appuyer sur l'instrument douloureux. Je suis changée, malgré ce que j'en disois dernièrement à Sophie. La haute estime est affoiblie considérablement, c'est la base qui se trouve ébranlée: juge de ce que devient l'édifice. Chaque fois que je regarde son image, je lui trouve un défaut jusqu'alors inconnu. Au milieu de tout cela, il y a des retours accablants; mais le fait est qu'il perd tous les jours quelque chose dans mon esprit. Sophie doit t'envier cette cure.

Quel charme tu peux goûter à étudier cette belle âme! que j'aime le portrait que tu m'en traces! Tu ne dois pas t'affecter de ses réserves, elles tiennent à son caractère; il est mille petites choses que je ne sais d'elle qu'après coup, qui me viennent

comme par morceaux, pour ainsi dire. Il est des qualités qui s'excluent; Sophie ne seroit pas si réfléchie, si raisonnée, si conséquente et si ferme, si elle n'étoit pas un peu froide et réservée.

Embrasse Sophie pour moi : tu es le nœud chéri de notre union.

---

* LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

A MADEMOISELLE CANNET LA CADETTE.

Du 16 juillet 1776.

Il est sept heures du matin, il n'y a pas fort longtemps que je suis levée; mon cœur et ma pensée se tournent vers toi comme la boussole vers le nord : je suis cette indication heureuse, et je prends la plume.

Oui, ma bonne amie, nous commençons à nous voir; je me réjouis de ces dispositions réciproques qui répondent si bien à nos vrais sentiments. Tu te trompes en croyant que je taxerai tes expressions d'orgueil; ce langage est celui d'une personne persuadée : il m'étonneroit de t'entendre parler autrement après les pas que tu as faits; il est bien naturel que l'élévation des principes sur lesquels tu te fondes donne plus de hardiesse à ton discours.

La morale de raison que je me suis faite n'a que deux points principaux : l'harmonie de mes affections entre elles, la justesse de mes rapports avec ce qui m'environne; l'une et l'autre ne peuvent être que le produit des vertus; le résultat total est mon bonheur combiné avec celui de mes semblables. Mais en fortifiant les liens qui rapprochent les hommes, tels que la bienveillance, l'amitié, l'amour de l'estime, en attachant mon bonheur à celui des autres, je ne prétends pas le rendre dépendant de leurs caprices, c'est dans moi-même que j'en bâtis l'édifice.

Le plaisir d'avoir fait ce que j'aurai cru devoir sera toujours la base de ma félicité, et je n'ai besoin de personne pour en jouir. Je puis dire comme toi, que les ressources qu'on trouve

dans les autres peuvent augmenter mon bonheur, mais que sans elles il existeroit toujours.

Les préjugés ne seront jamais des lois pour moi. Je veux que ma conduite soit le triomphe du vrai, et la sincérité avec moi-même sera le but immuable de mes efforts et de mes démarches. Je le répète, une âme droite, qui se sent portée au scepticisme ou à l'incrédulité, se croit obligée à plus de vertu ; autrement elle croiroit que le désir secret de suivre ses penchants sans gêne ne fût le principe de sa révolte. Faire suppléer les œuvres à la foi, me paroît le seul moyen d'éviter les remords ; si l'on n'atteint pas la conviction, on n'échappe pas le bonheur, il accompagne toujours la bonne foi et la franchise. Je t'ai peut-être déjà dit toutes ces choses, mais elles reviennent si bien à notre objet, que je n'ai pu m'empêcher de les redire encore.

Les charmes de ta situation ne me surprennent pas ; ils doivent suivre nécessairement l'intime persuasion qui soutient ton cœur, avec lequel ta conduite est d'accord.

Je conviens très-fort de la satisfaction que doit éprouver un chrétien. Quels grands objets ! Que de grandes espérances ! Rien n'est si beau à contempler ni si doux à croire ! Si je pouvois cesser de penser, et ne faire que sentir, je serois tout à l'heure bien dévote. Mon cœur tout seul penche de ce côté, aussi je conçois parfaitement la force de l'attachement qu'on peut avoir pour la religion, et je vois tous les prodiges que cette force peut opérer. Je distingue aussi quelle autorité gardent sur nous les choses qui nous ont fait impression dans l'enfance, et je sens combien l'habitude d'envisager un objet lui donne d'empire sur notre esprit. Ces différents chefs sont pour moi autant de sujets d'observation et d'une étude qui sert à celle de l'homme.

Il faut que je te fasse l'histoire d'une sensation que j'éprouvois ces jours passés ; je te retracerai d'abord un tableau qui t'est connu, mais il est besoin de le mettre sous tes yeux, parce que sa vue me pénétroit singulièrement, grâce à cette sensibilité qui me rend susceptible de mille nuances de situation, imperceptibles pour d'autres que moi. Tu sais que j'habite les bords

de la Seine, vers la pointe de cette île où se voit la statue du meilleur des rois. Le fleuve, qui vient de la droite, laisse couler paisiblement devant ma demeure ses ondes salutaires; la succession continue de ses flots purs se trouve ralentie par le pont qui sert de communication aux deux côtés de la ville. Après avoir franchi cet obstacle, le fleuve étend son lit, s'avance avec majesté, glorieux de voir sur ses rives ce Louvre dont l'architecture exquise fixe les regards enchantés. Il étoit huit heures et demie du soir; après une forte application, je goûtois à ma fenêtre le repos et le frais; je croyois m'apercevoir pour la première fois de la beauté de l'exposition; j'invitois tout ce qui savoit voir et sentir à venir admirer avec moi un ciel serein que coloroient les réverbérations brillantes du soleil disparu. Tu sais encore que vers la gauche, à cette distance où l'œil fatigué n'apercevroit plus rien qu'avec peine sur un plan parfaitement droit, des bornes agréables, heureusement placées, dessinent l'horizon et ferment la perspective. Ce sont des arbres touffus et verts, entre lesquels on distingue les maisons les plus élevées de Chaillot. C'est précisément de derrière elles qu'on eût dit que Phébus descendu de son char lançoit cette lueur éclatante, rouge et orangée, qui de cet endroit peignoit la voûte céleste, alloit en s'affoiblissant par degrés insensibles jusqu'à ce point de l'orient où elle étoit remplacée par la teinte sombre des vapeurs élevées, qui promettoient une rosée bienfaisante.

Le ciel brilloit sans éblouir, il sembloit s'étendre et se courber avec plus de grâce; c'étoit l'instant où il est permis aux hommes de le contempler.... Aucune étoile ne paroissoit encore.... J'aimois la solitude de cette vaste étendue où l'œil se promène et s'égare sans distraction et sans obstacles. Emue, ravie par ce tableau, dans le transport de l'enthousiasme, je cherchois quelque chose d'intelligent et de sensible qui pût m'entendre et recevoir l'effusion de mon âme; je m'écriai : O toi dont mon esprit raisonneur va jusqu'à rejeter l'existence, mais que mon cœur souhaite et brûle d'adorer, première intelligence, suprême ordonnateur, Dieu puissant et tout bon, que j'aime à croire l'auteur de tout ce qui m'est agréable, accepte mon hommage...

et... si tu n'es qu'une chimère... sois la mienne pour jamais!.... Le crépuscule s'affaiblit; l'émotion s'apaisa, la nuit vint : plus calme, je voulus m'appuyer sur la réflexion.... hélas!.... quel dommage que les sentiments ne soient pas des preuves!....

Il me semble que ta renonciation en ce qui concerne les livres est bien étendue : madame Dacier étoit pieuse, cependant elle lisoit autre chose que l'Évangile. Au reste, je ne puis te blâmer. Ton parti se rapporte fort bien à ta manière de voir. A propos de madame Dacier, j'ai promis à ta sœur de lui dire mon sentiment sur l'Odyssée : ce ne sera point pour aujourd'hui; embrasse-la, en attendant que je lui écrive mes folies.

J'ai un grand chagrin : M. de Boismorel n'a dans sa bibliothèque que des traductions latines des auteurs grecs; je ne pourrai point faire aisément les études que je m'étois proposées, tu ne devines pas combien cela est fâcheux. Mais pour te faire ma cour, il me prend envie de finir ma lettre par quelques vers d'un hymne imité de Thompson.

Au seul auteur de la matière,
Homme, viens consacrer ta voix;
Remonte à la cause première
De tous les êtres que tu vois;
Que ton esprit, que ta pensée,
Vers l'Être suprême élancée,
Parte d'un vol ambitieux :
Imite l'aigle audacieux
Qui, dédaignant au loin son aire,
Jaloux de fixer la lumière,
Plane et s'élève dans les cieux.
Et toi que pour plaire il fit naître,
O femme! ô sexe ravissant!
Viens rendre hommage à notre maître,
Viens célébrer le Tout-Puissant;
Que ton amour pour lui s'enflamme,
Que sa gloire embrase ton âme;
Viens l'adorer, viens l'exalter!
Tout doit à Dieu ce tendre hommage;
Mais c'est à son plus bel ouvrage
Qu'il appartient de le chanter.

J'étois dans une situation à en composer de semblables, le soir dont je t'ai parlé; et puis je finissois par l'exclamation : Hélas! quel dommage! etc.

Ce qui est bien certain, c'est que je t'aime de tout mon cœur. Adieu, sage et chère Sophie, je suis toute à toi.

---

* LETTRE VINGT-TROISIÈME.

A HENRIETTE.

Dimanche 21 juillet 1776, à neuf heures du soir.

Me voici dans ma grotte solitaire, entre mes livres, ma fenêtre garnie de fleurs, et mon lit. Doucement occupée de toi, mon imagination me transporte à tes côtés; je te parle... Tu me serres la main sur ton cœur, en me regardant d'un air qui me désarme. Je venois te faire des reproches, bien résolue à me fâcher; j'ai tout oublié, je ne vois plus que toi, je pardonne... et je t'embrasse.

J'ai passé l'après-midi au Luxembourg : je choisissois aujourd'hui cette promenade pour y rencontrer mademoiselle d'Haugard, que, malgré mes beaux projets, je n'avois point encore été voir depuis ton départ. Mais, en vérité, les jours passent si vite; une toilette, une course, sont de si grandes affaires pour qui tient à sa maison, que les mois s'écoulent avant que je ne fasse une visite. J'ai trouvé cette grosse maman toujours fraîche et charmante, comme on est à vingt ans; sa figure prévient en sa faveur; elle est bonne enfant tout à fait, et elle t'aime de tout son cœur. Ta correspondance avec elle me paroît bien suivie. Ne prends pas cette remarque pour un mouvement de jalousie : je sais toutes les petites choses de société qui alimentent votre commerce, et doivent le rendre plus actif que le nôtre ne pourroit l'être encore. Tu trouves sans doute dans cette jeune personne un fonds de bon sens qui offre des ressources : elle voit assez juste dans bien des cas.

Je suis ravie de voir tes dispositions pour Sophie; elle est aussi très-contente de toi : la trempe heureuse de son âme rend sa dévotion aimable et bienfaisante; elle ne désire que le bonheur de ceux qui l'entourent. Sa société est la meilleure possible pour toi, parce que ton caractère et ta situation te fixant nécessairement à certains principes, il est bon que quelqu'un

les affermisse, et t'invite à maintenir l'accord entre eux et ta conduite. Je n'imagine rien de plus nécessaire et de plus avantageux qu'un peu de jugement et de fermeté : par l'un, on distingue ce qui mérite d'être adopté, et on se l'approprie ; par l'autre, on marche constamment dans la route qu'on s'est tracée ; c'est le moyen d'être soi, sans regrets, dans toutes les circonstances. Si j'avois des enfants, je ne chercherois pas à en faire des savants, mais je m'efforcerois de leur donner un esprit juste, une âme forte. Et, comme la vivacité du tempérament (qui peut d'ailleurs être si heureusement efficace) ébranle les résolutions les plus fermes, je serois bien aise que la sage amitié leur fournît des secours contre eux-mêmes, et doublât, au besoin, leur énergie.

J'ai promis, ma bonne Henriette, de te communiquer mon opinion sur l'Odyssée : je vais répondre à ton désir. Ce poëme est si différent de l'Iliade par sa nature, qu'il ne sauroit produire des impressions semblables à celles qu'on reçoit de ce dernier ouvrage. Il ne m'a point fait autant de plaisir ; mais dans la sagesse du plan, l'économie des détails, le rapport des épisodes, l'adresse des narrations, on reconnoît toujours Homère, et Homère plein de vigueur, d'âme et de sens. J'ai distingué des passages propres à causer l'émotion la plus vive, s'ils m'eussent été présentés avec la magie du vers, ainsi qu'ils doivent l'être dans l'original. Le style de madame Dacier, quoique pur, exact et facile, ne me paroît pas toujours noble, élevé, poétique, tel enfin que le demandoit son sujet. Peut-être aussi étoit-il impossible de réunir ces qualités dans une traduction ; car je ne prétends pas rabaisser la gloire de cette femme judicieuse et savante. — Je n'ai point été choquée comme toi de certains détails qui t'effarouchoient ; j'avoue qu'Homère nous présente souvent son héros à table ; mais la peinture des asiles que rencontre Ulysse dans ses voyages, et la manière dont on exerce envers lui l'hospitalité, intéressent si bien, que l'histoire de ses repas n'est plus une mesquinerie déplacée. D'ailleurs ces libations, ces prémices de tous les animaux immolés, offertes aux dieux, donnent aux festins une dignité que n'ont pas les nôtres. L'opposition entre ces mœurs antiques et les mœurs

modernes fait à nos yeux tout le singulier des premières; en oubliant un instant nos usages, on voit dans ceux que décrit Homère une simplicité majestueuse qui plaît et occupe. Que j'aime ces maximes d'hospitalité, de générosité, d'amour pour les malheureux, mises en action dans tout le cours du poëme! Avec quel plaisir j'ai suivi Ulysse chez le bonhomme Eumée, ce pasteur si fidèle, si plein de droiture! Il y a de ces choses en apparence insignifiantes, qui montrent à la fois l'âme sensible d'Homère et son habileté à tirer parti de toutes les circonstances: tel est le trait relatif à ce vieux chien qui reconnoît Ulysse entrant déguisé dans son palais, caresse son maître, et tombe mort à ses pieds. Rira qui voudra de cette anecdote, j'avoue qu'elle m'a touchée. Madame Dacier le rapporte tout bonnement: si deux vers simples et heureux me l'eussent fait connoître, j'aurois pleuré tout à fait.

Je n'aime pas l'épisode du Cyclope; j'ai de la répugnance pour cet œil crevé avec un morceau de bois affilé et durci au feu, qu'Ulysse fait tourner comme un vilebrequin.... Il est vrai qu'Ulysse contoit cela aux Phéaciens. D'ailleurs l'imagination des Grecs, mère des fables, et si bien familiarisée avec elles, s'accommodoit sans doute mieux que la mienne de semblables récits. Cette remarque suffit pour la justification d'Homère, pour qui je professe la plus grande admiration. Dans l'Iliade, voluptueux et terrible à la fois, il remue l'âme dans tous ses sens: dans l'Odyssée, plus paisible et non moins puissant, il attache par des peintures naïves, par une douce morale. Ces deux poëmes m'offrent les productions du génie le plus vaste et le plus savant, de l'imagination la plus riche, de l'âme la plus sensible; ils sont enfin le monument, le miroir de mœurs qu'il est intéressant d'étudier et de connoître.

Voilà, ma bonne amie, ce que je pense d'Homère et ce que je dirois également devant ses détracteurs, ton frère fût-il du nombre. D'ailleurs, sur cette matière, comme sur d'autres objets plus importants, la différence des opinions ne fait pas celle du mérite. Je l'ai déjà dit bien des fois: la possibilité des différences dans les idées de l'esprit humain me paroît s'étendre jusqu'à l'infini; deux hommes qui verroient, penseroient, rai-

sonneroient, jugeroient d'une manière parfaitement semblable, seroient à mes yeux un phénomène plus singulier que la résurrection d'un mort. Aussi il n'y a presque pas de folies qui ne me paroissent excusables, si ce n'est celle de troubler le bonheur d'autrui et de persécuter ses frères pour des erreurs.

La réponse que tu as eue sur l'histoire des pourceaux, telle insuffisante qu'elle soit, me paroît aussi bonne qu'on puisse la faire pour rendre raison d'un pareil fait; cependant M. B. avoit plus d'adresse lorsqu'il disoit que l'intention de Jésus-Christ avoit été sans doute de punir l'avarice des Juifs, qui, suivant leur loi, ne pouvant faire usage du porc, ne prenoient la peine d'en élever que pour les nations idolâtres leurs voisines, avec lesquelles ils en faisoient trafic par le désir d'un gain infâme, puisque ces porcs étoient probablement employés (du moins quelques-uns) aux sacrifices immondes qu'on faisoit aux faux dieux. Cela est tiré aux cheveux et présente un côté fort plaisant, car le diable ayant demandé la grâce d'entrer dans ces pourceaux qu'il précipite ensuite dans la mer, il demandoit donc des verges pour se fouetter lui-même? si tant est qu'un pur esprit eût des fesses... mais pourquoi pas? puisqu'on nous les représente en nombre ainsi que des corps, ils peuvent en avoir les parties. Aussi, grâce à ces belles imaginations, nous a-t-on parlé des incubes et des succubes comme des êtres produits par l'union des démons avec les femmes. Fais-moi grâce de ces folies, je n'en dirai pas davantage.

Je sais qu'elles ne font rien à ta foi, c'est ce qui me laisse la liberté de te les écrire telles qu'elles se présentent. Je respecte la persuasion, et je ne veux l'ébranler dans personne; je crois la tienne fondée sur d'autres motifs que ces petites circonstances. Il faut que je te prie de demander encore à Sophie, qui trouve dans toutes les Saintes Écritures le sens spirituel, la manne cachée, ce que lui représente le récit de saint Paul de son ascension au troisième ciel, au sujet de laquelle il répète sans cesse, parlant en tierce personne: « Si ce fut avec son corps ou sans son corps, je n'en sais rien, Dieu le sait. » Ce passage m'a toujours paru, à moi qui n'ai que le gros bon sens, d'une obscurité et d'une fadeur dégoûtantes.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME. (*Inédite.*)

Jeudi 25 juillet 1776.

Il est fête : je crois toujours être à dimanche.

M. Roland est venu hier, ma bonne amie, comme j'étois sortie, pour mon malheur; il s'est informé si je n'avois pas de prochaine occasion de voir mademoiselle d'Hangard, et sur ce qui lui fut répondu, il laissa la lettre, disant qu'il prévoyoit ne pouvoir aller chez mademoiselle de Lamotte que sous trois ou quatre jours. Chargée de ces lettres, je partis aujourd'hui après le dîner pour aller faire visite et remplir ma promesse de venir prendre moi-même la petite fiole qui t'étoit destinée. J'ai trouvé la bonne cousine honnête et complaisante à son ordinaire, je l'ai vue avec un plaisir tout particulier. Nous avons été ensemble aux Carmes, où elle a dit ses vêpres et où j'ai fait aussi mes prières à ma mode; après quoi nous sommes revenues au Luxembourg, où je suis restée avec elle jusqu'à sept heures et demie. Nous avons rencontré les demoiselles Philippe : je me suis informée à mademoiselle d'Hangard qui elles étoient; il se trouve que je connois leur frère : c'est un peintre, petit homme boiteux, fort épris de sa personne et de son talent, qui cherchoit à s'insinuer à la maison et vouloit faire mon portrait, il y a trois ou quatre ans.

Mademoiselle d'Hangard m'a fait lire plusieurs de tes lettres, ce fut un cadeau pour moi; mais je ne lui ai lu qu'un petit bout de celles que tu m'as adressées; cette réserve a pu lui paroître singulière : j'en suis fâchée, mais je ne pouvois faire autrement. Elle m'a chargée de te redire mille amitiés.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME. (*Inédite.*)

Samedi 27 juillet 1776.

Comment, encore une feuille? Eh! oui, ma douce amie, l'occasion est retardée; j'entasse mes paperasses et je viens te dire

un bonjour. Si tu lis mon paquet d'un bout à l'autre, je serai bien surprise, tant je compte sur..... eh! paix! en voulant m'humilier, j'allois dire une sottise. Voilà ce que c'est que d'écrire sur la pointe d'une aiguille, sans avoir rien dans la tête et en se confiant à sa bonne fortune; on s'expose à quitter honteusement le champ de bataille ou à faire de pauvres escarmouches. Heureusement mon petit cœur a du fond : c'est chez lui que je vais puiser quand l'esprit me fait banqueroute, et je t'assure que cette ressource me fait grand bien, car sans elle j'eusse déjà fait plus d'un trou à la lune. L'inconvénient que je trouve chez lui c'est que, se rendant quelquefois débiteur volontaire de certaines gens, il lui arrive encore de rebuter mes vrais créanciers. J'ai beau me débattre des quatre pieds, il faut se résoudre à prendre le bonnet vert. Pour toi, ma bonne amie, je suis dans le premier cas, c'est tout ce que je voulois te dire, en t'assurant d'ailleurs que je compte sur la réciproque. Voilà ce qui s'appelle du bon françois. Adieu.

LETTRE VINGT-SIXIÈME. (*Inédite.*)

. Août 1776.

Me voilà débarrassée. Bonsoir, ma petite amie, que je vous embrasse; ma chère Henriette, viens entre nous deux, cette place t'appartient, j'aime à te voir l'occuper; j'ai déjà la douce habitude de la voir remplie par toi, ne la quitte pas, je t'en conjure: combien tu me ferois souffrir! Sois à jamais le nœud chéri qui réunit les deux bouts de la chaîne; tu serois notre point de ralliement si nous en avions besoin d'un, mais dans tous les cas tu ajouteras au charme de notre amitié en acceptant ses offres par un retour de la tienne. Hélas! j'ai vu aujourd'hui deux amis pénétrés, ils vont se quitter peut-être pour toujours; puis-je voir sans émotion le spectacle d'une union qui mériteroit de servir de modèle à la nôtre, si la nôtre ne l'avoit égalée?

M. de Saint-L. part demain ou après; il a dîné ici avec sa moitié, son bon ami. Je leur avois joint ce gentilhomme mal-

heureux qui feroit bien le pendant du tableau de M. Greuze, et mon bon philosophe républicain, de retour de sa patrie depuis huit jours. Il manquoit M. Roland : je l'ai regretté; mon imagination m'a transportée à sa suite, je fus distraite quelque temps. Nous avons cependant causé joyeusement, et, ce qui est fort plaisant, nous nous sommes quittés à peu près de même, M. de Saint-L. en me baisant la main, et moi d'un ton fort enjoué. Au fait, chacun avoit son compte, mais le plaisir de se voir nous faisoit oublier le départ, les six mille lieues, le temps, etc.

M. de Saint-L. avoit entre les mains quelques-uns de mes cahiers; il me pria de souffrir qu'il les remît à son ami, afin que celui-ci les lût avant de me les rendre. Cela s'est accordé je ne sais comment; de manière que ce dernier va partir à Soissons, où il fait sa résidence ordinaire, avec mon esprit de l'année passée — j'entends mes barbouillages — et une bonne partie de ceux de celle-ci; dans le vrai, cela n'a pas le sens commun. Il y a quelques-unes de ces réflexions philosophiques un peu hardies qui se font dans ce pays, sous la cheminée, et ne doivent être vues que là; il y a mille misères qui ne valent rien, et la totalité ne fut jamais écrite pour d'autres que pour moi; mais, enfin, c'en est fait... Voilà mon esprit bien aventuré. Il tomberoit (si le dépositaire venoit à mourir) entre les mains de ses fils, deux jeunes officiers qui le retourneroient de la bonne manière ou le perdroient; heureusement ce ne seroit qu'une dissipation des revenus : le fonds me reste; mais il n'en faut pas davantage pour faire le sujet de petites inquiétudes, tracasseries, etc.

Oh! personne ne prévoit mieux que moi; mais penser au possible et agir comme y ayant pensé, ce sont deux choses différentes que je ne fais pas toujours à la fois.

A propos, le jeune de B.[1] est venu me voir; je ne lui ai pas trouvé le ton aussi leste qu'on me l'avoit annoncé; je ne sais si ma présence y faisoit quelque chose. Nous ne nous sommes entretenus que de la maladie du défunt; il avoit prévu sa mort avant même qu'il fût alité, sans doute par ce sentiment fidèle qui

[1] De Boismorel.

nous éclaire assez sur un avenir prochain, lorsque nous savons l'écouter. Il fut entraîné par le *coma;* c'est une affection soporative qui engourdit toute la machine, suspend absolument toutes les fonctions et anéantit ainsi qu'elle le principe de la vie, sans que les secours de l'art puissent être de quelque utilité. Elle vient probablement d'un engorgement des vaisseaux, causé par le sang qui se porte à la tête avec violence.

Mais laissons là les conjectures pour faire une remarque dont j'ai été frappée. Tu sais que j'étois au lit dans le temps de la maladie du Sage ; tout mon mal étoit dans la tête, et avant qu'il ne devînt extrême, j'avois éprouvé depuis six semaines un assoupissement presque continuel et irrésistible, sitôt que je prenois un livre, si intéressant qu'il fût ; de manière que, si la saignée du pied n'eût coupé court aux redoublements de la fièvre, il est probable que le véritable *coma* se seroit emparé de ma personne et m'auroit emportée avec le Sage, dans le même temps et de la même manière que lui. C'eût été fort singulier [1].

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Août 1776.

Tu ne saurois croire combien vivement j'éprouve le besoin de la campagne. Au milieu du fracas de Paris, je soupire après le calme des demeures rustiques, après celui que l'on goûte si délicieusement dans les petits sentiers obscurs des bois. Mon imagination s'égare dans ces vallées heureuses où je passois quelque temps les années dernières. La voix de mes parents m'y rappelle encore ; mais... ma mère n'est plus ; mon devoir et mon cœur m'enchaînent auprès de mon père, que je ne puis plus quitter, tant pour son contentement que pour le bien de sa maison. Hélas ! je n'irai plus embrasser ma nourrice sous son toit de chaume, je n'irai plus promener mes rêveries au bord

[1] Les détails donnés ici sur la mort de M. de Boismorel prouvent que la date de cette lettre est inexacte. Nous l'avons néanmoins conservée à cette place, en respectant l'indication de l'original. Elle devrait être datée du 19 au 23 septembre, et prendre rang après la lettre XXXI, page 438.

de cet étang silencieux dans lequel je laissai tomber quelquefois des larmes si douces!... Oh! ces privations sont bien grandes, aujourd'hui que ma mère est morte et que Sophie est loin de moi! Non, personne n'est à mes côtés pour m'offrir un dédommagement. Toi qui peux encore te reposer sur le sein maternel, sens le prix de ton bonheur et plains ton amie.

Je cherche toujours dans l'étude un adoucissement à mon chagrin. J'ai quelquefois des fièvres d'imagination qui me font écrire, d'un moment à l'autre, des choses d'une nature tout à fait différente : croirois-tu qu'après avoir jeté sur le papier des réflexions philosophiques assez hardies, j'ai eu le caprice de faire un sermon? L'impatience, il est vrai, m'a prise au second point, que par cette raison j'ai beaucoup abrégé; mais enfin, j'ai achevé le tout, en me dépêchant comme un pauvre vicaire qui doit monter en chaire le dimanche et débiter sa besogne à tel prix que ce soit. Tu ris? cela est vrai pourtant. Je m'évertuois très-sérieusement à composer une œuvre édifiante, je m'imaginois être prédicateur tout de bon, et je t'assure qu'avec du zèle on fait bien des choses.

Aujourd'hui je suis fort tentée de composer une pièce avec ce trait de bienfaisance de M. de Montesquieu dont je te parlai l'année dernière, après la promenade de Montmorency : c'est le Sage qui m'a fourni cette idée. Mais je trouve bien plus difficile de faire une bonne comédie qu'un sermon passable. Dans le trait en question, si l'on vouloit tout peindre, l'observation des trois unités seroit impossible : il faut nécessairement se restreindre au dernier tableau et en faire la base de l'intrigue. Peut-être qu'après bien du travail ma pièce sera bonne à jeter au feu... Puis, pour rêver et imaginer à l'aise, je voudrois être à la campagne; ici, le bruit des voitures, le mouvement de mon logis même, déconcertent mes idées. — Vincennes n'est point la campagne telle que je la désire. Chez le chanoine, il me faut vivre en chanoinesse. Là, on trouve la cave mieux garnie que la bibliothèque; on est à table beaucoup plus longtemps qu'ailleurs. Quand je dois partir pour Vincennes, je me rends la dissipation nécessaire par un travail outré : alors j'use de la vie canoniale avec quelque plaisir. Je tiens compagnie à

cet oncle, frère d'une mère chérie qu'il me rappelle; ou bien, pour amuser le monde, j'ai recours à ma gaîté. Tandis qu'un bon chanoine en lunettes fait résonner sa vieille basse sous un archet tremblotant, moi je racle du violon; un second chanoine nous accompagne avec une flûte glapissante, et voilà un concert propre à faire fuir tous les chats. Ce beau chef-d'œuvre terminé, ces messieurs se félicitent et s'applaudissent; je me sauve au jardin, j'y cueille la rose ou le persil; je tourne dans la basse-cour, où les couveuses m'intéressent et les poussins m'amusent; je ramasse dans ma tête tout ce qui peut se dire en nouvelles, en histoires, pour ravigoter les imaginations engourdies et détourner les conversations *de chapitre* qui m'endorment parfois: voilà ma vie.

Adieu, je te quitte pour faire des extraits d'un livre que je dois rendre bientôt. — Ma lettre ne devant partir que dans quelques jours, je pourrai revenir causer encore un peu avec toi, si bon me semble.

*

Du samedi.

Je reviens à toi, ma bonne amie, et aux choses qui te regardent directement; elles sont importantes pour mon cœur et elles fixent naturellement mon attention. Je te considère avec attendrissement, j'épie les différences que peut apporter dans ta manière d'être la décision que tu as prise : je vois avec satisfaction qu'elle te sera avantageuse à tous égards [1]. En resserrant les liens qui t'unissent à tes semblables, elle pourra contribuer à te rendre encore plus aimable à leurs yeux. Pardonne-moi cette façon de voir toute terrestre et toute grossière : j'avoue bonnement que je compte l'estime d'autrui pour quelque chose. Sans doute il ne faut pas y attacher inséparablement notre félicité : ce seroit assujettir celle-ci à trop de vicissitudes; mais il faut la regarder comme la plus parfaite compensation pour tous les maux imaginables. Après le plaisir de mériter l'estime des honnêtes gens, le plus touchant à mes yeux est celui de la posséder. C'est la pomme du paradis de ce bas monde : s'il est défendu d'y toucher, je suis

[1] On se rappelle que Sophie a renoncé au projet de se faire religieuse.

bien malheureuse, car ce fruit me paroît beau... et... j'y porte la main. Mais j'ai pour moi un bon garant, c'est saint François de Sales; regarde plutôt je ne sais quel chapitre dans son livre de l'*Introduction.* Si je deviens dévote, saint François sera mon patron. Je l'aime à la folie, parce qu'il est tout bon, tout simple, tout tolérant : aussi avouoit-il ingénûment qu'il avoit le cœur fort porté à la tendresse. Ce sont là de mes gens, et je dirois bien du grand apôtre que tu cites ce qu'en disoit la Fontaine avec sa bonhomie charmante : « Ce saint Paul-là n'est pas mon homme. » — Mais j'en reviens à mes moutons. Tu dis que ta dévotion ne change rien à ton extérieur, et moi je prévois qu'elle opérera à ton insu un changement avantageux, dont je me réjouis d'avance. La vraie dévotion n'est point dure, acariâtre, sauvage, tranchante : humble et modeste, complaisante sans fadeur, elle est plus obligeante que la politesse même. Le recueillement auquel te porte ton goût actuel t'empêchera de relever en société bien des misères qu'on doit laisser passer sans mot dire; ton indifférence pour des choses qui t'intéressoient autrefois te dispensera d'entrer dans ces petites discussions si fréquentes qui, en plaçant une personne sur la scène, la font remarquer et l'exposent aux traits de la jalousie. Si tu laisses échapper quelques bonnes occasions de parler, ou si tu présentes tes jugements comme des doutes, l'on te saura gré de ton silence ou de ta retenue. Si l'on s'aperçoit que la religion a produit ce changement, alors tu auras travaillé pour sa gloire, en prouvant qu'elle rend meilleurs ceux qui lui appartiennent. Tu juges combien je suis actuellement contente de toi, puisque je vois les principes auxquels tu te rattaches faire ton bonheur, prévenir tous les petits défauts naturels, et embellir les qualités sociales les plus communes, par lesquelles tu étois déjà si chère à ceux qui te connoissoient parfaitement. Je l'ai dit et je le répète, je hais une philosophie qui isole l'homme. Je resserre, je multiplie autant qu'il m'est possible les liens qui l'unissent à son espèce; j'aime jusqu'aux illusions heureuses qui peuvent produire cet effet, et si la religion chrétienne me paroît l'emporter sur toute autre à quelques égards, c'est principalement par cette fraternité qu'elle établit, qu'elle prêche

et qu'elle inspire. L'union, l'amour universels, voilà ma folie ; si j'avois vu le bon abbé de Saint-Pierre, je crois que j'aurois embrassé ses genoux en pleurant, comme j'aurois fait peut-être ceux de Rousseau, si sa femme m'avoit permis de lui parler. Ainsi je lui écrivois dans ma seconde lettre : « Si je n'avois fait que vous admirer, je n'aurois pas attaché un si haut prix au bonheur de vous voir ; mais je chéris en vous l'ami de l'humanité, son bienfaiteur et le mien : c'est à ces titres que vous me paroissez mériter mon hommage, et que j'aime à vous le rendre. »

Tu me crois plus occupée de l'amour que je ne le suis effectivement. Je reviens à la persuasion où j'étois autrefois que la rencontre de deux âmes semblables, de deux amants unis par la vertu, est l'Élysée des poëtes, la chimère des cœurs jeunes, sensibles et honnêtes, le gros lot de la loterie de félicité, qui sort à peine une fois par siècle. J'ai abattu l'espérance, j'ai employé, pour guérir la plaie de mon cœur, tous les moyens que la saine raison peut fournir : je suis à présent dans une heureuse convalescence.

Adieu, ma bonne, ma charmante Sophie. — Mon petit cœur n'oublie pas Henriette.

LETTRE VINGT-HUITIÈME. (*Inédite.*)

25 août 1776.

J'ai été à Vincennes tous ces jours derniers, j'ai vu grande compagnie, je suis revenue hier lestement, avec un abbé et un officier. J'ai reçu du monde en rentrant aujourd'hui, je me confine avec joie dans mon petit cabinet, et avant de me livrer à l'étude qui m'appelle, je viens à l'amitié, dont la voix est plus touchante encore. Je commence à me mettre à l'aise, dis-tu ; il me semble que tu ne me vois qu'à moitié, il y a longtemps que je le suis avec toi. C'étoit vouloir m'y maintenir d'une autre manière que de te dire, comme j'ai fait lors de ton changement, que j'éviterois de t'entretenir sur certains objets ; je respectois ta persuasion, je croyois devoir la ménager, et je satisfaisois

ma délicatesse en t'avertissant que j'allois te cacher quelque chose. La tienne s'est opposée à cette réserve, tu exigeas que je parlasse librement même de ce qui choquoit tes opinions. Je me suis rendue, et la contrainte m'est restée inconnue.

Le sujet du sermon dont tu me parles est l'amour du prochain. Mon plan étoit de prouver la nécessité et les avantages de cet amour, et dans l'exposition et la bonté de ce prétexte, de développer l'esprit de la religion chrétienne, de faire sentir combien elle étoit respectable et sainte. Ce plan magnifique n'a pas été rempli à mon gré ; j'ai trop dépêché la besogne, les objets sont présentés en raccourci, et ne font pas assez d'effet. Un à-propos de plaisanterie me fit lire ce morceau à mon oncle, qui m'avoua en avoir fait un plus mauvais sur la même matière, dans le temps qu'il étoit vicaire et qu'il étoit obligé de prêcher; ouvrage dont un canonicat dispense aujourd'hui sa paresse.

Je te croyois dans une foi lumineuse qui ne te laissoit plus d'incertitudes; j'ai vu avec étonnement, par un passage de ta lettre, que tu n'es pas exempte de doutes, même sur l'existence de Dieu. Il est donc bien vrai que le sentiment seul est notre guide vers ces objets, le raisonnement ne sauroit prouver. Je suis très-convaincue de cette vérité, c'est sur elle qu'est appuyé un des côtés de ma tolérance. Ton amour sensible pour cette cause première me fait souvenir de ce que disoit M. Thomas en parlant des femmes. Elles sont plus portées que les hommes à la dévotion, qui devient pour elles presque un besoin. Elles aiment la Divinité, comme elles feroient un amant ; c'est dans le sein du Très-Haut qu'elles versent confidemment des foiblesses ignorées de l'univers. Si ce ne sont pas ses paroles, ce sont, je crois, ses idées. Je sais que l'application ne te convient pas en entier, mais je crois voir aussi que dans une situation contrainte où tes goûts, où tes occupations ne se dirigent pas au but qu'ils te feroient envisager, tu as besoin d'un adoucissement, d'un consolateur qui charme et remplisse ton âme. Il faut aimer, et, chimère pour chimère, celle que tu choisis en vaut bien une autre ! Oui, tu éprouverois un vide affreux sans cet appui que tu t'es donné, et dans les instants de langueur, je conçois que les ouvrages de David, remplis de feu, d'enthousiasme, de sen-

timent, d'énergie, analogues à tes dispositions, puissent seuls te ranimer et te fortifier. Si l'étude ne me servoit d'aliment, je m'en préparerois un autre nécessairement, et malgré les raisonnements qu'elle me fait faire, peut-être viendrois-je un jour à ton point. Il est si doux d'aimer un objet parfait, de se trouver sans cesse sous ses yeux, de se dévouer à l'amour, de ne vivre et respirer que par lui! Cela est fait pour les cœurs honnêtes et sensibles, rebutés des disgrâces qui suivent toujours la réalité. La morale du Christ est excellente; c'est celle d'un sage éclairé, plein de bonté, de douceur, cherchant le bien de l'humanité. Ceux qui suivent ses préceptes doivent être heureux, ainsi que le sont tous ceux qui pratiquent la justice et sont dociles aux lois de leur conscience. L'idée d'un bon père qui nous aime, l'espoir des récompenses qu'il promet, ajoutent certainement au plaisir de bien faire; aussi, presque toutes les religions prêchent une sorte de Providence et assurent des récompenses chacune à leur manière. Ce sont leurs deux ressorts nécessaires pour monter le gros des âmes humaines au point où il faut qu'elles soient pour leur bien propre et celui de la société; il faut bien que des institutions religieuses réparent les défauts et balancent l'imperfection des législations.

Mais revenons à M. de Pauw[1]. Tu ne connois pas encore toutes mes idées à son sujet : ton étonnement cessera, ainsi que celui de ta sœur, quand vous saurez deux choses. La première, c'est que ses *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois* me sont entièrement inconnues, je ne connois uniquement que celles qu'il a faites sur les Américains; la deuxième, c'est que,

[1] Corneille de *Pauw*, savant écrivain, philosophe hardi, dont l'influence fut grande sur le dix-huitième siècle, comme celle de l'abbé Raynal. Les lettres de mademoiselle Phlipon témoignent assez de cette influence, nulle aujourd'hui, où l'on ne lit plus les livres de Raynal et de Pauw, malgré leur mérite. Les *Recherches philosophiques sur les Américains* parurent en 1768, et augmentées en 1772; les *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*, en 1774. Pauw publia, en 1788, les *Recherches sur les Grecs*. Il descendait du grand pensionnaire de Witt, et il eut pour neveu ce singulier baron de Clootz, dit Anacharsis. La mort tragique d'Anacharsis, qui fut guillotiné avec Hébert et Proly, est un des chagrins qui conduisirent le grand savant au tombeau prématurément.

Il mourut en 1799, âgé de soixante ans.

quand je fais l'extrait d'un ouvrage ou le résultat des idées qu'il m'a laissées, je le fais dans les principes de l'auteur et en me pénétrant de son esprit; restent mes remarques particulières qui font un autre à part. Je suis bien éloignée de penser que ces *Recherches* ne laissent rien à désirer; l'importance et le nombre des faits qu'elles présentent demandent qu'ils soient constatés plus sûrement encore que par le témoignage d'un homme qui, quoique judicieux, a pu se tromper dans le choix des probabilités parmi toutes les contradictions des relateurs. Ses raisonnements paroissent justes, ses conjectures vraisemblables; mais il s'est fait un système auquel il ploie les faits d'une manière un peu outrée. Il n'est pas encore évident à mes yeux que les Américains soient aussi dégénérés et abrutis qu'il le prétend; je voudrois être instruite plus à fond de l'état où furent trouvés les Péruviens et les Mexicains; je ne sens pas parfaitement l'opposition qu'il dit exister entre le langage et les usages des Tartares de l'est de l'Asie et les Américains de l'ouest du nouveau monde; je ne sais pas s'il a des connoissances assez profondes pour décider lui-même cet objet important.

J'ignorois ce que tu me dis de la créance de beaucoup de personnes à l'égard des Patagons[1]. Ce que je puis répondre, c'est que sans nier la possibilité de leur existence, je n'en vois pas encore de preuves suffisantes; en attendant plus de lumières, je resterai incrédule avec M. de P.; mais au milieu de tous ces nuages, je crois distinguer quelque chose de positif, c'est qu'à la découverte de l'Amérique on vit un immense continent, une partie considérable de notre globe plus sauvage et moins habitée que tout ce qui nous étoit connu jusqu'alors : une terre malsaine, couverte de bois et de marécages; des reptiles énormes, de petits quadrupèdes; des hommes encore dispersés dans les forêts ou réunis dans des sociétés imparfaites; deux seuls pays où la civilisation fût un peu plus avancée; voilà ce qu'on aperçut, voilà ce qui est démontré et ce qui fait un phénomène à expliquer. Toutes les observations et les raisonnements ten-

[1] On sait quelles étranges descriptions on faisait des Patagons au dix-huitième siècle. C'est la fausseté évidente des relations concernant ce peuple qui faisait douter à mademoiselle Phlipon de son existence.

dent à prouver que ce pays avoit éprouvé plus tard que le nôtre une révolution causée par les eaux. Telle est l'essence de l'ouvrage de M. de P. et ce qui m'en paroît le plus certain; il a pu errer dans les détails et tomber quelquefois dans l'exagération, mais il est plein de choses et de raison, et malgré la méfiance et le doute où je demeure sur bien des choses qu'il avance, je suis d'accord avec lui pour le fond, et je crois qu'il mérite mon estime par ses connoissances, son jugement, son travail et son érudition.

Je passe actuellement à mes propres remarques.

Les Américains abrutis, sauvages et dégénérés, ont, dit-on, dans leur impuissance physique la cause de tous ces défauts. Ce besoin qui rapproche tous les êtres, qui formant la première liaison devient la base de toutes les autres, existe à peine pour eux. La plus ardente étincelle de la vie est éteinte dans leur corps flegmatique; insensibles et froids, ils végètent languissamment en hördes séparées, que forma seulement le besoin de la chasse; ils procréent peu et meurent sans avoir fait un pas vers la civilisation. Lors de la conquête de leur pays, on remarqua dans leurs femmes un penchant singulier pour les Européens : M. de P. l'attribue aux mauvais traitements qu'elles recevoient de leurs maris; mais M. de P. dit lui-même qu'elles employoient sur les sauvages certaines drogues, à l'effet de remédier à l'indolence de la nature. Ces femmes n'avoient donc pas un tempérament aussi froid, aussi débile, une constitution aussi altérée que l'avoient les hommes du même climat? D'où vient cette différence singulière entre des sexes dans un climat dont les influences doivent être générales? Je trouve en cela une contradiction qui me choque et me porte à douter.

On rapporte des choses étonnantes du courage féroce des sauvages dans les tourments qu'ils font souffrir réciproquement à leurs prisonniers de guerre. Il est difficile de l'attribuer avec M. de P. à leur insensibilité; on ne conçoit pas qu'elle puisse aller jusqu'à faire chanter dans les supplices, et des hommes qui ont si peu d'idées morales ne seroient pas aussi vindicatifs que le sont les sauvages, si les outrages ne les blessoient pas physiquement d'une manière bien sensible. La vengeance,

dit-on, est la passion des petites âmes et des foibles; ce que je crois bien autant, c'est qu'elle n'éclate jamais avec transport, non plus que toute autre passion, dans les gens froids et insensibles.

C'est ainsi que je raisonnois avec moi-même sur différentes parties de l'ouvrage de M. de P., lorsque M. de S. L. vint me voir. Tu juges quelle joie! c'étoit un observateur à consulter. M. de S. L. a été pendant quatorze ans à la Louisiane directeur des traites et de l'ouest du Mississipi; moins occupé encore de commerce que de philosophie, il choisissoit du mieux qu'il lui étoit possible les traiteurs qu'il envoyoit aux sauvages pour leur donner des fusils, des quincailleries, toutes ces misères qu'ils aiment et qu'ils reçoivent en échange de leurs pelleteries, etc.; il écoutoit leurs rapports, les comparoit, les vérifioit, et se faisoit aussi amener des sauvages. Je lui ai demandé s'il étoit vrai qu'ils fussent imberbes, foibles, bornés à l'excès, qu'ils maltraitassent leurs femmes, etc.; voici ce que j'en ai appris : Les sauvages sont en général grands, bien faits, bien proportionnés; ils ont un beau port de tête, avantage que peut contribuer à leur donner la manière dont ils couchent leurs enfants, en leur reposant la tête plus bas que le reste du corps. Ils ne sont pas entièrement dénués de poil. Quelques-uns en sont aussi bien fournis que les Européens; le plus grand nombre en a beaucoup moins : mais ils sont dans l'usage de se l'arracher par propreté. Reste à savoir si c'est cet usage constant qui a pu contraindre la nature au point de diminuer dans les races actuelles et naissantes cette marque de virilité. Cela paroît peu probable, s'il en faut juger par analogie et sur les observations de ce qui arrive dans d'autres cas semblables; les difformités ou les mutilations inventées par le caprice ou la superstition et exercées avec la plus grande persévérance ne produisent jamais des variétés dans l'espèce : témoin la circoncision, etc. Cette difficulté me fait croire que l'altération de la constitution pouvoit seule produire cet effet; tout le défaut que je vois en ceci (et dans la plupart des jugements), c'est d'avoir conclu du particulier au général; il faut user avec bien de la circonspection d'un fait qu'on veut employer pour principe.

Ce n'est que chez quelques nations que les femmes sont chargées de tous les travaux et traitées comme des bêtes de somme; chez la plupart elles sont aimées, et il est très-faux que leurs maris les offrent aux voyageurs comme quelques-uns l'ont débité : si jamais cela est arrivé aux sauvages, c'est dans un moment d'ivresse; il n'en est pas de même des filles, qui jouissent de la plus grande liberté dans toute l'étendue du terme; elles s'abandonnent à qui leur plaît, on appelle cela se promener : en effet, les jeunes gens les mènent dans les bois, et là ils s'arrangent ensemble. Après s'être bien promenée, une fille qui se marie à un sauvage devient chaste et retenue. L'adultère est sévèrement puni; il y a telle nation où l'on fait supporter pour cette faute la peine du talion, c'est-à-dire que la femme est condamnée à être épousée par tous les hommes de la nation jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Vers le 40e degré de latitude nord, à peu près à quatre cents lieues de la Nouvelle-Orléans, se trouve un peuple nommé Keadodakious; il est chasseur comme tous les sauvages et suit les troupeaux de bœufs, qui suivent eux-mêmes les pâturages : mais il y a un lieu fixe où le gros de la nation vient toujours se réunir. Les lois (non écrites, mais reçues et pratiquées chez elles) punissent l'ingratitude, la médisance et même la raillerie. Un homme offensé par un propos piquant se plaint en disant : Tu m'as battu! C'est à l'offensé qu'appartient le droit d'infliger la peine. Ces usages n'annoncent pas des hommes abrutis; mais tout à côté de ces louables coutumes, on voit une atrocité : les enfants nouvellement nés dont les mères viennent à mourir sont enterrés vifs avec elles; ce n'est, il est vrai, qu'après s'être informé s'il n'y auroit pas de nourrice, mais jamais il ne s'y en trouve. Cette barbarie est un inconvénient de la vie sauvage et errante, qui ne permet pas de se charger de beaucoup d'enfants. — M. de S. L. se fit amener un jour un sauvage qui étoit muet, mais qui avoit beaucoup voyagé; sur ce qu'on lui fit entendre, il prit un charbon, avec lequel il traça sur le plancher une sorte de carte topographique du pays qu'il avoit parcouru, il traçoit le cours des rivières et déterminoit fort bien la situation respective des lieux. Sur un plus petit espace,

il réduisoit les objets en gardant les proportions. Cet homme n'étoit certainement pas abruti, dégénéré. M. de S. L. eut pendant quelque temps un sauvage de douze à quatorze ans avec lequel il voyagea; après plusieurs courses, il lui montra une carte du pays sur laquelle en lui désignant quelques points il aperçut et reconnut quelques endroits. Voilà le résultat en gros de quelques conversations sur ces matières.

Je te laisse à tes réflexions et je supprime les miennes; il se fait tard, adieu. Je suis à la première heure du mercredi 20 août 1776.

— J'ai reçu des nouvelles de mademoiselle Mimerel. J'étais à la campagne lorsque sa lettre me fut apportée; mais depuis mon retour, j'eus la visite du principal, son parent; c'est un homme honnête, aimable et de conversation; j'avois du monde alors, je ne m'informai pas du moment de son retour; je compte le charger d'une réponse; je lui aurois aussi donné ces dépêches, mais je m'ennuie d'attendre.

Fais, en attendant que je m'en acquitte moi-même, beaucoup de compliments et d'amitiés à mademoiselle Mimerel.

Le *Système de la nature* [1] vient de me tomber entre les mains; je vais demander la meilleure réfutation qui en ait été faite, et dans le silence de l'attention, le calme de la bonne foi, j'examinerai, je pèserai, je jugerai, ou je m'affirmerai dans mon scepticisme.

On est venu hier me demander en mariage, mais vraiment j'ai bien autre chose à faire que de me marier. Sans raillerie, le parti proposé ne me convient pas. C'est un marchand épicier : cet état ne me va point, je hais le commerce, et plus il est détaillé, plus il resserre les vues de l'esprit, plus il suppose une âme étroite; je suis bien folle aux yeux de bien des gens avec ma délicatesse. Fontenelle l'a dit : « Celui-là passera toujours pour fou qui ne sera pas fou de la folie commune. »

Heureusement encore, peu de personnes, très-peu, me pénètrent tout à fait; ce seroit bien autre chose si l'on voyoit toutes mes idées! Douce obscurité, gage de la paix, je me garderai bien de t'éclaircir et de me dérober à ton ombre! Non, plus

[1] Par Maupertuis.

j'avance dans la carrière, plus mes idées se fortifient et mes principes s'assurent; quand je n'aurois pas de quoi vivre en restant fille, j'aimerois mieux servir, s'il le falloit, que de me livrer à un homme dont l'âme seroit commune et basse. Les peines du corps m'effrayent peu, les prestiges de la vanité ne me font pas illusion, mes besoins sont bornés, je me suis défaite des préjugés qui peuvent les étendre. Qu'ai-je à craindre?

Je serai heureuse tant que j'aurai le cœur net, l'esprit libre et les mains pures; je ne saurois conserver ces avantages en prenant pour maître et mari un de ces hommes vils comme il y en a tant dans toutes les classes.

O D. L. B., ce n'est plus à toi que je sacrifie, mais à ce type, ce premier modèle avec lequel j'avois cru te voir de la ressemblance! Je me trompois, et je pleure mon erreur plus pour toi que pour moi-même; j'ai toujours mon objet, et toi, tu n'es plus rien......

(J'ai pourtant bien de la peine à le croire.)

J'ai été voir tout à l'heure l'exposition des prix de peinture et de sculpture. Le sujet des premiers est Alexandre et Diogène; celui des seconds, Priam emportant le cadavre de son cher Hector. Les prix de sculpture valent mieux que ceux de peinture, et cette supériorité se remarque depuis plusieurs années. Parmi les tableaux, un seul mérite vraiment de l'estime; les autres m'ont déplu. Les beaux-arts ont régné avec Louis le Grand sur nos contrées : ils fuient actuellement je ne sais où : on ne les voit plus que dans le lointain. — J'ai admiré avec un nouvel enthousiasme les chefs-d'œuvre que renferment les salles de l'Académie. Après l'ivresse où nous plonge la contemplation de la belle nature, il n'en est pas d'aussi ravissante que celle causée par le plaisir de la voir si bien imitée. Je suis resté debout durant trois quarts d'heure devant un Watteau admirable. On ne peut voir plus d'esprit et de vérité; c'est le site le plus heureux, l'expression la plus charmante; j'ai vu... mais, bon! est-ce qu'on peut peindre cela dans une lettre? — J'avois à côté de moi, par hasard et sans m'en apercevoir d'abord, un élève peintre qui vouloit me faire avouer que j'étois de l'art : il m'a fallu lui dire sérieusement qu'il se trompoit, et que je sentois

un beau tableau comme un beau site, une belle perspective en pleine campagne. — Je t'ai souhaitée près de moi : hélas! tu m'accompagnois l'an passé...

Je n'irai point tantôt à l'Académie françoise, ce qui me cause un vrai chagrin ; M. de Boismorel avoit, les années précédentes, des billets par l'abbé de Voisenon, qui est mort cet hiver. Au lieu d'entendre un éloquent panégyrique, il faut que j'aille dîner tristement dans une maison qui me déplaît. Où es-tu? pourquoi ne nous promenons-nous pas au jardin de Biron, dans ce verger agréable, témoin de nos confidences, le 24 août de l'an passé? Viens donc à Paris : rien ne vaut ce séjour, où les sciences, les arts, les grands hommes, la liberté de vivre, les ressources de toute espèce pour l'esprit et le goût se réunissent à l'envi. Que de promenades et d'études intéressantes nous ferions ensemble! Que j'aimerois à connoître les hommes habiles en tout genre! Quelquefois je suis tentée de prendre une culotte et un chapeau, pour avoir la liberté de chercher et de voir le beau de tous les talents; on raconte que l'amour et la dévotion ont fait porter ce déguisement à quelques personnes. Je t'avoue que si j'avois un peu moins de raisonnement et que les circonstances me favorisassent un peu plus, j'ai assez d'ardeur pour en faire autant. Je ne suis pas étonnée que Christine ait quitté le trône pour vivre paisiblement occupée des sciences et des arts qu'elle aimoit. Cependant, si j'étois reine, je sacrifierois mes goûts au devoir de rendre mes sujets heureux! Mais quel sacrifice! — Je babille à tort et à travers : je t'aime de même, comme Henri IV faisoit Crillon... Adieu, adieu.

J'écris comme un fiacre : j'ai de mauvaises plumes, je cours la poste.

---

* LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

Du dimanche 1er septembre 1776.

Débarrassée de cette affaire de demande en mariage dont je t'ai entretenue dans ma dernière lettre, je ne suis pas sans in-

quiétude pour l'avenir. Les idées communes, les vues courtes de mon père, me font prévoir de nombreux assauts : je n'ai qu'à me louer sans doute de sa tendresse pour moi ; mais il a peu d'égards à l'éducation, au mérite personnel d'un gendre ; de solides convenances de fortune, un peu d'extérieur, tout est dit ; le reste est compté pour rien. Je crois même que son empressement à me marier le feroit donner tête baissée dans des partis qui au fond ne rempliroient pas seulement ses vues. O ma mère, où êtes-vous ?... Sollicitudes de la vraie tendresse, soins du cœur, dévouement parfait à ma félicité, hélas ! qu'êtes-vous devenus !... On perd toujours trop tôt une mère aussi bonne, aussi respectable que la mienne ; mais, moi surtout, je l'ai perdue dix ans trop tôt. — Sophie, ma Sophie ! mes larmes coulent ; permets que je m'appuie, que je me repose un instant sur ton cœur...

M. de Sainte-Lette fait actuellement ma société ordinaire. Je le vois trois ou quatre fois la semaine ; lorsqu'il dîne à la maison, il me reste depuis midi jusqu'à neuf heures. Nous avons entre nous une liberté familière : cet homme, taciturne dans les sociétés, s'ouvre, devient confiant, s'égaye avec moi. Nous traitons toutes les matières. Quand je ne suis pas au fait, je le questionne, j'écoute, j'observe, j'objecte. Lorsque la pensée ne nous presse point de parler, nous gardons le silence sans façon et sans nous mettre à la torture pour soutenir la conversation ; mais cela ne dure jamais longtemps. Quelquefois nous lisons un morceau que l'à-propos du moment nous conduit à examiner. Ce sera quelque chose de connu et d'ancien, dont nous aimerons à revoir les beautés. Dernièrement, une cantate du poëte Rousseau, quelques vers de M. de Voltaire, nous firent éprouver un véritable enthousiasme : nous pleurâmes tous les deux en relisant dix fois la même chose. Dans une conversation enjouée, la piquante épigramme nous amuse à son tour : M. de Sainte-Lette est un bon faiseur en ce genre, mais il le blâme comme dangereux. Te dirai-je encore que, à la fin d'une soirée, nous chantons quelquefois de jolis couplets ? Je suis persuadée que ta sœur, qui a entrevu le personnage, trouvera plaisant de se représenter sa gravité éclaircie jusqu'à

ce point. C'est bien l'homme le plus singulier qu'on puisse voir. « Extrême en tout, » telle est la devise qui pourroit lui convenir : il la justifieroit jusque dans sa manière de s'habiller. Négligé à l'excès ou vêtu avec magnificence, M. de Sainte-Lette est l'un et l'autre tour à tour. Il me conte bonnement ses petites affaires. Actuellement il lit mes *Loisirs;* je lui disois l'autre jour, en les lui remettant : « *In manus tuas commendo spiritum meum.* »

Je t'avoue que lui et M. Roland sont deux hommes qui me gâtent; je trouve en eux les qualités que j'ai jugées seules dignes de fixer mon estime. Par quelle bizarrerie, au milieu de ma vie obscure et retirée, fais-je la connoissance de deux êtres rares dans leur espèce et qu'on chercheroit vainement dans un grand nombre de personnes?

Je ramène souvent nos conversations sur l'Amérique. M. de Sainte-Lette est loin de partager les opinions de M. de Pauw, qui voudroit faire considérer les sauvages américains comme des êtres bornés, abrutis et dégénérés. — Il résulte de tous les rapports de M. de Sainte-Lette que ces sauvages prétendus dégénérés sont les plus beaux jets que la nature ait produits : les femmes ont de l'embonpoint, de la fraîcheur; elles sont bien faites, seulement elles ont les reins trop larges. Leur couleur n'est pas celle du cuivre, mais une sorte de rouge jaune, assez difficile à comparer; pour m'en donner une idée, M. de Sainte-Lette me montroit une pêche du côté le moins coloré. Leur peau est douce, et assez fine pour qu'on la voie rougir. Ces Américaines enfin charmeroient un aveugle, jugeant de la beauté autrement que nous. Je crois que M. de Sainte-Lette, en voyant clair, les a trouvées fort à son goût.

Il m'a constaté la différence qu'on aperçoit entre les animaux des deux continents; les quadrupèdes sont beaucoup plus petits en Amérique que dans l'ancien monde, et les reptiles, ainsi que les insectes, y sont énormes en quantité et en grandeur; mais les animaux ainsi transplantés n'y dégénèrent pas (du moins actuellement et dans la partie septentrionale), quelques-uns même y profitent : le porc est de ce nombre, les bœufs aussi. La Louisiane offre en général une terre qui ne

demande qu'à produire ; il ne faut que la gratter pour y recueillir. Tous nos arbres à noyau n'y ont pas réussi ; il en faut pourtant excepter les pêchers, qui s'y chargent de fruits en abondance. Elle en a d'ailleurs de particuliers qui lui sont propres, tel est, entre autres, cet arbre qu'on a, fort mal à propos, nommé abricotier, et dont le fruit, qui a trois noyaux, donne la chair la plus délicate et la plus succulente.

Il est faux que dans les pays les plus chauds de l'Amérique les chiens perdent la faculté d'aboyer ; à la vérité, certains vents leur causent une sorte d'enrouement, mais qui n'a pas de durée. M. de Sainte-Lette en a entendu à Saint-Domingue dont la voix n'était ni éteinte ni affoiblie.

Le nom de Saint-Domingue me rappelle une observation assez intéressante. Lors de la dernière guerre, les Anglois, ayant conquis la Havane sur les Espagnols, entrèrent dans la ville et s'y établirent en maîtres. La police qu'ils s'efforçoient d'y faire observer ne pouvoit empêcher un grand nombre d'assassinats qui se commettoient tous les jours par les Espagnols sur les Anglois ; une extrême diligence, des supplices rigoureux n'arrêtoient pas le désordre, qui duroit depuis quelque temps et sembloit s'accroître encore, lorsqu'il vint au gouverneur une pensée assez heureuse : il fit publier que tous les assassins qu'on prendroit désormais seroient conduits au supplice sans confession. Les premiers qu'on arrêta furent effectivement conduits au gibet sans confesseur, malgré les supplications qu'ils faisoient pour en obtenir. A ce seul exemple, tout se contint et rentra dans l'ordre. On ne vit plus un seul meurtre.

Belle preuve de l'utilité de certains principes religieux pour la perfection des mœurs publiques !

Mais je ne veux pas t'assommer de mes réflexions, et je te laisse à celles que ce trait peut faire naître ; ceci me conduit naturellement à te parler du système dont je t'ai dit que j'allois commencer la lecture. Je l'ai faite couramment ; je vais repasser sur chacun des chapitres et me faire quelque extrait, après quoi je verrai la réfutation. J'ai trouvé de l'inégalité dans le style, mais ordinairement il est clair et tel qu'il convient pour le sujet.

Je me suis reconnue, dans tout ce qui a trait à la morale, soit dans ses préceptes ou dans les raisons et les motifs sur lesquels on doit l'établir et l'appuyer. J'avois fait, il y a quelque temps, un petit *Traité du beau, du bon et du vrai*, dont les idées sont toutes conformes à celles que je viens de voir dans le *Système de la nature*. Quant à la partie métaphysique, tout ne m'en a pas paru neuf, mais tout m'a semblé présenté de la manière la plus heureuse et la plus intelligible, et d'un ton sage et vrai. Tu penses bien que mon scepticisme me paroît au moins fort raisonnable; c'est toujours à lui que je m'en tiens, jusqu'à plus mûres réflexions. On ne se décide pas légèrement sur de semblables matières; d'ailleurs l'état de doute parfait ne me semble pas aussi cruel qu'on le dit, et c'est le plus convenable à un être borné.

J'avoue que la physique, l'histoire naturelle, seroient maintenant les objets d'étude qui piqueroient davantage ma curiosité : ce sont les bases des véritables connoissances : mais, mais... pourquoi suis-je femme?

Le Sage est malade; il traînoit depuis quelque temps. C'est à une mauvaise disposition de cette espèce que je crois devoir attribuer le laconisme et la sécheresse de ce procédé dont je t'ai parlé. C'est bien là le cas de rappeler le proverbe si judicieux : « Bonne ou mauvaise santé fait notre philosophie. »

Ce mot est bien philosophe, il porte mon esprit à la méditation. Je suis inquiète de ce Sage; je l'aime, et je le sens dans ces instants : c'est un bon Socrate, que je puis regarder comme un ami. Je disois dernièrement que je n'imaginois pas de peine plus grande que de survivre à ses amis, si ce n'étoit celle de les perdre lorsqu'ils sont encore vivants.

Il faut que je te fasse ma confession. Tous ces propos de mariage qui m'ont été tenus m'ont rappelé D. L. B. Au milieu des petits nuages qui environnent son idée dans mon esprit, je le vois toujours supérieur à ces gens de l'ordre commun que ma situation me présente. Il a des défauts, je le sais bien; son génie n'est pas sublime, son ouvrage ne vaut pas grand'chose, mais, au fond du creuset, il y a une extrême sensibilité, beaucoup de droiture, de vertu, de franchise, un esprit assez juste

ou propre à le devenir, et des connoissances. Cet assemblage n'est pas indifférent. La petite anecdote ne forme pas une autorité, ni un sujet d'assez grande importance pour m'empêcher de reconnoître ces qualités que j'ai vues exister chez lui, ou pour me persuader qu'il ne les a plus.

Ah! Sophie! c'est un grand ouvrage à défaire qu'un attachement de bonne foi dans un cœur tout simple pour qui c'est le premier! Je n'ai pas d'amour, c'est-à-dire je n'ai pas de désirs, de tourments, d'agitations, d'inquiétudes: je possède mon âme; mais j'ai une estime qui fait le microscope pour quantité d'objets, que je vois plus petits encore par cette pièce de comparaison. Enfin!... le temps nous éclairera: ainsi soit-il! Jusque-là, je l'emploierai de mon mieux.

LETTRE TRENTIÈME.

Du 13 septembre 1776.

Ma chère Sophie, je viens d'apprendre le plus crûment possible la mort de M. de Boismorel : je suis pénétrée, saisie ; tout l'adoucissement que je puis trouver, c'est de pleurer avec toi. Ah ! la cruelle chose que de perdre ses amis! On m'arrache l'âme, j'étouffe ! Que les liens d'une profonde estime et d'une sage amitié sont puissants ! Sophie, tu me restes : si je te perds, je meurs.... Journée de Montmorency ! douces communications! sages avis ! O Dieu ! un homme utile à la société, à sa famille : un sage sitôt enlevé!... Falloit-il le connoître seulement pour le regretter! Je n'en puis plus ; écris-moi. — Adieu, adieu ; je t'embrasse : aie pitié de moi !

LETTRE TRENTE ET UNIÈME.

AUX DEUX SOEURS.

Du 19 septembre 1776.

Je ne suis plus dans l'affreuse douleur du premier moment : ses traits les plus aigus s'émoussent avec les heures, et les larmes

coulent enfin dans le silence. Le bien d'exister balance les chagrins de la vie dans une âme saine; les maux de la sensibilité se calment imperceptiblement par la cause même qui les produit. J'ai perdu un digne ami dont le souvenir me sera toujours cher : revenue à moi, je l'honore par des regrets paisibles; l'image de ses vertus me console. L'apothéose des héros multiplia jadis les dieux : la reconnoissance et l'amour divinisèrent des hommes utiles et chéris; j'éprouve combien ces mêmes sentiments portent à croire qu'il reste encore quelque chose d'eux après qu'ils nous sont enlevés; du désir que cela soit, on passe à la persuasion que cela est; l'opinion s'établit, se transmet : les âges l'assurent et l'honorent.

Vous me demandez des détails sur la mort du Sage. Traînant depuis un mois, M. de Boismorel se proposoit de venir me voir et me l'avoit fait dire par son fils, lorsque je reçus de lui un billet dans lequel il se plaignoit d'un horrible mal de tête, et manifestoit la crainte de la fièvre tierce. Cette indisposition est fort commune actuellement dans ce pays, c'est la maladie du jour : je n'en fus pas fort effrayée. Cependant j'envoyai savoir de ses nouvelles : on me dit qu'il étoit toujours dans le même état. Presque à la même époque, je fus obligée de me mettre au lit pour semblable cause. Plusieurs jours s'étoient passés, je n'apprenois rien de nouveau; je priai mon père d'aller à Bercy : il y fut, et revint me dire avec une franchise dont il se repentit aussitôt, que M. de Boismorel se trouvoit au quatorzième jour d'une fièvre putride, qu'il ne voyoit et n'entendoit plus. Cette nouvelle ne diminua point le violent mal de tête dont je souffrois alors. Néanmoins j'espérois beaucoup, pour ne rien dire de plus; il me sembloit qu'un homme fort, de quarante-cinq ans, devoit surmonter cet assaut. — J'allois mieux, et je venois de me lever, quand une femme, chargée par moi de s'informer de l'état du malade, arriva en me disant : « M. de Boismorel est mort. » Je ne puis te peindre la révolution qui se fit alors dans ma frêle machine; je sentis mes forces défaillir, mes genoux trembler, mon sang se retirer vers le cœur : il sembloit qu'on me l'arrachât. L'imagination ne m'offrit plus que des tableaux accablants. Je vis cet homme que je respectois comme un père,

que j'aimois comme mon égal, s'éteindre tout à coup.... l'effroi, le silence et le deuil s'étendre dans cette vaste maison, où il régnoit avec tant de sagesse et de douceur. Je le vis, froid et insensible, étendu tristement près du seuil où plus d'une fois il me donna la main avec tant d'intérêt et d'honnêteté; je le suivis, environné de l'appareil funèbre, sur ce chemin qu'il parcourut tant de fois en lisant mes lettres... Ah! les belles images de Montmorency sont empoisonnées pour moi.... Souvent je me retrouve avec lui par la pensée dans le parc de Saint-Gratien [1]; nous pleurions ensemble d'attendrissement et de respect au souvenir du héros qui l'habita jadis et qui l'embellit : pouvois-je donc alors penser que bientôt je verserois des larmes plus amères sur celui qui me donnoit le bras!

Je ne suis plus, il est vrai, dans une agitation aussi grande qu'il y a huit jours, mais je suis loin d'avoir retrouvé mon équilibre. Je porte avec moi un certain poids qui m'oppresse le cœur et me ramène à ces tristes objets. J'en veux à tous les vieux visages; je ne vois pas un homme paroissant avoir plus de quarante-cinq ans sans prendre contre lui de l'humeur : il me semble qu'il ait volé au Sage le surplus de ses années. — Je voulois me remettre à l'étude, c'est mon asile; mais je suis encore trop affectée. Si je cherche à méditer, l'imagination m'emporte aussitôt dans un vague dont je ne puis sortir; d'ailleurs l'application me seroit contraire pour le moment; à peine ai-je travaillé une demi-heure, que le mal de gorge m'avertit de l'échauffement que l'étude m'occasionne. Je vais aller à Vincennes pour quelques jours afin de me refaire un peu.

1 « L'éloge de Catinat, par la Harpe, inspira à M. de Boismorel l'idée d'un pèlerinage intéressant : il me proposa d'aller visiter Saint-Gratien, où ce grand homme a fini ses jours dans la retraite, loin de la cour et des honneurs; c'étoit une promenade philosophique entièrement de mon goût. M. de Boismorel vint avec son fils, un jour de Saint-Michel, prendre mon père et moi; nous nous rendîmes dans la vallée de Montmorency, sur les bords de l'étang qui l'embellit; nous gagnâmes Saint-Gratien, et nous nous reposâmes à l'ombre des arbres que Catinat avoit plantés de sa main. Après un dîner frugal, nous passâmes le reste du jour dans le parc délicieux de Montmorency; nous vîmes la petite maison qu'avoit habitée Jean-Jacques, et nous jouîmes de tout l'agrément d'une belle campagne, quand on est plusieurs à la contempler du même œil. » (*Mémoires.*)

Votre bonne lettre appuie principalement sur les consolations que la foi religieuse peut fournir; vous désirez ma conversion : le temps fait de grandes choses, mes amies, il est possible que je change, et je ne serai pas étonnée du changement, s'il arrive. Il ne faut qu'une révolution qui arrange mes nerfs comme ils étoient disposés jadis : puis, zeste, me voilà dévote. — En attendant, il faut que j'aille à confesse. J'ai une bonne domestique qui voit tout ce que je fais, et qui se règle sur moi pour les choses de religion, de sorte que je suis obligée d'aller à confesse pour elle, c'est-à-dire pour l'y faire aller. L'obligation n'est pas commode, mais enfin elle existe. Cette brave Mignonne a de la foi, et je veux qu'elle la conserve. Je me reprocherois d'y porter atteinte, comme je me reprocherois de lui ôter son pain. Déjà le jubilé est passé, les stations sont faites; ce n'est pas tout, il faut un exemple. Je vais donc trouver mon confesseur et lui dire franchement ce qui m'amène; je crois bien ne pas aller plus loin : c'est dans mes intentions. Je m'estime pourtant bien heureuse de ne pas vivre en Espagne : ma correspondance, si on la découvroit, me feroit tout bonnement griller comme un porc.

M. de Sainte-Lette ne tardera pas à repartir pour l'Inde. Faut-il donc que je perde par la mort ou par l'absence tous ceux qui me sont chers! Aimez-moi bien, mes bonnes petites : ce sera un dédommagement pour toutes mes peines.

LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

A HENRIETTE.

De Vincennes, ce lundi 23 septembre 1776.

Une imagination délicate n'est pas plus doucement émue par les parfums des fleurs du printemps, que mon cœur ne l'a été par ta lettre délicieuse. Si elle ne m'étoit pas adressée, et que tu me fusses étrangère, je la lirois encore avec plaisir : je t'aimerois sans te connoître, et l'expression sentie d'une amitié aussi charmante que la tienne m'animeroit du désir de la

mérifer. Juge de mon contentement, puisque c'est moi que cette lettre regarde, et qu'elle me vient d'une tendre amie.

Je suis à Vincennes depuis jeudi. Les changements de place sont nécessaires après les grands ébranlements : ils procurent une distraction d'autant plus efficace, qu'ils semblent l'apporter naturellement. Chez mon bon oncle, je suis sans gêne, parce que je ne me gêne point : je ne fais pas toilette, parce que la campagne excuse le négligé, et que pour le moment je ne vois que des chanoines : j'éprouve enfin qu'une vie commune est quelquefois nécessaire. Après avoir causé comme tout le monde de mille vétilles indifférentes, je fais un trictrac; je travaille à l'aiguille; je me promène au soleil sur une pelouse dont la vue excite et rafraîchit mes idées; je pense à mon aise sans contention d'esprit et sans inquiétude. J'aime cette tranquillité qui n'est interrompue que par le chant des coqs : il me semble que je palpe mon existence : je sens un bien-être analogue à celui d'un arbre tiré de sa caisse et replanté en plein champ.

Tu ne te portes pas bien, ma chère, et tu te livres pour moi à un exercice qui te fatigue : tu m'écris; eh bien, oublie, s'il se peut, tout le plaisir que tu me donnes; repose-toi; ménage ma poitrine, en conservant la tienne. Combien tes lettres me coûteroient de larmes, si elles altéroient ta santé! va, c'est bien assez d'avoir à pleurer ceux qui ne sont plus, sans concevoir des craintes pour ceux qui nous restent. Hélas! le pauvre Sage! c'est ici qu'aux fêtes de Pentecôte il vint me trouver. Son souvenir me poursuit et m'obsède. Je suis dans le voisinage du lieu qu'il habitoit. J'ai pensé étouffer en passant l'autre jour sur le chemin par lequel j'imagine que l'on conduisit ses froides reliques à l'endroit de leur repos éternel. Puisque me voilà ramenée à ce triste sujet, il faut que je t'envoie le soulagement d'imagination que je me suis donné il y a quelques jours.

LE MONUMENT.

« Quittant les bords de cet étang solitaire où j'ai versé mes pleurs, je viens dans ce bois antique chercher une place qui convienne au monument que je veux dresser. Quel calme imposant et profond!... c'est le calme de la mort..... Unissons les branches de ces arbres qui semblent déjà s'incliner docilement pour ombrager ce gazon élevé. Chaque jour des fleurs agrestes seront cueillies,

une eau pure sera répandue, pour honorer la mémoire du Sage, dont je dépose ici le portrait.

» Son visage annonce la réflexion; ses regards échappés en longs éclairs font baisser la vue, mais bientôt elle se repose agréablement sur sa personne, que distingue une gravité douce. Je crois entendre le son de sa voix, qu'il adoucissoit par égard, et qui restoit encore pleine de chaleur et d'énergie. La droiture et la bonté firent l'essence de son âme. Ses mœurs étoient simples, ses connoissances variées et solides. Fut-il jamais un époux plus tendre, un père plus jaloux de rendre son fils utile à la société! Comme il l'aimoit ce fils! il avoit pour lui une de ces tendresses ineffables qu'on ne trouve ordinairement que dans un cœur de mère. Souvent un monde frivole, incapable de le connoître, indigne de le posséder, donnoit à sa haute sagesse le nom de folie : quelque chose manqueroit à la gloire des sages, s'ils n'obtenoient pas l'insulte des sots et la persécution des pervers. Quelle douceur! quelle patience notre ami opposoit aux attaques misérables du monde! Son âme toujours égale ressembloit à ces eaux profondes, dont la pierre que lance le passant ne trouble point la limpidité.

» Muses qui le favorisâtes de vos dons, venez joindre vos lauriers aux cyprès de la douleur, aux roses de l'amitié. Nom respectable de Boismorel, tu feras toujours briller à mon esprit le souvenir de toutes les vertus; et leurs douces images excitant mes efforts, me rendront plus ardente à les imiter. Je les célébrerai sur ma lyre, que je vais suspendre à cet if lugubre : je ne l'en détacherai que pour ce noble emploi, jusqu'à ces derniers jours où, semblable au cygne mélodieux, je chanterai ma mort. »

C'est ainsi que dans l'insomnie, je cherchois à amuser ma douleur, en imaginant une scène que je réaliserois, si cela étoit en mon pouvoir. La nuit même où je composai ces quelques lignes, ayant fait d'inutiles efforts pour dormir, je pris ma guitare, que je n'avois pas la force de pincer; et je fis un accompagnement sourd à deux couplets de mon invention. La poésie et la musique ne valoient pas grand'chose : les pleurs que je répandis ensuite exprimèrent bien mieux que mes accords et mes vers la mélancolie où j'étois plongée.

Ta lettre, ma bonne Henriette, a beaucoup contribué au mieux que j'éprouve actuellement. Sophie et toi, vous êtes mes meilleurs médecins. Embrasse tendrement ta chère sœur : je ne puis lui écrire aujourd'hui, ne voulant pas que mes hôtes s'aperçoivent trop longtemps de mon absence.

* LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

De Paris, le 2 octobre 1776.

Je suis rentrée dans ma cellule, au milieu de mes livres et de mes paperasses; j'ai repris toutes mes rêveries et mes idées creuses: me voilà plus que jamais occupée à faire de la bile. Adieu la vie canoniale, la belle pelouse où je me promenois si doucement, le bon air qui ranimoit mes esprits fatigués, ce champêtre dont je suis folle: il faut me remettre au courant des petites affaires du ménage et passer en revue, malgré moi, bien des objets de souci. Pourquoi faut-il que mon logis, qui m'étoit jadis si cher, si familier, me semble à présent un peu étrange? Pourquoi faut-il qu'avec un cœur libre et sain, avec des goûts simples et modérés, dans une situation que je croyois des plus heureuses, j'aie à dévorer des peines déchirantes? Maudit soit le zèle de ces gens qui vous révèlent des secrets accablants! Je n'ai pas le courage de t'en dire plus aujourd'hui: ceci m'échappe comme à regret; peut-être devrois-je garder pour moi des choses auxquelles tu ne peux remédier et que ton amitié te rendroit trop sensibles.

Tu dois avoir calculé que je suis actuellement de retour: pourquoi n'ai-je pas encore de tes lettres? En attendant, je vais me remettre à l'étude. Il me faut de l'application, bien qu'elle soit contraire à ma santé : c'est mon opium; je fais mon cœur la dupe de mon esprit, pour que celui-ci ne subisse pas la tyrannie de l'autre. J'ai cependant assez de modération pour retrancher les veillées: je brûle quelques grains d'encens en l'honneur de la paresse : cet hommage ne sera pas de longue durée.

J'avois bien prévu que l'auteur de la lettre seroit découvert [1]. Mon père ayant été dimanche à Bercy, le jeune de Boismorel lui demanda, en montrant la copie qu'il avoit reçue, s'il n'avoit pas quelque connoissance de ce papier. Mon père joua d'abord

[1] Il s'agit ici de la lettre anonyme adressée au jeune de Boismorel, et composée par mademoiselle Phlipon.

l'ignorant, mais le fils du Sage lui dit qu'il avoit trouvé l'original. Il se doutoit que son père l'avoit fait composer, et avant d'en connoître l'auteur, il s'étoit imaginé bonnement qu'on avoit eu recours à la plume d'un écrivain célèbre. J'ai trouvé la méprise fort plaisante. Au reste, il se dit obligé, et satisfait de la tournure. Pourvu qu'il ne s'avise pas de fourrer mon œuvre dans quelque journal ! Je lui sais gré d'avoir prudemment soustrait toutes les lettres que j'avois écrites à son père, dans la crainte qu'il ne s'y rencontrât quelques réflexions de nature à effaroucher la dévotion de sa mère. Il s'est offert à me les rendre : j'enrage de n'y avoir pas été, pour accepter la proposition; mon père a répondu qu'il pouvoit les garder. Je ne veux pas lui écrire; je ne me soucie pas non plus d'aller à Bercy, parce que j'aurois l'air de courir chercher un compliment sur la lettre, dont la mère sait l'aventure. Tout cela ne m'amuse point du tout. Je n'ai traité le plus souvent que de petits sujets de littérature; mais une simple expression peut être prise à gauche; je redoute tout ce qui peut troubler ma tranquillité en telle manière que ce soit. Je veux de l'ombre : le demi-jour suffit à mon bonheur, et, comme dit Montaigne, on n'est bien que dans l'arrière-boutique.

Il faut que ta sœur me renvoie la copie que je lui ai donnée, c'est-à-dire le premier original; j'ai promis à M. de Sainte-Lette de tout lui communiquer. Il va revenir de Soissons, où il a emporté un cahier de 1775, qui est encore dans les vieux principes; les cahiers postérieurs ne voyagent pas ainsi.

Le philosophe républicain vient de partir pour sa chère patrie; il reviendra cet hiver. Hélas! les beaux projets de M. de Sainte-Lette ne m'empêchent pas de regarder son départ prochain comme l'instant d'une séparation éternelle : ce n'est pas à son âge qu'on fait six mille lieues impunément.

Ah! ma chère Sophie, je ne m'habitue point à la perte du Sage; mon cœur saigne toujours. Je m'occupe de lui malgré moi, je relis ses lettres, je le vois, je l'entends. Dimanche dernier, j'ai prodigieusement souffert : c'étoit précisément l'anniversaire de Montmorency. Ce qui m'afflige,

ce qui me déchire, c'est de savoir que le jeune de Boismorel n'est que médiocrement affecté de la mort de celui que je pleure. La fougue d'une jeunesse bouillante, qui souffroit avec peine un censeur, est, j'aime à le penser, la principale cause de cette indifférence. L'âge et l'expérience, ces grands maîtres en sagesse, pourront développer de meilleures dispositions. « Qu'est-ce qu'un homme à dix-huit ans? A vingt, me disoit M. de Sainte-Lette, je ne savois jouer qu'au volant. — Et à quelque chose encore, » aurois-je ajouté, si j'avois osé; mais un sourire fut ma réponse... Quels contes je te fais-là! je crois écrire à ta sœur. La gaieté perce quelquefois au milieu de mes chagrins, comme un rayon de soleil à travers les nuages; ceux qui m'environnent sont bien noirs: ils recèlent la foudre dans leur sein. J'ai grand besoin de philosophie pour soutenir les assauts qui se préparent : j'en ai fait provision; je suis comme Ulysse accroché au figuier: j'attends que le reflux me rende mon vaisseau.

Ah! ma pauvre Sophie, que de révolutions j'essuie depuis un an! L'époque de la mort de ma mère est le point de départ de tous mes maux. Au milieu des perplexités où je suis, je mène ma santé de mon mieux; j'ai heureusement une constitution saine et assez vigoureuse.

J'ai trouvé dans mes griffonnages quelque chose que je t'envoie. C'est encore de ce que j'appelle des résultats, des digérés de mes lectures, les folies de mon imagination. Je te prie seulement de me conserver cela, ainsi que les lettres où je t'envoie des extraits et des notes, parce que je n'ai pas toujours les doubles, et peut-être un jour aurai-je envie de savoir quelles étoient mes jeunes idées. Je n'écris pas à ta sœur aujourd'hui. Je l'embrasse tendrement ainsi que toi. Adieu, mes amies, je suis agitée, ballottée par des vents contraires ; mais mon esprit est toujours aussi ferme dans ses résolutions et ses principes, et mon cœur aussi fidèle à les suivre et à les mettre en pratique. Je me souviens de ce que Xénophon disoit des Spartiates morts au combat : « Ils vécurent irréprochables dans la guerre et en amitié. » J'aimerois mieux le sifflement des javelots et les horreurs de la mêlée, que le bruit sourd des traits

qui me déchirent; mais c'est la guerre du sage luttant contre le sort.

Adieu, adieu.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME. (*Inédite.*)

Mardi 3 octobre 1776.

Je fus dimanche voir mademoiselle d'Hangard; je trouvai ton frère (que je croyois parti) chez les bonnes cousines : il étoit muni d'un paquet que sans doute tu auras reçu actuellement. Il me tardoit de t'écrire, parce que ma dernière doit te mettre dans l'inquiétude. Je venois de recevoir des détails affligeants de la conduite de mon père pendant mon absence; j'avois le cœur déchiré; rien ne me paroît comparable à la peine de regarder d'un nouvel œil ceux qu'on s'est habitué à respecter, à chérir au-dessus de tout. N'attends pas de moi de grands éclaircissements sur ces objets : tu es trop mon amie pour que je te cache entièrement des choses qui influent si décidément sur mon bonheur, sur mon état et ma fortune, et auxquelles je n'ose pour ainsi dire penser. Je me trouve dans la position la plus pénible et la plus embarrassante; je suis au point de souhaiter peut-être que mon père se marie : juge de mon tourment par ce seul mot; toi qui connois toute ma bonhomie, ma franchise, vois ce que je souffre à m'envelopper de dissimulation, à feindre sans cesse, à montrer de la gaieté, quand je fixe sur mon père des yeux attendris dont j'ai peine à retenir les pleurs. Il y a déjà longtemps que son peu d'assiduité à sa maison fait languir ses affaires et m'inquiète sur la cause de cette négligence. Mes soupçons se fortifient de jour en jour, et certaine démarche le confirme pleinement. Il faut malgré moi que je me livre à des soins cachés pour mes intérêts; l'inventaire n'est pas fait; il est important qu'il se fasse avant le délabrement du bien; je ne dois pas le demander; il faut que je joue un rôle, que je cache tout au parent, qui, par son titre de subrogé tuteur et sa grande amitié pour moi, prendroit le plus de feu à cette affaire, parce qu'il n'est pas assez fin pour la con-

duire et qu'il brouilleroit les cartes; il faut que ce soit un bel oncle de mon père qui devienne le ressort que j'ai à mouvoir; il est à la campagne, son retour aura lieu à la fin de ce mois.

J'ai M. Trude et mademoiselle Desp., qui me servent de conseils; étois-je faite pour pareil tripotage! tu le sais! Ah! ma bonne amie, que je souffre! O mon père, ciel! ce nom si tendre, faut-il le prononcer en frémissant! ma sensibilité me fait ployer sous la violence des premières impressions. J'ai été accablée pendant plusieurs jours, et, dois-je le dire, ma maladie venoit plus de tourments d'esprit que de mauvaise disposition; mais la réflexion me relève et m'affermit. Mon père varie dans sa conduite : il est devenu plus assidu, il est triste et rêveur, il me regarde à la dérobée avec inquiétude et embarras; il semble qu'il veuille m'annoncer quelque chose et qu'il redoute en même temps de le faire. Je crois bien qu'il m'aime beaucoup; c'est ce qui fait son tourment: il veut femme et n'ose m'amener une belle-mère. Ballotté entre ces deux sentiments, il prend parfois un troisième parti qui souffre encore plus d'inconvénients..... Il faut du temps. Lui seul décidera de mon sort; je me sens beaucoup de résolution et de tranquillité. Le bien de ma mère est peu de chose, le reste est de nature à pouvoir être soustrait à volonté. Ainsi ma fortune n'est pas trop sûre; mais sa diminution d'un côté et le partage de mes espérances de l'autre sont ce qui m'affecte le moins; suivant l'état des affaires, quand les arrangements seront faits, je demanderai à apprendre un talent, si je le crois nécessaire, pour plus de prudence; j'ai fait à peu près mon petit plan; je me sens du courage autant et plus qu'il n'en faut; je suis d'avance toute joyeuse, si je puis parler ainsi, de me trouver préparée pour toutes les circonstances. Je n'en suis pourtant pas là et n'y viendrai peut-être jamais : mais comme la supposition en ce cas est très-raisonnable et que l'événement est dans l'ordre du possible prochain, il est bon de se disposer et d'être prête à tout. Je sais qu'en me mariant je n'ai que faire de ces projets; mais je suis plus ferme que jamais dans les dispositions qui m'éloignent de ce parti, à moins que je ne trouve les convenances qui seules peuvent me déterminer.

Jamais je ne donnerai ma main ni mon cœur pour me faire ce qu'on appelle un état, ni pour me tirer d'embarras si je me trouvois y être. L'estime la mieux fondée, la délicatesse et le sentiment me conduiront à l'autel, ou je n'irai jamais. Il faut être franche; ce n'est pas la froideur qui m'éloigne des hommes, mais le mépris que j'ai pour eux me sert de préservatif contre les sentiments qu'ils pourroient m'inspirer; si je les connoissois moins, je les aimerois davantage; je suis à l'âge où l'on connoît l'empire des sens, et je suis assurée que cet empire ne l'emportera pas chez moi sur celui des sentiments du cœur. Si l'amour me prenoit par les yeux, je mourrois avant de lui céder; ce ne sera pas sans combattre que je serai fidèle à mes principes; un établissement est le remède que tous ceux qui connoissent ma situation voient à son incertitude, et c'est à mon gré le mal le plus grand que je puisse subir, qu'une chaîne formée par l'intérêt. Les obstacles qu'on m'oppose ne servent qu'à m'irriter; plus je parois écouter docilement les avis que me donnent ces âmes communes qui m'apprécient à leurs petits sentiments, plus ma volonté se roidit et s'assure. Je puis dire que je ne crains rien, car j'attends l'infortune et j'invoque le travail; je sens très-bien que l'une et l'autre ne m'empêcheront pas d'être heureuse, et je suis rassurée par cette pensée. Aussi j'ai repris ma tranquillité, je me porte assez bien, je vaque sans trouble à mes petites affaires, j'ai ma tête à moi pour conduire ma barque; je me suis élevée au-dessus du chagrin qui m'auroit enfin consumée, sans profit pour personne. L'étude est mise un peu de côté : c'est la fille du loisir, et le mien est bien troublé; mais je jouis de ses fruits, j'emploie ce qu'elle m'a laissé de bon, et quand je puis lui donner un quart d'heure, c'est avec une volupté, une ivresse qui me fait tout oublier. Ne me réponds pas trop sur ces affaires; je crains les cas fortuits, tu sens combien la prudence et la discrétion sont ici nécessaires. Si je n'en acquiers pas dans cette circonstance, je n'en aurai jamais; heureusement mon caractère s'y prête et les favorise par l'attention et la fermeté dont il est susceptible. Il faut que tu sois Sophie pour que je t'écrive des choses que je voudrois ensevelir dans le silence. J'adore mon père, avec tout cela;

hélas! qu'est-ce que de légères foiblesses pour mériter tant d'attention? Il est ce que tout autre, placé dans des circonstances semblables, seroit infailliblement.

Nos défauts font nos malheurs, mais ne sont pas notre ouvrage. Je l'aime, je le plains, je pleure sur lui, je l'excuse, j'espère, je me console.

A HENRIETTE.

J'ignore comment je m'y prendrai pour rendre à l'esprit ce que mon cœur éprouve; mais je m'abandonne à l'impulsion qu'il voudra me donner; je m'occupe de toi, je me fixe à tes côtés. Où es-tu actuellement? Neuf heures sonnent. Environnée de tes parents, tu goûtes au milieu d'eux le charme des liaisons du sang que l'amitié resserre, tandis qu'éloignée de tout ce qui m'est cher, je pleure solitairement des pertes irréparables. J'avoue que je ne puis me défendre d'une certaine mélancolie; trop de raisons viennent l'exciter et la nourrir, je l'éloigne cependant de mes occupations, qu'elles ne pourroient que troubler, mais elle s'accorde si bien avec la tendresse, quand elle n'est pas excessive, qu'elle ne sauroit être de trop entre nous. Tu ne te portes pas bien : j'en souffre; c'est pour cela que je t'écris; je voudrois dissiper ton malaise; je crois que rien ne peut mieux faire diversion à la douleur qu'un sentiment affectueux qui transporte ou plutôt qui étend dans un autre notre existence et nos plaisirs. Mademoiselle d'Hangard doit t'écrire aussi; je l'ai vue dimanche : nous avons causé des impressions que lui avait faites la lecture du *Père de famille*. En lui faisant apercevoir l'empire du vrai sur nos cœurs, j'ai appuyé sur les peines auxquelles étoit exposée une âme honnête et franche qui, s'abandonnant trop aisément à un penchant qui lui paroît s'accorder avec la vertu, s'éprend quelquefois d'une belle passion pour un objet indigne dont les apparences l'avoient séduite. Je crois très-nécessaire de connoître la différence de cet amour sublime et délicat que le sentiment nourrit et que l'honneur enflamme, d'avec la seule ivresse des sens qui s'évanouit après la jouissance; mais cette connoissance a ses dangers si la raison ne nous éclaire dans le jugement que nous

portons des hommes. Intéressés à feindre pour arriver à leur but, ils se font tout ce qu'ils voient que nous souhaitons qu'ils soient; ont-ils réussi? le masque tombe, et nous laisse à pleurer nos erreurs. Mais pourquoi te parlè-je de cela! Tu n'es pas mademoiselle d'Hangard. Je ne sais quel attrait fixe sur ce sujet quand on y réfléchit; les raisonnements sont infinis, intarissables. Ceci me fait souvenir de ces deux vers, que M. de Voltaire avoit faits pour mettre au bas de la statue de l'Amour :

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Cela est vrai, et c'est précisément à cause de cela qu'on n'y pense jamais sans intérêt, sans émotion, pour peu que l'on ait un cœur.

J'ai reçu vendredi, après mon paquet fait, une lettre de notre chère Sophie, à laquelle je viens d'écrire encore; elle me dit que je me plonge dans les sophismes, à la bonne heure; mais ce n'est pas assez de me le dire, je voudrois qu'elle me répondît par des syllogismes; bons ou mauvais, je fais des raisonnements; ils ne valent rien, dit-elle, mais ce n'est pas là un raisonnement, encore moins une preuve. Je finis cette lettre après mon souper. J'ai fait la partie de mon père, il est couché actuellement, et le peu de chandelle qui me reste ne me permet pas de causer longtemps.

Comme tout est calme et tranquille! quel instant favorable pour l'étude et le travail! Je suis forcée d'abandonner un peu l'une et l'autre, hélas!

Ce qui est pis, il faut que je te quitte; adieu, je vais me mettre au lit plutôt pour rêver que pour dormir. Je t'aime et t'embrasse bien tendrement.

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME. (*Inédite.*)

Du samedi 12 octobre 1776, à huit heures du soir.

Madame Guerard[1] sort d'ici : je ne lui ai point trouvé cet air froid que tu m'annonces; mais j'ai reconnu en elle ce ton

[1] Madame Guérard, sœur des demoiselles Cannet.

de franchise que vous avez toutes trois. Sa figure doit la rendre aimable pour tous ceux qui ont des yeux ; ses rapports avec toi me la rendent aussi chère que si les liens du sang nous rapprochoient. Mon cœur voloit au-devant d'elle comme vers une partie de nous-mêmes ; j'éprouvois en sa présence cet attendrissement, ce plaisir que l'amitié sait étendre sur tout ce qui touche à son objet. Mon Dieu ! que tu m'intéresses ! que tout ce qui tient à toi m'est précieux !

Il me tarde, ma chère Sophie, de répondre à tes offres. Oui, connois mon cœur. Je t'estime assez pour préférer tes dons à ceux de toute autre personne, ou plutôt ils seroient les seuls que je voulusse accepter. Mais la commodité des ressources que ton amitié me présente, l'avantage de les mettre à profit avec dignité, et sans blessure pour ma délicatesse, ne sont pas des raisons suffisantes pour les recevoir, tant qu'un travail honnête joint au peu qui, dans toutes les suppositions, doit me revenir, me permettra de vivre honorablement. Sois assurée que dans le cas où tes secours me seroient nécessaires, je croirois t'offenser en restant martyre de l'indigence. Tu ne recevras jamais le reproche adressé à Périclès ; tes soins généreux entretiendroient d'huile la lampe dont tu souhaiterois la conservation. Dieu me garde de te laisser ignorer qu'elle est prête à s'éteindre, car je recevrois de toi sans honte les moyens de la ranimer ! L'amitié égale toutes choses : je la connoîtrois bien mal si je craignois d'avouer que j'ai sur ta bourse des droits semblables à ceux que tu as sur la mienne. Heureux celui à qui le sort favorable permet la dispensation des bienfaits ! Aussi heureux, peut-être, l'ami assez délicat pour jouir de l'avantage qu'a sur lui le bienfaiteur, et pour le lui voir sans envie !

Ma situation est toujours la même. Pourtant voilà huit jours durant lesquels l'*assiduité* s'est assez bien soutenue. Je ne sais si je dois l'attribuer au petit dérangement de santé qu'éprouve mon père. Au reste, il y a dans sa façon d'agir une différence qui sent ou la précaution d'un homme voulant cacher son jeu, ou le regret d'un père cherchant à effacer des craintes auxquelles il sait avoir donné lieu. Nous recommençons à faire le soir une partie dont il s'étoit dégoûté ; il affecte de m'acheter

une robe plus chère que je ne la veux ; ses heures de sortie ne sont plus les mêmes ; certainement ses yeux ont lu dans les miens tout ce que je voulois lui dérober : il veut me faire dupe ou me consoler. Peut-être veut-il l'un et l'autre.

Toujours est-il que je me précautionne pour l'avenir. J'ai mis à profit la connoissance de cette petite que ta sœur a vue avec moi au jardin du Roi. Son père, marié en secondes noces, est l'intime du mien. C'est à moi seule qu'elle peut conter ses peines. Je reçois discrètement ses confidences, sans lui faire toutes les miennes. Elle ne sait pas grand'chose des circonstances actuelles, mais les prétextes dont j'ai soutenu le peu qu'elle pouvoit connoître, et, plus que cela, son amitié pour moi, qui la porte à aller au-devant de tout ce qui peut m'être agréable, m'ont secondée dans l'entreprise d'un petit projet. Elle peint très-joliment en éventails. J'ai laissé apercevoir quelque désir d'apprendre ce talent : en conséquence, elle me prête de petites figures à dessiner ; je donne une heure par jour à cette étude, qui cadre fort bien avec mon goût. Lorsque nous nous ferons réciproquement des visites, je recevrai ses avis et ses leçons : tout cela se fait en cachette et dans le plus grand secret. Quand je me prêtai par complaisance à la liaison que cette jeune personne vouloit former avec moi, j'étois bien éloignée de penser qu'en la rendant à plusieurs égards mon obligée, je deviendrois la sienne à mon tour.

La prévision de l'infortune a donné un nouveau ressort à mon âme : je connois un plaisir de plus, celui de me sentir au-dessus des événements ; et ce plaisir est bien doux. M. Trude et mademoiselle Desportes, ma parente, qui sont instruits de tout ce qui me concerne, et aux avis desquels j'ai recours, m'ont fait entendre qu'ils ne souffriroient pas que je fusse à la merci d'une belle-mère de mauvaise humeur, ou que je subisse des disgrâces d'une autre espèce. Je suis sensible à cette assurance, je crois à leur sincérité...... mais je veux me ménager le pouvoir de m'aider moi-même et de relever ma voiture embourbée.

Adieu, ma chère Sophie, adieu. Ma lumière expirante avertit ma plume de faire trêve à son babil.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

A HENRIETTE.

Du 16 octobre 1776.

À mes vers, ô ma douce amie!
Prêter ton accent enchanteur,
En vérité, c'est trop d'honneur
Pour ma modeste poésie.

Mais quittons la rime; je ne veux pas faire une épître, je n'en ai pas le loisir : il me faut le coulant de la prose pour répondre lestement.

M. Roland, le voyageur, tient, ma chère amie, une bien grande place dans ta lettre. Je crois qu'il éprouveroit un nouveau plaisir dans la belle Italie, et au milieu des gaillardes Piémontoises, s'il savoit qu'une Picarde, jeune et sensible, s'entretient de lui avec une petite Parisienne dont l'indolence n'est pas le défaut. Quoi qu'il en puisse être, je suis aise d'apprendre son arrivée à Turin. Je souhaite de tout mon cœur qu'il revienne sain et sauf d'un voyage où il court des dangers tant sur mer que sur terre; comme le grand apôtre : Dieu garde notre philosophe des brigands de Sicile, des pirates d'Alger, des honnêtes requins de la Méditerranée, ou bien encore des feux et des glaces de l'Etna!.... Ce qui est certain, c'est que la connoissance du but de son voyage a diminué pour moi le regret de le voir partir. Dans une affaire de plaisir, l'espérance joyeuse de celui qu'elle intéresse est un motif pour que les inquiétudes de ses amis soient moins vives. M. Roland avoit dîné à la maison la surveille de son départ : les adieux se sont faits gaiement; et tous mes tracas récents, mes occupations, m'ont empêchée de trouver son absence aussi pénible qu'elle auroit pu me le paroître. Pourtant je disois, dans l'amertume de mon cœur, il y a peu de temps : J'ai eu le bonheur, inespéré dans ma situation, de connoître trois hommes du premier mérite, que je pouvois regarder comme de dignes amis, ou comme propres à le devenir; l'un m'est enlevé par la mort, dans la

vigueur de l'âge; l'autre va courir la Calabre; le dernier m'échappera bientôt pour aller habiter un autre hémisphère; il semble que je n'aie goûté les prémices des liaisons intéressantes formées par une tendre estime, que pour éprouver tout ce qu'il en coûte à les rompre.

Mais pour revenir à nos moutons, et pour te répondre *ad rem*, je te rappellerai l'engagement pris par toi de me garder le secret, lorsque je t'avouai que M. Roland pourroit bien m'écrire. J'espère que tu y auras été fidèle : en conséquence, je t'apprends que s'il me donne de ses nouvelles, ce ne doit être que l'année prochaine, au retour de l'Etna. Au reste, je te prie de garder le *tacet* même à l'égard de la dame à laquelle il a déjà écrit. Il ne veut envoyer de ses lettres qu'à très-peu de personnes, et désire cacher cette correspondance à celles qui ne sont pas privilégiées : on pourroit lui demander les raisons de sa préférence, et tu sais que des raisons semblables ne se déclinent pas. — Moi, de mon côté, je serois désespérée d'être indiscrète, ou de l'être devenue en croyant me confier à l'amitié. Sans la discrétion, point de salut en amitié. La discrétion est l'appui de la confiance : ôtez l'une, l'autre s'anéantit, et tout plaisir fuit avec elle. Nous ne verrons jamais cela entre nous, je le sais, ma bonne amie; si je m'étends sur ce chapitre, c'est qu'il se trouve sous ma plume, et que selon ma méthode libre et franche, je traite ce qui se présente, sans beaucoup d'égards au plus ou moins de rapport avec les circonstances.

Le pauvre M. de Sainte-Lette est dans la douleur : son bon ami, qu'il aime comme nous faisons Sophie, vient de perdre sa femme. Je n'ai jamais vu de veuf si accablé, si malheureux; c'est une de ces âmes exaltées dont les sentiments n'ont rien de vulgaire. Sa douleur est muette, mais il m'y paroît abîmé; l'aspect en est semblable à celui du ciel avant l'orage : l'horizon présente un calme sombre et profond, mais les foudres dévorantes sont cachées dans les nues. — L'estime, l'amour, la reconnoissance avoient formé l'union charmante de ce philosophe avec une femme sensible et pieuse; la grandeur d'âme et la délicatesse les avoient rapprochés et confondus : il perd la plus chère partie de son existence et ne vit plus qu'à moitié. Dans

d'aussi tristes conjonctures, il est heureux de s'appuyer sur l'amitié officieuse du bon M. de Sainte-Lette, et de lui demander des consolations. Ces deux amis viennent me voir; leur présence m'attendrit et me charme. Non, il n'est point au monde de spectacle plus doux que celui de deux belles âmes unies par leur ressemblance. Ciel! que ne m'est-il donné de rassembler autour de moi les objets de mon estime et de mon affection; appuyée sur toi et sur Sophie, je voudrois avoir pour spectateurs de ma félicité trois ou quatre témoins qui pussent la partager et l'étendre.

---

* LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

Du 26 octobre 1776, à dix heures du soir.

Il a fait la plus belle journée d'automne qu'il soit possible de voir; l'air étoit doux, la verdure touchante; le temps enfin étoit, comme mon cœur, couvert de quelques nuages, mais calme. J'ai mené chez mon bon oncle de Vincennes M. de Sainte-Lette et son ami; nous sommes revenus à pied, et je n'ai pas le courage de sacrifier au sommeil les instants que je puis te donner.

Il faut encore qu'un nouveau mariage soit mis sur le tapis; j'explique en vain mes répugnances : mon père ne m'écoute pas et va son train; cette tactique ne m'a pas vaincue : mon parti est pris avec une fermeté que rien ne sauroit ébranler. Ils pourront se repaître d'espérance, bâtir des projets en l'air, me forcer à des entrevues... mais ils n'obtiendront pas le grand *oui;* je m'appartiens, et je ne veux pas me dessaisir de mes droits sur moi-même. O liberté! idole des âmes fortes, aliment des vertus, jamais je ne t'immolerai à de vils intérêts, à des convenances de préjugés! Chaque jour accroît mon aversion pour ces âmes communes, qui malheureusement font le plus grand nombre. Que peut-on attendre de ces hommes que leur esprit borné pousse au vice, abandonne à l'ennui, sitôt qu'ils viennent à perdre le goût de leur état; de ces hommes sans principes qui font le bien par hasard, le mal par intérêt; de ces hommes qui

jouent la délicatesse et n'ont pas même la probité? Les originaux de ce sombre portrait ne sont pas rares : ils fourmillent de tous côtés; un masque plus ou moins poli les couvre; c'est l'écorce blanche de l'ébène : elle cache un cœur dur et noir. — J'aime l'espèce, mais j'abhorre des milliers d'individus. Je me contenterois de les mépriser, s'ils me laissoient tranquille : la recherche de ceux qui ne peuvent me plaire me les rend haïssables. Il faut que je tienne mon âme dans mes mains, pour qu'elle ne s'écarte pas de la modération. Si j'avois le temps de t'écrire tous les jours, tu aurois chaque fois le récit d'une anecdote nouvelle, la peinture de nouvelles impressions. Au moment des chocs, ma sensibilité est violemment émue; mais la force de la réflexion, semblable à un contre-poids dominant, me ramène aussitôt au point d'où j'étois partie. Tranquillement appuyée sur mes principes, fièrement retranchée dans le petit nombre d'âmes aimantes que j'ai rencontrées, je défie le sort, et je souris à ses caprices. J'ignore si c'est l'effet d'une imagination exaltée, de l'illusion, de l'enthousiasme, mais j'avoue que je ne me sens pas faite pour les choses ordinaires. L'image d'une situation où, fidèle à ma façon de penser, je vivrois par mon travail sans honte et sans souplesse, me flatte davantage que celle de ces états où je vois aspirer, brillanter et végéter les trois quarts des mortels.

J'ai goûté aujourd'hui le plus doux plaisir dans la compagnie des deux amis. Comme nous revenions ce soir au clair de la lune, respirant l'air frais avec délices, pressant sous nos pieds la belle pelouse des avenues, notre attention fut fixée par un homme qui marchoit près de nous. C'étoit un auteur, un poëte ou un fou, déclamant avec chaleur l'*Andromaque* de Racine. Sa mémoire lui fournissoit chaque rôle, et il les animoit tous de son feu. Nous avions d'abord le rire sur les lèvres; mais quelques vers, en nous suggérant une application, ont subitement changé notre humeur. Oreste, au troisième acte, dit à Pylade :

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié,
Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié :
Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime.

A peine les derniers mots étoient-ils prononcés, que j'ai vu l'ami de M. de Sainte-Lette lui donner la main en frissonnant, et lui répéter ces vers avec l'accent du sentiment et de la douleur. Mes yeux étoient humides de larmes; nous soupirions tous trois, et le silence a longtemps régné parmi nous. Je crois avoir écrit à ta sœur que le digne ami de M. de Sainte-Lette venoit de perdre une épouse tendrement aimée. Le bonheur voulut que son autre lui-même se trouvât à ses côtés au moment fatal et l'empêchât de succomber à la douleur. Le rôle de M. de Sainte-Lette m'a rappelé celui que tu remplissois auprès de moi l'an passé, quand je pleurois ma mère avec toute l'amertume du désespoir. Hélas! je la pleure encore. Que n'es-tu maintenant à Paris! La vue de notre union charmeroit les deux amis, autant que la leur me plaît et m'attendrit.

LETTRE TRENTE-HUITIÈME.

Du 27 octobre 1776.

J'avoue, ma tendre amie, que je ne puis suffire au sentiment que tu exaltes chez moi; je fléchis sous les impressions puissantes que tu fais sur mon cœur; je pleure avec transport, je m'agite, je te cherche, je voudrois m'abîmer dans ton sein. Ce n'est que par un effort singulier que je me possède au point de pouvoir te tracer ce que j'éprouve. Tu me dévoiles à mes propres yeux; tu me montres un orgueil raffiné dans cette fausse délicatesse qui s'opposoit à l'exercice de la tienne. Non que je refusasse cet accord généreux que tu me proposois; j'accédois à tes désirs par estime et par tendresse : j'éloignois la nécessité d'y répondre d'effet, par un mobile agissant à mon insu, que je colorois sans dessein et dont aujourd'hui tu me fais rougir. Je croyois reconnoître l'amitié, et je ne sais quelle fierté cherchoit à éviter le besoin de ses dons; je dois être confuse de t'avoir disputé un seul instant un avantage dont l'honneur rejailliroit sur moi-même. Tu me rappelles à la vraie délicatesse : j'avoue mes torts et je m'abandonne à toi. Je te promets d'employer mon temps de la manière la plus convenable à mes

dispositions, sans le sacrifier aux précautions qui t'offensent. Je n'envisagerai plus *ce talent* comme la ressource que je dois me préparer. Si je lui donnois encore quelques moments, ce seroit uniquement pour me procurer une distraction.

Le parti que l'on m'avoit offert arrivoit du fin fond du Marais. C'étoit un fils unique ayant de la fortune, une jolie figure, de l'honnêteté, de la douceur. Tout cela sembloit devoir rendre l'affaire fort acceptable ; mais j'en ai vu le mauvais côté. Le jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, n'est qu'un joli enfant qui a toujours vécu sous les ailes de sa mère : celle-ci ne me plaît pas, et il m'eût fallu demeurer trop près d'elle. Enfin, j'ai si bien fait, si bien raisonné, que mon père en est venu au point de juger le mariage non faisable : mon prétendant est renvoyé par delà les siècles. Je t'assure que je n'ai pas eu moins de besogne que les avocats des *Plaideurs* en présence du juge Dandin.

J'ai lu les *Recherches* de M. de Paw *sur les Égyptiens et les Chinois;* quelque jour je t'enverrai un extrait. Ma cervelle bout comme la cire sur le feu ; j'enrage du peu de durée des heures ; je voudrois être seule, je ne sais où, pour me passer une bonne fois la fantaisie de rêver et de travailler tout mon saoul. Mes bonnes amies d'Amiens pourroient cependant interrompre ma solitude sans que j'eusse l'idée de m'en plaindre.... Mais bonsoir.... il faut se mettre au lit, et si je ne brusque les choses, le jour viendra me surprendre et éclairer mes folies. Adieu.

LETTRE TRENTE-NEUVIÈME. (*Inédite.*)

Le 12 novembre, à minuit.

J'ai eu hier à dîner quelques parents ; le soir je reçus la visite de l'ami de M. de S. L. Celui-ci étoit parti le matin pour l'Orient, et le premier venoit me voir encore une fois avant de retourner à Soissons. Je restai seule à huit heures ; je me mis à lire au coin de mon feu *Beverley*, tragédie bourgeoise de M. Jaurin, traduction libre du *Joueur* anglois. La pièce a des

défauts, elle manque à l'unité de lieu; mais elle est bien conduite, les situations sont intéressantes; enfin la touche qui la caractérise est mâle et sombre. Cette lecture m'a fait mal; je n'ai pas pleuré en la faisant, mais j'ai cru m'évanouir après l'avoir achevée. Je demeurai accablée sous des impressions tristes : ma respiration étoit gênée, mes forces défaillantes, j'éprouvois un malaise insupportable; je finis par pleurer abondamment pendant une heure, et je me couchai ensuite sans avoir pu prendre un verre d'eau. Il est vrai que le sentiment, plus prompt encore que la réflexion, saisissoit des rapports avant que je fisse des applications. Cet oncle nouvellement de retour m'avoit parlé dans l'après-midi, et sa conversation m'avoit fait connoître qu'on lui avoit appris mes sujets de chagrin. L'attachement et le zèle aussi touchant qu'utile qu'il me témoigna ne purent balancer la peine que je sentis à voir la diminution de son estime pour mon père, et à m'en reconnoître la cause innocente. Je l'ai revu aujourd'hui, nous avons traité les mêmes objets, et j'ai l'âme tout aussi gênée qu'hier. Je vois que c'est M. Trude qui l'a prévenu, pensant bien qu'à force de ménagement je voilerois les choses au point de les rendre impénétrables. Néanmoins je veux éviter tout ce qui peut tendre à l'éclat; en conséquence on ne demandera point d'inventaire, on se contentera de travailler à l'amener insensiblement à cette opération en gardant d'ailleurs le plus grand silence, conservant tous les égards et s'en tenant à l'observation. Je voudrois être... je ne sais où.... Tous les soins que l'intérêt oblige de prendre me répugnent et me contrarient.... Hélas! si je n'étois point, mon père pourroit suivre ses penchants sans gêne, sans qu'on les remarque ni qu'on les désapprouve; mon existence seule le rend coupable et blâme ses démarches. L'amitié de mes parents me touche, mais elle les fait regarder mon père sous un point de vue qui me déchire. Le bien qu'ils me veulent me désole; je suis réduite à pleurer mes avantages. O mon père! ô nom doux et cruel! je croyois ne vous prononcer jamais qu'avec le transport de l'amour et de la reconnoissance, pourquoi le gémissement, la douleur et la crainte viennent-ils vous accompagner dans mon cœur?

(*Inédite.*)

Du 13 novembre, à cinq heures.

J'ai reçu ta lettre ce matin; j'en avois besoin, non que j'accusasse la dernière de froideur, je connois ton âme; la simplicité de tes expressions est digne de la vérité de tes sentiments et de ta confiance en moi; je sais t'entendre, tu dois te reposer là-dessus; mais dans les peines que j'éprouve, tout ce qui vient de ta part est un baume bienfaisant qui me ranime et me console.

Ce que tu me dis de ta santé m'inquiète; je connois cette sorte d'indisposition, et sans lui croire les suites dont tu me parles, je le crains pour elle-même. Je vais avoir un mal de plus jusqu'à ce qu'une autre que toi m'apprenne que tu te portes bien. Je suis de ton avis sur la nécessité du mélange des biens et des maux pour notre propre avantage. Nous ne sommes pas faits pour persévérer longtemps dans la même situation : le plaisir poussé à l'excès change de nature, toute sensation continuée trop longtemps devient insupportable. Mais s'il faut de la réflexion pour s'en convaincre, il n'en est pas besoin pour le sentir et pour agir en conséquence. L'homme sensé, qui médite, calcule et se gouverne sciemment. L'homme rustre, sans tant de façons, oublie le mal sitôt qu'il est passé, et n'emploie son souvenir qu'à faire valoir le bien présent. Je ne trouve pas que le *code de la nature* soit désespérant pour personne; la jambe un peu plus ou un peu moins bien faite n'empêche pas d'être heureux ou malheureux, et ceux dont la constitution est la moins parfaite ne voudroient pas troquer leur existence contre le néant. Je croyois t'avoir donné dans mon extrait la définition de ce mot nature, dont tu me demandes la signification; l'auteur en question entend par la nature en général ce grand tout qui renferme les êtres sans cesse produits, combinés, altérés, reproduits par des lois immuables et nécessaires; par la nature particulière de tel être, il entend l'assemblage des propriétés qui déterminent son essence et le constituent ce qu'il est.

Par une suite des propriétés dont nous sommes le résultat, telles ou telles actions nous sont avantageuses ou nuisibles; ainsi quand on dit à l'homme : La nature t'ordonne de vivre

ainsi, etc., c'est comme si on lui disoit : Les lois auxquelles tu dois ton existence et ta constitution font que telle manière d'agir t'est utile ou pernicieuse; fais ton étude de ces lois, apprends d'elles les moyens de devenir heureux, etc... Substituer à ces expressions le mot de nature, c'est employer un abrégé dont la signification ne change pas. Je sais qu'on peut faire des objections sans fin, en disant que si tout est nécessaire, jusqu'à nos fautes, la nature se trouve en contradiction avec elle-même. Mais on peut faire des objections semblables contre une intelligence qui, si elle étoit sage et toute-puissante, devoit prévoir ou empêcher le mal qu'elle a permis et dont elle s'offense; et ces objections auroient plus de force contre elle que contre la nature aveugle, qui ne nous offre dans toutes ses variétés que des mouvements successifs naissant les uns des autres, agissant par les mêmes lois.

La fatalité n'exclut pas le mérite ni le démérite.

Ils existeront tant qu'il y aura des êtres sensibles liés indispensablement aux objets qui les entourent et capables d'apprécier leurs effets par eux-mêmes. Prêcher à un homme que l'on croit n'agir jamais que nécessairement, c'est mettre un contrepoids à un levier et tâcher de faire nombre dans les causes qui le déterminent. Les représentations vives et raisonnables sont à un homme abusé ce que sont les douches à un fou. Les lois pénales sont pour le criminel comme les chaînes au moyen desquelles on retient les furieux.

Il y auroit à écrire jusqu'à demain, je parcours en effleurant; il faut bien s'en tenir là, à moins que de faire des traités : cela pourra venir quelque jour. Je crois qu'on en pourra faire de semblables pour et contre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je t'aime plus que ma vie.

LETTRE QUARANTIÈME. (*Inédite.*)

A HENRIETTE.

Du 13 novembre 1776.

Il me semble que tu vogues à pleines voiles dans le vague de l'incertitude; je voudrois te procurer les deux oreillers de Mon-

taigne : l'ignorance et l'incuriosité, sur lesquels il fait si bon se reposer. Avant de te dire combien ce repos me paroîtroit sage, il faut satisfaire à tes questions. Tu parois blessée de la contradiction de certaines expressions employées dans le *Système;* mais celles que tu me rapportes pour exemples ne justifient pas ton observation. Quand le prophète Élie disoit aux prêtres de Baal : « Criez plus haut, peut-être que votre dieu dort », penses-tu qu'il croyoit à ce dieu, ou que cette expression doive lui être imputée comme contradictoire? C'étoit une métaphore, une ironie sanglante. Il en est à peu près de même de celle-ci : Vainement comptes-tu sur ces déités capricieuses dont la bienfaisance t'extasie, tandis qu'elles ne remplissent ton séjour que de calamités, etc.; c'est comme s'il disoit : « Les maux qui t'accablent de toutes parts seroient donc la preuve de ces déités dont tu loues la bienfaisance, si ces déités existoient, etc. » Donc cette expression est une figure dont le sens n'a rien d'opposé aux principes de celui qui l'emploie. Assurément si l'ouvrage ne montroit la corde (pour me servir de ton expression) que de cette manière, il seroit encore meilleur qu'il ne me paroît. Je ne saurois te dire quelle envie il me donne d'étudier la physique, l'astronomie, choses que probablement je ne pourrai jamais apprendre; je suis bien ennuyée d'être fille; je crois qu'avec un petit grain de folie de plus et une santé plus forte, je me déguiserois pour me débarrasser de mes entraves, et je me plongerois dans l'étude sans distraction. Mais laissons ces lanternes et parlons raison. Balancée entre le désir de suivre une religion dont les maximes et les promesses sont saintes et respectables et le doute sur la vérité, agitée de la crainte de ne suivre qu'une chimère en l'adoptant ou de perdre la félicité en la rejetant, si elle est vraie, tu te fatigues dans ces oscillations continuelles sans fruit pour ton bonheur. Tu voudrois que mes raisonnements t'aidassent à te fixer; mais pourquoi t'en rapporter aux autres sur un point de cette importance?

Consulte ton cœur et agis, voilà le meilleur guide. A qui t'adresses-tu? à moi qui, plus sceptique encore que toute autre, traiterois volontiers le pour et le contre tour à tour. Le sort en est jeté, j'ai commencé à raisonner, à chercher, je raisonnerai

et je chercherai toujours. J'ai motivé ma conduite, je me suis fait des règles pour agir, et j'éprouve que le bonheur dépend moins des opinions que du caractère. La modération, l'égalité, la constance, voilà des moyens infaillibles pour maintenir son âme en paix. Que la raison préside à l'usage de tes facultés, à l'emploi de ton temps; que l'amour de tes semblables, le désir de leur être utile embrase ton cœur et nourrisse tes actions, tu seras paisible et contente, ton esprit cherchera tranquillement à se déterminer. Avant de le faire, tu considéreras que ton âge, tes habitudes, ta situation, tes moyens ne favorisent pas des recherches étendues et suivies, une application forte, des méditations profondes; que par conséquent tu dois éviter le parti qui les rendroit indispensables.

Tu songeras que dans l'impossibilité de courir longtemps après le vrai, la prudence veut que l'on s'attache au plus sûr. Tu verras d'ailleurs l'exemple de Sophie te manifester les avantages d'une décision, t'inviter à la suivre. Il est doux de croire à un rémunérateur; on s'efforce à bien mériter. Si c'est une erreur, elle est touchante et sublime. Il faut avoir la manie du raisonnement pour ne pas adopter une chose dont l'existence s'accorde avec nos intérêts et se trouve appuyée de quelques raisons. Ne pense pas trouver une route facile dans les régions de la métaphysique : c'est un pays d'hypothèses, de chimères et de subtilités; la vérité n'y paroît que comme un vif éclair, dont la lueur ne le découvre un instant que pour le replonger tout à coup dans d'épaisses ténèbres.

Il est fatigant de raisonner, fort rare de raisonner avec justesse; une autorité respectable est un appui commode pour notre foiblesse. S'en servir est une sagesse, si ce n'est une nécessité. J'ai envoyé l'extrait du *Système* parce que Sophie me l'avoit demandé; je l'ai regardé comme une chose dont vous vous feriez un délassement, un exercice d'esprit, non pas un objet d'examen. De pareils sujets ne doivent pas s'étudier par extraits; mais quand tu aurois lu l'ouvrage même, tu reviendrois au même point en lisant ensuite sa réfutation. De leurs impressions diverses résulteroit un mouvement combiné, accéléré, modifié par les circonstances qui te seroient particulières,

par ton tempérament, tes inclinations ; tu te déterminerois pour le parti vers lequel ces différentes choses t'entraîneroient, ou tu resterois sceptique avec plus de raison, et ni l'un ni l'autre de ces changements ne seroit peut-être à l'épreuve de nouvelles altérations. Épargne-toi du chemin et des peines. Suis les pas de Sophie. En écoutant mes avis, laisse-moi remplir ma destinée; pratique mes conseils sans t'inquiéter de mes résolutions,

Reposez-vous, mes amies, dans le sein de la persuasion. Sages et contentes, coulez vos jours heureux sous l'abri modeste où vous vous trouvez.... enfant indocile et fougueux, je quitte ma patrie; entraînée sur des rives étrangères, je vous rapporterai un jour le fruit de mes voyages. L'inaction me dévore : mon activité se développe et se satisfait dans ces déplacements continuels; je vous laisse dans un asile où je ne puis rester. Les fatigues pourront m'y rappeler et m'y fixer; je vais éprouver ce moyen.

Du 19 novembre.

Je n'ai pas le courage de laisser cette place sans l'utiliser. Où es-tu, ma chère amie? Je t'ai vue en songe toutes ces nuits dernières avec ma Sophie. J'étois transportée, le réveil a tout détruit. Il en est ainsi, hélas! de tant de choses!... etc. J'allois moraliser. Mais il faut te dire que cette petite qui étoit avec nous au jardin du Roi, me prie de te présenter mille choses ; c'est une petite créature toute bonne et toute malheureuse : pleurer et travailler, voilà son lot. Donne-moi un souvenir pour elle, cela lui fera du bien. Elle est sensible comme nous, et n'a que moi avec qui se consoler.

Il pleut aujourd'hui à verse ; tu ne saurois croire combien cela influe sur mon imagination : elle est voilée de nuages comme le ciel, et je suis d'une misanthropie à n'aimer que ma chambre. J'étois de même dimanche, par un temps semblable ; j'ai passé la journée renfermée absolument seule, ne répondant pas à ceux qui se faisoient entendre à la porte. Je vis hier la fille de ma nourrice, elle étoit avec un bon paysan, de cette trempe heureuse, de ce bon sens naturel, de cette droiture d'âme des premiers temps ; cette vue m'a touchée, attendrie, m'a rappelé des pertes douloureuses, des affections vives. Je suis un instru-

ment singulier, dont une des cordes ne peut être touchée sans que toutes les autres frémissent et répondent. J'ai été voir mademoiselle d'Hangard ; elle me fit visiter pour la première fois la petite bibliothèque de son frère. Je la fis bien rire en lui montrant ma jubilation de retrouver Montesquieu, Rousseau. Je vis M. de Vougland ; c'est un vrai fanatique, tout plein de l'orgueil de dévot et d'auteur. Cependant il est bon à feuilleter ; j'aimerois à le voir quelquefois : il a des connoissances. D'ailleurs, les gens de son espèce ont toujours une certaine force d'âme et d'imagination, qui présente matière à l'observation et des traits à saisir. On vint à parler de son petit ouvrage ; mademoiselle d'Hangard me dit tout bas de lui faire compliment. Il n'y eut pas à reculer ; je me tirai d'affaire avec une bonhomie qui fit croire à ma sincérité beaucoup plus que je ne le méritois ; mon homme aussitôt me vanta comme un saint l'évêque de Boulogne, qui le compare, dans une lettre qu'il lui a écrite, à Lactance ; la lettre n'étoit pas dans ses poches, sans quoi nous en eussions essuyé la lecture tout au long. Il prétend encore aux honneurs de l'in-folio, et se dispose à donner une compilation des lois criminelles, à quoi il travaille depuis quinze ans ; je me trompe, c'est moins une compilation qu'un cours de droit en cette matière : il y traite, dit-il, du crime de lèse-majesté divine, etc. O l'habile homme !

M. Guérard m'a remis la lettre de change ; son bon sens nous a fait un peu causer. Je l'ai vu avec plaisir : tout ce qui tient à vous m'intéresse.

LETTRE QUARANTE ET UNIÈME. (*Inédite.*)

Du samedi 30 novembre 1776, à une heure après midi.

Nous trouvons ici dans la correspondance de mademoiselle Phlipon avec Sophie un long extrait des *Recherches* de M. de Paw *sur les Égyptiens et les Chinois.* Ce compte rendu, malgré tout ce qu'il atteste de la part de son auteur de sagacité, de raison et de curiosité d'apprendre, n'offrirait pas ici beaucoup d'intérêt, l'ouvrage de Paw ayant été bien dépassé depuis ; mais nous reproduisons la dernière page du cahier, parce qu'elle appartient à la correspondance.

En faisant le tour du cadran, l'aiguille me retrouve au point où elle m'avoit laissée, occupée à vous écrire ; je n'ai point passé

tout ce temps dans cette douce occupation, il a fallu donner quelques instants au sommeil; mais depuis que j'ai secoué ses chaînes, j'ai fait au matin une grosse affaire. — Devine, Sophie; je te le donne en deux, quatre, dix, cent... j'ai été.... par ma foi, tu ne t'en douterois pas; j'ai été conférer avec ce certain homme qu'il falloit bien voir pour l'édification de ceux à qui je dois l'exemple. Nous avons causé une heure et demie; c'est le second tome de M. de V. dont je te parlois cette nuit; on ne peut s'énoncer avec plus de chaleur, d'autorité, même de despotisme; c'est du zèle tout pur, mais du zèle bien dégoûtant. Des raisonnements choquants, des absurdités révoltantes, des principes destructeurs des plus simples actions, tout cela tiré conséquemment de certaines choses qu'il faut adopter, m'ont fait beaucoup plus de mal que de bien. Nous n'avons pas traité cependant les grands sujets de métaphysique; je me suis tenue coi : nous sommes restés *ad revelationem*, et je vis bien que nous ne serions jamais d'accord, jusqu'à ce moment où la fatigue et l'affaiblissement me feront fermer les yeux et baisser humblement sous le joug que supporta mon enfance. Non, j'aimerois mieux rester éternellement dans la balance sceptique ou même au delà, que de dévorer tant de contradictions. Je te dirai pour échantillon qu'après une enfilade d'ergotismes sur la nécessité de soumettre sa raison lorsque Dieu a parlé, etc., je demandai : « Mais si Dieu me commandoit un crime, de tuer mon père, par exemple, faudroit-il croire et obéir? — Sans doute! » Et aussitôt on me cite Abraham. O la vilaine morale que celle des prêtres : Dieu m'en garde à jamais!

Je ne m'étonne pas qu'avec elle des hommes obscurs, adroits, souples, gouvernent sourdement un empire, fabriquent des Ravaillac, etc., etc. La corruption prétendue de notre nature, l'insuffisance de la raison, voilà les pivots sur quoi ils font rouler leur galimatias. Selon eux, rien n'est bien ou mal que ce qui est ordonné ou défendu par Dieu. Selon eux encore, nous sommes incapables de discerner le vrai; d'où il suit que notre insuffisance doit être égale pour distinguer la voix de Dieu de celle de l'homme, que pour juger sûrement le bon et

le mauvais; et de leur principe même, je déduirois l'incertitude de la révélation. Je ne croirai jamais que deux et deux ne fassent pas quatre, quand même tout l'Olympe diroit le contraire; j'appellerois fourbe ou je regarderois comme abusé celui qui m'assureroit que Dieu m'ordonne de le croire, tel échafaudage de miracles, prophéties, etc..., dont il soutînt sa proposition. C'est en conséquence de ce que je rejetterai tout ce qui sera contradictoire avec ma raison, quand bien même des milliers de gens mourroient pour me convaincre que la suprême Intelligence a dit des sottises.

Eh! si les lumières naturelles sont fausses, il n'y a pas une seule règle certaine. Je conçois à merveille comment les nations doivent croupir et ramper dans l'ignorance et le fanatisme, lorsque la théologie, la scholastique étendent sur elles leurs voiles insidieux. Je t'assure, ma bonne amie, que pour avoir de la foi il ne faut ni connoître les prêtres ni les entendre; ce Jean-Jacques, qu'ils ont tant décrié, me ramèneroit plutôt au christianisme que tout le clergé de l'univers; heureusement j'ai mes principes faits, je sais ce que c'est que la vertu. J'ai juré dans mon cœur de la suivre toujours, et je sens bien que je lui serai fidèle indépendamment de toute opinion religieuse. Je suis dans une belle passe pour la faire valoir, chaque jour m'apporte une nouvelle certitude de ce dont je voudrois douter encore.

Ma franchise a percé encore une fois, mais elle a trouvé même dissimulation, même froideur, même réserve. Les nuages s'avancent de tous les côtés. La grêle moissonne déjà aux alentours; n'importe, je l'ai prévu, l'orage crèvera, je suis prête à tout; toutes les révolutions imaginables ne m'empêchent pas de travailler à mériter mon estime et la tienne; n'eussé-je qu'elles pour récompense, je me tiendrois satisfaite, et au-dessus du reste.

Ce paquet, mes amies, vous sera remis par le Divin. Il m'a fait l'honnêteté de venir me voir aujourd'hui; je le croyois parti, et par conséquent je mis ce matin à la poste l'autre paquet, qui vous parviendra aussi demain matin; j'ai toujours

profité de l'occasion pour celui-ci; je vais me reposer et vous laisser à mes griffonnages.

Sur les bords riants du Permesse,
Je vais égayer mon esprit,
Et m'amuser avec sagesse
De quelque bon petit écrit
Bien moins raisonné qu'agréable;
Car, ma foi, la folie aimable
Vaut bien cette triste raison
Toujours grondant quelque leçon,
Et rembarrant d'un air sévère
Le plaisir à l'aile légère,
Au front timide, à l'œil fripon,
Qui sous l'auspice d'Apollon
Se rit des humaines chimères.

LETTRE QUARANTE-DEUXIÈME.

Du 10 décembre 1776.

Je n'y tiens pas : vite, prompt, tôt, du papier, une plume. Il est une heure : mademoiselle Leleu sort d'ici; j'ai enfin une lettre. Je me mourois d'impatience; en vérité, disois-je, si mes bonnes amies ont faim de mes nouvelles, elles ne me supposent guère d'appétit pour les leurs. Sais-tu bien qu'il y a loin, loin, loin, loin..... de cette lettre à ta dernière? Je t'en voudrois bien, friponne, si mademoiselle Leleu ne m'avoit dit qu'elle gardoit ton épître depuis huit jours. Je lui ai répondu que je ne me plaignois pas du retard, puisqu'il me procuroit le plaisir de recevoir sa visite : je n'ai jamais fait un si fieffé mensonge : aussi j'étois toute sotte en le faisant.

Il semble à t'entendre que tu n'aies reçu que des Extraits [1]; mais il est cependant très-certain que je t'ai adressé le 23 novembre une longue lettre. J'y racontois une anecdote sur M. Necker, et j'y sermonnois cette méchante Henriette. Comment se fait-il donc que vous ne m'ayez rien dit en réponse à tout cela?

[1] Ce sont les extraits du livre de M. de Paw intitulé *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois.*

Tu me donnes quelques grains de gaieté : tes folies écrites la réveillent chez moi, comme avant-hier les sons de la musique servirent à calmer ma douleur : j'avois fait une triste découverte relativement à mon père. Dans de telles circonstances, je veux repousser fièrement les atteintes du chagrin, je me roidis contre lui, je garde un œil sec et un front serein ; mais la délicatesse de mes nerfs me trahit ; l'effort intérieur se manifeste au dehors par un tremblement convulsif, ou par un frisson et un grelottement semblables à ceux que donne la fièvre. — Après l'accès, que je brusquai de tout mon pouvoir, je pris Mignonne sous le bras pour me rendre dans une église où je savois trouver d'excellente musique. Ah ! ma foi, celle que j'entendis produisit sur moi autant d'effet que la harpe de David sur Saül possédé du malin esprit. Quelle onction, quelle sublimité dans la mélodie ! quelle harmonieuse exécution ! Je fus pénétrée de plaisir et d'enthousiasme. Je sentis la mesure m'émouvoir et m'entraîner, comme on voit les rames mues en cadence déplacer et conduire la barque sur laquelle elles agissent. Quelques-uns des versets latins mis en musique étoient tirés de ce psaume dont je n'ai jamais lu le début sans attendrissement et sans admiration : *Super flumina Babylonis.* « Étant sur les bords du fleuve de Babylone, nous nous y sommes assis, et nous avons répandu des larmes au souvenir de Sion. Nous avons suspendu nos harpes aux saules qui bordent ses prairies. »

Le tour pittoresque de ce commencement m'a toujours frappée ; l'imagination se promène sur les bords du fleuve, elle voit de malheureux exilés pleurant leur patrie absente ; le contraste de leur douleur avec l'aspect riant du rivage, ces instruments de musique muets et suspendus à l'ombre des arbres, sous lesquels ils sembleroient devoir retentir, tout cela forme un tableau des plus touchants.

Le triomphe du musicien fut dans l'expression de ce verset du psaume *Memento* : « *Introibimus in tabernaculum ejus : adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* » Cet *adorabimus* est si beau qu'il faut adorer malgré soi. On admire, on frissonne, on s'anéantit : c'est l'ivresse du sentiment exalté. Oui, je sens

jusqu'à quel point la musique peut porter l'illusion. Ah! si je pouvois voyager, quelles fêtes donneroient sans cesse à mon cœur et à mon esprit les chefs-d'œuvre de musique, les peintures des maîtres, les prodiges de l'architecture! Toujours accompagnée de gens instruits, je m'aiderois de leurs lumières pour distinguer de nouvelles beautés; combien j'en découvrirois, puisque avec une foible somme de connoissances, je sens si bien celles qui sont à ma portée! Eh! si le tableau de Greuze me fait pleurer, que feroient donc les ouvrages des Raphaël et des Michel-Ange?.... Mais, renfermée dans un petit cercle où tout ce qui m'environne me contraint et m'atterre, moi, pauvre fille qui souhaite de voir les monuments de l'Italie, et de prêter une oreille sensible à ses opéras enchanteurs, je ne parviens seulement pas à entendre ceux du chevalier Glück dans la ville que j'habite. L'amie Henriette avoit bien raison de me croire possédée de la folie du déguisement : il y a des moments où elle me tient bien fort. Je suis enchaînée de manière à ne pouvoir visiter, je ne dis pas mesdemoiselles Sophie et Henriette Cannet : elles me sont si indifférentes!.... mais leur cathédrale. Entre nous, la difficulté n'existe que dans l'esprit de mon père, et malheureusement elle est insurmontable : on ne déracine pas les opinions comme on détruit d'autres obstacles. Mon père pourroit fort bien rester seul une quinzaine avec Mignonne, comme il lui est arrivé du vivant de ma mère, lorsqu'elle et moi nous allions à la campagne. A cela, on ne sauroit guère objecter qu'un décorum imaginaire. Comme si vous autres demoiselles d'Amiens étiez moins estimables parce que vous faites des voyages à Paris avec une tante, une amie, ou quelqu'un de confiance! Oh! j'enrage de tout mon cœur, quand je passe en revue ces caprices qui me gênent sans fruit et sans raison.

Tu deviens donc piétonne. Ta réflexion à ce sujet vaut le *Super flumina*. Elle offre un tableau qui occupe également l'imagination, et qui intéresse bien plus mon cœur. A propos de tableau, j'en dessinois un dernièrement dans ma tête; je l'exécuterois pour m'amuser, si j'avois assez d'habileté pour réussir. Voici mon idée, telle que je puis la peindre sans pin-

ceaux. Le fond du tableau représente un bocage aussi charmant qu'on veut l'imaginer. Au bord de ce bocage, une jeune fille, aidée par l'Amour, veut avec un lien de fleurs retenir le Temps, qui s'échappe en souriant de leurs vains efforts, et qui du bout de son aile renverse un autel élevé à l'Amour. Ce groupe, bien entendu, feroit un bon effet par le contraste des personnages. La jeune fille doit être la candeur et la beauté mêmes, son attitude est gracieuse, ses regards expriment toute l'ardeur du désir; l'enfant ailé doit avoir la vivacité qui convient à sa légère nature; le Temps porte avec lui l'empreinte austère de la vieillesse : son sourire est celui d'un vainqueur certain de son triomphe.

A l'un des côtés du tableau, d'où le Temps paroît venir, et par lequel il a déjà passé, se remarquent des ruines de toute espèce. Au milieu de ce triste amas, l'Espérance tranquille fixe sur le Temps un regard assuré. De l'autre côté sont deux jeunes filles dont l'une considère avec surprise et douleur la fuite du Temps et l'autel renversé : elle se laisse néanmoins entraîner par sa compagne vers le temple de l'Amitié.

Je suis désolée que mon imagination reste inutile, faute de talent pour l'exercer; elle m'amuse assez quelquefois pour me faire désirer de fixer les objets qu'elle me présente; mais ils s'effacent tour à tour en se succédant sans cesse, et je reste pauvre, parce que je ne puis employer mes richesses. Il me faudroit une étude constante, et des secours de toute sorte, pour étendre et varier cette étude : je manque de tout; je ne ferai jamais rien de bon, et je serai à jamais un petit être tronqué, déplaisant à ceux de mon espèce parce que je ne leur ressemble pas, et n'ayant point l'acquis nécessaire pour m'élever à la hauteur des autres. Je suis déplacée autant qu'on peut l'être, et..... Mais finissons cette jérémiade : j'ai le temple de l'Amitié : que me faut-il de plus?

Adieu, adieu.

LETTRE QUARANTE-TROISIÈME.

Du 16 décembre 1776.

Je trouve ta lettre en rentrant, et je t'avoue, ma bonne amie, qu'entre tous les sentiments que me donne la réception de tes nouvelles, celui qui m'occupe le plus est l'inquiétude. Je crains que ma lettre du 23 novembre ne soit égarée; et cela me peine singulièrement, parce qu'elle contient des choses que je ne voulois fairę connoître qu'à l'amitié : c'est un de ces épanchements affectueux où l'âme s'ouvre tout entière, où l'esprit papillonne sans que rien arrête son vol indépendant. Au tableau de ma vie actuelle, j'avois joint, tu le sais déjà, une anecdote importante à cause de celui qu'elle regarde : c'est le récit d'une aventure de sa jeunesse qui ne peut être connue que de très-peu de monde, et qui par l'enchaînement des circonstances se trouve être la cause de son élévation présente. — J'irai prendre des informations à la poste, et je t'engage à faire de même à Amiens. — Il faut que cette lettre ait été perdue par un facteur, ou remise à un domestique qui l'aura égarée, ou soustraite par je ne sais quel curieux. — Tu devines à présent comment j'étois si étonnée et si impatiente de ne pas recevoir de vos nouvelles : je vous avois répondu en détail à toutes deux, j'avois annoncé l'envoi des Extraits : au lieu d'une lettre écrite dans le genre qui te plaît, voici une lacune infinie, du barbouillage dans notre correspondance, et, ce qui est pire encore, du temps perdu. J'éprouve pour le moment un dégoût insupportable; je ne te réponds pas : je t'écris pour me soulager, je ne parle que de ce qui m'affecte, je ne suis occupée que de cette maudite aventure : retourne-toi, recherche, fais comme tu pourras, vois les domestiques. Je ne sais que penser. J'écris comme un chat, je cours à bride abattue, je ne sais ce que je dis : je voudrois déjà que tu eusses cette lettre; j'imagine que ma précipitation hâtera le courrier. Pardonne : demain j'aurai repris mes sens, et, riant peut-être de l'aventure, je réparerai aisément la brèche; mais actuellement ce n'est guère la raison qui mène ma plume : tout

part malgré moi, avec le désordre qui accompagne les affections vives.

Je t'aime.... Adieu Sophie, adieu Henriette.

LETTRE QUARANTE-QUATRIÈME.

Vendredi 20 décembre 1776.

Assurément, ma bonne amie, quelque petit diablotin se mêle de notre correspondance pour nous faire pièce. Ah! le drôle ne m'y rattrapera plus; je le tromperai sur le volume : j'écrirai si fin qu'il n'y connoîtra goutte. Mais, las!.... adieu les anecdotes, les épigrammes, etc. C'est bien dommage! comme une fourmi sage et prudente, j'avois fait provision pour cet hiver; je jouissois en esprit des fruits de ma précaution, je m'applaudissois de l'agrément qu'elle pouvoit vous donner : chimères qu'il faut renvoyer avec bien d'autres. C'étoit bien malavisé aussi d'aller réveiller le chat qui dort, et de confier au tiers, au quart, des idées qui font griller les livres où on les écrit; je tiens le fait pour un bon avertissement; et désormais nous ferons du galimatias à force. C'est le sort de tant de gens, qu'il seroit injuste de s'en fâcher. Et puis, qu'importe notre façon d'écrire? En composant mes lettres, ai-je l'espoir qu'après ma mort elles trouveront un éditeur, et prendront rang à côté de celles de madame de Sévigné? Non, cette folie n'est pas du nombre des miennes; si nous gardons nos barbouillages, c'est pour nous faire rire quand nous n'aurons plus de dents. Je disois l'autre jour à M. Trude que, lorsque je serai vieille fille, je pourrai satisfaire sa curiosité sur le chapitre des secrets de jeune personne. De bonne foi, je commence à sentir qu'il est beaucoup de choses auxquelles je ne tiens plus : que sera-ce quand j'aurai d'autres années au bout de mes vingt-deux? Déjà on lit tout ce qu'on veut dans mon cœur; je ne puis pas attraper le secret de fermer ce livre : il est toujours sur le pupitre. Mon cher cousin, me reprochant mon indifférence pour le *matrimonium*, prétendoit s'être aperçu que D. L. B. auroit pu la vaincre : moi, de répondre alors avec un sang-froid unique : « Vous avez parfaite-

ment vu : La Blancherie est le seul que j'aie assez estimé pour désirer de lui être unie; et je suis fâchée d'avoir des raisons pour ne plus penser de lui aussi bien que je faisois. » A propos du cousin Trude, c'est lui qui connoissant un employé à la poste, l'a chargé d'une recherche pour ma lettre perdue : je crois bien qu'on ne pourra la découvrir. Au reste, qu'elle ait été vue, que je sois reconnue, je m'en soucie fort peu, et je serois d'humeur à rire avec M. Necker lui-même du récit qui le concerne : je voudrois presque en voir la fête. Tu as eu raison de ne pas trop t'émouvoir de tout le tapage de ma dernière : quelques heures après l'avoir écrite, je me suis couchée en riant comme une folle de ce coup de tonnerre échappé. Tu en verrois bien d'autres si je t'écrivois chaque fois que quelque chose m'affecte : tel qu'une eau transparente où tous les objets se peignent tranquillement, mais dont la surface est agitée par la chute d'une seule feuille, mon cœur sensible réfléchit tout ce qui l'environne, et se trouve ému des moindres touches; mais ces mouvements ne troublent pas plus son bonheur que les ondulations de l'eau n'en troublent la pureté. Je ne suis rien moins que stoïque, et j'en voudrois beaucoup à la philosophie, si elle endurcissoit tant soit peu ma trempe : oh! combien de plaisirs elle m'ôteroit!

Tu te trompes, ma bonne amie, sur mes dispositions à l'égard de mon père. Loin de craindre qu'il se remarie, j'en suis réduite à le désirer dans son intérêt : bien plus, je le lui ai demandé; mais je n'ai trouvé chez lui que répulsion, froideur et contrainte. Je suis persuadée qu'il ne se remariera jamais tant que je resterai avec lui, par la crainte d'indisposer un oncle dont je suis aimée, et sur la succession duquel il a des espérances. Ainsi, mon obstination à rester avec mon père le plonge dans le désordre : il abandonne ses affaires, se ruine, et me ruine aussi. Quelle situation! point encore d'inventaire : j'ai les bras liés de toutes parts. Jamais la délicatesse ne fut mise à plus rude épreuve : elle me retient, me pousse, me déchire, me console, me désespère tour à tour et tout à la fois. — Autre histoire : le dernier prétendant est malade de chagrin d'avoir été refusé; la mère, fort en peine, me fait parler sous main : c'est du dernier comique. Ce

jeune homme ne m'a vue qu'une fois à la dérobée; je lui pardonnerois, si j'étois jolie, ou s'il avoit eu le temps de m'estimer; mais il est ridicule de s'amouracher à la première vue d'une grosse figure à nez retroussé. Je me suis débarrassée absolument de ces poursuites fatigantes.

On m'interrompt ; je reviendrai causer.

Du même jour, au soir.

O ciel ! quelle aventure ! — Un commissionnaire vient avec une adresse mal écrite dire à Mignonne qu'une femme la demande sur le quai de la Vallée : elle croit que c'est quelqu'un de son pays, se laisse emmener.... Qui trouve-t-elle? devine... c'est D. L. B. Il arrive de Langres, de chez sa mère, où il étoit allé peu après m'avoir rencontrée au Luxembourg : il demande une heure d'entretien secret pour demain ou après-demain. Imagine, si tu peux, toutes les idées qui doivent m'assaillir, et juge de ce que j'éprouve. Je parlois de lui au commencement de cette lettre, sans me douter qu'il dût y occuper une grande place; je ne sais trop où j'en suis. J'abhorre l'ombre du mystère : l'innocence ne peut la souffrir; une visite en cachette me répugne; cependant je ne puis le voir autrement, et je ne puis lui refuser cet entretien, après la lettre qu'il a reçue dans le temps. Il faut donc...... Ah ! mon amie, où es-tu ? que me veut-il ? que vais-je lui dire? Je vais avec ma bonhomie ordinaire lui raconter tout le mal que j'ai pensé de lui ; il se justifiera, demandera peut-être... que sais-je ?... rien que d'honnête; ce n'est pas cela qui m'inquiète. Mais il a sans doute des projets : il vient chercher mon approbation... que faire?... ma foi, je n'en sais rien. J'ai tant de choses dans la tête, que je ne puis te rien dire; je laisse cette lettre, et ne la reprendrai que pour t'instruire de ce qui se sera passé.

Du 21 décembre, onze heures du soir.

Parole donnée pour aujourd'hui par le ministère de Mignonne, qui favorise D. L. B. (comme elle a toujours fait) avec un zèle fort plaisant ; transes cruelles, dans la crainte qu'il ne fût aperçu d'un ouvrier qu'un contre-temps imprévu faisoit tra-

vailler aujourd'hui; impatience, perplexité, humeur : voilà l'histoire jusqu'à quatre heures de l'après-midi. — Je l'ai reçu avec gravité : après un salut respectueux, il m'a témoigné la reconnoissance dont il étoit pénétré pour la complaisance que je voulois bien avoir. « Monsieur, ai-je dit en l'interrompant, j'ai cru devoir accorder à l'estime que vous m'avez paru mériter, la demande faite par vous d'une conversation particulière ; dans des moments moins réfléchis, vous avez reçu une lettre que la vivacité me fit écrire, que l'amitié jugea pouvoir vous être envoyée, et dont je ne me repens pas : elle exprime des sentiments que j'éprouvois; je n'aurai jamais à rougir de ceux que mon cœur a conçus, et leur aveu ne sauroit m'humilier. On peut avoir à pleurer des erreurs, mais se tromper n'est pas un crime; de quoi s'agit-il? que me voulez-vous? — Il m'a dit que, par son absence et par un silence gardé avec effort, il avoit cru répondre aux intentions de la lettre, qui lui donnoit pour moi la plus haute estime, en ajoutant à celle dont il étoit déjà pénétré, que depuis longtemps il désiroit vivement pouvoir me témoigner l'impression qu'elle lui avoit faite; que les circonstances, toujours cruelles, avoient contrarié ses vues dans tous les points, et que, ballotté, fatigué par des disgrâces successives, il cherchoit de la consolation en m'ouvrant son cœur. Enfin, il avoit pensé devoir me faire connoître, après un si long espace de temps, qu'il étoit encore digne de ma première considération. Puis il m'a fait l'histoire des causes de ses chagrins, et de sa maladie de l'an passé : établissement manqué à Orléans, froideurs, injustices de sa mère; mécomptes de toute espèce, etc... Je lui avois laissé prendre un siége près du feu; paisiblement assise, le bras appuyé sur celui de mon fauteuil, la tête reposée sur ma main, j'écoutois ses confidences. Au moment où il cessoit de parler, je lui riposte froidement que je ne me voyois dans tout cela que comme un hors-d'œuvre inutile. Cette remarque sèche et laconique le déconcerte; il entre dans des explications que je ne puis te rendre, et me demande très-instamment ce que j'avois voulu dire en parlant d'*erreurs*. — Je réponds que des anecdotes particulières m'avoient donné lieu de réfléchir sur celle où l'on peut tomber en jugeant sur les apparences;

que j'en avois fait mon profit, en essuyant d'ailleurs toute la mortification qu'elles causent. — Étonnement, affliction de sa part; questions, justification assez bonne. — Je lui avoue de mon ton sans gêne, qu'après l'avoir assez distingué de la classe ordinaire pour le mettre beaucoup au-dessus d'elle, je me suis crue obligée de le ranger au nombre de ces jeunes gens comme il y en a tant, et qui ne sont pas d'ailleurs à mépriser. — Il s'échauffe, disant que je ne devois pas le juger sur le rapport d'une seule partie, etc... Alors je le félicite d'être toujours digne de mon estime : j'ajoute que j'aime à la lui donner avec ce sang-froid que laisse la raison dégagée de tout enthousiasme. Cet article lui tenoit beaucoup au cœur : il y revenoit souvent.

Toujours est-il que son état n'est point fait : il est jeté dans le grand monde, sans en être plus avancé. Présenté à la Reine, accueilli par elle, lui faisant sa cour; parent de M. Taboureau, sans que cette parenté lui soit utile, à cause de son éloignement pour la finance ; dégoûté des démarches, rebuté d'un genre de vie auquel la littérature ne sembloit pas devoir le conduire ; désapprouvé par sa mère, qui le vouloit dans le service ou dans le barreau, il se trouve sur le point d'abandonner ses protecteurs, s'ils n'agissent pas efficacement, pour se confiner sans espoir et sans retour dans un petit coin de terre où il s'enfouiroit tout seul.

Nous avons philosophé à force ; je lui ai dit que tant que je le verrois fidèle à ses principes, je ne le jugerois jamais malheureux ; que mériter l'estime de soi-même me paroissoit le plus grand des biens, et le dédommagement pour la perte de tous. Sans l'instruire de ma situation, je me suis plue à lui laisser croire que la fortune, loin de me protéger, ne me préparoit que des revers ; que, décidée à les supporter *seule*, je rassemblois tous les moyens de m'assurer une sage liberté. La raison et la délicatesse, d'accord avec beaucoup de circonstances, pourroient, disois-je, me dicter le sacrifice de cette liberté ; mais je le ferois plus difficilement que jamais en faveur de *qui que ce fût,* parce qu'il faut estimer un homme beaucoup au-dessus de soi, pour se résoudre à lui être redevable de beaucoup.

Sur sa réponse à ces différentes choses, j'ai franchement ajouté que ce qu'il disoit désirer ne me paroissoit devoir jamais arriver; que j'entrevoyois même, en supposant certaines possibilités, des obstacles d'une autre espèce qui seroient invincibles : je les ai détaillés, et j'ai dit pour conclure : « Je souhaite, monsieur, que vous réussissiez dans vos affaires ; quelque jour peut-être, engagés chacun de notre côté, nous pourrons être amis. »

Notre conversation a duré quatre heures. Il demandoit vivement une correspondance, la permission de me voir, ou tout au moins de m'instruire de ce qu'il pourroit devenir : j'ai tout éloigné; je n'ai donné les mains à rien. Il en étoit, malgré moi, à chercher les *comment* qui auroient pu s'accommoder avec la plus grande honnêteté, sans donner prise au soupçon,..... lorsque, sans l'écouter beaucoup, j'ai entendu arriver quelqu'un. C'étoit M. Trude; je l'ai fait entrer par un côté, tandis que, d'un signe, j'ai renvoyé La Blancherie par l'autre. Il étoit plus de huit heures : j'ai pris un air folichon pour couvrir l'envie de rire causée par le petit manége que je venois de faire assez habilement : mon pauvre cousin s'en est fait honneur, et s'en est trouvé fort réjoui. En vérité, je sens par le tourment que me donne la moindre cachoterie, combien peu ma droiture s'arrangeroit d'une intrigue, telle honnête qu'elle fût (si toutefois il y en a d'honnêtes) ; mais en même temps, je reconnois que l'adresse des femmes est très-propre à les conduire.

J'ai débrouillé aujourd'hui une fusée à mon père, qui ne s'en doute pas. Il vient ce matin à la maison une fille assez jolie, sous le prétexte de faire graver quelque chose ; j'étois sortie : le jeune homme seul répond, et la demoiselle s'en va. Comme je revenois, je la rencontre sur l'escalier; je monte; on me rend ce qui vient de se passer : j'envoie après elle pour qu'on me l'amène. En apprenant que ce n'étoit pas mon père qui la demandoit, elle vouloit se défendre de revenir sur ses pas, mais enfin il falloit s'y résoudre ou se faire trop soupçonner : elle monte. La pauvre fille n'étoit pas à son aise, quoiqu'elle affectât la candeur, et qu'elle soit bien fûtée. Je l'ai retournée par tous les bouts; et malgré ses détours, j'en ai assez vu pour sentir

l'allure. Ma foi, prête à perdre contenance, elle s'en est allée, en prétextant que quelqu'un l'attendoit et qu'elle reviendroit demain. J'attends, pour voir si elle reviendra, et je n'ai ouvert la bouche à mon père de quoi que ce soit. Il y a quelque temps qu'un petit lourdaud d'apprenti menuisier vint me demander de la part de son maître l'adresse, disoit-il, de cette demoiselle pour qui M. Phlipon fait faire une cloison : cette aventure fut l'occasion d'une conversation que j'eus avec mon père; mais il me nia tout avec une tranquillité sans pareille.

Voilà bien des balivernes, qui pourtant sont assez importantes à mon égard. C'est un plaisant enchaînement que celui de nos jours! Allons, il faut les rendre sans reproche : c'est la seule manière de les faire heureux.

Adieu, mes amies, vous m'êtes plus chères que tout au monde.

---

* LETTRE QUARANTE-CINQUIÈME.

Du 24 décembre 1776, à une heure du matin.

Mademoiselle Leleu part pour Amiens dans les derniers jours du mois : elle se chargera donc du papier que je pourrai noircir à ton intention jusqu'à son départ.

A l'heure dont je date, tu imagines peut-être que je jouis du plus grand calme : point du tout; les carrosses font un bruit de possédé; c'est un remuement, un tapage comme à la sortie du spectacle; il faut que toutes les petites maîtresses de Paris, les élégants du jour, les jolis abbés, etc..... aient été souper en ville, et se retirent actuellement, égayés de champagne, de petits couplets, de fines épigrammes, et avec l'ardeur de gens qui volent au rendez-vous.

Je suis rentrée dans ma chambre depuis onze heures; j'ai fait un petit extrait de l'ouvrage intéressant d'un Genevois sur la constitution d'Angleterre, monument curieux pour des yeux observateurs. Je pourrois t'en parler dans cette lettre; mais je ne puis m'empêcher de céder au goût libertin qui me porte à écrire sans suite, à battre les buissons, à me jouer en vraie

fantasque, dont les caprices et la folie sont les déités en ce moment. Cette petite récréation, que l'amitié rend délicieuse, pourra bien faire à ma santé. Depuis quelques jours je ne sais plus ce que c'est que manger : tout ce que je prends est amer ou salé ; mes yeux se chargent et s'appesantissent, mon imagination fermente, la mélancolie m'enveloppe : s'il ne se fait quelque révolution, je serai malade avant peu. J'ai voulu m'interdire les veillées ; mais plus je donne au sommeil, plus il exige. C'est la relâche qui m'a été nuisible : le travail, l'application, l'ardeur dévorante qu'ils entretiennent, tendent le ressort de mon existence et facilitent le jeu de la machine. Il faut que je contente mon cœur, ou que j'exerce mon esprit ; hélas ! la première chose m'est souvent impossible. Pourtant je passai dernièrement une assez bonne journée. Je reçus d'abord cette petite l'Eveilly, qui vient puiser dans mon sein la consolation à ses peines. Qu'il est aisé d'en faire goûter aux malheureux ! il suffit de compatir à leurs maux ; leur cœur resserré par l'oppression est sollicité, forcé de s'ouvrir, de se répandre ; malheur à l'âme de bronze qui ne sut jamais s'attendrir avec eux ! elle méconnoît les plus doux transports. Rien n'est comparable au plaisir de voir germer la bienfaisance dans ceux envers qui on l'exerce, par une suite de l'impression dominante que son action leur cause : c'est le fruit le plus doux qu'il soit possible d'en recueillir. — La petite personne est pleine de chaleur et de sensibilité ; c'est un fonds excellent, qui, tout négligé qu'il est, produit des jets d'une force surprenante ; il n'y a pas de mérite à lui faire du bien : elle rend trop de plaisir en échange.

Le soir, ce fut une autre scène. J'accueillis une femme qui autrefois se trouvoit dans une situation douce et honnête, et qu'aujourd'hui le poids de l'indigence accable et flétrit. L'habitude du malheur semble lui en avoir fait perdre le sentiment ; son œil sombre n'a plus de larmes ; l'étonnement qu'elle montre lorsqu'on lui adresse des paroles d'humanité et de compassion, paroît un reproche pour tous ceux que ses souffrances n'ont point encore émus, et fait frémir celui qui pour la première fois lui témoigne de l'intérêt. Tel déchirement que produisent en moi de pareils spectacles, je sens que je suis faite pour en

savourer la douloureuse impression : mon bonheur n'augmentera jamais qu'à proportion du pouvoir de m'en repaître et de les adoucir. Mais les jours fortunés où je remplis ces saintes obligations sont trop rares ; je suis enchaînée de toute manière et à tous égards : si j'avois plus de liberté pour l'objet dont je parle, il deviendroit bientôt mon unique occupation, et je n'aurois plus besoin d'étude pour employer mon activité.

J'ai la tête encore un peu occupée de l'aventure de samedi. C'est une plaisante chose que de se trouver devant un homme à qui l'on a donné le droit de dire en face qu'il vous estime au point de regretter de ne pouvoir former avec vous le pacte le plus sacré. Je n'avois jamais parlé de pareille chose avec qui que ce fût. J'ai goûté l'avantage de cette noble confiance, de cette supériorité que donne une pureté reconnue de sentiments ; de plus, j'étois tranquille, parce que, revenue de l'enthousiasme, capable de l'examen de la raison, celui que je voyois n'étoit plus à mes yeux le premier homme de l'univers. Le masque, ou plutôt mon voile, est tombé ; je touche du doigt les défauts ; l'admiration se tait, l'illusion est détruite : l'amour enfin n'existe plus. Peu s'en faut que je ne regrette cette douce erreur : jamais mon âme ne fut plus grande, plus exaltée, plus belle, que lorsqu'elle se trouvoit sous son empire. Dieux ! quelle énergie ! quel ressort ! Persuadée que l'objet de mon affection étoit au-dessus de tout ce qui existoit, jalouse de le mériter par mon élévation, je me sentois capable de ce que l'héroïsme peut faire entreprendre de surprenant et de sublime ; chaque vertu me paroissoit une grâce nouvelle qui pouvoit m'embellir ; je jouissois de l'idée que j'excitois en lui la même émulation, les mêmes transports ; mes élans étoient d'autant plus fréquents et plus rapides que le silence les contraignoit toujours.

Je vois bien aujourd'hui qu'il se trouvoit fort éloigné de mon point ; je lui ravissois son estime, mais j'avois seule la passion. Si l'autre jour j'eusse encore été sous son joug, cette découverte m'eût désespérée ; mais elle n'a fait que m'instruire, en confirmant les réflexions dont je m'étois nourrie cet été. Je sais que mon image, gravée dans son souvenir, y servira souvent d'objet pour une comparaison à laquelle je ne saurois perdre ; il n'est

plus le maître de l'effacer; entraîné, séduit, engagé, n'importe : tant qu'il conservera le goût des choses honnêtes, il sera forcé de m'y associer dans son esprit : voilà mon triomphe et ma gloire.

Je souffre pour lui de ce qu'il ne me laisse pas des impressions aussi avantageuses. Je lui crois, il est vrai, l'âme belle, sensible et compatissante; mais elle n'a point tout le nerf dont je la croyois pourvue; je ne sais quelles ombres se font voir sur sa sincérité; il n'a pas toute la modestie qui convient à l'homme supérieur et qui le caractérise infailliblement; il tient du jeune homme par un quelque chose avantageux, et peut-être par tant soit peu de légèreté. Avec des principes louables, une raison prématurée, du sentiment et de la délicatesse, je le crois souvent dupe de son imagination et d'un certain faux dans l'esprit. Je lui ai prédit qu'il subiroit encore bien des révolutions avant que son sort fût fixé de manière ou d'autre.

Tu ne saurois croire combien il m'a paru singulier; ses traits, quoique les mêmes, n'ont plus la même expression, ne me peignent plus les mêmes choses. Oh! que l'illusion est puissante! je l'estime au-dessus du commun des hommes, et surtout de ceux de son âge; mais ce n'est plus une idole de perfection, ce n'est plus le premier de l'espèce, enfin, ce n'est plus mon amant : c'est tout dire.

A demain.

Du 25 décembre, à une heure du matin.

Je ne suis point à la messe de minuit comme tu vois; j'y aurois bien été, car il faut faire pour l'exemple ce qu'on ne feroit pas pour soi-même; mais le temps est affreux, mon père ne trouvoit pas cette dévotion nécessaire : ainsi point de bruit, tout le monde est resté à la maison.

Tu trouves peut-être singulier que je t'écrive toujours à la première heure des vingt-quatre : un petit détail de ma vie journalière t'instruira de la disposition de mes instants. Je ne me lève jamais dans cette saison qu'à près de neuf heures; la matinée s'emploie aux affaires de maison et de ménage; l'après-midi je travaille à l'aiguille en rêvant à force, et en fabriquant

tout ce qui me plaît, vers, raisonnements, projets, etc. Le soir, ordinairement je lis jusqu'au souper, dont l'heure est incertaine, parce qu'elle dépend du retour du maître, qui, toujours sorti durant la journée, sans égard à ses affaires, me laisse trop souvent répondre aux survenants désireux de traiter avec lui. Il rentre la plupart du temps à neuf heures et demie, quelquefois à dix et au delà. Le souper est bientôt fait; car lorsque les mets ne sont pas nombreux, lorsqu'on ne dit mot et qu'on mange vite, les repas ne peuvent être de longue durée. — Alors je prends les cartes pour amuser mon père, et nous jouons au piquet. Dans les intervalles, je tâche de former une conversation : des réponses laconiques la brisent sur-le-champ. Je suis toujours à remuer l'écheveau pour attraper un bout de fil; je sue; mais c'est en vain. Le temps s'écoule; onze heures sont sonnées : mon père se jette au lit, et moi j'entre dans ma chambre, où j'écris jusqu'à deux et trois heures.

Le philosophe républicain, le gentilhomme malheureux, de pauvres petites parentes, trois ou quatre personnes par-ci par-là, viennent de temps à autre pour me voir. Je vais par intervalles rendre mes tristes devoirs à ma grosse grand'mère, faire visite à un bon oncle, au petit nombre de gens à qui je puis être utile, et enfin une fois la semaine à mademoiselle Desportes. Cette dernière visite est l'affaire d'une demi-journée, dont une partie s'emploie à cette conversation aisée de deux personnes qui s'estiment, et l'autre au jeu, qui sert d'amusement aux personnes que ma cousine réunit chez elle.

Il faut un coup de crayon sur cette société. Elle est composée de cinq ou six hommes de robe, commerce et petite finance, tous honnêtes, doux, paisibles et médiocres. L'un d'eux cependant, autrefois avocat, jeune encore et célibataire, montre de l'esprit, de l'imagination, de la facilité; mais il est délicat, foible, peureux, et se croit en droit de finasser sur tout. Je distingue à l'opposé un gros richard, vieux millionnaire. sourd, sot, dégoûtant, ayant d'ailleurs le ton tranchant et le propos à l'impératif. Au reste, un certain bon sens circule dans le général; beaucoup de décence, peu de raisonnements, assez de gaieté, de la religion, des vertus, des préjugés du monde,

quelques-unes de ses petitesses, des contradictions comme partout. Joignez à ces personnes une dame veuve, retirée du commerce, femme sensible et bonne, fine et dissimulée pourtant; puis sa fille, rose toute fraîche, qui ne fait que s'épanouir; un petit individu bonhomme; enfin la maîtresse du logis, dont le caractère est gai, le cœur humain, les manières nobles, le commerce sûr, l'esprit ordinaire, mais aiguisé et prudent : vous aurez l'esquisse de la société en question.

Je vois peu madame Trude, qui ne sort guère plus que moi; mais son mari ne peut rester trois jours sans venir me voir. C'est un être fort singulier, un diamant brut; violent, sensible, peu poli, franc à l'excès, droit comme personne, il hait le monde et craint de s'y trouver, sentant bien qu'il n'y joue pas un rôle avantageux. Il a pour moi un attachement qui tient de l'excès de son caractère.

C'est avec ces alentours que je file mon existence, dont le bonheur s'appuie sur mon enthousiasme et mes efforts pour le bien, et se complète par la douceur et les charmes de l'amitié.

Je suis toujours dans la balance du doute et j'y dors paisiblement suspendue, comme les Américains dans leurs hamacs. Cet état est le plus convenable à notre situation et au peu d'étendue de nos lumières. Fixée dans ma conduite et dans mes sentiments, je vogue dans les opinions sans en adopter aucune que conditionnelles, et sans opiniâtreté ni chaleur. Je raisonne un Dieu et je raisonne contre son existence, parce que je ne veux rien croire qu'avec réflexion et d'un assentiment parfait; j'examine les parties opposées, j'examine et je cherche. Plus les objets ont d'importance, et plus ils m'intéressent, et plus la foi qui leur est due me paroît devoir être éclairée.

Tous les systèmes ont leurs partisans et leurs raisons; je voudrois ne choisir que le vrai, je ne me presse pas, crainte d'erreur.

Ce qui me choque beaucoup dans le raisonnement de certaines gens, c'est l'opposition de leurs principes dans leurs diverses réfutations.

S'agit-il de combattre les athées? Ils voient partout l'ordre, l'harmonie, la justesse; ils admirent, ils préconisent jusqu'à

la dureté de la peau du serpent et la délicatesse des fils de l'araignée.

Contre les déistes? Ils dressent d'autres batteries : ils mettent l'homme sur la scène, l'estropient de toutes manières, et, sur une dépravation de fabrique humaine, établissent la nécessité d'une révélation et d'un réparateur. Leurs crayons se noircissent, leurs pinceaux s'animent suivant l'intérêt de la cause qu'ils ont à défendre et selon leur prétention à la faire valoir. J'avoue que l'histoire du péché originel me révolte extrêmement : l'étude de l'homme lui porte de grandes atteintes, et l'idée sâine d'un Être puissant, sage et bon, ne l'affoiblit pas moins. Le déisme n'est pas fort aisé à soutenir; on peut l'embarrasser de plusieurs objections. L'athéisme a des inconvénients, et ses conséquences balanceront toujours un esprit modéré. Notre religion tiraille, gourmande et contredit la raison. Que faire? S'attacher fortement à la vertu, puisque c'est le seul bien qui nous reste au milieu des ruines qu'entassent autour de nous l'incertitude, la contradiction et l'erreur. Voilà mon résultat perpétuel et la paix de mon cœur. Oui, s'il est un Dieu juste, je serai éclairée : c'est ma confiance et mon espoir. Je le disois à l'homme dont je t'ai parlé, qui vouloit tenter de me ramener en m'effrayant; il a bientôt senti combien ce moyen étoit vain à mon égard. Je l'ai vu une seconde fois sans le vouloir et par un enchaînement de circonstances; je l'ai trouvé beaucoup plus doux, plus raisonnant, plus traitable : je l'ai reconnu, car c'est comme tel que je l'avois toujours envisagé. Nous avons disputé pendant deux heures; il est assez instruit sur ces matières, et même plus que ne le sont beaucoup d'individus de son espèce; il a fini par dire qu'il me reconnoissoit de bonnes intentions, mais qu'il craignoit mes raisonnements.

Cependant, comme toutes ces causeries ne finissent pas les affaires et que Mignonne a toujours les yeux sur moi, il a fallu aujourd'hui faire un semblant : je suis restée à l'église un temps considérable, pendant lequel j'ai trouvé le secret de l'envoyer autre part; elle a cru, elle croit que dans cet intervalle j'avois satisfait au devoir d'une bonne catholique.

Cette sorte de feinte est ce qui me coûte le plus dans tout cela : il faut la nécessité telle qu'elle est pour faire plier ma franchise à ces petites dissimulations. En bonne foi, je crois qu'il faudra capituler quelque jour, pour se mettre au niveau et se débarrasser des entraves ; mais non, l'intime persuasion me guidera, si jamais je reviens. En ceci, comme en toute autre affaire que tu devines sans que je la spécifie, le cœur doit tout faire et non les convenances. Je barbouille, je m'endors, adieu.

LETTRE QUARANTE-SIXIÈME.

Du 27 décembre 1776.

En jetant un coup d'œil sur ce que je t'écrivois il y a deux jours, je souris à l'idée du contraste que je pourrois t'offrir, si je te disois qu'hier je faisois des exhortations religieuses à une infortunée, avec ce ton de persuasion qui m'auroit fait prendre pour une personne bien pieuse. On ne désire jamais plus vivement une Providence, on n'est jamais si porté à croire à un Dieu rémunérateur que dans les moments où le spectacle de la vertu opprimée fait réclamer une justice placée au-dessus de celle des hommes. Quelle ressource pour le pauvre dans les épreuves de la misère, si l'idée d'un Être puissant et bon, l'espoir d'une autre vie, ne soutiennent son courage et n'adoucissent ses maux? Mais combien cette croyance élève une âme souffrante ! J'ai vu une mère livrée aux horreurs de l'indigence, déchirée de ne pouvoir y soustraire ses enfants, verser des larmes moins amères en les offrant au Dieu qui la frappe ; croire entendre sa voix dans les motifs de consolation que je cherchois à lui donner, le bénir de ma présence, implorer sa bonté sur moi, ranimer sa confiance en lui et trouver dans ce sentiment un charme à ses douleurs. La pensée de ce témoin secret dont l'œil s'arrête sur celui qui pâtit et dont la main tient une récompense en réserve, affermit la vertu de cette femme et la dérobe aux atteintes flétrissantes d'un secours qui la feroit rougir, comme aux traits mortels du désespoir. Ah ! si c'est une erreur,

elle est consolante et sublime! Dans le flegme du raisonnement, je puis douter de tout et même ne croire à rien; mais, rebutée des spéculations, j'irai chercher la vérité dans l'âme du pauvre, en recueillant ses soupirs et en essuyant ses pleurs. O toi que je prêche, sans te connoître, au malheureux que tu consoles, ne me refuse pas ta lumière en m'échauffant de ton amour!

Je n'ai jamais été si peinée de n'être pas riche, de manquer de connoissances et de ressources. Je ne saurois concevoir comment tant de gens dépensent tant d'argent pour s'ennuyer ou pour nuire à leur corps et à leur âme, tandis qu'il est des moyens si nombreux, si faciles, de le placer au plus haut intérêt dans les mains du pauvre, qui vous rend en échange la félicité la plus pure.

Sophie, si tu connoissois quelqu'un qui eût des robes à faire peindre, comme taffetas, ou vestes de satin, etc., adresse-les-moi, que je puisse procurer de l'ouvrage à une femme d'autant plus à plaindre que sa sensibilité n'est pas commune, et que des marques d'éducation attestent qu'elle n'étoit pas faite pour gémir dans l'opprobre et mourir dans l'abandon. Elle a une fille de quatorze ans, qu'elle élève de son mieux et qu'elle tâche d'instruire par son exemple; mais l'extrémité où je vois cette jeune personne réduite est cruelle: je crains que l'excès de la misère ne la mène... peut-être au désordre. Je voudrois la placer; mais je ne vois pas un chat. Encore faut-il que je conduise toutes ces affaires en cachette. Mon père ne doit rien savoir ni rien entendre. J'ai beau me remuer, je me fatigue dans ma cage et je n'avance pas à grand'chose. Ma fidèle Mignonne est ma confidente et ma commissionnaire: eh bien, j'ai le chagrin de la voir mal portante. Je vais probablement m'adresser à un curé qui ne me connoît pas: qu'importe! on est bien hardi quand on parle pour d'autres et qu'on est pénétré de son motif. D'ailleurs, les curés de Paris sont fort respectables pour la plupart: on peut obtenir d'eux quelque chose.

J'ai fini mes courses d'hier par une petite visite aux bonnes cousines. Je ne suis pas restée longtemps: il étoit nuit, et je n'avois que Mignonne avec moi. A l'arrivée de mesdames Bernier, je me suis sauvée, en embrassant de tout mon cœur ma-

demoiselle d'Hangard. J'ai vu ton frère, tout honnête, mais réservé, sérieux, singulier. Il m'a demandé si j'avois retrouvé ma lettre; puis, comme mademoiselle d'Hangard parloit de Vincennes et de mes fréquents voyages dans ce pays, il m'a demandé si mon père y alloit avec moi; et sur le *non* de ma réponse, il a ajouté que mon absence devoit l'ennuyer et faire un grand vide chez lui. Ce propos de politesse étoit tout naturel, je le crois ainsi; mais j'avoue, avec ma franchise ordinaire, qu'après la perte d'une lettre où il est question de mon père, de ses absences, après la question sur l'effet de mes démarches pour la recouvrer, je l'ai trouvé je ne sais comment. J'ai voulu étudier l'air du personnage : il est par malheur trop fin pour laisser voir ce qu'il s'appliqueroit à cacher; que diable voir à cette mine discrète, douce et composée? J'ai été malgré moi frappée d'un soupçon que je condamne, et dont je ne parle que parce qu'il faut te dire tout.

Adieu, ma bonne Sophie, adieu.

LETTRE QUARANTE-SEPTIÈME. (*Inédite.*)

A HENRIETTE.

28 décembre 1776.

Le malaise est dissipé; je recommence à manger comme si je n'avois fait autre chose. Je suis leste, j'ai la tête libre et disposée à faire un discours académique. Enfin, je me porte bien. Les dards invisibles d'un petit froid perçant commencent à se faire sentir, les brouillards ont disparu, le soleil s'est montré aujourd'hui : tout mon être en est bien. Quoi que vous en disiez, ma chère Henriette, les dispositions du temps ont sur nous une forte influence; pour moi, j'avoue humblement que je suis sans cesse modifiée par elles. Je ne m'en juge pas plus malheureuse. Dans tous les cas, on retrouve la loi consolante des compensations. Si les sombres voiles dont s'enveloppe l'astre du jour dérobent à mon existence le coloris de la gaîté, un seul de ses rayons échappés me paroît un sourire de la nature, me rappelle aux douces sensations. Je me souviens toujours de l'effet que pro-

duisit sur moi un bouquet de violettes à Noël. J'étois, lorsque je le reçus, dans cette situation d'âme où porte volontiers une saison favorable au sérieux de la raison. Mon imagination sommeilloit; je pensois froidement et je ne sentois guère; tout à coup la vue de cette fleur, son parfum délicat, vinrent frapper mes organes : ce fut un réveil à la vie. Un doux frémissement parcourut tous mes membres, l'activité déploya ses puissances, de riantes images se présentèrent à mon esprit, animèrent mon courage; une teinte de rose se répandit sur l'horizon du jour. Je crus renaître, et je devins en effet capable de plus de choses. Je conçois bien qu'à l'abri des intempéries de l'air tu m'écrives agréablement au bruit du vent et de la grêle. Dans une situation que l'on aime, le sentiment du contraste ne fait qu'ajouter au plaisir. Je ne dirai pas avec toi que le plus beau jour d'été m'a trouvée et laissée triste; quand j'avois sujet de l'être, sans doute il ne me changeoit pas entièrement, mais il adoucissoit toujours; jamais je ne vis un beau ciel avec indifférence.

Avec les mêmes motifs de chagrin, je ne suis pas affligée d'une manière semblable dans des temps opposés; rira qui voudra, mais il est certain pour moi que le bonheur de l'hiver n'est pas celui du printemps.

Les objets qu'ils présentent servent à nourrir également un sentiment profond, dont l'effet ordinaire est de s'approprier tout; mais ils le font différemment, et la différence qui les distingue l'un et l'autre se propage dans leur influence. Nous avons beau faire, nous sommes souvent passifs dans nos alentours; ils agissent même à notre insu. C'est dans ce sens que je disois que la détermination de Sophie feroit quelque chose à la tienne; je ne l'ai jamais regardée comme devenant considération pour toi; mais j'ai prévu, je dis, que sans que tu t'en mêles son exemple t'entraînera, par une suite du pouvoir des impressions habituelles. Les deux oreillers, l'ignorance et l'incuriosité, dont je te parlois, ne sont pas si fort à rejeter : ils sont le point de repos vers lequel nous avons une tendance perpétuelle.

C'est l'asile de la raison fatiguée, la sauvegarde de la tranquillité, quelquefois le résultat de la philosophie même. Par un reste de contradiction, tu me plains, dans la suite, de sentir si

bien mes entraves et de souhaiter toujours davantage à mesure que j'acquiers.

Mais, d'un autre côté, c'est cette espèce de mécontentement de soi qui fait germer l'émulation, et avec elle tout ce qui existe de bien. Ainsi je conclurois de ces deux choses que, si l'ignorance et l'incuriosité sont commodes, elles n'e sont louables ou à désirer que lorsque leurs contraires nous ramènent à elles par l'expérience, ou que la raison nous défend de les quitter. Mais je réponds en l'air à une vieille lettre que tu ne te remets plus; je n'ai pas le courage de chercher ce que je t'en avois dit dans mon paquet perdu. Passons à autre chose. Il ne faut pas que tu perdes ma petite histoire sur M. Necker; je vais en faire de nouveau les frais :

Un citoyen de Genève mourant et mal accommodé des biens de la fortune laissoit une fille unique qu'il recommanda à M. Verne, son ami, autre citoyen, plus fortuné, commerçant recommandable par sa probité et distingué par les gens honnêtes, dont il captivoit généralement l'affection; celui-ci se chargea avec joie d'un soin qui flattoit son bon cœur.

La jeune orpheline fut placée chez quelque parente, où le protecteur alloit la voir souvent, où il étoit accueilli avec la considération, la confiance que mérite un digne ami. Elle étoit à cet âge intéressant par sa candeur; le malheur prête encore un charme touchant à la beauté. M. V. voyoit cette rose nouvelle offrir chaque jour quelques attraits de plus; elle alloit s'épanouir : il sut saisir l'instant de la cueillir. A la douce chaleur de l'amitié l'Amour avoit substitué son flambeau; seul, il éclaira les premiers pas de l'adolescence et la conduisit à son temple sur les traces du plaisir. M. V. eût bien voulu joindre le titre d'époux aux priviléges de l'amant, mais il avoit un père dont le caractère inflexible, agissant avec empire sur les sujets de son autorité, se laissoit bien rarement fléchir à leurs prières, lorsqu'elles contrarioient ses vues. M. V. craignoit sa disgrâce en lui découvrant son penchant. Il fallut le taire, en attendant des circonstances plus heureuses. La contrainte resserroit ses nœuds; plusieurs enfants devinrent les fruits de cette union

présidée seulement par l'amour : ils furent nourris dans le voisinage de la ville, où la mère alloit fréquemment les visiter comme les enfants d'une de ses amies soi-disant à la campagne. Sa sensibilité, sa tendresse pénétroient la bonne nourrice, étonnée d'un zèle si ardent. Cependant le père de M. V. vint à tomber malade ; celui-ci mit à profit cet accident pour accomplir ses projets. Il prépara insensiblement l'esprit de son père ; lorsqu'il crut l'avoir bien disposé, choisissant encore un moment favorable, il fit mettre la jeune personne, avec ses enfants sur les bras, et tous ensemble tombèrent à genoux autour du lit, en implorant sa bonté. Le vieillard ne put résister aux cris puissants de la nature, aux vives sollicitations de l'amour, aux pleurs de la beauté ; son cœur s'ouvrit, il s'attendrit, consentit à tout, bénit les amants et vécut assez pour jouir du spectacle de leur félicité.

M. Necker, jeune, beau et bien fait, professeur de mathématiques, étoit ami de M. V. et connut bientôt sa nouvelle épouse. Elle n'avoit encore que vingt ans ; fraîche et charmante, elle n'avoit rien perdu de son premier lustre sous l'aile caressante de l'Amour. Ils se virent, ils s'aimèrent ; le professeur oublia, dans l'ivresse de la passion naissante, les droits sacrés de l'amitié. La jeune épouse infidèle, ingrate et légère, devint parjure et prépara ses maux. M. V., homme bien sensible, toujours amoureux de sa femme, s'aperçut de la froideur qu'elle prenoit pour lui ; dévoré de chagrin et d'inquiétude, il mit tous ses soins à en chercher la cause, bien loin encore de penser que c'étoit la main de l'amitié qui conduisoit le poignard dont il se sentoit déchiré. Malheureux, par les soupçons, d'ignorer la vérité, plus malheureux après l'avoir connue, le trouble et la douleur devinrent son partage sans qu'il les eût mérités. Par adresse ou autrement, il se trouva possesseur de la porte d'un cabinet où il voyoit sa femme passer beaucoup de temps ; il ouvrit le cabinet en son absence, et les recherches qu'il y fit lui procurèrent toutes les pièces d'une correspondance très-suivie avec M. Necker. Il dissimula, se tut, feignit et garda le silence du désespoir, dont le calme apparent précède toujours les résolutions les plus violentes. Un soir qu'il savoit que

M. Necker devoit venir chez lui, il se tint à sa porte armé d'un pistolet, qu'il lâcha sur son rival sitôt qu'il l'aperçut, et se réfugia chez l'un de ses amis. Le coup n'avoit été porté qu'à l'oreille, qu'il blessa. M. Necker, ensanglanté, monte chez la femme, lui raconte que c'est son mari qui vient de lui faire ce mauvais parti. Les cris, l'effroi, l'évanouissement suivirent : mais comme la douleur ne remédioit à rien, il fallut voir à mettre un peu plus de raison dans la disgrâce qu'il n'y en avoit eu auparavant. Les amis de M. Necker jugèrent à propos qu'il s'éloignât de sa patrie ; on le fit partir pour Marseille, où il resta pendant deux ans chez un ami. Il s'y mit au fait du commerce ; de là il vint à Paris, s'associa avec M. Telusson, banquier, s'enrichit prodigieusement, se fit connoître par son esprit, ses talents, s'acquit une réputation brillante, et mérita que Genève, oubliant, ainsi que le fera tout le public éclairé, les erreurs de la jeunesse remplacées par le mérite de l'homme fait, le choisît pour son résident à la cour de France.

Telle est l'anecdote, qui me paroît intéressante parce qu'elle fait voir la progression et l'enchaînement des causes. Aujourd'hui M. Necker, placé en quelque sorte à la tête des affaires du royaume, peut faire quelque opération importante d'où résulteroit peut-être quelque événement considérable dans la politique. Remontez à la source de cet événement supposé, parcourez les chaînons, vous arriverez à une amourette, dont il ne sera que la suite, car il est probable que sans elle M. N. fût resté à Genève toujours ; sa capacité lui eût valu quelque place dans son gouvernement, et la France ne l'eût pas eu pour adjoint à l'administration de ses finances.

Quant au pauvre M. V., dont certainement tu veux savoir le sort, il procéda, suivant les lois du pays, au divorce, qui fut effectué ; mais le chagrin a dérangé ou au moins troublé son esprit, et les années n'ont pu le guérir. Son indigne femme a vécu dans l'opprobre qu'elle s'étoit attiré, et elle y est morte enfin.

M. N. a fait ici un mariage, non brillant, comme le croient bien des gens ; il a épousé une jeune personne, fille d'un de ses amis, qui la lui recommanda à peu près comme l'avoit été l'or-

pheline de Genève à M. V.; mais il n'a pas trouvé de professeur, et sa femme passe pour être d'un mérite distingué. Elle travaille, dit-on, avec lui au cabinet. Une seule fille est le fruit de ce mariage.

Ce fut madame Necker qui la première proposa, dans une société, de faire une souscription pour ériger une statue à Voltaire. L'idée fut saisie, exécutée par M. Pigalle, chargé de l'ouvrage, dont le résultat fut la statue de Voltaire en Apollon, que tout Paris fut voir chez l'artiste. Je ne sais où elle est placée, mais je me souviens que M. de Sainte-L. me rapporta qu'en la voyant il avoit dit : « Il faut le rajeunir ou le vêtir, parce que, l'original étant maigre et laid, et la qualité d'Apollon exigeant pour le costume qu'il restât nu dans cette figure allégorique, cela faisoit un dieu mal bâti, fort opposé à l'idée de beauté du dieu du Parnasse. » A propos de M. de Voltaire, on débite quelques vers qu'il vient d'adresser à madame Necker; les voici :

J'étois nonchalamment tapi
Dans le creux de cette statue
Contre laquelle a tant glapi
Des méchants l'énorme cohue.
Je voulois d'un écrit galant
Cajoler la belle héroïne
Qui me fit un si beau présent
Du haut de sa double colline.

Mais on m'apprend que votre époux,
Qui sur la cime du Parnasse
S'étoit mis à côté de vous,
A changé tout à coup de place,
Et va de la cour de Phébus,
Petite cour assez brillante,
A la grosse cour de Plutus,
Plus solide et plus imposante.

Je l'aimai, lorsque dans Paris
De Colbert il prit la défense,
Et qu'au Louvre il obtint le prix
Que le goût donne à l'éloquence.
A monsieur Turgot j'applaudis,
Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce et la finance;
Il faut qu'entre les beaux esprits

Il soit un peu de différence,
Qu'à son gré chaque mortel pense ;
Qu'on soit honnêtement en France
Libre et sans fard dans ses écrits.
On peut tout dire, on peut tout croire,
Plus d'un chemin mène à la gloire,
Et conduit même au Paradis.

Ma foi! c'est bien mon avis : je sens que je reviendrai toujours à ce point. Les vains raisonnements, les sophismes pourront m'égarer ; mais la tolérance sera ma boussole en matière d'opinion, comme la bienfaisance en fait de conduite.

Mon voyage ressemble à celui de Sésostris bien plus que ne l'imagineroit Sophie, lorsqu'elle en fit la comparaison. Celui de ce conquérant fut chimérique, et le mien aussi n'est qu'idéal ; le rapport est exact. Je vogue maintenant à pleines voiles, mais je ne sais pas voguer, cela n'apprend pas grand'chose. Je n'ose plus crier : « Terre! » même avec les plus belles apparences : je vois que souvent j'ai pris des pointes de rochers et des îles flottantes pour des retraites assurées. La patience et le courage ne me manquent pas, mes boussoles sont bonnes ; il faut tout attendre du temps. Je suis un peu fâchée contre l'auteur du *Système* pour plusieurs raisons, entre autres parce qu'il avance comme certain un fait qui n'est rien moins que tel, et dont l'importance méritoit d'autres preuves que celles qu'il en donne. C'est concernant la génération équivoque et le passage de la matière inanimée à l'organisation. S'il étoit prouvé que, sans le concours d'animaux semblables, le rapprochement de certaines matières en mouvement suffit pour produire un animal quelconque, les matérialistes ne seroient plus embarrassés de l'argument qu'on leur fait sans cesse sur cet ordre constamment établi ; alors on verroit éclore une foule de probabilités. Je ne pardonne pas de prouver si légèrement ; ce procédé me donne de la défiance. Ce sujet me rappelle un trait qui mérite qu'on en fasse mention. Je veux parler de l'accouplement d'un lapin avec une poule, dont il résultoit des poulets à poil, attesté par un voyageur instruit et digne de foi, fait étonnant entre des espèces si éloignées et qui dérange ces lignes de démarcation que les nomenclateurs et

les naturalistes veulent tirer dans la division des classes. Je n'y croirois guère, si je n'avois de bons motifs pour accepter l'autorité des témoins. Mais de quoi vais-je t'entretenir? On riroit bien si l'on savoit que des jeunes filles s'amusent à parler physique. Au reste, on rit tous les jours de bonnes choses : cela nous importe peu. Je voudrois pouvoir traiter ce sujet avec plus de connoissance. Je sens que c'est à l'histoire de la nature que tiennent toutes nos lumières, que la vérité se trouve attachée. L'étude de cette histoire dans ses différentes parties feroit mon occupation, mes délices, si j'avois les moyens de m'y livrer : mais c'est précisément celle pour laquelle mon état, mon sexe, ma situation me laissent moins de facilité et de secours. Revenons aux choses que l'on nous permet plus volontiers. J'ai recueilli jadis, dans une conversation, certaines particularités dont j'ai fait secrètement mon profit ; je pense qu'elles pourront t'intéresser par leurs rapports avec quelqu'un de ta connoissance. Aie la patience de m'écouter jusqu'au bout.

ANECDOTE.

Lors de la dernière guerre avec les Anglois en Amérique, qui ne fut déclarée qu'en 1756, mais dont les hostilités commencèrent en 1754, MM. de Rochemaure et de Guerleret étoient l'un intendant, l'autre gouverneur de la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane. Le premier, d'une ancienne famille alliée aux Bérulle, étoit d'un esprit vif, pénétrant, agréable, propre à faire une épigramme; il saisissoit à merveille quelques idées principales, mais il ne parvenoit jamais à les lier ensemble : elles restoient décousues dans son esprit, qui s'égaroit toujours dans les conséquences. M. de Guerleret étoit rempli de bon sens, de raison, de capacité, et il avoit une femme vindicative à l'excès, dont il suivoit aveuglément les avis passionnés. On ne voit que trop souvent, dans nos colonies, des divisions entre le gouverneur et l'intendant, ennemis naturels par leurs places. Le premier demande sans cesse au second qui refuse toujours, s'il est honnête homme, pour ménager les intérêts du Roi, et, s'il ne l'est pas, pour se réserver à lui seul

le profit de ses malversations. A cette opposition se joignent bientôt mille autres raisons qui naissent des circonstances et sont nourries par elles. Les officiers, qui visent aux gratifications, aux faveurs pécuniaires, se tournent du côté de l'intendant, désertent la cour du gouverneur, dont la jalousie s'éveille encore par cet abandon. Dans cette situation, les esprits se partagent et s'animent. S'agit-il de délibérer en commun sur quelque affaire, il se trouve toujours deux avis contraires soutenus avec chaleur par leurs partisans. C'est ce qui arriva à la Nouvelle-Orléans au sujet des parlementaires (on nomme ainsi les vaisseaux de la nation avec qui l'on est en guerre), lesquels, prenant le pavillon d'amis, viennent dans les ports débiter des denrées et des marchandises. M. de Guerleret vouloit qu'on reçût ces parlementaires. M. de Rochemaure prétendoit qu'ils ne devoient pas être admis dans les ports. Le différend s'échauffa; toute la colonie se partagea en deux factions, que l'on distingua par les noms de *rochemauriste* et *guerlerette*.

M. de X., estimable par ses lumières et surtout par sa droiture, avoit su se conserver la confiance des deux partis. (Tu te passeras du nom du personnage, ou, si tu le devines, je te prie de le taire, ainsi que l'acrostiche qui terminera ce discours.) Également bien reçu chez le gouverneur et chez l'intendant, il étoit le confident de tous deux, qui savoient réciproquement qu'il possédoit leurs secrets, et qui le connoissoient assez pour oser ne lui faire aucune question. La maison de M. X. servoit de dépôt aux papiers des deux partis. Un rochemauriste vint un jour lui rapporter avec beaucoup d'empressement une ancienne lettre qui avoit été surprise : elle étoit du ministre, qui l'avoit écrite dans la guerre précédente pour défendre absolument qu'on reçût les parlementaires. Pendant qu'ils en faisoient la lecture, le nommé Mandeville, rochemauriste décidé, arrive et demande communication de la pièce qu'on examinoit; elle lui fut remise. A peine en eut-il pris connoissance, qu'il prie qu'on la lui laisse un instant pour la montrer à son beau-père, avec lequel il demeuroit dans le voisinage; celui qui avoit apporté la lettre y consentit. Mandeville part, M. de X., qui ne voyoit rien à dire, reste tranquille. Mandeville, loin de

retourner chez lui, assemble les plus zélés du parti, va sur la place publique, fait lecture de cette lettre, excite le tumulte, anime contre le gouverneur, devant lequel il va se présenter lui-même en lui annonçant une révolte, qu'il croyoit juste, s'il ne se désistoit de sa prétention au sujet des parlementaires. Le gouverneur répondit par un air d'autorité, par un geste menaçant; Mandeville met fièrement la main sur la garde de son épée, ajoute, en cerveau brûlé, des propos audacieux, et fait tout ce qu'il falloit faire pour être conduit en prison, où le gouverneur le fit enfermer.

Le désordre devint général; les esprits modérés eurent toutes les peines imaginables à empêcher qu'il n'eût des suites funestes. M. de X., remplissant en quelque sorte l'office de médiateur, eut le bonheur de prévenir les extrémités auxquelles les deux partis alloient se porter; il eût peut-être amené les choses à une parfaite conciliation, si l'intendant, plus ferme et plus constant dans ses vues, avoit pu suivre le fil d'une suite d'idées et agir conséquemment. La recherche qu'on fit quelque temps après par ordre du gouverneur, dans la maison d'un particulier que l'on soupçonnoit garder quelques papiers, fit penser à M. de X. que, malgré ses liaisons avec les deux chefs, il étoit de la prudence de prévenir tous les inconvénients possibles. Il fit donc assembler premièrement les rochemauristes, devant lesquels, après avoir exposé ses raisons, il brûla les papiers dont ils l'avoient fait dépositaire, et les pria de ne plus l'entretenir chez lui de leurs affaires. Lès guerlerettes furent mandés à leur tour, pour être témoins d'une cérémonie semblable et pour recevoir la même requête. La chose faite, il la communiqua au gouverneur et à l'intendant, avec lesquels il continua à vivre de la même manière. Au bout de quelques mois, Mandeville, ayant obtenu que sa femme le vînt voir dans sa prison, lui dit vaguement dans sa conversation que la lettre qui avoit fait tant de bruit venoit de chez M. de X. Celui-ci fut très-étonné, dans une de ses visites amicales au gouverneur, d'être reçu avec une froideur, un cérémonial, dont on n'avoit jamais usé envers lui. Surpris et piqué, il se retira, cherchant en lui-même quelle cause avoit pu produire ce changement. Il ne le devina que

lorsqu'il apprit qu'on chuchotoit partout que la lettre sortoit de chez lui; mais, choqué en même temps de la légèreté du gouverneur, qui, sans explication, sans retour sur son ancienne confiance, sans égard pour des années d'épreuve et de liaison, pouvoit le soupçonner, il dédaigna de se justifier. Content de lui-même, sans reproche de ses intentions et de sa conduite, il se reposa sur sa propre justice, négligeant de désabuser un indigne ami. Les tracasseries perpétuelles du gouverneur et de l'intendant causèrent à celui-ci mille chagrins, qui empoisonnèrent sa vie et le mirent au tombeau. Sa veuve est repassée en France, où elle sollicitoit encore des grâces en cour il n'y a pas longtemps. M. de Guerleret fut plus malheureux; conseillé par sa femme, il avoit eu la maladresse de renvoyer quelques ennemis dont il crut se débarrasser. C'étoit favoriser une vengeance et la placer au lieu où elle pouvoit se développer. En effet, on le rappelle lui-même, il vint : il se vit cassé, rayé du tableau de la marine, et il mourut de douleur et d'opprobre au milieu de sa patrie.

C'est ce M. de Guerleret qui, dans le temps de son séjour en Amérique, fit venir près de lui un neveu nommé Dessales; il lui mit un habit d'officier sur le dos et lui dit qu'il étoit officier d'artillerie. Le jeune homme le crut et le devint ainsi. Il épousa la fille d'un riche habitant; c'étoit alors une personne jeune, fraîche et charmante. Ce bon militaire obtint depuis la croix de Saint-Louis, quoique le bruit du canon n'ait jamais froissé ses oreilles. Voilà ce M. Dessales que nous connûmes l'an passé, et dont on disoit bonnement dans sa société que la grippe le génoit horriblement, parce que les efforts qu'il faisoit rouvroient les blessures qu'il avoit reçues à la tête dans le service, aux différentes occasions où il s'étoit trouvé. C'est une belle chose qu'une réputation fondée sur des faits passés dans un autre hémisphère! Il est tels de ces guerriers plus malades des coups de pied de Vénus que blessés des traits de Mars.



TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER VOLUME.

---

[1] Nous rappelons que l'étoile à côté du titre de la lettre indique que cette lettre est la reproduction *modifiée* ou *complétée* d'une lettre déjà publiée.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.


a39003 001361574b

